

L'ENFANT DE L'AMANT

Par A. MATTHEY

(Arthur Arnould)



PRIME GRATUITE de l'ÉLECTEUR RÉPUBLICAIN

Rédacteur en chef : **Tony Révillon**

L'ENFANT DE L'AMANT

PAR

A. MATTHEY

(ARTHUR ARNOULD)

PREMIÈRE PARTIE

LE BAL SANGLANT

I

DANSES INTERROMPUES

Il poussa un cri déchirant, cri d'agonie, cri de mort, et tomba lourdement sur le parquet.

Cela était si brusque que, tout d'abord, ce fut à peine si trois ou quatre personnes s'en aperçurent.

Pendant quelques instants l'orchestre continua d'envoyer les notes joyeuses du quadrille commencé, et, sauf sur le point où l'accident venait de se produire, les couples de danseurs qui remplissaient les salons de madame de Séverin terminèrent le galop, sans se douter de rien.

Cependant, un groupe s'était rapidement formé autour du corps étendu, la face en avant; groupe composé de jeunes femmes effarées, en toilette de bal, et d'hommes en habit noir.

— Ce ne sera rien, disaient quelques voix ; — un étourdissement causé par la chaleur.

— Il faut lui donner de l'air.

Deux jeunes gens s'élancèrent aussitôt pour le soulever et l'emporter ; mais, au même instant, une dame poussa un cri de frayeur.

— Voyez, voyez donc ! — fit-elle, d'une voix altérée, en se reculant, — du sang ! Il est couvert de sang !

En effet, celui autour duquel on s'empressait ayant été relevé à demi, on apercevait une large tache rouge sur sa chemise blanche, en pleine poitrine, du côté gauche.

La tache s'étendait, s'élargissait à vue d'œil ; déjà même un mince filet tiède, glissant le long du pantalon, marquait sa trace sur le parquet poli.

Il y eut un moment de stupeur effarée.

Une jeune fille se trouva mal.

— Un médecin ! Vite un médecin ! s'écrièrent violemment ceux qui avaient ramassé le corps, en se dirigeant vers un divan, où ils l'étendirent sur le dos, avec précaution.

— C'est un suicide, c'est un assassinat ! — balbutiaient diverses voix.

Et, en moins d'une minute, à présent que l'orchestre se taisait et que la danse était finie, la tragique nouvelle, traversant les salons, alla porter la surprise et l'épouvante dans cette foule parée pour une fête, conviée pour le plaisir, et qui apprenait que le crime ou le désespoir, la mort, en tout cas, comptait, sinon parmi les invités, du moins parmi les présents.

L'appartement occupé par madame de Séverin, veuve d'un général, âgée d'environ quarante-cinq ans, fort riche, fort à la mode, citée pour l'éclat et le bon goût de ses fêtes, était vaste, et comprenait quatre grands salons, où elle pouvait recevoir une véritable foule.

C'était le cas, notamment, ce soir-là.

Jamais il n'y avait eu autant de monde chez elle ; c'est à peine si l'on pouvait se retourner.

Cela est fort incommode et fort désagréable pour les invités, mais cela flatte l'amour-propre d'une maîtresse de maison.

Aussi eut-elle quelque difficulté à se frayer un passage pour arriver jusqu'à la pièce où venait de s'accomplir ce drame inattendu et encore inexpliqué autant qu'inexplicable.

— Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il? — s'écria madame de Séverin, en parvenant enfin à franchir le cercle compacte formé autour du divan où reposait le corps.

Madame Athénaïs de Séverin avait dû être fort belle, et elle était extraordinairement bien conservée, ayant tout l'éclat des beautés propres aux femmes de son âge : c'est-à-dire la splendeur des épaules et des bras.

Blonde, de taille élevée, opulente de formes, sans être envahie par l'embonpoint exagéré, les yeux bleus, à fleur de tête; les traits un peu forts, mais réguliers, elle faisait grand effet, et n'avait point renoncé aux succès de la jolie femme.

Derrière elle, lui emboîtant le pas, froid, pâle, osseux, sec, haut sur jambes, le visage long, encadré d'un collier de barbe grisonnante, le crâne dénudé, l'œil gris, la bouche mince et serrée, le menton pointu, s'avançait un homme d'une cinquantaine d'années, au moins, dont toute la personne, sèche, rêche et raide, et dont l'expression glaciale, solennelle et dure, annonçaient un personnage officiel, appartenant évidemment à la magistrature.

Un médecin, il s'en trouve partout, était déjà auprès du blessé ou du mort.

Il avait ouvert le gilet, déchiré la chemise, mis la poitrine à nu, et, avec un mouchoir, il essuyait la plaie triangulaire assez petite, qu'on apercevait très distinctement, au-dessous du sein gauche, un peu sur le côté.

— Ah! mon Dieu! — s'écria madame de Séverin bouleversée. — C'est M. Emile Rouget! Est-ce qu'il est mort? Quel affreux spectacle! Comment cela est-il arrivé?

— Il respire encore, — répondit le médecin, sans quitter le blessé des yeux; — mais la blessure est évidemment mortelle, et il n'en reviendra pas.

Un murmure d'effroi douloureux accueillit cette réponse.

— Pourra-t-il parler? — demanda le long personnage solennel et froid qui accompagnait madame de Séverin, d'une voix

qui n'exprimait aucune émotion ou aucun sentiment de pitié même banale, bien qu'il eût violemment frémi en entendant le nom, en voyant le visage de la victime.

Néanmoins, cette voix avait fait courir un frisson parmi les assistants.

Cette question, sortant de cette bouche presque sans lèvres, c'étaient la Loi et la Justice qui entraient en scène.

Sur le moment, la surprise et l'émoi avaient été si grands, qu'on n'avait songé qu'à la victime, qu'on ne s'était occupé que d'elle, sans penser à autre chose.

L'idée d'un suicide, d'ailleurs, avait été la première adoptée par les assistants.

Un assassinat, en plein bal, est une chose si extraordinaire que ceux qui avaient émis cette supposition, comme s'ils n'y eussent pas cru eux-mêmes, ne s'étaient point inquiétés de rechercher l'assassin.

M. Emile Rouget, jeune homme de vingt-trois ou vingt-quatre ans, ayant hérité de quelque fortune, disait-on, à la mort de ses parents, n'habitait Paris que depuis deux ans, et y vivait à la façon de tous les jeunes gens.

Il était assez joli garçon : il le paraissait, maintenant, davantage, les approches de la mort affinant ses traits et donnant à son visage ce quelque chose d'idéal et du majestueux à la fois, qui efface la trace des vilaines passions ou des préoccupations sottes et égoïstes de la vie quotidienne.

— Je ne sais s'il pourra parler, — répliqua lentement le médecin. — Je crains que non... Cependant, s'il revient à lui, peut-être pourra-t-il prononcer quelques mots...

— Nommer son assassin, n'est-ce pas? — ajouta le personnage, qui était à n'en pas douter un magistrat. — Car c'est bien d'un assassinat qu'il s'agit ?

— Assurément, la direction de la blessure éloigne toute idée ds suicide.

A cette réponse, tout le monde s'agita, et chacun regarda autour de soi, dévisageant ses voisins, se disant :

— Est-ce celui-ci ou celui-là ?

Au moment même où le magistrat et le médecin échangeaient

ces paroles, un jeune homme, âgé de vingt ans, à peu près, l'air étranger, avec un type très marqué, s'était penché vivement vers une jeune fille, perdue dans le groupe qui entourait la victime, et debout, à trois pas à peine du divan où reposait le corps sans mouvement du moribond.

Cette jeune fille, extrêmement jeune, et d'une beauté exceptionnelle, était d'une pâleur si effrayante dans sa robe blanche et dans sa riante toilette de bal, ses yeux étaient animés d'une fièvre si intense, sa pose était si rigide, — comme si elle eût été de pierre, — qu'en toute autre circonstance elle eût attiré l'attention et éveillé l'inquiétude.

Mais, outre qu'on ne s'inquiétait que du spectacle tragique qui avait interrompu le bal, ceux dont le regard rapide glissait sur elle ne prenaient pas le temps de s'étonner de son allure étrange, justifiée, du reste, en partie et pour un examen superficiel, par la situation.

— Inès, — dit le jeune homme au type étranger, — il en est temps encore, fuyez !

— Non, Ivan, j'irai jusqu'au bout, — répondit-elle d'une voix à peine distincte, mais résolue. — Laissez-moi, partez !

Il fit un mouvement.

— Je le veux! ajouta-t-elle en le brûlant du regard énergique de ses yeux noirs.

Il baissa la tête, et, se reculant, disparut aussitôt derrière le premier rang des spectateurs, afin de gagner rapidement la porte de sortie.

Il n'était que temps, car le compagnon de madame de Séverin, disait, au même instant, d'une voix haute et dure :

— Que personne ne sorte! Qu'on ferme toutes les portes !

Cet ordre causa une agitation singulière, et la foule oscilla sur elle-même, puis s'ouvrit, pour permettre au magistrat de passer et d'aller donner les ordres lui-même et veiller à leur exécution.

Mais, quelles que fussent la rapidité et la décision de ses mouvements, lorsque l'ordre fut transmis aux serviteurs veillant dans l'antichambre, l'étranger qui avait parlé à la jeune fille répondant au nom d'Inès avait déjà pu quitter les salons, descendre

l'escalier et gagner la rue des Pyramides, où se trouvait le logement occupé par madame de Séverin.

Celle-ci, maintenant, poussait de sourdes exclamations, prête à se trouver mal, tandis que deux femmes d'un certain âge lui faisaient respirer des sels.

Nous avons dit que la foule avait oscillé et s'était entr'ouverte.

Cela força Inès à sortir de son immobilité.

Elle fit deux pas en avant, lança autour d'elle un regard éperdu, et, à bout d'énergie et de courage, vacilla, puis s'affaissa sur elle-même, sans connaissance.

Elle n'avait pas poussé un soupir ; mais ses nerfs se détendirent, et un poignard, échappé de sa main droite, alla rouler à quelque distance,— poignard ensanglanté !

On s'élança vers elle, et on aperçut, sur son poignet blanc et rond, comme une pluie fine de gouttelettes rouges et encore humides.

Le magistrat revenait vers le divan, après avoir donné ses ordres.

Il se retrouva près d'elle.

— Qu'est-ce encore ?— dit-il de sa voix tranchante comme l'acier.

— Cette jeune fille qui vient de perdre connaissance,— répondit-on de divers côtés.

— Elle a laissé échapper ce poignard.

— Elle a du sang sur le bras.

— Regardez-donc, monsieur Dalifroy.

M. Dalifroy, puisqu'il se nommait ainsi, se pencha vivement.

— C'est l'assassin !— fit-il en se redressant.— Qui est cette jeune fille ? Qui la connaît ?

Tout le monde se regarda, s'interrogeant des yeux, sans répondre.

M. Dalifroy s'élança vers madame de Séverin, et, la saisissant par le poignet, avec quelque violence, il la ramena, sans s'inquiéter de son état, vers le corps étendu d'Inès, auquel personne ne touchait.

— Qui est cette personne ?— dit-il, en la montrant à la mai-



Restez... et priez pour lui!

tresse de la maison. — Elle est chez vous. Vous devez la connaître.

Madame de Séverin la considéra un instant avec stupeur.

— Je ne l'ai jamais vue, — dit-elle enfin d'une voix où l'éton-

nement l'emportait sur tous les autres sentiments.— Ce n'est pas moi qui l'ai invitée... Je ne sais qui c'est.

— C'est bien,— fit le magistrat.— Qu'on l'enlève et qu'on la porte dans une chambre retirée. Qu'on ne la perde pas de vue. La police est prévenue, par mes ordres... Et, d'ailleurs, dès que cette personne reviendra à elle, je l'interrogerai.

II

PREMIÈRE ENTREVUE

Le corps de la jeune fille, toujours sans connaissance, fut enlevé et porté dans un petit boudoir qui communiquait avec la pièce où venait de s'accomplir ce drame mystérieux.

Ce boudoir n'avait pas d'autre issue.

On déposa la jeune fille sur une chaise longue, sous la surveillance de M. Dalifroy, qui ne la quittait pas des yeux ; puis il fit évacuer la pièce, et plaça, devant la porte, deux domestiques accourus de l'antichambre pour se mettre à la disposition de madame de Séverin, leur maîtresse.

Le magistrat était revenu auprès de cette dernière de plus en plus agitée et visiblement menacée d'une crise de nerfs.

M. Dalifroy lui saisit la main, la serra avec force, en la regardant fixement.

— Madame, — lui dit-il à demi-voix, d'un ton d'autorité particulière, — pas de faiblesses déplacées en ce moment. La situation est grave. J'aurai besoin de vous, tout à l'heure. Envoyez immédiatement votre femme de chambre près de la personne qui est là.

Il montrait le cabinet gardé par les domestiques.

— Il faut la desserrer avant tout et la faire revenir à elle.

Madame de Séverin, comme domptée par cet accent d'autorité et ce regard glacial, se calma subitement.

La femme de chambre était accourue d'elle-même, à la pre-

mière nouvelle de la tragédie, et se tenait déjà aux côtés de sa maîtresse, qui n'eut qu'un signe à lui faire.

Pendant que Marie, — c'était le nom de la femme de chambre, — entrée dans le boudoir, défaisait le corsage de la jeune fille évanouie, et coupait les lacets de son corset, M. Dalifroy, tournant le dos à madame de Séverin, avait posé sa main sur l'épaule du médecin.

— Il n'y a toujours aucun espoir ? — demanda-t-il.

— Aucun, — répondit le docteur, — et mes soins sont même absolument inutiles. Avant cinq minutes, il aura rendu le dernier soupir.

— Il ne parlera pas ? — poursuivit le magistrat, après avoir comprimé, pour la seconde fois, un léger frémissement qui parcourait son long corps , sans entamer la rigidité de son visage.

— Non. L'arme a traversé le poumon, avant d'atteindre le cœur. Il y a épanchement intérieur...

— C'est bien, — fit son interlocuteur, en homme qui comprend à demi-mot.

Il prit son mouchoir et le passa lentement sur son crâne dénudé, où perlaient des gouttes de sueur froide.

— Laissez donc ce malheureux, — reprit-il de sa même voix sèche et solennelle, — et occupons-nous de l'assassin. Venez !

Il lança un dernier regard indéfinissable au moribond, déjà plus d'aux trois quarts cadavre, puis, se retournant du côté de madame de Séverin :

— Restez ici... près de lui, — ajouta-t-il, — et faites éloigner tout le monde.

— Moi ! — balbutia-t-elle avec effroi.

— Il le faut ! — lui souffla-t-il à l'oreille. — Je vous l'ai déjà dit, j'aurai à vous parler tout à l'heure. Restez... et priez pour lui !

Pour la première fois, sa voix avait légèrement faibli...

Mais, sans attendre sa réponse, il pénétra vivement dans le boudoir, où le suivit le médecin.

Marie, femme de trente ans, qui paraissait fort entendue, avait déjà fait son office, en déshabillant en partie la jeune fille.

Ses poumons n'étant plus comprimés par son corset, elle commençait à faire quelques mouvements et à pousser ces premiers soupirs qui annoncent le retour à la vie, après un évanouissement.

Nous l'avons dit, celle à qui on avait donné le nom d'Inès, était extrêmement jeune.

Elle pouvait avoir dix-huit ans, au plus, et sa beauté vraiment extraordinaire, même sous sa pâleur, éveillait un premier mouvement d'admiration.

Ses traits réguliers, un peu allongés, fins et gracieux, ses formes délicates, lui donnaient quelque chose de doux et d'enfantin presque, qui contrastait si profondément avec l'affreuse énergie de l'acte qu'elle venait d'accomplir, que les deux hommes la considérèrent avec une attention pleine de surprise, évidemment mêlée, chez le médecin, d'un sentiment de pitié et de sympathie réelle.

D'une blancheur de marbre, les yeux demi-clos, sa chevelure d'ébène roulant sur ses épaules juvéniles, ses deux bras nus le long de son corps svelte, elle ressemblait à une statue de la jeunesse, et eût tenté le ciseau de Phidias.

— Avez-vous besoin de la femme de chambre? — demanda brusquement M. Dalifroy.

— Non, — dit le médecin; — cette jeune personne revient à elle; qu'on me prépare seulement un verre d'eau sucrée, avec de la fleur d'oranger, et qu'on m'apporte un peu de vinaigre.

Il lui tâtait le pouls.

— Son état n'a absolument rien de grave.

Marie sortit immédiatement pour exécuter les ordres qu'elle venait de recevoir.

Inès, en effet, comme si elle eût voulu donner raison au diagnostic, ouvrit lentement ses grands yeux noirs et jeta un vague regard autour d'elle, puis referma brusquement les paupières.

M. Dalifroy s'était élancé vers elle, la bouche ouverte pour quelque foudroyante question.

Le docteur l'arrêta du geste.

— Attendez, — lui dit-il, — elle ne vous comprendrait pas

encore. L'esprit doit être trouble, et je doute que la mémoire soit revenue.

La femme de chambre rentrait avec une carafe pleine d'eau, du sucre, de la fleur d'oranger et du vinaigre.

Elle déposa le tout sur une petite table et se retira discrètement, sur un regard impérieux du magistrat.

Le docteur prépara le verre d'eau sucrée, et fit respirer le flacon de vinaigre à la jeune fille.

Elle rouvrit les yeux, pour la seconde fois, respira avec force ; puis ses prunelles s'animèrent, et elle se redressa vivement, en essayant de ramener sur sa poitrine son corsage dégrafé.

— Buvez ! — fit le médecin, et il lui présenta le verre d'eau.

Elle le saisit, but avidement et le lui rendit, en disant d'une voix douce :

— Merci, monsieur !

Puis, son regard s'attacha sur le visage de M. Dalifroy, debout en face d'elle, et qui ne la quittait pas de ses yeux gris, pâles et froids comme l'acier.

— Mademoiselle, — lui dit-il lentement, — vous entendez et vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, — répliqua-t-elle, en faisant effort pour donner plus de netteté à sa voix, encore affaiblie, et en appuyant un de ses coudes en arrière, pour se soutenir le plus droit possible.

— Alors, vous vous rappelez l'acte que vous venez d'accomplir?

Une légère rougeur empourpra ses pommettes, et son regard vacilla; mais cela ne dura qu'une seconde.

— Oui, monsieur, reprit-elle.

— Vous venez de frapper un jeune homme avec ce poignard, ajouta-t-il, — en lui mettant brusquement sous les yeux le poignard ensanglanté qu'il avait ramassé dans le salon et conservé.

La jeune fille éloigna un peu son visage de l'arme, avec un geste d'horreur, et garda le silence.

— Je vois que vous connaissez cette arme, poursuivit le magistrat. — Voyons, répondez, la reconnaissez-vous?

— Je la reconnais.

— Vous ne niez pas vous en être servie tout à l'heure ?

— Je ne nie rien.

— Ce malheureux... est-il mort ? — ajouta-t-elle après une courte hésitation.

— Oui, mademoiselle, — fit le docteur, — ou il le sera dans quelques minutes.

— A-t-il parlé ? — demanda-t-elle encore, et son regard ardent montra brusquement toute l'importance qu'elle attachait à cette question.

— Non, — répliqua M. Dalifroy.

Elle eut un geste de satisfaction visible.

— Mais, — poursuivit le magistrat, qui avait surpris et compris ce geste, — cela ne vous sauvera pas. Ce qu'il n'a pu dire, les faits le disent. Vous venez, d'ailleurs, d'avouer l'avoir frappé, frappé volontairement, avec préméditation.

— C'est vrai, monsieur... Je ne nie rien, interrompit-elle d'une voix plus ferme et le regard plus résolu.

Le médecin fit un mouvement instinctif.

Sa beauté l'avait séduit, sa jeunesse l'avait charmé; ses façons dignes, un je ne sais quoi d'héroïque qui se dégageait de toute sa personne éveillait de plus en plus ses sympathies.

Il eût désiré lui trouver des excuses ou des circonstances atténuantes, et il souffrait inconsciemment de la voir aggraver ainsi sa position.

— Fort bien, — dit le magistrat. — Le seul renseignement essentiel donc qu'il n'ait pu nous fournir, et que vous allez nous donner, c'est votre nom.

La jeune fille se tut.

— Est-ce que vous ne m'avez pas entendu ?

— Si, monsieur.

— Eh bien?

— Eh bien, je ne veux pas dire mon nom.

M. Dalifroy eut un haut-le-corps, et ses yeux gris s'emplirent d'une colère mauvaise.

— Comment ? — fit-il.

— Du moins, à présent, — reprit la jeune fille. — Je le dirai plus tard, quand le moment m'en paraîtra venu, à la Justice.

— La Justice, c'est moi! — répliqua durement le magistrat.

— A qui ai-je donc l'honneur de parler? — demanda la jeune fille.

— Je suis M. Dalifroy, juge d'instruction, et c'est moi, certainement, qui serai chargé de poursuivre cette affaire.

Au nom de Dalifroy, Inès avait tressailli des pieds à la tête.

Elle se souleva avec une énergie qu'on n'eût pas attendue de l'état de faiblesse où elle était encore plongée, se pencha en avant, et dévisagea son interlocuteur de ses grands yeux sombres subitement remplis d'une flamme étrange.

— Ah! c'est lui, — murmura-t-elle.

Et un sourire menaçant crispa ses lèvres.

III

OU LE MYSTÈRE CONTINUE

Rien n'échappa à M. Dalifroy de l'émotion subite de la jeune fille, en entendant le nom de celui qui l'interrogeait et en apprenant la nature de ses fonctions officielles.

Cela ne l'étonna pas.

Son nom était fort connu et particulièrement redouté de ceux qui avaient maille à partir avec la Justice.

On ne pouvait ni le tromper, ni l'émouvoir.

Il avait la passion de son métier, et, dans les affaires les plus embrouillées, démêlait la vérité avec une sorte de flair qui tenait presque de la divination.

Plus d'une fois, il avait confondu des coupables qui avaient échappé à tous les pièges de ses confrères, et qu'on allait relâcher, faute de preuves, au moment où il s'était chargé de l'affaire.

Aussi lui réservait-on toutes les causes obscures et compliquées, et s'adressait-on toujours à lui, en dernier ressort, quand la justice était prête, comme on dit vulgairement, à jeter sa langue aux chiens.

Il interprêta donc l'émotion de la jeune fille dans le sens qui flattait sa vanité, et d'autant mieux que l'exclamation sourde échappée à la coupable n'était point parvenue jusqu'à son oreille.

— Oui, — repril-il, — je suis juge d'instruction : vous voyez donc que vous vous trouvez en face de la Justice, dès à présent, et que vous n'avez aucune raison pour reculer la réponse que je vous demande. Comment vous appelez-vous ?

Inès avait reconquis son calme apparent.

— Inutile d'insister, monsieur, — répliqua-t-elle. — Je ne veux pas répondre, pour le moment.

— Prenez garde ; ce refus ne peut qu'aggraver votre position, en faisant supposer, croire, qu'il y a, dans votre passé, des faits honteux ou déjà criminels, que vous avez intérêt à cacher.

— Croyez ce que vous voudrez, monsieur, dit-elle froidement. J'ai dit que je ne parlerais pas, et je ne parlerai pas.

M. Dalifroy serra ses lèvres minces, ainsi qu'il lui arrivait, chaque fois qu'il se trouvait en face d'une résistance inattendue et qui l'irritait profondément ; mais la présence du docteur le gênait, et il ne voulut pas compromettre sa dignité devant témoin dans une lutte où il sentit qu'il n'aurait pas le dessus.

Il changea donc brusquement de terrain.

— Vous savez, du moins, le nom de celui que vous venez d'assassiner ? — reprit-il avec ironie.

— Je n'ai aucune raison pour m'en cacher : — c'est M. Emile Rouget.

— Et vous regrettez, n'est-ce pas, cette horrible action ? — demanda vivement le médecin, désireux de l'amener à répondre un mot qui effaçât, dans une certaine mesure, la mauvaise impression produite sur M. Dalifroy par ses précédentes réponses.

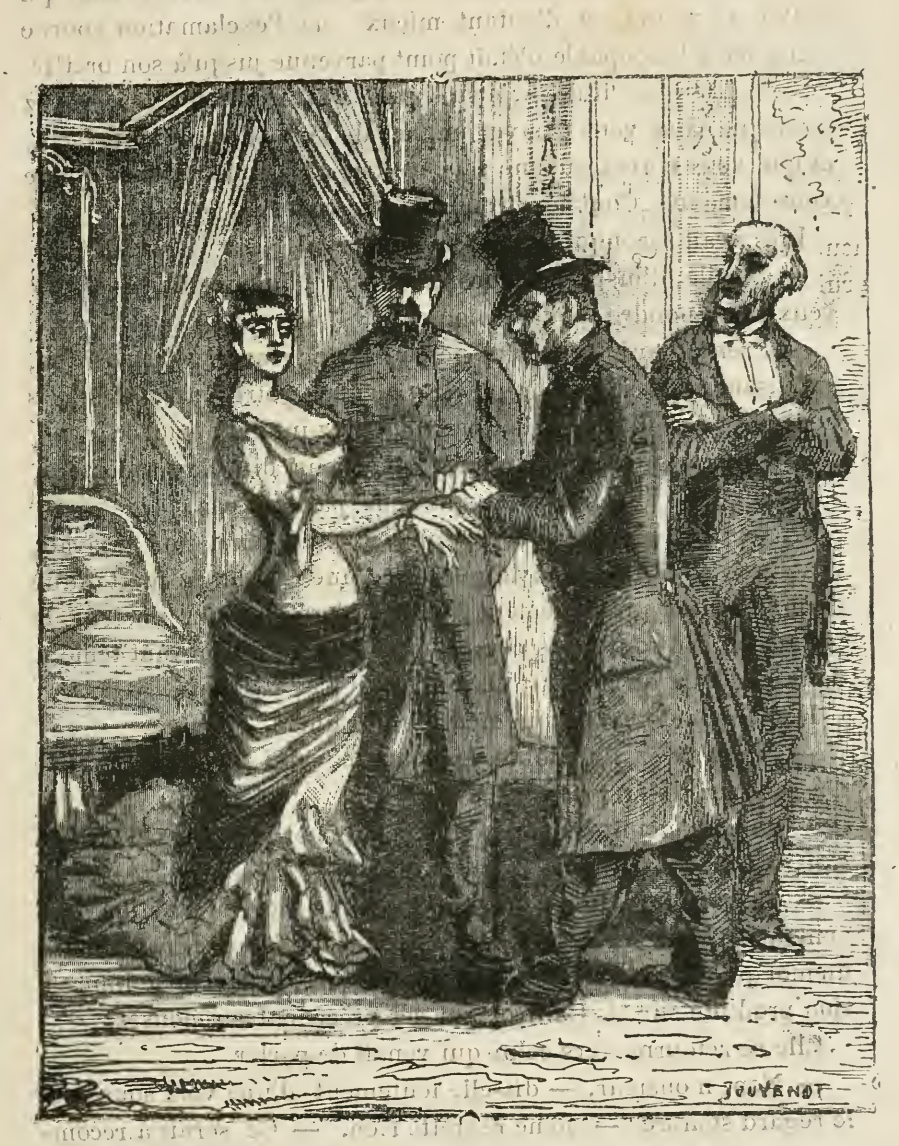
Elle se retourna vers celui qui venait de parler.

— Non, monsieur, — dit-elle lentement, d'une voix sourde et le regard sombre. — Je ne regrette rien. — Ce serait à recommencer, que je recommencerais.

Le médecin eût voulu retirer sa question.

— Quels motifs ont guidé votre bras ? — reprit le magistrat.

— Monsieur, pour aujourd'hui, je vous prierai de ne pas m'interroger d'avantage... Je suis faible, brisée..., et vous aurez tout



A quoi bon serrer si fort?

le temps de me revoir... comme j'aurai celui de vous répondre, autant que je le jugerai nécessaire.

La jeune fille, en effet, après un premier effort de courage et d'énergie, qui l'avait soutenue jusque-là, pâlissait visiblement

depuis quelques minutes, et paraissait prête à s'évanouir de nouveau.

— Mademoiselle a raison, — dit vivement le docteur, en lui tâtant le pouls, — et je crois prudent de remettre la suite de son interrogatoire à demain.

— D'autant plus, — ajouta tout à coup le juge d'instruction, heureux d'en sortir ainsi à son honneur, — que j'entends du bruit dans le salon. — Ce doit être le commissaire de police que j'ai fait prévenir... et j'ai d'autres soins à prendre. Il faut savoir qui a amené cette personne ici... J'ai donné l'ordre qu'on ne laissât sortir aucun des invités de madame de Séverin. .

En parlant ainsi, il regardait en dessous la prévenue, et il eut la joie de voir battre ses paupières et le sang monter violemment à ses pommettes, sous le contre-coup de quelque violente commotion intérieure.

Ce fut le premier triomphe de M. Dalifroy, mais il se garda bien d'en tirer vanité, et parut n'avoir rien remarqué.

— C'est là qu'est le point faible ! — se dit-il. — C'est là qu'est le nœud de l'affaire. Et je vais m'en occuper immédiatement.

En ce moment, la porte du petit boudoir s'ouvrit, et le commissaire de police apparut, suivi de plusieurs agents en bourgeois.

Par la porte entr'ouverte, on voyait le salon à peu près désert, à présent, bien que personne ne fût sorti, suivant les ordres donnés antérieurement ; mais on s'était refugié dans les pièces les plus reculées, pour éviter la vue du cadavre d'Emile Rouget, auprès de qui se trouvaient seulement madame de Séverin, Marie, la femme de chambre, et deux ou trois vieux amis de la maîtresse de la maison, qui avaient voulu lui tenir compagnie et la réconforter, dans cette circonstance tragique.

— Je vous attendais avec impatience, monsieur Duseujet, — s'écria le juge d'instruction, en s'avançant vers le commissaire, figure banale de policier, au regard dur et fin tout à la fois.

— Aussitôt prévenu, je suis accouru, — dit-il, en s'épongeant le front inondé de sueur, par suite de la précipitation qu'il avait mise, en effet, à franchir la distance qui séparait son bureau du domicile de madame de Séverin.

— Vous savez de quoi il s'agit?... Un abominable assassinat commis en plein bal.

— Oui, je viens de voir le cadavre en passant.

— La victime a succombé ? — demanda M. Dalifroy, — vous l'avez constaté ?

— C'est absolument fini.

— Voilà la coupable ! — ajouta le magistrat, en désignant Inès, qui s'était laissée retomber sur la chaise longue et, maintenant, gardait les yeux obstinément fermés.

Le commissaire s'approcha et eut un mouvement de surprise.

— Quoi ! cette jeune fille? — s'écria-t-il, étonné de sa grâce, de sa jeunesse et de sa beauté, qui la faisaient si différente des vulgaires criminels.

— Comme il y a flagrant délit, — poursuivit M. Dalifroy, — vous n'avez point besoin de mandat. Elle peut supporter un transport ? — ajouta-t-il en s'adressant au médecin.

— Oui, monsieur. Elle est faible ; mais, en voiture, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'elle soit emmenée.

— Vous entendez, monsieur Duseujet ?

— Il y a un grand nombre de voitures à la porte. Il est facile d'en requérir une.

— Mademoiselle, — dit le docteur en se penchant à l'oreille de la prévenue, toujours immobile, — il faut vous lever. On va vous transférer en prison.

— Je suis prête, monsieur, — répliqua-t-elle en ouvrant ses grands yeux.

Malgré son apparente atonie, elle avait évidemment tout entendu, tout compris.

Pendant qu'elle se redressait avec effort, et se mettait debout appuyée au bras du docteur, M. Dalifroy avait pris le commissaire de police à part.

— J'ai déjà interrogé sommairement la prévenue, lui disait-il. — Il est inutile de recommencer. — Elle est très affaiblie et refuse de répondre à toute question, bien qu'elle ait avoué son crime et la préméditation devant témoins. — Elle n'a pas voulu dire son nom. — Nous le saurons facilement. Je demanderai à être chargé de l'instruction de cette affaire, dont je connais les

premiers détails, — poursuivit-il, d'un ton étrange et tellement menaçant que M. Duseujet lui-même en fut frappé.

— Alors, nous allons l'emmener immédiatement ?

—C'est-à-dire, après une première confrontation avec le cadavre, pour plus de régularité, quoique je n'espère guère une faiblesse qui nous la livre. Elle est d'une énergie exceptionnelle. — Je veux savoir aussi si personne ne la connait ici. Mettez-lui les menottes, conduisez-la dans l'autre pièce, près de la victime, et nous prierons tous les invités présents de défiler devant elle, afin que nous sachions si quelqu'un pourra nous donner des renseignements sur son identité.

— Rien de plus simple et de plus logique, en effet, — répliqua le commissaire.

Il fit signe à deux de ses agents, restés sur le pas de la porte, qui s'avancèrent vers Inès, et l'un d'eux tira de sa poche une corde fine et souple.

— Que me veut-on ? demanda la jeune fille.

— On va d'abord vous mettre les menottes, répondit brusquement le commissaire.

La jeune fille pâlit et recula de deux pas ; puis, apercevant le regard de M. Dalifroy fixé sur elle, elle s'arrêta aussitôt, sourit faiblement, et, tendant ses deux bras blancs et charmants, qui paraissaient, à présent, si peu redoutables, elle dit simplement, quoique d'une voix très faible :

— Faites.

La corde entoura ses poignets fins.

— Vous me faites mal, — dit-elle encore de la même voix. — A quoi bon serrer si fort ?

En effet, ses petites mains se gonflaient et rougissaient, et l'on voyait les veines d'un bleu foncé, presque noir, saillir sous sa peau délicate.

— Je n'ai pas l'intention de fuir, ni de résister, — continua-t-elle. — Et, d'ailleurs, je n'en aurais pas la force !

— Ne serrez pas tant, — dit le commissaire de police à demi-voix, dominé par le charme qu'elle répandait autour d'elle.

Les menottes mises, on la fit passer dans le salon, où se trouvaient madame de Séverin et quelques personnes, et on mit Inès,

brusquement en face du cadavre d'Émile Rouget, qui avait, en effet, rendu le dernier soupir, depuis quelques instants.

A la vue de ce corps ensanglanté, la jeune fille tressaillit et parut prête à tomber, mais elle fit un violent effort et parvint à se tenir debout.

— Vous reconnaissez la personne que vous avez frappée? — dit le commissaire de police.

— Oui.

— Vous reconnaissez l'avoir frappée volontairement, avec l'intention de donner la mort?

— Oui.

— C'est bien. — Cela suffit pour le moment.

Le secrétaire du commissaire, assis à un guéridon, enregistrait les questions et les réponses.

M. Dalifroy, devenu silencieux, ne prenant plus part à rien, observait la prévenue avec une attention profonde, après avoir détourné ses yeux du cadavre, dont la vue paraissait toujours lui causer une émotion qui étonnait chez cet homme d'acier.

Quant à madame de Séverin, le visage bouleversé, elle paraissait incapable de dire un mot ou de faire un geste.

On fit alors passer la jeune fille dans le salon suivant, et, pendant une demi-heure, tous les invités de cette fête si tragiquement terminée, hommes et femmes, durent défiler devant la prévenue, afin de dire s'ils la connaissaient, ou s'ils savaient, au moins, son nom.

Pas une des personnes présentes ne put répondre à cette question, ne put donner un renseignement.

Plusieurs l'avaient remarquée, pendant le bal, quelques instants avant le crime; mais aucun ne l'avait jamais vue auparavant.

Elle était parfaitement inconnue de tous et de toutes.

Pendant cette longue exhibition, Inès puisa dans son orgueil ou dans quelque autre sentiment intérieur, l'énergie de ne point faiblir.

Plus livide que le mort lui-même, qui reposait dans la pièce à côté, elle ne montra aucune faiblesse, tant que dura ce calvaire, et sut imposer le respect à cette foule malveillante.

On ne distinguait, pour ainsi dire, dans son jeune visage, que ses grands yeux noirs largement ouverts, qui fouillaient, avec une passion intense, les groupes d'invités, sans honte, comme sans forfanterie.

Y cherchait-elle quelqu'un ?

Ce fut l'opinion de M. Dalifroy; mais il crut prudent de n'en rien manifester.

En tous cas, la jeune fille ne fit pas un geste de nature à éclairer le juge d'instruction sur le résultat de cette contre-enquête, dont il suivait ardemment toutes les péripéties.

Seulement, quand ce fut fini, quand la dernière personne eut déclaré ne pas la connaître, elle eut comme un léger mouvement de soulagement.

— Qu'on l'emmène, maintenant, — dit le commissaire de police.

— Et surtout, qu'on la tienne au secret le plus absolu, — ajouta M. Dalifroy, à l'oreille de M. Duseujet.

La consigne était levée.

Tout le monde était libre de partir, et, en moins de cinq minutes, il ne resta plus, chez madame de Séverin, que ses domestiques et M. Dalifroy.

IV

RÉVÉLATION !

Nous avons dit que tout le monde était parti, sauf M. Dalifroy.

C'était une erreur.

Une jeune fille, qui paraissait vingt ans tout au plus, était restée là, elle aussi, et M. Dalifroy l'aperçut en rentrant dans le premier salon, après avoir accompagné le commissaire de police jusque sur le palier de l'escalier, pour lui faire sans doute ses dernières recommandations.

Cette jeune fille, en riche toilette de bal, s'était tenue à l'écart, pendant toute la scène que nous venons de rapporter.

Elle avait un type assez remarquable.

Grande, avec de longs traits et le nez légèrement busqué, le front étroit et bas ; ses yeux d'un gris pâle, brillaient comme des yeux d'émail, sous la ligne de ses sourcils très rapprochés l'un de l'autre, très fournis et beaucoup plus foncés que les cheveux d'un châtain clair.

Cette raie sombre coupant, pour ainsi dire, la figure en deux, donnait quelque chose de dur à l'expression de son visage, du reste, régulier et agréable, lorsqu'elle souriait.

Elle avait, en effet, une bouche charmante et de jolies dents qu'elle montrait volontiers.

Admirablement prise, dans sa taille élevée, sans exagération, et bien que toute jeune encore, sa poitrine était développée, ses épaules et ses bras ouatés de chair blanche.

A l'analyser, elle devenait séduisante.

Au premier regard, au contraire, la ligne sombre des sourcils, l'éclat étrange des yeux, le gonflement presque continu des narines mobiles, causaient une vive impression qui n'était pas tout d'abord sympathique, bien que sa beauté restât indiscutable.

Debout, le coude appuyé sur l'angle d'une cheminée, elle semblait absorbée dans une profonde préoccupation, regardant devant elle, sans voir, ou sans paraître s'intéresser à ce qui l'entourait.

Cependant, au bruit des pas de M. Dalifroy, elle tressaillit, et son regard se porta vers le magistrat.

Lui, de son côté, s'avançait vers elle.

En les voyant ainsi l'un près de l'autre, il devenait impossible de ne pas être frappé par un certain air de famille qui les unissait.

C'étaient, au fond, les mêmes traits et les mêmes formes allongées, la même couleur des yeux.

Seulement, l'âge et le charme féminin séparaient la jeune fille du vieux juge d'instruction, et la faisaient ravissante avec les mêmes éléments qui le rendaient si antipathique et si menaçant.

— Est-ce que nous ne partons pas, mon père ? — dit-elle d'un ton soumis et froid.

— Je suis obligé de rester, Emma, — répondit-il. — Il faut

que je parle à madame de Séverin, que je veille à l'enlèvement et au transfert du corps de la victime, qu'on va venir chercher tout à l'heure. Cela me prendra du temps. Il est tard. — Retirez-vous avec Marguerite, qui attend dans l'antichambre. La voiture est en bas.

Mademoiselle Emma Dalifroy, puisque c'était elle, s'inclina, sans observation, et se dirigea rapidement vers l'antichambre, où la vieille Marguerite, femme de confiance, depuis longtemps au service de M. Dalifroy, aida sa jeune maîtresse à couvrir ses épaules d'une chaude et élégante sortie de bal.

Pas un regard tendre, pas un geste affectueux, n'avaient été échangés entre le père et la fille.

Dès qu'elle fut sortie, M. Dalifroy, traversant les vastes pièces de réception, en habitué de la maison, alla frapper à une porte couverte d'une tenture épaisse ; puis, sans attendre de réponse, tourna le bouton et pénétra dans une petite chambre richement meublée, où madame de Séverin s'était réfugiée, dès qu'elle s'était sentie libre.

Cette chambre avait des airs de coquetterie raffinée et un peu voluptueuse, qui étonnaient chez une femme de l'âge de madame de Séverin, veuve et vivant dans un monde officiel de magistrats sévères et de fonctionnaires publics, ayant un certain vernis de cléricalisme.

Un lourd tapis s'étendait sur le parquet. Les murs étaient couverts d'une épaisse étoffe de satin broché couleur vieil or.

Les meubles étaient bas et doux ; l'atmosphère tiède et parfumée.

Il est vrai que ce réduit ne s'ouvrait guère aux profanes, et que madame de Séverin n'y admettait qu'un petit nombre d'intimes, hommes ou jeunes femmes.

Lorsque M. Dalifroy y pénétra, la maitresse du logis, qui s'était jetée sur une chaise longue, près de la cheminée, en face d'une élégante psyché, se leva brusquement.

— Est-ce fini ! — s'écria-t-elle. — Ah ! quelle horrible soirée... et quel affreux scandale !

— Si le service de votre maison était mieux fait, — répliqua-t-il, — cela ne serait pas arrivé, du moins, chez vous.



C'était notre fils.

— Comment cela ? — répondit la dame d'un ton aigre et irrité. — Vous allez voir que ce sera ma faute, si une coquine assassine chez moi un pauvre garçon que je connaissais à peine.

— Sans doute ; car cette coquine, comme vous dites, n'aurait

jamais dû y pénétrer, puisque vous ne l'aviez pas invitée, puisque vous ne la connaissiez pas.

— Allez toujours ! Des reproches maintenant ! Prenez-vous en à mes domestiques... qui n'ont pas exercé la surveillance qu'ils auraient dû exercer.

— C'est bien ce que je ferai tout à l'heure, en les interrogeant sévèrement; il est évident que l'assassin n'a pu pénétrer ici que par la bêtise ou la complicité d'un de vos serviteurs.

— Complicité ! — répéta madame de Séverin fort irritée.

— Très probablement. Cette jeune fille a dû donner un nom pour qu'on l'annonçât; et elle n'a pas dû venir seule. — Quelqu'un, j'en suis certain, l'a accompagnée, — homme ou femme; homme plutôt, — ajouta-t-il en réfléchissant; — car j'ai remarqué avec quelle attention elle regardait les hommes qui défilaient devant elle, sans s'occuper presque des femmes. Cet homme a dû s'enfuir, le coup fait, avant que j'aie eu le temps de donner l'ordre de ne laisser sortir personne.

Or, vos domestiques devaient avoir la liste de vos invités, en savoir les noms et ne recevoir que ceux...

— Mais ils l'ont, cette liste,— interrompit madame de Séverin, — et, de plus, chacun des hôtes de la soirée devait remettre sa lettre d'invitation. Cela se passe toujours ainsi, quand on reçoit tant de monde.

— C'est bien. Nous retrouverons alors les lettres d'invitation. La justice vérifiera cela soigneusement.

— Ah ! vous aviez bien besoin de me présenter ce jeune homme, de me le recommander, de m'engager à le pousser dans le monde, de toute mon influence, comme si cela me regardait, et comme si vous n'aviez pas le bras assez long pour lancer vous-même vos protégés. Il aurait peut-être été assassiné, mais il ne l'aurait pas été chez moi !

— Athénaïs, — fit M. Dalifroy, d'une voix basse, en se rapprochant d'elle, et en lui saisissant les deux mains, — j'avais mes raisons pour cela.

Athénaïs le regarda avec un peu d'étonnement; puis, ramenée à un autre ordre d'idées par le changement d'accent du magistrat, elle reprit avec un geste d'humeur :

— Je ne sais ce que vous avez ce soir. — Pourquoi m'avez-vous forcée de rester près de ce corps?

Elle eut un frisson.

— Parce que c'était votre place!

— Ma place! Jolie place pour une femme nerveuse comme je suis. — Après tout, il ne m'était rien, ce malheureux, et, en toute autre circonstance, sa mort m'eût laissée fort indifférente.

— Avez-vous prié, ainsi que je vous l'avais dit? — ajouta-t-il plus sévèrement.

— Prié! — répéta-t-elle. — Qu'est-ce qui vous prend? Est-ce que vous allez avoir une de vos crises de dévotion? Certainement, je suis dévote, moi aussi, à mes heures... si on n'avait pas la foi, la vie serait insupportable, mais je vous assure que je n'étais guère en train de prier.

J'avais bien assez à faire de ne pas m'évanouir... et j'avais trop hâte de quitter ce spectacle affreux...

Je suis restée parce que je sais qu'il faut vous obéir, quand vous parlez avec un certain regard, et avec une certaine voix... et que j'ai pensé que vous aviez un motif...

— Oui, j'en avais un.

— Eh bien, je serais heureuse de le connaître enfin; car, réellement, ce soir, vous êtes insupportable, Marc, et vous n'avez aucun ménagement pour moi... Je suis pourtant assez malade, allez!

— Savez-vous qui est ce jeune homme?

— C'est M. Émile Rouget... votre protégé. Je n'en sais pas davantage.

M. Dalifroy jeta un regard inquiet autour de lui, se pencha encore davantage vers madame de Séverin, et lui murmura à l'oreille :

— C'était *notre* fils!

V

QUI ÉTAIT LA VICTIME

A ces mots, madame de Séverin eut un violent sursaut et se rejeta en arrière.

— Devenez-vous fou, Marc? — s'écria-t-elle, en le dévisageant avec une véritable inquiétude.

— Jamais je n'ai eu mieux toute ma raison, Athénaïs, et vous devriez savoir que je ne parle jamais à la légère.

— Mais, — balbutia la dame, frappée de l'air grave et parfaitement rassis, en effet, de son interlocuteur, — ce malheureux enfant est mort au bout de quelques mois.

— Je vous l'ai affirmé, oui.

— Eh bien?

— Eh bien, je vous ai menti.

— Ah! mon Dieu! que dites-vous là?

— La vérité.

— Voyons, Marc, expliquez-vous clairement, car je m'y perds et je n'y comprends plus rien.

Pourquoi m'avez-vous dit qu'il était mort, s'il vivait; et pourquoi ne m'en avez-vous jamais reparlé?

— Par prudence pour vous et pour moi... vous étiez mariée...

— Oh! — fit-elle avec un haussement intraduisible de ses épaules potelées. — D'ailleurs, voilà cinq ans déjà que je suis veuve.

— Ecoutez-moi, Athénaïs, vous allez tout comprendre. — Je comptais vous révéler la vérité, un jour ou l'autre. — J'attendais le moment favorable.

Aujourd'hui, je puis, je dois tout expliquer.

Le seul témoignage de notre roman va disparaître pour toujours, et le même suaire ensevelira le corps de ce malheureux et notre secret.

Il la conduisit à un divan où elle se laissa tomber, avec une

lassitude physique et une curiosité ardente qui pouvaient passer pour de l'émotion, — peut-être même à ses propres yeux.

Toujours grave et solennel, sans que le contre-coup de ce drame eût adouci son regard froid et perçant, ou détendu les plis durs de sa bouche mince, il prit place à ses côtés, et lui dit, après une minute de silence :

— Il y a vingt-cinq ans, vous veniez de vous marier, et M. de Séverin n'était encore qu'un petit officier inférieur, sans fortune, et qui ne se doutait guère de la brillante position qu'il a eue depuis.

Moi je n'avais que trente ans, je commençais à peine ma carrière, et j'étais sur le point d'épouser cette femme...

— Andrée ! — interrompit madame de Séverin. — En voilà une qui n'a pas eu de chance, le jour où elle vous a connu !

— Laissons cela, répliqua sèchement M. Dalifroy, les lèvres pincées, avec un ton qui donnait le frisson. — Ce n'est point d'elle qu'il s'agit, mais de nous. Vous devîntes enceinte, pendant une absence de M. de Séverin, parti pour l'Afrique, où il avait été attaché à une mission scientifique, chargée de faire des sondages sur la frontière du Sahara et de nos possessions algériennes. J'ai toujours admiré cette façon ingénieuse d'éloigner un mari qui pouvait gêner, — ajouta M. Dalifroy, d'un accent ironique qui fit froncer ses blonds sourcils à l'opulente Athénaïs.

— Vous m'en avez assez remerciée, à deux genoux, à cette époque ! — répliqua-t-elle aigrement.

— Cela vous permit de lui cacher et de cacher à tous les yeu votre grossesse illégale, — poursuivit-il, sans répondre à l'interruption, — et je me chargeai de faire disparaître l'enfant et de le placer en nourrice.

— Sans doute, et trois mois après, au moment où revenait mon mari, vous m'annonciez que cet enfant était mort du croup.

— Il se portait à ravir.

— Pourquoi ce mensonge, alors ? — fit-elle en se levant avec impatience.

— Pour assurer votre sécurité et la mienne.

— Je ne comprends pas, je vous le répète. Puisqu'on ignorait

sa naissance, puisqu'il était au loin, nous ne courions aucun risque.

— Vous oubliez, Athénaïs, qu'à cette époque vous aviez vingt ans.

Athénaïs soupira.

— Que vous étiez fort légère et fort sentimentale, et que si vous aviez su votre fils vivant, cela vous eût préoccupée. — Vous auriez voulu le voir ou avoir de ses nouvelles ; et, bien que votre mari ne fût ni bien clairvoyant, ni bien... susceptible... il eût suffi d'une parole imprudente ou d'un acte irréfléchi pour nous compromettre irrémédiablement.

— Et je sais, — dit-elle ironiquement, à son tour, — combien vous tenez à votre réputation d'homme vertueux, d'homme impeccable, d'homme immaculé ! La considération du monde, c'est votre maladie. Du reste, quand on est si féroce, si sévère, pour les autres...

— Madame, — interrompit le magistrat d'un air glacé, — je suis homme et j'ai eu mes faiblesses ; mais elles sont ignorées, et ce n'est pas à vous de me les reprocher. Avec mes opinions, mes croyances et ma situation, on doit donner l'exemple au public...

— Tenez ! — s'écria la dame, — vous m'étonnerez toujours, et, bien que je vous connaisse depuis vingt-cinq ans, je crois que je mourrai sans vous connaître. Je comprends les hommes du type dont vous parlez. Il y en a. Je comprends les autres. Il y en a aussi, et beaucoup. Ce que je ne comprends pas, c'est ceux qui pèchent, comme vous, et qui ont la prétention d'en imposer à ceux qui savent le fin fond de leur vie, et à eux-mêmes, au besoin.

M. Dalifroy, habituellement jaune, devint vert, et lança à sa compagne un regard terrible ; mais il se contint, et répliqua seulement :

— Vous serez toujours une femme superficielle. Veuillez, je vous prie, m'écouter sans m'interrompre et sans détourner surtout le sujet de notre conversation.

— Vous avez raison, — fit-elle à son tour, en se rasseyant. — Ce que vous m'apprenez, vaut, en effet, la peine d'être entendu.

— Donc, — reprit M. Dalifroy, — je vous annonçais que votre fils était mort en nourrice, et vous ne nierez pas qu'après le premier saisissement vous ne vous soyez sentie plus libre, plus dégagée dans la vie.

— C'est vrai !

— J'eus donc raison.

Cependant il faut tout prévoir. — L'enfant vivait et restait un danger. — J'aurais pu le placer aux *Enfants-Trouvés* ; je ne le fis pas, ayant eu l'inspiration d'une combinaison qui nous en délivrait aussi sûrement et qui lui assurait un avenir meilleur.

J'étais alors, vous vous le rappelez, petit avocat à Versailles, où j'habitais une assez belle propriété, dont j'avais hérité du chef de ma mère.

— Parfaitement.

— J'avais là un vieux jardinier et sa femme, lui âgé d'une soixantaine d'années, elle âgée de cinquante ans. — Ils n'avaient eu qu'un enfant qu'ils avaient perdu de bonne heure. — Le moment était passé pour eux d'en avoir d'autres. —Ils regrettaient toujours celui qui était mort, disant que s'ils avaient eu un fils, ils se seraient retirés; car ils avaient quelques économies, et pouvaient vivre tranquillement sans travailler.

Cela fit naître en moi l'idée d'un plan bien simple.

Un beau matin, le vieux jardinier trouva devant sa porte, un nouveau-né...

— Ah ! je devine ! — s'écria madame de Séverin.

— Il le porta à sa femme, — poursuivit Marc Dalifroy, — et tous deux vinrent m'en parler. — Je leur fis comprendre que c'était Dieu, qui touché de leurs regrets, leur envoyait un fils...

M. Dalifroy prenait insensiblement le ton d'un avocat général parlant en cour d'assises, de la religion et de la famille.

— Et qu'ils feraient un acte louable, en même temps qu'avantageux pour eux, s'ils recueillaient le pauvre abandonné, et s'ils l'adoptaient.

Je m'engagerais moi-même, en pareil cas, à subvenir aux principaux frais de son éducation.

Je prêchais des convertis.

Ils abondèrent, avec joie, dans mon sens, et l'enfant fut adopté

par eux. C'est ainsi qu'il reçut le nom d'Emile Rouget, qui était le nom de mon vieux jardinier.

Désormais, il avait une famille, et il était absolument inoffensif pour vous et pour moi.

— Et pourquoi ne m'en avez-vous pas prévenue?

— A quoi bon? Vous ne pouviez plus rien être pour lui; et, si vous aviez connu son existence, vous auriez voulu, sous une forme ou l'autre, vous en mêler, — ce que je tenais à éviter pardessus tout.

Le vieux jardinier et sa femme, la chose faite, prirent leur retraite et retournèrent dans leur pays, où ils élevèrent l'enfant et lui firent donner une bonne éducation.

— Et vous?

— Moi, je ne le revis jamais qu'à son arrivée à Paris.

Son père adoptif était mort, il y avait longtemps. Il venait de perdre sa mère adoptive, qui lui avait recommandé, avant sa mort, de se présenter à moi et de me demander ma protection pour faciliter sa carrière, car il avait embrassé le barreau et déjà plaidé quelques affaires sans importance à Nancy.

D'ailleurs, il n'était pas pauvre.

Ses parents adoptifs, outre leurs petites rentes personnelles, avaient encore hérité, vers la fin, d'un parent éloigné et en bonne situation. — Emile Rouget se trouvait possesseur d'un revenu d'environ douze mille francs, et il allait faire un assez beau mariage, quand cette femme l'a frappé, tout à l'heure.

Je le voyais peu, mais je savais que c'était un garçon raisonnable, économe, ambitieux.

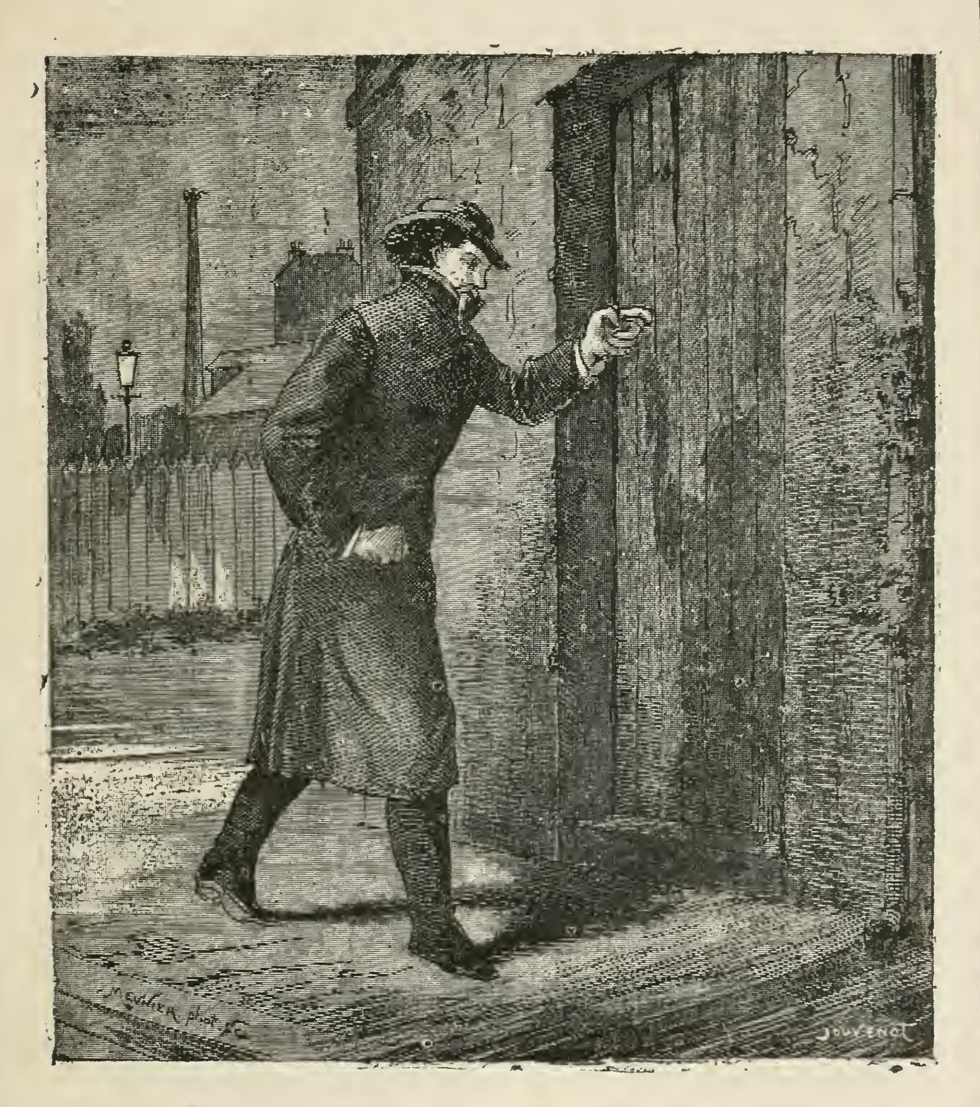
Je vous l'ai présenté, je vous ai priée de vous intéresser à lui... Je me réservais de vous dire la vérité, quand je jugerais que cela ne pourrait plus avoir aucun inconvénient.

Il y eut un silence.

— Vous comprenez, maintenant, pourquoi je vous disais de rester près de lui; pourquoi je vous disais de prier pour lui.

Votre devoir est fini.

A moi, il me reste à venger sa mort, et je vous affirme qu'elle sera vengée.



Il frappa un seul coup à une petite porte d'aspect assez misérable.

C'est moi qui serai chargé de l'instruction de cet assassinat mystérieux, — dont je découvrirai le mystère, je vous en réponds, — conclut-il d'une voix sombre et résolue, qui ne présageait rien de bon pour l'auteur du meurtre.

VI

IVAN

On se rappelle qu'au moment où l'on se pressait autour du jeune homme qui venait de tomber frappé d'un coup de poignard en pleine poitrine, un autre jeune homme, de type étranger et répondant au nom d'Ivan, s'était approché d'Inès, et l'avait engagée à fuir, en lui disant qu'il en était temps encore, puisque personne ne semblait songer à elle.

On se rappelle également qu'Inès lui avait répondu :

— Non, je reste. J'irai jusqu'au bout. Partez, vous, je l'exige!

Et que celui à qui s'adressaient ces paroles singulières avait obéi, en se dirigeant aussitôt vers la porte de sortie.

Arrivé dans l'antichambre, il avait eu le temps de reprendre son pardessus, pendant que M. Dalifroy traversait, à son tour, les vastes salons, pour venir donner lui-même l'ordre de ne laisser sortir aucun des invités de madame de Séverin.

De la sorte, à l'instant où le magistrat pénétrait dans l'antichambre, Ivan gagnait l'escalier, puis la rue des Pyramides, échappant ainsi à l'application de la consigne que tout le monde allait subir.

Une fois sorti de la maison, il s'éloigna rapidement dans la direction de la rue Saint-Honoré, sans s'occuper de prendre une voiture, et choisissant de préférence les rues les plus étroites et les plus obscures, à travers le quartier de la Butte des Moulins, qui existait encore à cette époque.

Pendant près d'un quart d'heure, il marcha ainsi, tournant tantôt à gauche, tantôt à droite, revenant parfois presque sur ses pas, puis repartant dans un sens opposé, à la façon du renard poursuivi par les chasseurs et qui croise et embrouille ses traces, pour dépister le flair des chiens lancés à ses trousses.

Parfois aussi, quand il avait trouvé un angle de rue plus obscur, il s'arrêtait brusquement, l'oreille tendue, l'œil aux aguets, afin de s'assurer qu'il était bien seul et que personne ne le suivait.

D'ailleurs, il eût été difficile de le reconnaître, à présent.

Outre qu'il avait revêtu un paletot de couleur sombre et quelque peu râpé, qui ne semblait guère annoncer l'homme élégant qui sort d'un bal du grand monde, et que le col de ce paletot, relevé autour de son cou, cachait la partie inférieure de son visage, dès qu'il avait eu quitté la rue des Pyramides, profitant d'une minute où personne ne passait auprès de lui, il avait vivement enlevé le chapeau de haute forme qui couvrait sa tête.

C'était un chapeau mécanique qui pouvait s'aplatir à volonté, et qu'il fit ainsi disparaître sous son pardessus.

Ceci fait, d'un coup de main, il avait ébouriffé son épaisse chevelure, soigneusement régularisée, jusqu'à ce moment par la pommade.

Maintenant, elle se gonflait, irrégulière, sur les tempes et derrière la tête, et quelques longues mèches dépassaient son collet de velours.

Alors, tirant de sa poche un chapeau de feutre mou, roulé sur lui-même pour tenir le moins de place possible, et bas de forme, il le planta sur son crâne, de façon à couvrir une notable portion du front.

Ces quelques précautions suffirent à le rendre méconnaissable, et tous les invités, réunis dans les salons de la veuve du général, auraient pu passer auprès de lui, sans songer un instant à reconnaître, dans cet individu de mise négligée, l'homme en habit noir, en cravate blanche, à coiffure correcte, qu'ils avaient coudoyé quelques minutes auparavant.

Ajoutons que le temps était pluvieux, le pavé de la bonne ville de Paris extraordinairement boueux, suivant son aimable habitude, et que le jeune homme plongeant à dessein ses pieds dans les endroits les plus boueux, il devenait impossible de reconnaître sa chaussure vernie et son pantalon noir, sous la couche fangeuse et les éclaboussures innombrables dont furent recouvertes, en quelques secondes, ces parties de son accoutrement.

Cette transformation terminée, et convaincu, désormais, que

nul n'avait suivi sa piste, à travers l'itinéraire fantaisiste auquel il venait de se livrer, Ivan changea brusquement de tactique et d'allure, et prit une direction régulière qui le conduisit, en peu de temps, à l'entrée des Champs-Élysées, qu'il gagna par une des rues perpendiculaires qui vont du faubourg Saint-Honoré à l'avenue.

Il suivit, dès lors cette avenue d'un pas régulier et rapide, en marcheur consommé, traversa la place de l'Étoile, s'engagea dans l'avenue de la Grande-Armée, et la suivit jusqu'aux fortifications.

Arrivé là, au lieu de passer la porte de Neuilly, il obliqua à droite, sur le chemin de ronde, où, au bout de deux cents mètres environ, il s'arrêta devant une petite maisonnette isolée, entourée de terrains vagues.

Il pouvait être, à cet instant, deux heures du matin.

Il frappa un seul coup à une petite porte d'aspect assez misérable, et, comme si quelqu'un avait attendu ce signal, la porte s'ouvrit immédiatement, puis se referma sur le jeune homme.

Il se trouva dans une obscurité profonde; mais quelqu'un lui avait saisi le bras, et une voix tremblante d'émotion lui dit:

— Enfin, c'est vous, Ivan! — Eh bien?

— C'est fini!

— Inès...

— Inès a frappé... sans faiblir.

— Oh! mon enfant! ma pauvre enfant! — murmura la voix avec un sanglot étouffé.

— *Il* est mort? — reprit l'interlocuteur invisible.

— *Il* doit l'être.

— Et il ne parlera pas?

— Non. J'ai vu la direction du coup. — Il n'aura pas repris connaissance. — En tous cas, le sang l'aura étouffé et empêché de prononcer une parole?

— Où est-elle maintenant.

— Elle doit être arrêtée, et au Dépôt. — Elle aurait pu fuir... J'ai eu peur pour elle... Je le lui ai proposé... Elle a refusé et m'a ordonné de partir... me voilà!

Tout en parlant, Ivan et la personne inconnue qui l'interrogeait s'étaient avancés dans l'obscurité jusqu'à un escalier qu'ils avaient

monté lentement, s'arrêtant à chaque marche, sous l'empire de l'émotion qui les poignait évidemment tous deux, bien qu'ils la manifestassent de façon différente.

Brusquement, une porte s'ouvrit, et ils entrèrent dans une petite pièce éclairée par une lampe dont la lumière les frappa en plein visage.

La personne qui avait ouvert à Ivan, qui le guidait à travers les ténèbres, qui l'interrogeait et qui paraissait si vivement émue, était un homme, un homme âgé, bien qu'il fût difficile, au premier abord, de fixer exactement son âge.

C'était une de ces têtes ravagées par la douleur et par la misère, peut-être par le vice et le désordre, où l'action du temps se confond tellement avec l'action des passions, qu'on ne sait plus si ces traits fatigués, labourés, ces rides devenues sillons, ces yeux caves et brûlés du feu de la fièvre, ce front dégarni et qui semble porter encore la marque de la foudre, ont été fouillés par le passage des ans, ou bouleversés par les convulsions de quelque affreux cataclysme moral.

Cet homme, d'ailleurs, était grand et paraissait encore vigoureux.

Vêtu avec une extrême simplicité qui sentait la misère, il n'appartenait point aux classes inférieures de la société.

Cela se voyait tout de suite à la finesse des mains, si nerveuses qu'elles fussent, et à la façon dont il portait le vêtement râpé, mais scrupuleusement propre, dont il était couvert.

Au second regard, du reste, sa physionomie semblait distinguée.

Rien de grossier dans les traits.

L'œil bleu brillait d'intelligence, même sous l'éclat de la fièvre et le voile des larmes.

La bouche, à demi cachée sous une barbe épaisse et grisonnante, malgré ses plis amers, avait dû avoir de doux sourires, et montrait encore des restes d'un dessin régulier, comme ces vieux monuments tombant en poussière, où l'on découvre, néanmoins, les lignes pures de l'art grec.

Le front, sans être vaste, était bien modelé et révélait un véri-

table développement intellectuel, servi par des habitudes de travail.

Le nez également, long et fort, charnu du bout, s'il annonçait, jusqu'à un certain point, l'intensité des passions sensuelles, parlait également de bonté et de nature confiante.

Ce qui donnait un aspect de dureté à cet ensemble, plutôt sympathique, c'était l'expression de la douleur poussée au farouche et la maigreur des joues rentrées, qui faisait saillir les attaches des muscles et ressortir toutes les proéminences de l'arcade sourcillière, des pommettes et de la mâchoire.

Le jeune homme qui l'accompagnait, Ivan, puisque nous savons son nom, formait un grand contraste avec lui, par sa jeunesse, d'abord, et, ensuite, par le caractère étranger de son type, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Il n'était pas grand et paraissait assez frêle.

Il avait les yeux et les cheveux bruns, avec une légère moustache tirant sur le blond ; le visage un peu large ; les traits légèrement écrasés, avec des pommettes saillantes ; le menton petit, ainsi que toute la partie inférieure des mâchoires ; le front haut et vaste, la bouche triste et douce ; — le tout animé par une vague expression extatique qui faisait songer involontairement à un apôtre des temps héroïques, égaré dans notre civilisation de serre-chaude.

A ces divers signes, il était facile, pour qui les a connus, pratiqués, aimés, de reconnaître un des représentants de cette jeune génération russe, exaltée jusqu'au martyre, que le despotisme du gouvernement des czars étouffe dans leur patrie, et qui se sont répandus, petit à petit, à travers l'Europe, qu'ils comprennent peu et qui ne les comprend pas du tout.

Il n'était pas beau, en somme, malgré ses jolies mains de femme, et ses petits pieds presque d'enfant.

Il était mieux et plus que cela, sous son air à la fois doux et sévère, calme et exalté.

L'homme âgé lui reprit les deux mains, dès qu'ils purent se voir, dans cette pièce nue, à peine garnie de quelques meubles essentiels et grossieurs ; et, le brûlant de la flamme de ses yeux bleus, pâlis par l'émotion, il lui dit encore :

— Ainsi, c'est fait. Elle n'a pas faibli... Elle a été jusqu'au bout! Est-ce qu'on va la maltraiter?

— Non. Rassurez-vous! Arrêtée dans un bal, au milieu d'un certain monde, auquel elle parait appartenir, on ne l'osera pas.

— Ivan, ce que j'ai souffert est inexprimable! C'est infâme à moi de l'avoir laissée agir... J'ai cru que je deviendrais fou... durant cette longue attente... Et, maintenant, c'est sa tête, sa tête charmante, adorée... qui est en jeu... C'est sa liberté, tout au moins: ou la mort ou la prison... Ils la condamneront, Ivan!

— Peut-être... Et pourtant j'ai une sorte d'espoir. Le jury n'est pas sans entrailles et sans honnêteté, comme tous ces juges, — fit-il avec exaltation, — mais elle a fait son devoir, Maurice. Vous n'auriez pu l'empêcher, ni moi non plus. Je l'aime autant que vous, vous le savez, bien que d'un autre amour. Je souffre pour elle autant que vous... mais nous ne pouvions, nous ne devions la remplacer, ni vous, ni moi.

Il faut, jusqu'à nouvel ordre, qu'on ignore votre existence et qu'on ne sache point que je la connais.

Et le jeune homme, se laissant tomber sur une chaise, cacha, un instant, son visage dans ses mains.

Il y eut un lourd silence entre ces deux hommes différents, unis par cette jeune fille.

Celui qui s'appelait Maurice, et qu'à son allure, comme à son énergie, on devinait maintenant n'avoir pas plus de cinquante ans, se promenait avec agitation à travers la pièce, essuyant ses yeux d'un geste brusque, par lequel il arrachait, pour ainsi dire, quelque larme importune et brûlante, qui persistait à gonfler sa paupière rougie.

— C'est tout le portrait de sa mère, — balbutiait-il parfois. — Pauvre Andrée!... Et c'est tout ce qu'il me reste: Inès! Inès!

Ivan se releva tout à coup.

— Et le reste... marche à souhait? — dit-il enfin.

L'homme s'arrêta.

— Oui. — Le crime a fait son œuvre. — Vous le savez, Ivan, et l'infâme sera frappé, comme il a frappé... moins cruellement, pourtant. — Rien ne lui rendra ce qu'il m'a fait souffrir... ce que je souffre encore!

— Comptez sur Inès. A présent, je suis sûr d'elle ! — interrompit le jeune homme avec une énergie entraînante, derrière laquelle on sentait l'écho de quelque amour profond et dominateur.

— Voyons, — reprit Maurice, en s'asseyant en face de lui, — vous étiez là ; dites-moi bien tout ce qui s'est passé. — Vous avez pu fuir, vous... et nous veillerons sur elle, de loin... Nous veillerons à ce que son héroïsme ne soit pas perdu pour l'œuvre de justice entreprise.

Les deux hommes se penchèrent l'un vers l'autre, et l'aube matinale les surprit échangeant encore leurs confidences et leurs espoirs.

En apercevant le jour, Ivan se redressa.

— Il est l'heure, — fit-il. — Il faut que je parte, que je me montre à l'Ecole de médecine, dont je suis les cours. — Donnez-moi mes vêtements.

Il quitta sa toilette de bal, reprit ses vêtements habituels d'étudiant pauvre, et fit un paquet de l'habit noir et du gilet ouvert qu'il avait revêtus la veille.

— Ne craignez-vous pas qu'on ne vous recherche ? On saura qu'elle n'est pas venue seule.

— J'ai un alibi. Il sera prouvé que je suis rentré à mon hôtel, à l'heure habituelle, que j'y ai passé la nuit, et que j'en suis sorti, ce matin, pour me rendre au cours, où l'on va me voir.

— Et ces vêtements ?

— Ils seront engagés, tout à l'heure, au Mont-de-Piété par un ami, sous son nom, et la reconnaissance en sera détruite.

Cela est plus prudent que de les cacher, ou même de les brûler : la cendre se retrouve.

— Etes-vous sûr de la discrétion de cet ami ?

— C'est un Russe, — répliqua-t-il simplement.

Maurice parut complètement rassuré.

Il connaissait les Russes.

Les deux hommes se serrèrent la main, et le jeune étudiant en médecine, profitant de l'heure matinale qui rendait les voies désertes, surtout en ce mois de décembre de l'année 1866, quitta la maison isolée, et s'éloigna sans être vu ni remarqué de personne.



Inès remercia, plaça plume, papier, encre sur un coin de la table et n'y toucha pas.

VII

DALIFROY A L'OEUVRE.

Comme il y comptait, M. Marc Dalifroy fut, en effet, chargé d'instruire l'affaire du meurtre d'Emile Rouget.

Il le demanda, et on la lui eût confiée, même sans cela, l'affaire paraissant mystérieuse et difficile à débrouiller, devant le mutisme absolu de l'accusée.

M. Dalifroy, nous l'avons dit, était connu au Palais pour son effrayante perspicacité et la passion qu'il apportait à l'exercice de ses fonctions.

Cet homme glabre et sinistre, qu'on ne voyait jamais sourire dans la vie ordinaire, dont l'aspect seul avait quelque chose de glacial, et gênait ou troublait les consciences les plus tranquilles, à qui on ne donnait jamais la poignée de main la plus banale, sans éprouver quelque chose de ce froid répulsif qu'on ressent à toucher un instrument tranchant d'acier poli, cet homme qui paraissait traverser l'existence, réfractaire à toutes les passions et à toutes les joies, avait pourtant ses jouissances solitaires.

C'était quand il voyait trembler un malheureux ou un coupable, sous son regard, quand il arrivait à l'épouvanter, à le convaincre de son crime, à lui prouver que rien ne pourrait le sauver de la « juste vindicte des lois », pour employer un de ses termes favoris.

S'il n'est pas douteux que le chien de chasse trouve une joie personnelle à poursuivre, à rabattre le gibier, dont il n'aura, cependant, point sa part; — s'il n'est pas douteux que le tigre et le lion goûtent des voluptés étranges à sentir sous leurs dents palpiter les chairs vivantes de leur proie ; — il est certain également que, pour quelques hommes, il y a une satisfaction spéciale aux spectacles des tortures morales ou de l'écrasement de leurs semblables ; qu'ils sont heureux d'être les instruments de la machine sociale, quand elle broie un être coupable ou vaincu par les luttes de l'existence.

M. Dalifroy appartenait à cette race d'individus qui, d'après la théorie de Darwin, pourraient bien avoir conservé plus particulièrement, des hérédités antérieures, l'instinct de quelque fauve primitif.

Pour cette fois, il apportait en plus, à sa besogne, un sentiment de haine et une soif de représailles tout personnels.

La victime le touchait de près, et, s'il ne s'était pas senti un

père pour aimer le vivant, il allait le devenir pour venger le mort.

D'autre part, la coupable l'avait bravé, n'avait point ployé devant lui ; il sentait en elle une force de résistance, une énergie exceptionnelles.

Ce serait donc plaisir double et triomphe centuple, que de la briser, de l'amener à trembler, à abdiquer, que de la voir, enfin, aussi humble, aussi prosternée, qu'elle lui avait paru fière et droite dans sa douceur sans faiblesse.

Puis, il y avait un secret, qu'elle croyait sans doute bien caché, dans sa vie.

Ce secret, il le découvrirait et il le lui jetterait à la face, en lui en faisant bien entrer dans les chairs tous les angles pointus, toutes les arêtes coupantes.

Il se mit donc à la besogne, avec cette froide activité, cette implacable logique, qui étaient ses qualités maîtresses.

La loi exigeant que tout prévenu soit interrogé dans les vingt-quatre heures, il la fit venir, pour la forme, dans son cabinet, et lui demanda, cette fois, en vertu de son pouvoir officiel de juge d'instruction, ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance, domicile, ainsi que les motifs de son crime.

Inès refusa de répondre.

Il n'insista pas et la fit diriger immédiatement sur Saint-Lazare, en donnant de nouveau l'ordre de la tenir au secret le plus absolu.

Il se réservait de l'y laisser le plus longtemps possible, avant de l'interroger de nouveau, sachant, par expérience, combien *le secret* prolongé dompte les natures les plus rebelles et affaiblit les ressorts des volontés les plus fermes.

On n'avait trouvé sur la jeune fille, en la fouillant, aucun papier qui pût donner un renseignement quelconque au sujet de sa personnalité.

Son linge même, visité avec soin, n'y portait point d'initiales, ni de marque.

Elle n'avait aucun bijou : ni collier, ni boucles d'oreilles, ni bague, dont le vendeur pût être retrouvé.

Sa toilette de bal, d'une grande simplicité, quoique de bon goût ne révélait point qu'elle fût riche ou pauvre.

C'était une de ces toilettes de jeune fille, toute blanche, que toutes les jeunes filles peuvent porter, à quelque monde qu'elles appartiennent.

Pour unique ornement, elle avait garni son cou d'un ruban de velours rouge, et ses bras nus, en dehors des gants, ne portaient qu'un bracelet de vieil argent, à demi ouvert, comme en portent les femmes de fellahs égyptiens.

Dans ses cheveux, une simple rose rouge.

Point de montre non plus ; mais, dans un petit gousset de côté, un porte-monnaie, semblable à tous les porte-monnaie, ni vieux, ni neuf, contenant une centaine de francs, en pièces d'or.

Ne donnant point d'adresse, où elle pût faire prendre d'autres vêtements, car elle ne pouvait rester ainsi en toilette de bal, avec cet argent, elle avait fait acheter, à la confection, une petite robe de couleur foncée, montante, qu'elle avait revêtue, et qui seyait admirablement à la pâleur de son teint, rehaussé encore par l'ébène de sa chevelure et le sombre éclat de ses longs yeux noirs.

Le plan de M. Dalifroy était de ne la faire revenir dans son cabinet et de ne recommencer l'interrogatoire qu'alors qu'il aurait réuni un certain nombre de renseignements, et surtout découvert son identité, — chose qui lui paraissait facile.

Il suffisait, pour cela, de procéder méthodiquement, sans bruit, sans précipitation dangereuse ; mais d'employer tous les moyens connus, classiques, pour ainsi dire, dont dispose la police, en n'en négligeant aucun.

D'abord, surveillance incessante, de nuit et de jour, de la prisonnière.

Un regard, un geste, un jeu de physionomie, une attitude, un soupir, un mot échappé pendant le sommeil, tout peut guider les recherches de la Justice, la mettre sur une piste.

M. Dalifroy avait songé, d'abord, à placer auprès de la prévenue, un agent femelle, qui se fût introduit dans son intimité.

Il y renonça, après le premier interrogatoire dans son cabinet.

La jeune fille lui parut trop intelligente pour se laisser prendre

à ce panneau grossier, et il craignit, par une fausse démarche, d'éveiller ses défiances.

Elle fut donc surveillée de loin, et d'une façon invisible pour elle.

Quant à la faire inspecter par le personnel habituel des prisons, cela paraissait inutile.

Elle était trop jeune, elle semblait trop distinguée, trop incontestablement honnête, pour qu'elle eût déjà un passé judiciaire, et M. Dalifroy n'était pas homme à se tromper en ces matières.

Quoi qu'il lui eût dit, pour l'effrayer, lorsqu'il l'interrogeait chez madame de Séverin, il était convaincu que le mystère dont elle entourait sa personne provenait de la simple volonté de ne pas compromettre sa famille, quelle qu'elle fût.

Il la laissa donc tranquille, en apparence, dans sa cellule, recommandant seulement qu'on ne lui donnât aucun livre qui pût la distraire et occuper les longues heures de sa solitude, afin de la laisser bien en face d'elle-même.

Par exemple, sans qu'elle le demandât, on lui donna papier, plume et encre, enfin tout ce qu'il faut pour écrire.

C'est encore un piège classique.

Le prévenu écrit pour tuer le temps, et cela fait toujours, au moins, connaître son écriture.

Inès remercia, plaça plume, encre, papier, sur un coin de sa table, et n'y toucha pas.

Ses vêtements furent remis, ainsi que son porte-monnaie, la fleur de ses cheveux, le ruban de son cou, ses gants, le bracelet d'argent, à l'un des agents les plus habiles, qui se chargea de visiter tous les magasins de Paris, toutes les couturières, pour savoir d'où provenaient ses objets, qui les avait confectionnés ou vendus.

Un autre agent fut chargé d'une enquête minutieuse sur tous les détails de la vie d'Emile Rouget, depuis son débarquement à Paris ; sur ses relations, les personnes qu'il voyait, soit qu'elles vinssent chez lui, soit qu'il allât chez elles.

On ne tue pas un homme qu'on ne connaît point, dans les circonstances où le crime s'était commis, et M. Dalifroy se croyait

sûr, par cette enquête relativement facile, d'arriver à découvrir la véritable personnalité de l'assassin.

Ceci lui semblait la partie banale de l'instruction.

Son flair lui révélait que le nœud de l'affaire devait se trouver ailleurs; qu'ailleurs seulement il apprendrait les motifs profonds, éloignés, de l'acte terrible accompli par cette enfant, qui devait avoir des complices.

Tant qu'il ne mettrait pas la main sur eux, il croirait n'avoir rien fait.

Pour lui, il n'était pas douteux que quelqu'un avait amené la prévenue au bal.

Une jeune fille de son âge ne se présente pas ainsi dans le monde, toute seule, sans être accompagnée.

Cela eût frappé les domestiques dans l'antichambre.

Elle était venue, évidemment, sous le nom d'une invitée quelconque de la veuve du général de Séverin.

C'était là la partie délicate de l'enquête : — celle dont il ne parlait pas, et qu'il se chargeait de suivre lui-même.

C'est ce qu'il fit, dès le lendemain après l'interrogatoire sommaire d'Inès, et aussitôt qu'il eût signé l'ordre définitif d'incarcération.

VIII

ENTRÉE EN CAMPAGNE.

Voici comment M. Dalifroy procéda :

Il fit assigner, à la fois, comme témoins, madame de Séverin et les domestiques qui avaient présidé, dans l'antichambre, à la réception des invités de la veuve du général; celle-ci munie de la liste complète des personnes conviées à son bal.

Après qu'elle eût rempli les formalités d'usage, en déclinant ses nom, prénoms, âge, qualité et domicile, enregistrés par le secrétaire du juge d'instruction, M. Dalifroy lui dit :

— Madame, afin que nous puissions la parcourir soigneusement ensemble, veuillez me remettre la liste de vos invités.

Il avait pris le ton correct qu'il eût employé avec tout autre témoin étranger, se présentant devant lui, pour la première fois, — de façon à lui faire bien comprendre que l'homme avait disparu et qu'il ne restait, en face d'elle, pour le quart d'heure, que le magistrat.

— Voici cette liste, — répliqua la dame, qui connaissait trop le personnage pour s'étonner de ses façons sèches et ne pas savoir avec quelle perfection il jouait la comédie de la solennité.

— Combien contient-elle de noms ?

— Deux cents, qui représentent à peu près quatre ou cinq cents personnes, car il s'y trouve un grand nombre de gens mariés et de famille...

— Comptant jusqu'à trois ou quatre membres, jeunes gens ou jeunes filles, interrompit Dalifroy.

— C'est cela.

— Toutes ces personnes ont-elles répondu à votre appel.

— La plupart ; mais je ne saurais me le rappeler exactement, surtout après la terrible émotion qui m'a bouleversée et dont le souvenir trouble ma mémoire.

— Cela se comprend, madame ; mail il faudrait faire un effort, et retrouver, autant que possible, la netteté de vos souvenirs.

Veuillez, pour commencer, lire tout haut cette liste, que vous passerez ensuite à mon secrétaire, qui en prendra copie.

Nous aurons, sans doute, à interroger ces personnes, qui pourront, peut-être, nous fournir quelques détails utiles sur les faits qui ont précédé l'accomplissement du crime. — Je vous prierai seulement de me signaler, au fur et à mesure, les noms des personnes que vous croirez avoir manqué à votre bal, malgré l'invitation reçue.

Madame de Séverin obéit d'un air maussade, et l'on s'explique facilement son ennui, son irritation à l'idée que son nom, que le nom de tous ceux qu'elle pouvait connaître, allaient traîner dans une affaire criminelle, dont le retentissement n'avait été déjà que trop grand et trop déplorable.

Pourtant, il fallait s'exécuter, et elle s'exécuta, — heureuse,

après tout, au milieu de ce scandale si désagréable pour elle, de n'avoir rien de plus à craindre, grâce aux habiles précautions prises jadis par M. Dalifroy.

Que fût-il advenu si Emile Rouget n'avait pas eu une situation légale, nettement établie par l'adoption du vieux jardinier et de sa femme; si, le sachant vivant, elle avait eu la sottise d'aller le voir, ou de s'occuper de lui, pendant son enfance?

Aujourd'hui, cela éclaterait au grand jour, peut-être, par suite des enquêtes minutieuses de la justice.

On rechercherait qui était la victime, de qui elle était née; on arriverait à relever la trace de l'adultère enfoui dans le passé, ignoré de tous, et ce serait son honneur de femme mariée qui serait menacé.

Rien de pareil à redouter.

M. Dalifroy avait pris de telles précautions, que la vérité, de ce côté, resterait à jamais cachée.

Décidemment, cet homme était très fort.

Elle lut donc les deux cents noms, s'arrêtant, de temps à autre, pour dire :

— Celui-là n'est pas venu, ou, du moins, je ne me rappelle pas avoir vu madame X... ou madame Z...

Pour plusieurs, elle fut affirmative; pour d'autres, elle hésita.

Il y avait sur cette liste un tas de ces gens qu'on invite presque sans les connaître; on les a vus ici ou là, on les reçoit parce qu'ils sont reçus ailleurs; mais c'est à peine si l'on serait capable de mettre un nom exact sur leur visage, et, à coup sûr, on n'en pourrait donner le signalement.

Suivant le degré de certitude des souvenirs de madame de Séverin, on mettait en marge de la liste, soit un point d'interrogation, soit une croix.

Quand ce travail fut terminé, M. Dalifroy reprit la liste et la garda devant lui.

— Maintenant, — dit-il à Athénaïs, — vous êtes sûre que personne n'est entré sans remettre sa lettre d'invitation?

— J'avais à cet égard donné des ordres les plus positifs.

— A qui?

— A Jean.



Puis relevant la tête et ôtant son binocle, il présenta une lettre à M. Dalif[illegible]

— Cet homme mérite-t-il votre confiance?

— Je le crois. Il n'y a pas fort longtemps qu'il est à mon service ; mais je l'ai toujours trouvé exact et consciencieux dans l'exercice de ses fonctions.

— S'il n'était pas à votre service depuis longtemps, — il pouvait ne pas connaître de vue, individuellement, toutes les personnes qui fréquentent habituellement votre salon ?

— Il y en a, certainement, qu'il ne connaissait pas.

— A-t-il gardé toutes les lettres qui lui furent remises?

— Oui monsieur.

— C'est bien. — Je vous remercie, madame; vous pouvez vous retirer.

Et M. Dalifroy, se levant, accompagna madame de Séverin jusqu'à la porte de son cabinet, où il la salua en s'inclinant à demi ; puis il ordonna qu'on fit entrer le témoin Jean.

Si M. Dalifroy aimait la solennité, il dut être content, à la vue du principal domestique de madame de Séverin ; en fait de solennité, M. Jean aurait pu rendre des points à M. Dalifroy.

Comme M. Dalifroy, M. Jean était vêtu de noir des pieds à la tête ; comme M. Dalifroy, M. Jean était cravaté de blanc; comme M. Dalifroy, M. Jean avait des favoris et renonçait au luxe cavalier de la moustache ; comme M. Dalifroy, M. Jean était chauve et raide et ne riait jamais; comme M. Dalifroy, M. Jean portait sa tête ainsi qu'une relique.

Il n'y avait qu'à intervertir la place des personnages : à déposer M. Jean, assis, derrière le bureau du juge, et à planter M. Dalifroy, debout, devant ce même bureau d'acajou, pour que le laquais eût l'air du magistrat, et que le magistrat eût l'air du laquais.

Ces deux solennités se contemplèrent, un instant, en silence.

Rien à redire.

Elles étaient aussi absolument correctes l'une que l'autre.

Sur l'ordre de M. Dalifroy, M. Jean déclina ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance, domicile.

Il avait quarante-cinq ans, il habitait rue des Pyramides, chez madame de Séverin, depuis une année.

— Vous avez conservé les lettres d'invitation remises par les invités avant d'entrer? — demanda le juge d'instruction.

— Oui, monsieur. — Je connais mes devoirs. — J'ai toujours servi dans la haute société, et je me suis toujours montré digne

de la confiance de mes maîtres et des fonctions spéciales que me valait mon expérience des usages du monde.

— Vous êtes sûr que personne n'a manqué à cette formalité?

— Absolument sûr.

— Alors, l'assassin à dû vous remettre une lettre semblable à celle des autres invités, et portant un nom connu de vous?

— Incontestablement. J'avais appris les noms par cœur, et j'avais, du reste, un double de la liste de madame, afin de vérifier, au cas où la mémoire m'eût fait défaut.

— C'est à vous seul qu'on a remis ces lettres? Aucun autre domestique n'en a reçu?

— Aucun, monsieur ! Je ne permettrais à aucun de mes collègues de s'immiscer dans un service qui exige autant de délicatesse que de tact et de sévérité.

— Où sont ces lettres?

— Les voici, monsieur.

— Combien y en a-t-il?

— Cent quatre-vingt-une.

M. Dalifroy vérifia: — le compte était exact.

— Ainsi, reprit-il, dix-neuf personnes seulement n'ont pas répondu à l'invitation de madame de Séverin?

— Dix-neuf, oui, monsieur.

— Monsieur Blandineau, — dit le juge, en s'adressant à son secrétaire, — appelez les noms : je constaterai si les lettres remises y correspondent toutes.

Cet appel fait et terminé, il se trouva que trois personnes, mentionnées comme absentes par madame de Séverin, se trouvaient, néanmoins, représentées par leurs lettres d'invitation.

Cette constatation inattendue parut satisfaire le magistrat.

— Cela devait être, — fit-il froidement. — J'étais certain d'avance que l'assassin s'était presenté avec une lettre, et avec une lettre qui ne lui était pas destinée.

Le juge mit les trois lettres à part, et donna l'ordre à son secrétaire de préparer immédiatement trois assignations à témoin, aux noms que ces lettres contenaient.

Ce qu'il y avait de remarquable, d'ailleurs, c'est que ces trois lettres correspondaient à des invités peu connus de madame de

Séverin, et dont elle n'avait pu certifier, avec assurance, soit la présence, soit l'absence.

— Maintenant, — reprit M. Dalifroy, s'adressant à M. Jean, — vous rappelez-vous, par hasard, à quel moment, et sous quel nom s'est présenté l'assassin, et si la jeune fille qui a commis le crime était accompagnée ou ne l'était pas?

— Oui, monsieur le juge. — J'ai une mémoire excellente pour les noms et les physionomies.

— Bien. — Procédons par ordre. — A quel heure, suivant vous, l'assassin se serait-il présenté?

— A onze heures et demie, à peu près. — Les salons étaient pleins, et ce monsieur et cette dame sont venus parmi les retardataires.

— Ce monsieur et cette dame... dites-vous? Il y avait donc un homme avec la prévenue?

— Certainement, monsieur. — La beauté de cette personne m'avait frappé, ainsi que la simplicité extraordinaire de sa toilette, et son extrême jeunesse, et je me rappelle parfaitement tout ce qui la concerne.

— L'homme qui l'accompagnait était-il jeune aussi?

— Oui, très jeune.

— Pourriez-vous préciser son âge?

— De vingt-six à vingt-huit ans.

— Vous rappelez-vous le nom sous lequel ils se sont présentés!

— Si monsieur veut me permettre de feuilleter les lettres d'invitation, je suis sûr de le reconnaître...

— Voici, — fit M. Dalifroy avec vivacité.

M. Jean prit les lettres, s'assit gravement, sur l'invitation du magistrat, plaça noblement un binocle sur son nez, et commença, avec une sage lenteur, à parcourir les noms étalés devant lui.

Il employa bien un long quart d'heure à cette besogne; puis, relevant la tête et ôtant son binocle, il présenta deux lettres à M. Dalifroy.

— C'est un de ces deux noms, — dit-il enfin. — Les personnes dont il s'agit sont les dernières arrivées, et à très petite distance l'une de l'autre.

M. Dalifroy lut :

« Monsieur et madame Vérézoff.

« Monsieur et madame Moncenis. »

Le juge réfléchit un instant.

— *Vous ne connaissez de vue ni le couple Vérézoff ni le couple Moncenis ?* — demanda-t-il enfin.

— Non, monsieur. Ce ne sont pas des habitués de madame de Séverin, et je ne les ai jamais vus aux petites réceptions !

— Vous reconnaîtriez la jeune fille qui a commis l'assassinat ?

— Certainement.

— Et l'homme qui l'accompagnait?

— Sans doute.

— Vous rappelez-vous que cet homme soit parti avant le moment où j'ai donné l'ordre de ne laisser sortir personne ?

— Je crois me le rappeler. Mais l'émotion qui a suivi cet ordre et la nouvelle de l'assassinat m'ont quelque peu troublé, et je suis moins sûr de ma mémoire à cet instant.

— Vous n'avez raconté à nul autre qu'à moi ce que vous venez de me dire ?

— Je ne parle que lorsqu'on m'interroge, monsieur, — répliqua M. Jean avec une grande dignité.

— Vous pouvez donner le signalement de cet individu ?

— Approximativement, oui. C'est un jeune homme de taille moyenne, brun de cheveux, les cheveux même très abondants... une moustache...

— De quelle couleur ?

— Je ne me le rappelle pas.

— Vous n'avez remarqué aucun signe distinctif ?

— Non.

— C'est bien ; vous pouvez vous retirer. J'aurai encore besoin de vous interroger, mais plus tard.

M. Jean salua M. Dalifroy avec la solennité dont il ne s'était point départi, et sortit, comme il était entré, raide et beau.

— Cela marche à merveille, se dit le juge, en frottant lentement, l'une contre l'autre, ses mains sèches, à long doigts crochus. La complicité d'un homme est constatée. On le retrouvera malgré le vague de son signalement. C'est chez M. Moncenis où

chez M. Vérézoff que nous saurons la vérité. Je suis sur la piste.

Et son regard lança un éclair qu'on eût pu qualifier, chez tout autre, d'éclair de joie.

IX

OU INÈS COMMENCE A PARLER

Le lendemain, M. Dalifroy put constater que, sur les trois personnes dont l'absence avait été signalée par madame de Séverin, et dont les lettres d'invitation figuraient au dossier, deux avaient réellement assisté au bal, sans que la maîtresse de la maison se fût rappelé le salut banal échangé avec elles.

Les seules qui ne fussent point venues, c'étaient M. et madame Vérézoff.

Ils appartenaient à la colonie russe, habitaient Paris depuis peu de mois, et se répandaient beaucoup dans le monde, étant fort jeunes et très riches, avides tous deux de goûter aux plaisirs de la capitale.

Un ami commun les avait présentés, dans une maison tierce, à madame de Séverin, et elle les avait couchés sur la liste d'invitation, parce qu'elle savait qu'ils étaient reçus dans les salons les plus à la mode, sans les connaître autrement.

Ils déclarèrent au juge d'instruction qu'ils n'avaient pu profiter de cette invitation, par suite d'une violente migraine ressentie par madame Vérézoff.

— Avez-vous conservé votre lettre d'invitation ? — demanda M. Dalifroy de l'air le plus naturel du monde.

— Ma foi ! monsieur, — répliqua le mari, — je ne sais ce qu'elle est devenue. Quelque domestique l'aura jetée au feu.

— Elle n'a pas été brûlée; la voici !

Et il leur montra la carte imprimée qui portait leur nom.

Tous deux parurent assez surpris.

— Vous rappelez-vous où vous l'aviez placée? — continua le juge.

— Elle était sur la cheminée de mon cabinet, — répondit le jeune homme, — en compagnie de beaucoup d'autres cartes et invitations de cette nature.

Malgré l'insistance du juge d'instruction, il fut impossible de préciser à quel moment, cette fameuse lettre avait pu disparaître, ni par qui elle avait été enlevée.

M. et madame Vérézoff connaissaient beaucoup de monde, recevaient des visites continuelles, surtout de la part de leurs compatriotes russes.

Rien de clair, rien de nature à guider les recherches, ne ressortit de leurs réponses.

Il ne restait de leur côté qu'un dernier moyen à employer, — le plus important, il est vrai : les mettre brusquement en présence de l'accusée.

C'est ce que fit M. Dalifroy.

Sur son ordre, la jeune fille avait été extraite de la prison et amenée au Palais de Justice, où on la tenait à sa disposition.

Le magistrat fit un signe à son greffier, qui se leva et alla parler bas à l'huisser de service.

Deux minutes après, la porte s'ouvrait, et la prévenue entrait, pâle et calme, dans sa petite robe sombre.

Elle s'avança jusqu'au bureau du juge, sans s'occuper des autres personnes présentes, auxquelles elle n'accorda qu'un regard banal, qui n'exprimait ni surprise, ni émotion quelconque.

— Connaissez-vous cette personne? — demanda M. Dalifroy, en s'adressant aux époux Vérézoff.

— Pas le moins du monde, monsieur, — répondirent-ils d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la sincérité de cette réponse.

— Vous ne l'avez jamais vue, ni chez vous, ni ailleurs?

— Jamais!

La jeune fille sourit.

— Je vois ce que c'est, — dit-elle de sa voix douce, mais légèrement ironique. — Vous cherchez à savoir qui je suis. Je regrette qu'on ait dérangé monsieur et madame.

— Vous pouvez vous retirer, — interrompit brusquement M. Dalifroy en s'adressant aux témoins Vérézoff, et il se hâta de les congédier, ne voulant pas qu'ils apprissent combien l'accusée lui tenait tête.

— Eh bien, mademoiselle, — s'écria-t-il, lorsqu'il se retrouva seul en face d'elle, avec un ton où perçait tout son fiel et toute sa rage contenue, — vous triomphez de cette première épreuve. Mais ne vous hâtez pas de crier : Victoire !

J'ai là, — ajouta-t-il en la regardant fixement et en frappant sur les papiers étalés devant lui, — le signalement de votre complice, et, par lui, nous saurons ce que vous avez tant d'intérêt à cacher.

— Quel complice? — fit-elle, après avoir imperceptiblemen tressailli. — Je n'ai pas de complice.

— Vraiment? Et le jeune homme qui vous a accompagnée, après s'être emparé de la carte d'invitation adressée à M. et à madame Vérézoff, car c'est sous ce nom que vous vous êtes introduite chez madame de Séverin, la nuit du crime!

Les paupières d'Inès battirent faiblement.

Ce fut son seul signe d'émotion.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, — répliqua-t-elle cependant, d'une voix ferme.

— Ah! vous niez? — Cela prouve que j'ai touché juste, — ricana le juge. — Quelle que soit votre incroyable impudence, comprenez bien ceci, mademoiselle, c'est que la Justice sait toujours ce qu'elle veut savoir, et que j'ai confondu des coupables plus habiles et plus expérimentés que vous ne pouvez l'être, malgré votre étonnante précocité.

— Certes, vous saurez tout, monsieur, — reprit-elle en l'enveloppant d'un regard étrange. — Vous découvrirez tout. Je le désire autant que vous, et je vous assure que je vous y aiderai de tout mon pouvoir!

Quel que fût son sang-froid, le magistrat resta stupéfait devant cette réponse inattendue, qui semblait contenir une sorte de menace indirecte, et la bravade qu'il lui devinait lui inspira une des plus violentes colères qu'il eût jamais ressenties.

Mais M. Dalifroy ne montrait jamais sa colère.



Veuillez signer votre interrogatoire.

C'est à peine si elle se manifestait en verdissant son visage habituellement jaunâtre.

Il se contint donc et reprit seulement :

— Cela arrivera plus tôt que vous ne le désirez, en tout cas.

— On fait, en ce moment, une enquête minutieuse sur le passé de la victime, de M. Emile Rouget. — On saura quand, où, comment, vous l'avez connu..., quels furent vos rapports avec lui. — C'est la chose du monde la plus facile. — Cela prendra quelques jours... et alors votre incognito disparaîtra, s'il n'a pas disparu auparavant, par la confrontation avec votre complice, qui sera arrêté ce soir ou demain.

Comme on le voit, suivant le procédé classique, M. Dalifroy prêchait le faux pour savoir le vrai, et donnait, comme faits acquis, des faits absolument problématiques.

La jeune fille l'écoutait en silence, avec une attention profonde.

— Oh ! — dit-elle enfin, quand il se tut, — si ce sont mes rapports avec M. Emile Rouget que vous cherchez à connaître, rien de plus facile, et je puis vous satisfaire immédiatement.

— En vérité ? — Je vous écoute, alors.

— Il était mon amant.

— Votre amant ? — répéta le magistrat. — Oui, en effet, cela devait être. — On commence par la débauche, et l'on finit par le crime.

La jeune fille haussa les épaules.

— On commence par être victime, et l'on finit par être juge ! répondit-elle enfin, d'une voix profonde.

— Oh ! oh ! des théories, — fit M. Dalifroy. — Je vous les laisse. — Où avez-vous connu ce malheureux ? — A Nancy, à Paris ?

— A Paris.

— Quand ?

— Il y a deux ans.

— Avez-vous vécu avec lui ?

— Non, jamais. — Il ne l'a pas voulu.

— Pourquoi vous êtes-vous donnée à lui ?

— Parce que je l'aimais.

— Ce n'est pas une raison pour une honnète fille.

— Vous croyez ? fit-elle.

Elle resta silencieuse quelques secondes.

— Ma vie était abominable, — reprit-elle brusquement. — Il

vint à moi... Je crus qu'il allait me sauver. — Il me rendit mère... et m'abandonna...

— Vous avez un enfant?

— J'en avais un. Il est mort!

— De quoi?

— De son père!

— Qu'entendez-vous par là?

— Ce serait trop long à expliquer, aujourd'hui.

M. Dalifroy, heureux de la voir mettre inopinément le pied dans ce qu'il appelait « la voie des aveux », et craignant toujours qu'elle ne voulût rentrer dans le silence obstiné des premiers jours, n'insista pas, décidé à ne lui demander que ce qu'elle voudrait bien dire.

— Quand votre enfant est-il mort?

— Il y a six mois.

— Était-ce un garçon ou une fille?

— Un garçon.

— Quel âge avait-il?

— Sept mois.

— Où a-t-il été enterré?

— Dans la fosse commune.

— Je vous demande si c'est à Paris ou ailleurs.

— A Paris.

— Dans quel cimetière?

— Je ne le dirai pas.

— Pourquoi?

— J'ai mes raisons.

— Vous pouvez me dire, au moins, la date de votre accouchement et la date du décès de cet enfant!

— Vous me croyez plus naïve que je ne suis, monsieur. — répliqua-t-elle en le regardant bien en face.

— Oh! mademoiselle, c'est ce qui vous trompe! Je ne vous crois nullement naïve.

— Alors, ne me demandez pas deux dates à l'aide desquelles vous pourriez, peut-être, arriver à savoir ce que je veux vous laisser ignorer.

— Vous devez pourtant comprendre qu'à présent je possède

assez d'éléments pour reconstituer ce qui m'échappe encore de ce drame.

— Je vous ai déjà répondu, monsieur, que vous sauriez tout. Seulement, vous le saurez quand et comme il me conviendra.

— C'est ce que nous verrons.

— Cherchez.

— Vous ne voulez plus répondre?

— Pour aujourd'hui, non!

— Et demain?

— Cela dépendra.

— Veuillez signer votre interrogatoire.

— Je refuse.

M. Dalifroy se pinça les lèvres.

Il avait presque espéré que, machinalement, elle lui obéirait; mais on eût dit qu'elle prévoyait et dépistait toutes ses ruses.

Jamais un prévenu ne s'était joué de lui de cette façon formidable.

Et ce prévenu, c'était une jeune fille, presque une enfant, dont la beauté délicate, l'aspect frêle et gracieux, donnaient quelque chose de plus mordant à l'humiliation de l'homme armé de tous les pouvoirs que la société confère à ses représentants.

Volontiers, il l'eût brisée entre ses doigts crochus et durs comme le fer.

— Pour quel motif? — s'écria-t-il d'une voix qui tremblait, malgré tous ses efforts pour paraître indifférent.

— Vous pensez bien, monsieur le juge d'instruction, que vous êtes le dernier à qui je le dirais. D'ailleurs, comment voulez-vous que je signe, puisque je tais mon nom? Ce motif suffirait.

Il n'y a avait rien à répondre.

Il le comprit et la fit emmener, sentant qu'il n'était plus assez maître de lui-même pour ne pas compromettre sa dignité et perdre le peu d'autorité qu'il pouvait avoir, dans une lutte contre cette énergie mêlée de tant de finesse.

X

OU M. DALIFROY RESSENT UNE PREMIÈRE JOIE

Après le départ de la jeune fille, M. Dalifroy se calma graduellement.

Ce qui l'irritait, c'était sa présence, le ton calme, l'accent fier et ironique, mais implacablement doux, en même temps, dont elle lui répondait.

Elle n'avait rien des façons des coupables ou des accusés ordinaires qu'il avait vus, depuis tant de longues années, défiler dans son cabinet.

Beaucoup avaient l'air ignoble, d'autres plus malheureux qu'infâmes, mais du malheur qui brise et avilit ; presque tous étaient profondément vulgaires ; — tous tremblaient devant lui.

Il ne pouvait se faire à cette distinction qui mettait la prévenue à la hauteur et même au-dessus du magistrat ; — il ne pouvait se faire à cette franchise mêlée de finesse, qui déjouait tous ses calculs ; à ce regard de deux beaux yeux, qui, par moments, semblait lui dire :

— Le juge, c'est moi !

Avec Inès, ses effets ne portaient pas, et il sentait sa stratégie impuissante.

Aussi sa haine augmentait-elle à chaque minute, et apportait-il, maintenant, à tous égards, une passion personnelle à vouloir écraser, à vouloir perdre celle que la loi livrait à ses investigations.

La faire condamner n'était rien.

Le crime était patent, avoué.

Ce qu'il rêvait, ce qu'il poursuivait avec rage, c'était de découvrir quelque côté honteux, quelque fait déshonorant, qui fit tomber la superbe de l'accusée, qui la lui livrât salie, semblable à tous ceux qui vont finir sur les bancs d'une cour d'assises.

Or, son irritation passée, et le sang-froid rentré dans son esprit, la journée, à cet égard, lui parut bonne, et il commença à éprouver une certaine satisfaction.

Elle avait avoué ses relations avec Emile Rouget.

Elle avait été sa *concubine !*

Sa concubine !

Il se répétait à lui-même ce mot adoré des magistrats, qui abaisse et rejette au ruisseau toute femme que l'amour a unie à un homme, en dehors des formes légales du mariage.

Une femme qui aime, une femme trompée, une fille séduite, peuvent avoir l'auréole de la passion et du malheur.

Appelez-la » concubine », et la voilà dans la boue.

Avez-vous jamais entendu un président de cour d'assises ou de police correctionnelle, dire :

« Fille une telle, vous étiez la « concubine » du nommé X...! »

Ensuite, elle avait eu un enfant, et cet enfant était mort !

Ici la satisfaction de M. Dalifroy devint plus marquée.

S'il avait eu un cœur, et si ce cœur avait pu battre, nous dirions volontiers qu'il ressentit une palpitation de joie.

Une fille-mère, dont l'enfant est mort, sans qu'elle puisse dire de quelle maladie, sans qu'elle veuille dire ce qu'il est advenu de son corps...

Est-ce que l'infanticide ne devient pas possible, probable?

— Cela serait trop beau ! — fût-il sur le point de s'écrier.

Cependant, il se leva brusquement, car il n'avait pas encore quitté son cabinet, durant ces réflexions que nous analysons rapidement, et, s'avançant vers son secrétaire qui rangeait quelques papiers, avant de se retirer, il lui dit vivement :

— Monsieur Blandineau, écrivez immédiatement au préfet de police qu'il fasse une enquête minutieuse sur tous les enfants âgés de moins d'un an, dont la disparition, depuis quelques mois, serait venue à sa connaissance, et de m'avertir, sans retard, si l'on découvrait, à un moment quelconque, le corps d'un nouveau-né, fille ou garçon, mort de mort violente.

Le secrétaire écrivit la lettre et la présenta à son chef, qui la relut attentivement et la signa.

— Qu'on la porte séance tenante, — ajouta M. Dalifroy.

Ceci fait, il se frotta lentement les mains.

— Vous supposez-donc un infanticide? — demanda M. Blandineau, petit homme roussâtre et sans âge défini, — lorsqu'il eut accompli les ordres du juge d'instruction.

L'idée m'en était venue aussi.

— Oui, monsieur Blandineau. — J'ai tout lieu de le supposer. — La personne qui a frappé ce malheureux jeune homme avec la froide énergie que vous savez, la personne qui déclare qu'elle a eu un enfant et qu'il est mort, en cachant soigneusement tous les détails de cette mort, — peut, *doit* avoir tué son enfant.

— Mais, s'il y a six mois?

— Elle a menti, évidemment, sur l'époque, et peut-être sur le sexe. — Cette jeune fille étonne par ses ruses savantes et son diabolique sang-froid. — Seulement je ne suis pas de ceux qu'on trompe facilement, vous le savez. — Elle parle de six mois... il s'agit peut-être de six jours.

Il faut savoir à quelle époque réelle remonte son accouchement.

C'est l'affaire des médecins qui l'interrogeront et la visiteront.

Je vais donner les ordres nécessaires...

Quelle que soit son habileté, quelle que soit son impudence, j'arriverai à la confondre.

Elle ne trompera pas la science.

Sur cette idée consolante, M. Dalifroy passa son pardessus, prit son chapeau et s'apprêta à rentrer chez lui.

Il était cinq heures du soir.

Sa voiture l'attendait, et à cinq heures et demie il arrivait à son hôtel.

M. Dalifroy, peu riche par lui-même, très riche du fait de sa femme, morte il y avait de longues années, habitait, en effet, rue de Turenne, en plein Marais, non loin de la place des Vosges, une superbe et vieille maison, qui s'élevait triste et solennelle au fond d'une cour glaciale, d'où le soleil, même au mois de juillet, ne parvenait pas à chasser l'humidité.

Cette maison, bâtie sous Louis XIII, moitié brique, moitié pierre de taille, était immense, et les pièces hautes de plafond,

à fenêtres longues et étroites, causaient une impression de malaise et d'ennui insurmontable.

On s'y sentait comme perdu quand on y mettait le pied, et il semblait que l'on quittait le monde vivant, pour rentrer dans l'atmosphère sépulcrale des siècles écoulés.

L'ameublement correct, aux formes raides et anguleuses, où nulle part ne se révélaient la présence et les coquetteries de la femme, achevait d'augmenter l'impression lugubre qu'on subissait en mettant le pied dans cet intérieur qui tenait du désert et de la prison.

M. Dalifroy y vivait seul, en compagnie de sa fille Emma, que nous avons à peine entrevue; de sa vieille gouvernante et d'un personnel domestique très peu nombreux, encore plus silencieux, et dressé par le maître à avoir des allures d'aides du bourreau venant annoncer à un condamné que sa dernière heure a sonné.

La maison n'avait que deux étages, plus des mansardes.

Au rez-de-chaussée, se trouvaient la salle à manger et des pièces de réception.

Au premier, M. Dalifroy avait installé son cabinet, près de sa chambre à coucher.

Les autres chambres restaient inhabitées.

Au second, les seules pièces qui fussent habitées étaient celles de mademoiselle Dalifroy et de sa gouvernante.

Un escalier, large comme une rue d'autrefois, tout en pierre, avec rampe de fer ouvragé, desservait les divers étages.

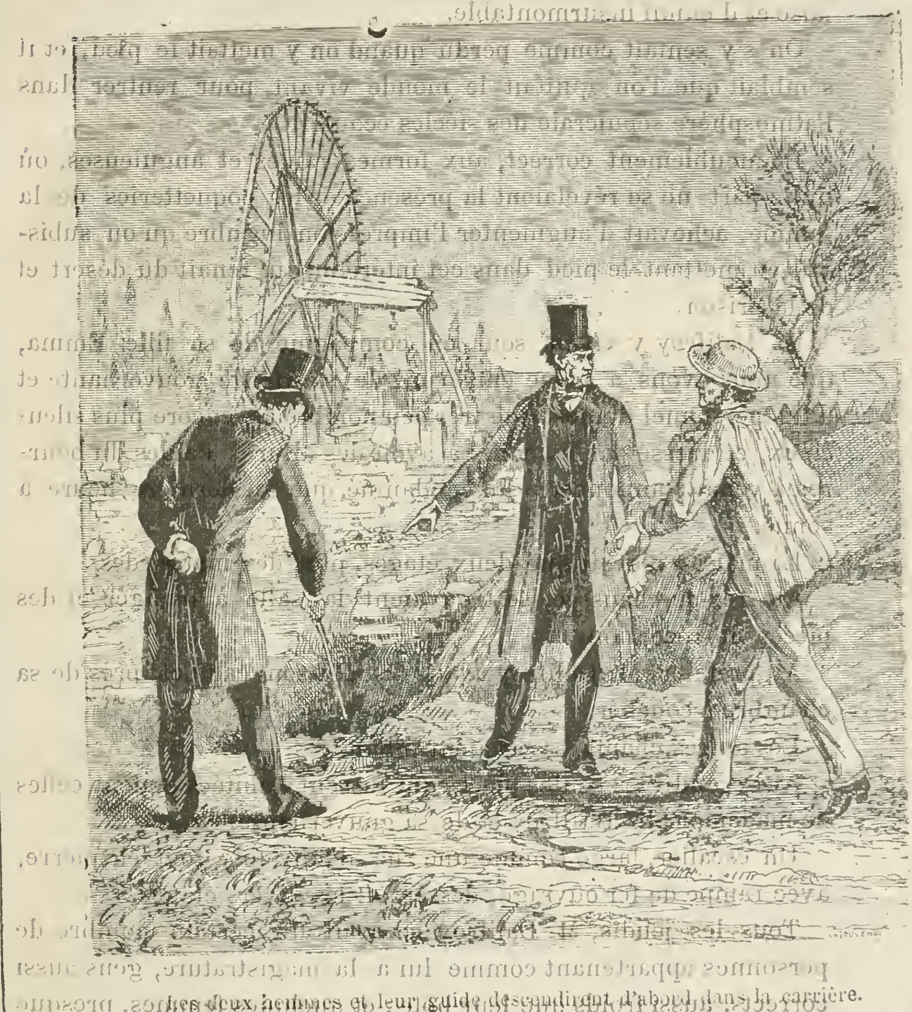
Tous les jeudis, M. Dalifroy recevait un certain nombre de personnes appartenant comme lui à la magistrature, gens aussi corrects, aussi froids que leur hôte ; et quelques femmes, presque toutes âgées ou pires : dévotes et frottées de ce pédantisme sibérien que dégage le monde officiel.

Parmi elles, madame de Séverin représentait la jeunesse, l'esprit sémillant, la vie, le ton moderne.

A ces soirées, on prenait de l'eau sucrée ou du thé, avec des gâteaux secs.

Quelques vieillards jouaient au whist.

On venait à neuf heures.



Les deux hommes et leur guide descendirent d'abord dans la carrière.

A minuit, tout le monde était parti.

Le jour où nous pénétrons chez M. Dalifroy, étant un mercredi, il n'y avait point de réception.

Le juge d'instruction, après être monté dans son cabinet, où il

plaça méthodiquement les papiers dont était bourrée sa serviette de magistrat, descendit, à six heures sonnant, dans la salle à manger.

Sa fille y était déjà, debout, attendant l'arrivée de son père pour se mettre à table.

Un domestique vêtu de noir, cravaté et ganté de blanc, était là, silencieux et gourmé, prêt à servir.

— Bonjour, mon père, — dit la jeune fille, en tendant respectueusement son front bas, qui saillait en une bande étroite et blanche entre ses cheveux bruns et la ligne sombre de ses épais sourcils.

Son père y déposa ses lèvres sèches, et s'assit à sa place, en face d'Emma.

La table était grande, grande la pièce, et la lueur d'une énorme lampe à suspension, recouverte d'un lourd abat-jour d'étoffe verte, ne parvenait qu'à peine à trouer les ténèbres qui se réfugiaient aux angles de la salle.

Mademoiselle Emma avait ce même air préoccupé et un peu sombre que nous avons déjà signalé chez la jeune fille, lorsque nous la vîmes pour la première fois chez madame de Séverin, après l'accomplissement de l'assassinat.

Le repas fut assez court et presque absolument silencieux.

Il était de règle, chez M. Dalifroy, qu'on ne parlât pas devant les domestiques.

Enfin, le dîner se termina.

Le père et la fille passèrent dans une pièce voisine, où brillait un bon feu.

Mademoiselle Emma s'assit sur une chaise basse, près de la cheminée, et prit un ouvrage de broderie, commencé depuis longtemps, d'un air nonchalant, tandis que M. Dalifroy, debout, chauffait ses mollets à la flamme claire.

Le domestique, qui avait déjà servi à table, apporta un plateau orné d'une cafetière, d'une tasse et d'un sucrier, déposa le tout sur un guéridon, à portée de son maître, et se retira discrètement.

M. Dalifroy prenait sa demi-tasse tous les soirs, seul.

Il y consacrait un quart d'heure, pendant lequel il causait avec sa fille, puis se retirait dans son cabinet.

Ce court instant était consacré aux conversations intimes.

— Eh bien, mon père, — dit Emma, après une minute d'un silence pesant, sans quitter son ouvrage, d'une voix à la fois contrainte et ennuyée, — où en êtes-vous de cette affaire? La prévenue a-t-elle parlé ?

— Je suis content, Emma, très content. La prévenue est l'adversaire le plus difficile que j'aie encore rencontré... mais on ne m'échappe pas.

— Vous avez découvert la vérité? — Elle paraît fort distinguée cette jeune fille.

— Il n'y a pourtant rien que de fort banal dans le fait de cette misérable créature. C'est une fille qui a tué son amant, voilà tout, après avoir tué son enfant, selon toute vraisemblance.

Mademoiselle Dalifroy tressaillit, releva la tête, et laissa échapper l'ouvrage qu'elle tenait.

— Son enfant ! — répéta-t-elle.

— Oui, j'en ai la conviction. Ah! les infanticides deviennent chaque jour plus fréquents. Il faut un exemple... et il ne dépendra pas de moi qu'il ne soit donné. J'espère bien l'échafaud, pour cette fois.

— L'échafaud !... — répéta encore mademoiselle Dalifroy, — pour un infanticide !

Et ses yeux gris parurent briller d'un éclat extraordinaire, qui enleva brusquement à sa physionomie cet air de dureté morne et ce vernis d'ennui lourd qui lui étaient habituels.

— Cela vous étonne, Emma ! — Vous avez raison. Nos mœurs sont devenues si lâches et si corrompues, que la société ne sait plus frapper le crime le plus abominable. Mais ici, j'ai un avantage. — C'est l'autre meurtre. — L'infanticide ne suffirait pas... Les deux réunis emporteront la tête, et ce sera justice. Emma, passez-moi ma tasse.

La jeune fille versa le café dans la tasse mince et légère, y mit deux morceaux de sucre et la présenta à son père, qui la prit tranquillement.

On eût dit pourtant que la main longue de mademoiselle Dalifroy tremblait légèrement.

— Ainsi, — reprit-elle, — vous avez des preuves?

— Non, pas encore. Je n'ai que des soupçons. Elle a avoué sa maternité. Elle a déclaré que son enfant, un garçon...

— Un garçon?

— Oui, âgé de sept mois...

— De sept mois! — répéta encore Emma.

Et elle s'assit sur sa chaise basse, d'un mouvement brusque et saccadé.

— Était mort, sans vouloir dire de quelle mort, ni ce qu'était devenu le corps... Mais j'ai déjà donné des ordres... et je saurai la vérité, toute la vérité. — Cette misérable ne m'échappera pas.

M. Dalifroy but une gorgée de son café.

— Et vous serez sans pitié pour cette malheureuse?—dit alors mademoiselle Dalifroy d'un ton étrange.

— Sans pitié, oui, — répliqua le père, de son ton tranchant comme une lame.

Le crime, conséquence de la débauche, frappant la société à l'une de ses bases primordiales : la famille, — qu'y a-t-il là qui mérite de la pitié?

Emma se tut, les yeux baissés, et M. Dalifroy but une seconde gorgée de café.

En ce moment, le domestique ouvrit la porte, et s'avançant vers le magistrat, lui présenta sur un plateau une lettre à large enveloppe.

— Ah! ah! — fit M. Dalifroy, en saisissant précipitamment la missive, — qu'est-ce que cela?

— Un garde de Paris, à cheval, vient d'apporter ce pli, — répondit le domestique en se retirant.

— Cela vient de la préfecture de police! — murmura le juge. — Serait-ce déjà une réponse?

Emma, qui s'était levée, lui prit des mains la tasse presque vide, et resta debout devant lui, dévorant des yeux le visage de son père, comme si le problème qui préoccupait le juge d'instruction eût éveillé en elle une curiosité passionnée.

M. Dalifroy avait rompu le cachet, et parcourait des yeux la lettre.

— J'en étais sûr ! — fit-il d'un air triomphant.

— Quoi donc, mon père? — interrogea la jeune fille.

— Eh bien, le préfet de police me fait savoir qu'on a découvert, ce matin, le corps d'un enfant du sexe masculin, âgé de six à huit mois.

— Où cela ? — fit Emma.

— Dans le puits d'une des carrières qui longent la route de Châtillon.

Mademoiselle Dalifroy poussa un cri, et son père leva les yeux sur elle.

La tasse qu'elle tenait à la main venait de se briser, et les éclats en avaient pénétré dans la chair.

Ses doigts blancs étaient couverts de sang qui commençait à tomber, goutte à goutte, sur le tapis du salon.

Elle était fort pâle et paraissait prête à se trouver mal.

— Dieu ! que vous êtes maladroite ! — s'écria M. Dalifroy, troublé dans son triomphe par cet accident intempestif.

— Comment avez-vous fait pour broyer ainsi cette tasse?

— Je ne sais... — balbutia la jeune fille.

— Vous voilà blessée... Je vais sonner... Il faut vous faire panser... Vous êtes toute pâle.

— Cela m'a fait mal, répliqua Emma. — Je monte dans ma chambre. N'appelez personne, c'est inutile. Marguerite me donnera ce qu'il me faut.

Et, sans attendre de réponse, enveloppant sa main ensanglantée de son mouchoir de batiste, elle sortit un peu chancelante.

XI

LA CARRIÈRE ABANDONNÉE.

En effet, le matin même de ce jour, que M. Dalifroy eût volontiers marqué d'une croix blanche, où naissait dans son cerveau fécond l'idée, disons mieux, le rêve d'un infanticide à greffer sur l'assassinat d'Emile Rouget, — il avait été découvert, au fond d'une carrière abandonnée, route de Châtillon, le cadavre d'un enfant de sept à huit mois.

Cet enfant, par son âge et par son sexe, — c'était un garçon, — correspondait parfaitement aux déclarations faites par la prévenue, devant le juge d'instruction.

Elle avait déclaré, à la vérité, que son enfant, à elle, était mort, il y avait six mois; mais il pouvait très bien se faire que cette partie de sa déclaration fût mensongère et n'eût d'autre but que de chercher à égarer la justice.

Ce qui était acquis, c'est qu'elle avait été mère, que l'enfant né d'elle était du sexe masculin; qu'il était mort à sept mois, et qu'elle ne voulait faire connaître aucune des circonstances de cette mort, ni indiquer le lieu où reposait son corps.

Que de circonstances favorables à l'accusation!

Que de gens un juge d'instruction habile, un procureur général éloquent, et un président sachant interroger l'accusé et les témoins, et *résumer* les débats, ont envoyé au bagne ou à l'échafaud, avec moins de preuves que cela!

Le *scenario* était tout fait.

Il n'y avait plus qu'à l'exécuter, qu'à remplir les lacunes, qu'à préparer le dénouement, et cela marcherait comme sur des roulettes, M. Dalifroy étant un des plus admirables faiseurs de drames judiciaires que l'on connût au Palais.

Etant donnée la situation, et suivant la méthode ingénieuse

de la magistrature assise, ce n'était plus à l'accusation de prouver ses dires.

C'était à l'accusée de prouver son innocence, — chose à peu près impossible neuf fois sur dix.

Dès le lendemain matin, M. Dalifroy, s'était rendu sur les lieux où l'on avait découvert le corps de l'enfant, afin de tout inspecter par lui-même, et de ne négliger aucun détail qui pût lui fournir une arme contre sa prévenue.

Evidemment, il n'avait point la certitude que le nouveau crime eût été commis par elle ; mais, il *pouvait* le lui attribuer avec toute vraisemblance.

Et cela suffisait amplement.

A elle de s'en tirer, de démontrer qu'elle était innocente, de dénoncer une autre coupable, si elle existait.

Mais M. Dalifroy était bien tranquille de ce côté.

Il se disait, *in petto*, qu'elle ne parviendrait pas à se décharger de cette seconde accusation, et qu'il la convaincrait du forfait d'infanticide, en toute sécurité de conscience.

Pour se laver du soupçon terrible qui allait planer désormais sur sa tête, il aurait fallu qu'elle représentât le corps de son propre enfant.

Elle avait refusé de répondre à cet égard.

Qu'elle persistât dans ce système, et M. Dalifroy arrivait à inspirer, — aux autres, — la conviction de la culpabilité d'Inès, assez pour n'avoir aucun reproche à s'adresser, aucun remords à calmer.

La route de Châtillon est bordée d'un certain nombre de puits de carrière, d'où l'on extrait les pierres de taille.

Pas un Parisien qui ne connaisse ces grandes routes qui se profilent sur le ciel, et donnent un aspect étrange au paysage des environs de Montrouge.

Plusieurs de ces carrières sont abandonnées et ne servent plus qu'à la culture des champignons de couches.

C'est dans l'une de ces carrières abandonnées qu'on avait trouvé le corps de l'enfant.

Il avait été jeté par l'orifice du puits, et en tombant, s'était fracturé le crâne.

Il était déjà transporté à la Morgue et soumis à une autopsie méticuleuse, dont les résultats devaient être immédiatement transmis à M. Dalifroy, qui avait demandé à connaître, à suivre tous les incidents de cette nouvelle affaire.

Le commissaire de police de Montrouge, celui-là même qui avait été appelé aux premières constatations, accompagnait M. Dalifroy, prêt à lui donner tous les renseignements dont il aurait besoin.

Le propriétaire de la carrière les guidait tous les deux.

Les trois hommes se rendirent au puits, en traversant une sorte de champ inculte couvert de la poussière blanche et des débris des pierres qu'on tirait jadis de la carrière.

Ce morceau de terre stérile, — il y poussait à peine quelques maigres touffes d'herbe aux endroits où le tuf ne recouvrait pas le sol primitif, — était entouré d'une haie, crevée à maints endroits, par lesquels les enfants et les rôdeurs pénétraient à volonté sur ce terrain où il n'y avait rien à prendre, rien à protéger.

Du côté de la route de Châtillon, il y avait, de plus, une large entrée sans barrière.

On y voyait encore la marque profonde des roues des lourdes charrettes qui enlevaient, autrefois, les cubes de pierre.

C'est par cette entrée toute naturelle que le juge d'instruction et le commissaire de police pénétrèrent dans le vaste enclos qui entourait le puits d'extraction.

On se rappelle qu'on était en hiver, au mois de décembre.

Il gelait depuis plusieurs jours, et la terre sèche et dure résonnait sous le pied, sans recevoir ni garder aucune empreinte.

Les deux hommes et leur guide descendirent d'abord dans la carrière, et visitèrent l'endroit où le corps avait été découvert par celui qui cultivait des champignons, au fond de ce trou sombre et humide, et qui leur donna quelques détails précis sur la façon dont il avait trouvé l'enfant mort, avant l'arrivée du commissaire de police.

Comme M. Dalifroy s'étonnait que ce cadavre eût pu séjourner



Il s'en empara fiévreusement et lut avec une attention minutieuse.

là pendant plusieurs jours, le *champignonniste* expliqua qu'il restait quelquefois, entre deux récoltes, des semaines entières sans visiter ses couches.

On constatait, à l'endroit signalé, une tâche et plusieurs écla-

boussures, indiquant parfaitement l'écrasement du crâne mou du pauvre petit être.

Cependant, M. Dalifroy se fit relater et décrire, dans les plus grands détails, la position exacte du cadavre.

Ceci fait, il releva la tête, s'orienta, et dit froidement au commissaire :

— D'après vos explications, il me semble évident que la personne qui a jeté le corps n'a point abordé l'orifice du puits, du côté où nous venons de le faire. Si elle a suivi le même chemin que nous, elle a tourné, et devait faire face à la partie du terrain où s'ouvre l'entrée principale par laquelle passaient les charrettes. Sans cela le cadavre eût occupé une position différente et même opposée.

— En effet, — répliqua le commissaire de police avec surprise, — vous devez avoir raison, cela ne m'avait pas frappé.

— Or, — poursuivit M. Dalifroy, — il est peu probable que la personne qui a commis le crime ait tourné autour de l'orifice.

— C'était une perte de temps inutile.

— En pareil cas, on n'a qu'une préoccupation : se débarrasser d'un pareil fardeau, et on le jette, dès qu'on en a la possibilité, avec hâte, précipitation...

— Rien de plus juste.

— J'en conclus donc que la personne qui a jeté l'enfant a dû pénétrer sur le terrain, par un côté opposé à celui que nous avons suivi.

Y a-t-il une autre entrée en face de celle qui nous a conduits ici ?

— Entrée, n'est pas le mot, — répondit le commissaire de police, après une minute de réflexion ; — mais de fait, il existe, du côté opposé à la grande route, un petit sentier, à travers champs cultivés, et comme la haie n'est point entretenue, il est facile de la franchir de ce côté.

— C'est bien, — fit M. Dalifroy ; nous inspecterons ce sentier en nous retirant.

Les deux hommes quittèrent le fond de la carrière, toujours accompagnés par leur guide, qu'ils remercièrent et renvoyèrent

chez lui, et se dirigèrent aussitôt vers le sentier mentionné par le commissaire.

Chemin faisant, M. Dalifroy s'informa si l'on signalait, dans le pays, l'absence ou la disparition de quelque jeune fille, et donna le signalement détaillé d'Inès.

Aucune jeune fille lui ressemblant de près ou de loin, n'existait, ni à Montrouge, ni à Châtillon, ni à Fontenay-aux-Roses, ni à Bagneux.

Dans ces divers petits pays, on ne signalait pas davantage la disparition d'aucun enfant en bas-âge, ni aucun accouchement clandestin, depuis deux ans.

Cette enquête avait été faite très soigneusement la veille même par le commissaire de police, aidé de deux agents venus de Paris à la première nouvelle du crime.

— Donc, — se dit M. Dalifroy, — la prévenue n'habitait point le pays, y était inconnue, et c'est cela même qui l'aura décidée à jeter son enfant dans une des carrières qui abondent de ce côté.

Ils étaient arrivés, tout en causant ainsi, à l'autre extrémité du terrain.

Tout à coup, M. Dalifroy s'arrêta, le nez en avant, la tête penchée.

— Depuis combien de temps le corps avait-il été jeté, — demanda-t-il brusquement, — quand on l'a retrouvé?

— D'après l'opinion du premier médecin requis, — il pouvait y avoir une huitaine de jours.

— Bien! Il y a huit jours, il ne gelait pas, et même il me semble qu'il pleuvait.

— Je crois me le rappeler, en effet.

— Regardez donc. — Voici des empreintes légères, comme d'un petit pied, — que le froid, survenu depuis, a conservées. — Elles sont très marquées auprès de la haie, où il y a de la terre végétale, et se dirigent vers la carrière, en s'effaçant graduellement, — ce qui tient à la couche pierreuse qui s'épaissit, au fur et à mesure qu'on approche de l'orifice du puits d'extraction.

Le commissaire de police regarda attentivement, à son tour, et répliqua, un peu ennuyé de se trouver pris en faute :

— Vous avez raison, monsieur le juge d'instruction... C'est même là ce qui m'a empêché de remarquer, tout d'abord, ces empreintes presque invisibles.

— Il faut en faire prendre la mesure exacte, avant le dégel, qui peut survenir d'un moment à l'autre.

— Cela va être fait immédiatement.

— Vous me transmettrez cette mesure, à mon cabinet, au Palais de Justice.

— C'est un pied de femme ! et fort petit ! — se disait M. Dalifroy doucement ému, à l'idée que ce pied pourrait bien être celui de la *prévenue*, qui avait, en effet, le pied remarquablement petit.

Chose dont le magistrat s'était fort bien aperçu.

La haie, à l'endroit où ils s'étaient arrêtés, offrait plusieurs solutions de continuité.

Ils la franchirent sans difficulté, et se trouvèrent dans un sentier étroit et long, bordé également d'une haie, mais mieux entretenue que celle du terrain voisin.

Les mêmes marques de pas se trouvaient dans le sentier, quoique plus confuses.

D'autres pas y étaient mêlés, de paysans lourds, à souliers ferrés, ou d'enfants chaussés de sabots.

M. Dalifroy s'y attendait.

L'important, c'est que les pas légers avaient seuls franchi la haie.

Mais M. Dalifroy n'était pas au bout de ses découvertes.

Il n'avait pas fait vingt pas, en compagnie du commissaire, que tous deux aperçurent, en même temps, à une épine de la haie qui bordait le sentier, un petit morceau d'étoffe noire, arraché évidemment à une robe de laine.

M. Dalifroy s'en empara, et, n'ayant plus rien à découvrir, il le remit au commissaire de police, qui se chargea de le lui transmettre officiellement, à titre de pièce de conviction, avec procès-verbal à l'appui.

— Voilà une assez bonne matinée ; — pensa M. Dalifroy. — Maintenant, il faut savoir ce que donnera l'autopsie. — J'espère recevoir, aujourd'hui même, le rapport des médecins.

Et, quittant le commissaire de police, il remonta dans la voiture qui l'avait amené, et retourna au Palais de justice.

Là, en effet, il trouva ce qu'il attendait, et même ce qu'il n'attendait pas !

XII

TOUS LES BONHEURS VIENNENT A LA FOIS!

Sur son bureau, le rapport des médecins chargés de l'autopsie attendait le juge d'instruction.

Il s'en empara fiévreusement et le lut avec une attention minutieuse, bien que ce rapport ne pût, désormais, lui apprendre grand'chose.

Toute la question était de savoir si l'enfant avait été précipité vivant, ou déjà mort, dans la carrière abandonnée.

Il y avait trois cas possibles, dont deux à la charge de la prévenue, et l'un qui l'eût innocentée en partie :

1° Elle pouvait avoir jeté son enfant vivant :

2° Elle pouvait l'avoir tué, avant de le précipiter dans la carrière abandonnée ;

3° Enfin il y avait le cas où, l'enfant étant mort de mort naturelle, la mère eût simplement cherché, pour une raison quelconque, à se débarrasser secrètement du cadavre.

Dès lors, il n'y aurait pas eu, à proprement parler, infanticide.

C'était là ce que craignait M. Dalifroy, et cette crainte était ce qui le rendait si avide de connaître l'opinion des médecins et le résultat de l'autopsie.

Sa lecture le rassura.

C'était bien d'un infanticide qu'il s'agissait, d'un véritable infanticide ayant toute la criminalité désirable.

L'enfant était mort, il est vrai, quand il avait été précipité au

fond du puits d'extraction, mais il avait été étouffé, peu de temps auparavant.

A ce sujet, aucun doute.

Les médecins affirmaient le fait de la façon la plus catégorique, et le démontraient de la façon la plus claire, par l'état de congestion des poumons du pauvre petit être.

Ils allaient plus loin même, et ils expliquaient comment la suffocation avait été produite, en pressant avec la main sur la bouche du bébé.

L'écrasement violent des lèvres tuméfiées et des narines, ainsi que la trace, restée visible, des doigts sur le côté gauche du visage, et du pouce sur le côté droit, racontaient le drame et le faisaient revivre, avec une netteté formidable.

Du reste, les médecins déclaraient aussi que l'enfant était parfaitement constitué, et ne portait en lui aucun germe de maladie.

Il paraissait, de plus, avoir été bien soigné jusqu'au jour du crime.

Mais il était nu.

Point de langes.

Aucun morceau d'étoffe, qui pût aider la justice dans ses recherches ultérieures.

La mère, si c'était elle qui avait étouffé son enfant, avait pris toutes ses précautions pour ne point laisser de traces accusatrices.

Au procès-verbal d'autopsie était jointe la mesure des empreintes de la main appuyée sur la bouche et le nez, et dont la pression avait déterminé la mort.

Ce rapport, après une première lecture, M. Dalifroy l'étudia longuement, en pesant, en gravant tous les termes dans sa mémoire.

L'absence de langes, de vêtements quelconques sur le cadavre, avait d'abord assombri son visage ; mais ce ne fut qu'un nuage.

Tout à coup, ses lèvres se desserrèrent, laissant apercevoir une fissure presque idéale.

C'était sa manière de sourire.

Il venait de penser au petit morceau d'étoffe noire trouvé sur

la haie et arraché évidemment à la robe de la mère, au moment où elle se dirigeait vers la champignonnière de la route de Châtillon.

— On prend toutes les précautions imaginables ; on croit avoir tout prévu... — murmura-t-il avec satisfaction ; — mais il y a toujours quelque chose qui dénonce le coupable, et le crime laisse toujours derrière lui une trace, si faible, si insignifiante qu'elle soit en apparence.

Si l'on savait où demeure cette femme, on retrouverait certainement la robe où manque le morceau enlevé.

La journée continuait à être bonne.

Elle allait devenir excellente.

Il n'était que temps, car le reste de l'enquête marchait mal, ou, du moins, ne produisait rien.

Les vêtements de la prévenue, tout ce qu'on avait saisi sur elle, n'avaient amené aucune découverte de nature à lui enlever son incognito.

Le poignard lui-même, qui avait servi à l'accomplissement du crime, paraissait n'avoir pas été acheté à Paris.

Il était de fabrication étrangère.

Aucun armurier ne se rappelait l'avoir vendu.

Tous affirmaient, au contraire, qu'il ne sortait pas de leur boutique.

On avait fait naturellement l'autopsie d'Emile Rouget ; mais cette autopsie ne pouvait rien apprendre de nouveau.

Elle disait la nature et la direction de la blessure ; elle constatait scientifiquement que cette blessure étant mortelle, le blessé en était mort, — ce que l'on savait, — et c'était tout.

Les recherches faites dans le passé d'Emile Rouget n'apprenaient rien non plus sur le coupable.

Sa présence n'y était point signalée.

Ainsi que tous les jeunes gens, il avait eu des maîtresses.

Mais on retrouvait les unes, — filles faciles, — ou on avait le signalement des autres, — et ce signalement ne correspondait point au signalement de la prisonnière.

Cependant, dans une maison habitée par la victime à son

arrivée à Paris, le concierge se rappelait avoir vu une jeune fille qui aurait pu être Inès.

Elle n'était venue qu'une fois.

Elle était restée peu de temps, — et Emile Rouget avait dit au portier de répondre à cette personne qu'il était sorti, si jamais elle se représentait.

Cette recommandation avait frappé le concierge et gravé la visite dans sa mémoire.

Malheureusement, cette jeune fille n'était point revenue et Emile Rouget n'avait point dit son nom.

Les papiers du jeune homme, mis sous scellés et visités soigneusement par le juge d'instruction, contenaient un certain nombre de lettres de femmes, d'écritures différentes; les unes signées d'un nom de baptême, d'autres signées d'une simple initiale, plusieurs, en petit nombre, sans aucune signature.

Ces dernières, courtes, contenant des expressions d'amour passionné, auraient pu être de l'auteur de l'assassinat ; mais, pour s'en assurer, il aurait fallu connaître son écriture et on se rappelle qu'Inès n'écrivait point dans sa prison, et refusait de signer ses interrogatoires.

— Il n'y a que l'arrestation du complice, de l'homme qui l'accompagnait chez madame de Séverin, qui pourrait faire la lumière sur ce mystère, — se disait M. Dalifroy.

Toute la police le recherche ; mais le signalement est bien vague, et, à moins d'un grand hasard, ou d'une circonstance imprévue...

En ce moment, comme si la Providence qui veille sur les bons, avait dirigé un œil particulièrement bienveillant du côté de M. Dalifroy, la porte du cabinet du juge d'instruction s'ouvrit et l'huissier de service entra.

— Que me voulez-vous ? — demanda le magistrat.

— Un des témoins assignés l'autre jour est là, qui désirerait parler à M. le juge d'instruction, pour une communication importante.

— A-t-il donné son nom ?

— C'est un nommé Jean, le valet de confiance de madame de Séverin.



M. Dalifroy le dévisagea rapidement de son regard le plus investigateur.

— Qu'il entre ! — s'écria vivement le magistrat.

Que vient-il m'annoncer ? — ajouta-t-il en lui-même, avec une ardente curiosité.

M. Jean fut introduit.

Il était toujours correctement vêtu de noir, cravaté de blanc, aussi froid, aussi solennel.

— Vous avez une communication à faire à la justice? — interrogea M. Dalifroy de son ton glacial.

— Oui, monsieur le juge.

— Relative à l'affaire Émile Rouget?

— Oui, monsieur le juge.

— Parlez. Je vous écoute.

— Je crois avoir retrouvé la personne qui accompagnait l'auteur de l'assassinat au bal de madame de Séverin.

M. Dalifroy ressentit une vive commotion.

— Vous! — Où cela? — Comment? — demanda-t-il.

— Ce matin même. — Je faisais une course pour madame, sur la rive gauche.

Je me rendais au faubourg Saint-Germain, — se hâta-t-il d'ajouter avec dignité, pour qu'on ne pût pas supposer que lui ou sa maîtresse se commettait dans des quartiers inférieurs, — lorsqu'en traversant la rue de l'École-de-Médecine, je me suis croisé avec un jeune homme dont la figure a attiré mon attention...

— C'était lui, c'était le complice?

— Je le crois.

— Alors?

— Alors, je l'ai suivi des yeux, et je l'ai vu entrer dans le bâtiment réservé à l'École de Médecine. C'était l'heure d'un cours quelconque... Car, beaucoup de jeunes gens, d'étudiants évidemment, y entraient au même instant.

— Quelle heure était-il?

— Neuf heures du matin.

— Et vous venez seulement me prévenir! — s'écria M. Dalifroy, en regardant sa montre, qui marquait trois heures.

— J'ai d'abord terminé ma course et fait la commission que madame m'avait confiée, — répliqua noblement M. Jean; — puis je suis retourné rue des Pyramides, où j'ai rendu compte, comme cela était mon devoir, du résultat de ma mission. Ensuite, j'ai vaqué aux occupations qui ne peuvent se remettre, dans une maison bien tenue. Ceci fait, j'ai demandé à madame la permis-

sion de m'absenter ; et j'ai l'honneur de communiquer ma découverte à monsieur le juge d'instruction.

M. Dalifroy l'eût bien envoyé à tous les diables ; mais il réfléchit que cela ne serait pas suffisamment correct, et que, d'ailleurs, cet homme méthodique lui apportait le seul renseignement sérieux qu'il eût encore reçu, et qu'il ne fallait pas le décourager.

— C'est bien, monsieur, — se contenta-t-il donc de lui répondre. — Je vous remercie de... de votre empressement. Mais, puisque vous avez revu le jeune homme, vous pouvez, maintenant, me donner un signalement d'une grande exactitude.

— Cela sera facile, monsieur le juge.

— Je regrette que vous ne l'ayez pas suivi, au moins...

— Le service de madame ne me le permettait pas.

M. Dalifroy eut le courage de ne pas hausser les épaules, et écrivit lui-même, sous sa dictée, un signalement assez clair et assez détaillé, pour être sûr que le premier agent venu en reconnaîtrait immédiatement l'original.

— Un dernier mot, — dit-il avant de congédier M. Jean. — Êtes-vous sûr que ce jeune homme, de son côté, ne vous aura pas reconnu et n'aura pas remarqué l'attention dont il était l'objet de votre part ?

— Je ne le pense pas, monsieur. Il a passé auprès de moi sans me regarder... et, comme de mon côté je ne me suis pas départi du calme qui m'est habituel...

— C'est bien. Encore une fois, je vous remercie, au nom de la Justice.

M. Jean se retira.

— Enfin ! — se dit alors le magistrat. — Nous voilà sur la piste. Le complice sera arrêté demain, au plus tard... et, par lui, je saurai ce qu'il faut savoir, avant d'aller plus loin dans cette affaire mystérieuse !

XIII

À DEUX DE JEUX

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, au moment où il pénétrait dans son cabinet, au Palais de Justice, M. Dalifroy fut averti que la personne au sujet de laquelle il avait donné des ordres la veille, était tenue à sa disposition depuis plus de deux heures.

— Qu'on l'amène immédiatement, — s'écria-t-il. — Je vais l'interroger tout d'abord.

Monsieur Blandineau, — ajouta-t-il, en se tournant vers son greffier, — redoublez de zèle et d'attention. Prenez note, le plus minutieusement possible, des paroles de l'individu dont il s'agit. Cela est d'une importance capitale. Le témoin Jean est-il prévenu.

— Depuis une heure, il est également à votre disposition, — répliqua M. Blandineau.

— On a eu bien soin de ne pas laisser communiquer ces deux hommes ensemble ?

— Vos ordres ont été exactement suivis.

— Très bien, — fit M. Dalifroy, en parcourant rapidement le rapport qui lui expliquait où et comment celui qu'il attendai avait été trouvé et amené au Palais de Justice.

L'*individu*, suivant l'expression du juge, avait paru surpris, mais nullement inquiet, et n'avait pas prononcé une parole qui pût être relevée.

Au moment où M. Dalifroy finissait cette lecture, la porte de son cabinet s'ouvrait, et le jeune homme qui répondait au nom d'Ivan, que nous avons vu chez madame de Séverin après l'assasinat, et dont nous avons suivi la fuite, jusqu'à une certain

maison du chemin de ronde, à l'extrémité de l'avenue de la Grande-Armée, se trouva en présence du magistrat.

Le jeune homme paraissait calme et ne montrait aucun embarras.

M. Dalifroy le dévisagea rapidement de son regard le plus investigateur.

— Oh ! oh ! — se dit-il, — c'est un homme intelligent. Jouons serré.

En effet, il suffisait d'un coup d'œil pour constater le développement du front et l'expression réfléchie et profonde des yeux bruns, légèrement enfoncés sous l'arcade sourcilière.

Les pommettes étaient d'ailleurs saillantes, indice général de ruse chez les natures inférieures, de finesse légitime chez les natures supérieures.

Quoique le bas de la figure fût relativement peu développé, le menton était d'un dessin ferme qui annonçait la résolution, et la bouche, aux coins rentrés, aux lèvres closes, faisait prévoir l'habitude de la discrétion.

Aucun détail de ce diagnostic n'échappa au juge, qui se promit d'en faire son profil.

— Monsieur, — dit le jeune homme, rompant le premier le silence né de cette courte inspection, — je serais heureux de savoir pourquoi l'on m'a arrêté ce matin.

Sa voix n'exprimait point de colère, mais une simple curiosité un peu dédaigneuse.

— Arrêté n'est pas le mot, monsieur, — répliqua le juge de sa voix coupante. — C'est à titre de témoin que je vous ai fait appeler en ma présence, — jusqu'à nouvel ordre, — pour donner à la justice un certain nombre de renseignements que vous êtes, mieux que qui ce soit, en état de lui fournir. Si les agents, qui vous ont amené ici, vous ont traité d'autre sorte, — ce qui m'étonnerait, — c'est qu'ils n'auraient pas compris mes ordres.

— Soit, monsieur ! — fit le jeune homme de l'air d'un homme décidé à ne point insister sur des détails d'importance secondaire. — J'ignore quels renseignements je pourrais bien avoir à donner à la justice ; mais veuillez m'interroger, cela m'apprendra tout au moins de quoi il est question.

Le ton et l'air de l'étudiant irritaient profondément M. Dalifroy.

Il se garda néanmoins d'en rien laisser voir, et conserva son aspect de marbre, ce visage sévère et pour ainsi dire sans autre expression qu'une expression officielle, sous laquelle il savait dans la vie étouffer et cacher toutes ses impressions.

— C'est bien le même système, et l'on pourrait dire la même *école* que la prévenue, — pensait-il tout bas. — Rien qu'à cela je le reconnaîtrais pour son complice. Mais j'ai des moyens de le faire parler, celui-là, et, en tout cas, nous savons à qui nous avons affaire. Il n'est pas *anonyme*, lui.

— Monsieur, — reprit-il tout haut, — donnez d'abord vos nom, prénoms, âge, domicile, lieu de naissance. C'est la formalité habituelle, vous ne l'ignorez pas.

— On me les a déjà demandés, — fit le jeune homme, — mais je suis prêt à recommencer.

Ivan Daniloff, — continua-t-il, en se tournant vers le greffier, qui écrivit sous sa dictée ; — vingt-huit ans ; étudiant en médecine ; né à Moscou ; habitant rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 39.

— Vous êtes Russe ?

— Oui, monsieur.

— Depuis quand êtes-vous à Paris ?

— Depuis trois ans.

— Pourquoi avez-vous quitté votre pays ?

— Pour faire mes études à Paris. C'est l'habitude de beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles russes.

— Vous n'étiez point compromis dans quelque affaire politique ou autre qui vous ait contraint de quitter la Russie ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous encore votre famille ?

— J'ai ma mère. Mon père est mort.

— Où est-elle ?

— A Saint-Pétersbourg, rue Basseinaia, n° 27.

— Que fait-elle ?

— Elle vit d'une petite pension, comme veuve d'employé.

— Quelles sont vos ressources, à Paris ?

— Je donne des leçons pour payer mes frais d'études. Mais, il me semble, monsieur, que voilà bien des questions, et bien minutieuses pour un simple témoin, et j'ignore encore ce que vous me voulez.

— Vous allez le savoir.

— J'en serai bien aise. — Mes journées sont fort occupées, et j'ai déjà perdu toute la matinée.

— Il dépendra de la netteté de vos réponses de pouvoir reprendre immédiatement ces occupations pressantes, — répliqua M. Dalifroy du même ton sec.

Au moins celui-là parle ! — pensait-il.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'attendais vos questions.

M. Dalifroy prit son air le plus indifférent.

— Avez-vous conservé votre lettre d'invitation au bal de madame de Séverin ? — lui demanda-t-il, en fixant sur lui ses yeux gris et perçants.

— Quelle lettre ? — répondit Ivan Daniloff sans sourciller. — Je ne connais pas la personne dont vous parlez, et je ne vais jamais au bal.

— Recueillez bien vos souvenirs, monsieur Daniloff. Je vous y engage dans votre propre intérêt autant que dans l'intérêt de la justice.

— Mes souvenirs sont fort nets pour les actes que j'accomplis et sur les personnes que je connais ; mais, si excellente que soit ma mémoire, elle ne peut aller au delà, — répliqua-t-il d'un ton très sérieux, qui parut néanmoins assez ironique au juge d'instruction.

— Ainsi, — poursuivit M. Dalifroy, — vous prétendez ne pas connaître madame de Séverin ?

— Pas plus qu'elle ne me connaît. Cela est assez facile à constater.

— Nous savons que madame de Séverin ne vous connaît pas ; aussi n'est-ce pas là ce que je vous demande. — Vous étiez à son bal...

— Quel bal ?

— Celui où a été commis un crime que vous ne prétendrez pas ignorer, je suppose ?

— En effet, je lis les journaux, et j'y ai vu que, chez la personne dont vous me parlez, une jeune fille a poignardé un jeune homme... Tout le monde le sait... cet acte a fait assez de bruit.

— Donc, — reprit le juge lentement, — comment se fait-il que, ne connaissant point la maîtresse de maison et n'étant point connu d'elle, vous ayez pénétré, ce soir-là, chez elle?

— Je n'y suis pas allé.

— Je comprends votre dénégation. En effet, votre présence, dans ces conditions, serait extrêmement grave et compromettante pour vous. C'est pourquoi je vous demande de l'expliquer.

— Je n'ai rien à expliquer... Je n'y étais pas.

— Prenez garde, monsieur Daniloff. Je vous ai fait assigner comme témoin, mais, si vous persistez à nier un fait acquis, à chercher à tromper la Justice, à lui mentir audacieusement, je serai obligé de transformer votre situation, et de vous faire arrêter.

— Pourquoi, monsieur?

— Parce que, assistant à ce bal où un crime a été commis, sans y avoir été invité par la maîtresse de la maison, et refusant d'y avouer votre présence, j'aurais, par cela seul, le droit de vous accuser de complicité dans le crime, alors même que je n'aurais pas le devoir de vous poursuivre pour faux témoignage.

— Mon Dieu, monsieur, — répondit froidement le jeune homme, — vous pouvez me faire arrêter... mais vous serez obligé de me faire relâcher, au bout de vingt-quatre heures.

— Vraiment.

— Oui, car j'ai de nombreux témoins qui vous prouveront que le jour du crime dont vous parlez, j'ai passé la nuit chez moi, suivant mon habitude, après y être rentré à l'heure accoutumée.

— C'est ce que nous verrons. Mais, moi, de mon côté, je vous prouverai que vous étiez au bal, que vous y avez été vu, reconnu; que vous y êtes venu, vers les onze heures et demie, accompagnant l'assassin, avec une lettre d'invitation au nom de M. et madame Vérézoff. — Nierez-vous aussi les connaître?

— Nullement, monsieur. — Ils sont Russes comme moi, et je les connais fort bien, sans être lié avec eux.

Cet aveu réjouit vivement M. Dalifroy; mais il se garda d'y



— C'est le manchon de ma fille, reprit-il

insister, se réservant d'en tirer plus tard toutes les conséquences possibles.

— De plus, — poursuivit-il, vous serez reconnu par le domestique qui vous a reçu dans l'antichambre.

— Cela m'étonnera, — reprit le jeune homme, à moins que je ne sois victime de quelque ressemblance qui l'ait trompé.

— Je m'attendais à cette réponse. Mais votre complice, elle, ne peut être trompée par une ressemblance. Puisque vous m'y forcez, je suis obligé de vous dire que c'est elle qui vous a dénoncé, comprenant qu'elle ne pourrait obtenir quelque indulgence que par son repentir et sa sincérité.

Ivan, qui était resté jusque-là impassible et parfaitement indéchiffrable, eut un léger mouvement, mais non de terreur et d'inquiétude.

On aurait dit, plutôt, qu'il se rassérénait, et ce fut avec une sorte de sourire, d'une expression à la fois un peu triste et très méprisante, qu'il répliqua :

— Monsieur, la ruse que vous employez et qui est fort connue, ruse qui consiste à faire croire à un accusé, car je vois bien que je le suis, que son prétendu complice l'a dénoncé, pour l'amener à parler, par esprit de colère ou de vengeance, ne peut réussir ici. Je n'ai commis aucune espèce de crime ; je n'ai, par conséquent, aucun complice qui puisse m'avoir dénoncé, et je ne sais même pas ce que vous voulez dire.

M. Dalifroy écouta gravement cette réponse.

Son attaque précipitée pouvait passer pour une maladresse ; mais cette maladresse était volontaire.

Il se sentait en face d'un homme trop intelligent pour supposer qu'il tombât dans un piège aussi grossier, — ainsi qu'Ivan Daniloff venait de le qualifier justement.

Seulement, il voulait savoir comment le jeune homme y répondrait.

Or, l'assurance du Russe lui prouvait que l'entente avec la jeune fille était, à n'en pas douter, des plus sérieuses et des plus complètes, et qu'ils étaient aussi forts, qu'ils seraient aussi muets, l'un que l'autre.

— Ils doivent s'aimer ! — pensa-t-il. — Ils sont jeunes tous les deux, et il a la certitude qu'elle n'a pas parlé, qu'elle ne parlera pas de lui. On ne croit ainsi qu'à la femme qui a su inspirer une passion violente.

La réflexion de M. Dalifroy était juste.

Evidemment, Ivan avait nié la dénonciation de la jeune fille avec un accent différent de celui de ses autres dénégations, — accent plus chaud et chargé des échos lointains d'une foule d'arrière-pensées.

Ces nuances, si faibles qu'elles fussent, ne pouvaient échapper à un homme aussi habile que M. Dalifroy, aussi habitué à étudier le jeu de toutes les passions, de toutes les terreurs, de tous les espoirs, chez un prévenu soumis aux commotions inattendues d'un interrogatoire, dont chaque péripétie est calculée pour surprendre et arracher les secrets les plus obscurs de la conscience la mieux fermée.

— Bien, — fit M. Dalifroy, avec son plus beau sang-froid, — vous vous renfermez dans un système de dénégation absolue, qui pourrait réussir momentanément, si je n'avais d'autre part des preuves positives.

Il sonna, un huissier ouvit la porte.

— Introduisez le témoin Jean, — fit M. Dalifroy.

XIV

LE MANCHON.

Pour M. Dalifroy, cette confrontation du valet de confiance de madame de Séverin avec Ivan Daniloff, n'était et ne pouvait être qu'une simple formalité.

Depuis longtemps, sa conviction était faite sur les rapports intimes, sur la complicité du jeune homme et de la jeune fille.

A cet égard, nul doute possible, pour un observateur aussi exercé que le magistrat.

Il eût suffi du sang-froid d'Ivan, de son calme ironique, pour établir cette conviction, alors même qu'il n'eût pas eu, d'autre part, la plus forte présomption contre « l'individu » qu'il venait d'interroger.

Un innocent accusé à tort se trouble bien davantage, a peur ou s'irrite, parle avec volubilité, expose toutes les raisons, détaille tous les faits qui peuvent militer en sa faveur.

Il s'emporte, il gesticule, il proteste, ou il s'abat désespéré, s'il sent sa situation compromise.

Il a des absences de mémoire ou des indignations.

En un mot, il *patauge* et fait tout ce qu'il faut pour se compromettre, souvent, d'une façon irrémédiable.

Celui-là seul, qui a prévu qu'il serait soupçonné, arrêté, répond, au contraire, avec la tranquillité et la netteté d'une leçon apprise à l'avance.

C'était bien le cas d'Ivan Daniloff.

D'ailleurs, il était certain que l'auteur du meurtre n'avait pu pénétrer chez madame de Séverin qu'accompagnée, et s'était servie d'une lettre d'invitation adressée à M. et madame Vérézoff.

Il était donc plus que probable que ce complice, resté mystérieux, devait être Ivan Daniloff, lequel avait reconnu être en relation avec ses compatriotes.

Etranger, étudiant, ne vivant point dans le monde, il était tout simple qu'il eût passé inaperçu, au milieu de la foule qui remplissait ce soir-là les salons de la veuve du général ; et, sans la conscience méticuleuse que M. Jean apportait à des fonctions exercées par lui comme un sacerdoce, il avait dix chances contre une d'échapper aux recherches de la justice.

Toutes ces déductions furent confirmées par la confrontation.

Jean n'hésita point, déclara nettement qu'il reconnaissait la personne en face de qui on le mettait.

C'était bien le jeune homme qui accompagnait la prévenue; c'était bien ce jeune homme qui avait remis en mains propres, au laquais de madame de Séverin, la lettre d'introduction au nom des époux Vérézoff.

Ivan redit ce qu'il avait déjà dit : à savoir qu'il y avait une erreur, née, sans doute, d'une ressemblance fortuite.

Néanmoins, quand le juge d'instruction annonça à Ivan qu'il se voyait obligé de tranformer son mandat de comparution en mandat d'arrestation, et qu'il allait être transféré à Mazas, un flot de

sang monta aux pommettes du jeune Russe, qui ne put cacher entièrement sa vive émotion ; mais il garda le silence, en homme qui, ne se sentant pas absolument maître de lui, se tait par la crainte de commettre quelque imprudence.

Du moins, tel fut le sentiment du juge d'instruction.

— Nous en resterons là pour aujourd'hui, — dit M. Dalifroy à M. Blandineau, dès qu'ils furent seuls ensemble.

Il n'était que quatre heures, à la vérité, et il eût pu encore consacrer deux bonnes heures à cette affaire, qui lui tenait tant à cœur ; mais il avait conquis un terrain immense, il se sentait sur la bonne voie, maître désormais de la situation, et voulait coucher sur le champ de bataille.

A quoi bon se presser ?

Il valait mieux savourer cette première victoire décisive, et, surtout, peser les faits, étudier à loisir les moyens d'en tirer le meilleur parti, et de ne plus frapper que des coups certains, longtemps médités.

En effet, il avait affaire à forte partie.

Il le savait bien, l'ayant constaté à ses dépens.

Raison de plus pour ne pas risquer ou retarder le succès par le moindre faux mouvement.

Festina lente : presse-toi lentement, était l'un de ses aphorismes favoris.

Il quitta donc son cabinet, après avoir donné l'ordre qu'Ivan fût tenu au secret le plus absolu, de même que la principale coupable, et, montant dans sa voiture, il se fit conduire chez madame de Séverin, qu'il n'avait pas revue dans l'intimité, depuis la nuit où Émile Rouget avait été assassiné chez elle.

Ce n'était pas jour de réception chez madame de Séverin.

Il comptait donc être introduit directement dans le petit boudoir où elle accueillait quelques rares amis, parmi lesquels Marc Dalifroy.

Toutefois, la femme de chambre à qui un domestique avait transmis son nom, accourut aussitôt et le pria, contre l'habitude, d'attendre au salon banal, pendant qu'elle irait prévenir madame.

— Est-ce qu'elle n'est pas seule ? — demanda M. Dalifroy.

— Pardonnez-moi, monsieur, — répondit la femme de chambre, avec quelque hésitation ; — mais madame a sa migraine, et je ne sais si elle pourra recevoir monsieur.

M. Dalifroy fronça le sourcil.

— Dites-lui que je désire absolument lui parler, — fit-il sèchement.

Marie, c'était le nom de la femme de chambre qui était encore assez jeune et assez jolie, se retira vivement, laissant le juge d'instruction seul. Le salon où il se trouvait n'était séparé du boudoir que par un autre salon plus petit, qui servait de refuge aux amateurs de whist, les soirs de réception ordinaire.

M. Dalifroy attendit environ deux minutes, sans montrer trop d'impatience, tout en jetant autour de lui ce regard circulaire et investigateur qui était dans ses habitudes, et qui semblait toujours chercher une pièce à conviction.

Puis, tout à coup, il tressaillit, tendit l'oreille, écouta une seconde, et se dirigea vers la porte par laquelle était sortie Marie, et que cette dernière dans sa précipitation, n'avait pas entièrement fermée.

M. Dalifroy l'ouvrit complètement, écouta encore pendant une seconde, l'air fort surpris, et s'avança au milieu de la petite pièce, pour gagner la porte du boudoir, d'où semblait sortir, pour lui, quelque bruit insolite et de nature à l'intéresser.

Manquant même à toutes les convenances, il était visible qu'il s'apprêtait à franchir cette porte, sans attendre qu'on l'y invitât, quand elle s'ouvrit pour livrer passage à Marie.

M. Dalifroy s'était tellement rapproché, qu'il dut reculer devant le battant de la porte qui menaçait de l'atteindre, et la femme de chambre laissa échapper un léger cri de surprise, en même temps que sa mine fûtée et sournoise montrait un grand trouble.

— J'allais avertir monsieur que madame l'attend, — dit-elle, néanmoins, en recomposant son visage.

Et elle s'effaça pour que Marc Dalifroy pût entrer dans le petit boudoir, en soulevant la portière intérieure qui achevait de protéger la retraite favorite de la veuve du général.

M. Dalifroy ne se le fit pas dire deux fois, et entra si précipi-

tamment qu'il put constater, en face de lui, la dernière ondulation de la portière qui recouvrait une seconde porte de sortie, donnant, il le savait, sur un escalier de service.

Madame de Séverin, qui était debout, le visage fort animé, tournait le dos à cette seconde porte et ne s'aperçut de rien.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda M. Dalifroy, resté en arrêt, comme un chien qui flaire une piste. — Votre femme de chambre me fait attendre, sous prétexte que vous êtes indisposée. Y avait-il donc quelqu'un avec vous?

— Personne absolument. J'ai, en effet, un violent mal de tête, — répliqua Athénaïs, en allant se jeter sur une chaise longue.

— J'aurais pourtant juré, — poursuivit M. Dalifroy, — que j'entendais une voix... et que cette voix de... de... jeune fille ne m'était pas inconnue!

— Celle de ma femme de chambre, — interrompit vivement madame de Séverin, qui ne pouvait dissimuler entièrement une certaine agitation.

— Et que quelqu'un s'était enfui à mon entrée, — ajouta M. Dalifroy.

— Vous vous êtes trompé, Marc.

M. Dalifroy s'assit gravement et prit la main de la dame, sans insister.

Il avait des soupçons; il était convaincu qu'on lui mentait!

Aussi se garda-t-il, suivant son système, de montrer davantage ce qu'il ressentait.

— Votre main est brûlante! — dit-il simplement.

Mais ses yeux clairs ne quittaient pas le visage de madame de Séverin.

— Oui, j'ai un peu de fièvre, — répliqua-t-elle.

Elle avait pris une voix languissante.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, après l'épouvantable secousse que j'ai reçue... vous savez... et la révélation plus épouvantable qui l'a suivie?

Gênée par le regard qui pesait sur elle, elle dégagea un peu vivement sa main, et la porta à ses yeux, comme pour y cacher la trace de quelque larme.

M. Dalifroy ne parut nullement ému de ces signes de sensibi-

lité, soit qu'il n'y crût pas, soit qu'il fût incapable d'en ressentir le contre-coup ; et, ne pouvant plus étudier le visage de sa maîtresse, il jeta autour de lui ce regard investigateur auquel rien n'échappait.

Or, ce regard, en parcourant la petite pièce, aperçut, tout à coup, un objet tombé à terre, qui lui parut intéressant, car il se leva d'un bond et courut le ramasser, pour le considérer mieux, à la lumière de la lampe, placée sur un petit guéridon, un peu en arrière de la chaise longue où reposait madame de Séverin.

Cet objet, c'était un manchon.

Madame de Séverin avait, au mouvement du juge d'instruction, relevé la tête.

Elle aperçut le manchon et devint extrêmement pâle.

— Athénaïs ! — dit M. Dalifroy, en se retournant vers elle, les lèvres pincées et l'œil chargé de soupçons, — est-ce que ma fille est venue ici, aujourd'hui ?

— Mais non ! — pourquoi cela ? — répondit madame de Séverin d'une voix altérée. — Qu'avez-vous donc ? Mon Dieu, que vous êtes désagréable avec toutes vos questions ! Vous vous croyez toujours dans votre cabinet du Palais de Justice, devant un prévenu.

— C'est le manchon de ma fille ! — reprit-il.

— C'est le pareil, mais ce n'est pas le sien ! — s'écria madame de Séverin, sur le ton de colère d'une femme décidée à chercher querelle, faute de mieux. — Il est à moi ! Celui d'Emma me plaisait... J'en ai acheté un semblable... Qu'est-ce que cela vous fait ?

Tout en parlant, elle s'était levée, et d'un mouvement brusque, elle lui arracha le manchon, en ajoutant :

— Cette maudite Marie l'a laissé là depuis ce matin...

— Vous êtes donc sortie ?

— Oui.

M. Dalifroy, les sourcils froncés, allait poursuivre ses questions, mais madame de Séverin ne lui en laissa pas le temps, car, en s'éloignant du magistrat, elle poussa si violemment le guéridon que nous avons signalé, qu'il se renversa avec la lampe, laquelle s'éteignit en tombant.



Il tendait le manchon de mademoiselle Dalifroy.

Les deux interlocuteurs se trouvèrent dans une obscurité complète.

— Ah ! — s'écria la veuve d'une voix aiguë, — suis-je assez maladroite ! C'est votre faute, Marc ! Vous m'agacez tellement !... Marie ! Marie !

La femme de chambre accourut aux cris de sa maîtresse.

— Qu'y a-t-il ? — fit-elle en entrant et en se buttant dans les ténèbres contre Athénaïs qui s'était placée près de la porte.

— Un accident... j'ai renversé le guéridon.

— Ne bougez pas, M. Dalifroy, vous pourriez vous blesser aux éclats de verre.

Puis, saisissant la femme de chambre interdite, elle lui mit le manchon dans les mains, en lui soufflant à l'oreille :

— Reportez ce manchon immédiatement, sans perdre une minute, une seconde, et ne revenez qu'après m'en avoir acheté un absolument pareil.

La femme de chambre comprit sans doute, car elle se contenta pour toute réponse de gagner la porte.

— Eh bien ! est-ce qu'on n'apporte pas de lumière ? — demanda M. Dalifroy fort irrité et resté prudemment sur place.

— Mais si, vous entendez bien que Marie est allée en chercher.

En effet, au même instant, M. Jean, prévenu par la femme de chambre, apparut, tenant une lampe à la main.

— Quel malheur ! s'écria madame de Séverin, aussitôt qu'on y vit clair : — mon tapis est perdu !

Jean, faites enlever tous ces débris.

Tenez, venez par ici, M. Dalifroy ; nous allons passer dans le salon, pendant qu'on réparera du mieux possible ce ridicule accident.

Et, donnant l'exemple, elle se dirigea vers la petite pièce qui précédait son boudoir, en marchant avec précaution pour éviter les éclats de verre et de porcelaine qui jonchaient mêlés à l'huile un tapis superbe, et dont la perte pouvait parfaitement affliger.

Jean déposa la lampe qu'il tenait sur la cheminée de la pièce où nos personnages venaient d'entrer, et se retira pour faire réparer le dégât du mieux qu'il serait possible.

Cette scène inattendue avait un peu interdit le magistrat.

Mais il restait défiant, préoccupé, et ne répondait que par monosyllabes à la veuve du général, qui, maintenant, lui parlait avec une extrême volubilité, sans lui laisser le temps de prendre congé, comme il en avait évidemment l'intention.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — disait-elle, — depuis cet affreux

événement, je n'ai que des malheurs! Rien ne me réussit... Mon caractère change... je deviens nerveuse, distraite, irritable...

— En effet,—répliqua M. Dalifroy d'un ton glacial et ironique, — il faut que vous soyez bien nerveuse, pour avoir été aussi maladroite, et je vous trouve ben agitée aujourd'hui...

— Ah! Marc!— fit-elle, en prenant tout à coup un ton de doux reproche. — Ne soyez pas dur avec moi! J'ai si besoin de consolation en ce moment!

M. Dalifroy haussa les épaules et tira sa montre.

— Où est mon chapeau? — fit-il brusquement.

— Je ne sais; il sera resté dans le boudoir. Voulez-vous me quitter?

— Oui.

— Attendez, mon ami, je vais vous le chercher moi-même.

Elle sortit, ce disant, sans écouter sa réponse.

Mais M. Dalifroy la suivit, et, apercevant sur un fauteuil son chapeau, qu'elle cherchait du côté opposé, il le saisit et s'esquiva, la laissant seule au milieu de son boudoir encore tout en désordre.

— Le maudit homme! — murmura-t-elle, d'une voix où la terreur se mêlait à la colère: —Pas moyen de le retenir.—Marie sera-t-elle arrivée à temps?

XV

EMMA

Pendant ce temps, mademoiselle Dalifroy, car c'était bien elle qui s'était enfuie du boudoir, au moment où son père y pénétrait, avait pu, grâce à une voiture de place, regagner la maison du magistrat et monter dans son appartement.

Elle trouva là Marguerite, la femme de chambre, au service de

M. Dalifroy, depuis de longues années, et qui avait, pour ainsi dire, servi de seconde mère à la jeune fille, après avoir été sa nourrice.

Celle-ci n'avait presque pas connu, en effet, sa véritable mère, et se la rappelait à peine, l'ayant perdue de très bonne heure.

Nous saurons bientôt à la suite de quels événements.

Une fois dans sa chambre, Emma, sans s'inquiéter de la présence de Marguerite, quitta précipitamment son chapeau et son pardessus et se laissa tomber, toute haletante, sur une chaise, en personne brisée par quelque violente émotion.

— Qu'as-tu donc, ma chère enfant? lui demanda la vieille femme, en s'approchant d'elle avec sollicitude.

— Ce que j'ai... ce que j'ai? répliqua la jeune fille d'une voix entrecoupée, où il y avait au moins autant de rage que de terreur. — J'ai que mon père est arrivé, à l'improviste, chez Athénaïs, et qu'il a manqué de m'y trouver... Je n'ai eu que le temps de fuir à la hâte...

— Alors, il ne t'a pas vue?

— Non... non... heureusement... Ah! mon Dieu!

Elle se releva précipitamment, regarda autour d'elle, courut à son petit lit, où elle s'était débarrassée de son chapeau et de son pardessus, les écarta d'une main fiévreuse, puis revint au milieu de la chambre, l'air bouleversé.

— Que cherches-tu! — demanda la vieille gouvernante.

— Mon manchon! Est-ce que je ne l'avais pas, en entrant?

— Je ne l'ai point vu.

— Alors, je l'ai perdu, oublié... Où?... où?

Elle se frappa brusquement le front.

— Ah! je me rappelle maintenant... Chez Athénaïs!... Dans son boudoir!... Je suis partie si vite!... Et si mon père l'a aperçu... Que faire? Que lui dire?

— Es-tu bien sûre?

— Absolument!... Il avait roulé à terre... Je le vois encore... Et nous sommes convenues de dire que je ne suis pas allée chez elle!... Voilà une pièce de conviction, par exemple!

La jeune fille qui parlait en cet instant, ne ressemblait guère

à celle que nous avons déjà vue deux fois, calme, froide, l'air ennuyé et soumis.

Ses yeux brillaient d'un éclat inquiétant.

Son visage animé révélait la violence et l'énergie.

Il se dégageait de toute sa personne quelque chose de dur et de cynique à la fois.

Ses gestes n'étaient point ceux d'une jeune personne de sa classe et de son éducation, ou plutôt, il s'y mêlait un je ne sais quoi d'inattendu et de plus marqué, qui étonnait profondément.

Elle n'était pas moins belle, au contraire ; mais sa beauté avait changé de caractère, et se dévoilait pleine d'ardeur, avec une franchise, une crudité, si l'on peut dire, qui s'éloignaient trop violemment du milieu morne et sévère où elle s'était développée, et de ses allures timides et glacées en face de son père, pour ne pas éveiller une curiosité inquiète.

Marguerite ne paraissait nullement étonnée de cette transformation.

— Rien ne prouve, — lui dit-elle, — que ton père l'ait trouvé. Madame de Séverin l'aura fait disparaître.

— Elle n'en a pas eu le temps ! Il entrait par une porte, au moment où je sortais par l'autre... et il voit tout ! C'est son métier !

— Aussi pourquoi te cacher de cette visite ?...

— Tu connais mon père, et tu le demandes ? Il n'aime me voir liée avec personne ! Il faut que je lui rende compte de tous mes pas, de toutes mes démarches, même les plus banales ! Il me tient comme une recluse ! J'étais plus libre au couvent ! Il aurait fallu obtenir la permision d'aller voir Athénaïs. Il aurait voulu savoir pourquoi je voulais la voir aujourd'hui plutôt qu'hier ou que demain.

Et je ne pouvais le lui dire, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec un ricanement qui s'éteignit dans un frisson.

— Il t'a pourtant laissée, l'année dernière, passer deux mois chez elle, à sa campagne... sans même aller t'y voir.

Ce n'a pas été sans peine... et je crois qu'il a regretté cette condescendance ; car, depuis, il s'oppose, de son mieux, à nos relations... et n'aime plus que je la voie seule.

— En tout cas, tu ne peux pas espérer qu'il ignore ta sortie, aujourd'hui.

— Non, mais je comptais lui dire que j'étais allée passer une heure au couvent où j'ai été en pension pendant deux ans; et de fait, j'y suis allée avant de me rendre chez Athénaïs, pour me créer un alibi. C'est là ce qui m'a mise en retard.

— Eh bien?

— Eh bien, s'il a trouvé mon manchon...

— Tu diras que tu as été chez madame de Séverin... c'est plus simple et plus prudent.

— Impossible, maintenant. Nous sommes convenues de nier cette visite de ma part. Tu sais bien, malheureuse... que le moment est tragique... qu'un rien peut éveiller ses soupçons... à cet homme, qui est le soupçon personnifié... et que je ne veux pas, qu'il ne faut pas attirer son attention... de ce côté... qu'il doit croire mon amitié pour Athénaïs refroidie... que nous jouons, toutes les deux, ce jeu nécessaire... depuis... depuis l'époque dont tu parlais!

— Emma! — murmura la vieille gouvernante d'un accent désolé, — tu me rendras folle... ou tu me feras mourir de chagrin!

— Je t'engage à te plaindre, — répliqua aigrement la jeune fille. — Tu as ta part de responsabilité... dans tout ceci... la première et la plus forte!

— Je t'ai trop aimée! — reprit Marguerite avec douleur. — Mais, ta pauvre mère, un jour... m'avait fait jurer de t'aimer pour elle... et j'ai tenu ce serment de mon mieux... Elle était si malheureuse!

— Tu m'as trop gâtée, trop cédé, — en tout cas, — poursuivit mademoiselle Dalifroy, l'œil chargé de plus de colère que de tendresse ou de reconnaissance, — et il paraît que j'ai tout le sang de ma mère dans les veines! Maintenant, il est trop tard pour geindre! Il faut me tirer de là! Que dire à mon père? Athénaïs a peut-être été obligée d'avouer ma présence chez elle... Elle est lâche, cette femme, au fond! Mais si elle a avoué... je n'en sais rien, et si nous avons l'air de nous couper, ou d'hésiter... tout est perdu! Mon père verra qu'on le trompe. Il sentira

une piste... comme il dit... et il ne la quittera plus... qu'il n'ait trouvé.

— Calme-toi, d'abord, ma chère enfant. Que puis-je faire pour toi ? Veux-tu que je coure chez madame de Séverin, pour savoir ce qui s'y passe, ou ce qui s'y est passé, après ton départ ?

— Ce serait peut-être le mieux, — fit la jeune fille en réfléchissant.

Mais, non, tu te croiseras avec lui. Il sera ici avant ton retour. Il faudra encore expliquer ton absence... Et je ne saurai rien à temps.

Ah ! c'est à en mourir de rage ! — s'écria-t-elle avec un geste de désespoir.

Mais elle s'arrêta brusquement.

— On a frappé à la porte, — dit-elle à voix basse à Marguerite. — Va voir ce que c'est.

Pendant que Marguerite courait ouvrir, mademoiselle Dalifroy recomposait son visage, avec une rapidité qui tenait du prodige.

Marguerite n'avait pas encore tourné le bouton qu'Emma était redevenue la jeune fille calme, ennuyée, à l'air altier et soumis à la fois, que nous connaissons, bien que ses pommettes eussent gardé une légère plaque de pourpre, plus marquée qu'à l'habitude.

La porte ouverte, la vieille gouvernante se trouva en face d'un domestique de la maison.

— Que voulez-vous, François? — demanda la gouvernante.

— Un commissionnaire vient d'apporter ceci.

Il tendait le manchon de mademoiselle Dalifroy.

— Il dit qu'une dame, en descendant de voiture, l'a laissé tomber, et qu'ayant vu entrer cette dame dans la maison...

— Ah ! c'est vrai ! — fit vivement mademoiselle Dalifroy, en s'avançant avec un sang-froid merveilleux. — En effet, c'est mon manchon, je le cherchais.

Elle le saisit et le jeta sur le lit, près de son pardessus.

— Le commissionnaire est-il parti ? — ajouta-t-elle.

— Non, mademoiselle. Il attend, pour savoir s'il ne s'est pas trompé.

— Et pour recevoir son pourboire, — continua la jeune fille.

Elle fouilla dans sa poche, en tira son porte-monnaie, l'ouvrit : il était presque vide.

Elle eut un mouvement d'irritation.

— Je n'ai point d'argent ! — dit-elle en se penchant à l'oreille de Marguerite. — Mon père est tellement avare ! — murmura-t-elle plus bas, pour elle-même.

— Je dois avoir de la monnaie, répliqua la vieille gouvernante, en fouillant à son tour dans sa poche.

Il n'y avait qu'une pièce blanche d'un franc et quelques sous; ce qui, joint à l'argent d'Emma, fit une somme de trois francs en tout.

— Tenez, donnez ceci à ce brave homme, — dit Emma, — et remerciez-le.

Le domestique se retira.

— Te voilà sauvée ! — fit Marguerite, lorsqu'elles furent seules.

— Oui ; cela veut dire qu'Athénaïs n'a point parlé ! Et qu'il faut nier. François servira même de témoin, si mon père l'interroge. Décidément Athénaïs est fort habile !

La plus habile, ce n'était pourtant pas Athénaïs, en cette affaire, mais mademoiselle Marie qui, en créature fort intelligente, et visiblement fort au courant des secrets, petits ou gros, de sa maîtresse, avait combiné rapidement ce moyen de restituer le manchon, en payant grassement un commissionnaire, sans compromettre madame de Séverin, ni Emma.

En effet, si Marie se fût présentée elle-même à l'hôtel, M. Dalifroy l'eût su, et alors il eût su, du même coup, qu'il ne s'était pas trompé, et que c'était bien le manchon de sa fille qu'il avait trouvé dans le boudoir de la veuve du général.

Il n'était que temps, d'ailleurs, que ce petit objet de toilette revint à sa propriétaire.

Cinq minutes plus tard, M. Dalifroy rentrait à son hôtel et montait directement chez sa fille.



— Silence, Marguerite ! au nom d'Andrée, silence

XVI

OU MARGUERITE REÇOIT UNE VISITE INATTENDUE.

En entrant dans la chambre de sa fille, le juge d'instruction avait sa plus mauvaise figure : — c'est-à-dire que sa pâleur ha-

bituelle avait passé au jaune, que ses lèvres minces étaient encore plus serrées l'une contre l'autre, et ses yeux gris plus brillants et plus mobiles, sous leurs paupières courtes et plissées aux coins.

Il s'arrêta sur le pas de la porte, regarda sa fille, puis Marguerite, puis la chambre, d'un coup d'œil circulaire.

Emma se tenait debout, près de la cheminée où agonisait un pauvre feu, lequel eût suffi à révéler l'avarice qui régnait dans cette maison.

Marguerite tournait le dos à la porte et tenait le pardessus de la jeune fille, comme prête à le resserrer dans son armoire.

Le chapeau et le manchon étaient restés sur le lit.

Le magistrat se dirigea de ce côté, prit le manchon, le considéra, le retourna, le palpa, le flaira, pour ainsi dire, les sourcils légèrement froncés, puis le rejeta avec un geste saccadé.

Pas moyen de s'y tromper.

C'était bien celui de sa fille.

Alors seulement il se retourna vers Emma.

— Vous êtes donc sortie aujourd'hui? — lui dit-il sèchement et d'un air soupçonneux.

— Oui, mon père, — répliqua-t-elle avec sa soumission froide. — Je suis allée au couvent revoir la bonne supérieure.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de manchon perdu, retrouvé, rapporté par un commissionnaire? — fit-il, du même ton hargneux de l'homme qui se sent trompé et, n'en pouvant fournir la preuve, n'ose avouer franchement ses arrière-pensées, ni montrer ouvertement sa sourde irritation.

— Puisque François vous a déjà conté cette histoire, vous la connaissez, — répliqua Emma en supportant son regard.

— Si Marguerite vous avait accompagnée, cela ne serait pas arrivé... Je vous défends de sortir sans votre gouvernante, vous le savez bien.

Cela n'est pas convenable pour une jeune fille, et, si cela se renouvelle, je vous chasserai, — ajouta-t-il en s'adressant à la vieille femme.

— Mon Dieu, monsieur, — répondit humblement cette dernière, — j'étais très occupée, quand Emma m'a demandé la per-

mission d'aller voir la supérieure. J'ai eu tort, j'en conviens... Cela ne m'arrivera plus... Ne vous en prenez qu'à moi...

— C'est bien, — interrompit M. Dalifroy, — vous savez que je ne donne jamais deux fois le même ordre, et que je ne pardonne jamais qu'une fois. — Que cela ne se renouvelle pas.

Et il sortit brusquement.

— Je ne saurai rien aujourd'hui ! — murmura-t-il, une fois hors de la chambre de sa fille. — Mais il se passe quelque chose, j'en suis certain, — et l'on me ment !

Je tirerai cela au clair. — Athénaïs, d'accord avec ma fille... pour me tromper ! Dans quel but? — Qu'y a-t-il donc entre ces deux femmes?

Au même instant, Marguerite se penchait à l'oreille de sa jeune maîtresse, et lui disait, d'une voix un peu tremblante :

— Te voilà sauvée, pour cette fois, mais ne recommence pas.

— Sauvée! — répéta Emma en haussant les épaules avec un léger frisson. — Il ne croit pas un mot de ce qu'on lui a dit!

Le repas du soir, néanmoins, se passa comme d'habitude, et nul, à voir le père et la fille en face l'un de l'autre, ne se fût douté des terreurs et des soupçons qui remplissaient ces deux cœurs.

Ils causèrent peu, et de choses indifférentes, et, bien qu'Emma mît plusieurs fois la conversation sur l'affaire Émile Rouget, — soit pour distraire son père d'autres idées, soit pour quelque motif plus sérieux, — elle ne put tirer de lui, sur ce sujet, aucune réponse.

Il resta fermé comme une porte de prison.

D'ailleurs, il se retira plus tôt que de coutume, et gagna son cabinet de travail, immédiatement après avoir pris sa tasse de café.

Emma remonta aussitôt dans sa chambre, avec l'empressement visible d'une personne qui désire se trouver seule, en face d'elle-même.

Lorsqu'elle eut refermé sa porte, ses traits se détendirent et laissèrent enfin apparaître l'angoisse profonde qui l'agitait sous son masque de marbre.

Elle se promena lentement à travers la petite pièce, sans s'oc-

cuper de la présence de Marguerite, assise au coin du feu, et qui la suivait d'un regard plein de douloureux dévouement et d'affection saignante.

Marguerite était une femme d'une cinquantaine d'années tout au plus, mais au visage fatigué, à l'air résigné de ceux qui ont placé leur cœur sur une seule passion et que cette passion crucifie.

Elle n'avait jamais été belle, avec ses gros traits et son front étroit et élevé; mais ses yeux, bleu pâle, exprimaient la bonté, ainsi que sa bouche, où se lisait une irrémédiable faiblesse, unie à une certaine exaltation domptée par la timidité.

Plusieurs fois, elle essaya d'adresser la parole à la jeune fille; mais celle-ci ne lui répondit pas, et Marguerite, en refoulant un soupir, se décida enfin à garder le silence, sans la quitter des yeux, à la façon de ces chiens fidèles et résignés qui caressent encore le regard irrité ou ingrat dont ils n'osent s'approcher.

On eût dit qu'elle lisait dans cette âme obscure, et un observateur eût pu suivre, sur le visage de la gouvernante, l'ombre des pensées inconnues qui traversaient le cerveau de mademoiselle Dalifroy.

A dix heures, Emma s'arrêta brusquement, et, se retournant vers la femme de confiance du juge d'instruction, qui se croyait oubliée, elle lui dit :

— Je vais me coucher, laisse-moi.

— Tu ne veux pas que je t'aide à te déshabiller ?

— Non, laisse-moi, — te dis-je. — Mon père est-il couché ?

Marguerite se leva, alla à la fenêtre, entr'ouvrit légèrement le rideau, et regarda au dehors.

L'appartement de mademoiselle Dalifroy, on se le rappelle, était au second étage, et, de sa fenêtre, on pouvait apercevoir la fenêtre du cabinet de travail du magistrat.

— Oui, répondit la gouvernante, après une demi-minute d'examen. — Aucune lumière ne filtre plus à travers ses rideaux. — Il doit s'être retiré dans sa chambre.

— Tu vois bien, alors, qu'il est temps que j'éteigne aussi.

Je n'ai pas même la liberté de veiller, dans cette maison maudite!

Il s'en apercevrait, et dirait que l'insomnie est le résultat d'une conscience coupable, — ricana-t-elle.

— Est-ce que tu ne dormiras pas, mon enfant?

— Laisse-moi, va-t-en! — répliqua Emma, en haussant les épaules.

La vieille Marguerite s'avança pour embrasser la jeune fille, qui lui tendit le front, avec un mélange d'humeur et d'indifférence; puis gagna une porte de communication entre la chambre d'Emma et la chambre où la gouvernante couchait.

— Faut-il la laisser entr'ouverte? — demanda-t-elle doucement. — Je garderais ma lumière allumée, et cela t'éclairerait toujours un peu, quand tu auras éteint chez toi. — Tu sais que ton père ne peut apercevoir ma fenêtre.

— Non, ferme, au contraire! — s'écria la jeune fille.

Et, poussant Marguerite, elle retira violemment la porte, de façon à rester seule.

Marguerite demeura un moment debout, puis secoua sa tête grisonnante et alla s'agenouiller sur une chaise basse, cacha son front dans ses mains, et pria longuement; — non pour elle, assurément.

Un profond silence régnait dans l'hôtel, où toutes les lumières étaient éteintes, malgré l'heure peu avancée, sauf celle de la vieille femme.

Tout à coup, Marguerite releva la tête avec surprise.

On avait frappé à sa porte.

La chambre, en effet, où elle se trouvait, communiquait, d'une part, avec la chambre de mademoiselle Dalifroy, et, d'autre part, donnait sur le corridor; et c'est à la porte du corridor qu'on avait frappé, d'une façon discrète, avec l'intention évidente de n'être entendu que d'elle.

Cela lui parut si extraordinaire, qu'elle hésita, d'abord, à en croire le témoignage de ses oreilles, et resta sur place, la tête redressée, — se disant qu'elle avait mal entendu.

Mais on frappa de nouveau, avec la même discrétion, il est vrai.

Elle se leva.

— Qui peut venir, à cette heure? — se dit-elle. — Tout le

monde dort dans la maison. — Serait-ce quelque domestique?... Mais non, à cette heure-ci, — onze heures venaient de sonner, ils sont tous couchés depuis longtemps. — A moins que quelqu'un ne soit malade... Et ce n'est pas moi qu'on viendrait prévenir.

On frappa une troisième fois.

— Que je suis bête! — on dirait que j'ai peur! fit-elle, en se secouant pour se donner de la résolution; et, marchant vers la porte, elle demanda:

— Qui est là?

— Ouvrez, Marguerite, et vous le saurez! — répondit une voix dont le timbre contenu indiquait les précautions qu'on prenait pour n'être entendu que de la personne à qui l'on répondait.

— Je ne connais pas cette voix! — murmura la gouvernante.

— Ouvrez! — répéta la voix. — Il le faut pour éviter de grands malheurs.

Marguerite tressaillit, comme si ces accents, d'abord nouveaux pour elle, réveillaient, tout à coup, en elle, d'anciens échos muets depuis longtemps, et, un peu pâle, d'une main tremblante, cédant peut-être à quelque impulsion lointaine et mal définie, elle tourna la clef et ouvrit la porte.

Elle se trouva en face d'un homme assez grand, d'aspect vigoureux, aux traits fatigués et profondement labourés, aux yeux caves, à la barbe grisonnante.

Cet homme, nous l'avons déjà vu une fois, dans la petite maison du chemin de ronde, où se réfugia Ivan Daniloff, la nuit même du crime.

Le visiteur, profitant de la stupeur que sa présence causait, repoussa vivement Marguerite, pour entrer dans la chambre, et referma la porte derrière lui.

La gouvernante, effrayée, recula, ouvrant les lèvres pour laisser échapper un cri de surprise ou d'appel.

Elle n'en eut pas le temps.

Il lui mit la main sur la bouche, en murmurant d'une voix sourde, mais pleine de commandement:

— Silence, Marguerite! — Au nom d'Andrée, silence!

La pauvre femme tressaillit de nouveau, et ses yeux s'agrandirent, pendant qu'elle reculait toujours, sans cesser de regarder

son étrange visiteur, la bouche ouverte, mais désormais silencieuse.

Lui, la regardait aussi de ses yeux profonds, sans menace, et pleins d'une prière tragique.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! — balbutia-telle. — Qui êtes-vous donc ? — Est-ce que je deviens folle ?

— Non, Marguerite ; mais il y a dix-neuf ans que nous ne nous sommes vus.,. et j'ai bien changé.

— Dix-neuf ans !... Andrée !... Ah ! vous êtes Maurice... Maurice Au...

— Ne prononcez pas mon nom ici, malheureuse ! — Oui, c'est moi !

Marguerite chancelait.

Il s'élança vers elle, et la soutint.

— Vous ! vous ! — répétait-elle, prête à se trouver mal.

— Voyons, Marguerite, du courage. Soyez forte ! — pas de faiblesse ! — Ne perdons pas le temps. — Les minutes sont comptées, pour l'œuvre que je viens accomplir ici ! — Où est mademoiselle Dalifroy ?

XVII

LE SAUVEUR.

Mais la vieille Marguerite n'écoutait guère ce qu'il disait.

En proie à la plus violente émotion, comme arrachée aux préoccupations présentes par le souvenir obsédant d'un passé tragique, plus tremblante qu'une feuille au vent, mais non de terreur, ou, du moins, de cette terreur qui a rapport à nous-même, elle le regardait, maintenant, avec une angoisse passionnée, et ses yeux se remplissaient de larmes !

— Oui ! — balbutia-t-elle enfin, — il y a dix-neuf ans !...

Comme c'est loin !... Je vous croyais mort, perdu à jamais !... Votre nom n'avait plus été prononcé ici, sauf par moi, qui priais, parfois, pour vous et pour elle !... dans le silence de mes nuits sans sommeil. Pauvre Andrée ?

— Marguerite, — répondit l'homme, — vous l'aimiez, je le sais, et je vois que vous ne l'avez pas oubliée... C'est bien... mais cela ne suffit pas !

Tout à coup, la vieille gouvernante se secoua, et, se détachant du bras qui la soutenait, elle s'écria, pleine d'un effroi indicible :

— Ah ! mon Dieu ! comment êtes-vous entré ici ? Si le concierge vous a vu, si l'on apprend votre présence... *il* vous tuera, ou moi ! Partez ! Partez ! Vous ne pouvez rester ! Oh ! s'il se doutait que je vous ai vu, reçu...

— Rassurez-vous, Marguerite. Personne ne m'a vu entrer, personne ne me verra sortir... Personne ne se doutera que je suis venu, que je vous ai parlé.

— Vous savez pourtant qu'il devine tout. Comment allez-vous sortir ? J'irai vous voir dehors, mais ici... j'ai peur... j'en perdrais la raison.

— Marguerite, nous ne nous reverrons plus, ni ici, ni ailleurs, quand j'aurai accompli le devoir qui m'amène.

Où est mademoiselle Dalifroy ?

Pour cette fois, la pauvre femme entendit la question, car elle tressaillit et se recula avec stupeur.

— Emma ! — fit-elle, au comble de la surprise. — Que lui voulez-vous ;

L'homme sourit amèrement.

— Je comprends votre étonnement, — répliqua-t-il lentement. — Je viens la sauver.

— Vous ! vous ! — s'écria Marguerite avec un accent intraduisible.

— Moi ! Non pour elle, mais pour Andrée.

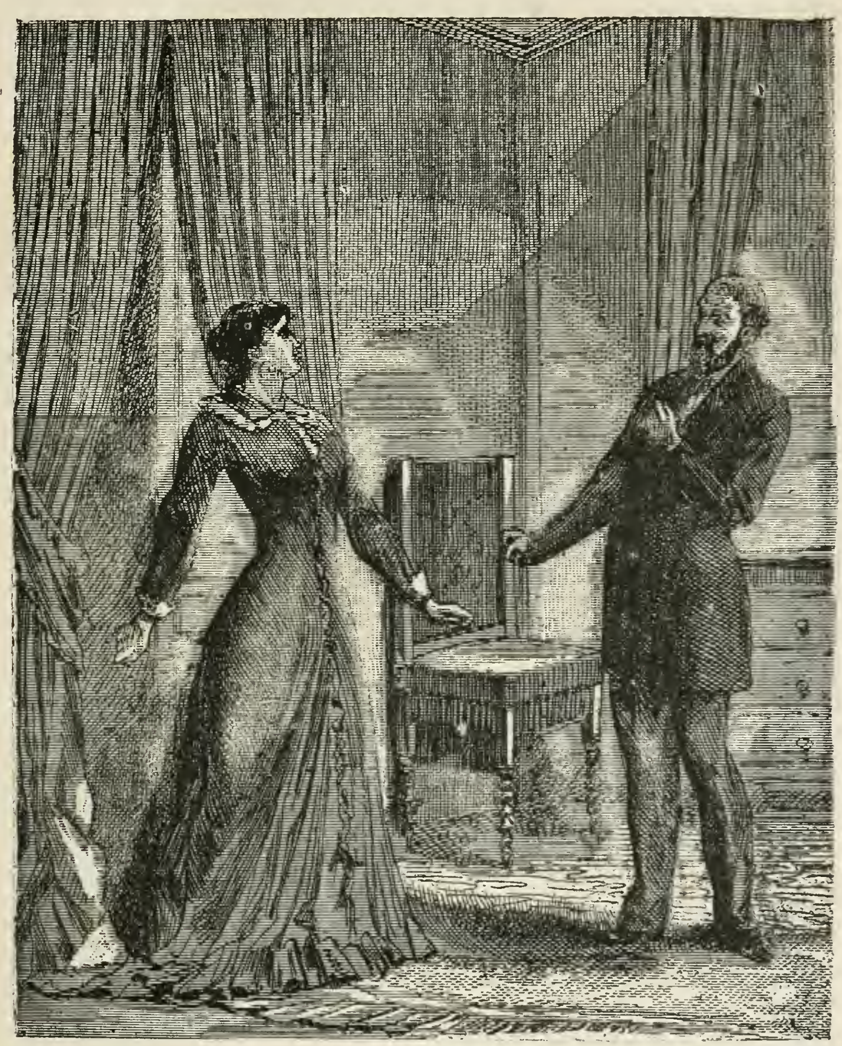
— Pour... pour Andrée ?

— N'est-elle pas sa fille ?

— Sans doute... mais...

— Mais elle est sa fille à *lui*, aussi, n'est-ce pas ?

Il eut un frisson.



Ce disant elle s'élança vers la porte de sortie et s'y plaça résolument.

— Ah! oui... Et sa digne fille! — poursuivit-il d'un air de haine implacable. — Mais ne craignez rien. Le peu de sang de sa mère qui coule dans ses veines me la rend sacrée... jusqu'à un certain point... Elle ne sera frappée... que dans la mesure

indispensable. Pour le reste, en ce qui dépend de moi, je l'arracherai aux conséquences matérielles, immédiates... de ce qu'elle a fait. Nul ne saurait exiger davantage de moi, non, pas même sa mère, si elle était là !

— Que voulez-vous dire ? — balbutia son interlocutrice, en baissant instinctivement les yeux sous le regard de celui qu'Ivan Daniloff et elle-même appelaient Maurice.

— Marguerite, vous aviez juré à Andrée de veiller, comme l'eût fait sa propre mère, sur cette enfant.

— Ne l'ai-je pas fait ? — demanda-t-elle d'une voix presque indistincte.

— Non ! — fit-il sévèrement.

— Je l'ai aimée de toutes mes forces, pour l'absente et pour moi !

— Vous l'avez aimée... oui, je le sais. Cela ne suffit pas. Vous l'avez perdue.

— Ce n'est pas moi ! — répliqua la vieille femme, avec une subite énergie, en relevant la tête.

— Elle s'est perdue, si vous préférez... ou on l'a perdue... peu importe. — Vous n'avez rien fait pour l'empêcher.

— Croyez-vous que c'était facile ? — Je n'ai su qu'après... et je l'ai protégée de mon mieux... Elle m'a faite sa complice... Pour sa mère, je devais tout essayer, afin de la sauver... Ah ! on voit bien que vous ne la connaissez pas !

— Tenez, — fit brusquement Maurice, — nos perdons un temps inutile. — Elle m'était sacrée, vous ai-je dit ; je ne voulais pas la frapper. Elle s'est frappée elle-même... Elle a, elle-même, accompli l'œuvre que je pouvais désirer... C'est elle qui me livre son père. Je ne demande pas davantage, et je ne permettrai pas que les choses aillent plus loin, en ce qui la concerne personnellement. Je ne puis effacer ses actes, et, par eux, justice sera faite ; mais, autant que cela dépendra de moi, je vous répète, ces actes ne l'atteindront pas, au delà de ce qui est absolument inévitable.

— Je ne vous comprends pas. — Est-elle donc menacée directement ? — Qui sait?...

— Aujourd'hui, on ne sait rien. Demain, on saura tout. Il faut

qu'elle parte, qu'elle fuie à l'instant même. Les minutes sont comptées. Ne me retenez pas davantage. Menez-moi près d'elle.

Marguerite, plus pâle qu'une morte et tremblante de tous ses membres, le regardait avec une hésitation visible.

— Est-ce que vous doutez de moi ? — lui demanda-t-il.

— C'est que vous avez tant souffert...

— Je vous ai déjà répondu qu'elle était la fille d'Andrée, — s'écria-t-il, d'un accent qui ne permettait aucune hésitation.

— C'est bien, — dit-elle alors. — Je vais la réveiller, la prévenir, vous lui parlerez.

Elle s'élança vers la porte de communication, l'ouvrit et disparut dans l'ombre de la chambre d'Emma.

— Emma ! — dit-elle, à voix basse, en s'avançant sur la pointe du pied, à travers l'obscurité.

— Que me veux-tu ? — répliqua la voix de la jeune fille.

— Tu ne dors pas ?

— Non.

Au même instant, Marguerite sentit qu'on lui saisissait la main.

— Tu n'es pas couchée ? — répéta la vieille femme avec surprise.

— Tu le vois bien. — Qu'y a-t-il ?

Marguerite la prit dans ses bras, l'y serra violemment, en lui soufflant à l'oreille :

— Du courage, ma chère enfant !

— Qu'est-ce qui te prend ? — répliqua mademoiselle Dalifroy, en la repoussant nerveusement.

— Tu es menacée...

— Par qui ?

— Je l'ignore... mais viens... dans ma chambre... quelqu'un t'attend... qui sait tout... et qui vient pour te sauver.

— Quelqu'un qui sait... me sauver !... — répéta Emma d'un accent bouleversé. — Ah ! Voyons ! — Tout plutôt que cette agonie de l'incertitude et de l'épouvante qui grandit à chaque minute.

Et, sans s'inquiéter de sa gouvernante, qu'elle éloigna de la main, elle se précipita vers l'autre pièce, dont elle entrevoyait la

lumière à travers la baie de la porte simplement poussée.

En entrant dans cette pièce, suivie par Marguerite, elle se trouva en face de Maurice.

Elle recula, à cette vue.

Ce visage sévère d'un homme qu'elle ne connaissait point, et qui la regardait avec une expression de dureté peu sympathique, lui fit peur.

— Qu'est-ce que cela signifie? — balbutia-t-elle. — C'est une trahison... Que me veut cet homme? — Parle, Marguerite, parle!

— Mademoiselle, répondit Maurice, sans laisser le temps à Marguerite, plus troublée que jamais, de placer un mot, — cet homme, comme on vous l'a dit, sans doute, ou comme il vous l'apprend, si vous l'ignorez, sait tout.

— Tout quoi? — répliqua mademoiselle Dalifroy, qui décidément n'avait de timidité que vis-à-vis de son père, et dont les yeux clairs se remplirent subitement d'une lumière menaçante.

— Mademoiselle, — reprit Maurice, — vous rappelez-vous ce qui s'est passé, dans l'ancien appartement de votre mère, il y a dix jours?

La jeune fille devint livide et chancela.

— Que... que voulez-vous dire, — monsieur? — fit-elle avec une expression de terreur tragique.

Il se pencha vivement vers elle, et lui murmura à l'oreille quelques paroles qui devaient être terribles, car on pouvait voir la jeune fille frémir des pieds à la tête, à mesure qu'elle les entendait.

Puis, il se redressa, et ajouta tout haut:

— Vous m'avez compris. Or, ce que j'ai appris, ce soir-là, cette nuit-là, plutôt... votre père le saura demain.

Elle était devenue livide, avons-nous dit.

Une peur atroce bouleversait ses traits juvéniles.

Elle joignit brusquement les mains.

— Grâce! — dit-elle. — Pourquoi me dénoncer? Que vous ai-je fait? Je ne vous connais pas. C'est la faute de mon père... Ah! si vous saviez quel homme c'est!

— Je le sais. — C'est pourquoi je suis ici en ce moment. — Je viens vous dire :

Partez, avant qu'il ne soit prévenu ! Il ne faut pas que demain il vous retrouve, ni dans cette maison, ni ailleurs.

Vous avez le temps de fuir... je vous en apporte les moyens.

La jeune fille, qui l'écoutait avec une attention passionnée, changea brusquement d'expression.

Sa physionomie devint défiante, et elle se redressa.

— Pourquoi fuir, si vous ne me dénoncez pas? —dit-elle d'une voix haletante. — Et, si vous avez l'intention de me dénoncer, pourquoi me proposer la fuite ? — Dans le premier cas, la fuite me perd. — Dans le second cas, je ne puis me fier à vous. — D'abord, comment savez-vous... ce que vous prétendez savoir ?

— En me suivant, vous l'apprendrez.

— Mais je ne suivrai pas sans comprendre, sans que vous m'ayez dit qui vous êtes, comment vous avez surpris mon secret, quel but vous poursuivez ? Me prenez-vous pour une folle, ou pour une enfant ? — Vous ne me connaissez pas, si vous avez cru trouver une jeune fille lâche et prête à tomber dans tous les pièges. — J'ignore qui vous êtes... vous me menacez... Je n'ai rien de plus à perdre, si vous voulez me livrer... Par conséquent, vous ne sortirez pas d'ici, sans me dire à qui j'ai affaire... et ce qui vous amène.

Ce disant, elle s'élança vers la porte de sortie, et s'y plaça résolûment, comme pour barrer le chemin à l'inconnu.

A cet instant, son visage exprimait une dureté effrayante et une résolution diabolique, qui ne manquaient ni de grandeur ni de beauté.

Avec la flamme en plus et la grâce ineffaçable de ses vingt ans et de son sexe, elle était devenue le portrait vivant de son père.

L'homme eut un geste de colère et de déception inquiète.

— Emma, je t'en conjure, — s'écria Marguerite, — ne l'irrite pas... Ne repousse pas le salut qu'il t'offre... Si je n'avais été sûre de lui... t'aurais-je amenée?

— Prenez garde, — interrompit celui qu'Emma provoquait et bravait. — Prenez garde, mademoiselle Dalifroy; vous allez vous

perdre, cette fois encore, par votre faute, et sans que j'y sois pour rien... Si je n'écoutais que ma haine... je vous laisserais faire...

— Monsieur Maurice... je vous en conjure, pitié pour elle, pour moi, pour Andrée, — sanglota la vieille gouvernante, en se jetant à ses pieds.

— Andrée... Oui... Vous avez raison ! — fit Maurice, en passant la main sur son front, comme pour en chasser quelque mauvaise pensée.

Mademoiselle Dalifroy avait tressailli, en écoutant les paroles de Marguerite.

Ses yeux brillants se reportèrent sur l'homme debout devant elle, et l'analysèrent, des pieds à la tête, avec une rapidité et une profondeur étonnante d'observation.

— Ah ! ah ! — fit-elle, et ses lèvres se plissèrent pour un sourire ironique. — Maurice... Andrée... C'est bien l'âge... Oui, oui, c'est cela ! — L'amant de ma mère !

XVIII

L'APPARTEMENT D'ANDRÉE.

Ces mots de la jeune fille furent suivis d'un silence.

Marguerite s'était retournée vers Emma et la regardait avec une sorte d'effroi, mêlé de reproche, visiblement blessée au cœur de l'accent avec lequel mademoiselle Dalifroy avait prononcé cette phrase :

« L'amant de ma mère ! »

Un éclair de colère avait passé dans les yeux de Maurice, puis avait fait place à une expression de hautain mépris.

Ce fut lui qui reprit le premier la parole.

— Eh ! bien, oui, — fit-il enfin d'une voix assez calme, — je suis l'homme que vous dites. Je vois que vous êtes bien rensei-

gnée, quoique vous fussiez trop jeune, à cette époque, pour pouvoir vous rien rappeler par vous-même. Maintenant que vous me connaissez, êtes-vous prête à m'écouter, à me croire, à me suivre ?

— Certes ! — répliqua la jeune fille, de son ton toujours à demi ironique, mais plus rassuré. — Je n'ai rien à craindre de vous, puisque je sais votre secret, comme vous savez le mien. — Vous êtes ici, aussi menacé que moi... Et vous ne pourriez me perdre, sans que je vous perdisse également.— Si j'élevais la voix, en ce moment, si mon père vous surprenait, dans cette maison ou ailleurs, vous n'ignorez pas plus que moi ce qui vous attend. — L'intérêt de votre sûreté me répond de votre sincérité.

— Oh ! Emma ! Emma ! ne parle pas ainsi, je t'en conjure ! — sanglota la vieille gouvernante, en cachant son visage dans ses mains.

— Mademoiselle Dalifroy, — interrompit Maurice, avec une sorte d'indifférence farouche, — je vous l'ai dit, demain, votre père saura ce que vous êtes parvenue à lui cacher jusqu'à présent. — Vous ne pouvez ignorer quelles en seraient les conséquences pour vous. — Quant à nier, c'est impossible !... Les preuves seront accablantes...

— Qui les donnera?

— Ce ne sera pas moi. Mais vous comprenez bien qu'une fois accusée, il sera facile de vous convaincre ; la justice par les soins de... votre père, a relevé toutes les preuves. Il ne manque qu'un nom : le vôtre. Ce nom prononcé, tout se réunira pour vous accabler, et vos dénégations ne serviront de rien.

— Qui me le prouve?

— Ma présence ici. — Aurais-je risqué ce que je risque, en venant vous trouver... si je ne vous savais perdue, et si je n'obéissais à un sentiment plus fort que tous mes autres sentiments, en essayant de vous sauver, dans la mesure du possible; et en ce qui dépend de mon pouvoir ?

Vous êtes la fille d'Andrée, vous aussi, — ajouta-t-il d'un accent étrange, — et Marguerite sait ce que cela veut dire pour

moi, puisque je ne l'ai pas encore oublié, même devant vos provocations.

— Crois-le, mon enfant, crois-le ! — balbutia la vieille gouvernante.

— Alors, que me proposez-vous, et quel genre de salut m'apportez-vous?

— Le moyen de quitter cette maison assez tôt pour pouvoir échapper à votre père et à toutes les recherches, en gagnant l'étranger.

— Je ne puis sortir de la maison, à cette heure-ci, sans qu'on le sache. — Pour qu'on m'ouvrît la porte, il faudrait dire mon nom.

— Si vous passiez par la porte de la maison, évidemment ; — mais je connais un autre chemin, celui par lequel j'ai surpris... votre secret... celui par lequel je vais partir moi-même.

— En effet, vous n'avez pas dû entrer par l'entrée de tout le monde, — dit-elle lentement.

— Etes-vous prête?

Elle réfléchit une seconde.

— Est-ce vous qui me cacherez, ou qui me donnerez la possibilité de quitter Paris, la France, si cela devient nécessaire ? — reprit-elle enfin. — Car l'avarice de mon père est telle que, malgré sa fortune, je n'ai pas un sou vaillant. — Et il faut de l'argent, pour faire ce que vous me proposez.

— Je n'en ai pas, — répliqua l'homme. — Je suis pauvre, plus que pauvre. Si j'avais quoi que ce soit, je vous le donnerais.

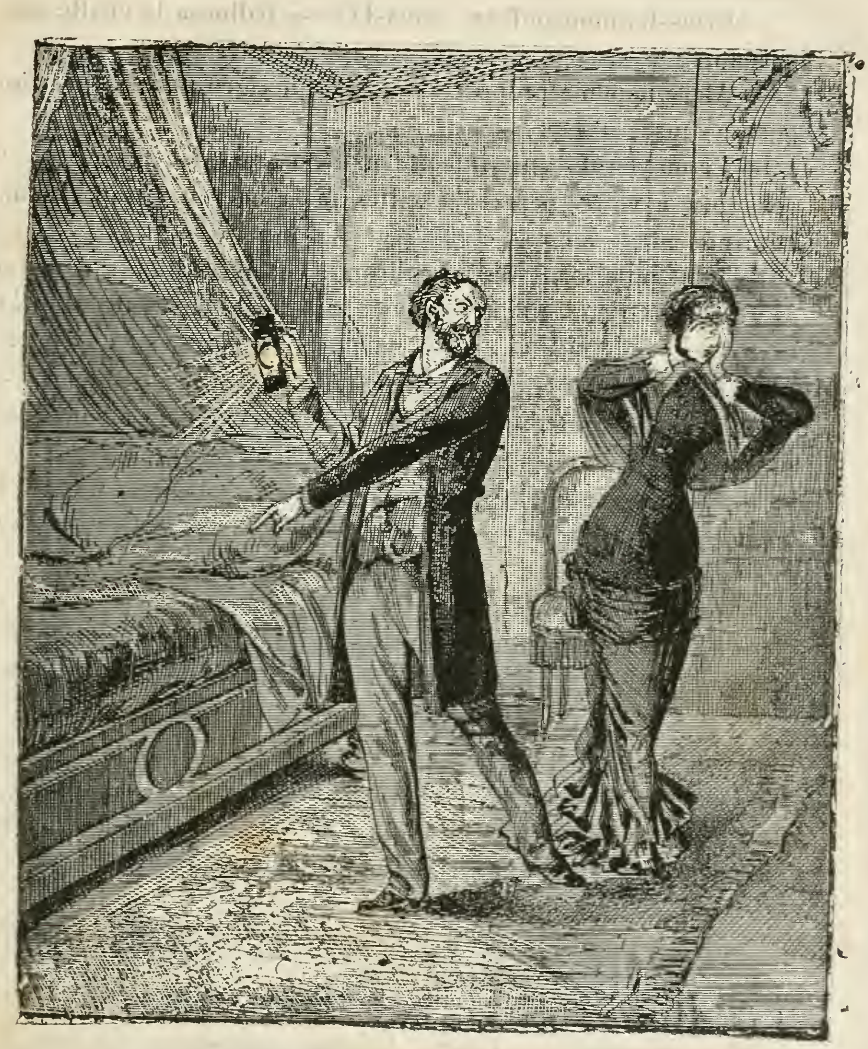
— Et moi, non plus, je n'ai rien ! — s'écria Marguerite, en se tordant les mains avec désespoir.

Emma se taisait.

Pâle, la sueur au visage, les traits contractés, on devinait, malgré son extraordinaire présence d'esprit, en ce moment tragique, et l'effort qu'elle faisait pour braver la situation, l'angoisse horrible qui remplissait son cœur.

Tout à coup, elle secoua la tête.

— Peu importe! — dit-elle brusquement. — je sais où aller d'abord. Partons !



Encore une veuve, n'est-ce pas, Mademoiselle?

Elle fit un pas en avant.

— Couvre au moins ta tête et tes épaules, — lui dit sa vieille gouvernante. — Il fait froid...

— Et il faut cacher mon visage.

— N'emportes-tu rien ?

— Qu'emporterais-je? — Mes bijoux de jeune fille ne valent pas cent francs.

Puis, il m'accuserait de l'avoir volé, — ajouta-t-elle avec ironie.

Non, donne-moi seulement ma mante noire et une capuche.

Marguerite se dirigea toute tremblante vers la chambre à coucher de la jeune fille, en emportant la lumière.

Emma et Maurice restèrent seuls dans l'obscurité.

Ils n'échangèrent pas une parole ; et rien n'eût interrompu le silence profond, si l'on n'avait entendu la respiration forte et haletante de mademoiselle Dalifroy.

Une minute après, la gouvernante rentrait rapportant les objets demandés.

Emma les prit et s'en couvrit fiévreusement.

Maintenant qu'elle était décidée, on voyait qu'elle avait hâte de partir.

Sa toilette terminée :

— Allons ! — fit-elle.

— Marguerite, — dit alors Maurice, — il faut que vous restiez.

— Moi ?

— Oui. — Vous veillerez à ce que demain, M. Dalifroy ne s'aperçoive pas du départ de sa fille. Il faut qu'il le sache le plus tard possible... Vous comprenez pourquoi ?

— Que lui dire ?

— Tu diras que je suis malade ; tu inventeras un mensonge quelconque... C'est toujours possible, — interrompit la jeune fille.

— Je le ferai ! — répliqua la vieille femme avec résignation, mais frissonnant des pieds à la tête.

C'est le dernier service que je puisse te rendre, Emma, compte sur moi. Embrasse-moi, nous ne nous reverrons peut-être plus, et pardonne-moi, si je n'ai pas fait pour toi tout ce que je devais... J'ai du moins fait tout ce que je pouvais... et, si j'ai péché, c'est par trop d'affection pour toi... et pour elle.

Elle avait saisi la jeune fille dans ses bras, les larmes étouffaient sa voix.

Une larme aussi brilla dans l'œil clair de mademoiselle Dalifroy, larme bien vite séchée.

Ce fut le premier témoignage de sensibilité qu'elle eût donné pendant toute cette longue scène.

Ce fut aussi l'unique.

— Adieu ! — dit-elle.

Et, se débarrassant de l'étreinte de celle qui lui avait servi de mère, elle se retourna vers Maurice, d'un geste résolu.

Lui, il tendit la main à Marguerite.

— Adieu, — lui dit-il aussi. — Et, cette fois, pour toujours !

— Oh ! ne m'accusez pas, — murmura-t-elle à voix basse, en montrant Emma, d'un geste plein de prière.

— Je ne vous accuse plus ! — fit-il avec un sourire triste. — Je vous plains !

Il ouvrit la porte et franchit le seuil, suivi d'Emma.

Tous deux se trouvèrent dans le corridor.

Il referma la porte et l'obscurité les entoura.

— Donnez-moi la main, — lui dit-il. — Nous aurons de la lumière tout à l'heure.

Emma lui tendit sa main glacée, qui se crispa au contact de la main de cet homme, plus glacée encore que celle de la jeune fille.

Lui la guidant, ils suivirent, sur la pointe des pieds, le long corridor du deuxième étage, dont mademoiselle Dalifroy n'occupait, avec sa gouvernante, qu'une faible partie.

Au bout de quelques pas, ils s'arrêtèrent, et Emma entendit que son guide introduisait doucement une clef dans une serrure dont le pène tourna sans bruit.

Il s'avança, l'entraînant derrière lui, et elle entendit encore le bruit de la porte qui se refermait avec précaution.

Maurice lui lâcha la main.

— Où sommes-nous ? — dit-elle d'une voix étranglée.

— Vous devez bien le deviner ! — répondit-il. — En tout cas, vous allez le voir.

Au même instant, un jet de lumière troua les ténèbres.

Maurice venait d'allumer une petite lanterne sourde de poche.

Ils se trouvaient dans une assez grande pièce, qui avait dû servir de chambre à coucher ; on apercevait, à travers la pénombre, les blancheurs d'un lit, à demi entouré de rideaux de couleur gaie.

Emma reconnut, en effet, la pièce qu'elle avait, d'ailleurs, en partie devinée à la direction suivie par son guide, car elle s'écria d'une voix étouffée avec un imperceptible grincement de dents :

— Pourquoi m'avez-vous ramenée ici ?

— Je ne pouvais l'éviter.

— Mais c'est l'appartement...

— De votre mère, oui, mademoiselle.

Elle chancelait et ses genoux s'entrechoquaient.

— Est-ce ma faute ? — ajouta-t-il avec une amertume menaçante, — s'il est pour vous, peuplé de fantômes terrifiants ? — Mais voici son portrait ! Il veille sur vous. Rassurez-vous donc. C'est ici qu'est le salut pour la fille aînée d'Andrée.

En parlant ainsi, il dirigeait la lumière de sa petite lanterne vers le côté opposé à celui occupé par le lit, et une figure de jeune femme apparut brusquement dans son cadre doré, souriante et pensive à la fois.

Maurice se découvrit devant le portrait.

— Andrée, — dit-il doucement, — tu vois ce que je fais pour toi : tu n'en exigerais pas davantage, n'est-ce pas ?

Pendant ce temps, Marguerite, restée seule, sanglotait, le visage appuyé sur le rebord de son lit.

Enfin, elle se releva.

— Il me tuera, quand il saura la vérité, — balbutia-t-elle. — Eh bien ! j'aime autant cela, du moins, mon calvaire sera fini !

XXIV

UN MORCEAU DU PASSÉ

Emma, qui avait suivi la direction du rayon de lumière, porta ses yeux sur le portrait et les détourna presque aussitôt, en disant d'une voix saccadée :

— Encore une fois, pourquoi m'amenez-vous ici ?

Depuis qu'elle avait mis le pied dans cette pièce, son audacieux sang-froid et sa fièvre de bravade semblaient l'abandonner.

Sa pâleur avait augmenté, son regard devenait fuyant et incertain, de légers frissons secouaient tout son corps, et, parfois, ses dents claquaient bien que ce ne fût pas de froid.

Pourtant, l'atmosphère était glacée et humide, ainsi qu'il arrive dans les endroits inhabités, longtemps fermés, privés d'air et de lumière.

Maurice, sans lui répondre, promenait, à présent, la lumière autour de lui, comme pour s'orienter, et l'on pouvait voir, à l'aspect général de la chambre, qu'en effet elle était abandonnée, ou, si l'on préfère, inoccupée depuis un temps considérable.

Les rideaux blancs des fenêtres, closes par d'épais volets pleins, avaient jauni sous l'action des années, et pendaient misérablement fanés par l'humidité des longs hivers, alourdis par la poussière lentement accumulée et tournée en moisissure.

Aux angles, près du plafond, de larges toiles d'araignées étendaient leur ombre, semblables à des ailes de chauves-souris.

Une sorte de lèpre couvrait le papier des murs, — jadis de couleur claire, — où les bleus étaient devenus blanchâtres, où les jaunes avaient rougi, où les rouges avaient pris des teintes de rouille, où les verts donnaient la sensation du vert-de-gris,

d'ailleurs uniformément étendu sur tous les cuivres, dorés jadis, des candélabres, de la pendule silencieuse, des fenêtres, des portes et des corniches.

Le lit, le lit lui-même, dont nous avons signalé les blancheurs dans la pénombre, participait, vu en pleine lumière, à cet état de vétusté et de dégradation lamentables.

Ç'avait été un lit charmant et coquet, jadis, à longs rideaux de soie, couvert de dentelles... avec des teintes roses et des ondulations caressantes.

Ç'avait été le sourire de cette pièce, pleine de souvenirs féminins, épars de tous côtés, et qui faisaient mal à voir, comme des perles en collier, au cou d'une momie noire et ratatinée.

Tout à coup le rayon lumineux, en passant, fit sortir de l'ombre une dépression de forme singulière, lourdement empreinte sur l'un des oreillers de cette couche d'amour, dont la vue, aujourd'hui, glaçait et faisait penser à quelque tombe abandonnée.

Mademoiselle Dalifroy aperçut cette empreinte, et porta vivement la main à ses yeux, tandis que Maurice, à qui ce geste n'avait pas échappé, disait froidement :

— Encore une preuve, n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Voyons, monsieur, répliqua-t-elle haletante, — pourquoi m'imposer ce surcroît de torture ? — Vous savez bien que je connais cette chambre...

— En effet, il paraît que vous en aviez la clef ; — vous vous croyiez sûre que personne ne viendrait vous y surprendre, car, depuis dix-neuf ans, elle est fermée, et votre père n'y a jamais remis les pieds.

— Ce n'est pas moi qui avais cette clef, — fit la jeune fille, d'une voix haletante. — C'est Marguerite... et je n'y suis entrée qu'une seule fois!...

— Il y a dix jours !

Mademoiselle Dalifroy se redressa, avec une sorte de rage.

— Enfin, monsieur, que faisons-nous ici ? Vous m'avez promis de me sauver, de me donner les moyens de fuir, et vous m'amenez dans cet appartement sans issue...

Quel est votre but ?

M'avez-vous menti ? M'avez-vous trompée ?

Ah ! prenez garde !

Ne me poussez pas au désespoir... Si tout est perdu pour moi, tout sera perdu pour d'autres aussi. Sortons. Je ne resterai pas où nous sommes une minute de plus.

Pendant qu'elle parlait, son compagnon avait continué de diriger la lanterne autour de la pièce, jusqu'à ce que le rayon lumineux eût fait sortir de l'ombre la porte d'un placard creusé dans le mur.

Ce placard se trouvait placé entre la cheminée et le lit à égale distance de l'un et de l'autre.

— Vous êtes dans l'erreur, — dit-il alors ; — il y a une issue à cet appartement, et la voici !

— Ce placard?

— Oui.

Elle lui jeta un regard sceptique et défiant, tout chargé aussi d'une colère mal contenue et prête à éclater.

Mais, sans s'inquiéter de ce qu'elle pensait, son guide s'avança rapidement vers le placard, tira une clef de sa poche, et l'ouvrit avec précaution.

La jeune fille put voir, alors, qu'il était rempli de divers objets de toilette de femme, restés là depuis une lointaine époque, et suspendus à un portemanteau intérieur.

D'une main respectueuse et qui tremblait, Maurice souleva légèrement les étoffes soyeuses, et qui portaient encore comme l'empreinte du corps charmant et jeune sur lequel elles avaient dû se mouler plus d'une fois.

Emma, surprise, s'était rapprochée, et regardait, inquiète et silencieuse.

Derrière les vêtements, elle aperçut une sorte de tenture épaisse et lourde qui tapissait le fond du placard.

Maurice l'écarta, et ses doigts recourbés s'appuyèrent avec force contre la paroi de bois sombre que cachait cette tenture.

Aussitôt, sans bruit, une rainure apparut ; puis, il se produisit un écartement, et la planche glissant lentement sur la droite, laissa un passage suffisant pour une personne.

Maurice souffla sa lanterne.

Immédiatement une lumière pâle apparut, à travers cette baie

ouverte, lumière venant, celle-là, de l'autre côté de la muraille.

— Passez, mademoiselle, — dit alors la voix du compagnon de mademoiselle Dalifroy, dont le corps se perdait au milieu de l'ombre épaisse de la grande pièce.

Après une seconde d'hésitation, elle s'élança résolument vers l'ouverture, s'engagea dans le placard, le traversa, et se trouva, tout à coup, dans une chambre inconnue, où brûlait, sur une table, une lampe recouverte d'un abat-jour.

Elle resta là un instant, immobile, regardant ce qui l'entourait.

Il n'y avait là, du reste, dans ce nouveau lieu, rien de remarquable.

La chambre était petite, pauvrement meublée de quelques meubles de noyer; lit, commode et chaises.

Les murs recouverts d'un papier gris sur gris, usé, déchiré en plusieurs endroits, n'avaient aucun ornement.

La cheminée, de marbre noir, surmontée d'une glace, et qui se dressait sur la gauche, au foyer froid et annonçant qu'on n'y faisait jamais de feu, n'avait même ni pendule, ni candélabres.

Cela sentait presque autant l'abandon que l'ancien appartement de madame Dalifroy, que nous venons de traverser.

La seule différence, c'est qu'il n'y avait point de poussière et que l'air semblait y avoir été renouvelé depuis peu.

Lorsque la jeune fille eut terminé son rapide examen et se retourna pour chercher son compagnon, celui-ci avait eu le temps de refermer le passage secret, et elle aperçut, dans le mur, un placard correspondant à celui qui s'ouvrait au même endroit, dans la chambre à coucher d'Andrée.

— Où sommes-nous? — dit-elle.

— Dans la maison voisine.

— Ah! je comprends! Et c'est ici que vous habitez?

— Je n'y habite point; mais j'ai loué cette chambre redevenue libre depuis peu, et que je connaissais...

— Oui, depuis longtemps... je m'en doute! — interrompit-elle d'un ton singulier, qui voulait dire évidemment:

— C'est par là que vous pénétriez chez ma mère, autrefois, et c'est par là, qu'il y a dix jours, vous avez surpris mon secret.



Il s'éloigna de quelques pas jusqu'à ce qu'il l'eût vue entrer dans la maison.

— Vous voyez donc que j'avais le moyen de vous faire sortir sans danger, — ajouta-t-il, — et que je ne vous ai pas trompée.

— Merci, monsieur, — répondit-elle. — Je vous suivrai, quand vous le voudrez.

— A l'instant même.

Il ouvrit la porte qu'on apercevait en face d'eux.

Ils se trouvèrent sur le palier.

Il pouvait être environ minuit.

Maurice éteignit la lampe, et reprit la main de la jeune fille, pour la guider à travers l'obscurité, du côté de l'escalier qu'ils descendirent lentement, grâce aux tâtonnements et aux hésitations de mademoiselle Dalifroy, non seulement par suite de son émotion, mais aussi par suite de son ignorance des lieux.

Enfin, ils arrivèrent dans une cour qu'ils traversèrent; et, deux minutes après, le concierge de cette maison, ayant tiré le cordon à la demande de Maurice, dont il parut reconnaître la voix, l'homme et la jeune fille se trouvèrent sur le trottoir de la rue de Turenne.

— Où faut-il vous conduire, mademoiselle? — demanda Maurice.

— Rue des Pyramides, chez madame de Séverin.

Il lui offrit le bras pour toute réponse, et tous deux s'éloignèrent.

Pendant cette longue route, ni l'un ni l'autre ils n'échangèrent une parole.

Maurice avait relevé le col de son pardessus et baissé son chapeau sur ses yeux, afin de dissimuler le mieux possible son visage.

Emma s'était presque entièrement cachée sous sa capuche.

Par le vent froid de décembre qui balayait les rues, à cette heure avancée de la nuit, ces précautions n'avaient rien d'insolite, ni de nature à éveiller les soupçons des rares passants.

Du reste, chacun marchait vite et s'inquiétait peu des gens rencontrés en route.

En trois quarts d'heure, Maurice et Emma parvinrent à la rue des Pyramides.

Là, ils s'arrêtèrent.

— Merci, monsieur, — dit-elle pour la seconde fois, en dégageant son bras.

— Je ne puis plus vous être utile?

— Non.

— Adieu, alors.

Il s'éloigna de quelques pas, mais s'arrêta jusqu'à ce qu'il l'eût vue entrer dans la maison, à la porte de laquelle elle avait sonné résolument.

— Maintenant, — dit-il sourdement, — j'ai rempli mon devoir... que justice se fasse !

Justice ! — répéta-t-il avec un geste de désespoir. — A quel prix ? Celle-là est sauvée... et Inès reste.

Il étouffa un sanglot dans sa gorge et s'enfuit.

XX

RECETTE POUR COMMUNIQUER AVEC UN PRISONNIER AU SECRET

Le lendemain, lorsque M. Dalifroy, vers midi, pénétra dans son cabinet de juge d'instruction, au Palais de Justice, il ignorait absolument les événements auxquels nous venons d'assister, et ne se doutait point que sa fille eût quitté le domicile paternel, pour n'y plus rentrer, suivant toutes les probabilités.

La vieille Marguerite, afin d'expliquer l'absence de sa jeune maîtresse, qui n'assistait point au repas du matin, avait déclaré qu'Emma souffrait d'une très violente migraine, et M. Dalifroy, encore sous l'empire de l'irritation que lui avait causée l'aventure du manchon, la veille, n'insista point pour voir sa fille.

Il ruminait quelque combinaison de nature à lui faire découvrir la vérité vraie sur le caractère des relations occultes qu'il avait surprises entre mademoiselle Dalifroy et madame de Séverin ; — car, pour lui, il ne doutait pas de la présence de la jeune fille chez la veuve du général.

— Elles ont donc ensemble, — se disait-il, — des rapports beaucoup plus intimes que je ne le croyais, et le refroidissement

de leur amitié, leur apparente indifférence, depuis un certain temps, ne seraient qu'une ruse destinée à me tromper !

Pourquoi cela ?

Dans quel but ?

D'autre part, l'*affaire Emile Rouget* le préoccupait, ce matin-là, au point de le rendre à demi insensible aux choses qui l'eussent le plus vivement intéressé en toute autre circonstance.

Ce jour était un grand jour pour le juge d'instruction.

Il tenait Ivan Daniloff, et il avait décidé, en son for intérieur, de le confronter immédiatement avec la prévenue, convaincu que, de cette brusque confrontation, sortirait enfin la dernière révélation dont il eût besoin :

Le nom de la jeune fille.

Il comptait aussi profiter du trouble qu'elle ressentirait nécessairement à la vue de son complice arrêté, pour lui jeter au visage l'accusation d'infanticide qu'il réservait, avec grand soin, jusqu'au moment jugé par lui opportun.

On se rappelle qu'il s'était bien gardé d'y faire aucune allusion devant elle, et même de la soumettre à un nouvel interrogatoire, depuis qu'il était sur cette piste.

Elle ne devait avoir aucune idée du soupçon terrible qui pesait sur elle, et quelque forte et habile qu'elle fût, il était impossible que, frappée deux fois par surprise, dans la même journée, sur des points si sensibles, elle ne perdît pas un peu de son merveilleux sang-froid et de son infernale présence d'esprit.

En se faisant toutes ces réflexions, M. Dalifroy ressentait une douce émotion de joie et de triomphe, qui, peu à peu, effaçait de son esprit le souvenir de sa fille et de madame de Séverin.

Cette journée qui se levait, lui semblait de celles qu'un magistrat peut marquer d'une croix blanche, car il avait le pressentiment qu'elle ne se terminerait pas sans lui apporter la vérité tout entière sur l'affaire Émile Rouget.

Son pressentiment, d'ailleurs, ne le trompait pas.

Il allait savoir !

— M. Blandineau, — dit-il au greffier, en entrant dans son cabinet, — j'espère que nous allons faire, aujourd'hui, de la belle et bonne besogne.

— Je le pense aussi, monsieur. L'arrestation de ce Russe va beaucoup simplifier la situation, et la principale accusée ne pourra plus longtemps garder son incognito. — L'affaire était une des plus difficiles que j'aie encore vues, et vous avez procédé avec une habileté méthodique que je ne saurais trop admirer.

D'habitude, en ces sortes d'affaires, on dit :

Cherchez la femme !

Vous avez renversé le dicton.

Vous avez cherché l'homme.

— Et j'ai trouvé ! — interrompit M. Dalifroy. Il en est toujours ainsi.

Quand c'est l'homme qui agit :

Cherchez la femme !

Quand c'est la femme que vous tenez :

Cherchez l'homme !

Pour connaître une médaille, il faut la voir sous ses deux faces.

Ivan Daniloff est-il là ?

— Oui, monsieur.

— Je vais commencer par lui. — A mon premier signe, vous ferez entrer immédiatement la femme, en allant prévenir vous-même l'huissier de service à la porte.

Il donna à son secrétaire quelques explications minutieuses sur la façon dont il fallait procéder à ce coup de scène.

Ses instructions données, M. Dalifroy s'assit à son bureau, et Daniloff fut introduit.

Le premier regard du jeune homme ne fut pas pour le juge, cette fois.

On eût dit qu'il cherchait quelque chose, ou qu'il s'attendait à trouver qu'elqu'un dans la petite pièce, qu'il parcourait avidement d'un coup d'œil perçant.

En constatant qu'il n'y avait là que le magistrat et son greffier, il eut comme un léger mouvement de déception, mais si rapide et si insaisissable, que M. Dalifroy ne s'en aperçut pas.

Celui-ci commença par poser au jeune Russe une foule de questions minutieuses, et qui n'avaient qu'un rapport assez éloigné et tout à fait indirect avec l'affaire pour laquelle on l'avait arrêté, — interrogatoire destiné à changer le cours de ses idées,

quel qu'il fût, et à le fatiguer, en le forçant à se mettre sur ses gardes, de vingt côtés différents, sans qu'il pût prévoir où on voulait l'amener.

Ivan, tantôt répondait, tantôt refusait de répondre et paraissait évidemment assez surpris, se demandant où tendait le juge d'instruction.

Cela dura une bonne demi-heure.

Tout à coup, M. Dalifroy, le jugeant assez fatigué, et assez embrouillé, lui demanda brusquement :

— Ainsi, vous persistez à nier vos rapports avec l'auteur de l'assassinat ?

— Oui, monsieur.

— A nier votre présence au bal de madame de Séverin ?

— Oui, monsieur.

— A soutenir que vous ne connaissez pas la prévenue ?

— Oui, monsieur.

Tout en interrogeant, M. Dalifroy feuilletait les papiers étalés devant lui.

Parmi ces papiers, se trouvait un rapport de police, demandé par lui, la veille.

Ce rapport relatait les déclarations du concierge de la maison habitée par Ivan, et qu'on avait immédiatement interrogé sur son location.

Les réponses du concierge confirmaient, d'ailleurs, celles du prévenu, et n'apportaient aucun élément nouveau.

Toutefois, ce dernier affirmait que, le jour du crime, Ivan Daniloff était rentré dans sa chambre, à l'heure habituelle.

Seulement le concierge, pressé de questions, avouait que son locataire était rentré à la nuit, sans qu'il fît grande attention à lui, et qu'il était ressorti, le lendemain matin, avant le jour, sans qu'il l'eût reconnu autrement que parce qu'il lui avait crié son nom, en demandant le cordon.

Comme on le voit, c'était bien un alibi, mais un alibi assez douteux, et qui n'était point de nature à ébranler la conviction de M. Dalifroy.

— Je dois reconnaître, — répliqua M. Dalifroy, à la dernière dénégation d'Ivan, — que le rapport que j'ai sous les yeux vous

est très favorables, et semble, en effet, constater votre présence chez vous, au moment où s'accomplissait le meurtre. Dans ces conditions, si le témoin qu'on va introduire confirme vos dires, je n'aurait plus qu'à ordonner votre mise en liberté.

Appelez le témoin, — dit alors M. Dalifroy à son greffier, en lui faisant le signe convenu.

Ivan paraissait tout à fait surpris, nous devons l'avouer, et plus surpris même que satisfait de cette solution inattendue.

Mais il n'eut pas le temps d'y réfléchir longtemps, car, au même instant, il se trouva en face d'Inés.

Si le juge d'instruction s'attendait à un coup de scène,— et on sait qu'en effet il s'y attendait fermement — il dut être fort déçu.

En s'apercevant, les deux jeunes gens tressaillirent, à la vérité, et le sang monta au visage; mais ce fut tout.

Ivan, après ce premier mouvement, s'inclina respectueusement devant la jeune fille, qui le regardait fixement, d'un air interrogateur; et, quand il releva la tête, les paupières du Russe se fermèrent deux fois, comme pour répondre affirmativement à quelque question muette, connue d'eux seuls et prévue d'avance.

Ce signe, ou, plutôt, cette preuve de connivence, si faible qu'elle eût été, n'échappa point au regard de M. Dalifroy.

— Je vois que vous vous connaissez, — s'écria-t-il aussitôt, à demi consolé, par cette remarque, de la déconvenue relative que lui causait le faible résultat de sa manœuvre savante.

— En effet, — répondit froidement Ivan. — Je connais mademoiselle.

— Ah ! — fit le juge triomphalement. — Alors pourquoi le niiez-vous ?

— Pardon, monsieur, — fit encore Ivan, du même ton imperturbable, — vous ne m'aviez pas dit le nom de mademoiselle, et j'ignorais que ce fût d'elle qu'il s'agit.

— Puisque vous l'accompagniez...

— Je ne l'accompagnais pas. — Il y a plus d'un mois que je n'ai vu mademoiselle...

— Et où l'avez-vous connue ? — dit vivement le juge.

— Chez des amis communs.

— Lesquels ?

— Mademoiselle vous les nommera, si elle le juge à propos.

— Pourquoi vous y refusez-vous ?

— Parce que je vois, par mon arrestation, qu'il suffit d'avoir connu mademoiselle pour être compromis, et que je ne veux compromettre personne.

Le juge se mordait les lèvres jusqu'au sang.

— Vous me direz bien, au moins, comment se nomme mademoiselle, — fit-il enfin.

— Si mademoiselle vous l'a dit, il est inutile que je vous le redise. — Et, si elle ne vous l'a pas dit, comme c'est son secret, non le mien, vous trouverez bon que je me taise.

M. Dalifroy l'eût volontiers étranglé de ses mains.

Cette arrestation, cette confrontation, ne produisaient rien de ce qu'il avait espéré.

Il n'en savait pas davantage.

Il était un peu plus joué, voilà tout.

— Mademoiselle, — fit-il brusquement, en se retournant vers la jeune fille, — vous comprenez bien que cette comédie ne peut durer plus longtemps.

Ou cet homme est votre complice, ou il ne l'est pas.

S'il est innocent, ses réponses, ou plutôt son refus de répondre, ne peuvent que le compromettre et aggraver singulièrement sa position. C'est à vous de parler, de dire qui vous êtes, et par là de permettre à la Justice, en sachant toute la vérité, de relâcher un innocent injustement soupçonné.

Mais, si vous persistez dans votre silence, ce sera une preuve accablante contre celui que j'appelle jusqu'à nouvel ordre votre complice.

M. Dalifroy partait de cette hypothèse : — il l'aime !

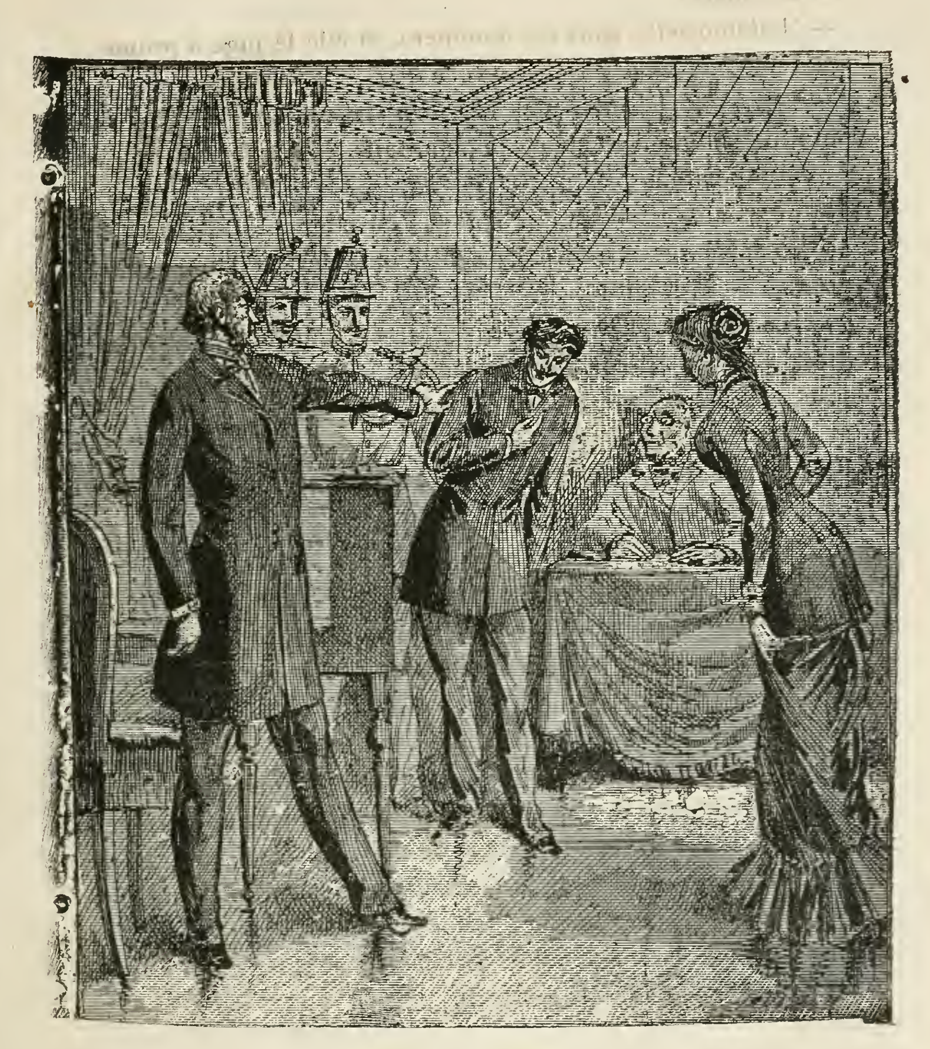
Il essaie de ne pas la compromettre, en se taisant, en l'aidant à épaissir les ténèbres autour d'elle.

Elle, si elle l'aime aussi... elle parlera peut-être, pour essayer de le sauver à son tour.

Et alors...

Avait-il raisonné juste et frappé à l'endroit sensible ?

La jeune fille, qui s'était tue jusqu'à cet instant, regardant



Qu'on emmène le prévenu d'Aniliff.

Ivan, et semblant peser toutes ses paroles, se retourna vers le juge d'instruction.

Sa figure avait brusquement changé.

De pensive qu'elle était, elle avait passé, sans transition, à une expression de haine et de menace.

— Monsieur, — dit-elle d'une voix dont l'accent avait quelque chose de terrible, — je suis prête à répondre à *toutes* vos questions.

Elle souligna fortement le mot : *toutes*.

— Enfin ! — murmura le juge.

Mais il avait encore de la défiance.

— C'est ce que nous allons voir, — reprit-il à haute voix.

— Le moment est venu ! — ajouta-t-elle. — Vous pouvez m'interroger ; je n'ai plus aucune raison pour me taire.

— Vous avouez, alors, connaître Ivan Daniloff.

— Ivan vous a répondu, et je n'ai rien à ajouter à ses réponses.

— Nous nous connaissons, comme il l'a dit.

Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, c'est de moi.

M. Dalifroy ne voulut pas insister.

La prévenue lui paraissait décidée à parler.

Il fallait en profiter, et rapidement.

D'après ses réponses, il verrait ce qu'il aurait à faire.

— Qu'on emmène le prévenu Daniloff, dit-il brusquement.

Deux gardes de Paris entrèrent.

Ivan s'inclina, silencieux, pour la seconde fois, devant la jeune fille, pendant qu'elle l'enveloppait d'un regard d'ardente passion, et tout plein de reconnaissance, qui disait :

Merci !

Plus éloquemment et plus nettement que ses lèvres n'eussent pu le prononcer.

Puis, quand il eut disparu, elle ramena ses yeux brillants vers le juge, d'un air si résolu, qu'il en sentit comme un vague malaise.

— Interrogez, — reprit-elle alors.

XXI

OU M. DALIFROY PROUVE QU'IL EN SAIT LONG.

Ce brusque revirement de l'accusée, tout en satisfaisant M. Dalifroy, ne laissait pas que de lui inspirer une vague inquiétude.

Evidemment, ce revirement provenait de la confrontation, et, en ce sens, il avait atteint son but, qui était de faire parler la jeune fille; mais on eût dit que la prévenue et Ivan Daniloff souhaitaient cette confrontation, au lieu de la redouter.

Ils n'avaient rien montré de cette surprise, de cette stupeur, qui devaient éclater, tout au moins, chez la jeune fille, puisqu'elle ignorait l'arrestation de son complice et qu'elle avait paru, jusqu'à ce moment, vouloir le cacher à toutes les recherches de la justice.

Il était certain qu'ils avaient échangé une question et une réponse, — muette, à la vérité, — dont le sens et la portée échappaient au juge, et qu'il ne pouvait tourner contre eux, puisque pas un mot n'avait été prononcé.

D'abord, il avait cru que le jeune homme niait ses rapports avec l'accusée pour se faire relâcher.

Maintenant, M. Dalifroy se demandait, avec un certain effroi, s'il n'avait pas nié tout simplement pour hâter sa confrontation avec Inès, et porter ainsi à sa connaissance quelque fait ignoré d'elle, et dont la communication l'avait seule décidée à sortir de son mutisme.

En effet, maintenant, il se disait que cet Ivan Daniloff était trop fort, pour s'être exposé maladroitement à une arrestation, au cas où il ne l'eût pas désirée.

Il lui était si facile de se dissimuler, de rester inconnu, en ne se montrant pas de quelque temps.

Il était étrange qu'il se fût, à point nommé, trouvé sur le passage du seul témoin qui pût le reconnaître et le dénoncer.

La jeune fille, en l'apercevant, semblait s'attendre à le rencontrer chez le juge d'instruction ; et, de sa bouche, pas plus que de la bouche d'Ivan, il n'était sorti une parole qui pût compromettre ce dernier.

Toutes ces idées, toutes ces hypothèses, se pressaient à la fois dans le cerveau du juge ; mais il n'avait pas le temps de les approfondir, ou de les tirer au clair.

L'accusée était là, qui le regardait de ses grands yeux noirs et brillants, se déclarant prête à répondre.

Il fallait profiter de la circonstance.

Après, il méditerait tout à son aise sur les incidents de plus en plus étranges et mystérieux de cette affaire, qui se compliquait, comme à plaisir, à chaque pas qu'il faisait en avant.

— Mademoiselle,— dit-il donc sèchement, après une demi-minute de silence, — veuillez commencer par le commencement en me disant enfin votre nom et votre domicile.

— Vous saurez mon nom quand je signerai mon interrogatoire, — répliqua-t-elle ironiquement, — et je le signerai, aujourd'hui, je vous le jure.

— Alors, c'est vous qui avez la prétention de le diriger ? — s'écria aigrement le juge d'instruction.

— En ce point seulement, monsieur. Pour le reste, je suis à vos ordres.

— Passons ! — fit M. Dalifroy. — Nous verrons, tout à heure, si vous continuez à vouloir vous jouer de la justice.

Il s'arrêta et reprit :

— Vous ne niez point, ayant été prise en flagrant délit, avoir frappé M. Emile Rouget?

— Non. monsieur.

— Vous avouez l'avoir frappé volontairement?

— Oui, monsieur.

— Sciemment, avec intention de donner la mort?...

— Oui, monsieur.

— Après avoir prémédité cet assassinat?

— Oui, monsieur.

— Vous avez déclaré de plus que le malheureux jeune homme était votre amant?

— Avait été, — rectifia-t-elle.

— Il ne l'était plus ?

— Non.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis un an environ.

— Qui avait rompu : — vous ou lui?

— Lui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une jeune fille sans appui, abandonnée ainsi que je l'étais, se prend et se jette au caprice de l'homme.

— Il ne vous aimait donc pas?

— Vous le voyez bien.

— Pourquoi avait-il fait de vous sa maîtresse, alors?

— Pour s'amuser, pour tuer le temps, parce qu'il me trouvait jolie, et que je ne lui paraissais pas exigeante, ne lui demandant rien que son cœur.

Il n'en avait pas. — Il était donc sûr que je ne lui prendrais rien.

— Vous l'avez aimé, vous?

— Oui, beaucoup.

— A quelle occasion s'est produite votre rupture ?

— A l'occasion de ma grossesse... Cela pouvait le gêner. — Il ne voulait pas du devoir.

— Mais peut-être n'était-il pas sûr de sa paternité? — fit le juge d'un ton méprisant.

La jeune fille ne répondit que par un regard si plein de fierté indignée et de colère dédaigneuse que M. Dalifroy en fut interdit pendant une seconde.

Cela ne dura pas.

— Vous vous taisez? — reprit-il. — J'ai le droit de faire cette supposition. — Si vous n'aviez rien à cacher dans votre passé, vous auriez déjà fait connaître votre nom, votre famille, permis à la justice de savoir en face de qui elle se trouvait; tandis que vous avez pris toutes les précautions imaginables pour laisser ce

passé enfoui dans les ténèbres les plus profondes. Néanmoins, elles seront percées.

— Je le désire autant que vous, monsieur, et j'en suis plus sûre que vous.

— Toujours le même système de réponse sybillines... Passons à votre accouchement...

— C'est à ce moment que son abandon est devenu définitif, absolu.

— Qu'avez-vous fait de votre enfant ? — continua M. Dalifroy arrivant ainsi, tout naturellement, et sans éveiller les soupçons de l'accusée, au sujet qui lui tenait le plus à cœur.

— Il est mort, je vous l'ai dit : mort de la misère de sa mère et de l'abandon de son père.

— Vous ne semblez pourtant pas si pauvre, puisque vous pouvez aller au bal, et qu'on a trouvé cent francs sur vous. — Mais nous reviendrons là-dessus.

Je vous ai déjà demandé ce qu'était devenu le corps de cet enfant, que vous dites mort, il y a six mois.

— Je vous ai répondu également qu'il reposait dans la fosse commune. — Je n'avais pas même les moyens de le faire enterrer, à cette époque, et j'étais de plus mourante, quand il mourut.

— Et vous avez refusé de faire connaître la date de sa mort, ainsi que le lieu où cet évènement se produisit.

La jeune fille se tut ; mais son regard était devenu plus ardent et interrogeait le visage du juge avec une sorte d'impatience et de curiosité, qui indiquait que, pour elle aussi, cette partie de l'interrogatoire était la plus importante, celle qui la préoccupait le plus.

M. Dalifroy qui voyait cette curiosité non exempte d'angoisse, en fut satisfait et se prépara à frapper le grand coup.

— Eh bien, moi ! — fit-il après un court instant de recueillement, destiné à rendre ses paroles plus solennelles, — je vais vous dire pourquoi vous vous taisez...

— J'attends, monsieur, — répondit-elle, d'une voix légèrement altérée.

— C'est que votre enfant n'est pas mort, il y a six mois, mais il y a huit jours. — C'est qu'il n'est pas mort de votre misère et

de l'abandon de son père, — mais à la suite d'un premier crime! — C'est qu'il n'a pas été enterré chrétiennement, mais jeté au fond d'une carrière de la route de Châtillon, par une créature dénaturée, — par sa mère elle-même.

La jeune fille avait pâli.

Ses lèvres tremblèrent, et ses longues paupières couvrirent un instant ses yeux noirs et profonds.

M. Dalifroy éprouva une sensation rapide de joie délicieuse.

Le coup portait.

Plus de doute!

C'était son enfant, son enfant qu'elle avait tué.

— Vous ne répondez pas? — reprit-il d'une voix sévère, et avec un accent d'autorité triomphante.

— Alors, — balbutia-t-elle, — on a bien trouvé ce corps?

Elle paraissait hésitante, et la violence de son émotion, qu'elle ne cherchait pas à cacher, eût éclaté aux yeux les moins clairvoyants.

— Oui, malheureuse! — s'écria M. Dalifroy d'une voix tonnante, l'écrasant du regard et du geste.

Il y avait évidemment une expression de victoire insultante et de revanche impitoyable, dans le geste et l'intonation de M. Dalifroy; il y résonnait si clairement la satisfaction de celui qui fond sur une proie longtemps convoitée, que la prévenue tressaillit et se redressa.

Elle fixa sur lui son regard étrange, d'où l'hésitation disparaissait peu à peu.

Il y avait eu, au premier moment, comme un sorte de faiblesse ou de pitié dans le regard, lorsqu'il se porta sur le juge d'instruction; mais, presque aussitôt, au contact du regard de M. Dalifroy, les yeux de la jeune fille s'allumèrent et changèrent d'expression.

On eût dit qu'ils puisaient la haine dans cette haine qui la menaçait.

— Eh bien? — fit-elle.

— Eh bien, l'infanticide avait précédé l'assassinat. — Avant d'égorger le père, vous aviez étranglé l'enfant. — N'essayez pas

de nier. — Votre trouble vous trahit, vos paroles mêmes, arrachées aux cris de la conscience, ont été un aveu.

— Quelles paroles?

— Relisez, monsieur Blandineau, — s'écria le juge en s'adressant à son greffier, — relisez la phrase prononcée par la prévenue, lorsque je lui ai appris la découverte du corps de son enfant?

« Alors, on a bien trouvé ce corps? » — lut M. Blandineau, de la voix dont il aurait lu :

« Hier, il a plu toute la journée. »

— En effet, j'ai prononcé cette phrase.

— Et vous n'en comprenez pas la portée? C'est un aveu, un aveu que rien ne peut plus effacer. D'ailleurs, cela devait être. Vous voyez donc bien que, malgré vos ruses, vos mensonges, le soin que vous avez pris de cacher votre personnalité, on a pu retrouver et suivre la trace de ce crime que vous croyiez bien ignoré, bien enseveli... là-bas!

— Pardon, monsieur, — reprit la prévenue, toujours assez émue, mais évidemment redevenue maîtresse d'elle-même, — qui vous prouve que ce corps soit celui de mon enfant?

— Tout. — C'est un garçon comme le vôtre. — Il a l'âge indiqué par vous, comme étant celui où il serait mort. — Vous n'avez menti que sur deux points : — la cause et la date de sa mort.

— Ce ne sont pas des preuves, — répliqua la jeune fille; — mais de simples coïncidences.

Son regard continuait d'interroger; toute son attitude disait qu'elle attendait encore quelque chose.

— Coïncidences que l'impossibilité où vous êtes, très certainement, de fournir l'extrait mortuaire de votre enfant, transforme en certitudes.

— N'avez-vous point d'autres preuves? — demanda-t-elle encore.

— Est-ce que vous voudriez revenir sur vos aveux et nier, maintenant?

Elle haussa les épaules.

— Vous auriez tort, ou du moins cela serait bien inutile, —

Je suis la fille de Maurice Aubin et d'Andrée Dalifroy, votre femme!

poursuivit le juge ; — car les preuves, ce que vous appelez les *autres preuves*, ne manqueront pas.

Le visage d'Inès se tendit.

On eût dit qu'elle retenait sa respiration pour mieux entendre.

— Le cadavre de cet enfant, — poursuivit le juge, en s'apprêtant à lire sur les traits de l'accusée les traces de sa défaite, — portrait les traces de la main qui l'a étouffé, marque dont on a pris l'empreinte exacte; marque d'une main de femme!

Inès resta immobile et impénétrable.

— Cela ne suffit pas? — On a relevé la mesure des pas de celle qui a jeté le corps dans le puits de la carrière abandonnée... que vous savez. — Et ce sont des pas de femme.

Même immobilité, même impassibilité de la part d'Inès.

— Enfin, — continua le juge, quelque peu étonné de cette impassibilité qui semblait augmenter à mesure que les preuves s'accumulaient, — on a retrouvé ce lambeau d'étoffe arraché à la robe de la criminelle.

Il lui montrait, en même temps, le petit morceau d'étoffe de laine noire, recueilli par lui, sur un buisson, près du lieu du crime.

Inès le considéra attentivement.

— Vous voyez donc qu'il sera facile de savoir qui a laissé les empreintes et qu'il suffira de retrouver la robe...

Inès sourit tristement.

— Oui, monsieur, — interrompit-elle, — cela sera facile, et je vais vous guider.

XXII

OU INÈS PROUVE A M. DALIFROY QU'ELLE EN SAIT PLUS LONG QUE LUI

Inès avait changé d'aspect.

Ce n'était plus la fierté résignée des premiers jours.

Ce n'était plus l'ironie menaçante des jours qui avaient suivi.

C'était une sorte de tristesse résolue, si l'on peut dire, — sem-

blable à celle qu'on éprouve au moment d'accomplir un devoir pénible, mais devant lequel on est décidé à ne point reculer.

— Je vous écoute, — répliqua le juge un peu étonné.

La jeune fille se retourna d'abord vers le greffier.

— Monsieur, — lui dit-elle, — les paroles que je vais prononcer, les révélations que je vais faire sont graves, et il faut qu'elles soient reproduites, *quelles qu'elles soient*, avec la plus grande exactitude.

— Soyez tranquille, — interrompit M. Dalifroy avec ironie, — rien de ce que vous allez dire ne sera perdu.

Inès ramena ses yeux sur le magistrat, et le regarda un instant en silence.

— Monsieur, — reprit-elle enfin lentement, — l'enfant qu'on a découvert, dans une certaine carrière de la route de Châtillon, que, d'ailleurs, je ne connais point a bien été tué par sa mère, étouffé par elle, dans un moment de crise suprême et peut-être de folie passagère, causée par la peur qu'elle avait de son père.

— De son père !

— Oui. — Mais cette enfant n'est pas le mien, et ce n'est pas moi qui ai commis ce crime abominable.

— Vraiment ? — Comment connaissez-vous ce crime, alors, car il est évident que vous le connaissiez, quand je vous en ai parlé. — Et qui serait, suivant vous, l'auteur de l'infanticide ?

Inès le regarda encore et reprit après une dernière et fugitive hésitation :

— Mon enfant, à moi, mon pauvre Georges, est mort, il y a six mois, ainsi que je vous l'ai dit. Je suis accouchée, il y a treize mois, le 15 novembre, dans une pauvre petite chambre, où j'habitais, à cette époque, rue Dauphine, n° 27. Il vous sera facile de le faire constater par la propriétaire de la maison, madame veuve Firmin.

— Prenez bien cette adresse et ce nom — dit M. Dalifroy, en se retournant vers M. Blandineau, dont la plume courait activement sur le papier étalé devant lui.

— Et, — poursuivit la prévenue, — mon enfant est mort le 16 juin suivant, rue de l'Ecole-de-Médecine, n° 39, dans la maison que j'occupais alors...

— Vraiment! — demanda M. Dalifroy, de l'air d'un homme qui ne croit pas un mot de ce qu'il entend.

— J'habitais une mansarde portant le n° 32.

— Continuez. Si c'est là que mourut votre enfant, où et quand son décès a-t-il été déclaré?

— Le 19 juin, à la mairie du Panthéon, et il a été enterré, le même jour, au cimetière Montparnasse.

La voix de la jeune fille avait faibli, depuis qu'elle parlait de cet enfant et de sa mort, et une larme brûlante, mal contenue par les paupières rougies, coula lentement sur ses joues pâles.

Le juge, surpris, suivait ce changement d'allure avec une inquiétude naissante.

Il commençait à craindre qu'elle ne fût innocente de ce crime, et se raidissait, faisant appel à tout son scepticisme de vieux magistrat, se disant :

— La voilà qui joue, à présent, la comédie du sentiment.

Inès passa vivement son mouchoir sur ses yeux et reprit d'un accent un peu plus ferme.

— Vous le voyez, monsieur, je vous donne des renseignements très nets et des dates très précises qu'il sera facile de contrôler.

— On les contrôlera, soyez-en certaine, et dès aujourd'hui.

— Je poursuis : — J'étais mourante, à ce moment, je vous l'ai dit, et mon pauvre enfant mourut de faim près de mon sein tari.

Un sanglot monta à sa gorge.

Elle s'arrêta, puis reprit :

— On me transporta à l'hôpital de la Charité, salle Sainte-Cécile, lit n° 7, où je restai six semaines entre la vie et la mort.

— Alors, — interrompit M. Dalifroy un peu déconfit de cet ensemble de réponses, si faciles, en effet, à vérifier, et qui lui faisait craindre que la prévenue ne sortît indemne de cette seconde accusation, pour laquelle, depuis trois jours, il se félicitait de son habileté, et de ce qu'il appelait sa *seconde vue*; — alors, vous niez absolument être l'auteur de cet infanticide ?

— Je vous donne des preuves, monsieur. — Mais il en est d'autres.

— Lesquelles?

— Les empreintes de doigts restées sur ce pauvre petit cadavre.

— Eh bien?

— Ce sont les empreintes d'une main de femme, et de jeune femme, en effet; mais cette main n'est pas la mienne... la comparaison le prouvera. De même les marques de pas relevées par la justice ne correspondent pas à mon pied. Enfin, la robe à laquelle manque le morceau d'étoffe que vous venez de me montrer, ne m'a jamais appartenu.

La conviction de M. Dalifroy était visiblement ébranlée, et son dépit d'avoir fait fausse route n'était pas moins visible.

Il resta un moment silencieux, paraissant feuilleter les papiers étendus devant lui pour cacher sa déconvenue.

Il releva la tête.

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu plus tôt, fourni plus tôt ces renseignements sur votre identité? — fit-il sèchement.

— Parce que j'attendais, pour les fournir, que cette accusation se produisît.

Le juge la regarda avec un étonnement profond.

— Vous l'aviez donc prévue ?

— Oui.

— Et vous en connaissiez l'auteur?

— Oui.

— Alors, vous en êtes complice ! — répliqua-t-il, avec une sorte de rage interne et se raccrochant désespérément à cette branche.

— Moi !

— On doit dénoncer un crime aussi abominable, quand on le connaît... à moins, je le répète, d'en être le complice.

— Vous voulez que je vous nomme...

— Certes !

Inès se recueillit un instant en silence.

— Eh bien, vous hésitez?

— Pour vous, monsieur, bien que je vous haïsse de toutes les forces de mon âme, non pour moi, — et surtout pour elle, si criminelle qu'elle soit, bien que je ne la connaisse pas, et que je ne l'aie jamais vue.

Devant cette réponse inouïe, M. Dalifroy resta stupéfait, et M. Blandineau lui-même garda une seconde sa plume en l'air.

— Que signifient ces paroles insensées ? — demanda enfin le juge.

— Elles signifient que vous connaissez l'auteur du crime, et que c'est chez vous qu'il faut l'aller chercher, monsieur Dalifroy.

— Vous êtes folle ! — Prenez garde !

— A quoi donc ? Je dis la vérité, et je la dirai jusqu'au bout. — C'est pour cela que je suis ici, — répliqua-t-elle, et son visage charmante exprima tout à coup une résolution impitoyable. Ecoutez-moi sans m'interrompre. Il y a un an, mademoiselle Dalifroy, vous devez vous le rappeler, alla passer deux mois à la campagne, chez madame de Séverin. Elle y fut malade.

M. Dalifroy, en entendant tout à coup sortir ces deux noms accolés ensemble, des lèvres de l'accusée, devint vert, et ressentit comme une douleur sourde et un peu de vertige.

Toutes ses inquiétudes, tous ses vagues soupçons, de la veille et du matin, lui revinrent foudroyants à l'esprit.

Il revoyait le trouble de la veuve du général, quand il découvrit chez elle ce manchon qu'il avait cru reconnaître ; — puis cet accident, cette lampe renversée...

D'instinct, il eut peur.

Pourtant il interrompit la jeune fille.

— Que viennent faire ici les noms de ces deux personnes, — dit-il violemment, — que vous ne connaissez point, qui ne vous connaissent pas, heureusement, et que je vous défends de mêler à cette ignoble affaire.

— Monsieur, — répliqua froidement la jeune fille, avec un accent qui fit passer un frisson dans les veines de cet homme de fer, — vous êtes ici pour entendre la vérité, et vous l'entendrez. — Un crime a été commis. — Vous en cherchez l'auteur. — Osez le connaître !

Je reprends :

Mademoiselle Dalifroy était enceinte ; et c'est à la campagne, chez madame de Séverin, qu'elle accoucha.

— Vous mentez! — hurla le juge hors de lui. — Monsieur Blandineau, n'inscrivez pas ces infamies.

— Tout sera inscrit, ici ou ailleurs, aujourd'hui ou plus tard, — répliqua Inès avec force, bien qu'elle fût plus pâle qu'une statue de cire ; — car, si vous refusez de m'écouter, vous, c'est devant le tribunal, en public, que je parlerai.

M. Dalifroy qui s'était levé, se laissa retomber assis, en proie à une agitation convulsive, qui surprenait chez ce tempérament fait de bile et de glace.

La prévenue profita de ce moment de silence pour reprendre.

— Non, je ne mens pas, et vous le sentez, vous le devinez. — Consultez les empreintes relevées par vous, avec un soin jaloux, j'en suis sûre ! La main qui les couvrira, c'est la main de mademoiselle Dalifroy ; — le pied qui en reproduira la mesure, — c'est le pied de mademoiselle Dalifroy ; — allez, rentrez chez vous, d'où votre fille a disparu ! — C'est pour cela que je parle, car je n'ai jamais voulu la livrer, et ce n'est pas elle que je vise, mais vous, monsieur, — allez rue de Turenne, cherchez parmi les robes de mademoiselle Dalifroy, et vous y trouverez celle qui a laissé un lambeau de son étoffe aux buissons du sentier. — Allez rue de Turenne, pénétrez dans l'appartement, où vécut jadis... une femme....

La voix d'Inès devint tremblante et respectueuse :

— Une femme, — répéta-t-elle, — qui s'appelait madame Dalifroy... Allez dans cet appartement abandonné depuis dix-neuf ans; et, sur le lit de l'absente, de la morte, vous trouverez encore l'empreinte du pauvre petit corps de l'enfant de votre digne fille, étouffé là, par elle, parce qu'on venait de le lui rapporter, parce qu'il pleurait, et parce qu'elle avait peur que ses cris ne vinssent jusqu'à vous.

M. Dalifroy était effrayant.

Son visage marbré de larges taches bilieuses exprimait le plus affreux désespoir, mêlé à la rage la plus insensée.

Ses longs doigts crispés entraient dans la paume de ses mains. Ses yeux se fixaient sur celle qui parlait, avec une intensité de haine et de terreur inexprimable, et sa gorge sèche se refusait à l'émission de la voix.

Cependant, il fit un effort surhumain, et retrouva la parole, parole hachée, sifflante.

— Malheureuse ! — dit-il d'une façon presque inintelligible, — qui êtes-vous donc ?

Elle se redressa terrible, et, se penchant vers lui, le brûlant d'un regard sous lequel il courba la tête :

— Je m'appelle Inès, — répondit-elle. — Je suis la fille de Maurice Aubin et d'Andrée Dalifroy, — votre femme !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



M. Marc Dalifroy froissa d'abord ce billet avec un mouvement de colère.

Deuxième partie. — L'ADULTÈRE

I

LA LETTRE ANONYME.

« Un ami qui désire rester inconnu vous prévient que votre femme a un amant.

« On en cause, et, avant peu, vous serez la fable de votre quartier et de vos amis.

« Ouvrez l'œil et vous verrez.

« Cherchez et vous trouverez. »

M. Marc Dalifroy froissa d'abord ce billet, avec un mouvement de colère, faisant même le geste de le déchirer, comme il arrive presque toujours, quand on se trouve en face d'une révélation qui menace de troubler votre existence, et qu'on voudrait bien anéantir.

Si l'on pouvait, en même temps, en anéantir le souvenir, cela serait fort bien.

Malheureusement, arracher le couteau et le jeter au loin, ne guérit pas la blessure. Elle est faite. Elle saigne, elle cuit, elle s'envenime.

Aussi, après avoir froissé la lettre anonyme, on s'arrête au moment de la déchirer, — et on la relit plus attentivement, en pesant les mots, en comptant les virgules et les points, en analysant l'écriture, l'encre, la couleur et la consistance du papier.

C'est ce que fit M. Dalifroy, dont le visage, généralement pâle, était devenu livide.

— Cela est faux ! — s'était-il dit tout d'abord, — non par confiance en sa femme, ou par estime, ou par excès d'amour qui rend aveugle, — mais par vanité.

Être trompé par sa femme étant ridicule et humiliant, on hésite toujours à se croire de la confrérie des Georges Dandin, pour la même raison qui fait qu'on ne croit pas ceux qui mettent en doute votre intelligence, votre esprit ou vos capacités.

Puis, on a sa vie arrangée, on est accoutumé à se figurer qu'elle durera ainsi : et, tout à coup, vous voilà arraché à votre quiétude, à vos habitudes, obligé d'entrer dans l'action, de combattre, au risque de compromettre souvent de graves intérêts matériels

Vanité, amour du repos, s'unissent pour vous conseiller l'incrédulité.

Ah ! oui, certes, si l'on pouvait détruire le souvenir de la dénonciation, en détruisant la dénonciation elle-même ; si l'on était sûr que le soupçon s'en ira en fumée, en même temps que

le billet anonyme ; si l'on était certain, surtout, que personne ne saura rien, — la lettre irait au feu !

Mais on sait bien qu'il n'en sera pas ainsi !

Et on la garde, on la relit, on l'étudie.

C'est ce que fit M. Dalifroy.

Il la relut même trois ou quatre fois, la retournant. la palpant l'auscultant, la flairant, la soupesant étudiant le timbre de la poste, cherchant un mot, on ne sait quoi, qui lui en fît connaître, ou, tout au moins, supposer la provenance et l'origine.

Cette lettre, qui lui brûlait les doigts, il l'avait reçue, le matin, par la première distribution, le 2 mai de l'année 1847, — c'est-à-dire dix-neuf ans avant l'époque où commence la première partie de ce récit.

M. Dalifroy avait alors trente-cinq ans.

Il était marié depuis trois ans, et il avait une petite fille âgée de dix-huit mois, qui avait reçu le prénom d'Emma.

Il n'était pas encore juge d'instruction, mais il cherchaît à entrer dans la magistrature et à quitter le barreau, où il n'avait aucun succès, sa parole sèche, son esprit dur et tout d'une pièce se prêtant mal à la gymnastique de l'éloquence avocassière.

Défendre un accusé, lui chercher des circonstances atténuantes, grouper les faits et les détails qui pouvaient le faire croire innocent ou diminuer sa culpabilité : autant de choses qui répugnaient à sa nature et qu'il n'arrivait point à faire avec quelque chaleur et quelque fécondité.

Il était né pour accuser, accabler, chercher et démontrer le mal ou le crime, ou la faute.

Il y trouvait un véritable plaisir, il s'y complaisait comme le poisson dans l'eau.

Alors, il devenait habile, perspicace, presque passionné.

Une seule fois, il avait brillé, comme avocat : — c'est qu'il était l'organe de la partie civile, et que sa plaidoirie était un réquisitoire.

Néanmoins la parole et ses grands effets n'étaient point dans sa vocation, ni dans ses moyens.

Ce qu'il lui fallait, c'était le huis-clos du cabinet du juge

d'instruction, le tête-à-tête avec le prévenu, l'interrogataire perfide et glacé.

Il faisait donc d'actives démarches pour quitter le barreau et obtenir les fonctions ternes et redoutables qui correspondaient avec son tempérament.

Et c'est à ce moment qu'il recevait, sur le compte de sa femme, une dénonciation, qui, si elle était vraie, menaçait de produire un scandale où sombrerait son avenir.

M. Marc Dalifroy ressentit, en cet instant, une des plus vives douleurs de son existence.

Lui, l'homme solennel et correct, si dur aux autres, si incapable de pitié ou d'indulgence pour qui que ce soit, trompé, ridiculisé comme le premier venu!

Cette idée le faisait écumer.

Quoi, cette femme, — une femme! — et nul ne méprisait plus profondément la femme, ne la regardait plus complètement comme un être inférieur, voué à l'obéissance, à qui on ne demande qu'une dot, certains plaisirs discrets d'alcôve et des enfants, — lui échappait, pouvait aimer quelque chose en dehors de lui, lui préférer quelqu'un!

Mais, c'était une véritable rebellion! Cette femme lui produisait presque l'effet d'un insurgé, d'un révolutionnaire, — ce qu'il haïssait le plus au monde.

Il sentait grandir en lui, de minute en minute, une jalousie formidable, féroce, faite de bile, de vanité, d'intérêts lésés, où l'amour, comme neuf fois sur dix dans la jalousie, n'entrait absolument pour rien.

A la supposition que sa femme le trompait, il éprouvait surtout un sentiment analogue à celui que le planteur Brésilien éprouve en apprenant qu'un esclave s'est échappé pour reconquérir sa liberté.

— Il serait vrai, se disait-il, — Andrée me tromperait! — Malheur à elle si c'est vrai! Mais cela ne peut être. — Je ne me suis point conduit avec elle comme ces sots maris qui mettent leurs femmes sur un pied d'égalité, qui en font un camarade, un ami, qui lui ouvrent toutes grandes les portes de la vie, qui perdent ainsi leur prestige et leur autorité.

Elle est sortie du couvent pour m'épouser.

Elle ne sait rien.

Elle est religieuse et peu intelligente, assez craintive, très soumise... Elle n'a que vingt-deux ans...

Elle est orpheline...

Je ne lui ai laissé former aucun lien d'amitié avec personne,

Je lui ai fait, tout de suite, un enfant, qui l'a occupée, absorbée, d'abord par la grossesse, puis par les soins qu'exigera la première enfance.

Je lui ai prêché le respect et l'admiration de ma personne...

J'ai étendu chez elle, de mon mieux, tous les préjugés, toutes les niaiseries protectrices dont on bourre l'esprit des jeunes filles.

Je ne me suis jamais livré devant elle, restant renfermé en moi-même, veillant sur ses lectures, ne la conduisant que rarement au théâtre, et encore après avoir choisi les pièces qui ne pouvaient éveiller en elle aucune sensation trop vive ou trop agréable...

Et elle me tromperait!

Et elle aurait choisi un amant... c'est-à-dire un homme qui lui plairait plus que moi ; qu'elle aurait comparé à moi, et qu'elle m'aurait jugé supérieur, — au moins à certains égards !

Il se leva avec fureur.

— Ah! la misérable! la coquine ! si c'était vrai, pourtant!

Il resta un moment silencieux.

— Il n'y a pas de fumée sans feu! — reprit-il, les dents serrées, les lèvres blêmes. — Peut-être exagère-t-on, mais s'il n'y avait rien, on ne m'écrirait pas cela !

La fable du quartier !

Voyons un peu

Il relut encore la lettre anonyme.

— On ne dit pas que cela soit encore, — murmura-t-il, — mais que cela va être ! Oh ! non, pas cela ! Jamais! j'y mettrai bon ordre. On ne me connaît pas. Je serai impitoyable. Mais, avant tout, il faut savoir, et je saurai. Qui cela peut-il être? Un ami, naturellement !

Il s'arrêta.

— Je n'en ai pas !

Je ne reçois point de ces jeunes gens à la mode, dont le métier est de séduire les femmes. — Je ne vois que des hommes sérieux... tous inférieurs à moi comme fortune ou comme situation, bien qu'appartenant tous à un monde grave, fonctionnaires pour la plupart.

Rien de plus vrai que cette observation, M. Dalifroy étant de ceux qui ne peuvent supporter à leurs côtés des égaux ou des supérieurs, et qui ont toujours besoin de dominer ou d'humilier autour d'eux.

C'est pour cela même qu'il parlait avec emphase de la famille, la famille telle qu'elle est organisée encore chez nous, étant la dernière forme du pouvoir absolu, représenté par l'époux et le père, maître chez lui de par la loi ; tuteur éternel et incontesté de ceux que le mariage lui livre ; petite cour fermée, où le despotisme peut s'étaler à son aise, pourvu que le mâle sache choisir une compagne de nature inculte, de caractère faible, d'intelligence bornée et de cœur timide.

Seulement, M. Dalifroy oubliait que l'infatuation de soi-même rend aveugle et que le pouvoir grise ; — de telle sorte qu'il pouvait bien y avoir, dans son entourage, quelque homme de grande valeur, dont il ignorait, lui, le mérite, et que sa femme, en apparence si douce et si soumise, pouvait fort bien, dans le silence, l'avoir toisé, jugé, condamné et exécuté.

— Un bon averti en vaut deux ! — conclut-il enfin, en essuyant la sueur froide qui couvrait son front blême. — Avant huit jours je saurai la vérité.

II

MARC ET ATHÉNAIS.

Voici, d'ailleurs, comment M. Dalifroy s'était marié, quelques années auparavant.

Il venait d'avoir trente-deux ans, et, depuis quatre ans, il était l'amant de madame de Séverin.

C'était alors une belle jeune femme, dans tout l'éclat de sa beauté de blonde potelée, avouant vingt-cinq ans, mais en ayant, en réalité, vingt-huit : — Ce qui est le plus bel âge pour certaines femmes.

Marc Dalifroy tenait énormément à cette femme, et Athénaïs tenait également à lui, bien que l'amour, à proprement parler, n'entrât guère que pour mémoire dans cette union que le temps ne paraissait pas avoir affaiblie, ni devoir affaiblir dans l'avenir.

L'amour passe, la passion s'émousse et s'éteint ; mais il y a de ces sortes d'associations entre homme et femme, qui reposent sur des bases beaucoup plus sérieuses, joignant aux polissonneries du fruit défendu tous les avantages du mariage de raison.

Dire qu'Athénaïs aimait Marc, dire que Marc aimait Athénaïs serait de la pure hyperbole.

La vérité, c'est qu'Athénaïs était de ces femmes qui ne peuvent se passer d'un amant, et que Marc Dalifroy avait trouvé chez elle la maîtresse de ses rêves ; — cette maîtresse qui satisfait les sens, qui ne compromet pas et qui ne demande point d'argent.

Au point de vue physique, en effet, elle était parfaitement appétissante et agréable ; au point de vue social, elle était mariée, par conséquent, discrète, aussi intéressée que lui à ce que le monde ignorât leurs rapports ; au point de vue économique, ayant très bien compris l'homme à qui elle avait affaire, elle s'arrangeait pour ne lui rien coûter.

Il payait autrement : en influence et en considération.

Cet homme sévère et solennel ornait le salon de madame de

Séverin, lui donnait du poids, et répondait, aux yeux du monde, de la *respectability* de la déesse de céans.

De plus, il avait d'admirables relations, et il les mettait au service du mari, qui, par lui, et avec le concours de son épouse, — laquelle travaillait de son côté, à l'insu de M. Dalifroy, — faisait un chemin des plus rapides et des moins pénibles.

En un mot, Marc se payait, sans danger et sans se compromettre, avec Athénaïs, la quantité de vice et d'irrégularité dont tout homme a besoin ; et madame de Séverin, qui n'était point une vertu et que la nullité de son mari n'eût point suffisamment couverte, faisait passer sa contrebande sous le pavillon Dalifroy.

C'était grâce à lui que, mariée à un petit officier incapable et sans fortune, elle avait vu, peu à peu, son salon se remplir de gens sérieux, bien posés, ayant le bras long : de femmes vertueuses et intrigantes ; de telle sorte que Nestor de Séverin, dernier rejeton d'une famille qui avait été quelque chose, autrefois, venait d'être attaché au ministère de la guerre, où il conquérait ses grades sans se déranger.

On pense bien, en effet, qu'Athénaïs tenait à rester à Paris, et n'avait nulle envie de courir, à la suite de son époux, les petites villes de garnison de province.

Elle n'avait, du reste, aucune passion et nul tempérament.

Fille de soldat, élevée à Saint-Denis, elle avait épousé un soldat, et plaçait ses charmes, avec l'habileté et le faire intelligent d'un rentier qui place ses fonds sur de bonnes valeurs, où il cherche moins les gros dividendes que la sécurité.

Chi va piano, vo sano, chi va sano, va lontano, — dit le proverbe italien.

Elle allait doucement, mais sans accidents, et arrivait petit à petit à une assez belle position.

Elle voyait le moment où son mari gagnerait forcément ses épaulettes de général, sans s'aventurer sur le champ de bataille : c'était elle qui faisait campagne et livrait des combats obscurs, mais pratiques, — et le moment où M. Dalifroy, fort ambitieux, devenu magistrat, ajouterait chaque jour à la considération de son salon et élargirait le cercle de son influence.

Quant à M. Dalifroy, sa fatuité lui faisait croire qu'on n'aimait



Je saurai me soumettre et me contenter de ce que vous me donnerez de votre cœur.

que lui, et son avarice se félicitait d'avoir trouvé une femme si peu exigeante du côté de l'argent, — ayant, de plus, au même degré que lui, le respect du *cant*, et la passion de l'estime du monde.

Tout allait donc pour le mieux, dans le meilleur des ménages à trois, — et tout le monde y était satisfait sauf en un point.

M. Dalifroy avait trente-deux ans, et il possédait quelque bien du chef de sa mère, morte peu de temps auparavant, après un long veuvage; mais il commençait à sentir que, pour un homme sérieux et qui est voué à la cravate blanche à perpétuité, le mariage est une nécessité.

Cela pose et cela rapporte. — Cela inspire confiance. Cela complète un personnage tel que l'était M. Dalifroy.

Il avait reçu déjà bien des propositions, et l'on se fût étonné de ne pas lui voir prendre une compagne officielle.

Il était arrivé à l'âge exact, où les gens sérieux se créent une famille.

Cette idée le préoccupait.

Seulement, il avait, d'une part, ses idées particulières sur le choix d'une femme; et, d'autre part, Athénaïs le gênait un peu.

Comment accepterait-elle la chose?

Il n'eût pas voulu se brouiller avec elle ni se séparer d'elle.

Sans qu'il s'en doutât, madame de Séverin avait pris un grand empire sur lui.

Elle lui allait à tous égards, flattait sa vanité, chatouillait agréablement ses vices cachés, le comprenait, et, parfois même sans en avoir l'air, lui donnait un bon conseil.

En un mot, elle savait en jouer, et lui avait créé des habitudes auxquelles il tenait, et qu'il lui eût été pénible et désagréable d'abandonner brusquement.

De son côté, Athénaïs, qui était femme de tête, et qui avait toujours l'œil ouvert sur ses intérêts, sentait venir le moment psychologique.

Elle se doutait bien que M. Dalifroy se marierait un jour ou l'autre.— Cela lui était parfaitement égal, pourvu que cela ne lui nuisît pas.

En femme habile, elle se fit ce raisonnement:

— Il se mariera, certainement. — Il en a envie, et cela ne peut s'éviter. — Or, il se mariera contre moi, ou il se mariera d'accord avec moi.

Si c'est contre moi, c'est-à-dire si j'ai l'air de m'y opposer, — je le perds.

Si, au contraire, je m'y prête, si je l'y aide, si je guide son choix, je le conquiers plus que jamais, et je m'assure plus que jamais son éternelle amitié et son éternelle complicité.

Le tout est donc de trouver une femme qui ne puisse ni lutter avec moi, ni me gêner.

Or, Athénaïs avait justement, sous la main, la femme en question.

C'était une jeune fille de dix-huit ans, dont son mari, M. de Séverin, était tuteur.

On le savait vaguement, mais personne ne la connaissait, ne l'avait jamais vue chez madame de Séverin, qui la faisait maintenir hermétiquement dans un couvent de province, où elle terminait son éducation.

C'est qu'en effet, Andrée Marcelin était charmante, et qu'il ne convenait point à Athénaïs de montrer chez elle, à ses côtés, une jeune personne, dont la beauté eût amené des comparaisons et dont l'extrême jeunesse eût vieilli relativement la blonde madame de Séverin, qui n'était plus assez loin de la trentaine pour braver certains dangers.

D'ailleurs, rien de gênant dans la vie, telle que la menait Athénaïs, comme la présence d'une jeune fille, qui, sans même le vouloir, devient un espion, ou, tout au moins un témoin embarrassant.

Une femme de chambre s'achète et sert.

Une pupille, — c'est autre chose, et madame Séverin avait besoin d'avoir ses coudées franches.

Andrée, devenue orpheline à douze ans, et extrêmement riche, était tombée sous la tutelle de M. de Séverin, seul parent, et encore éloigné, qui lui restât; et M. de Séverin, obéissant à sa femme, en cela, comme dans le reste, — il s'en trouvait trop bien pour ne pas se complaire à cette obéissance aveugle, — avait placé la petite Andrée au couvent à Orléans.

Il allait l'y voir deux fois par an.

Madame de Séverin y allait une fois à Pâques, et la pauvre petite vivait en recluse sans trop se plaindre, ayant su plaire à

la supérieure, qui la savait très riche et se disait que peut-être on en ferait une religieuse, — ce qui eût amené à la communauté une dot des plus affriolantes.

Athénaïs, dans ses rares visites à la pupille de son mari, avait jugé la petite personne.

Elle était jolie, incontestablement, mais maigrelette, et paraissait timide, douce, résignée, sans volonté, sans initiative, peu intelligente, en tous cas nullement *usagée.*

— C'est une niaise, — se disait Athénaïs, — qui ne saura prendre aucun empire sur son mari, et qui subira facilement le joug conjugal, étant dressée à l'obéissance monacale, et n'ayant en tête que les idées que lui a fourrées son confesseur. — Elle ne connaît pas le monde. — Elle s'y sentira perdue, dépaysée, et, au besoin, si je le juge nécessaire, je me ferai son amie, et je la dirigerai à ma guise, de façon qu'elle ne devienne point dangereuse pour moi.

Puisque Marc doit se marier, puisqu'il en a envie, puisqu'il cherche, sans oser me le dire franchement, courons au-devant du danger, prenons le taureau par les cornes et donnons-lui cette petite.

Ce sera un coup de maître, d'autant plus que, n'ayant aucune famille pour l'appuyer et la protéger, pour la conseiller et la guider, elle sera forcément la plus inoffensive de celles que Dalifroy pourrait épouser.

Elle est jolie, elle est fort riche.

Il m'en sera reconnaissant et prendra cela pour une preuve de dévouement et d'abnégation, qui peut me réussir et me l'attacher plus que jamais.

Ceci pensé et conclu, Athénaïs, qui était femme d'action, sous ses airs vaporeux de blonde sentimentale, se mit immédiatement à l'œuvre.

III

OU ATHÉNAIS TIENT L'ENCENSOIR

— Mon cher Marc, — dit un jour Athénaïs à M. Dalifroy, pendant un de ces tête-à-tête qu'ils savaient se ménager, — il s'agit de causer sérieusement. Vous savez combien je vous suis attachée. — Je vous en ai déjà donné quelques preuves, et je viens vous en donner une nouvelle, que peu de femmes dans ma position auraient le courage, je ne dis pas de regarder en face, mais même d'entrevoir seulement dans un lointain vague.

— Je vous écoute, — interrompit M. Dalifroy, quelque peu surpris de ce préambule, ne sachant où il tendait, et se mettant instinctivement sur ses gardes, ainsi qu'il lui arrivait, chaque fois qu'il se trouvait en face d'une circonstance inconnue.

— Voici quatre ans que nous nous aimons, que nous sommes l'un à l'autre, sans qu'un nuage ait troublé cette union, qui a certainement ses côtés coupables, — ajouta-t-elle en poussant un soupir ; — mais on n'est pas maître de son cœur, et, quand une femme mariée à un être nul rencontre un de ces hommes supérieurs à qui rien ne résiste, elle a bien droit, n'est-ce pas, à quelque indulgence ?

— Sans doute ! Sans doute ! — fit Dalifroy plus tendrement.

— Du reste, j'ai toujours essayé de racheter ma faute, en épurant le sentiment qui m'attache à vous, en le relevant par tout le dévouement dont je suis capable.

— Vous avez toujours été une femme adorable, Athénaïs, et, certes, je ne me fusse attaché à aucune autre comme je me suis attaché à vous.

— J'ai fait ce que j'ai pu pour vous rendre heureux... J'aurais voulu y réussir davantage...

Elle poussa un second soupir.

— Mais je ne me suis jamais plaint, fit-il en lui prenant les mains.

— Non, il est vrai...

Cependant il y a des jours où je sens mon impuissance, où je me dis que cette situation fausse... incomplète... ne peut durer éternellement.

M. Dalifroy la regarda avec inquiétude.

— Est-ce qu'elle songerait à une rupture ? pensa-t-il.

Et cette idée le blessa, non pas tant pour la rupture en elle-même, bien qu'il tînt énormément à madame de Séverin, que parce que la rupture, venant d'elle, l'eût vivement humilié.

— Expliquez-vous, — lui dit-il, — je ne comprends pas où vous voulez en arriver.

— Marc, — reprit-elle avec une certaine agitation très réussie, — on dit que l'amour est égoïste. — c'est une calomnie, — du moins en ce qui me concerne.

Quand on aime bien, on doit aimer surtout le bonheur de ceux qu'on aime, et, au besoin savoir se sacrifier à ce bonheur.

J'ai rêvé toujours pour vous les plus hautes situations et la fortune...

Je ne voudrais pas être un obstacle à votre avenir... Or, depuis quelque temps, vous ne m'ouvrez plus complètement votre cœur... mais j'y lis, et je devine ce que vous éprouvez.

— Je vous assure, Athénaïs, que je ne comprends rien à vos discours aujourd'hui.

— Marc, vous avez trente-deux ans : vous êtes un homme sérieux; vous êtes ambitieux, et vous avez raison de l'être; — votre fortune n'est pas aussi considérable qu'elle pourrait et devrait l'être...

Il faut vous marier.

— Me marier ! — répéta M. Dalifroy, assez troublé de cette attaque qui répondait trop bien à ses intimes préoccupations et à ses secrets désirs.

— Ne m'interrompez pas, mon ami.

Il faut vous marier.

Je savais, quand je vous ai connu, que ce jour arriverait tôt ou

tard. — Je n'y pensais qu'en frémissant; — mais je vous aime assez pour tout vous sacrifier, et je serai à la hauteur de mon devoir envers vous.

Vous voyez combien je suis sincère avec vous. — Soyez également sincère avec moi. — Depuis quelque temps vous y songez, vous cherchez, et vous n'osez me le dire...

— Il y a du vrai dans ce que vous dites là, — fit M. Dalifroy, mis à l'aise par la netteté de cette explication; mais croyez bien que je n'ai jamais songé à me séparer de vous, à vous quitter.

— Ne parlons pas de moi, parlons de vous. Vous ne saurez jamais combien je vous aime. Je ne suis pas une de ces femmes sottes et égoïstes, qui font une chaîne d'acier pour leur amant.

Je suis mariée, je sais que je ne puis être tout pour vous, ni remplacer ce qu'une femme légitime apporte à un homme de votre caractère. Je saurai faire la part du feu, supporter ce qui est inévitable; me sacrifier dans la mesure nécessaire à votre intérêt, qui, pour moi, passe avant tout.

Croyez, Marc, que je suis une femme intelligente, une amie dévouée, et non pas seulement une amante.

Je connais la vie et le monde, je comprends ses exigences... Je saurai me soumettre et me contenter de ce que vous me laisserez de votre cœur.

— Athénaïs, vous êtes une femme supérieure, — interrompit M. Dalifroy d'un ton grave. — Et nulle femme ne pourra jamais vous remplacer à mes yeux, ni dans mon cœur. J'ai toujours admiré la sagesse de votre conduite, la raison saine et ferme qui dirige votre existence.

— C'est tout ce qu'il me faut, — fit-elle tendrement.

Mais croyez bien que ce que je vous propose, là, à vous, dont je connais l'immense supériorité, jamais je ne l'eusse proposé à tout autre homme, que j'eusse aimé...

Vous êtes au-dessus des autres, et je vous trate comme vous le méritez, en homme capable de tout comprendre, et dont je suis sûre; — d'ailleurs, de vous, l'amitié même, fût-elle seule, désormais, me rendrait encore fière, sinon tout à fait heureuse.

— Je vois, en effet, ma chère enfant, — reprit M. Dalifroy complètement rassuré et parfaitement satisfait de la tournure

que prenait l'entretien, grâce aux flatteries dont Athénaïs l'assaisonnait, — que l'on peut tout vous dire et penser haut devant vous. Vous avez compris la situation.

J'ai besoin de me marier.

J'ai une certaine fortune, mais inférieure à ce que j'ai droit d'ambitionner, et, de plus, un bon mariage aiderait puissamment à ma carrière, en me donnant ce quelque chose d'assis et de sérieux, qui manque toujours à un garçon.

Mon rêve, c'est d'entrer dans la magistrature, et de quitter le barreau, pour lequel je n'ai point de vocation.

Or, un magistrat doit être marié...

— C'est mon avis, — murmura doucement la blonde Athénaïs.

— J'hésitais, de peur de vous affliger...

— Ce qui m'affligerait le plus, ce serait de n'avoir pas votre entière confiance, de n'être pas celle à qui l'on dit tout, devant qui l'on pense haut. — Votre intérêt, votre avenir, sont tout pour moi.

— Ensuite, — poursuivit M. Dalifroy, — le mariage n'étant, à mes yeux, et dans les conditions où je suis avec vous, qu'une affaire, je voudrais qu'elle fût bonne, et ne devînt pas une gêne pour moi.

— Vous avez raison.

— Vous savez combien peu j'estime les femmes, — sauf vous, qui êtes une exception.

Je ne voudrais donc pas d'une femme qui m'entraverait, qui entrerait dans ma vie, qui la changerait ou tenterait d'y faire peser son influence.

J'ai mes idées sur le mariage.

Le mari doit être tout ;

Le chef, le maitre, dans l'acception la plus absolue du mot.

Je n'entends ni être discuté, ni être dominé.

Or, cela devient fort difficile avec les usages actuels, et le mépris de toute autorité qui s'est infiltré peu à peu dans nos mœurs, et jusqu'au sein de la famille. On élève fort mal les jeunes filles, à présent. — Puis, elles ont des parents, derrière elles, qui veulent assurer leur indépendance... préserver leurs droits.



Madame de Séverin lui conseillait d'accepter et lui dorait la pilule.

Il se leva.

— Cela fait pitié !

— Oui, je connais vos idées.

— Aussi, — ajouta-t-elle mentalement, — je suis ta maitresse, mais j'aimerais mieux me pendre que d'être ta femme !

— Elles veulent du luxe. Il faut leur procurer tous les plaisirs du monde. Le mari n'est plus qu'un camarade ou un banquier. On se lasse du camarade ; on exploite le banquier... et on trompe le mari.

Eh bien, cela, je ne le veux pas, à aucun prix.

Sa figure avait pris une expression de dureté repoussante, qu'Athénaïs étudia avec plaisir.

— Enfin, — ajouta-t-il, en se radoucissant, — je ne voudrais pas renoncer à vous, Athénaïs.

Vous ne m'avez jamais paru plus charmante ; votre beauté se développe tous les jours, et je trouve auprès de vous ce que je ne trouverais auprès d'aucune autre femme.

Il faut dire qu'Athénaïs, en femme intelligente qu'elle était, avait choisi pour cet entretien le moment de la soirée qui précédait celui où elle se rendait à un grand bal.

Elle était sous les armes, c'est-à-dire que sa toilette, savamment combinée pour faire ressortir celle qui la portait, montrait ses épaules blanches et rondes, ses bras potelés, la finesse transparente et rosée de sa peau de blonde grasse.

Il y avait là un petit tableau de genre, de nature à éveiller tous les désirs de Marc Dalifroy, dont elle connaissait les goûts et les faiblesses.

Elle prenait les poses penchées qui pouvaient le mieux souligner ses charmes, et se tenait le plus près possible de lui.

Aussi, au moment où il jetait sur elle un de ces regards éloquents qui racontent les intimes désirs, elle se leva brusquement, lui passa ses bras nus autour du cou, avec des façons de chatte, en lui murmurant à l'oreille :

— Oh ! oui, n'est-ce pas ? Nous nous aimerons toujours !

IV

OU LA MAITRESSE MARIE L'AMANT.

— Je l'espère, répondit-il dans un baiser.

Il faut dire que M. Dalifroy avait cette ardeur de passion physique qui possède, en général, tous ces hommes solennels et d'aspect glacé.

En cela, le magistrat, — et M. Dalifroy l'était de naissance, — ressemble au prêtre et à l'ambitieux, qui ne pourraient, la plupart du temps, jouer convenablement leur rôle d'ennui gourmé et de tenue imposante dans le monde, si quelque exutoire secret ne calmait l'âcreté de leurs humeurs et ne détournait le courant de leurs passions de simples mortels.

L'équilibre se rétablit toujours de façon ou d'autre, et il y a des détentes inévitables qui font leur salut.

Athénaïs connaissait fort bien ce côté de la nature de son amant et savait en jouer, quand il le fallait avec d'autant plus de succès que M. Dalifroy, attaché au rivage par sa dignité, n'était pas de ceux qui dépensent leur trop-plein à tous les carrefours et qu'elle représentait pour lui toutes les fantaisies et toutes les joies défendues.

— Mais, — reprit-il, en se détachant lentement d'elle, — où trouver la femme qu'il me faudrait? Cela est fort difficile... Je cherche et je ne vois pas.

Les unes ont la fortune que je désire; mais leur éducation et leur caractère m'effrayent.

Les autres me conviendraient au point de vue moral, mais la fortune n'est pas suffisante.

Puis, je voudrais aussi que la personne que j'épouserai me fît honneur dans mon salon, sans y jouer pourtant aucun rôle.

Un homme dans ma position, dans la position que j'ambitionne

surtout, a besoin de recevoir, d'aller dans un certain monde, et d'y produire jusqu'à un certain point celle qui porte son nom... Tout cela ne se rencontre pas facilement.

— Je le sais... J'y songe, de mon côté, — interrompit madame de Séverin en le forçant à se rasseoir, tout près d'elle, sur un petit canapé dont elle occupait plus de moitié avec sa personne grassouillette et ses amples jupes, — et je crois avoir trouvé.

— Vraiment !

— La personne à qui je pense pour toi, — continua-t-elle en se penchant à son oreille qu'elle caressait du mouvement de ses lèvres roses, — est riche, très riche ; — elle a au moins soixante mille livres de rente.

— Ce n'est pas trop, mais je m'en contenterais.

— Elle est orpheline.

— Excellent !

— Et depuis longtemps, de telle sorte qu'elle n'a pu subir les mauvaises influences d'une de ces familles dont tu redoutes, avec raison, l'esprit et les habitudes.

— Très bien.

— Depuis six ans, elle est au couvent, dont elle n'es pas sortie.

— Cela est précieux.

— Elle ne sait rien du monde et de la vie.

— Je lui apprendrai ce qu'elle en doit savoir.

— C'est une nature douce, timide, sans initiative...

— C'est ce qu'il faut.

— Accoutumée à la sommission, qui regardera le mariage, comme une fonction austère...

— Parfait.

— Et qui sera, en un mot, entre tes doigts, comme une cire molle, à qui tu donneras l'empreinte voulue.

— Quel est donc ce phénix.

— C'est la pupille de mon mari,— Andrée Marcelin.

— Ah ! Ah ! — En effet, je t'en ai entendu parler, une fois ou deux, mais je l'ai jamais vue.

— Elle a dix-huit ans. — Elle est petite, frêle, brune, assez gentille, — trop même... pour moi...

— Athénaïs, tu n'as rien à craindre...

Et ses lèvres s'appuyèrent avec une violence contenue sur les épaules rondes qu'on lui offrait.

— Peu formée encore... mais qui se développera... et alors...

— Je n'aime que les blondes.

— Il est vrai que les brunes n'ont jamais la peau bien blanche.

— Et la tienne ressemble à la neige où l'on aurait exprimé des roses.

— Ah! Marc, c'est pour toi que j'essaye d'être jolie.

C'est mon mari, — reprit-elle, après un court silence, qui représente sa famille, et de qui elle dépend. — Tu comprends que, par moi, chez lui, tu trouveras pour cette affaire toutes les complaisances imaginables.

Il fera ce que je voudrai, et je voudrai ce qui sera dans ton intérêt.

Tu n'auras pas à compter avec des parents qui dictent le contrat, qui veillent à ce qu'il favorise leur fille.

C'est toi qui en dicteras les termes, pour assurer du mieux possible ton indépendance et t'avantager de la façon la plus sérieuse.

— C'est fort simple, — interrompit M. Dalifroy; — nous nous marierons sous le régime de la communauté, et elle me fait donation de tout, au cas où elle mourrait la première.

De la sorte, quoi qu'il arrive, je reste maître de la totalité de la fortune, alors même que j'aurais des enfants et que je deviendrais veuf. — C'est la seule manière de réserver intacte l'autorité du chef de la famille. — J'y ai souvent réfléchi.

— Alors, cela te convient?

— A merveille!

— Et puis, — ajouta Athénaïs, — bien que je l'aie peu vue, elle est habituée à me regarder comme étant de la famille, comme ayant de certains droits sur elle, puisqu'elle dépend de Nestor.

Une fois mariée, il n'y aura donc pas à craindre qu'elle se choque de notre intimité ni qu'elle essaye de me chasser, ou tout au moins de m'éloigner, comme font généralement les jeunes femmes, à l'égard des autres femmes que leur mari a connues avant son mariage, et paraît avoir en quelque amitié.

Tu t'arrangeras pour exiger qu'elle m'écoute, qu'elle reçoive mes conseils et ma direction, et elle le trouvera tout naturel, puisque je suis, de fait, un peu sa tutrice aussi. Elle acceptera tout, et rien ne l'étonnera, de même qu'elle ne se défiera de rien. D'ailleurs, il faut qu'une jeune femme ait une amie. — Généralement, c'est une ennemie du mari. — Ici, ce sera sa plus fidèle et sa plus coupable complice.

— Es-tu sûre qu'elle ne fera aucune difficulté pour m'accepter?

—Ah! grand Dieu, non! — C'est moi qui lui parlerai... Elle sera trop heureuse de quitter le couvent, où elle est en prison depuis six ans. — D'ailleurs, puisque je me charge de la mission...

— Elle réussira. — J'en suis convaincu. — Mais ton mari...

— Mon mari? — répéta Athénaïs étonnée.

— N'a-t-il aucune vue, à son sujet, aucun projet d'un autre mariage... plus avantageux pour elle... car enfin, je ne suis pas bien riche... c'est à peine si je possède 20,000 livres de rente.

— Nestor fait ce que je veux, tu le sais bien, — Il n'existe pas. — Il n'a ni vue, ni projet. — En eût-il, par hasard, que je soufflerais dessus, et tout serait dit.

— Voilà une femme, — pensa M. Dalifroy, — que j'adore comme ma maîtresse, mais que je n'aurais jamais épousée.

— Es-tu content de moi? — conclut-elle, en assaisonnant la question de son regard le plus provoquant.

— Athénaïs, je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'esprit. — Voilà comment il faut m'aimer: — pour moi, non pour toi.

Et il la saisit dans ses bras avec passion.

— Il se croit fort, pourtant! — se disait madame de Séverin, en dedans, — et je le mène par le bout du nez! Que les hommes sont bêtes! Il pourrait m'échapper par le mariage, qui était inévitable. Je le marie, et il me restera.

Je suis assez contente de moi!

Athénaïs avait raison : il n'y avait de résistance, ni de difficulté à redouter, du côté de Nestor de Séverin, son époux, ni du côté de la jeune fille, Andrée Marcelin.

Elle accepta le mariage avec reconnaissance, comme toute fillette de dix-huit ans, dans sa position, l'eût accepté.

M. Dalifroy ne lui plut, ni ne lui déplut, quand elle le vit.

Il l'intimida, et lui parut d'aspect sévère ; mais la vie, depuis qu'elle avait perdu ses parents, n'avait eu pour elle que des aspects sévères, et elle ne pensait pas qu'elle pût être autrement.

M. de Séverin, qu'elle voyait deux fois par an, avait l'air féroce qu'ont souvent les ganaches, et ne savait rien dire.

M. Dalifroy lui parut plus intelligent, plus comme il faut, et sut lui parler avec cet accent paternel et protecteur qui prend très bien auprès des êtres faibles et abandonnés.

Madame de Séverin, qu'elle voyait peu, mais qui était fort caressante, et pour qui elle se sentait une certaine sympathie, parce qu'elle était jeune, jolie, de façons douces et flatteuses, lui conseillait d'accepter, et lui dorait la pilule.

Elle se livra, sans hésitation et sans ardeur, heureuse de quitter le couvent, et de vivre davantage avec Athénaïs, qui lui avait promis d'être sa tendre amie.

Le contrat, médité et dicté par Marc Dalifroy, fut signé, sans que personne la prévînt, ou l'engageât à se réserver, au moins, la part d'indépendance matérielle que la loi accorde parcimonieusement à la femme mariée, et, un beau matin, Andrée quitta le couvent, pour venir, épouse légitime de M. Marc Dalifroy, habiter l'hôtel de la rue de Turenne, que nous connaissons, pour y avoir déjà pénétré, dix-neuf ans plus tard,

V

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX MARIÉES

Or, il se trouva que cette petite fille était une femme, ou, plutôt, qu'il y avait, dans cette petite fille, l'étoffe d'une femme, comme il y a un papillon dans un ver à soie.

Personne ne s'en doutait; — elle moins que personne.

Restée orpheline à douze ans, elle était tombée entre les mains d'étrangers et d'indifférents : M. et madame de Séverin, — nous les connaissons, — et on l'avait fourrée au couvent,

Ce coup l'avait assommée.

Quand elle se maria, elle n'en était pas revenue encore.

C'est qu'elle avait eu des parents d'une rare élévation de cœur et d'esprit, et qu'enfant unique, elle avait été, pendant ses premières années, adorée et réchauffée par la tendresse maternelle qui lui faisait le plus doux des nids.

Tout à coup, cela avait disparu.

Son père, d'abord, sa mère, ensuite, avaient succombé, frappés en plein bonheur par la maladie, emportés à la fleur de l'âge, la laissant seule, et elle était passée, sans transition, de cette tiède température, aux glaces polaires de l'abandon et de la vie comprimée sous la férule des religieuses.

Son petit cœur s'était resserré.

Le sentiment de son isolement et de sa faiblesse lui avaient fait peur.

Elle s'était sentie sans défense et comme perdue.

Son développement s'était arrêté, ainsi qu'il arrive pour certaines plantes des tropiques, qui, dans nos climats, restent naines et font assez de ne pas mourir tout à fait.

Mais il pouvait suffire d'un changement de milieu, de quelque



La maternité la forma physiquement, la développa...

choc violent, ou d'un rayon de soleil, pour réveiller la sève engourdie.

Lorsqu'elle devint madame Dalifroy, elle avait l'air encore d'une petite fille, malgré ses dix-huit ans sonnés.

Elle était charmante ainsi, avec ses grands yeux bruns, sa figure un peu longue, ses cheveux noirs, ses lèvres rouges, sa bouche d'expression mélancolique, et qui semblait raconter déjà tout un roman de souffrances précoces.

Il y avait un regard dans ces yeux-là ; il y avait un poème dans cette bouche, pleine de douceur et de grâce, mais qui semblait avoir conservé l'ombre de quelque contraction douloureuse.

De corps, Andrée était petite, frêle, mignonne, admirablement prise dans sa taille svelte, la peau légèrement ambrée, comme il arrive aux brunes, la poitrine encore peu formée.

Elle appartenait à ces tempérammen's nerveux, qui ne s'alourdissent jamais sous l'embonpoint, et dont l'énergie, dans la passion, surprend et domine, par le contraste avec les forces apparentes mises à son service.

Elle était charmante, avons-nous dit, mais d'un charme exquis et profond, qui ne devait plaire qu'à des artistes, qu'à des natures délicates et passionnées elles-mêmes.

Pour le gros du public, elle ne pouvait lutter avec l'opulente Athénaïs.

Pour Marc Dalifroy, elle était simplement une petite niaise, une créature sans vigueur et sans danger, faite à l'obéissance, dont il aurait facilement raison, et dont les plus grands charmes, pour ne pas dire les seuls, étaient de lui apporter soixante mille livres de rente, de n'avoir point de famille gênante, et de n'exister que fort peu.

Elle ne trompa point les espérances qui l'avaient fait épouser, et répondit parfaitement au programme.

Son mari, qu'elle n'aimait point et qui l'intimidait, lui inspirait des sentiments analogues à ceux qu'elle avait ressentis pour la supérieure du couvent.

C'était une seconde mère Agnès ; — celle-là en culotte.

Elle le respectait, comme elle avait respecté l'aumônier qui recevait sa confession, et la guidait spirituellement ; le regardait comme un être supérieur ; se laissait prendre à sa solennité ; et, accoutumée au joug, le subissait avec ce nouveau conducteur, ainsi qu'elle l'avait subi avec les conducteurs précédents, ou

qu'elle l'eût subi avec tout autre qui se fût présenté, l'aiguillon en main.

La seule différence, c'est que celui-là lui avait fait un enfant.

Cela n'avait point éveillé ses sens, loin de là !

Cela les avait choqués et lui paraissait un peu répugnant ; mais, puisqu'elle devait obéissance à son mari, en cela comme dans le reste, elle obéissait, dans une de ces passivités sinistres et menaçantes, qui réjouissent tant certains hommes, lorsqu'il s'agit de leur épouse légitime.

— J'ai trouvé la pie au nid ! — se disait M. Dalifroy avec une grande satisfaction.

— C'est une poupée ! Elle est en bois ! — disait Athénaïs, — qui était aussi parfaitement en bois, à cet égard, — mais qui avait l'air de flamber, quand il le fallait.

Le futur magistrat, par surcroît de précaution, s'était d'ailleurs hâté, nous l'avons déjà dit, de faire un enfant à cette enfant.

Cela rentre aussi dans le système de certains maris.

Rien qui les rassure autant et les débarrasse davantage.

Une femme enceinte, une femme qui allaite, une femme qui passe ses nuits et ses jours près d'un berceau, ne s'appartient plus : elle subit tous les esclavages dont la nature a entouré la maternité.

N'est-ce pas pain bénit ?

A cette créature qu'on veut maintenir dans une éternelle enfance ; dont on ne veut développer ni le cœur ni l'esprit, dont on veut séparer son existence, on jette la maternité, comme un os à ronger.

Cela l'occupera.

Cela remplira son cœur, où l'on n'a pas su, où l'on n'a pas voulu entrer.

Cela remplira son esprit qu'on craint d'éveiller.

Cela détournera ses rêves et son imagination, — qu'on ne saurait ni satisfaire, ni diriger.

Et puis, cela éloignera les amants et les occasions d'en prendre.

On laisse la femme à la maison.

Le bébé est là.

Elle n'a plus le temps de voir le monde et de s'y dessiller les yeux.

Elle n'a même plus le temps de lire ou de penser.

Cela est ravissant... pour le mâle.

Eh bien! ce calcul admirable fut pourtant la première faute de M. Dalifroy, et sa première erreur.

D'abord, Andrée étant encore trop peu formée et trop délicate, le médecin interdit l'allaitement: — le rêve de M. Dalifroy pour sa femme.

Il était intarissable, là-dessus, et savait par cœur tout ce que l'on a écrit sur ce premier devoir de la femme!

L'esclavage d'Andrée ne fut donc pas aussi complet qu'il l'eût désiré.

Ensuite, la maternité la forma physiquement, la développa, fit une femme de la petite fille, comme il arrive souvent en pareil cas.

Enfin, les premiers cris d'Emma, éveillèrent, dans le cœur de la mère, certains échos de tendresse, lui donnèrent une vie, une passion, qu'elle ne connaissait point, lui révélèrent le sentiment, la volupté d'aimer et de se sacrifier à ce que l'on aime.

N'ayant jamais connu l'autre amour, n'ayant jamais aimé, ni même eu d'affection quelconque, à proprement parler, pour son seigneur et maître, elle concentra toutes ses forces affectives sur ce sentiment nouveau.

Mais l'équilibre était rompu, le branle était donné.

Elle était amollie, attiédie.

Mille sensations inconnues pénétraient en elle à présent, qui, autrefois, passaient devant elle sans l'entamer.

Elle se sentait une responsabilité, une autorité, une raison d'être, un rôle, un devoir.

Quelqu'un avait besoin d'elle, dépendait d'elle; attendait d'elle son existence et ses joies.

Cela la redressa.

La mère inspira plus de fierté et plus de dignité à la femme.

Ce fut une transformation profonde.

Ce qu'on appelle l'âme, et qui était en elle, non pas mort, mais pas encore vivant, s'agita, se développa brusquement.

On dit que l'amour donne de l'esprit aux filles.

Pour Andrée, ce fut la maternité qui lui révéla la vie, qui révéla Andrée à elle-même.

Ce berceau, près duquel elle veillait, et que son mari avait placé à ses côtés, comme un bouclier protecteur, l'éloigna davantage de ce mari, qui ne répondait à aucune des aspirations nouvelles dont s'emplissait son cœur, et dont il n'avait pas même le plus vague pressentiment.

L'accord qui n'avait jamais existé, devint désaccord.

Tant qu'elle n'avait pas vécu, il n'y avait pas eu lutte entre ces deux quantités, puisqu'elle représentait le zéro dans le total mariage.

Mais, dès qu'elle se mit à vivre, il arriva que ces deux vies se trouvèrent absolument antinomiques.

Elle en souffrit aussitôt, quoique avec résignation et d'une façon encore inconsciente.

Ne sachant ce que c'était que l'amour, et ignorant le monde, elle croyait que le mariage était ainsi fait.

Puis elle avait toujours le respect de son maître.

Elle le jugeait impeccable et aussi carrément estimable et indiscutable qu'il voulait le paraître, et qu'il l'était, — à ses yeux à lui.

Cela eût pu durer longtemps ainsi.

Malheureusement, pour renverser cet échafaudage reposant sur une duperie, il suffisait d'une première désillusion.

Pour faire accoucher cette âme qui s'agitait chez Andrée, il devait suffire d'une grande douleur.

Tout enfantement se fait dans la douleur.

La douleur vint.

VI

LE PREMIER CHOC.

Andrée était une innocente, une écrasée: elle n'était point une bête.

Athénaïs, suivant le programme convenu avec son amant, s'était installée, dès le premier jour, dans le jeune ménage comme une sorte de belle-mère, — belle-mère de la main gauche, et cela n'avait point choqué Andrée.

Au contraire, cela lui avait fait plutôt plaisir.

N'entendant rien à la vie nouvelle qu'elle allait mener, s'y sentant étrangère, intimidée en face de son époux, il ne lui déplaisait pas qu'il y eût, le plus souvent, un tiers entre eux deux, et que ce tiers fût une femme entendue, fort usagée, assez riante et remuante, qu'elle connaissait, à qui elle était habituée à attribuer certains droits d'autorité sur elle.

L'intérieur de Marc Dalifroy était lugubre et glacé.

Avec cela, Athénaïs, fine mouche s'il en fut, avait su prendre des allures d'amie, de sœur aînée et expérimentée ; — elle s'offrait comme un guide, un *cicerone* tout naturel; d'ailleurs elle se montrait fort caressante avec la *petite*, ainsi qu'elle l'appelait, —et Andrée était sensible à toute apparence de caresse ou d'affection.

Ce joug lui parut d'abord tout charmant, dissimulé qu'il était sous les fleurs de l'affabilité perfide et superficielle de madame de Séverin.

Cela ôtait à la jeune mariée la fatigue de vouloir, de chercher ; son maître et seigneur, de plus, l'encourageait à cette intimité qui semblait le satisfaire.

Nulle raison pour la nouvelle venue de se défier ou d'y résister.

Ce fut, aux premiers jours, une abdication complète.

Le ménage d'Andrée fut le ménage d'Athénaïs, par procuration.

Elle y régentait tout, disposait des occupations de la femme officielle, lui disait comment elle devait s'habiller, lui expliquait ses devoirs vis-à-vis du mari, et l'enfonçait, de sa main blanche, en souriant, dans la fange de l'esclavage, jusque par-dessus la tête, — lui faisant des obligations et du rôle de l'épouse un tableau approprié à la place qu'on voulait qu'elle occupât, dans ce ménage... à trois.

Andrée ne songea pas, de quelque temps, à se demander si Athénaïs occupait la même place, dans son propre intérieur, et pratiquait ses propres conseils.

Tout cela changea, quand elle fut mère.

Nous l'avons dit, la maternité, en lui apportant la tendresse et la responsabilité, lui apporta la dignité, et éveilla sa volonté.

Vis-à-vis de son mari, qu'elle n'aimait point et qu'elle regardait comme un maître, dont il avait pris les façons, dès la première heure, abdiquer ne lui coûtait rien.

Elle ne se sentait le désir d'exercer aucun rôle avec lui.

Lorsqu'elle eut une fille, elle aima ce petit être plus faible et plus dépourvu de défense qu'elle-même, qui ne pouvait vivre que de sa vie à elle; — et, alors, le besoin d'augmenter sa propre vie apparut.

Elle se réveilla, ouvrit les yeux, regarda.

Il avait fallu prendre une nourrice sur lieu.

Ç'avait été Marguerite, brave fille de la campagne, restée veuve avec un enfant en bas-âge, qu'elle avait laissé au village, pour venir à la ville gagner, avec son lait vendu à d'autres, le lait de son propre fils.

Marguerite s'attacha à sa maîtresse et à la petite Emma.

Elle n'avait point d'éducation, ni un grand nombre d'idées; mais elle avait du cœur et son gros bon sens.

Tout en restant à sa place, et sans se familiariser, — car Andrée, quoique douce et bonne, était très renfermée, et ne se

familiarisait point, en partie par timidité, — Marguerite laissa tomber quelquefois un mot ou apparaître un sourire, en certaines occasions, lorsqu'il s'agissait de madame de Séverin, qui commencèrent à éveiller l'attention de la jeune femme.

Andrée s'aperçut tout à coup qu'Athénaïs entendait, chez elle, le mariage d'une façon bien différente de celle qu'elle prêchait à sa pupille.

Chez M. de Séverin, c'était visiblement la femme, comme on dit vulgairement, qui portait les culottes.

Madame de Séverin y avait le verbe haut, les allures indépendantes, y semblait à l'aise, absolument libre, commandait, dirigeait, sortait quand bon lui semblait, recevait qui lui plaisait, ne rendait point de comptes, régnait et régentait.

Elle était quelqu'un.

Andrée était à peine quelque chose.

Elle était tout.

Andrée n'était rien.

Cela commença à la faire réfléchir.

Était-ce une exception ?

Ou bien cela pouvait-il se rencontrer souvent, généralement ?

Cela ne lui plaisait guère.

Andrée n'était pas née pour commander, et la dictature la révoltait au lieu de l'attirer.

Là n'était point son idéal secret.

Marguerite paraissait avoir beaucoup aimé son mari.

Elle en parlait souvent avec des larmes dans les yeux.

Andrée eut une curiosité, et l'interrogea, ou plutôt se prêta à l'écouter mieux qu'elle n'avait fait jusque-là.

Marguerite n'en demandait pas davantage pour débrider sa langue de commère villageoise.

De fil en aiguille, elle raconta sa vie : son enfance employée à garder les oies, puis sa jeunesse et ses amours avec François, et leur mariage, qui n'avait duré que deux ans.

Or, il se trouva que Marguerite et François vivaient comme deux bons camarades qui s'adorent, et que Marguerite mariée, avait été, aussi, quelqu'un chez elle.



Vous chasser, vous, la nourrice de mon enfant!

François la consultait sur tout, la laissait chez elle maîtresse de tout, ne s'occupait que d'elle, en dehors de ses travaux, vivait avec elle sur le pied de l'égalité parfaite, et l'entourait, à sa façon de paysan, peu raffiné, il est vrai, de cette galanterie, de ces

preuves de douce et sincère affection, que madame Dalifroy n'avait jamais connues.

Cela se rapprochait davantage de l'idéal inconscient d'Andrée ; — et ses réflexions en devinrent plus vives et plus incessantes.

Un beau jour qu'Andrée assistait au déjeuner d'Emma, fourni par le sein blanc et tout gonflé de la fraîche et appétissante Marguerite, Andrée, qui paraissait préoccupée, releva vivement la tête, et dit, d'un ton brusque, à la nourrice :

— Vous n'aimez pas madame de Séverin.

Athénaïs était venue ce matin-là.

Elle avait donné des tas de conseils et fait des tas d'observations, au sujet de l'enfant, qui avaient blessé Andrée, sans qu'elle eût osé, néanmoins, le montrer.

Elle était mère, sa fille était à elle, et elle s'irritait qu'une autre s'en mêlât, sur un certain ton.

La nourrice lui avait souligné sa propre irritation, en répondant d'un air assez revêche à l'amie de la maison, et en grommelant après son départ :

— De quoi donc qu'elle se mêle? C'est pas à elle, l'enfant. Ça regarde madame, après tout!

Quand Marguerite entendit ces mots :

— Vous n'aimez pas madame de Séverin !

Elle tressaillit, et répondit aussitôt :

— Ah! madame! ne dites pas cela ! On me ferait chasser!

Et cela me ferait trop de peine, non pas tant seulement parce que la place est bonne, que parce que j'aime bien le bébé... et vous aussi, allez!... qui êtes si douce... si résignée.

— Résignée ! — répliqua Andrée avec un accent de surprise.

— Oh ! pardon, madame... ça ne me regarde point... Ne m'en voulez pas !

Andrée se tut une seconde.

Elle était visiblement très agitée.

— Qui est-ce qui vous ferait chasser?

— Cette dame...,

— Quelle dame ?

— Vous savez bien qui je veux dire...

— Non.

Marguerite baissa la voix.

— Oh! que si.

Andrée était devenue très rouge.

— Je ne vous comprends pas, — fit-elle. — Est-ce de madame de Séverin que vous voulez parler?

— Oh! pour sûr!

— Et vous croyez qu'elle me ferait vous chasser?

— Non pas vous, mais monsieur.

— Mon mari?

— Ne vous fâchez pas! — Mettons que je n'aie rien dit.

— Vous chasser, vous, la nourrice de mon enfant!... qui me convenez... qui avez d'excellent lait... qui soignez très bien ma fille!...

Ah! je voudrais voir ça! — ajouta Andrée, presque hors d'elle-même, — avec un accent d'énergie et de colère si nouveau, si inattendu chez elle, qu'elle s'en arrêta elle-même tout interdite, tandis que Marguerite la regardait stupéfaite.

— Ah! ben, si c'est comme ça, à présent, — fit la paysanne, avec un regard d'intelligence, — j'en suis ben heureuse. — A la bonne heure, donc. — C'est vrai, ça, que l'enfant est à vous, et le père aussi... et tout ici... quoique ça n'en ait pas trop l'air.

— Taisez-vous! — fit violemment Andrée; et, sortant brusquement de la pièce, elle rentra dans sa chambre où elle fondit en larmes.

VII

OU LA RÉVOLTE COMMENCE.

— C'est pourtant vrai, — se disait-elle, — que je ne suis pas chez moi, ici !

Cette pauvre paysanne s'en aperçoit, le pense, le dirait, si je voulais, le dit même, à chaque instant, sans que je le veuille, par ses regards, ou par ses sourires, ou par des paroles jetées en l'air !...

Athénaïs ne vit pas ainsi dans son ménage.

Marguerite n'y vivait pas ainsi, non plus...

Elle s'arrêta tout à coup.

Mille faits, inaperçus jusqu'alors, lui sautaient brusquement aux yeux.

Puis, elle remonta dans sa courte existence, se revit chez ses parents, quand elle était toute petite.

Il lui semblait que c'était si loin !...

Et pourtant il n'y avait guère que six ou sept ans!

Quand elle pensait à son père et à sa mère, — et elle y pensait souvent, — c'était pour les pleurer.

Jamais elle n'avait songé à se rappeler ce qui se passait chez eux.

Tout s'y résumait pour elle en quelques points lumineux :

Son père la faisait sauter sur ses genoux, sa mère la couvrait de baisers.

Il lui en restait un tel éblouissement au cœur, que cela faisait la nuit sur tout le reste.

Maintenant, elle voyait clair. Elle se rappelait comment ils vivaient ensemble, comment ils se parlaient.

Cela ne ressemblait nullement à ses rapports à elle avec son mari.

Sa mère aussi était quelqu'un chez elle.

Elle avait son franc-parler.

Elle était reine !

Nulle femme étrangère ne se mêlait à la vie intérieure.

Pourquoi n'en était-il pas ainsi chez elle, chez M. Dalifroy?

Elle était jeune, inexpérimentée, ignorante de la vie et du monde, inhabile à diriger un intérieur... soit.

Mais sa mère, quand elle s'était mariée, avait dû commencer par être aussi ignorante, aussi inexpérimentée !

Athénaïs, elle-même, avait été ainsi, tout d'abord...

Cela était évident.

C'était là, après tout, l'histoire de toutes les jeunes filles qui se marient.

Qu'est-ce qui les avait donc changées?

Qu'est-ce qui leur avait donc donné cette assurance et cette autorité?

— Le mariage !

Pourquoi était-ce le contraire avec elle?

Pourquoi son mari la traitait-il toujours en petite fille, en être inférieur, qu'on tient à distance, par un mélange d'indifférence et de despotisme?

Pourquoi ne lui avait-il jamais parlé de rien, que de ses devoirs d'obéissance et de soumission?

Pourquoi ressemblait-il toujours, avec elle, à un dieu qui se compromettrait, s'il se mettait sur un pied d'égalité ou d'intimité?

Pourquoi jamais un mot de tendresse, ou de sympathie, ou de confiance, ou d'expansion?

Et Andrée alignait, dans son cerveau enfiévré, les points d'interrogation, sans y ajouter encore une réponse.

Mais une figure se détachait toujours obstinément, au milieu des ténèbres où elle se trouvait.

La figure d'Athénaïs !

Et cette figure, maintenant, l'irritait, la choquait.

Marguerite lui avait dit qu'Athénaïs la ferait chasser par M. Dalifroy, si on savait que Marguerite n'aimait pas madame de Séverin.

Oh ! ça c'était trop fort!

Et pourtant, c'était vrai !

Andrée le sentait, le savait.

Elle avait beau vouloir se mentir: — oui, encore une fois, c'était vrai !

La nourrice paraissait la plaindre.

Elle lui avait dit qu'elle n'avait pas l'air d'être chez elle.

Il fallait que cela fût, puisque cela frappait, même cette pauvre fille de la campagne, qui avait été mariée aussi, qui était mère, et qui, certes, n'eût pas supporté une Athénaïs à ses côtés.

Cela se voyait bien à ses façons de regarder madame de Séverin, à sa maussaderie, quand madame de Séverin lui parlait ou la conseillait.

Puis Andrée se sentit lasse de toutes ces questions qui se pressaient dans son esprit; effrayée de ce problème qui se posait devant elle; brisée par l'émotion sourde et vague que cela éveillait dans son cœur.

Cela lui donnait comme une sorte de vertige.

Elle avait peur d'aller plus avant.

Elle avait peur de la réponse qui grondait en elle, de l'état nouveau où cela la plongeait.

Après un premier mouvement rapide et tout instinctif de révolte, une sorte de mollesse lâche l'envahissait de nouveau, qui lui conseillait de ne pas voir, de ne pas entendre.

Elle eût voulu retrouver ce calme de la mort, qui avait accompagné ses débuts de femme mariée, et qui la fuyait davantage, d'heure en heure, depuis qu'elle était mère.

Pendant plusieurs jours, elle resta hésitante, flottante, très-malheureuse.

Enfin, l'habitude reprit le dessus, et fatiguée de ce premier effort, elle crut s'être rendormie.

Cependant, elle éprouvait un besoin de mouvement physique qu'elle n'avait jamais ressenti jusqu'alors.

Elle aspirait au grand air.

Elle avait envie de voir les rues de Paris seule ; d'aller seule dans quelque promenade publique ; de marcher seule à travers le bruit et le mouvement.

M. Dalifroy s'absentait régulièrement, chaque jour, vers le milieu de la journée, et jamais Athénaïs ne venait à ces moments-là.

Un lundi du mois juin, il faisait un temps admirable.

La nourrice restait à la maison avec Emma, qui était légèrement indisposée.

Andrée se sentit prise d'une de ces irrésistibles envies de sortir, qui s'emparent de nous, parfois, comme si nous avions, quelque part, un rendez-vous important et qui ne peut s'ajourner.

Elle s'habilla, et sans rien dire à personne, sans même embrasser sa fille, en pensionnaire qui s'échappe et craint d'être surprise, elle sortit et se dirigea vers le Luxembourg.

Pourquoi?

Parce que c'était loin.

D'abord, l'air, le mouvement, les allées et venues des passants, l'occupèrent et lui firent plaisir.

Elle arriva ainsi au jardin du Luxembourg.

Il était plein d'enfants qui jouaient sous l'œil de leurs bonnes ou de leurs mères.

Sur les bancs, sur les chaises, à l'ombre des marronniers, partout, de jeunes femmes travaillaient ou causaient, en surveillant les ébats de leurs bébés.

Andrée regarda toutes ces femmes.

Elle leur trouva l'air heureux, et surtout assuré: — elles avaient toutes ce je ne sais quoi qui lui manquait.

Sa solitude, alors, lui fit mal.

On la regardait. — Cela la troublait. — Elle ne savait que faire, où aller.

La sensation de son isolement, du vide de sa vie, lui causa une douleur atroce.

La joie peinte sur ces visages lui donna envie de pleurer.

Elle eut un accès de désespoir.

Elle s'enfuit.

Retourner chez elle?

Cela lui faisait horreur.

Elle grelottait sous le chaud soleil, à l'idée de l'hôtel glacé de la rue de Turenne.

D'instinct, elle se dirigea vers la rue de l'Est, qui bordait, à cette époque, le jardin du Luxembourg, et où demeurait madame de Séverin, qui, n'étant pas encore générale, n'occupait pas le quartier aristocratique de la rue des Pyramides, où nous l'avons vue plus tard...

Pourquoi allait-elle chez madame de Séverin?

Parce que c'était la seule femme qu'elle connût intimement; — la seule créature qui lui parlât avec amitié, si banal que cela fût; — qui lui fît quelques caresses; parce qu'elle avait besoin de quelque chose de doux autour d'elle, de se sentir moins abandonnée, de réchauffer son être grelottant à une tiédeur quelconque.

Du reste, elle ne réfléchissait pas.

L'instinct la guidait; la fatalité aussi.

Jamais elle n'était allée ainsi, à l'improviste et à pareille heure, chez madame de Séverin, chez qui elle allait seulement certains jours, à certaines heures, et qui venait infiniment plus souvent chez Andrée qu'Andrée ne venait chez Athénaïs.

Madame de Séverin habitait au troisième étage de la maison de la rue de l'Est, portant le n° 35.

Andrée monta, sans rien demander à la concierge, qui ne fit pas même attention à elle, et sonna à la porte de sa tutrice.

Une petite bonne vint ouvrir.

Elle était depuis peu chez Athénaïs, qui n'avait point encore de domestiques mâles, et se contentait de deux femmes, dont l'une faisait fonction de femme de chambre.

— Est-ce que madame de Séverin est chez elle? — demanda Andrée.

— Je n'en sais rien, — répondit la bonne. — J'étais sortie pour une commission, et je rentre à l'instant. Mais la femme de chambre doit le savoir... et si madame veut attendre, je vais le lui demander.

— Oh! c'est inutile, — fit Andrée, qui ne voulait pas être contrainte de rentrer immédiatement chez elle, au cas où Athé-



Brusquement, automatiquement, elle baissa la tête et regarda.

naïs n'eût pas été là. — Je vais m'en assurer moi-même.. Vous me connaissez bien, n'est-ce pas?

— Parfaitement : — madame Dalifroy, si je ne me trompe?

— C'est cela! — Si madame de Séverin est sortie, je l'attendrai au salon, voilà tout. Je connais la maison.

Et, sans attendre la réponse de la nouvelle bonne, qui paraissait peu entendue, elle traversa l'entrée et ouvrit la porte du salon, qui se trouvait en face d'elle.

Andrée y fit quelques pas avec découragement.

Elle ne voulait plus être seule.

Elle fuyait ses pensées.

Puis, elle se dirigea vers une porte qui conduisait dans la chambre particulière d'Athénaïs.

— Peut-être est-elle là, — se dit-elle. — Ce c'est pas son jour de réception. M. de Séverin est au ministère. Elle n'attend personne.

Arrivée à cette porte, elle essaya de l'ouvrir.

Elle était fermée.

Cela étonna Andrée, qui resta un instant immobile.

Tout à coup elle entendit un bruit étrange qui venait à elle, à travers cette porte fermée.

On eût dit un bruit de baisers !

Elle tressaillit, surprise, et tendit l'oreille.

Un murmure confus de voix frappa son oreille.

Il lui sembla que ces voix ne lui étaient pas inconnues.

Pour sûr, elle reconnaissait celle d'Athénaïs... puis... une voix d'homme...

Son premier mouvement fut de se reculer.

Mais un éclat de rire la cloua sur place.

Oh ! ce rire...

C'était celui de Marc Dalifroy, de son mari.

Etait-ce possible ?

Oui, après tout !

Il était assez lié avec madame de Séverin.

Il la voyait souvent.

Qu'y avait-il là d'extraordinaire ?

Mais pourquoi la porte était-elle fermée ?

Andrée sentait son cœur s'agiter dans sa poitrine.

Cependant elle était si innocente et si foncièrement honnête, avec pas mal de candeur, qu'elle allait s'éloigner, par discrétion, — craignant aussi de se trouver en face de son mari, qui lui faisait toujours froid et qu'elle redoutait de contrarier par sa pré-

sence inattendue, se croyant elle-même un peu en faute, au sujet de sa sortie indépendante, — quand elle entendit de nouveau un bruit de baiser prolongé.

Sans savoir ce qu'elle faisait, elle se rapprocha et colla son oreille à la porte, obéissant à une impulsion indépendante de sa volonté.

En écoutant, elle devint pâle ; — puis, apercevant le trou de la serrure, brusquement, automatiquement, elle baissa la tête et regarda.

VIII

PAR LE TROU DE LA SERRURE.

La clef était en dedans, mais tournée de façon qu'au lieu de boucher l'ouverture elle laissait un libre passage à la vue.

Voici donc ce qu'Andrée aperçut et ce qu'elle entendit.

Marc Dalifroy et Athénaïs étaient ensemble.

Athénaïs portait, pour tout costume, un long peignoir léger, comme une femme qui reste seule chez elle.

Marc Dalifroy avait son costume habituel, — c'est-à-dire qu'il était vêtu de noir des pieds à la tête.

Cependant c'est à peine si sa femme le reconnut, tant ses manières et son visage étaient différents de ses manières et de son visage de la rue de Turenne.

C'était un autre homme.

Plus rien de raide et de solennel : un grand laisser-aller; une expression inconnue ; le sourire épanoui, l'œil vif et brillant, les lèvres et l'oreille rouges, l'air bon enfant et animé, les gestes naturels.

Il était non pas assis, mais à demi étendu, près de la cheminée, sur une chaise longue, qu'Andrée connaissait bien, et

Athénaïs, les cheveux mal attachés, flottant en partie sur les épaules, allait et venait, souriante, à travers la chambre, avec des ondulations de corps qui frappèrent Andrée.

Elle aussi, elle était toute différente de l'Athénaïs qu'elle avait vue jusqu'alors.

Elle lui trouvait quelque chose d'extraordinaire et le regard effronté.

Tout en allant et venant, elle frôlait de son peignoir léger, les jambes de Dalifroy, qui la suivait d'un œil enflammé.

Andrée distinguait même, sur le blanc du globe, un lacis de petites veines pourpres, qu'elle n'avait jamais remarqué, chez son mari, non plus que cette mobilité des narines, qui se gonflaient et s'abaissaient alternativement, et parfois avec une grande force.

Tout en marchant, tout en ondulant à travers la petite pièce, tout en se frôlant contre les genoux de Marc Dalifroy, Athénaïs parlait à voix basse.

Toutes ses paroles ne venaient pas jusqu'à l'oreille de madame Dalifroy, mais il en venait des lambeaux étranges qui la stupéfiaient, qui la faisaient frémir, qui lui donnaient la chair de poule, qui arrêtaient le battement de son cœur.

Les réponses de son mari lui parvenaient plus distinctes.

Il avait une ces voix mordantes et un peu aiguës qui scandent les syllabes, et se font entendre à distance : habitude d'avocat; effet de tempérament.

D'abord, Andrée constata qu'ils s'appelaient par leurs petits noms.

Madame de Séverin disait :

— Marc, en s'adressant à lui.

M. Dalifroy disait :

— Athénaïs, en s'adressant à elle.

Elle les avait toujours entendus s'appeler : M. Dalifroy et madame de Séverin.

Ensuite ils se tutoyaient.

— Tu peux voir si j'avais raison, — venait de lui dire Athénaïs.

— Oui, ma charmante, et je t'en aimerai encore davantage, si c'est possible, — avait répondu M. Dalifroy.

Puis quelques phrases lui avaient échappé.

— C'est une poupée, — avait encore dit la blonde madame de Séverin, en riant de toutes ses dents blanches.

— Je l'aurais commandée exprès que je n'aurais pas été mieux servi ! — avait répliqué le mari d'un ton satisfait et dédaigneux à la fois.

— Sais-tu que j'ai manqué, un instant, d'en être jalouse ? — avait-elle repris en se rapprochant de lui.

— Toi ? Quelle folie !

— Dame ! Elle est gentille, après tout...

— Elle n'est pas mal : la beauté du diable, la jeunesse... Mais c'est froid, cela ne sait rien.

— Est-ce que tu t'en plains ?

— Non, certes ! Tu connais mes idées à cet égard...

Ici quelques paroles échappèrent à Andrée.

— Ce n'est pas cela que je lui demande, au contraire ! — continua M. Dalifroy. — Et je serais désolé qu'elle fût autrement.

— Aussi tu t'arranges pour cela, diplomate ! — fit Athénaïs, avec un regard si expressif, qu'Andrée, sans en comprendre la portée, s'en sentit toute remuée.

De qui parlaient-ils donc ?

— Oui, — reprenait Athénaïs, — elle est gentillette, à la façon d'une pensionnaire. Ce n'est pas une femme. Elle est raide, empruntée, les formes sèches... et d'une niaiserie... Elle ne sait point marcher...

Elle est toujours la même. De grands yeux noirs... c'est vrai, mais qui ne disent rien.

— Elle est agréable dans un salon, et suffisante pour élever des enfants. C'est tout ce que je lui demande, — tu le sais bien, — interrompit-il avec un regard qui secoua aussi celle qui entendait et voyait.

Mais pourquoi me parles-tu toujours d'elle ? Tu sais bien qu'elle ne peut pas lutter contre toi... Elle n'y songe pas, et je ne l'endurerais pas ! — fit-il, en reprenant, pour une seconde, un visage qu'Andrée connaissait.

— Bien vrai, n'est-ce pas ? — s'écria Athénaïs en s'arrêtant devant lui, et en lui posant ses deux mains sur les épaules.

Marc Dalifroy se redressa un peu, écarta les jambes de façon à ce que madame de Séverin pût se rapprocher davantage de lui, et les referma sur elle.

Elle eut un petit rire aigu de femme qu'on chatouille.

— C'est qu'il fallait que j'aie bien confiance en toi, pour te faire faire ce mariage,

— Je n'aurais pas mieux choisi... Je n'aurais même rien trouvé qui me convînt autant, à tous égards : — de la fortune, une bonne éducation religieuse, pas de volonté, pas d'idées, pas de sens, pas de famille.

— Et un enfant qui t'en débarrasse pour longtemps. Il faudra les espacer, pour qu'elle n'en sorte pas.

— Parbleu !

Il l'attira contre sa poitrine.

— Si tu savais ce qu'elle m'a dit, l'autre jour !

Elle se pencha à son oreille.

Tous deux éclatèrent de rire !

— En voilà assez sur Andrée, — murmura-t-il enfin. — Parlons d'autre chose, veux-tu ?

— Au diable la petite *Zéro* ! — s'écria Athénaïs, en collant ses lèvres sur les lèvres de Marc Dalifroy.

Son nom n'apprit rien à Andrée.

Depuis quelques instants, elle savait déjà que c'était d'elle qu'il s'agissait.

Mais ce nom, prononcé ainsi, lui traversa le cœur d'une douleur aiguë comme un coup de poignard.

Cependant, elle ne tomba pas.

Elle était de pierre, et, en même temps, tous ses sens avaient acquis une acuité extraordinaire.

A présent, elle percevait le plus faible murmure.

Pas un mot qui lui échappât !

Pas une intonation que son oreille ne saisit.

Les plus petits détails, les plus insignifiants, pénétraient dans son œil.

C'était quelque chose de presque semblable à la vision du sommeil magnétique.

Athénaïs s'était penchée sur son amant et leurs lèvres s'étaient unies.

Marc Dalifroy la serrait de ses genoux, tandis que ses mains se rejoignaient derrière la taille de la blonde opulente.

Andrée voyait, sous l'étoffe légère du peignoir, la cambrure des reins, la ligne du dos, partant de la nuque, comme un vallon, entre les épaules ouatées d'embonpoint ; puis la saillie de la hanche, le haut de la cuisse, et, tout en bas, la rondeur appétissante du mollet, moulé par la mousseline qui se plaquait sur les chairs.

Une seule épingle retenait la chevelure, et Andrée la voyait peu à peu se détacher, s'incliner sous le poids des boucles blondes qui frémissaient légèrement aux secousses de ce baiser prolongé.

Les jambes de Marc Dalifroy aussi devenaient expressives.

Elles se serraient autour des jambes d'Athénaïs avec des torsions de serpent.

Les genoux osseux du futur magistrat semblaient vouloir percer le drap du pantalon qui les recouvrait, et qui s'était retroussé, en partie, au-dessus de la bottine, laissant apercevoir une ligne blanche formée par la chaussette.

Les mains, croisées sur les reins d'Athénaïs, se serraient, semblaient vouloir entrer dans les chairs de la jeune femme.

Andrée les voyait, ces mains sèches, aux longs doigts disgracieux, rougir, se gonfler, écarter et recourber leurs phalanges, tandis que les veines s'y dessinaient en bleu foncé, devenaient violettes, paraissaient prêtes à éclater.

Cela dura longtemps.

Puis Athénaïs se raidit, détachant son visage du visage de M. Dalifroy, rejetant la tête et le buste en arrière, repoussant Marc de ses deux bras.

L'étreinte se desserra.

Il laissa retomber ses mains.

Athénaïs s'éloigna d'un pas, mais resta debout devant lui.

M. Dalifroy avait le visage empourpré, les yeux étincelants.

Sa poitrine se soulevait. On eût pu compter les battements de son cœur.

Ses lèvres paraissaient sèches.

Ni l'un ni l'autre ne parlaient plus.

Alors, elle, tranquillement, avec un sourire triomphant, et d'un geste presque machinal, elle dégrafa son peignoir, puis le rejeta loin d'elle.

Lui la regardait sans bouger.

Elle apparut en corset de satin noir, sur lequel débordaient des blancheurs appétissantes.

Ses bras nus, ronds et blancs comme du lait, sortaient d'un doigt de manche brodée, près de l'épaule, aux courbes arrondies et fuyantes.

Ses jupons glissèrent, et, du pied, elle les envoya rejoindre le peignoir.

Sous sa chemise courte et transparente apparurent des bas de soie noire tendus et son cou-de-pied saillant, dans une mule de velours rouge.

De ses deux mains potelées, elle saisit le corset, oscilla légèrement sur elle-même, se cambrant, pour faire sauter les boutons de leurs agrafes de métal, avec un craquement sec. . . . . .

. . . .

Marc s'était levé.

Il avait enlacé Athénaïs.

Ses lèvres ardentes couvraient de baisers les épaules et les bras.

Et, pour chaque baiser, Andrée haletante ressentait une morsure, comme une brûlure sur ses chastes chairs.

. . . .

Enfin, elle glissa lentement sur ses genoux; son corps frêle se pencha en arrière, et elle s'allongea sur le parquet, les jambes repliées, immobile et muette.

C'était moins de l'évanouissement que du tétanos.



Je venais de constater que vous étiez la maîtresse de mon mari!

IX

LA PETITE « ZÉRO »

Lorsqu'elle revint à elle, Andrée était couchée.
D'abord, elle ne comprit pas où elle était.

Elle regardait autour d'elle, d'un regard éteint, un peu hébété même.

Ce n'est pas qu'elle souffrît.

Non.

Seulement sa tête était de plomb, et il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais la relever.

Cela ne dura pas.

Tout à coup la vision lui revint nette.

Bien qu'il fît assez obscur dans la chambre où elle se trouvait, et dont on avait abaissé les grands rideaux, elle reconnut cette cette chambre.

C'était la sienne.

C'était son lit.

Andrée était chez elle.

Cela lui parut extraordinaire, quoique le souvenir ne lui fût pas encore revenu, et qu'elle ne s'expliquât pas son propre étonnement.

Un seul sentiment la dominait :

Le sentiment qu'il s'était passé quelque chose, joint à une sorte de terreur vague de savoir ce qui s'était passé.

Maintenant que la vie revenait en elle, elle éprouvait des sensations singulières.

Sur ses bras, sur ses épaules, sur sa poitrine, sur ses lèvres, elle percevait comme des brûlures.

Le reste de son corps était froid.

Dans ses veines, aussi, le sang la picotait, ainsi qu'il arrive après avoir gardé longtemps une posture pénible, qui a arrêté, ou, tout au moins, entravé la circulation.

Ce n'était pas de la douleur.

Ce n'était même pas tout à fait désagréable.

Son extrême lassitude lui faisait presque trouver un charme inconnu, quoique un peu âpre, à cet état particulier, intermédiaire entre la vie et l'évanouissement.

Après avoir reconnu sa chambre, elle referma les yeux, et resta un moment immobile.

La pensée naissait, la mémoire revenait, rappelées l'une et l'autre par les sensations physiques.

Tout à coup, elle se souvint !

Ces brûlures sur son corps, c'était la marque des baisers donnés à une autre, et dont le contre-coup avait imprimé sur sa chair comme autant de morsures.

La scène, à laquelle elle avait assisté, se retraça violemment devant ses yeux, avec tous ses détails.

Cela était si net, si vivant, qu'elle porta instinctivement ses mains à ses yeux, pour ne plus voir.

A peine avait-elle fait ce geste, qu'elle sentit un mouvement à son côté, et qu'elle eut la perception de la présence d'une personne, qui se penchait au bord du lit et la regardait.

Qui était cette personne?

Elle ne voulut pas le savoir.

La vie rentrait en elle, mais elle ne consentait pas encore à rentrer dans la vie.

Elle avait peur des visages qu'elle allait revoir.

Puis, elle avait besoin de réfléchir, de se rendre compte de sa situation, de comprendre ce qu'elle éprouvait, de prendre une résolution quelconque.

Andrée sentait que l'ancienne Andrée était morte, qu'elle était une autre Andrée.

Nous venons de dire qu'elle le sentait.

C'est une erreur.

Elle ne le sentait pas seulement. — Elle le savait.

Comment?

D'où lui venait cette certitude ?

Elle n'eût pu le dire.

Elle ne se le demandait même pas.

C'était un fait.

La personne, quelle qu'elle fût, — qui s'était penchée vers elle, — constatant son immobilité et son silence, s'était éloignée de nouveau sans bruit.

Mais cette personne n'était pas sortie de la chambre.

Elle était là, debout ou assise, la regardant à une faible distance.

De cela, Andrée, était certaine.

Cela ne durerait pas longtemps.

C'était un dernier répit, — probablement bien court.

On allait lui parler, s'occuper d'elle, évidemment.

Il faudrait répondre.

On l'interrogerait.

Il faudrait s'expliquer.

Que dire?

Que faire?

Andrée n'était pas jalouse de son mari. Non, certes.

Jamais elle n'avait aimé M. Dalifroy.

Maintenant, il lui inspirait une horreur mêlée de dégoût et de mépris.

Quant à madame de Séverin, elle lui inspirait une sorte de haine aiguë.

La jeune femme savait, désormais, de quel odieux calcul elle avait été victime, de quelle comédie infâme elle était le personnage sacrifié.

Que M. Dalifroy eût une maîtresse, en circonstance ordinaire, — cela lui eût été à peu près indifférent, en dehors de la blessure d'amour-propre que cela cause toujours.

Cela n'eût pas dit grand'chose à son esprit peu ouvert, à ses sens endormis.

Elle ne tenait pas aux caresses de son mari.

Cela lui avait paru toujours l'une des charges du mariage, — non l'une de ses compensations, ou l'un de ses attraits.

Cet homme l'avait laissée plus vierge qu'il ne l'avait trouvée.

Mais on l'avait prise pour dupe; mais on se moquait d'elle; mais on ridiculisait sa pureté; on en faisait des gorges chaudes; mais c'était volontairement qu'on lui avait caché l'amour et rendu déplaisant le devoir conjugal.

Ainsi, elle était jeune, elle était jolie, elle était orpheline, et on avait abusé de sa jeunesse, de son isolement, et l'on avait fait fi de sa beauté!

C'était la maîtresse, madame de Séverin, qui l'avait choisie, qui l'avait vendue à son amant, pour en faire une machine à enfants, une esclave qu'on bafoue, et à qui on jette un morceau de pain noir, bien sec et bien fade, tandis qu'on se régale de friandises, loin d'elle!

On la regardait comme une niaise! comme une sorte d'animal inférieur : — moins que cela, une poupée...

« *La petite Zéro* ! »

C'est ainsi que cette femme l'appelait; — cette femme qui, volontairement, avec préméditation, pour se rire d'elle, lui avait pris sa vie, en la donnant à cet homme!

Et cet homme qu'elle respectait, à la solennité, aux vertus de qui elle croyait, qui lui faisait peur, aux yeux de qui elle craignait de ne jamais paraître assez pure, était l'homme... qu'elle avait vu!

Quelle hypocrisie hideuse et lâche!

Cet homme lui causait maintenant des nausées.

Il était un misérable, aussi!

Ce qu'il essayait, avec elle, c'était un véritable assassinat:

L'assassinat d'un être sensible; l'assassinat d'un cœur, d'une âme qu'il empêchait de naître, ou qu'il voulait faire avorter.

On lui volait son existence, à elle!

Et, pourtant, elle le sentait, à présent : elle avait un cœur, elle avait des sens.

Elle était une femme complète, bien vivante.

Tout lui avait été révélé.

Elle avait tout compris.

L'amour, la passion, lui étaient apparus.

Maintenant, elle savait ce que c'était, et toute sa chair en frémissait!

La créature qui s'était évanouie, sous la morsure des insultes, bouleversée et rendue folle par le spectacle de son abaissement, celle-là ne s'était plus réveillée :

— C'était une autre femme.

La volonté, l'énergie, étaient nées en elle.

Sa nature apparaissait, sa vraie nature.

Le mépris de ceux qui l'entouraient, lui donnait enfin le sentiment de sa propre valeur.

Elle se sentait le droit de vivre.

Le joug qu'elle avait subi, sans le comprendre, la faisait rougir.

C'était fini, bien fini!

D'abord, elle ne serait plus jamais à cet homme.

Tant qu'elle avait cru en lui...

Quelle horrible et dégradante duperie !

Qu'allait-elle faire ?

Qu'allait-elle dire ?

Elle resta encore immobile et les yeux fermés, pendant près d'un quart d'heure.

Puis elle ouvrit les paupières et se redressa.

Aussitôt, la personne qui était près d'elle se pencha vers le lit.

Andrée regarda et reconnut madame de Séverin.

Celle-ci la regardait aussi, d'un singulier regard, hésitant, à demi-audacieux, à demi-inquiet.

Un instant, ces deux femmes se mesurèrent de l'œil, silencieuses.

Athénaïs se disait :

— Que sait-elle ? — Comment va-t-elle me recevoir ? — Est-ce la lutte ? Est-ce la bataille ? — Et, en ce cas, faut-il lui faire peur, faut-il l'amadouer ?

Le silence lui pesait.

— Ma chère Andrée, — dit-elle à tout hasard, — comment allez-vous ?

— Bien.

— Vous nous avez causé une inquiétude !...

— Pourquoi cela?

— Votre évanouissement a été si long ? — Le médecin lui-même craignait... Il va revenir.

— Depuis quand suis-je ici ?

— Depuis plus de deux heures. — Mais comment étiez-vous chez moi ?

— J'étais allée vous voir. — N'êtes-vous pas ma tutrice et ma meilleure amie ?

— Sans doute. — Mais comment vous êtes-vous évanouie ?

— Une sottise de petite pensionnaire. — Cela ne m'arrivera plus.

Athénaïs la regarda de plus près.

Le ton d'Andrée lui paraissait étrange, mais en même temps la rassurait un peu.

— Quelle sottise? — Que voulez-vous dire, ma chère enfant? — demanda-t-elle.

— Je venais de constater que vous étiez la maîtresse de mon mari, — répliqua froidement Andrée, en la regardant bien en face.

X

LA FEMME.

— Moi! — fit la blonde Athénaïs, en se rejetant en arrière.

Elle était devenue un peu pâle, ne sachant plus rougir depuis longtemps.

— C'est ce que je craignais! — pensa-t-elle.

Mais elle n'était pas femme à perdre la tête au premier mot; et, d'ailleurs, le ton assez calme d'Andrée la rassurait jusqu'à un certain point.

— Ma chère enfant, — lui dit-elle, — je vois que vous n'avez pas encore bien repris vos sens. Voyons, rappelez vos esprits.

— Oh! je me rappelle très bien.

— Vous avez rêvé... Vous êtes malade!

— Non. — J'ai vu!

— Vu quoi? — C'est une hallucination. — Cela arrive très souvent aux jeunes femmes trop nerveuses... et faibles...

— D'esprit, — acheva Andrée ironiquement. — Cela peut arriver... je ne vous contredirai pas. — Mais cela ne m'est point arrivé... et vous le savez bien?

— Je ne sais qu'une chose, — répliqua madame de Séverin, — c'est que l'accusation que vous portez là est fausse. M. Dalifroy, en effet, était chez moi, comme il y vient souvent, comme vous y êtes venue vous-même, comme je viens ici... Vous savez quels sont les liens de vieille intimité qui m'unissent à lui, et que votre mariage a encore resserrés... puisque je remplace votre mère...

J'étais dans mon boudoir, où je me tiens, lorsque je n'attends pas de visite... vous étiez dans le salon...

— Et votre porte était fermée à clef?

— L'était-elle vraiment? — fit Athénaïs, avec un accent de doute et d'indifférence assez bien joué. — C'est possible, après tout. — Je la ferme ainsi souvent, quand je ne veux pas être dérangée... mais, raison de plus... Vous étiez dans le salon... La porte était fermée... En admettant que votre abominable supposition fût exacte, vous n'auriez pu, alors, rien voir, et vous ne pourriez, par conséquent, rien croire, ni rien affirmer, surtout.

— Vous aviez oublié de tourner la clef dans la serrure, de telle sorte qu'en se penchant, on voyait très bien, — répliqua Andrée d'une voix nette.

Athénaïs eut un léger frisson, et recula encore.

La situation se dessinait.

Mais, s'il était vrai qu'Andrée eût tout vu, — et malheureusement, elle n'en doutait guère, — que signifiait le ton de la jeune femme?

— Est-ce qu'elle serait encore plus bête et plus nulle que je n'avais cru? — se demanda-t-elle. — Ou me tend-elle un piège, et prêche-t-elle le faux pour savoir le vrai?

— *Ma chère!* — répondit Athénaïs, en donnant à cette appellation caressante cet accent propre aux femmes et qui la transforme en une déclaration de guerre, — je ne vous engage pas à répéter cette sottise à personne?

Avec moi, cela n'a pas grande conséquence.

Je sais que vous êtes une enfant et que vous ne comprenez pas beaucoup la portée de vos paroles; mais d'autres, des indifférents ou des malveillants, pourraient en tirer le plus mauvais parti contre vous?

Je suis connue, ma vie n'a jamais donné prise à aucune attaque, à aucun soupçon...

— Oui, vous êtes fort habile!

Athénaïs fit semblant de ne pas entendre l'interruption.

— Si M. Dalifroy, si votre mari, — poursuivit-elle vivement, — se doutait d'une semblable accusation, aussi folle qu'elle est



Il saisit la lettre anonyme dans son portefeuille et la lui donna.

fausse, et aussi ridicule qu'elle est odieuse, je vous assure qu'il prendrait la chose fort mal, et qu'il n'y répondrait pas avec l'indulgence et la patience que j'y mets.

Vous devriez le connaître assez pour savoir jusqu'à quel point

il tient à sa considération, à celle de ceux qu'il honore de son estime et de son affection.

Il regarderait cela comme la plus cruelle des injures et ne vous le pardonnerait jamais.

Pesez donc bien vos paroles ; faites attention... cela serait plus grave que vous ne le supposez... Il n'est pas homme à endurer de pareils soupçons... et il vous briserait comme verre... je vous en préviens.

En parlant, Athénaïs s'échauffait.

La tranquillité d'Andrée l'enhardissait.

Elle ne se défiait point d'elle, et espérait lui faire peur assez facilement, la regardant toujours comme la petite niaise, sans ressort et sans idée, qu'elle avait prise, au couvent, pour lui faire jouer le rôle qu'elle jouait depuis deux ans.

Mais, quand elle parlait de son indulgence et de sa patience, il n'eût pas fallu la voir pour croire à ses paroles, car sa bouche et son regard avaient pris quelque chose de dur et de particulièrement faux et menaçant, qui révélait l'état véritable de ses sentiments et ne présageait rien de bon pour la victime dont les yeux se dessillaient.

Malgré cela, Andrée la regardait sans sourciller, bien en face, un peu pâle aussi, quoiqu'on n'eût pu dire si cette pâleur provenait des suites de son évanouissement ou de quelque violente commotion intérieure.

Ce regard, ce silence, gênaient énormément madame de Séverin.

Elle se tut brusquement, attendant une réponse.

— Madame, — reprit Andrée, — rassurez-vous. — Je n'ai point l'intention de faire un éclat, ou de vous dénoncer à votre mari, ou de nuire à votre considération dans le monde, ni même de parler de rien à M. Dalifroy.

Madame de Séverin ne put contenir absolument un premier mouvement de satisfaction.

— A la bonne heure ! — fit-elle. — Je vois que vous reprenez votre bon sens et que cette sotte hallucination...

— Vous voyez mal, et vous ne me comprenez pas., — interrompit la jeune femme du même ton à demi-indifférent qui dé-

montait son interlocutrice. — Vous êtes la maîtresse de mon mari. Si bête et si nulle que je sois à vos yeux, je sais ce que je dis... et vos négations, comme vos menaces à peine dissimulées, sont inutiles...

Mais, encore une fois, rassurez-vous.

Ce que je pense de votre conduite à mon égard est mon affaire. — Car, si j'ai vu, j'ai entendu également.

Laissons donc cela de côté.

Seulement, n'espérez plus me tromper... et soyons franches vis-à-vis l'une de l'autre.

Cela vaudra mieux pour vous, je vous assure.

— Je ne vous comprends pas? — fit Athénaïs assez troublée, convaincue à présent qu'Andrée avait bien tout vu et tout entendu, et décidée à ne plus se compromettre ni s'avancer, avant de savoir où la jeune femme voulait en venir.

— Vous allez me comprendre.

Andrée se recueillit un instant.

Madame de Séverin ne fit pas un mouvement.

— Laissons-la parler ! — pensait-elle. — Attendons. Pas de fausses manœuvres.

— Madame, — reprit Andrée, — si j'étais jalouse, ou si je voulais me venger, il me serait facile, ayant surpris votre intrigue, de vous déshonorer et de vous perdre.

— Vous n'avez de preuves!

— Je n'en ai pas ; mais, en cherchant, j'en trouverais, ou je pourrais vous forcer à renoncer à M. Dalifroy...

Mais, — se hâta-t-elle d'ajouter, — je ne suis pas jalouse de cet homme, et je n'ai nul désir de me venger.

A quoi bon ?

Je ne dois pas oublier que je suis mère, que j'ai un enfant, une fille, et il ne me convient pas de faire du scandale autour de son berceau.

Je n'aime pas M. Dalifroy. — Je ne l'ai jamais aimé. — J'ignorais ce qu'est l'amour... Je respectais, je craignais un peu, l'homme à qui vous m'aviez livrée.

J'étais sa chose, et je me soumettais...

Cela aurait pu durer longtemps ainsi. Vous y avez mis un

terme. C'est une délivrance... Je vous en remercierais presque !

En voulant me faire beaucoup de mal, vous m'avez fait beaucoup de bien...

Madame de Séverin l'écoutait maintenant avec une grande surprise.

— Si même j'aimais mon mari, je crois que je n'agirais pas davantage.

Il est votre amant.

C'est donc qu'il vous préfère à moi.

A cela on ne peut rien.

Ce ne sont pas des violences, des scènes de désespoir, un procès en séparation, qui me ramèneraient son cœur, au cas où j'y tiendrais.

Et, alors même que j'arriverais à lui rendre impossibles les rapports qu'il a avec vous, je n'y gagnerais que de le rendre fort malheureux et de me faire prendre en haine, résultat peu enviable, encore une fois, — si je l'aimais.

Andrée continua :

— Je ne pense pas qu'un homme et une femme doivent se regarder comme une propriété, ni qu'il y ait des *droits*, là où les sentiments et le cœur doivent être tout.

Ces choses-là, je le sens, à présent, sont indépendantes de la volonté.

Si je l'avais pu, j'aurais aimé M. Dalifroy... car je l'ai voulu ardemment, sans trop savoir ce que c'était que l'amour.

Je n'y suis pas parvenue, et je trouve, maintenant, trop vile cette sorte d'obéissance passive, en vertu de laquelle, au nom de la loi, j'étais à lui, pour songer que j'aie plus de droits à la lui imposer que je ne me reconnais le devoir de la subir, désormais.

Laissant donc de côté ce que je puis penser du calcul dont j'ai éte victime et qui m'a faite sa femme, — ce calcul est la seule chose que je ne puis pardonner, — je n'ai ni colère ni regret de ce qui se passe.

Voilà qui est bien entendu, et j'espère que vous me comprenez, à présent, car je crois avoir été assez claire.

— Parfaitement claire, en effet, — répliqua Athénaïs, après une seconde d'hésitation et prenant son parti avec une habile

résolution. — Je vois que je m'étais trompée sur votre compte. — Je vous croyais niaise, vous n'étiez qu'ignorante. — Vous voilà femme... et vous prenez la chose comme il faut... J'en suis fort heureuse... Vous avez on ne peut plus raison.

Ce qui est fait est fait. Rien ne peut l'empêcher.

Seulement, ma chère belle, laissez-moi vous dire, puisque je vois que vous êtes en train de devenir fort intelligente et tout à fait raisonnable, qu'il n'y a dans ce qui vous arrive rien d'extraordinaire.

C'est l'histoire de tous les ménages.

Le mariage n'est point l'amour... C'est une affaire. Il ne faut lui demander que ce qu'il peut donner.

Si l'amour s'y trouve, c'est par hasard.

La preuve, c'est qu'on ne consulte jamais une jeune fille sur ses goûts. — Ce n'est pas elle qui décide, ce n'est pas elle qui choisit.

Je comprends que vous soyez blessée du peu de cas qu'on a fait de votre esprit... mais on l'ignorait ; et, certes... si j'avais su... mais, enfin, ne revenons pas sur le passé.

Croyez-moi, en somme, M. Dalifroy est quitte envers vous. — Vous lui apportiez une jolie dot et une jolie femme... Il vous a donné un nom très respecté et une situation enviable dans le monde. Il est ambitieux, il ira loin. — Vous voilà établie, mère d'une charmante enfant, à la tête d'un salon sérieux... Nulle femme n'est mieux lotie que vous, et le mariage que je vous ai fait faire, je l'aurais fait faire à ma propre fille.

Mon Dieu !... vous ne connaissez ni le monde, ni la vie... mais je pourrais vous citer tous les gens que je reçois, ou dont vous avez entendu parler...

Et M. X!... El madame Z !... Et M. B !... Et M. C !... tous mariés... et ne se plaignant point.

Le mari court, la femme se console... C'est la règle, et je vous assure qu'il n'y a rien de plus mauvais genre que la jalousie...

Vous n'êtes pas plus sacrifiée que toutes celles que je fréquente... et que moi-même.

Si vous croyez que M. de Séverin... quand il est en Afrique ou en garnison, ou même à Paris... s'en prive !

J'ai les preuves...

Je ne dis rien... Il m'adore... et je travaille à son avancement, en bonne et loyale associée.

Andrée l'écoutait, sans manifester ni un blâme, ni une approbation, ni une impression quelconque.

— Revenons à la question, — interrompit-elle tout à coup.

— Eh bien, mais, nous y sommes.

— Pas tout à fait. — Je vous ai dit... que je me tairais, et que je ne vous gênerais pas! — J'y mets une condition.

— Laquelle? — fit Athénaïs dressant l'oreille.

— Une seule; mais elle est absolue.

— Parlez donc!

— Vous avez pris mon mari. — Je ne vous le disputerai pas. — Je vous laisse, je vous le donne — tout entier... je n'en veux plus!

— Comment cela! — Vous disiez...

— J'ai dit que je me tairais... et que je ne ferais ni procès, ni démarche pour une séparation... légale.

— Eh bien?

— Mais il me faut, néanmoins, la séparation.

— C'est-à-dire...

— Que je ne veux plus être sa femme.

— Voyons, soyez raisonnable... Et d'ailleurs, que puis-je à cela?

— Beaucoup. — Usez de votre influence sur lui pour amener ce que je désire, ce que j'exige.

— Mais... cependant... c'est absurde... ce sera tout lui dire!

— Non. Je prétexterai que je suis souffrante, d'abord. — Vous lui soufflerez de m'exposer quelque théorie, que la *poupée*... que j'étais... paraîtra accepter religieusement. — D'ailleurs, cela le soulagera presque autant que moi... Il s'y résignera facilement..., et ne s'étonnera pas de l'indifférence de la créature *en bois*... qu'il me croit.

— Certains mots vous ont blessée... je les regrette... Vous ne les méritiez pas! — Vous êtes très forte, ma chère!

— Vous m'avez déniaisée, madame.

— Ma...

— Vous m'avez entendue... et vous consentez, n'est-ce pas?

— J'y essayerai... puisque vous le voulez... Vous m'y aiderez... Car c'est difficile.

— Je le veux, je vous l'ai dit.

— Mais lui?

— Il ne regrettera rien. — Vous savez bien que, sur ce terrain, je ne puis, ni ne veux lutter contre vous, avec lui!

— Ma chère Andrée, vous m'en voulez encore... Vous avez tort, car je vous assure que je vous tiens aussi haut dans mon esprit à présent, que vous pouvez le désirer.

— Où est M. Dalifroy?

— Dans son cabinet.

— Pourquoi n'est-il pas là?

— Il a préféré que je fusse la première à vous voir, lorsque vous reviendriez à vous.

— Oui. — Il avait peur et comptait sur votre habileté pour amortir le premier choc. — Il se doute donc...

— Il l'a craint.

— Il faut le rassurer. — Allez le chercher...

Mais, vous m'entendez... par vous, il ne saura pas... Je ne veux pas d'explication avec lui.

— Oh! je vous le jure! — s'écria Athénaïs, avec un accent de sincérité.

— J'y tiens. — C'est bien! — Allez. — Je l'attends.

Athénaïs sortit, après avoir regardé encore Andrée d'une façon singulière.

Deux minutes après, elle rentrait, suivie de M. Dalifroy.

— Eh bien! — fit celui-ci, en s'avançant près de sa femme, — comment allez-vous, ma chère Andrée?

— Mieux, mon ami, je vous remercie! — Je suis encore très faible... mais j'espère que cela ne sera rien.

— Comment étiez-vous venue chez madame de Séverin, — demanda M. Dalifroy, — et quelle a été la cause de cet évanouissement si violent?

Tout en parlant, il l'interrogeait de son air dur, inquiet, défiant et scrutateur.

— C'est la chaleur, sans doute... je suis peu habituée à sortir seule, et à marcher dans les rues bruyantes

— Vous aviez eu tort de sortir sans m'en prévenir... et je vous prie de ne pas recommencer... cela n'est point convenable... et vous voyez ce qu'il en arrive.

— Oui, j'ai eu tort ! — Mais je ne croyais pas mal faire, en allant voir Athénaïs.

— Ma chère enfant, — interrompit madame de Séverin, acceptant son rôle avec un admirable sang-froid, — ne vous fatiguez pas ! — Voilà votre mari rassuré. Il faut vous reposer... Le médecin l'a bien recommandé.

— Oui, j'ai besoin d'un peu de tranquillité, de solitude ! — répondit simplement Andrée.

— Nous vous laissons ! — s'écria M. Dalifroy avec empressement.

Et, se penchant, il déposa son baiser ordinaire sur le front d'Andrée.

Madame de Séverin eut une hésitation imperceptible, puis, s'approchant du lit, elle embrassa aussi sa pupille, suivant son habitude, chaque fois qu'elle venait la voir, ou qu'elle la quittait.

La jeune femme accepta ces deux baisers sans sourciller.

Mais, dès qu'elle fut seule, elle en essuya la place avec son mouchoir et le jeta loin d'elle.



Ah! je me vengerai de telle sorte, que personne ne rira plus de moi.

XI

IX MOIS APRÈS.

Six mois après cette scène, M. Dalifroy recevait la lettre ano-

nyme lui annonçant que sa femme le trompait, et que nous avons reproduite dans le premier chapitre qui ouvre la deuxième partie de ce récit.

Nous avons dit l'impression que cette dénonciation, cette révélation foudroyante, plutôt, avait produite sur le mari.

« Un bon averti en vaut deux, — avait-il conclu. — Avant huit jours, je saurai la vérité. »

Pour un homme qui se destinait à la magistrature et qui avait en lui l'instinct du policier, comme d'autres ont le don de la poésie ou des arts, cela devait paraître assez facile.

Cependant, en y réfléchissant, la chose lui sembla plus délicate : — non qu'il doutât de son habilité, ou du résultat.

Seulement, il ne voulait pas s'exposer à quelque erreur fâcheuse, et surtout il tenait à constater le « délit » dans des conditions telles :

1° Qu'il ne fût pas niable ;

2° Qu'il restât maître absolu d'en tirer telle vengeance qui lui sourirait davantage, et lui paraîtrait la moins compromettante pour son avenir.

Avant tout, il fallait éviter le ridicule, et se réserver les moyens de frapper fort.

Oh ! cela il le voulait avec cette rage froide, venimeuse, qui tient la place de la passion chez ces natures faites de glace et de fiel.

Il ne se demanda pas si sa femme avait des excuses.

Il ne se demanda pas s'il avait été un mari digne d'être aimé.

Il ne se demanda pas si sa conduite, son indifférence, son mépris complet de la créature qui vivait à ses côtés et portait son nom, n'étaient pas autant de circonstances atténuantes au bénéfice de l'épouse adultère.

Il n'eut aucune de ces hésitations qui, en pareil cas, font réfléchir l'homme ou la femme de cœur.

Il ne se posa pas cette interrogation formidable que se pose le philosophe :

« Ai-je le droit de frapper cet être sensible, pour avoir suivi les impulsions de sa nature? »

« Cette femme que je m'apprête à châtier, est-elle ma propriété? »

« Ai-je le droit de la punir d'aimer, comme s'il s'agissait d'une esclave rebelle? »

Tout cela n'existait point à ses yeux.

Il avait pris, dans un couvent, une jeune fille ignorante, sans s'inquiéter de savoir si elle l'aimait.

La loi la lui avait livrée.

Elle était sa chose.

Il avait le désir de la broyer et de lui interdire la vie à tout jamais.

Tant pis pour elle!

On ne raisonne pas avec les objets qu'on possède.

On s'en sert, ou on les brise.

Donc, il s'agissait de constater l'adultère, puis de se venger, — et cela sans pitié.

Mais comment le constater?

Ici, M. Dalifroy ressentit une seconde humiliation, en entrevoyant vaguement que la femme, en apparence la plus naïve, est bien forte et bien habile, dès qu'elle veut tromper.

Quoi! sa femme avait un amant...

D'autres le savaient... et *lui* ne s'en doutait pas!

Lui, le malin, l'homme dont le métier était de démasquer les coupables, de débrouiller les affaires les plus mystérieuses et les plus compliquées!

Cela se passait chez lui, pour ainsi dire sous ses yeux, — et il n'y avait vu, il n'y verrait encore que du feu, — si quelqu'un ne l'avait prévenu!

Cela lui donna beaucoup à réfléchir.

D'autant plus qu'il sentait bien que la mauvaise colère qui le dévorait, risquait de lui ôter une partie de son sang-froid et de la netteté de son coup d'œil.

Tout à coup, une idée lumineuse éclaira le brouillard où il se perdait.

— Athénaïs! — s'écria-t-il en se frappant le front, — Athénaïs me guidera. — Elle est femme, et elle est femme de bon conseil.

D'ailleurs, c'est elle qui m'a fait faire ce mariage. — Elle verra plus clair que moi.

Ceci dit, il prit son chapeau et sortit pour se rendre immédiatement chez madame de Séverin.

Il était encore de bonne heure, mais il savait qu'Athénaïs le recevrait à toute heure, et s'arrangerait pour qu'ils fussent seuls, et qu'il pût lui parler à cœur ouvert.

Madame de Séverin, en effet, le reçut sans difficulté, et tous deux se renfermèrent dans le petit boudoir, où Andrée avait surpris leur secret, six mois auparavant.

— Qu'y a-t-il, Marc ? — lui dit-elle vivement. — Vous paraissez troublé, et, pour être venu me trouver, à pareille heure, vous si réglé dans vos habitudes, il vous faut une raison grave.

— Cela est vrai ! — dit-il. — Etes-vous bien sûre que personne ne peut nous entendre?

— Parfaitement. Qu'avez-vous à me dire ?

Il baissa la voix.

— Athénaïs, avez-vous remarqué quelque changement dans les façons d'Andrée, depuis peu de temps?

— Moi... — pourquoi cette question ?

— Parce que... parce que j'ai besoin de le savoir.

— Mais, vous en êtes meilleur juge que moi.

— Vous savez bien que, depuis quelques mois, elle se dit souffrante... et que nous vivons absolument séparés.

— C'est peut-être un tort.

— Ne me l'avez-vous pas demandé vous-même ?

— Eh ! mon Dieu, Marc... Il ne faut pas faire tout ce qu'une femme amoureuse demande.

— C'est une autre question. — Répondez-moi, Athénaïs, sincèrement, comme à un ami.

Andrée vous paraît-elle différente de ce qu'elle était ?

N'avez-vous rien remarqué ?

Athénaïs baissa les yeux sous le regard de M. Dalifroy et parut embarrassée.

— Ah ! vous avez des soupçons ! — s'écria-t-il en lui saisissant violemment les mains.

— Des soupçons... de quelle nature?

Elle fuyait son regard et essayait de dégager ses mains.

— Andrée me trompe ! — fit-il les dents serrées.

— Ah ! mon Dieu !... — balbutia madame de Séverin. — Est-ce que vraiment... vous aussi...

— Tu vois bien que tu sais quelque chose ! — Et tu ne me le disais pas !...

C'est infâme !

— Mais, mon ami, je ne sais rien, je vous assure... Seulement, vos soupçons... m'éclairent moi-même... sur certaines petites observations... Je ne voulais pas le croire... Est-ce que vous avez des preuves ?

— Si j'en avais, je ne serais pas ici... Je ne vous interrogerais pas.

— Alors ?

— Alors, j'ai reçu cette lettre... ce matin, tout à l'heure.

Il lui lâcha les mains, saisit la lettre anonyme dans son portefeuille et la lui donna.

Elle la lut rapidement.

Dalifroy la dévorait des yeux.

— En effet, — dit-elle en gardant la lettre, — la dénonciation est positive, l'accusation très nette. Mais il n'y a là aucun renseignement... et, à votre place... je n'en ferais pas grand cas. Une lettre anonyme...

— Il n'y a pas de fumée sans feu !

— Cependant...

— Et, d'ailleurs, toi-même, tu viens de l'avouer, tu as remarqué certaines choses...

— Oh ! des riens !

— Quoi ?

— Cela ne peut se dire.

— Athénaïs, je vous en conjure... parlez !... Vous voyez dans quel état je suis... Du reste, c'est vous qui m'avez fait faire ce mariage, et vous avez le devoir de veiller sur cette femme... de veiller sur mon honneur... de me prévenir.

— Je vous assure, Marc, que vous me rendez bien malheureuse... Si je n'avais pas des torts envers votre femme... mais je craignais de paraître écouter une mauvaise jalousie contre elle...

puis, elle est si sournoise... elle cache si bien son jeu... Elle se défie tellement de tout et de tous... qu'il est fort difficile...

— Voyons, expliquez-vous. — Je m'endormais, confiant dans sa niaiserie et dans sa soumission.

— Ah ! mon ami, une femme n'est jamais tout à fait niaise... ni complètement soumise...

— Que savez-vous ?

— Rien !

— Qu'avez-vous remarqué, alors ?

— Mille choses insignifiantes. — Son regard, qui est plus vivant, plus animé.

— Ah !

— Son visage qui embellit tous les jours... Et il n'y a rien qui embellisse autant une femme que l'amour... J'entends d'aimer et d'être aimée... Cela donne du charme, même aux laides... et Andrée n'est pas laide... loin de là... Les hommes la regardent beaucoup depuis quelque temps.

— Vraiment !

— Et c'est mauvais signe.

— Pourquoi ?

— Cela veut dire qu'elle devient tout à fait femme. On regardait à peine, ou même pas du tout, la poupée que vous aviez prise au début.

Avez-vous remarqué qu'on regarde beaucoup plus les femmes faites que les jeunes filles ?

— Eh bien, elle est femme faite depuis plus de deux ans !

— Mais, non, mon ami. — Vous savez bien que non !

Elle décocha à M. Dalifroy un regard dont il comprit toute la portée.

— Ensuite ?

— Ensuite, je l'ai surprise, plusieurs fois, avec des expressions de joie, de bonheur... qui ne trompent pas !

— Je n'ai rien vu !

— Parbleu ! — Enfin, elle est plus caressante avec sa fille, son ton a pris plus d'autorité avec ses gens... sa démarche n'est plus la même. — Elle est moins courbée, plus droite... C'est toute une révolution.

— Je n'ai rien vu de tout cela! — murmura M. Dalifroy avec rage.

— Cela ne m'étonne pas. — Un mari!

Et Athénaïs éclata d'un rire moqueur, qui cingla M. Dalifroy, comme un coup de cravache.

— Athénaïs, — dit-il, — je lui apprendrai qu'on ne se rit pas d'un mari comme moi, et que je ne jouerai pas le rôle que joue le vôtre!

— A moins que ce ne soit déjà fait! — répliqua-t-elle, sur le même ton de persiflage.

C'était jeter de l'huile sur le feu, et elle savait fort bien ce qu'elle faisait.

— Ah! je me vengerai de telle sorte que personne ne rira plus de moi! — hurla-t-il au paroxysme de la fureur.

Il était à point.

Athénaïs changea de tactique.

— Voyons, mon ami, calmez-vous! — Je suis une sotte. — Nous ne savons rien. — J'ai pu me tromper.

— Non, je sens que c'est vrai!

Il fit deux ou trois tours dans la chambre avec agitation.

— Mais qui? — Comment? Où? — répétait-il.

— Voilà ce qu'il faudrait savoir, avant de vous emporter, mon ami. — On peut toujours accuser une femme d'avoir un amant... rien de plus facile. — Les moindres regards, les plus innocentes plaisanteries, peuvent s'interpréter, les commentaires aller leur train... et voilà une femme accusée, condamnée, sans qu'on sache rien, après tout. J'ai constaté certains changements chez Andrée...

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas averti? C'était votre devoir.

— Parce que je jugeais inutile de vous troubler... sans motif, peut-être. — Je suis mal placée pour juger Andrée. — Ou je serais trop sévère, si je n'écoutais que mon amour pour vous... ou je serais trop indulgente, si je me rappelais qu'elle est ma pupille.

En un mot, je n'avais rien à dire... jusqu'à présent.

— Mais d'autres ont vu, ont remarqué aussi... cette lettre en

fait foi... et alors, je vous parle, à mon tour, sincèrement. — Cherchons ensemble la vérité... j'y consens... Je suis convaincue... que nous trouverons... s'il y a quelque chose...

Dalifroy s'était laissé tomber sur une chaise.

Il s'épongeait le front.

Elle s'approcha doucement de lui.

— Tiens, Marc, — murmura-t-elle, en s'asseyant sur ses genoux, — tu me fais de la peine. — Je vais te dire tout... tout ce que je sais. — Ce n'est pas grand'chose... mais je ne puis te voir souffrir... et tu me pardonneras d'avoir eu un secret avec toi... C'était pour t'éviter des angoisses et des chagrins, que j'étais heureuse de garder pour moi seule ! J'avais pris double fardeau... afin de te ménager la fatigue et la tristesse.

Dalifroy releva la tête et la regarda avec étonnement.

XII

LA REVANCHE D'ATHÉNAÏS.

— Mon ami, — lui dit-elle, — en réalité, je ne serais pas étonnée que la lettre anonyme que vous avez reçue...

Et, tout en parlant, elle jouait avec la lettre, la froissait, la déchiquetait petit à petit, sournoisement, sans attirer l'attention de M. Dalifroy.

— Je ne serais pas étonnée, — répéta-t-elle, — que cette lettre ne méritât pas plus de créance que n'en méritent habituellement de semblables dénonciations.

— Pourquoi cela ? — fit le mari, l'haleine courte et la bouche sèche.

— D'abord, pour les motifs que je viens de dire... tout à l'heure... et puis... et puis...

— Voyons, j'écoute.



Debout devant une psyché, elle arrange ses cheveux.

— Marc, fit-elle en prenant un air sentimental et un peu craintif qui flattait toujours beaucoup son amant, — il ne faut pas m'en vouloir... J'ai un aveu pénible à te faire. Depuis six mois, je te cache notre véritable situation à tous les trois.

— Depuis six mois... Elle me trompe depuis six mois, vous le savez et vous me le cachez!

— Ce n'est pas cela tout à fait.

— Qu'est-ce donc? — Athénaïs, parlez nettement : vous voyez bien que je suis sur des charbons rouges.

— Eh bien, depuis six mois, Andrée sait tout!

— Tout?

Il ne comprenait pas.

— Elle sait que je suis ta maîtresse!

Il bondit et se redressa si violemment, qu'Athénaïs, qui s'était assise sur ses genoux, faillit tomber à la renverse.

— Comment, elle sait...

Il était devenu vert et paraissait presque aussi sensible à cette révélation qu'à... l'autre.

— Qui le lui a dit ? — s'écria-t-il encore avec un bouleversement plein de rage.

— Ah ! ce n'est pas moi, tu le penses bien...

— Qui, qui, alors? — Mais personne ne le sait.

— C'est vrai. — Seulement, te rappelles-tu ce jour où nous l'avons trouvée évanouie là, dans le salon à côté?

— Oui!

— Elle avait tout vu, tout entendu... J'avais, paraît-il, mal tourné la clef dans la serrure... Elle a regardé, elle a écouté!

— Ah! elle me le payera! — murmura M. Dalifroy entre ses dents.

Comment l'as-tu su?

C'est une indignité de ne m'avoir pas prévenu !

— J'ai eu tort... mais je t'aime trop... J'ai craint de t'affliger... de troubler les courtes joies que vous me faites l'honneur de goûter auprès de moi... Et puis j'avais peur... je vous connais bien... que vous ne me sacrifiez au salut de votre considération dans le monde... que la crainte d'un scandale, causé par votre femme, ne me séparât à jamais de toi...

— Ainsi, elle savait! — répéta M. Dalifroy avec un accent de menace et de fureur concentrée, maintenant que le premier cri lui avait échappé.

Il marchait avec agitation.

Tout à coup, revenant près de madame de Séverin :

— Que vous a-t-elle dit ? — lui demanda-t-il.

— Qu'elle ne vous avait jamais aimé...

M. Dalifroy ouvrit de grands yeux.

Cela l'étonnait, cet homme.

— Qu'elle ne vous aimerait jamais.

M. Dalifroy passait de la surprise à la stupéfaction.

— Que maintenant elle avait horreur de vous !

La stupéfaction de M. Dalifroy tournait à la stupeur.

— Et qu'elle me remerciait d'être votre maîtresse, parce que cela l'affranchissait... d'être votre femme !

M. Dalifroy croyait rêver.

— Elle me déclara, de plus, qu'elle se tairait et ne ferait aucun éclat... à une condition...

— Laquelle ?

— C'est qu'elle ne serait plus rien pour vous.

— Ah !

— Je dus lui promettre de l'y aider, pour obtenir son silence et votre tranquillité... pour te conserver à moi, à moi toute seule...

— Oh ! oh ! oh ! — fit M. Dalifroy, sur trois intonations qui allèrent *crescendo*.

— Alors, tu comprends bien qu'une femme, en pareil cas, suivant toute vraisemblance, doit chercher à se venger, à sa façon, et que se croyant *affranchie*... elle en use !

— La misérable ! — reprit le mari ! — Ainsi, elle me tenait. — J'étais à sa discrétion, et c'était elle qui me dictait ma conduite, sans que j'en susse rien ! — Oh ! elle le payera cher... je le jure !

Après un instant de silence, il abaissa son regard le plus dur sur madame de Séverin.

— Alors, vous êtes sa complice.

— Moi !

— Naturellement ! Sachant ce que vous savez, ne pas me prévenir, c'était m'exposer sciemment à ce qui arrive, sans que je pusse me défendre.

— Si je vous avais prévenu, qu'eussiez-vous fait ?

— Je l'aurais brisée... Et elle n'aurait pas un amant, aujourd'hui.

— C'était dangereux. — On ne brise pas une femme si facilement que cela! — En l'exaspérant, vous l'eussiez amenée à parler, à produire ce scandale que vous tenez, et moi aussi, à éviter par-dessus tout.

— En tout cas, j'aurais si bien veillé...

— Vous n'auriez pas mieux veillé que moi, et vous n'y auriez vu que du feu.

Rappelle-toi, ceci, Marc:

Une femme qui veut tromper son mari, le trompe toujours, quoi qu'il fasse.

— Trompé! trompé! par cette petite niaise, par cette poupée, cette pensionnaire, cette sotte, cette...

— Tu fais erreur... Marc... comme moi-même, jusqu'à l'explication dont je viens de te parler. Andrée n'est point niaise; — ce n'est point une poupée.

Tout cela a disparu.

C'est une créature fort rouée, très fine, très volontaire, très sournoise... qui nous a joués, tous les deux. — Je la connais, à présent: — je l'ai étudiée, guettée... et je ne sais encore rien... bien que ma conviction soit faite.

— Est-ce possible? — Ah! les femmes! — Mais elle sera écrasée. — Je la briserai!

— Voyons, Marc, du calme.

— Du calme! — Je vous trouve admirable!

— Je n'en dirai pas autant de vous. — Je ne vous reconnais plus. — N'êtes-vous plus cet homme sérieux, maître de lui, supérieur par la volonté, par la raison froide, par la netteté du coup d'œil, qui m'a séduite?

— Après? — Ne voudriez-vous pas que je restasse insensible à un pareil affront? — Que je pardonnasse à cette misérable?

— Je ne dis pas cela

— Mais vous ne comprenez donc rien! Le ridicule me tuerait! — Adieu toutes mes ambitions, tous mes rêves d'avenir.

La vie que je m'étais faite, que je me prépare, depuis tant

d'années, s'écroule, là, devant moi, par la faute de cette femme, de cette créature!

J'apprends que je suis son jouet, de toutes façons, depuis longtemps... que j'ai été sa dupe, qu'elle me déshonore... et vous voudriez que j'acceptasse...

Allons donc! — Je me vengerai! — Cela sera terrible.

— Soit, mon ami. — J'admets votre colère... et je partage votre indignation, ainsi que votre douleur, croyez-le bien. — Seulement...

— Seulement?

— Puisque vous êtes venu à moi, écoutez-moi!

— Je vous écoute.

— Que vous soyez indigné... qui ne le serait à votre place? — Que vous vouliez punir et vous venger, rien de mieux.

— Eh bien, alors...

— Eh bien, alors, réfléchissez avant d'agir. — Et calculez vos coups, de façon à ce qu'ils ne fassent pas couler votre sang autant que celui des coupables.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple pourtant.

— J'ai l'esprit troublé...

— Je le vois.

Surprendre sa femme, c'est facile... quand on est prévenu. — Arriver chez elle, ou chez son amant, avec un revolver, ou avec un couteau, et les poignarder ou leur brûler la cervelle, comme cela se voit tous les jours... c'est encore facile.

Mais, après?

— Comment, après?

— Oui, quel est le plus puni des trois?

Le mari, mon cher Marc; surtout quand le mari est un homme de votre valeur, un homme dans votre position. — Cela cause un effroyable scandale.

— Qu'y faire? — Il faut pourtant...

— Laissez-moi continuer. Si c'est un homme du monde, cela lui procure ensuite d'agréables maîtresses.

Les femmes aiment beaucoup ces choses-là. — C'est romanesque. — Un homme qui a tué sa femme par jalousie... Quel

régal ! — On tremble toujours un peu dans ses bras et sous ses baisers... C'est adorable...

Mais vous n'êtes pas de ces hommes-là.

— Non, certes !

— Ce que vous voulez, c'est de la considération ; ce que vous rêvez, c'est d'être un homme sérieux aux yeux des hommes... C'est de jouer un rôle, de devenir magistrat, d'avoir un caractère officiel...

— Sans doute.

— Donc, pas d'éclat, mon cher Marc.

— Ah ! si je pouvais l'éviter, sans rien perdre de ma vengeance !

— Vous le pourrez... si vous suivez mes conseils.

Vous punirez... et vous resterez ce que vous êtes : — l'homme respecté, l'homme dont la vie régulière, en dehors du drame et des complications vulgaires, s'impose à l'approbation des gens les plus sévères.

Dalifroy l'écoutait, maintenant, avec une sorte de soumission inconsciente.

Il avait le désir d'une vengeance sourde, implacable, qui ne lui coûtât rien.

Il comprenait que cette femme la lui procurerait.

— D'abord, — continua Athénaïs, voyant qu'il était disposé à suivre ses conseils, et qu'elle avait pris barre sur lui, — il faut savoir qui est l'amant, — s'il y en a un.

— Il y en a un ! — fit-il.

— Je le crois, — Cherchons.

— Eh ! je cherche, mais je ne vois pas !

— Je ne pense pas que ce soit au dehors... — poursuivit Athénaïs. — Elle sort peu... toujours accompagnée de Marguerite et de la petite fille... Et, d'ailleurs, c'est fort dangereux...

— Alors, ce serait chez moi... parmi ceux que je fréquente, que je reçois, qu'elle l'aurait pris ?

— C'est mon opinion.

— Vous m'étonnez.

Les hommes que je reçois, que je vois, n'ont rien qui puisse

séduire une femme. Ils appartiennent à un monde de fonctionnaires graves, quelques-uns sont fort pauvres...

Il n'y a pas là de Don Juan.

— Mon cher Marc, vous êtes un homme. — Comment voulez-vous savoir ce qui, dans un autre homme, peut plaire à une femme?

Les femmes, elles-mêmes, ne comprennent pas toujours quel charme spécial attire tant d'hommes sur les pas de certaines femmes de leur entourage.

Ne vous inquiétez donc pas de cela, — et passons, avec mes yeux féminins, la revue de vos amis ou de vos connaissances.

— Je le veux bien, mais...

— Mais la principale question n'est pas là, je sais bien.

Qu'importe l'amant?

Le tout est de la surprendre avec son amant.

— En effet.

— Or, il y a mille moyens... et cela vous sera plus facile qu'à un autre.

— Pourquoi?

— Vous vivez toujours séparé de votre femme?

— Toujours!

— Entrez-vous quelquefois, le soir, ou la nuit, dans sa chambre?

— Depuis des mois cela ne m'est pas arrivé.

Je couche au premier, près de mon cabinet de travail; elle, au second... depuis qu'elle s'est dite malade... et que...

Il serra les poings avec rage.

— Bien, — fit Athénaïs. — Alors, suivez attentivement mon raisonnement et comprenez mon plan.

Elle avait fini de déchirer la lettre anonyme, réduite à présent en miettes.

Elle s'assit, fit signe à Dalifroy de s'asseoir, et commença.

XIII

ELLE!

Minuit va sonner.

Tout est calme dans la sombre et triste habitation de la rue de Turenne.

Depuis longtemps les domestiques ont éteint les feux et se sont couchés.

On se couche de bonne heure chez M. Dalifroy, sauf le jeudi, jour de réception, et encore est-il rare que le dernier visiteur ne soit pas parti, au plus tard, à onze heure et demie.

M. Dalifroy est rentré dans son appartement.

Andrée a regagné le sien.

Nous savons qu'il était situé au deuxième étage, qu'elle occupait tout entier, avec Emma et Marguerite.

La nourrice et l'enfant disposent des deux pièces, où nous avons pénétré, à la suite de mademoiselle Dalifroy, pendant cette nuit qui la vit fuir la maison paternelle, dix-neuf années après les évènements que nous avons racontés.

Andrée a son appartement particulier de l'autre côté du corridor.

Là, se trouve sa chambre à coucher, précédée d'une petite entrée et accompagnée d'un vaste cabinet de toilette et d'une salle de bain.

Ces diverses pièces, qui communiquent entre elles, n'on qu'une seule sortie sur le corridor.

La jeune femme est dans sa chambre à coucher.

Les deux croisées qui l'éclairent, le jour, ont des volets pleins, comme tout l'hôtel Dalifroy.

Ils sont fermés.



Il reste une seconde en face d'elle, la regardant, du bonheur plein les yeux.

De plus, les grands rideaux baissés achèvent d'intercepter toute lumière au dehors.

La porte d'entrée sur le corridor est close ; close la porte de communication entre la première pièce et la chambre à coucher.

Il est impossible d'être plus et mieux isolée.

Cette chambre, que nous avons vue sinistre et lugubre, avec ses tentures fanées, sous sa couche de poussière et de moisissure, est riante et coquette, pleine d'une douce clarté.

Les sièges sont moelleux, de teinte claire.

Le lit rose et blanc, au milieu de ses flots de soie et de dentelle, jette son sourire et sa provocation à travers la lumière discrète et l'atmosphère tiède et parfumée.

C'est un nid que cette chambre, nid de jeune et jolie femme, — nid aimé, bien évidemment.

M. Dalifroy, malgré son avarice, n'a pu refuser à sa femme de l'accommoder à son goût, et elle en a fait quelque chose de discret et de charmant, comme toute sa personne mignonne et un peu voilée.

Andrée, dans ce milieu, fait par elle et pour elle, ne ressemble plus à l'Andrée officielle qu'on voit, pensive et indifférente, un peu pâle toujours, généralement silencieuse, présider aux réceptions de son mari.

Comme ces fleurs qui ne s'ouvrent qu'à certaines heures et n'ont de parfum que dans la solitude des chaudes nuits d'été, — elle n'est Andrée tout entière, la vraie Andrée, que là, loin des regards, à ces moments où personne ne la voit, où personne ne lui rappelle le poids de la servitude acceptée, et qu'elle n'a secouée qu'en partie.

Sa robe jetée sur un fauteuil et qui reproduit encore, dans ses plis, la forme délicate de la svelte créature, annonce qu'elle se prépare pour la nuit.

Cependant, elle ne s'est pas déshabillée davantage, bien qu'elle soit chez elle, depuis plus d'une heure.

Elle a, au contraire, passé un long peignoir coquet, et son petit pied d'enfant joue dans une mule de velours rouge, sans talon.

Debout, devant une psyché, elle arrange ses cheveux.

Elle y met un soin, une minutie extraordinaires, et sa main blanche se promène lentement, pour ainsi dire avec amour, dans ses longues tresses noires, qui s'épandent sur ses épaules rondes.

Parfois, elle s'éloigne, puis se rapproche de la glace, s'étudie,

et paraît toujours inquiète, toujours peu satisfaite, bien que le miroir ne lui renvoie qu'une figure adorable.

Enfin, sa toilette est terminée, — car c'est une vraie toilette que cette toilette de nuit, et bien inutile, s'il ne s'agit que de dormir seule, en tête-à-tête avec sa veilleuse.

Alors, elle s'assied sur un divan, et reste pensive, le menton dans sa main, regardant droit devant elle.

Mais cette immobilité ne dure pas.

Elle se relève bientôt, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue, pressant d'une main sa poitrine visiblement soulevée par quelque palpitation intérieure. Après avoir écouté, presque sans respirer, elle secoue la tête et fait quelques pas.

Elle regarde encore dans la glace, s'avance du côté de la porte, s'assure qu'elle est fermée en dedans.

Un gros soupir s'échappe de ses lèvres ; une vive rougeur passagère empourpre ses pommettes ; puis elle revient en arrière, se rapproche du divan et reste encore rêveuse quelques instants.

Parfois, un sourire éveille sa bouche.

Parfois, c'est une larme qui gonfle sa paupière.

Elle est nerveuse, agitée, ne peut tenir en place.

Le moindre bruit le fait tressaillir.

Un meuble qui craque lui arrache presque un cri et la fait se retourner, toute palpitante et toute pâle.

Elle n'appuie le pied qu'avec d'infinies précautions, bien que le tapis sur lequel elle marche soit épais et étouffe le plus faible écho de ses allées et venues.

A chaque instant, ses yeux se portent vers la pendule placée sur la cheminée.

Elle semble trouver la marche des secondes trop lente.

Puis, s'apercevant tout à coup que les aiguilles vont se réunir sur le chiffe douze, elle tressaille et semble presque avoir peur.

Elle s'est penchée en avant.

Ses deux mains se sont croisées sur sa poitrine.

On dirait qu'elle veut arrêter la marche du temps, qu'elle lui demande grâce.

Tout à coup, la pendule fait entendre ce petit bruit sec qui

annonce que l'heure va sonner, et, à ce bruit, on peut voir un frisson parcourir son jeune corps à demi-ployé.

Le premier coup de minuit, enfin, jette sa note claire à travers le silence, et les coups se succèdent à intervalles réguliers.

A chaque coup, elle tressaille et se redresse.

Son visage s'illumine, elle se tourne lentement vers le mur de la chambre, là où l'on devine le vide d'un placard, couvert par la tenture uniforme, et ses yeux brillants de l'éclat de fièvre ne quittent plus ce point.

Un léger bruit, imperceptible pour toute autre oreille que la sienne, fait craquer la boiserie légère.

Cela suffit.

Elle s'élance, tourne une clef, ouvre la porte toute au large, et recule, tremblante et fiévreuse à la fois, magnifique de pudeur et de joie, le sourire aux lèvres, les bras tendus.

Un homme paraît.

Il repousse derrière lui la porte, avec précaution, reste une seconde en face d'elle, la regardant, du bonheur plein les yeux; — un peu pâle; — aussi ému qu'elle, mais d'une émotion particulière, de cette émotion masculine, qui contient plus de triomphe, tandis que l'émotion féminine contient plus de terreur.

L'une dit :

— Je me donne !

L'autre dit :

— Je te prends !

Il peut y avoir autant d'amour et d'abnégation et de dévouement dans le double échange de ce cri.

L'accent en est et en sera toujours différent.

Le bonheur de l'un est fait d'une victoire.

Le bonheur de l'autre est fait d'un abandon.

Celui-là est le plus grand; — car il se compose autant de ce qu'il donne que de ce qu'il reçoit.

L'homme n'est heureux que d'être heureux.

La femme est heureuse d'être heureuse et de faire un heureux.

Voilà ce que racontaient les deux attitudes et les deux regards !

Mais leurs bras ouverts se refermèrent.

Il la serrait contre sa poitrine.

Leurs lèvres s'unissaient.

— Toi ! — avaient-ils balbutié ensemble.

Il n'y avait plus que l'amour !

XIV

LUI !

L'homme qui venait d'entrer pouvait avoir trente-cinq ans.

De taille moyenne, mais bien prise, l'allure de ceux qui vivent par le cerveau, c'est-à-dire dans les mouvements de cette solidité un peu dure, ou de cette souplesse vigoureuse des corps habitués aux exercices musculaires.

Il était assez mince, avait les mains fines et blanches.

Ses cheveux coupés courts et très bruns, sa barbe plus claire, dont il ne portait que le collier, ses yeux bleus, sa bouche intelligente et bonne, son front développé, au détriment du bas de la figure, un peu efféminé, bien que le menton, net et carré, semblât annoncer le courage, — faisaient de lui, non pas un homme beau, mais un homme intéressant, sortant du vulgaire, capable de plaire et qui alors ne devait pas plaire à demi.

Son regard surtout, plein de douceur, un peu timide, et, cependant, rempli d'éclairs, sous le coup d'une émotion vive, avait un charme inexprimable.

Mais l'ensemble de la personne révélait, comme chez Andrée, quelque chose d'écrasé habituellement ; et, comme elle, à le voir, à cette heure silencieuse de la nuit, dans les bras de la femme aimée, on devinait qu'il n'était pas ainsi ailleurs : que ses yeux avaient dû contenir plus de larmes que sa bouche n'avait eu de sourires ; que ce front éclairé au reflet d'une joie profonde et

d'une fierté intime s'était longtemps et souvent courbé sous le poids des luttes pénibles d'une existence disputée et trop étroite pour celui dont elle était le lot quotidien.

— Ah ! mon Andrée, mon Andrée, — dit-il enfin, — il me semble que je t'aime chaque jour, davantage, que chaque jour, tu pénètres plus en moi... Tu as été ma passion... maintenant, tu es ma vie tout entière...

— C'est là ce que je ressens, aussi, Maurice, — répliqua la jeune femme, en relevant sur lui ses grands yeux noirs, qu'elle avait d'abord, couverts de ses longues paupières, comme si elle n'avait pas eu la force de regarder tout de suite son bonheur en face et d'en supporter l'éblouissement.

— Chère ange, tu es toute tremblante ! — Viens.

Et, la soutenant d'un bras, sous la pression duquel se plia la taille frêle de madame Dalifroy, il la conduisit au divan, où il la fit asseoir.

— Mets-toi là, — dit-elle, avec un doux sourire, en lui indiquant une place à ses côtés.

— Non, — fit-il, — je ne te verrais plus assez.

Il s'agenouilla devant elle, lui prit les deux mains, la contempla.

— Ainsi, je suis bien ! — ajouta-t-il.

Elle leva ses mains et les lui posa sur les lèvres.

— Oh ! je t'aime, Maurice ! — soupira-t-elle.

— Sais-tu, — reprit-il, — que c'est, aujourd'hui, notre dixième rendez-vous ?

— Il me semble que c'est toujours le premier...

— Je le croirais aussi... si je ne les comptais ! — mais je fais comme l'avare qui vérifie son trésor, chaque jour, le palpe de ses doigts avides, ajoute une pièce d'or à d'autres pièces d'or, et le voit grossir avec ivresse.

— Moi, je ne saurais dire quand je t'ai aimé... Je crois que c'est toujours... et, pourtant, c'est vrai, il n'y a que quelques mois que nous nous connaissons.

— Vois-tu, ma chérie, c'est que nous nous aimions déjà, avant de nous connaître.

— Cela paraît insensé... et cela est. — La première fois que

je t'ai vu, tout mon cœur alla à toi, ce pauvre cœur, qui n'avait jamais vécu, et qui avait déjà souffert. — Je me rappelle encore cette soirée où M. Dalifroy me dit :

— Je vous présenterai une personne qu'on m'a recommandée : M. Maurice Aubin. C'est un homme grave, sérieux, un professeur qui a besoin de faire son chemin... Madame de Séverin s'y intéresse... Il faut le bien recevoir... Je parlerai de lui au ministre...

Andrée s'interrompit :

— Vrai, tu n'as jamais aimé cette femme ?

— Andrée, je t'ai juré d'être sincère avec toi, — et tu sais que je le suis.

— Je le crois, oui.

— Je t'ai déjà dit qu'avant de te connaître, elle m'avait plu... Elle a un certain charme; puis, elle semblait me distinguer...

J'étais si seul, mon cœur était si vide, l'existence avait été si rude pour moi, que cette bienveillance féminine, qui venait à moi, me semblait douce...

Je m'y serais laissé aller...

Depuis que je suis au monde, je n'ai connu que les devoirs impitoyables...

A vingt ans, pauvre, sans ressources, ayant perdu mon père, je m'engageais dans l'enseignement...

J'avais ma mère et un plus jeune frère à charge. — Il fallait nourrir trois personnes !

Que faire?

Je me sentais poète, artiste, que sais-je ?

Mais, à cet âge, tout est vague.

Ce sont des promesses !...

Qui prouve que le talent viendra jamais ?

Puis, il faut lutter, lutter longtemps, pendant dix ans, au moins, pour arriver à se faire un nom, à gagner son pain avec sa plume.

Seul, j'aurais bravé la faim, j'aurais livré la bataille... mais... j'avais des charges... Ma pauvre mère, qui pleurait son mari et qui attendait tout de moi... mon jeune frère, dont j'avais à être le père...

Je fis le sacrifice, le sacrifice complet.

J'entrai dans l'Université... J'étouffai mon imagination, je coupai les ailes à mes rêves. — Je travaillai nuit et jour à préparer mes examens, simple maître d'études dans un collège communal, nourri, logé, donnant tout mon argent à la pauvre femme, obtenant une bourse pour Edouard, mon frère.

Cela fut cruel... va, je t'assure, au commencement!

— Oui, je comprends ces étouffements! — dit-elle doucement. — Mon mariage m'en a fait connaître d'analogues et de pires... peut-être! Le sentiment d'un grand devoir te soutenait. Puis, c'était beau, parce que c'était volontaire. — Moi, c'était vil et sans compensation...

Un peu de rougeur montait à ses pommettes.

— Mà chérie, — s'écria-t-il, — oublie cela! — Nous avons été tous deux victimes de circonstances plus fortes que nous.

— Ah! quand je te vois, oui, j'oublie tout!

— Puis, — reprit-il, — ma mère mourut.

Sa voix se trempa de larmes.

— Mon frère se noya en allant se baigner... Je restai seul.

— Nous sommes orphelins tous les deux.

Pourquoi n'as-tu pas quitté cette carrière qui te déplaît?

— Il était trop tard! — Le pli était pris. — Elle commençait à me faire vivre. — J'étais découragé...

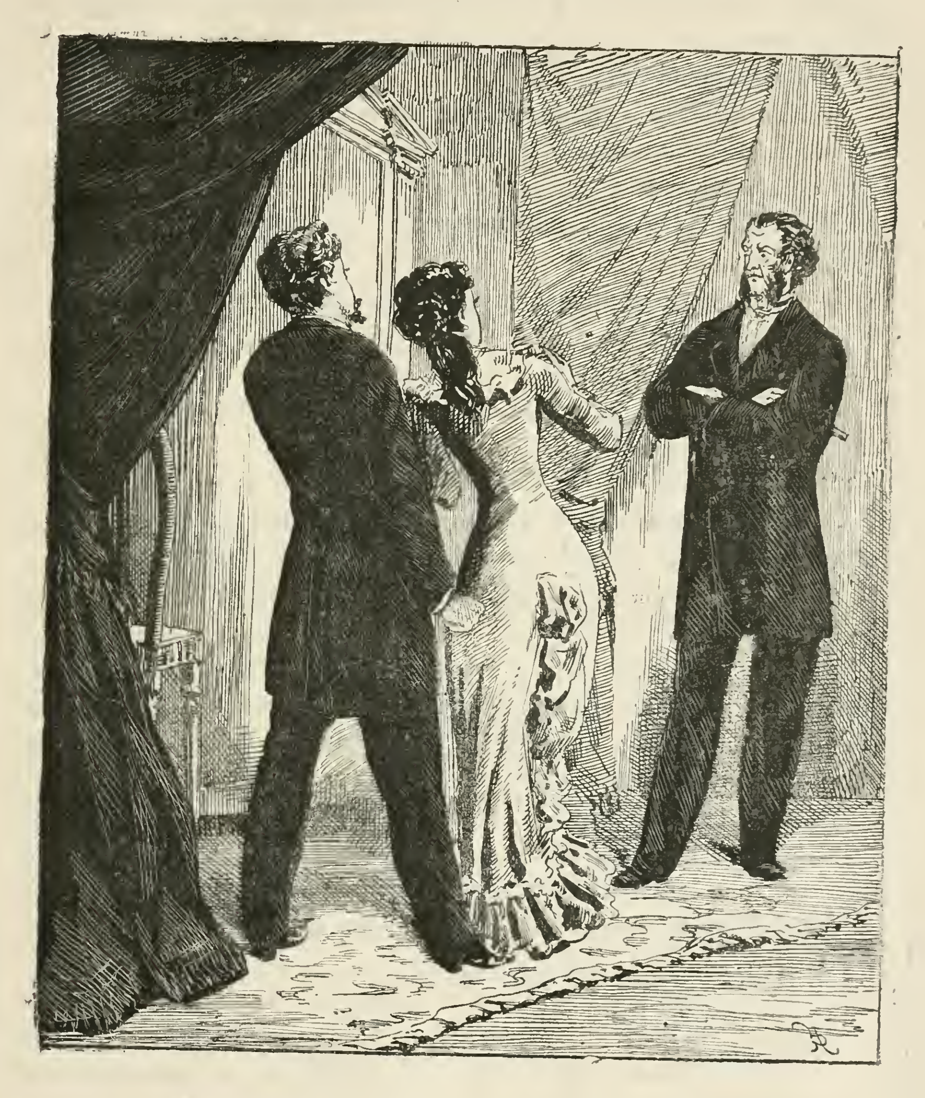
Si je t'avais connue...

— Si j'avais été ta femme, tout eût changé... Tu n'aurais pas craint la misère avec moi, pour moi. — Je suis jeune, elle eût été douce à nous deux. Tu aurais travaillé, suivi ta vocation...

Il me semble que je t'aurais donné tant de bonheur, que j'aurais si bien écarté de toi les tristes préoccupation et les ennuis...

Nous serions venus à Paris, ensemble, et ton génie se serait développé...

— Je le crois également. Ton amour m'eût donné ce qui me manquait : la foi, la confiance en moi-même, ce rayon de soleil, sans lequel la graine des plus belles fleurs, au lieu de germer, meurt dans la terre qui devait être son berceau et qui devient sa tombe...



M. Dalifroy était là, debout, à deux pas, qui les regardait.

— Et c'est alors que tu as connu cette femme ?

— Oui, — je venais d'être nommé à Paris, enfin ; dans une classe inférieure, il est vrai.

Elle était parente éloignée d'un collègue, d'un ami. — Il me

donna pour elle une lettre d'introduction. Elle me reçut avec affabilité.

— Et tu l'as aimée !

— Non, Andrée... mais j'allais avoir un caprice pour elle... et qui sait, peut-être, eussé-je cru l'aimer. — Quand je t'ai vue, tout cela a disparu.

Je crois qu'elle s'en est aperçue... et qu'elle m'en veut un peu.

— Ainsi, tu m'as aimée, au premier regard ?

— Absolument !

— C'est comme moi.

— En t'apercevant, avant de savoir qui tu étais, j'ai ressenti un coup au cœur.

— Comme moi !

— Je ne pouvais détacher mes yeux de ton joli visage, pensif, doux, un peu sévère, avec un air de mélancolie étrange.

Je me rappelle ce jour-là, comme si j'y étais encore.

Je te vois.

Tu avais une robe noire, très simple, qui n'était charmante que parce qu'elle moulait ton corps de vierge, et faisait ressortir la blancheur de ton adorable visage et de tes poignets ronds, dont j'entrevoyais le sourire sous l'étoffe sombre.

Une vieille dame te parlait.

Ta pensée paraissait ailleurs. Il y avait, dans ta pose, quelque chose d'abandonné, d'un peu las.

Tout à coup, tu levas tes grands yeux noirs.

M. Dalifroy s'avançait vers toi.

Je le suivais.

Il m'avait dit :

— Je vais vous présenter à madame Dalifroy.

Je ne sais pourquoi ce nom, cet homme, me faisaient prévoir pour sa compagne une créature longue, sèche, un peu dure, dédaigneuse, — à l'aspect dévot, antipathique.

Toi, tu me regardais venir et je ne pouvais détacher mes yeux des tiens.

C'était comme une fascination.

— Ma chère amie, je vous présente M. Maurice Aubin, professeur distingué, — dit M. Dalifroy.

Je détournai les yeux, cherchant sa femme.

C'était toi!

J'eus une secousse, un sentiment, un cri de révolte.

— C'est impossible ! pensai-je.

— Et je l'ai vu, et j'ai compris ! — interrompit Andrée, en se jetant dans ses bras avec un frisson, comme un oiseau qui se réfugie sous l'aile de sa mère.

Oui, oui, — répéta-t-elle, — c'était impossible !

— Et c'était infâme ! — ajouta Maurice, en la couvrant de baisers. — Mais je ne le savais pas encore, — car je ne savais pas ta vie.

— Et je t'ai su gré de ce premier mouvement, de ce regard de surprise que tu ne sus pas dissimuler, et que je vis seule...

Oh ! ce regard, Maurice...

Et elle baissait ses yeux en parlant.

— Ce regard a été ma première joie, mon premier relèvement. — C'est lui qui m'a dit, pour la première fois, que je valais mieux que mon existence, que j'étais un être, non une chose.— Ce regard, nul ne l'avait eu, jusque-là, en me voyant.

Beaucoup m'avaient désirée...

Je l'ai compris après... quand tes yeux m'eurent appris ce langage.

Aucun ne m'avait dit ce que tu venais de me dire.

Aucun ne m'avait exprimé cette estime intuitive, n'avait senti cette révolte, manifesté cette protestation.

Cela me transforma, me grandit à mes yeux, me toucha.

Tu m'avais comprise. — Tout mon cœur vola vers toi... Je ne sais comment il se fit que je ne me levai pas, pour te crier : « Merci ! »

— Tes yeux me le dirent. — Tu rougis !... et ton regard fut une sorte de regard... Comment dirai-je ?

— De reconnaissance ! — Va, Maurice, — ne crains pas de le dire ! — Tu m'avais faite femme... Et, d'ailleurs, tu ne ressemblais pas, non plus, aux hôtes habituels du salon de M. Dalifroy. Tu en avais l'uniforme... Tu n'en avais pas l'âme ! Je te

devinai, ainsi que tu m'avais devinée. — Nous ne nous étions pas vus encore, que nous nous connaissions, que nous étions d'accord...

— Et que nous avions notre secret à tous deux, à nous seuls !

XV

L'AUTRE!

— Et, depuis ce jour, — continua la jeune femme, — je sentis l'air entrer à pleins poumons dans ma poitrine. Je suis devenue ce que le monde appelle une femme adultère, et c'est pourtant ma chute qui m'a relevée, qui me relève à mes propres yeux. Je ne m'estime que depuis que je suis coupable, au dire de la société. Je me sens fière de toi, et je me sens plus digne. Je ne suis plus esclave. J'ai une volonté, j'ai un rôle dans la vie... Je sers à quelque chose de grand et de bon : je fais un homme heureux, et quel homme ! — toi !...

— Oh ! oui, mon ange adoré, tu me rends heureux, bien heureux ! Tu m'as fait connaître les seules joies que j'aie connues, et les plus douces, et les plus profondes à la fois ! Sans toi, désormais, je ne pourrais vivre. Elles sont rares et comptées les heures où nous nous appartenons. Eh bien, elles suffisent à remplir ma vie... Absente ou présente, tu es toujours là et là.

Il montrait son cœur et il montrait ses yeux.

— C'est l'amour, — interrompit Andrée, de sa voix mélodique — L'amour, la plus grande chose, parce qu'elle est insensée, parce qu'elle ne sait ni lois ni obstacles ; l'amour, la lumière ! qui ne connaît point les distances... L'amour, qui déplace les montagnes, qui comble les abîmes... qui prend deux êtres que tout sépare, et qui les jette aux bras l'un de l'autre... L'amour, plus

fort que tout, qui est l'oubli de soi-même et en même temps la plus grande expansion de la personnalité.

— C'est vrai, ce que tu dis là, mon Andrée... C'est si bon d'être là, tous les deux ensemble, loin de tous les regards, dans le silence et le mystère de la nuit, de se dire :

Tout nous interdit d'être l'un à l'autre.

La loi, les mœurs, les préjugés, peut-être la morale, tout ce qui s'impose et tout ce qu'on respecte. — Et nous voilà unis, envers et contre tout, et rien au monde ne pourra détacher nos cœurs confondus. — Cet isolement nous resserre davantage.

Pour une heure passée ainsi, pour un de tes baisers, pour un de tes regards, pour presser ta main, pour entendre ta voix, pour respirer ton haleine, je donnerais ma vie et je gagnerais encore à ce marché.

— Tu es un homme, Maurice, tu ne sais pas, tu ne peux savoir la différence qu'il y a, pour une femme, entre subir ce que la loi lui impose et se donner volontairement. Je me sentais avilie de cet abandon de mon être où mon cœur n'entrait pour rien. Je ne m'appartenais pas.

Ce qui faisait que le monde m'estimait, m'inspirait du mépris pour moi-même. Ce qu'il trouvait bon et moral, je le trouvais odieux et répugnant. Je ne suis rentrée en possession de moi-même, je ne me suis sentie libre, que le jour où je t'ai aimé. Ce n'est point un devoir cela; ce n'est point une obligation ; ce n'est point une fonction qu'on accepte comme on accepte toutes les autres nécessités de la vie, même tes plus pénibles et les plus désagréables. — Je dis : oui, mais je pourrais dire : non.

— C'est que l'amour est libre, et qu'il n'y a de dignité que là où il y a la liberté. — C'est ce qui fait, ma chérie, qu'en tout temps, dans tous les siècles et dans tous les pays, l'amour s'est toujours affranchi de toutes les règles et de toutes les lois inventées pour l'assimiler à tout ce qui n'est pas lui. — Rappelle-toi Roméo et Juliette. Les haines séculaires de leurs deux familles, les lois divides et humaines de leur époque, — plus que cela, les mœurs de leur pays et de leur race, — tout leur crie :

— Haïssez-vous !

Ils répondent :

— Nous nous aimons !

Lis l'histoire, interroge le monde et la vie, tu verras partout l'éternelle protestation de l'amour, — c'est-à-dire, du sentiment et de la passion, — contre ce qu'ils n'ont pas accepté, ce qu'ils n'accepteront jamais. — Par l'amour, la femme est reine et Dieu. — Elle est reine, car la femme aimée commande, et ne commande que là ; elle est Dieu, car elle fait du bonheur. — Elle peut se donner sans cesser de s'appartenir. — Le monde a beau lui dire :

— Tu déchois !

Elle regarde son amant à ses pieds, comme j'y suis, à présent, et répond :

— Je suis sur un piédestal !

Lui aussi peut s'agenouiller, sans s'humilier, ni se diminuer, car il est vainqueur, puisqu'elle l'a distingué entre tous, puisqu'elle lui a donné son cœur, puisqu'elle lui donne souvent sa vie et son honneur.

— Ah ! pourquoi ne t'ai-je pas connu avant? J'aurais été ta femme. — Nous nous serions mariés pour es autres. — Nous nous serions aimés pour nous ! — Et tout eût été bien. — Tandis qu'à présent, j'ai toujours peur de ce bonheur fragile... de ce bonheur défendu... Que durera-t-il?

— Toujours !

— Qui sait? — Nous ne sommes maîtres que d'une chose : notre amour. — Le reste ne nous appartient pas.

— Qu'appelles-tu le reste?

— Tout ! — Je suis mariée. — Je suis mère. — C'est là ce qui m'a empêchée de briser, dans la mesure du possible, un lien que rien ne peut briser absolument.

— Est-ce que tu te sens coupable, dis, ma chérie

— Au sens vulgaire du mot, non ! — Coupable, je ne le suis pas de t'aimer. — Coupable, je ne le suis pas de m'être conquis ma part de bonheur et d'indépendance dans la vie. — Mais se cacher, mentir, sourire à cet homme que je n'ai jamais aimé, et que je n'estime plus; jouer devant le monde la comédie du mariage, accepter de passer pour sa femme, quand je ne le suis pas... il y a là une hypocrisie qui me répugne et qui m'afflige. —

Oh ! si j'avais pu le quitter... crois-tu que jamais je t'aurais reçu sous son toit, avec ces ruses nécessaires, auxquelles je me suis instruite et qui me coûtent tant? — Mais c'est ainsi... La chaîne qu'on m'a rivée, il faudra que je la traîne avec moi, ma vie entière... Je dois me taire... je dois mentir pour ma fille, pour mon Emma... afin qu'on ne montre pas la mère au doigt, qu'on ne la flétrisse pas, qu'on ne lui jette pas la pierre... L'esclave, quand il a un bon maître, peut rêver qu'il sera affranchi un jour, ou peut se racheter. — La femme mariée, jamais, jamais ! — C'est fini. — Elle a dit : oui. — Elle s'est trompée... qu'importe? — Elle seule n'a plus de droits, n'a plus d'espoirs... Ou le suicide moral, ou l'éternelle chasteté, dans le concubinage conjugal, — ou l'adultère, le mensonge, l'hypocrisie, la honte !

Andrée se leva.

— Tiens, Maurice, c'est abominable !

— Calme-toi, Andrée... Je t'ai proposé de t'enfuir avec moi !

— Où cela ? — C'est le scandale. — C'est la perte de ta position. — Seule, j'eusse accepté... mais je suis mère ! — Je ne puis. — D'ailleurs, mon mari, mon maître, mon propriétaire, a le droit de me reprendre partout, et de m'interdire à jamais l'amour. Que lui importe à lui? — Il a son Athénaïs... et je n'ai rien à dire. — Il ne l'entretient pas sous le toit conjugal ! — De quoi me plaindrais-je ? — On ne m'accorderait pas même la séparation.

— Eh bien, mon Andrée, puisque tout nous est impossible, hors de nous aimer, aimons-nous d'autant plus, d'autant mieux.

— Oh ! oui, Maurice, aimons-nous ! — Il n'y a rien de plus pur et de plus noble que cet amour maudit, que cet amour qui ferait notre honte, la mienne surtout, s'il était su... Sentir ce que je sens là, pour toi... et penser que je serais flétrie pour cela !... Quelle dérision ! — Et penser que mon mari aurait le droit de nous tuer, s'il nous surprenait ensemble. — Moi, passe ! je suis son bien, sa chose ! mais toi ! toi !

— Pourquoi ne veux-tu pas venir chez moi ? — La communication est facile... et, là, tu courrais moins de danger... Si je n'insiste pas, c'est à cause de moi, — du danger qui me menace ici... et que je ne veux pas fuir... ou avoir l'air de fuir...

— Maurice... ce que je vais te dire, est fou peut-être. — Je ne sais si tu me comprendras.

Pour toi, je devrais aller là, dans cette maison, où tu habites, et dont personne ne connaît la communication avec ma chambre. — Oui, je le devrais, et souvent je me reproche de ne point le faire. — Mais c'est plus fort que moi... Je veux courir un risque... quelconque... cela me relève à mes propres yeux. — Cela me fait me pardonner de n'avoir pas osé, de n'oser pas tout dire à cet homme dont je porte le nom.

— Tu es romanesque, Andrée. — Mais je comprends cette fierté et je la partage...

— Oh! toi, c'est différent! — Je suis enfermée... Tu aurais toujours le temps de fuir.

— Et tu crois que j'y consentirais?

Elle eut un sourire étrange, plein de douceur, de protection, d'héroïsme et de ruse féminine.

— Oui, tu y consentirais, pour ne pas me perdre!

Ils s'étaient levés tous les deux.

Il l'enlaça de ses bras.

Elle appuyait sa tête pâle et mignonne sur l'épaule de son amant, dans une pose pleine de grâce, à demi ployée.

Dans une de ses mains, il avait réuni les deux petites mains de la jeune femme.

Ils firent ainsi quelques pas en avant, et passèrent devant la psyché, placée en face de la porte.

Là, ils s'arrêtèrent, comme font tous les amoureux, afin de se voir, de se posséder par la vue, en même temps qu'ils se sentaient, sans desserrer leur étreinte.

Tous deux souriaient et se souriaient.

Tous deux s'admiraient, elle lui, lui elle.

Mais, brusquement, ils tressaillirent.

Ils devinrent pâles comme des morts, et leurs pieds se fixèrent dans le sol, tandis qu'un frisson glacé courait le long de leur corps.

Leurs yeux agrandis étaient devenus fixes.

On eût dit qu'ils venaient d'apercevoir la tête de Méduse.



— Tirez! lui dit-elle.

Ce n'était que la tête de M. Dalifroy, qui se détachait, dans la glace, pâle et froid aussi, au-dessus de leurs deux têtes.

Andrée se détacha violemment de Maurice, et se retourna, en étouffant un cri.

Entré dans la chambre, sans qu'on l'eût entendu, sans que la jeune femme comprît comment cela avait pu se faire, puisqu'elle avait elle-même fermé sa porte, M. Dalifroy était là, debout, à deux pas, qui les regardait.

XVI

A TROIS!

Andrée crut qu'elle allait s'évanouir, non par lâcheté, mais par suite de l'effroyable commotion que cette apparition inattendue donnait à son système nerveux.

Elle avait tout prévu, — elle avait cru tout prévoir, — excepté cela.

Bien des fois, elle avait songé que son secret serait découvert par son mari.

Comment? elle n'en savait rien; — mais ces choses-là ne peuvent pas rester éternellement cachées.

Un rien, un hasard, une imprudence, un regard surpris, un mot entendu, une pression de main devinée, tout peut exciter les soupçons.

Elle se défiait particulièrement d'Athénaïs, qui, n'étant pas une honnête femme, et ayant elle-même son amant, devait comprendre, deviner, au besoin, ces choses-là; les inventer, à tout hasard, quand bien même elles n'eussent pas existé.

Elle se défiait d'Athénaïs, dont elle se savait haïe, profondément, d'une haine de femme, tenace, perfide et souriante, qui guette dans l'ombre, attend son heure et ne se lasse jamais.

Elle se défiait d'Athénaïs qui avait coqueté avec Maurice; qui l'avait, un instant, attaché à son char, et qui avait dû chercher quelle rivale lui arrachait sa conquête à peine commencée.

Mais, quand Andrée mettait les choses au pire; quand, dans

ses longues insomnies, loin de l'homme aimé, elle songeait à quelque dénonciation possible, à quelque péripétie, elle n'avait jamais supposé que son mari pût les surprendre ensemble.

Elle était chez elle.

Sa porte était fermée en dedans.

Jamais, dans la journée, devant le monde, ou le soir, lors des réceptions du jeudi, elle ne se laissait aller aux imprudences où sa passion l'eût poussée, si elle n'y avait résisté avec énergie.

Ils ne se voyaient que la nuit, dans sa chambre à elle.

Une communication secrète lui assurait le salut de son amant, au cas où M. Dalifroy, pour une cause ou une autre, aurait voulu pénétrer chez elle, pendant l'un de leurs rendez-vous.

Sût-il la vérité, elle était prête à braver sa colère, à supporter les conséquences de sa faute, si atroces qu'elles fussent, pourvu qu'elle fût seule menacée, frappée ; — pourvu que Maurice fût à l'abri de cette colère et des vengeances maritales.

De sa vie, à elle, elle faisait bon marché.

En dehors de son amour, elle n'en voulait pas.

— J'aurai connu tout ce qu'on peut connaître de bonheur, — se disait-elle. — Vienne la mort pour moi... qu'importe? La mort, ce n'est point la séparation. C'est la fin de tout. Je me serai endormie du sommeil éternel, au milieu de mon rêve.

Mais, lorsqu'elle vit les deux hommes en face :

L'un son amant, sans droit, sans refuge ; l'autre, son mari, implacable, le regard dur, la bouche contractée, armé de tous les droits, chez lui, représentant la loi, autorisé à toutes les violences, elle eut peur, — peur pour Maurice Aubin, et se dit :

— Je l'ai perdu !

Maurice s'était retourné presque en même temps qu'elle, et tous deux se trouvaient maintenant en face de M. Dalifroy, elle un peu en avant.

L'amant était aussi pâle que la femme adultère, que le mari outragé.

Après un premier éblouissement qui l'avait fait chanceler, elle s'était redressée, et se tenait debout, les bras pendants, sûre, à présent, de ne pas tomber.

Maurice, lui, avait croisé ses bras sur sa poitrine, et regardait

M. Dalifroy bien en face, sans provocation et sans faiblesse, mais sans honte et sans peur aussi.

Par Andrée, il connaissait l'homme, il savait l'histoire de son mariage, ses amours avec madame de Séverin, et il se disait, avec un de ces faux sang-froids et une de ces tranquillités trompeuses des crises suprêmes :

— Cet homme commet, chaque jour, le crime pour lequel la loi et les mœurs lui donnent le droit de me tuer. — Il va en user, et je n'ai rien à dire.

Il ne songeait pas même à se défendre. Seulement, — ajoutait-il en lui-même, — qu'il ne touche pas à Andrée ! — Je ne le veux pas !

Les trois personnages de ce drame à trois, qui se joue depuis que le monde est monde, et qui se jouera, tant que le mariage restera ce qu'il est, se regardèrent, un instant, en silence.

Combien cela dura-t-il ?

Ni Andrée ni Maurice n'auraient pu le dire.

Mais cela leur parut bien long.

Ils attendaient.

M. Dalifroy aussi.

Qu'attendait-il, celui-là ?

Que sa femme se jetât à ses genoux, et lui demandât grâce !

Il avait prévu ce coup de scène, et c'eût été une jouissance pour lui que de la voir lâche, humiliée, pantelante, et de la repousser du pied.

Ce succès lui manqua.

Voyant qu'il ne venait pas, il décroisa lentement ses bras, et sa main droite parut armée d'un revolver qu'il dirigea contre la poitrine de l'homme.

Maurice ne bougea pas.

Mais Andrée se jeta devant lui, le couvrit de son corps, et, tournant sa figure pâle, illuminée d'un sourire, vers M. Dalifroy :

— Tirez ! lui dit-elle.

Maurice avait été surpris par le mouvement de la jeune femme, avant de pouvoir s'en défendre.

Elle venait de faire pour lui, ce qu'il eût fait pour elle, si l'arme avait été braquée contre Andrée.

M. Dalifroy releva légèrement son revolver.

Maurice, pendant ce temps, prenant les deux bras de la jeune femme dans ses mains, auxquelles l'émotion donnait une force extraordinaire, parvint, d'un geste brusque, à la rejeter sur le côté, un peu en arrière de lui, de façon à la protéger à son tour, de l'épaisseur de son corps.

Madame Dalifroy se cramponnait à lui, essayait de lutter.

Le sourire avait disparu de ses lèvres décolorées.

Elle le voyait, gisant à ses pieds, la poitrine trouée, et elle se sentait devenir folle.

— Madame, — dit froidement M. Dalifroy, de sa voix sèche et coupante, — ne luttez pas ! — c'est inutile ! — *Vous, je ne vous tuerai pas*, quoi qu'il arrive.

— Pourquoi, monsieur ? — répondit-elle, retrouvant tout à coup la voix et cessant de se cramponner à Maurice, sans cesser de se tenir à lui.

Moi, je suis votre femme... légalement. — Je porte votre nom. — Je vous appartiens. — Je suis adultère. — Je suis la seule coupable. — C'est moi que vous devez frapper. Lui, lui, eût-il songé à moi, ou, songeant à moi, eût-il osé me le dire, si je ne l'avais voulu ? Quel est l'homme qui refuse ces choses-là ? — Vous aussi, vous êtes l'amant d'une femme mariée ! — Vous n'avez pas le droit de le frapper pour l'acte que vous accomplissez... chez un autre ; — pour le crime que vous commettez chaque jour. — Moi, c'est différent. — Je suis votre propriété... si vous avez soif de vengeance... me voilà... je suis prête...

— Oui, — fit M. Dalifroy, avec une ironie qui fit peur aux deux amoureux, — je comprends très bien... — Vous préférez la mort au veuvage. — Ma vengeance ne serait donc pas assez complète, et je ne vous punirais point assez.

Il prit un temps.

— Depuis quand, d'ailleurs, est-ce le coupable qui choisit sa peine ?

Il ricana.

— Je croyais que c'était le juge qui l'appliquait.

— Monsieur, — dit enfin Maurice, qui n'avait pas encore pris la parole, — je ne veux ni plaider les circonstances atténuantes, ni implorer votre pitié pour moi. — Dans la situation où nous sommes en face l'un de l'autre, on ne discute point.

Je suis l'amant de madame Dalifroy. — Je ne le nie pas plus qu'elle n'a songé à le nier, en vous voyant. — J'aurais beaucoup à dire pour les excuser, — Cela serait inutile. — Je ne vous engagerait pas même à rentrer en vous-même, à interroger votre conscience, à vous demander, au moment où vous êtes prêt à user de l'intégrité de vos droits de mari, si vous en avez rempli tous les devoirs, ou même les devoirs les plus vulgaires.

Je ne vous dirai pas que si cette femme, — la plus honnête et la meilleure que je connaisse, — est devenue adultère, c'est par votre fait, et que vous êtes le véritable auteur de sa faute. — Je ne vous dirai pas que celui qui exige tout doit donner quelque chose en échange. — Je ne vous dirai pas que vous l'aviez épousée sans amour, pour cacher et rendre plus faciles vous amours avec la femme qui a votre cœur.

Je ne vous dirai pas que, n'aimant point celle qui porte votre nom et que vous avez rendue mère, vous n'avez rien fait pour être aimé d'elle. Je ne vous dirai pas que vous l'avez épousée pour sa dot, que vous l'avez considérée et traitée comme une chose, étouffant volontairement l'éclosion de son cœur... Vous me répondriez que cela ne me regarde pas, qu'elle est à vous, et que cela suffit. — Et je sais trop que plus nous avons de torts envers les autres, plus nous sommes impitoyables envers eux. — Je vous dirai seulement ceci :

Si vous me tuez ici, sous ses yeux, c'est un raffinement de férocité lâche, — et c'est une maladresse. Il en résultera un affreux scandale qui rejaillira sur vous-même et sur votre fille. Un homme de cœur, en pareil cas, n'use pas de tout son droit, car ce droit offre trop peu de danger pour lui. Il y a des délicatesses qui s'en révoltent ! — Vous pouvez me tuer ; mais, quoi qu'on en dise, c'est un assassinat, pur et simple. — Je n'ai point d'armes, je ne puis me défendre. — Ce meurtre autorisé est à la portée du dernier des êtres ! Moi, à votre place, j'agirais d'autre sorte.

— Que feriez-vous?

— Je provoquerais celui qui m'aurait offensé.

M. Dalifroy haussa les épaules.

— A cela, je trouverais l'avantage de ne pas ébruiter une chose qu'il vaut mieux tenir secrète, en toute circonstance. — Pour un duel, on trouve toujours un prétexte plausible.

— Et vous me tueriez! — fit M. Dalifroy.

Il eut un rire sec.

— Non, monsieur, car, je vous le jure sur mon honneur, et je n'ai jamais manqué à un serment, je ne me défendrais pas.

Andrée écoutait Maurice, et le regardait, devenue plus calme en apparence.

Et son regard, même à ce moment terrible, était tout chargé d'admiration pour l'homme qu'elle aimait.

C'était bien, c'était vrai, c'était digne ce qu'il disait là.

Elle était fière de lui.

— Monsieur, — répliqua M. Dalifroy, l'œil chargé d'une sorte de satisfaction atroce, — j'ai mieux à vous offrir que cela.

Andrée frémit.

Que pouvait-ce être?

— Votre vie m'appartient, — poursuivit le mari. — Vous ne le niez pas. — J'en prends acte. — Il ne me convient pas d'user de ce droit, aujourd'hui, en ce moment, ainsi. — Mais je conserve mon droit entier, rappelez-vous-le bien, et je me réserve d'en user le jour où il me conviendra, en la forme qui sera la plus favorable à mon intérêt.

Maurice le regardait avec un étonnement profond.

— La vie de madame m'appartient également, nul ne songe à le nier davantage...

— Je l'accepte, dit Andrée.

— Donc, puisque vos deux existences m'appartiennent, puisque je pourrais les anéantir, ici, avec deux des balles de ce revolver...

Il le dirigea lentement vers lui et vers elle. Tous deux restèrent immobiles, la tête haute.

— J'ai le droit d'en disposer, et j'en dispose! — conclut-il d'un ton net, qui leur donna le frisson.

Leurs regards l'interrogèrent.

Leurs bouches restaient muettes.

— J'accorde un sursis. Voici mes conditions.

— C'est à prendre ou à laisser. Si l'un de vous deux refuse, je vous brûle la cervelle, monsieur Maurice Aubin... et vous serez veuve de votre amour, madame Dalifroy.

— Quelles sont vos conditions, monsieur? — demanda Maurice.

— Les voici, — répéta-t-il.

Il se recueillit.

Il était devenu vert, et ses yeux brillaient comme ceux d'un chat, qui, dans l'obscurité, guette une souris.

— Madame va s'habiller. — Vous allez lui donner le bras, vous allez sortir d'ici, pour n'y plus rentrer jamais; vous abandonnerez Paris, vous vous rendrez dans la ville que je vous indiquerai, et vous vivrez ensemble, comme deux époux, sans jamais vous séparer, ni vous quitter, quoi qu'il arrive!

XVII

LE PARADIS.

Cette résolution de M. Dalifroy avait quelque chose de si insolite; — cette conclusion était si inattendue, que Maurice et Andrée, d'abord, ne parurent pas comprendre.

Tous deux, ils le regardaient, ne pouvant croire ce que leurs oreilles entendaient, cherchant à lire dans ses yeux le sens véritable de ces paroles étranges.

M. Dalifroy attendit, quelques secondes, une réponse qui ne venait pas.

Leur stupeur était si évidente, qu'il reprit :

— Est-ce que vous ne m'avez pas entendu?

— Si, monsieur, — dit enfin Maurice.



Madame Dalifroy, se cramponnant à lui, essayait de lutter.

— Est-ce que vous ne comprenez pas ?

— Je l'avoue...

— Peu m'importe ! Encore une fois, je vous dis :

Prenez cette femme, partez avec elle, vivez avec elle, et ne vous en séparez jamais, — ou je voue tue.

En un mot, je vous la donne! C'est bien simple pourtant.

Andrée et Maurice se regardèrent.

— Acceptez-vous?

— Moi, j'accepte, — dit Maurice; — mais c'est à Andrée de décider si elle consent à me suivre dans ces conditions.

M. Dalifroy eut un geste rapide de dépit.

Il avait espéré que Maurice, comme presque tous les amants, en pareil cas, hésiterait, reculerait, refuserait, ou marchanderait... son bonheur, et qu'Andrée aurait la douleur et l'humiliation d'assister à ces hésitations, à ces refus, à ce marchandage.

Si on lui en avait proposé autant, à lui, pour Athénaïs, en admettant même qu'il ne fût pas marié, certes, il eût refusé.

Cet homme ne connaissait, ni ne comprenait l'amour vrai.

Il avait, pour madame de Séverin, l'attachement que procure la polissonnerie des sens et la complicité de la corruption, lorsque cela se passe avec une femme habile et rusée, qui sait y fonder son empire; mais, pour elle, il n'eût point bravé le monde, compromis sa position.

Il en voulait bien comme maîtresse, il n'en aurait jamais fait sa compagne.

Sa surprise fut donc assez désagréable, mais son plan dicté, d'ailleurs, par Athénaïs, qui avait, dans la coulisse, mené toute cette affaire, comprenait trop d'autres avantages et de vengeances raffinées, pour qu'il ne se consolât pas de ce petit échec.

— Et vous, madame, — fit-il en s'adressant à Andrée, — est-ce que vous n'acceptez pas?

Une lutte violente secouait visiblement la jeune femme.

— Est-ce que vous n'aimez pas assez, est-ce que vous n'estimez pas assez votre amant, pour lui confier votre vie entière, après lui avoir sacrifié mon honneur?

— Monsieur, — dit-elle enfin lentement, — si vous êtes sincère, je vous demande pardon de vous avoir mal jugé.

M. Dalifroy ne put réprimer une sorte de sourire pâle et menaçant, qui eût effrayé la jeune femme, si elle l'avait vu.

Mais elle s'était retournée vers Maurice.

— C'est moi qui vous demande, à mon tour, Maurice, si vous

m'estimez assez pour me prendre ainsi, pour me donner votre vie entière?

— Oh! Andrée, fit-il d'un accent de reproche.

— Je connais votre générosité. — Je ne veux pas que ce soit elle qui réponde. Si vous avez la moindre crainte, le moindre regret, la plus faible hésitation... soyez sincère... Je ne veux rien devoir à un entraînement chevaleresque. Me connaissant telle que je suis, ayant été mon amant, m'épouseriez-vous, si la loi le permettait?

— Je vous le jure, Andrée!

Un éclair de joie et de fierté passa dans les prunelles noires de la jeune femme.

— C'est bien! — dit-elle, — je suis prête à vous suivre.

M. Dalifroy eut, pour la seconde fois, ce sourire imperceptible et sinistre que nous avons déjà signalé.

— Voilà qui est entendu, conclut-il. — Mais j'exige différentes garanties. D'abord, vous vous fixerez à ***, et je vous interdis de quitter cette ville, ni de jamais songer, moi vivant, à vous éloigner de France pour gagner l'étranger.

— Soit.

— Ensuite, nul ne saura jamais que madame porte le nom de Dalifroy, a été ma femme. — Je ne veux point de scandale, ni d'éclat d'aucune sorte.

Si qui que ce soit au monde apprenait la vérité, savait que cette femme est adultère et que je suis son mari, n'ayant plus rien à perdre, je reprendrais le droit que j'abandonne, pour l'instant, et je vous le jure, monsieur Aubin, je vous brûlerais la cervelle, où que vous soyez, et quelques précautions que vous prissiez.

— Je vous jure, monsieur, non par peur de la mort, mais par respect pour Andrée et pour vous-même, que jamais par moi, — ni par elle, — ce secret ne sera ébruité.

— J'y compte. Madame va partir tout à l'heure, ouvertement, comme pour un voyage en Italie, exigé par la mort d'un parent éloigné et la nécessité de recueillir un héritage. — Là-bas, au bout de quelques mois, elle sera censée être morte, et je porterai son deuil.

— Tout ce qui pourra vous garantir, monsieur, nous l'acceptons, — dit encore Maurice. — Est-ce tout?

M. Dalifroy tira sa montre.

— Il est trois heures du matin, — ajouta-t-il. — Dans une heure le jour se lèvera. — A cinq heures, il y a un train qui part pour Marseille. — Elle aura l'air de le prendre.

Andrée, depuis quelques instants, paraissait ne pas accorder une attention directe à ce qui se passait sous ses yeux.

Une préoccupation profonde s'était emparée d'elle, préoccupation poignante aussi, et son agitation augmentait.

— Vous avez le temps, madame, — poursuivit M. Dalifroy, en s'adressant à elle, — de revêtir un costume de voyage, et de mettre, ou de faire mettre par votre femme de chambre, dans une malle, les objets indispensables et absolument personnels, dont je vous laisse le droit de disposer.

Il prit un temps, et sa voix devint presque douce.

— Quant à votre fortune, dont j'ai l'administration, et sur laquelle notre contrat de mariage m'a assuré des droits particuliers...

— Oh! monsieur! — fit Maurice.

— Je la garde! — interrompit froidement le mari.

Andrée ne parut pas entendre.

— Et ma fille! mon Emma! — balbutia-t-elle enfin, laissant monter à ses lèvres le cri qui remplissait son cœur.

— Votre fille! — reprit le père, avec un accent plus coupant et plein, néanmoins, d'un premier triomphe : — vous allez lui faire vos adieux avant de partir.

— Mes adieux! — Est-ce que je ne l'emmène pas? — Est-ce que je ne la verrai plus?

— Non! fit Marc Dalifroy.

— C'est impossible,—s'écria la jeune femme. —Mon enfant... elle est à moi... Vous ne me l'arracherez pas!

— Taisez-vous!... — Cette enfant n'est plus qu'à moi! — Elle ne sera pas élevée par votre amant!

— Oh! Emma! Emma! — répétait la mère, en se tordant les mains, — Non, je ne puis. — Partez, Maurice... Je reste, je resterai!

M. Dalifroy eut un ricanement de triomphe féroce.

Il s'élança brusquement entre Maurice et Andrée, saisit cette dernière par un poignet, la rejeta en arrière avec une force irrésistible, et, braquant son revolver sur l'homme, qui resta immobile, la pâleur au front, mais des flammes dans les yeux, il ajouta d'une voix stridente :

— Pardon, madame, vous oubliez les conditions : — c'est à prendre ou à laisser. Ou vous allez partir seule avec votre amant, ou je le tue ici, sous vos yeux. — Choisissez ; et choisissez vite.

Andrée regarda son mari, regarda Maurice, qui évitait de la regarder, et ne faisait pas un geste qui eût pu influer sur la résolution de l'amante et de la mère.

Andrée, le visage convulsé, secouée des pieds à la tête par un frisson d'angoisse horrible, resta silencieuse, pendant près d'une minute.

— Maurice, tu vivras ! — dit-elle enfin, en éclatant dans un sanglot, et elle s'affaissa sur ses genoux n'ayant plus la force de se tenir debout.

— Ainsi, vous obéirez ? — reprit le mari.

— Oui, monsieur.

— C'est bien. — Debout ! — Prenez un visage naturel, et sonnez Marguerite, afin qu'elle se lève, qu'elle lève *ma* fille et qu'elle vous l'amène, pour l'embrasser, comme une honnête femme qui part en voyage.

Andrée se releva chancelante, essuya ses yeux de son mouchoir de fine batiste.

La lutte était finie. — Maurice la regardait.

Elle devait être digne de lui, et lui faire le sacrifice entier, comme il l'avait fait pour elle, sans hésiter, sans combattre davantage.

— Je n'ai plus qu'un devoir, et je n'ai plus qu'un honneur : — le faire heureux !

D'un pas assez ferme, elle s'avança vers la cheminée et appuya sur le bouton de la sonnette qui communiquait avec la chambre de Marguerite.

— Monsieur, passez ici, — dit Dalifroy à Maurice Aubin, en lui désignant du doigt le cabinet de toilette.

Aubin obéit.

Andrée et son mari restèrent seuls.

Pas une parole ne fut échangée entre eux.

Au bout de quelques minutes, la nourrice entra surprise.

— Est-ce que madame est malade ? — dit-elle, encore mal réveillée.

— Non, ma bonne Marguerite, mais un évènement imprévu, une nouvelle inattendue... dans une heure, je pars, pour un long voyage... Amenez-moi Emma... ma fille... que je l'embrasse!

Tout cela fut dit d'un ton assez naturel, avec cette force de dissimulation et cette énergie dans l'action que possèdent toutes les femmes.

Andrée ne luttait plus. — Elle avait pris sa résolution. — Au fond d'elle, si la mère saignait, la femme se disait :

— Je vais être toute et toujours à l'homme que j'aime!

Marguerite courut chercher l'enfant; elle la ramena tout endormie.

— Mon Emma ! — ma fille ! — sanglota Andrée, en couvrant de baisers le petit visage du bébé, que les baisers et les larmes réveillèrent, et qui se mit à sourire, en reconnaissant sa mère.

Andrée la prit, la serra dans ses bras, contre sa poitrine, la contemplant à travers ses larmes, lui disant :

— Oui, c'est moi, ta maman... Ne m'oublie pas, chère enfant... Oh ! je t'aime ! je t'aime !...

La nourrice, de son œil fin de paysanne, regardait tout cela, n'y comprenant pas grand'chose, mais devinant quelque drame.

M. Dalifroy tira sa montre.

— Ma chère amie, — dit-il de sa voix ordinaire, — calmez-vous. Il est temps de faire vos apprêts... Songez qu'il ne s'agit que d'un voyage....

— Vous avez raison, — répliqua Andrée, et, séchant brusquement ses larmes, elle remit l'enfant dans les bras de la nourrice, en lui murmurant à l'oreille, d'un accent que la brave fille n'oublia jamais :

— Je vous la confie, Marguerite. — Veillez sur elle, comme je

le ferais moi-même, et, s'il m'arrivait malheur, aimez-la, comme l'eût aimée sa mère !

— Je vous le jure ! madame, — répondit Marguerite émue.

— En voilà assez ! — Sortez ! — interrompit le mari d'une voix sèche.

— Que se passe-t-il donc ? — se demanda la nourrice en s'éloignant pour regagner sa chambre.

Une heure après, Andrée avait quitté l'hôtel de la rue de Turenne pour n'y plus rentrer.

Tout s'était passé régulièrement.

La femme de chambre avait aidé madame à revêtir un costume de voyage, et avait rempli une petite malle de quelques effets indispensables, les plus simples de tous.

Elle n'avait pris aucun bijou, ni rien qui représentât une valeur quelconque.

On avait fait chercher une voiture.

M. Dalifroy y était monté avec sa femme, soi-disant pour l'accompagner jusqu'au chemin de fer.

Mais, il était descendu à cent mètres de la maison, où il ne devait rentrer qu'après l'intervalle de temps voulu pour être allé à la gare et en être revenu.

Maurice Aubin s'était retiré, quelques instants auparavant, accompagné par M. Dalifroy, qui s'était arrangé pour qu'on ne le vît pas.

Il avait, ainsi qu'Andrée, juré de prendre, dans la soirée, le train pour ***.

Le mari parti, il avait rejoint madame Dalifroy, et la voiture les avait descendus, dans une chambre d'hôtel, près du chemin de fer de Lyon.

Quand ils furent là, seuls, ensemble... ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu es à moi, toute à moi, pour toujours ! — lui dit-il avec ivresse.

— Oui, mon bien-aimé ! — murmura-t-elle. — Et je te rendrai heureux ! bien heureux, va !

— C'est le Paradis ! — s'écria-t-il.

— C'est trop beau ! — pensa-t-elle.

Mais le frisson de l'amour triomphant chassa le frisson du pressentiment.

XVIII

LE VEUF.

Le temps était pluvieux et froid. Le ciel était gris et sale, plein de longues traînées d'une brume terne, rayée par les coups de vent de l'hiver.

Il avait plu toute la nuit et une partie de la matinée.

Vers midi, la pluie s'était arrêtée, mais l'atmosphère restait humide et lourde.

Le vent d'ouest tournait au nord, le thermomètre baissait.

Cela annonçait de la gelée, et l'on pouvait prévoir qu'avant peu la neige se mettrait de la partie.

On était à la fin de novembre.

Les rues boueuses étaient presque muettes, grâce au tapis de fange qui amortissait le bruit des pas des piétons et des sabots des chevaux attelés aux rares voitures qui sillonnaient la ville de ***, en cette maussade journée d'hiver.

C'était, d'ailleurs, un vendredi, jour de la semaine où la vie semble toujours se ralentir un peu dans les villes de province.

Le samedi a une petite animation particulière.

Les ouvriers ont reçu leur paye.

Chacun songe au dimanche, s'y prépare, s'en égaye à l'avance.

C'est le dernier coup de collier du travail hebdomadaire.

Le lundi se ressent des agitations, des plaisirs et des excès du dimanche, surtout dans les quartiers populaires.

Le mardi et les jours qui suivent donnent le spectacle de la pleine activité de la ruche humaine.



Ou vous allez partir seule avec votre amant, ou je le tue ici, sous vos yeux.

On vient de se reposer... on s'est remis à la besogne. — On y va de bon cœur.

Le vendredi, on est déjà las.

On pense au repos, mais il ne viendra que dans quarante-huit heures.

Point d'entrain.

C'est le moment pénible. — On est à la fin de la course, et, cependant, on ne voit pas encore le lieu du repos, caché par la rude montée.

On va cahin-caha, parce qu'il le faut, sans le courage du départ et sans l'ardeur de l'arrivée.

Vers les deux heures de l'après-midi, le train venant de Paris avait déposé à la gare un petit nombre de voyageurs, emmitouflés et mornes, dont le maigre flot s'était écoulé dans la brume, à travers les rues, sans apporter aucune animation.

C'étaient des gens qui voyageaient, non pour leur plaisir, mais pour leurs affaires, et qui maugréaient visiblement de voyager par ce « temps de chien » ; qui avaient eu froid en route, qui avaient hâte de trouver un gîte quelconque où se réchauffer et se mettre à l'abri de l'air humide.

Parmi ces voyageurs, il en est un que nous connaissons : homme long, maigre, sec, osseux, au visage glabre et pointu, aux yeux clairs et durs, aux lèvres minces, solennel et plus glacé que la température.

C'était M. Dalifroy, correctement et scrupuleusement revêtu de noir de la tête aux pieds.

Un large crêpe couvrait aux trois quarts son chapeau haut de forme.

Il portait des gants de filoselle noire.

Un bout de ruban rouge, — tout neuf, — ornait la boutonnière de son paletot hermétiquement fermé, et encore surmonté d'un cache-nez épais de cachemire noir, qui lui enfouissait une partie du menton, et ne laissait guère apercevoir que le long nez et les joues creuses et blafardes.

M. Dalifroy était descendu naturellement d'un wagon de 1re classe.

Une femme l'accompagnait ; — une femme d'un certain âge, d'un aspect mal défini, moitié paysanne, moitié citadine, vêtue proprement, mais l'aspect vulgaire et dur, malgré le soin qu'elle prenait pour adoucir son expression et se donner des airs distingués de femme de charge de bonne maison.

Elle était vêtue de noir, comme M. Dalifroy, entortillée dans

un immense châle de laine, avait des gants de coton, sous lesquels on devinait de grosses pattes rouges, et portait une épaisse voilette, à travers laquelle on distinguait de petits yeux, à la fois effrontés et faux, de lourdes lèvres brutales cachant mal des dents jaunes, déchaussées, mal entretenues, et des pommettes saillantes plaquées d'un réseau de veines violacées, formant cadre à un nez busqué et fortement enflammé.

Cette créature commune, plus que commune, en dépit de ses efforts évidents pour paraître dans tous ses avantages, suintant le vice et la boisson, étonnait en la compagnie de cet être correct, qui s'appelait M. Dalifroy, et formait avec lui un tel contraste, que cela eût frappé, même les plus indifférents, si des voyageurs qui descendent d'un train s'occupaient d'autre chose que de surveiller leurs bagages et de gagner l'hôtel le plus proche, en se défendant de leur mieux contre les boniments des garçons en vedette, qui les hèlent et veulent les entraîner de force.

Du reste, M. Dalifroy, dès qu'il eut quitté le wagon qu'il avait occupé seul avec sa compagne, prit une voiture et se fit conduire à l'hôtel de la *Croix-Blanche*, situé au centre même de la ville.

Dans la voiture, il occupa le siège du fond, tandis que la femme se plaçait silencieusement sur la banquette du devant.

Pendant la traversée de la ville, qui ne prit guère qu'un quart d'heure, les deux personnages n'échangèrent point une parole.

M. Dalifroy avait porté ses yeux vers la portière de gauche, et ne les détourna pas.

La femme portait les siens, alternativement, de la portière de droite à M. Dalifroy, et de M. Dalifroy à la portière de droite; mais ne regardait M. Dalifroy, quand elle le regardait, qu'avec précaution, et après s'être assurée qu'il ne s'occupait pas d'elle, étant visible qu'elle n'était point à l'aise avec lui, et qu'il lui inspirait une certaine gêne, peut-être même un peu de terreur.

Vers le milieu de la route, elle tira subrepticement une large tabatière de corne, d'une poche qui paraissait immense, et où elle fouilla longuement.

Puis, en se détournant un peu, elle aspira une énorme prise,

mais en ayant bien soin de ne faire aucun bruit et de n'être point aperçue de son compagnon.

Enfin la voiture s'arrêta.

On était arrivé à l'hôtel.

M. Dalifroy paya la course, remit au garçon, qui vint ouvrir la portière, une petite valise qu'il avait gardée avec lui, dans le fiacre, descendit le premier, sans s'inquiéter de la *dame* qui descendit après, et le suivit, toujours silencieuse, à une certaine distance.

M. Dalifroy entra au bureau de l'hôtel, demanda une chambre convenable pour lui, au premier, une autre chambre, — sans adjectif, — pour madame Moulinet, à son service, et fit monter sa valise dans la chambre qu'on lui destinait.

Madame Moulinet n'avait point de bagages.

Ceci fait, il s'informa où se trouvait la mairie de ***.

Elle était à deux minutes de l'hôtel de la *Croix-Blanche*.

— Est-ce que monsieur ne prend rien? — demanda le maître de l'hôtel.

— Non.

— Est-ce que monsieur dînera à l'hôtel?

— Je n'en sais rien. — Vous servirez à manger à madame, *dans sa chambre*, — ajouta-t-il.

Et il sortit.

En deux minutes, comme on le lui avait dit, il arriva à la mairie.

Il demanda le secrétaire, et fut introduit immédiatement.

Le secrétaire était un petit vieux, type d'employé de province, chauve, suiffeux, l'air important, ennuyé, grincheux et plat, tout à la fois.

— Monsieur, — dit M. Dalifroy, en lui remettant sa carte, — je désirerais parler à M. le maire lui-même.

Cela fut dit d'un ton sec et autoritaire, qui parut en imposer profondément au vieil employé, — surtout après qu'il eut jeté les yeux sur la carte remise, laquelle portait cette mention :

Marc Dalifroy.

Juge d'instruction.

Paris.

— M. le maire n'a pas l'habitude de recevoir le vendredi, surtout à cette heure-ci, — répliqua le secrétaire, de sa voix la plus aimable ; — mais si c'est pour affaire importante...

Le titre de juge d'instruction, — puisqu'il paraît que M. Dalifroy l'était enfin devenu, depuis les évènements que nous avons rapportés dans les chapitres précédents, — inspirait évidemment un grand respect à l'employé subalterne.

Il flairait quelque affaire judiciaire.

Aussi, se levant avec empressement :

— Je vais prévenir moi-même M. le maire, — fit-il obséquieusement. — Que monsieur le juge d'instruction veuille bien prendre la peine de m'attendre un instant.

M. Dalifroy inclina la tête en signe d'acquiescement, et le secrétaire sortit.

Cinq minutes après, il rentrait.

— M. le maire se tient à la disposition de monsieur le juge d'instruction, et si monsieur le juge d'instruction veut prendre la peine de me suivre...

M. Dalifroy se leva, emboîta gravement le pas derrière son guide, traversa un long corridor, aux murs blancs, et se trouva devant une porte recouverte d'une serge verte, avec clous de cuivre, qui donnait entrée dans le cabinet de M. le maire.

Les deux hommes restèrent seuls, en face l'un de l'autre.

Le maire paraissait assez distingué, quoique de petite taille et fort gros.

C'était, naturellement, un des riches propriétaires de la ville.

— C'est à monsieur Dalifroy, juge d'instruction, que j'ai l'honneur de parler ? — demanda-t-il très poliment en indiquant un siège à son interlocuteur.

— Oui, monsieur, — répliqua le mari d'Andrée. Et vous êtes monsieur de Lancry ? Mon nom ne doit pas vous être inconnu.

— En effet, monsieur, nous avons déjà correspondu ensemble,

pour cette affaire de vol de diamants qui a été, si je ne me trompe, la première affaire instruite par vous... et que vous avez menée avec une habileté... qui a émerveillé tout le monde.

Je vois, du reste, continua aimablement M. de Lancry, en désignant du regard la boutonnière du paletot, que le ministre n'a pas été ingrat : — vous avez été décoré dernièrement, après moins d'un an d'exercice... cela est merveilleux et mérité.

— Je fais ce que je peux pour remplir mon devoir, tel que je le comprends ! — répliqua froidement le nouveau juge d'instruction. — Lorsque je fus nommé, je venais de perdre ma femme, morte pendant un voyage en Italie, et le travail a été ma consolation...

— Oui, — interrompit le maire, avec un air de condoléance, — les journaux ont parlé de cette mort si inattendue, si foudroyante.

Est-ce que madame Dalifroy ne vous a point laissé d'enfant ?

— Si, une fille... C'est aussi ma consolation !

Il y eut un très court silence.

— Je suis venu, monsieur le maire, pour prendre moi-même un renseignement, qui doit rester secret... relatif à une affaire dont je m'occupe en ce moment.

— Je suis tout à votre service.

— Je désirerais feuilleter le registre des actes de naissance depuis six mois.

— Rien de plus facile. — Je vais le faire apporter ici.

— C'est cela.

Le maire sonna, donna ses ordres, et, quelques instants après, un garçon de bureau apportait le volumineux registre demandé.

M. Dalifroy s'assit devant une table, ouvrit le registre, en commençant par le premier feuillet, et lut attentivement tous les actes de naissance inscrits à leur date respective.

Cela lui prit plus d'une heure.

Le jour baissait, la nuit vient vite, au mois de novembre, par une journée de brouillard.

On dut allumer une lampe pour que le juge d'instruction pût continuer son travail.

Le maire, par discrétion, se tenait à distance, ne voulant pas

interroger cet homme de glace, dont l'aspect avait quelque chose de peu attirant, et imposait, sinon le respect, du moins, la retenue, à quiconque se trouvait en face de lui.

Enfin M. Dalifroy releva la tête.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait, car ses yeux brillaient d'un éclat étrange, bien que sa figure restât impassible.

Il venait de lire l'acte de naissance d'une fille, nommée Inès Aubin, mère inconnue, enregistrée cinq mois auparavant.

Le père, Maurice Aubin, professeur *libre*, était indiqué comme habitant dans la commune de ***, route de Paris, 107.

M. Dalifroy referma le registre.

— Je n'ai point trouvé ce que je cherchais, — dit-il froidement. — Le renseignement donné était inexact. — Je m'en doutais. — Veuillez excuser le dérangement que je vous ai causé, monsieur le maire, et agréer tous mes remerciements.

— Je regrette, monsieur, que vous n'ayez pas réussi dans votre recherche... mais si je puis vous être utile, en quoi que ce soit, pendant votre séjour à ***...

— Je vous suis obligé... je repars ce soir même pour Paris.

Il salua et sortit.

Cinq heures venaient de sonner.

Il rentra directement à l'hôtel.

Là, il se fit servir, dans sa chambre, un repas très frugal, qui fut vite dépêché, et prit sa tasse de café noir.

— Où est la route de Paris? — demanda-t-il au garçon qui desservait.

— C'est assez loin, monsieur, de l'autre côté de la ville.

— Est-ce qu'il y a beaucoup de maisons sur cette route!

— Fort peu, et à grandes distances les unes des autres. — C'est un quartier assez misérable.

— Bien.

Il regarda sa montre.

Il était six heures.

— A quelle heure le dernier train pour Paris ?

— A onze heures.

— Cela suffit.

— Monsieur n'a besoin de rien ?

— Non. Seulement, à neuf heures, vous ferez venir un fiacre fermé à quatre places.

Le garçon sorti, M. Dalifroy se rendit dans la chambre occupée par madame Moulinet.

Elle aussi, avait dîné ; — mais plus plantureusement que le juge d'instruction.

Elle avait également pris son café ; — avec le pousse-café et la rincette, — ainsi qu'en témoignait le vide d'un carafon d'eau-de-vie placé sur une petite table près d'elle, et elle digérait, en dormant, le visage enflammé, dans un grand fauteuil.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait ne la réveilla pas.

M. Dalifroy s'approcha d'elle, en l'étudiant d'un regard singulier ; puis, arrivé près d'elle, la toucha du doigt sur l'épaule, avec une expression mélangée de dégoût et de satisfaction.

La vieille femme, — maintenant qu'elle n'avait plus son chapeau, on voyait ses cheveux gris, — sursauta et ouvrit des yeux bouffis et congestionnés.

En reconnaissant M. Dalifroy, elle se leva toute droite.

— Tenez-vous prête pour neuf heures précises, — lui dit-il sèchement. — Vous aurez à me suivre.

— Bien, monsieur, — répliqua-t-elle, avec une certaine timidité.

Il lui tourna le dos, et sortit.

XIX

LE N° 107

La route de Paris, comme l'avait dit le garçon de l'hôtel, était en effet peu et mal habitée.

C'était une de ces routes minables, comme on en trouve aux abords de toutes les grandes villes ; une de ces routes qui ne sont



— Mon Emma! ma fille! sanglota Andrée.

pas encore la campagne, bien qu'elles ne soient plus la ville, et qui ont toujours l'air de retracer l'histoire d'un cataclysme.

Elle aboutissait à l'un des endroits les plus pauvres de***

Des masures la bordaient, entourées de morceaux de terre

lépreuse, mal délimités par des murs en ruine, faits de pierre sèche, avec quelques essais de ciment en boue.

De vastes terrains vagues séparaient ces masures, pleins d'immondices, de vieux plâtras, de tas de chiffons et de vaisselle brisée.

Çà et là, une charrette, semblable à un vaisseau échoué à la suite de quelque tempête, — à demi enfoncée dans la boue qui couvrait ses roues et formait bourrelet autour du moyeu, — levait, comme des bras de squelette, ses brancards désespérés, vers le ciel gris et bas.

Au fur et à mesure qu'on s'éloignait de la ville, les masures devenaient plus rares, s'espaçaient davantage, et les terrains vagues s'élargissaient, sans présenter un caractère plus poétique ou plus séduisant.

Enfin, — à un kilomètre environ de la dernière maison du faubourg qu'il faut traverser pour gagner la route, — on apercevait une habitation plus affreuse que toutes celles qui la précédaient, portant le numéro 107, et dans laquelle nous allons pénétrer.

Les murs de briques, mal recouverts d'un enduit de plâtre écaillé, et qui laissait apparaître de larges plaies, semblaient peu solides.

Un escalier de bois, extérieur, aux marches branlantes et à demi pourries, dont la rampe à claire-voie n'inspirait aucune confiance et tremblait sous la main, conduisait au premier et dernier étage, le seul qui fût habité évidemment.

Le rez-de-chaussée, en effet, par la baie de sa porte absente laissait voir deux petites pièces nues, portant la trace de toutes les intempéries, et une partie du plafond, qui s'était effrité, jonchait misérablement le plancher, tellement fangeux qu'on ne pouvait distiguer s'il était formé du sol nu ou d'un pavage de briques disloqué.

Évidemment personne n'eût habité ce trou.

Au premier, au contraire, des rideaux de calicot blanc, relevés avec quelque grâce, aux deux petites fenêtres qu'on apercevait de la route, indiquaient que des êtres humains avaient cherché là un refuge contre les brutalités de l'atmosphère peu clémente de nos climats.

Les deux fenêtres correspondaient chacune à une pièce ; la première servant d'entrée et ouvrant directement sur le haut de l'escalier.

Celle-là n'était point meublée.

La seconde, au fond, contenait quelques meubles.

On y voyait un lit de bois blanc, composé d'une paillasse et d'un maigre matelas, avec un traversin et un seul oreiller.

C'était cependant un lit de deux personnes.

Une pauvre couverture mince de coton, limée par un long usage, le recouvrait.

Ce lit de pauvres, si pauvre qu'il fût lui-même, était d'une propreté exquise, fait, arrangé avec soin, avec un je ne sais quoi de coquet et d'aimé, qui révélait le goût et des habitudes anciennes de luxe.

A côté du lit, il y avait un berceau d'une propreté également exquise, dans son extrême simplicité, sans rideau, comme le lit, par exemple, et l'oreiller qui manquait au grand lit se retrouvait sur le berceau où il servait d'édredon.

En dehors de ces deux meubles, il n'y avait, dans la misérable chambre, que deux chaises de paille, une petite commode de noyer, une table de bois blanc.

En face de l'unique fenêtre, qui était à gauche se dressait une cheminée noire, en plâtre ayant imité jadis le marbre.

Une de ces petites glaces carrées, qui coûtent, en tout pays, une trentaine de sous, était accrochée au-dessus.

Pour le reste, les murs étaient nus, sauf en un coin où pendaient, à des clous crochets, quelques vêtements d'homme et de femme.

Une *bougie* brûlait sur la table, dans un bougeoir de porcelaine blanche; et ce simple détail eût suffi à révéler que ceux qui vivaient là dedans avaient connu des jours meilleurs et une autre existence; en tous cas avaient des délicatesses supérieures à leur situation présente.

Bien qu'il fît très froid, à l'heure où nous pénétrons dans ce réduit, — la pluie ayant cessé avec le jour, et le vent du nord balayant la brume pour faire place nette à la gelée, — il n'y avait

point de feu dans la cheminée, dont l'âtre révélait qu'il n'était pas habitué à renvoyer la chaleur.

Seulement, un petit fourneau de terre contenait quelques charbons allumés, et dans un vase de terre également, cuisait un peu de lait épaissi par de la farine, qu'une jeune femme tournait lentement avec une cuiller de fer.

C'est que le berceau était occupé par un petit être qui dormait dans la tiédeur procurée par l'oreiller placé sur la partie inférieure de son corps, et l'on voyait son visage rose, à la lueur de la bougie.

La jeune femme, vêtue de noir, était insuffisamment couverte par une robe trop légère pour la saison, mais qui n'avait ni une tache ni un trou.

Point de coiffure sur sa tête mignonne, où rien ne cachait l'abondance de ses cheveux noirs et souples.

Par moments, elle grelottait, et l'on voyait qu'elle éprouvait un certain plaisir à approcher ses doigts fins, un peu rougis par le froid et les soins du ménage, de la source de chaleur que dégageaient faiblement le fourneau allumé et le lait fumant.

Les deux années écoulées, depuis le jour où elle avait quitté le domicile conjugal, avaient profondément changé madame Dalifroy.

C'était toujours la mignonne créature que nous avons connue.

Elle avait toujours sa taille de vierge, ses formes élégantes et gracieuses, ses grands yeux noirs ; mais la finesse était devenue maigreur, les joues s'étaient creusées, un cercle brun entourait les yeux ; les lèvres et les pommettes étaient décidément trop rouges.

Néanmoins, son corsage était plus saillant, ce qui s'expliquait par la présence de la petite fille, âgée de cinq mois, dormant dans le berceau, et que la mère bien certainement nourrissait elle-même.

Tout à coup l'heure sonna à quelque horloge lointaine, dont le vent apportait les notes éparses, les unes éclatantes, les autres plus sourdes ou presque insaisissables.

Ce devait être sept heures.

C'était le moment où M. Dalifroy réveillait, à l'hôtel, madame Moulinet, en l'avertissant qu'il aurait besoin d'elle a neuf heures précise. .

Andrée, en entendant l'heure, releva la tête et porta machinalement la main à sa ceinture, comme pour y prendre une montre et la consulter.

Mais sa main retomba vide, et elle secoua la tête avec un triste sourire.

Alors, elle s'approcha de la fenêtre et jeta un regard inquiet sur la route sombre, essayant d'en percer les ténèbres.

Elle attendait quelqu'un.

Ne voyant rien, elle resta un moment pensive, le front penché, et une larme mouilla ses longs cils.

Puis elle revint vers le milieu de la chambre avec un geste de découragement, s'approcha du berceau, contempla sa fille avec une ardeur de tendresse inexprimable, se penchant petit à petit, à son insu, vers ce visage rose dont la bouche souriait, entr'ouverte, à quelque jouissance discrète d'enfant repu, dormant son bon sommeil, et ses lèvres pressèrent cette petite bouche qui sentait le lait, sans interrompre, pourtant, le repos du bébé.

Pendant près de deux minutes, elle resta ainsi, buvant, pour ainsi dire, l'haleine tiède du poupon, l'écoutant dormir, tenant ses mains écartées pour ne pas lui en laisser sentir la glace, — car le froid augmentait et la chambre mal close, jamais chauffée, semblait souffler l'hiver, par tous ses pores, par toutes ses fissures, par toutes ses fentes, avec cette férocité des choses, qui vaut quelquefois celle des hommes.

Enfin, elle se redressa, et tendit l'oreille.

On eût dit qu'un bruit lointain venait jusqu'à elle.

On entendait, en effet, à longue distance encore, l'écho d'abord vague, puis de plus en plus distinct, d'un pas sur la route solitaire, dont la croûte de boue se durcissait, depuis une heure, sous l'âpre haleine du vent du nord.

Un peu de rougeur s'étendit des pommettes au reste du visage de la jeune femme, et elle s'élança vers la porte communiquant avec la première pièce, traversa cette pièce dans l'obscurité, gagna le haut de l'escalier, et s'y arrêta, toute grelottante, car

maintenant elle était en plein air, et ce n'était point sa robe mince qui pouvait la protéger contre les morsures de la bise.

Néanmoins, elle paraissait n'y point faire attention.

Elle écoutait.

Le pas se rapprochait, pas précipité et incertain, à la fois, — fiévreux et lassé, — pas qu'il faut avoir entendu pour en comprendre la terrible éloquence et les sinistre révélations.

Enfin, une silhouette se détacha sur la route... silhouette sombre et maigre.

La jeune femme descendit quelques marches, et se trouva dans les bras d'un homme qui la serra contre sa poitrine.

— Eh bien? — lui dit-elle.

— On m'a donné six francs! — répondit-il.

— Je craignais qu'on ne te prêtât moins!

— Mais tu es glacée, Andrée... Rentre, je t'en prie... Tu te rendras malade... et alors...

— Viens! — fit-elle. — J'étais inquiète.

Ils remontèrent ensemble, et revinrent dans la pièce du fond.

L'homme se laissa tomber sur l'une des deux chaises.

— Ah! mon Dieu! — s'écria brusquement Andrée, après l'avoir regardé... — qu'as-tu fait de ton paletot, Maurice?

Maurice rougit...

— Eh bien, oui, je l'ai engagé... on ne voulait rien me donner sur la paire de draps...

— Au commencement de l'hiver! — balbutia la jeune femme.

— Il fallait manger ce soir! — fit-il. — Et tu n'as déjà rien pris, ce matin... ni moi non plus.

XX

LE FAUX MÉNAGE.

Ce disant, Maurice tendit à la jeune femme, successivement trois petits paquets, enveloppés de papier... qu'il tirait des poches de derrière de sa redingote.

Ces trois paquets contenaient, l'un, un pain d'une livre, ou plutôt une livre de pain, avec le morceau ajouté pour faire le poids; l'autre, un peu de charcuterie; — le dernier deux bougies.

Andrée prit les paquets et les déposa sur la table, en tournant le dos.

Elle garda un instant cette position, qui cachait son visage à Maurice, afin qu'il ne vît pas les larmes dont ses yeux se remplissaient, quelque effort qu'elle fît pour les retenir.

Maurice était resté assis.

Lui aussi avait changé prodigieusement, plus que la jeune femme peut-être.

Son visage labouré, ses joues creuses, sa barbe qu'il avait laissée pousser, — peut-être pour cacher en partie à lui-même et aux autres, la maigreur excessive des joues et la saillie des pommettes et du menton, — lui donnaient une expression toute nouvelle et bien différente, au premier aspect, de celle que nous lui avons connue.

L'œil seul, quoique plein de fièvre et devenu un peu farouche par instants, avait encore, au repos, et quand il se dirigeait vers Andrée, cette douceur qui était son plus grand charme.

Son costume était plus déguenillé et plus affligeant que celui de la jeune femme.

Il se composait d'un pantalon noir, rougi à la marque des genoux, laissant voir la trame dans le bas des jambes, et d'une de

ces redingotes noires, également, mais râpées, limées, réduites à leur dernier souffle, qui ont quelque chose d'une agonie, et dont l'aspect serre le cœur, mille fois plus que l'aspect de toutes les guenilles du malheureux ordinaire.

Cette redingote, hermétiquement boutonnée jusqu'au cou, flottait par devant sur l'estomac creux, et faisait des plis dans le dos.

On eût dit qu'elle n'avait pas été faite pour celui qui la portait, bien qu'elle lui appartînt depuis de longues années, et qu'elle fût sortie de la boutique d'un tailleur habile.

C'est que Maurice n'était plus fait pour elle, tant il avait maigri, et si usée qu'elle fût, il s'était usé encore plus qu'elle.

Andrée ne se retournait pas.

Maurice se leva, s'approcha d'elle, pencha sa tête par-dessus son épaule et surprit ses larmes.

— Andrée, tu pleures... Qu'as-tu? — Ne pleure pas, je t'en conjure... La vue de ton désespoir... de ta souffrance... est la plus cruelle de toutes mes souffrances... oh! si, en me tuant, je pouvais te rendre ton bien-être, assurer celui d'Inès, il y a longtemps que... que ce serait fait, va!

— Maurice! — balbutia la jeune femme, en se retournant, et se jetant à son cou, en s'y suspendant de ses bras frêles, mais qui retrouvaient des forces pour s'enlacer à lui, — Maurice... pardonne-moi... mais ne dis pas cela!... Si je pleure, c'est sur toi, non sur moi! Je t'aime, tu le sais bien... Je mourrai en t'aimant... Si tu ne souffrais pas... que m'importeraient toutes ces privations... cette affreuse misère... pourvu que tu me restes et que tu m'aimes toujours... comme je t'aime!

Non, c'est pour elle...

Elle montrait le berceau.

— C'est pour toi que je pleure... Pauvre adoré... tu as froid...

Elle le conduisit à la chaise, l'y assit, presque de force, se pelotonna sur lui, pour le réchauffer de son corps qui grelottait aussi.

— Tu es plus malheureux que moi, vois-tu!... Je le sais bien... Ne secoue pas la tête... C'est inutile... Je suis femme, je reste ici près de ma fille... ses baisers me réchauffent, quand tu n'es



Cette créature commune, plus que commune, étonnait en la compagnie de cet être correct, qui s'appelait M. Dalifroy.

pas là... Et, quand tu es là, si je te voyais heureux... ce taudis serait un paradis... Toi, tu as tout perdu... ta position... Tu t'es fait manœuvre... Tu travailles d'un travail dur... au-dessus de tes forces... qui t'humilie... et qui ne rapporte presque rien...

Tu es en contact permanent avec la vie, avec les hommes... tu as la responsabilité de deux existences... Oh !... Maurice... c'est toi que je plains... ce n'est pas moi...

— Pauvre ange adoré ! — murmura Maurice, en la serrant contre sa poitrine maigre. — Oui... sa vengeance a été bien atroce... a été bien lâche, à cet homme. — Nous n'avions pas compris.

— Nous étions des enfants et nous nous aimions ! Nous n'avons vu qu'une chose, d'abord, c'est qu'il nous laissait l'un à l'autre... Je n'ai pas pensé que cela te forçait à donner ta démission de professeur... puisqu'il fallait quitter Paris...

— Et vivre interné, dans une certaine ville, comme un forçat qui a fait son temps, et qui reste soumis à la surveillance. — Ce n'eût été rien, si j'avais pu trouver des leçons... mais... le misérable ! chaque fois que j'avais un élève, une dénonciation arrivait contre moi... et l'on me remerciait.

Un affreux système de calomnies m'a poursuivi, frappé, jeté peu à peu sur le pavé...

On me demandait pourquoi j'avais quitté Paris... pourquoi je ne faisais plus partie de l'Université... je ne pouvais répondre... et la fable que j'inventais... on ne la croyait pas...

On a fini par supposer que j'avais commis des actes... honteux... que j'étais un homme déshonoré, taré... On a su que nous n'étions pas mariés... sans savoir qui tu étais... Un homme qui vit en concubinage... dans une ville de province... et qui veut donner des leçons ! ! !

J'ai essayé de travailler de mes mains... Je ne sais aucun métier ! — A présent, un maraîcher a eu pitié de moi... La nuit, je l'aide à charger ses légumes dans sa voiture... à les conduire avec lui... jusqu'au marché... à les décharger... à ramener la charrette... cela m'occupe de neuf heures du soir à trois heures du matin... et je gagne trente sous ! — Trente sous pour te nourrir... te vêtir... malédiction ! — S'il m'eût tué, comme un chien... là, quand il me surprit avec toi... je l'aurais compris... mais ça... ça... c'est infâme !... c'est odieux !

— Il fallait partir, fuir, au loin — interrompit Andrée. — Malgré ses menaces, il n'aurait pas su où nous étions.

Elle s'arrêta, et son doux visage prit une expression presque farouche.

— Et puis, s'il avait voulu... te tuer... tu te serais défendu, voilà tout!

— Et nous étions séparés à jamais! — Non, Andrée... ce n'est pas la mort qui me fait peur... Ce que je crains toujours, c'est de te laisser seule... Avec lui, pas de pardon possible... Si misérable que soit la vie que je t'ai faite... que deviendrais-tu si je n'étais pas là? — si tu restais seule?

— Oh! cela, jamais, Maurice. Tu sais bien que si tu mourais, je mourrais!

Et nous ne le pouvons plus! — fit-elle plus bas, en regardant le berceau.

— D'ailleurs, — poursuivit Maurice d'une voix éteinte, — tout cela est venu graduellement, et quand le désespoir nous eût conseillé une résolution folle, eût demandé un acte d'énergie, nous étions trop pauvres pour l'accomplir... Puis, tu étais enceinte, et, à présent, te voilà mère!

Maurice avait pâli en parlant.

Ses dernières paroles sortirent avec effort, et il porta sa main à son front.

— Qu'as-tu? — demanda Andrée.

Il paraissait prêt à s'évanouir.

— Je ne sais... la tête me tourne!

— Tu as faim! — s'écria Andrée... — Et moi qui n'y pensais pas.

Elle s'arracha de lui, s'élança vers la table, ouvrit les paquets, coupa le pain, plaça la charcuterie sur une assiette de terre, apporta un litre plein d'eau, un verre.

— Viens! viens manger... Je mangerai aussi.

Il se leva, prit sa chaise, chancelant, s'assit devant la nourriture.

Elle se mit près de lui, le servant comme une mère son enfant... car, à tout âge, il y a presque toujours quelque chose de maternel dans l'amour de la femme, quand il est vrai, sincère, profond, absolu.

Il mangea quelques bouchées.

Elle aussi... mais par complaisance.

Évidemment, son estomac était fermé, soit par l'excès des privations, soit par l'anémie... soit par l'émotion.

Maurice aussi mangea peu, et s'arrêta après un instant d'avidité.

Il but un grand verre d'eau.

— Je me sens mieux, — fit-il, avec un triste sourire...

— Il te faudrait du vin ! — dit-elle. — C'est demain samedi... Tu toucheras ta semaine...

— Neuf francs ! — murmura Maurice.

— J'achèterai un litre... Et tu en boiras un verre à chaque repas. — Cela te durera deux jours...

— Et toi, Andrée ?

— Moi, tu sais que je n'aime pas le vin.

— Je sais que tu en as plus besoin que moi !... Tu nourris !

Il pencha la tête sur sa poitrine, et garda un silence morne.

Andrée se leva, alla voir la petite Inès, qui dormait toujours, puis revint au fourneau, où elle vérifia si la bouillie conservait sa tiédeur.

Alors, elle se rapprocha de la table, s'assit de nouveau, posa ses deux mains devant elle, et dit à son amant :

— Écoute, Maurice.

Sa voix tremblait, et une vive rougeur plus marquée qu'à l'habitude montait à ses pommettes.

Maurice releva la tête.

Il devina son émotion, lui prit les deux mains.

— Je t'écoute, ma chérie ! — fit-il doucement.

— J'ai une confession à te faire ! — reprit-elle.

— Toi ?

— Oui. — Je t'ai désobéi une fois... J'ai commis une lâcheté...

— Non, mon Andrée... je ne te crois pas !

— Si... tu vas voir... Cela me pèse ! — Je ne puis avoir un secret pour toi... Il faut que je te dise tout.

— Parle, ma bien-aimée.

— Tu me pardonneras ?

— Oh ! Andrée... C'est à moi de te demander pardon... quoi

que tu aies fait... Je t'ai porté malheur!... Je n'ai pas su assurer ton existence...

— Tais-toi, Maurice. — Crois-tu donc que je voudrais ne t'avoir pas connu ? Et toi, regrettes-tu de m'avoir aimée ?

— Non, Andrée...

— C'est que l'aveu que j'ai à te faire... te sera cruel... Je n'avais pas le droit... mais j'étais folle... Je me disais que je t'avais perdu...

— Qu'as-tu donc fait ?

— Tu vas le savoir.

LE RÉCIT D'ANDRÉE

La jeune femme commença d'une voix basse :

— Cela remonte à plus d'une année déjà. Je comprenais la réalité... je ne me faisais plus d'illusion.

Je voyais que tu luttais contre une situation impossible, et que tu serais vaincu, quoi que tu fisses.

La misère était venue peu à peu.

Elle ne pouvait aller qu'en augmentant, devenir chaque jour plus atroce.

Je ne croyais plus à l'avenir.

Tu me faisais l'effet d'un homme qui a mis le pied sur un sable mouvant, et qui s'enlise graduellement, quels que soient ses efforts surhumains pour échapper à une mort dont la lenteur implacable centuple les tortures.

Pendant les premiers mois, l'ivresse d'être l'un à l'autre, tout entiers et toujours, nous avait grisés... moi, surtout.

Toi, plus plus expérimenté de la vie, en connaissant les difficultés, qui avais dû, dès le début de ta carrière, conquérir péni-

blement, par ton travail, ton pain quotidien et celui des tiens, — tu voyais plus clair...

Tu ne m'en disais rien...

Tu es trop bon, trop généreux pour cela... Mais je lisais dans ton cœur et je commençais à perdre mon inexpérience...

Tu comprends, mon bien-aimé, il ne faut pas m'en vouloir de cela... Je suis femme... J'étais née riche... Je ne savais pas combien il est difficile de gagner sa vie par un travail quelconque, et le mot *misère* ne disait rien de bien net à mon esprit.

Tu étais à moi...

Je me croyais la plus riche des créatures.

Toi, tu avais dû donner ta démission...

Toi, tu cherchais des leçons.,, et tu n'en trouvais pas...

Nos premières économies... c'est-à-dire les tiennes, — car moi je ne t'avais rien apporté que mon cœur, — disparaissaient à vue d'œil...

Nous avions vendu ton mobilier...

Nous vendions à présent le peu d'effets que nous possédions...

Tout d'un coup la vérité m'apparut !

Ce fut un éclair, un éclair horrible.

Elle s'arrêta, et reprit :

— Vois-tu, Maurice, il y a la main d'une femme, derrière la main qui nous frappe.

Certaines vengeances lentes et raffinées ne sont point de l'homme.

M. Dalifroy était digne de comprendre et d'appliquer cette torture savante...

Il ne l'eût pas inventée...

Tout vient d'Athénaïs.

Cette femme ne m'a jamais pardonné d'avoir découvert son secret.

Elle ne m'a jamais pardonné mon mépris et mon indulgence dédaigneuse.

J'étais une enfant, au fond, — sans cela j'aurais prévu que, se sachant à ma discrétion, connue de moi, elle ne guettait que l'occasion de me briser, ou de me jeter si bas, que je ne pusse jamais être un danger pour elle.

Quand je lui eus exprimé ce que je pensais de mon mari...

Quand je lui eus signifié que je ne serais plus jamais sa femme... après ce que j'avais vu... entendu... elle se dit :

— Elle prendra un amant... Guettons-la.

Avait-elle raison, en principe ?

Je ne sais...

Mais je te rencontrai... Je t'aimai...

Les faits lui donnèrent raison.

Andrée parlait avec une franchise noble et une sorte d'impersonnalité étrange, comme s'il ne s'agissait, pour ainsi dire, pas d'elle-même.

— Or, — poursuivit-elle, — toi, tu lui avais fait la cour.

C'est ce qui nous a perdus.

Le changement qu'elle remarqua en toi, à son égard, — lui donna l'éveil...

Sa vanité blessée et sa haine contre moi la guidèrent.

Je ne sais pas les détails... mais c'est elle qui nous dénonça à M. Dalifroy.

Il était parfaitement prévenu.

Ce n'étaient pas de simples soupçons qui l'amenaient chez moi, cette nuit-là.

Pour y pénétrer, il avait dû faire faire de doubles clefs de mes portes.

Son plan était conçu, combiné d'avance.

Elle lui avait dit :

— Ne les tue pas ! — Ils s'aiment ! — Fais-leur de leur amour une torture atroce et prolongée... Affame-les ; — ou ils se quitteront, ou ils se prendront en haine... ou la misère les fera mourir désespérés, honteux, avilis, criminels, peut-être...

Andrée reprit haleine.

Sa voix faiblissait, parfois un accès de toux sèche lui coupait la parole.

Cependant elle continua.

— Quand je compris cela, bien nettement... j'eus peur... non pour moi... mais pour toi...

En une vision terrible, je vis l'extrémité où nous sommes arrivés, et je vis que rien ne pouvait nous en sauver... que nous

étions condamnés... bien condamnés... que nous roulerions jusqu'au fond de l'abîme.

— C'est moi qui l'ai perdu! — me dis-je! — c'est mon fol amour... qui l'a conduit là... c'est pour moi, par moi qu'il souffre...

Moi, qu'ai-je à regretter?

La vie que je menais chez mon mari?

Le beau sacrifice, vraiment!

Lui, il a brisé sa carrière... et c'est sa vie que je lui prends,— plus que sa vie... son honneur même.

A ce moment, vois-tu, Maurice, si je n'avais pas été enceinte... je me serais tuée... pour te délivrer... Je me serais tuée, avec ton nom aux lèvres, ton amour au cœur.

Moi, morte, tu redevenais libre.

Nul ne pouvait plus rien contre toi.

Ton désespoir... dis-tu?

Oh! mon adoré!... j'y avais bien songé...

Mais je me serais arrangée pour que tu crusses à un accident tout naturel...

Tu m'aurais pleurée... Tu aurais souffert horriblement, je le sais... Toute opération est douloureuse... même celle du membre gangrené qui menace votre existence, et qu'il faut retrancher...

Mais la santé revient après.

J'étais enceinte!...

Personne n'en savait rien que moi...

Je ne te le dis que huit jours plus tard... à mon retour.

— A ton retour? — fit Maurice, étonné, qui lui tenait les mains, et l'écoutait, dans une sorte de recueillement grave, sans l'interrompre ou répondre autrement à ses paroles que par une pression plus vive de leurs mains enlacées.

Ils étaient tellement brisés, broyés par la vie qu'on leur avait faite; — ils avaient tant souffert; leurs cœurs avaient saigné de tant de blessures béantes, — qu'ils en étaient arrivés presque à cette sorte d'insensibilité du désespoir, qui fait qu'on dit tout et qu'on entend tout, avec une sorte, non pas d'indifférence, mais d'héroïsme farouche, qui n'est que l'exaspération de la sensibilité aboutissant au tétanos du cœur.



La jeune femme descendit quelques marches.

Ils s'aimaient si profondément ; ils se l'étaient tellement prouvé ; ils le savaient d'une si inébranlable certitude, que les protestations ou les autres manifestations dont auraient usé des amoureux ordinaires, en une pareille conversation, ne montaient même plus jusqu'à leurs lèvres.

Maurice ne disait rien.

C'était inutile.

Andrée le sentait sentir en elle-même.

Il ne l'interrompit donc que sur une question de fait.

— A ton retour? — avait-il dit, étonné.

— Oui, Maurice.

Tu te rappelles, il y a un an, qu'il nous restait une somme de deux cents francs que tu venais de toucher pour un travail de ta compétence, — une traduction, — le dernier qu'on t'ait confié...

— Et qu'on ne m'a pas même permis d'achever, — ajouta-t-il sourdement.

— C'est cela. — Je te les demandai.

— Oui.

— Je te dis que je voulais revoir ma fille, Emma... l'embrasser... à tout prix...

Et tu me donnas cet argent, sans une observation, sans une hésitation...

— Tu le désirais, Andrée.

— Cela te suffisait... Je le sais... Tu voulais m'accompagner à Paris... Je m'y opposai... Et tu m'obéis.

Andrée s'arrêta.

— C'étaient nos dernières ressources... Et, si je les avais dépensées ainsi, pour moi, même pour satisfaire une passion maternelle, mais dans un simple but de joie personnelle, j'eusse été odieuse, Maurice, voilà tout; indigne de toi, de ta sublime abnégation.

— Que voulais-tu donc, Andrée?

— Je voulais me sacrifier et te sauver!

— Je ne comprends pas.

— Non, — reprit la jeune femme avec exaltation, — ce n'était point le désir de revoir ma fille, d'embrasser Emma, cette petite créature à qui j'ai donné le jour, qui est la chair de ma chair, le le sang de mon sang... à qui je pense toujours, même auprès du berceau de ta fille adorée, même en serrant contre mon sein, Inès, sa sœur, — qui sera déshéritée, qui pousse, au milieu de notre dénûment, comme une fleur de montagne, sur un rocher nu.

Non, Maurice, ce n'était point pour cela que je voulais aller à Paris, que je dépensais ce dernier argent, qui nous ferait vivre trois ou quatre mois, aujourd'hui... qui nous paraîtrait une fortune...

Pour Emma, pour ma première fille, comme pour Inès, pour celle que je te dois, je donnerais ma vie, volontiers, si ma vie m'appartenait ; mais je ne ferais pas couler une de tes larmes..t Je n'en ai pas le droit...

Quand on a fait ce que j'ai fait ; quand on a brisé avec la société, ses lois et ses préjugés pour un homme ; — quand un homme a fait pour une femme, ce que tu as fait pour moi... C'est fini... Il n'y a plus qu'eux pour eux... Là est le devoir... Là est la sainteté de leur union.

— Qu'allais-tu faire à Paris ? — reprit Maurice.

— Je te l'ai déjà dit :

J'allais me sacrifier et te sauver.

J'allais voir M. Dalifroy, j'allais trouver mon mari.

XXII

LA COMPLICE

— Ton mari ! — répéta Maurice avec un accent de haine farouche.... — Oh ! Andrée !

— Ne m'accuses pas et ne me juges pas avant de m'avoir entendue.

— Tu as raison, pauvre chère créature ! — Va, parle, je t'écoute... Je sais que tes intentions ne pouvaient qu'être nobles...

— Je partis donc, et j'arrivai à Paris... Non, jamais je n'ai tant souffert... C'était bien pire que le suicide... ce que j'allais tenter là... Pour la première fois, comme pour la dernière, je t'avais menti, je t'avais trompé... J'avais un secret pour toi... J'allais

tenter quelque chose contre toi, en apparence... te laisser croire, si je réussissais, que j'étais une femme faible ou lâche, au-dessous de ton dévouement, indigne de ton amour, qui reculait devant la misère...

J'avais fait le sacrifice entier....

J'avais tout accepté... même de n'être plus estimée et aimée de toi...

Mais il fallait te sauver, te rendre ton existence perdue par moi... et rien ne pouvait m'arrêter, ayant ce but devant les yeux.

Ce que tu ne sauras jamais, — c'est mon agonie pendant ce voyage de quelques heures !

Te rappelles-tu comme je me serrais contre toi en te quittant, en te disant :

— Au revoir !

Ah ! c'est que je croyais ne plus être à toi, jamais, jamais !

— Achève, Andrée.

— Arrivée à Paris, je compris la difficulté matérielle de mon entreprise.

Il me fallait parvenir auprès de mon mari, sans qu'il s'y attendît, sans qu'il en fût prévenu... Sans cela, sa porte m'eût été fermée, je le savais... Il eût eu le temps, tout au moins de se mettre sur ses gardes... de la consulter... elle... Athénaïs... peut-être ?

C'était là ce que je redoutais par-dessus tout,

Au lieu donc de me rendre directement chez lui... j'allai place des Vosges, où je m'installai sur un banc, guettant Marguerite qui venait presque tous les jours y faire prendre l'air à ma chère petite Emma.

Pendant deux jours j'attendis vainement.

Enfin, le troisième jour, je la vis apparaître, avec l'enfant, avec ma fille !

Andrée s'arrêta, vaincue par l'émotion au souvenir de cette rencontre.

— Voyons, prends courage ! — lui dit doucement Maurice en baisant son front baigné de sueur, malgré la froidure de cette soirée d'hiver sans feu.

— Tu sais, — reprit-elle, — que j'amais Marguerite, qui avait

pour moi une réelle affection, plus réelle que je ne le croyais à ce moment.

En partant, quand je lui avais recommandé de veiller sur Emma, comme sur sa propre fille, j'avais senti que c'était son cœur qui me répondait comme j'avais lu dans son regard qu'elle devinait une partie de la vérité.

De plus, elle haïssait madame de Séverin... Elle n'aimait poin M. Dalifroy...

C'était elle qui m'avait ouvert les yeux, la première, sur mat véritable situation chez moi...

Enfin j'étais sûre que je trouverais en elle une complice bienveillante.

Mais tout cela me sortit de l'esprit quand je vis Emma!

Elle était bien changée, bien embellie !

Six mois sont un siècle pour un enfant.

Elle ne me reconnut pas !

Marguerite me reconnut au premier regard et ne parut pas trop surprise.

— Ah! madame! — s'écria-t-elle, en me tendant l'enfant, — je savais bien que vous reviendriez la voir !

Je couvrais Emma de baisers fous...

J'avais tout oublié... même toi !

J'avais l'air tellement exalté, — paraît-il, — que les passants, les promeneurs commençaient à me regarder.

Marguerite s'en aperçut.

— Ne restons pas là, — me dit-elle.

Et elle m'entraîna.

Je la suivais sans savoir ce que je faisais, sans l'interroger.

Elle m'emmena chez un marchand de vin, non loin, me fit entrer dans un petit cabinet, commanda quelque chose, je ne sais quoi, et s'enferma avec moi.

Je ne te raconterai pas, Maurice, tout ce qui se dit entre nous.

J'ai perdu la mémoire de beaucoup de choses tant j'étais émue.

Je parlais, j'agissais comme en un rêve.

En somme, Marguerite m'apprit qu'elle savait tout.

Dès le premier jour de son entrée chez M. Dalifroy, elle avait deviné qu'Athénaïs était sa maîtresse.

Quand tu étais devenu mon amant, elle l'avait deviné aussi, ou, plutôt, elle avait deviné notre amour, que nous croyions si bien caché.

Pas un mot, pas un regard d'elle ne m'avait révélé ce qu'elle savait, ce qu'elle soupçonnait, plutôt...

C'est un cœur admirable que celui de cette pauvre paysanne ignorante.

Quand j'étais partie, — elle avait tout compris.

Depuis, elle avait surpris bien des choses entre M. Dalifroy et Athénaïs, qui ne se défiaient pas d'elle.

Elle me confirma ce que j'avais supposé.

Madame de Séverin était l'auteur de tout.

— C'est une coquine ! — me dit-elle avec une sincère indignation. — Quant à votre mari... c'est un homme dur, sans pitié, mené par elle, et qui fera tout ce qu'elle voudra contre vous. Ce qui se passe me bouleverse... mais je me tais... je tâche de me faire bien venir... Je veux rester.

Je vous ai juré de veiller sur l'enfant comme si j'étais sa mère... et, pour tenir cette promesse... je ferai tout ce qui sera nécessaire !

— C'est une brave et honnête créature ! — fit Maurice.

— Oh ! oui, va ! — Et qui vaut mieux qu'on ne peut se le figurer.

Andrée passa sa main sur ses yeux, pour essuyer une larme.

— Alors, — reprit-elle, — je lui racontai tout, — absolument tout.

Qu'avais-je à lui cacher, désormais ?

Je lui expliquai notre position...

Je lui fis toucher du doigt le raffinement de férocité dont nous étions victimes...

Je lui exposai la situation où nous nous trouvions déjà ; — celle où nous allions aboutir...

Je lui ouvris mon cœur tout entier.

Elle était digne de cette confiance.

Puis, j'avais besoin d'exposer ma résolution à quelqu'un,

d'obtenir une approbation quelconque... un encouragement, un conseil...

D'ailleurs, il me fallait son concours à elle, sa complicité, pour parvenir jusqu'à M. Dalifroy, dans les conditions où je voulais me présenter à lui.

En m'écoutant, elle pleurait, la brave femme.

Moi, je tenais Emma sur mes genoux, je la serrais contre mon cœur, je baisais à chaque instant sa bouche mignonne...

Sans me reconnaître, elle se faisait à moi.

Elle me souriait.

Il me semblait que cette innocence qui me souriait; — que ce deux regard d'enfant qui m'accueillait... me porterait bonheur...

Elle s'arrêta.

— Ah! pardonne-moi ce mot : bonheur! Maurice... Il est faux, il ne rend pas ma pensée... Ce que j'allais chercher, ce n'était pas le bonheur... mais le plus abominable et le plus avilissant des malheurs... pour moi.

— Continue! — fit Maurice.

— Quand j'eus fini de parler, Marguerite resta un moment pensive.

Enfin, elle essuya ses larmes, releva la tête, et me dit :

— Je crois que vous avez raison, madame. Vous devez tenter ce que vous allez tenter... Réussirez-vous?... J'en doute. — Mais, si vous échouez, vous n'aurez rien à vous reprocher... — Ah! pourquoi ne suis-je pas riche? Mais je ne puis rien pour vous... rien...

— Si, si, Marguerite, — répondis-je en l'embrassant, — tu peux m'aimer, tu peux m'estimer... tu peux veiller sur Emma... Tu peux, enfin, me procurer une entrevue avec M. Dalifroy.

— Cela ne sera pas facile, sans me faire chasser; car s'il apprend que je vous ai vue... que je suis d'accord avec vous... je ne resterai pas chez lui une minute de plus.

— Et il faut que tu y restes!

Alors, nous cherchâmes ensemble, et voici ce qui fut convenu.

Dans la journée, je ne pouvais le voir.

Les gens de la maison m'eussent reconnue.

C'était un scandale... et tu sais ce qu'il avait dit... qu'il te tuerait... si nous n'obéissions pas.

D'autre part, dans le jour, mon mari était rarement chez lui.

Il fut résolu que j'attendrais la nuit.

A la nuit, à l'heure où M. Dalifroy remontait dans son cabinet pour travailler, Marguerite, prétextant une commission pour Emma, — qui serait couchée, — Marguerite sortirait.

Je stationnerais dans la rue, et je la suivrais, quand elle rentrerait, en me glissant derrière elle.

Pendant qu'elle parlerait au concierge pour l'occuper, je gagnerais l'escalier...

Je connaissais la maison.

Le reste me regardait.

C'est ce que je fis.

XXIII

LA PROPOSITION DE LA FEMME.

Andrée était devenue fort pâle.

Sa voix tremblait.

Sous le regard interrogateur de Maurice, elle baissa d'abord les yeux.

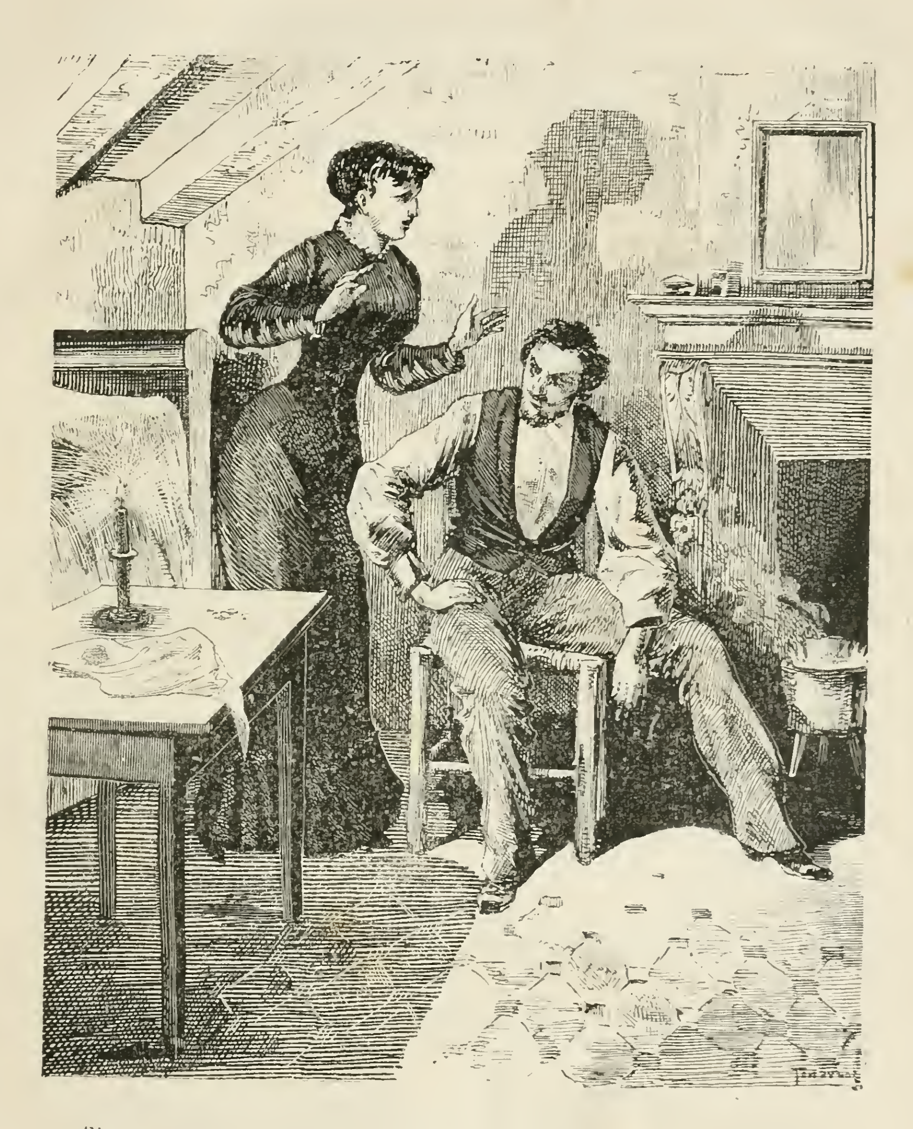
— Pourquoi ne me regardes-tu pas? — lui demanda-t-il doucement.

Andrée tressaillit.

— C'est vrai! — fit-elle tout à coup avec un accent de résolution, en relevant sur lui ses beaux yeux noirs, remplis d'une flamme intense qu'ils ne connaissaient plus depuis longtemps.

Les larmes l'avaient éteinte.

— C'est vrai! — dit-elle encore, — pourquoi n'aurais-je pas le courage de te dire en face, à toi, qui es comme mon second



— Eh bien, oui, je l'ai engagé... on ne voulait rien me donner sur la paire de draps...

cœur et ma conscience vivante, — ce que j'eus le courage de faire?

Son souffle était devenu court et haletant.

— Tu es le seul homme à qui l'on puisse avouer... ce que j'ai

à t'avouer... et tu es le seul, peut-être, capable de le comprendre... et de ne pas me maudire pour cela.

— Andrée, de toi, je puis tout entendre... tout apprendre... excepté que tu aies cessé de m'aimer une minute, une seule... ainsi que je t'aime!

— Oh! Maurice...

— Et encore, même pour cela... je ne te maudirais pas... J'en mourrais seulement...

— Tu vas voir combien je t'aimais, combien je t'aime. Il me fallait tout mon amour pour toi... pour avoir le courage que j'avais... que j'ai eu... jusqu'à la fin!

Ecoute.

Elle se recueillit une demi-minute, et reprit:

— Quand Marguerite m'eut introduite, ainsi que je viens de te l'expliquer, — je gravis rapidement l'escalier, en évitant avec soin de faire aucun bruit, et j'arrivai jusqu'à la porte du cabinet de mon mari, sans avoir rencontré personne.

Parvenue là, je m'arrêtai quelques secondes, afin de calmer ma palpitation de cœur et de reprendre haleine.

Puis, je me penchai pour écouter.

Je voyais la lumière filtrer sous la porte.

J'entendis alors le grincement d'une plume sur du papier.

Il était bien chez lui.

Il y était seul.

Il écrivait.

J'ouvris brusquement la porte, et j'entrai...

Au bruit que je fis, il redressa la tête et m'aperçut.

D'abord, il resta stupéfait, puis ses yeux pâles brillèrent comme ceux d'un fauve, et sa bouche prit ce rictus particulier, qui lui est propre dans la colère.

Le silence était complet. — J'entendais les battements de mon cœur.

Il se leva.

— Vous ici, madame! — me dit-il de sa voix froide et coupante. — Je vous avais défendu d'y remettre les pieds.

— Monsieur...

— Vous savez mes conditions. — J'ai juré de tuer votre

amant, si l'un ou l'autre vous désobéissiez à mes ordres ! — si par l'un de vous la vérité venait à être connue...

Il s'avança sur moi, en me brûlant de son regard d'acier !

— Votre amant est-il donc mort, que vous osez braver ma volonté ?

— Monsieur, — répondis-je, — nul ne m'a vue entrer... nul ne sait que je suis chez vous... lui, moins que personne... Ecoutez-moi, je vous en conjure.

Il avait fait le geste de me prendre par le poignet, et de me jeter à la porte.

J'avais lu cette intention dans ses yeux.

Je joignis les mains.

Il s'arrêta, et me regarda longuement.

J'attendais, pantelante, ce qu'il allait décider.

Sa figure changeait insensiblement d'expression, sans que je pusse deviner ce qui se passait en lui.

— Si vous me chassez, — lui dis-je, — c'est vous qui causerez ce scandale que vous voulez éviter...

— Parlez ! — fit-il.

Et il s'éloigna d'un pas, sans cesser de me regarder fixement.

— Monsieur, — lui dit-je, — votre vengeance a été bien cruelle, non en ce qu'elle me frappe, mais en ce qu'elle frappe, plus atrocement que moi, un autre, moins coupable, aux yeux de la loi, que je ne le suis. — Je suis votre femme, je porte votre nom... vous ne m'avez jamais aimée... vous me haïssez et vous vous vengez... Je ne discute pas avec vous. — Vous êtes le plus fort... Je m'incline.

Je ne viens pas vous dire que vos torts ont précédé le mien, — et qu'ils ont été volontaires, froidement calculés...

Ceci est affaire entre votre conscience et vous.

Mais, enfin, monsieur, vous êtes ce que le monde appelle un honnête homme, et vous devez savoir, puisque vous êtes avocat, puisque vous voulez devenir magistrat, que la peine doit être proportionnée au crime et aux responsabilités.

— Moi seul suis juge de l'offense reçue et du châtiment qu'elle mérite, — répliqua-t-il sourdement. — Si vous venez demander grâce... vous avez tort.

— Je ne demande pas grâce. — Je viens seulement vous demander ceci :

Permettez-moi d'entrer dans un couvent, de m'y renfermer et d'y mourir, loin de vous... loin de tous les regards... Si vous le désirez, je choisirai celui dont la règle sera la plus dure... celui dont le séjour ressemblera le plus à l'ensevelissement de la mort.

— Est-ce que vous avez déjà asez de votre amant? — ricana-t-il.

— Ne m'interrogez pas, — lui dis-je. — C'est inutile. — Que voulez-vous après tout?

Que le monde ignore...

Il ignorera !

Que je ne remette plus les pieds dans votre domicile ?

J'en serai aussi loin que dans la tombe !

Que je ne revoie plus ma fille ?

Je ne la reverrai plus!

Que je souffre... et que j'expie... ce que vous appelez votre offense?

Oh! soyez tranquille, monsieur, je souffrirai... et j'expierai !

Il haussa les épaules.

— Je refuse ! — fit-il.

Il se rapprocha de moi.

— Pourquoi? — lui demandai-je. — Faut-il que je m'humilie, que je me traîne à vos genoux?... Voyons que voulez-vous? — Je ferai tout... tout... pour obtenir cela... Ce n'est pourtant pas beaucoup !

Il se rapprocha encore de moi.

Son expression était atroce.

Il me fit peur.

— Pourquoi je refuse? — reprit-il. — Vous le devinez bien... et, si vous ne l'avez pas deviné... je vais vous l'expliquer. — Ce que vous me demandez, c'est la grâce de votre amant!

J'eus un frisson, et je baissai instinctivement la tête sous son regard, qui me fouillait comme une pointe d'acier.

Il avait compris. Tout était perdu!

— Vous, au couvent, — continua-t-il, — *lui*, il serait libre,

affranchi. — Il pourrait rentrer dans la vie de tout le monde, changer de résidence ; — aller à l'étranger, au besoin... que sais-je ? — Il pourrait se refaire une position... Je n'aurais plus aucun droit, aucun moyen d'action contre lui. — Il m'échapperait, il me braverait, il se rirait de moi !

Où serait ma compensation ?

Vos larmes, ou votre résignation dans une retraite paisible, où vous penseriez à lui ?. . Triste régal pour ma haine !

Non, madame ; cessez de me prendre pour un niais... Je sais ce que j'ai fait... Je l'ai voulu, calculé... Je vous ai attachée à lui, non pas seulement comme le boulet qu'on rivait jadis à la cheville du forçat... mais comme un de ces cadavres que l'Inquisition, au moyen âge, liait à un vivant, afin qu'il mourût de son infection et que les vers en vinssent à ronger ses chairs fraîches !...

Ah ! ah ! La misère est arrivée... Il comprend où cela le mène d'être votre amant et de vivre avec vous !... Il en a assez ! — Vous aussi. — Mais moi... je n'en ai pas assez !

XXIV

LA PROPOSITION DU MARI.

— Il ignore que je suis ici, — répondis-je en me redressant. — Et il m'aime toujours, comme je l'aime.

Oui, Maurice, — reprit-elle, — à ce moment, j'avais honte de ma démarche... Je craignais qu'elle ne te diminuât... Et, quand je vis qu'il doutait de notre amour, tout mon sang protesta.

J'étais devinée.

A quoi bon lutter ?

Oui, j'avais voulu te sauver, t'affranchir... J'en serais morte

de désespoir... après... j'y comptais bien... mais je te rouvrais la vie...

— Sans toi ! — dit seulement Maurice.

— Oh ! je sais que tu aurais souffert ! — Mais je le devais. — Faire de moi ton supplice... pouvais-je y consentir... sans tenter un effort ?

Ecoute encore... J'ai hâte d'en finir... Tout cela n'est rien.

Le sang à présent se plaquait violemment à ses pommettes.

— Vous vous aimez encore ? — dit-il d'un ton étrange.

— Oui... et plus que jamais. — La preuve c'est ma présence ici... Pour le sauver, pour le racheter, je suis capable de tout... et je ne reculerai devant rien... Ce que j'ai fait, l'humiliation à laquelle je me condamne en vous priant, vous que j'aurais le droit de juger, vous le démontre mieux que toutes les affirmations.

— Je vous crois. — Ainsi vous l'adorez, il vous adore... Vous n'êtes pas las l'un de l'autre... Vous l'aimez mieux que tout au monde... mieux que votre honneur, mieux que la fortune... mieux...

— Mieux que tout, — interrompis-je.

— Et vous me haïssez bien, n'est-ce pas ?

Son regard s'adoucissait.

Je le contemplai avec stupeur.

— Eh bien, me dit-il lentement, en me prenant les deux mains, et en approchant son visage du mien — je ne suis pas impitoyable... Vous pouvez le sauver... Je suis prêt à lui pardonner... à lui.., même à vous !

La surprise m'ôta la parole.

D'ailleurs, je n'avais pas mon sang-froid.

J'avais agi, et je continuais d'agir dans une sorte d'hallucination.

Il m'entraîna vers un divan... qui se trouvait, contre le mur, à droite de son bureau, m'y fit asseoir.

Je lui cédai sans comprendre...

Mais il avait dit, parlant de toi :

— Vous pouvez le sauver. — Je suis prêt à lui pardonner.

Quand je fus assise, il s'assit à mes côtés, et me dit :

— Ma chère Andrée, grâce aux précautions que j'ai prises... personne ne sait la vérité... Je n'ai point encore répandu le bruit de votre mort. — Vous pourriez donc rentrer ici, la tête haute, s'il me convenait de vous y recevoir... et de vous y faire reprendre la place et le rôle de mon épouse légitime, de madame Dalifroy...

Je fis un mouvement d'horreur qui ne lui échappa pas.

Mais il se contenta d'un demi-sourire.

— Je vais être franc! — Quand j'ai dit que j'étais prêt à pardonner... ce n'est pas tout à fait ça. — Je ne veux pardonner qu'à demi. — C'est une réduction de peine que je viens vous proposer. Ce ne sera pas le bonheur pour vous, je le sais... ni pour lui, puisque vous vous aimez... ce sera seulement la torture morale substituée à la torture matérielle.

Vous serez séparés... séparés à jamais... et, s'il vous aime, ainsi que vous le dites, il souffrira beaucoup du marché que je vais vous proposer... mais enfin... vous ne serez plus une entrave à son existence... et il échappera à ma domination... Je resterai désarmé contre lui.

— Que faut-il pour cela?

— Redevenir ma femme!

— Jamais! — m'écriai-je, en voulant me lever et m'éloigner...

Il me retint.

— Prenez garde, ma chère Andrée, il y a des choses qu'un homme dans ma position n'offre pas deux fois... et vous pourriez regretter, avant peu, d'avoir refusé le seul moyen d'obtenir, pour votre amant, la grâce que vous êtes venue implorer.

— Mais ce moyen est abominable, — lui dis-je, — sachant ce que je sais de vous, après ce qui s'est passé entre nous.

— Oui, je sais que vous avez juré de n'être plus jamais ma femme... à la suite d'un certain évanouissement. — Oui, je sais que vous me haïssez...

Eh bien, ce sera votre expiation.

— Mais vous, monsieur, répliquai-je bouleversée, — vous aussi, vous me haïssez!... Quel avantage... trouvez-vous?... je ne comprends pas...

S'il ne s'agit que de revenir chez vous, de reprendre ma place officielle à votre foyer... je suis prête...

Ah! rassurez-vous... et que votre vengeance soit satisfaite... j'aurais cent fois préféré la cellule la plus étroite et la plus glacée du plus lugubre couvent... mais enfin, s'il le faut... j'accepterai ce que vous semblez désirer... si vous me jurez... de ne plus vous occuper de lui... de renoncer à le frapper par moi ou pour moi.

— Je veux que vous soyez ma femme!

— Mais, enfin, pourquoi? — Pourquoi?... Si c'est pour le monde... il ne pénètre point dans l'alcôve... Et, encore une fois, vous ne m'avez même jamais désirée.

— Autrefois, non? — Aujourd'hui, si!

— Oh!

Je voulus encore me lever.

Il me retint avec plus de force.

— Ma chère Andrée, — reprit-il, — autrefois, vous étiez une petite niaise, une petite pensionnaire, une créature inerte et fade... ne sachant rien... à qui je ne demandais rien d'ailleurs. — Vous n'étiez formée ni physiquement, ni moralement... à peine si vous aviez ce qu'on appelle la beauté du diable.

Aujourd'hui, vous êtes une femme, une vraie femme, — vous avez aimé; — la passion vous a formée... C'est tout différent.

En parlant ainsi, son visage se couvrait de plaques rouges, les veines de son cou se gonflaient, ses yeux brillaient...

Je reconnus l'expression que je lui avais vue dans son tête-à-tête avec Athénaïs.

J'en avais des frissons glacés... une sueur froide baignait mon front.

Il m'inspirait un effroyable dégoût. Il me faisait peur.

— C'est impossible... Je ne veux pas! — dis-je en me rejetant loin de lui!

— Encore une fois, prenez garde! — murmura-t-il à voix basse. — C'est le salut pour lui... — Vous ne l'aimez pas... puisque votre haine contre moi l'emporte sur votre amour pour lui. — Tout sacrifice ne vous est pas indifférent pour le sauver... vous faites votre choix. — Vous acceptez ce qui ne vous répugne



Maurice, est-ce que tu me méprises ? — Est-ce que tu ne m'aimes plus ? — Est-ce que tu ne me pardonnes pas ?

pas. Vous préférez une retraite bien calme, loin du mépris du monde, loin de la misère, à la lutte quotidienne, sans pain et sans feu, à ses côtés. Mais, lorsque je vous propose un véritable sacrifice, où il faut le payer de votre personne... vous répondez :

— Jamais ! — Qu'il meure plutôt de faim et de honte... pour moi, à mes côtés.

Elle s'interrompit :

— Ecoute, Maurice, — cela me parut vrai... ce qu'il me disait là... et ce l'était. En le repoussant, c'était moins à toi que je pensais... qu'à moi, à l'horreur qu'il m'inspirait.

C'était une épouvantable chaîne qu'il me proposait de me river au cou... car je voyais bien à ses regards, à ses lèvres sèches... ce qu'il voulait : — Il exigeait que mon horreur pour lui ne parût pas !...

— L'amour embellit toutes les femmes, — poursuivit-il. — Il vous a embellie... vous êtes charmante... Si vous refusez, vous savez ce qui vous attend... Retournez près de lui... mais je puis le frapper encore plus cruellement que je n'ai fait... jusqu'alors... et j'userai de tous les moyens...

Devais-je être venue pour rien ?

Devais-je, parce que le marché me répugnait plus que la mort, plus que je ne l'avais prévu, renoncer à le racheter ?

Je me dis que non !

— C'était mon mari, après tout ! — fit-elle avec une amère ironie.

Je me dis que rien ne serait au-dessus de mon amour pour toi, rien au-dessus de mon abnégation, que j'irais jusqu'au bout.

— Et si je consens, — lui répondis-je, — vous me jurez que Maurice n'aura plus rien à redouter de vous, qu'il sera libre, qu'il pourra reprendre son existence indépendante, reconquérir son rang dans la société ?

— Je vous le jure !

— Pour moi, je ne vous demande rien...

Et je consentis !... Il était huit heures... Je vois encore la pendule...

— Eh bien, Maurice, — continua-t-elle précipitamment, en étouffant un sanglot, — ne me maudis pas... Ne me chasse pas comme il m'a chassée...

Car il m'a chassée, jetée dehors, en me disant avec un regard féroce et un sourire de triomphe hideux :

— Allez le rejoindre !

— Vous aviez juré !... balbutiai-je, croyant mourir de honte et de douleur.

— Vous aviez juré en m'épousant de m'être fidèle. — Nous sommes quittes.

Et il me jeta à la porte.

Il était minuit.

XXV

LE DERNIER BONHEUR.

Maurice n'avait pas interrompu une seule fois Andrée pendant la dernière partie de ce récit.

Il avait caché sa tête dans ses mains et gardé une immobilité si profonde qu'on eût pu croire presque qu'il n'entendait rien.

Quant à lire ses impressions sur sa figure, il fallait y renoncer, puisque sa figure, couverte de ses mains, penchée en avant, plongée dans l'ombre, ne laissait voir aucun de ses traits.

Andrée avait fait ce récit, à la fois avec une extrême rapidité et une extrême lenteur, en ce sens que les mots sortaient hachés, précipités, de ses lèvres blêmies, quand elle parlait; mais à chaque instant, l'émotion arrêtait son souffle...

Elle était obligée de s'interrompre pour reprendre haleine, ou pour comprimer l'émotion qui arrêtait sa voix dans sa gorge.

Lorsqu'elle eut terminé, elle se tut brusquement, regardant Maurice.

Lui ne bougea pas.

Il y eut un assez long silence.

On n'entendait que le bruit de la bise : elle gémissait au dehors, secouait la porte et la fenêtre mal closes et envoyait par les fissures son haleine glacée jusqu'aux deux malheureux, qui paraissaient ne pas même sentir ses morsures, bien que les mains

de la jeune femme, bleuies, fussent là pour témoigner que le froid faisait son œuvre.

On entendait aussi la respiration calme, douce, d'Inès, de la petite fille, dormant toujours dans son berceau, dont l'haleine sortait de ses lèvres entr'ouvertes comme une sorte de petit nuage, au milieu de cette atmosphère sibérienne.

Andrée attendit un instant, l'œil chargé d'angoisse, la pâleur au front; puis, voyant que Maurice ne lui tendait pas la main, ne lui adressait pas la parole, ne la regardait même pas, elle se laissa lentement glisser sur les genoux, posa sa tête brune sur le bras replié de son amant, et lui dit, d'une voix tremblante, mouillée de larmes :

— Maurice, est-ce que tu me méprises? — Est-ce que tu ne me pardonnes pas?

Il resta immobile.

— Maurice, — reprit-elle, — j'ai eu tort, je le comprends... je l'ai compris après... mais mon intention était pure... Si je t'avais connu riche, heureux; si j'avais fui avec toi; si, plus tard, la ruine était venue, soit par ta faute, soit par suite de circonstances imprévues; si la misère atroce nous avait pris, broyés, comme elle a fait, — crois-tu que je l'eusse fuie, que je t'eusse quitté, abandonné pour cela?

Non, tu ne le crois pas... car, alors, c'est que je ne t'aurais pas aimé... c'est que je ne t'aimerais pas... Si tu croyais cela... vois-tu, Maurice, bien que je sois mère, bien qu'il y ait là, dans ce berceau, une pauvre petite créature que j'aime plus que tout au monde, avec toi, je me tuerais, là, sous tes yeux.

Je puis tout supporter : tout, entends-tu, excepté ceci :

Que tu penses que je ne t'adore pas... et que je suis lâche, et que j'ai voulu reconquérir mon bien-être, en te sacrifiant, en te trompant, ou en t'abandonnant...

Elle avait, en parlant, pris une des mains de son amant.

Cette main, sans agir, ni aller au-devant d'elle, n'avait point résisté...

La jeune femme la couvrait de baisers et de larmes...

Cependant, cela parut lui rendre un peu de courage.

— Vois-tu, Maurice — poursuivit-elle avec plus de chaleur,

— la situation est toute différente... C'est moi qui t'ai perdu... c'est pour moi, pour se venger de notre amour, qu'on te frappe... Chacun de mes baisers, chacune de mes caresses, t'a pris quelque chose de ta vie, comme un poison maudit, t'a réduit à cette effroyable extrémité!...

C'est là ce qui me dévore et me désespère.

Moi, je puis vivre de mon seul amour, ou en mourir, sans une plainte, sans un regret, sans en souffrir, avec bonheur, en bénissant le sort, en me disant, — s'il ne s'agissait que de ma personne :

« Je préfère cela, cent fois, mille fois, au bien-être dont aurait joui madame Dalifroy, en le payant du prix dont il fallait le payer. »

Mais j'ai craint que ce ne fût de l'égoïsme... Il m'a semblé que j'étais ton assassin... La vue de tes souffrances, de tes privations, m'est une torture intolérable... d'autant plus qu'il ne faut pas songer à y échapper... tant que nous serons ensemble... et que la mort même nous est interdite... parce que nous avons une fille... et qu'il faut veiller sur elle jusqu'à notre dernier souffle... lui donner, au besoin, la dernière goutte de notre sang.

— Parce qu'il faut punir aussi ! — murmura Maurice ; — mais si bas, que sa maîtresse ne l'entendit.

— Alors, je me suis dit que si je t'aimais absolument, je devais t'aimer assez pour sacrifier mon bonheur, car c'est du bonheur encore pour moi et qui serait complet, si ce bonheur n'était pas fait de ton agonie ; — je me suis dit que je devais t'aimer assez pour briser mon amour... pour renoncer à toi, te rouvrir les portes de ta prison... te rendre l'air respirable, la liberté, ton avenir...

Je le faisais parce que cela m'était atroce... parce qu'il fallait, pour cela, implorer... cet homme que je hais, et que j'avais bravé... demander grâce et pitié à notre bourreau... être lâche, ou le paraître à ses yeux, — suprême humiliation !... — être vile... ou le sembler... lui avouer qu'il avait frappé juste, et que nous étions les vaincus qu'il avait voulus, rêvés... A la profondeur de l'abîme répugnant où je me suis jetée, ne vois-tu pas la

grandeur de mon amour? Ne comprends-tu pas ce qui a dicté ma conduite... et ne peux-tu me la pardonner?

Elle le regardait de ses grands yeux noirs tout chargés de passion, l'entourait de ses bras caressants, la bouche entr'ouverte, les lèvres redevenues rouges et chaudes des baisers dont elle avait couvert sa main.

— Voyons, dis-moi un mot, une parole.

Que ne me pardonnes-tu pas? — Est-ce de m'être redonnée à lui?

— Non! — ce n'est pas cela! — fit tout à coup Maurice, en la saisissant à son tour dans ses bras. — Je te connais Andrée: tu y as mis plus de pureté que d'autres dans la fidélité. — Et je n'ai le droit ni de te juger, ni de te condamner... pour cela.. car je n'ai que les droits que me donne ton cœur.

Non; mais, pour faire ce que tu as fait, il a fallu que tu m'aies cru lâche!... il a fallu que tu doutasses de mon amour pour toi... que tu aies supposé que je ne mourrais pas de ton abandon, et que je vivrais de ton absence...

Voilà ton crime, Andrée!

Et puis tu as donné à ce monstre ce qui ne t'appartenait pas!

Tant que tu m'aimes, tu es à moi, à moi tout entière, à moi tout seul!

Tu n'avais pas le droit de m'humilier en t'humiliant, de m'abaisser en t'abaissant, de m'avilir en t'avilissant, de demander grâce quand je ne demandais pas grâce... de demander pitié, quand je la repousse... de procurer un triomphe honteux à cet homme que je hais, que je voudrais tenir, broyer sous mon talon... que j'aurais déjà souffleté et poignardé à la face de la société qui le protège et le soutient, si cet acte de justice ne devait pas me séparer à jamais de toi... et d'elle!

Il montrait Inès dans son berceau.

— Andrée, tu n'as donc pas compris que tu m'aurais tué, si tu avais réussi?

Tu as donc cru que moi, t'aimant moins que tu ne m'aimes, et moins fort que tu n'es forte, j'avais peur de la misère, du froid, de la faim, pour moi-même?

Quand me suis-je plaint? — Quand ai-je exprimé un regret qui ne fût pas pour toi?

Oui, nous mourrons à la peine... je le sais, je le vois, comme tu le sais, comme tu le vois... Je l'ai vu, je l'ai su, avant toi... Mais nous mourrons, enlacés l'un à l'autre, lèvre contre lèvre, cœur contre cœur... sans rien renier, sans rien regretter... et ce sera notre vengeance et notre victoire... puisque punir nous est impossible!

— Oh! Maurice! — s'écria la jeune femme, — je ne me repens plus de ce que j'ai fait... Je n'ai jamais été aussi heureuse qu'en ce moment! Il me semble que nous n'avons jamais été aussi complètement l'un à l'autre... que nous ne sommes jamais descendus si avant dans nos deux cœurs... qu'ils ne se sont jamais si absolument confondus... Il me semble que je ne te connaissais pas encore!

A ce moment, Inès s'éveilla et se mit à gémir.

Andrée se détacha de l'étreinte de Maurice, courut au berceau prit l'enfant, l'apporta à son mari.

— C'est encore nous! — lui dit-elle avec un sourire adorable. — Je t'embrasse sur ses lèvres; embrasse-moi aussi sur sa bouche rose.

Les baisers du père et de la mère éteignirent la plainte du bébé, puis, Andrée défaisant son corsage et mettant à nu son sein blanc, hélas! trop peu gonflé de lait, elle donna à boire à la petite fille, qui se mit à téter avidement.

— Apporte-moi la bouillie, — dit encore Andrée... Elle a gros appétit... Et je n'aurais pas de quoi le satisfaire... à moi seule.

Maurice courut au fourneau de terre.

La bouillie claire était tiède.

Il l'apporta dans le poêlon, sur la table, près de la mère et de l'enfant.

Andrée y goûta.

— Elle est bonne? — fit-elle avec une sorte de gourmandise.

Le cœur de Maurice se serra, mais il ne dit rien.

Inès eut son repas, en deux services, puis se rendormit.

On la recoucha, non pour se débarrasser d'elle... mais pour qu'elle eût plus chaud, dans son berceau, où les couvertures et

l'oreiller la protégeaient mieux contre la froidure de l'air glacé qui remplissait la chambre.

Huit heures et demie sonnèrent au loin.

Andrée et Maurice tressaillirent.

— Il faut que je parte, — dit-il. — Je suis attendu à neuf heures, — et c'est encore loin.

Il fit le geste instinctif de boutonner un par-dessus.

Il n'en avait plus, et la redingote râpée flottait seule, déjà boutonnée jusqu'au menton, sur son corps maigre.

Une larme vint aux yeux d'Andrée, qui avait vu le geste.

— Tu vas avoir bien froid ! — dit-elle.

— Non, — répliqua-t-il vivement. — Je marcherai d'un bon pas. Il n'y a rien qui réchauffe autant que la marche... par ce bon temps sec... Puis, une fois au travail... je t'assure que j'ai plutôt trop chaud ! — Toi, couche-toi, mon ange... Mets ta robe sur tes pieds... Prends l'enfant avec toi... vous chasserez mieux le froid à vous deux.

Au revoir, ma bien-aimée... à demain matin !

Ils se serrèrent longuement l'un contre l'autre... puis il reprit son chapeau... ouvrit la porte.

Elle voulait l'accompagner.

— Non, — dit-il. — Reste. — N'entends-tu pas le vent?

Elle resta sur place, n'osant lui désobéir, bien qu'il fît aussi froid dedans que dehors ; — mais il ne fallait pas lui ôter l'illusion de croire qu'il la laissait un peu abritée.

Sur le pas de la porte, il se retourna.

Elle lui envoya un baiser, puis d'autres encore, bien que la porte fût refermée.

Alors, elle écouta son pas qui s'éloignait, et, tant que l'écho en vint à son oreille, elle resta immobile, l'oreille tendue.

Quand tout bruit eut cessé, elle revint vers la table, toute grelottante.

— Il faut éteindre ! — dit-elle. — La bougie est si chère !

Elle souffla sur la lumière.

L'obscurité vint profonde.

La jeune femme quitta sa robe, sans y voir, l'étendit sur le lit



— Je viens prendre MA fille, répondit-on d'une voix sèche et coupante.

et se glissa sous le drap dur et sous la robe légère, se pelotonnant sur elle-même pour ne perdre aucun atome de chaleur de son corps charmant que le froid torturait.

XXVI

LA LOI!

Andrée ne s'endormit pas.

Elle avait trop de désespoir au cœur pour cela.

Elle songeait à Maurice, qui s'en allait, grelottant et courbé, sur la grande route, au milieu de la nuit, les membres presque nus sous son dernier vêtement limé par l'usage, l'estomac presque vide, après avoir à peine mangé quelques bouchées insuffisantes d'une mauvaise nourriture et bu un verre d'eau glacée comme unique réconfortant.

Et malgré cela, il ne restait pas vingt sous à la maison, — destinés, d'ailleurs, exclusivement au lait, au sucre, à la farine qui suppléaient, pour Inès, au lait appauvri de la jeune mère.

Demain, il rapporterait neuf francs... toute sa semaine.

Andrée ne dormit pas.

Elle avait trop froid aussi, dans ce pauvre lit, et bien qu'elle se pelotonnât, se faisant toute petite, prenant ses pieds blancs dans ses mains fines pour les réchauffer, — car elle avait presque l'onglée, — son sang épuisé par les privations aurait eu besoin d'un autre foyer que lui-même.

Elle pensa aussi à la scène qu'elle avait eu le courage et la sincérité de raconter à son amant.

Cette scène, chaque fois qu'elle se trouvait seule en face d'elle-même, se retraçait à son esprit, en traits de feu, que le temps ne parvenait pas à effacer...

Cet homme, son mari, empourpré par la luxure, que des idées de vengeance fouettaient encore et rendaient plus féroce !...

Elle se voyait elle-même, essayant, malgré son horreur et les protestations de sa chair, l'affranchissement de l'homme qu'elle aimait, et qu'on frappait par elle ; montant comme une victime

sur l'autel, et s'y laissant immoler, sans même le bêlement du mouton qui saigne sous le couteau du boucher, — de peur d'irriter le sacrificateur...

Elle le voyait ensuite, hideux, lui montrant la porte ; la chassant, le triomphe dans les yeux, le ricanement aux lèvres.

Alors, bien qu'elle fût seule, bien que l'obscurité l'entourât, elle rougissait, la chair de poule faisait sa peau grenue, elle cachait son visage sous les draps et les mordait, en proie à des crises de colère insensée.

Puis un soupir, une mouvement d'Inès, la rappelaient au présent.

Elle songeait à cette pauvre petite créature innocente, l'enfant de Maurice, née au milieu de ces horreurs, poussant dans la misère, sans avenir, sans protection... que celle de ses parents...

Dérision !

Que deviendrait-elle?

Quand elle grandirait, quand elle mangerait autant qu'une personne, quand il faudrait la vêtir... comment feraient-ils ?

Quel serait son sort, à cette malheureuse, née en dehors des lois sociales ?

Ah ! si le sang des mères pouvait nourrir les enfants ; si les larmes pouvaient les désaltérer et tomber en gouttes d'or, quelle fille de princesse eût été aussi heureuse, aussi abondamment pourvue de tout que la fille d'Andrée et de Maurice ?

Peu à peu, sans s'endormir de ce bon sommeil qui repose et réconforte, la jeune femme, engourdie par le froid et l'immobilité, finit par tomber dans une sorte de somnolence, qui n'était plus tout à fait l'insomnie.

Le silence était profond.

Sur la route glacée, pas un passant.

Il se faisait tard.

La nuit était sans lune, et le temps n'engageait guère à sortir quiconque possédait une tanière où se renfermer.

Dans ce silence, et avec l'aide du vent, un peu calmé pourtant, l'écho de l'horloge lointaine se faisait entendre assez distinctement.

Les minutes se succédaient ; les trois quarts sonnèrent, puis

neuf heures, puis neuf heures un quart, puis neuf heures et demie.

Tout à coup, là-bas, tout là-bas, sur la route, du côté qui aboutissait au faubourg de la ville, Andrée entendit comme un roulement sourd qui se rapprochait rapidement.

C'était une voiture, évidemment.

Non pas une de ces voitures lourdes de paysan, ou une de ces charrettes aux roues grinçantes, comme il en passait quelquefois.

C'était une voiture plus légère, une voiture *de maître*, ainsi qu'on dit, ou, tout au moins, un cabriolet, quelqu'une de ces voitures qui font le service des villes, pour les gens pressés, ou fatigués, ou paresseux.

La voiture se rapprochait de plus en plus.

Maintenant, on entendait très distinctement jusqu'au bruit des sabots du cheval, — il n'y en avait qu'un, — retombant en cadence sur la terre durcie.

Déjà même la voix du cocher, encourageant sa bête, arrivait jusqu'à l'oreille d'Andrée.

Cela ne l'intéressait guère, et pourtant elle écoutait machinalement.

Dans le silence de la nuit, le bruit de la vie, quel qu'il soit, est une sorte de compagnie pour celui qui ne dort pas et qui souffre.

Il lui semble qu'il est moins seul... cela le ramène au sentiment de la réalité, et chasse, pour un instant, les cauchemars du rêve tout éveillé : — le pire des rêves et le plus fantastique !

Mais le bruit cessa brusquement.

La voiture ne marchait plus.

Elle s'était arrêtée à environ vingt mètres de la maison habitée par Andrée et par Maurice.

Pourquoi cela ?

Il n'y avait pas d'autre maison à cet endroit.

Le cheval piétinait sur place.

Une portière se referma avec un bruit sec.

Quelqu'un était descendu ou monté.

Alors, ce fut le bruit d'un pas qui se fit entendre, — le pas

d'une seule personne, se dirigeant positivement vers la maison, car il cessa à la hauteur de la porte.

Décidément, quelqu'un avait quitté la voiture.

Andrée se redressa brusquement, secouant la tête pour en chasser l'engourdissement du demi-sommeil, rejetant en arrière ses longs cheveux noirs, qui s'étaient dénoués.

— Qu'est-ce donc? — se disait-elle.—Est-ce qu'on vient ici?

Le cœur lui battait dans la poitrine.

— Oh! mon Dieu! fit-elle tout à coup, palpitante, enfiévrée, est-ce qu'il serait arrivé quelque malheur ou quelque accident à Maurice?... Serait-ce lui qui reviendrait... ou qu'on me ramènerait en voiture?...

Elle le voyait blessé, mourant.

— Ce métier est si rude! — pensait-elle. — Et il est si affaibli!... puis, il n'est pas fait à ces travaux... Si la charrette l'avait renversé, lui avait passé sur le corps?... Si le cheval l'avait mordu... ou lui avait décoché une ruade?

Et elle voyait la marque des dents sur son épaule, ou l'empreinte du sabot sur sa cuisse.

Mais il y avait encore un peu des vapeurs de la nuit dans toutes ces visions qui traversaient son cerveau, car elle restait sur son séant, immobile, écoutant toujours.

On avait franchi la porte; à présent on montait l'escalier.

Les marches craquaient sous des pieds.

La peur la prit.

Elle était seule.

C'était la nuit.

Qui donc montait ainsi?

Sa respiration s'arrêta.

Une sueur froide baignait son corps à peine couvert d'une chemise qui se moulait sur ses membres.

Une main tâtait la première porte, l'ouvrait.

Quelqu'un traversait la pièce d'entrée.

La seconde porte, celle qui donnait dans sa chambre, s'ouvrait à son tour.

Rien n'était fermé à clef dans la maison.

Les clefs étaient perdues... et ils n'avaient pas eu les moyens de les remplacer.

Cela regardait, à la vérité, le propriétaire; mais pour des gens si pauvres, et qui payaient si peu, et si mal, à quoi bon se gêner?

D'ailleurs, il n'y avait rien à voler chez eux, n'est-ce pas?

Et le voleur qui y eût essayé, eût été le volé.

— Est-ce toi, Maurice? cria la jeune femme d'une voix étouffée

On ne répondit pas.

Pourtant, elle entendait qu'il y avait là quelqu'un.

La terreur la paralysait.

Elle s'était agenouillée sur son lit, les bras en avant, dans une position instinctive de défense, pour repousser l'être inconnu qui se serait approché...

Car, à présent, elle ne doutait plus.

Elle *savait* que ce n'était pas Maurice.

Tout à coup un bruit sec se fit entendre à son oreille, puis la lumière emplit la chambre.

Celui qui était entré portait une lanterne sourde, qu'il venait d'ouvrir.

Le jet de lumière alla frapper en plein visage de la jeune femme, montrant ses traits bouleversés, ses épaules et ses bras nus, plus blancs que la chemise qui ne couvrait qu'en partie sa gorge.

Cette lumière commença par l'éblouir, puis ses yeux s'y habituèrent.

Elle poussa un grand cri, et se recula presque jusqu'à la muraille.

Elle avait reconnu.

— Vous, vous ici! — balbutia-t-elle.

— Oui, madame.

— Que voulez-vous? Que venez-vous faire?

— Je viens prendre MA fille; — répondit-on, d'une voix sèche et coupante.

Et l'homme montrait le berceau où dormait Inès.

Andrée eut un cri de lionne blessée.

Elle bondit hors du lit, se jeta devant l'enfant.

— Votre fille! — répéta-t-elle. — Etes-vous fou ?

— Pas le moins du monde.

— Emma est à Paris... chez vous...

— Emma, oui. — Il ne s'agit pas d'elle. — Il parait que j'ai *deux* filles, à présent! — Il s'agit d'Inès!

— Vous savez bien que cette enfant est ma fille, non la vôtre! qu'elle est la fille de Maurice Aubin! — s'écria-t-elle en se redressant avec fierté.

— C'est ce qui vous trompe, madame. L'enfant d'une femme mariée est l'enfant de son mari. — Donc cette créature est à moi... et je la prends!

Celui qui venait d'entrer, la nuit, comme un voleur chez cette pauvre femme seule, chez cette pauvre mère sans défense, — c'était, en effet, M. Dalifroy : — c'était la loi!

XXVII

LA SOCIÉTÉ TRIOMPHE!

Andrée s'était jetée, d'un seul bond, devant le berceau de sa fille, pâle, échevelée, les yeux grands ouverts, lui faisant, pour ainsi dire, un rempart vivant de son frêle corps.

M. Dalifroy se tenait à deux pas, immobile et droit, vêtu de noir, suivant son habitude, cravaté de blanc, chaudement enveloppé d'un long pardessus à plis raides, boutonné jusqu'au menton, où sa fraîche décoration faisait l'effet d'une tache de sang.

Sur la tête, il avait un chapeau haut de forme, ses mains étaient gantées.

L'une d'elles, la gauche, portait la lanterne sourde, dont la lumière éclairait suffisamment cette scène affreuse.

Il n'avait jamais eu l'air plus magistrat, et sa face glabre, en

lame de rasoir, soigneusement rasée, avait presque quelque chose de grotesque, dans sa solennité féroce, qui eût prêté à rire, sans le côté tragique de la situation.

Marc Dalifroy regarda, un instant, sa femme, semblant jouir de l'horrible effroi empreint sur les traits gracieux de la pauvre créature, puis il reprit :

— Oui, madame, cette enfant est à moi... légalement. J'aurais pu requérir des agents de la force publique pour l'enlever... Je ne l'ai pas voulu, afin d'éviter des violences et un scandale inutile... mais n'essayez pas de résister... Cela ne servirait à rien.

Il fit un pas en avant.

Andrée se rejeta un peu en arrière, se couchant presque sur le berceau, l'entourant de ses bras, s'y cramponnant, la tête seule tournée vers son mari.

— N'approchez pas! — dit-elle d'une voix sourde. — N'approchez pas! — Oh! pour cela, je me défendrai... Mon enfant, ma fille, la *sienne*, à vous... Jamais! Jamais! — Elle est à moi... je la garde... N'y touchez pas! Allez-vous-en... ou j'appelle, je hurle...

— Prenez garde, madame!

— Ah! que m'importe? — Je n'ai plus peur de vous... je n'ai plus peur de rien!

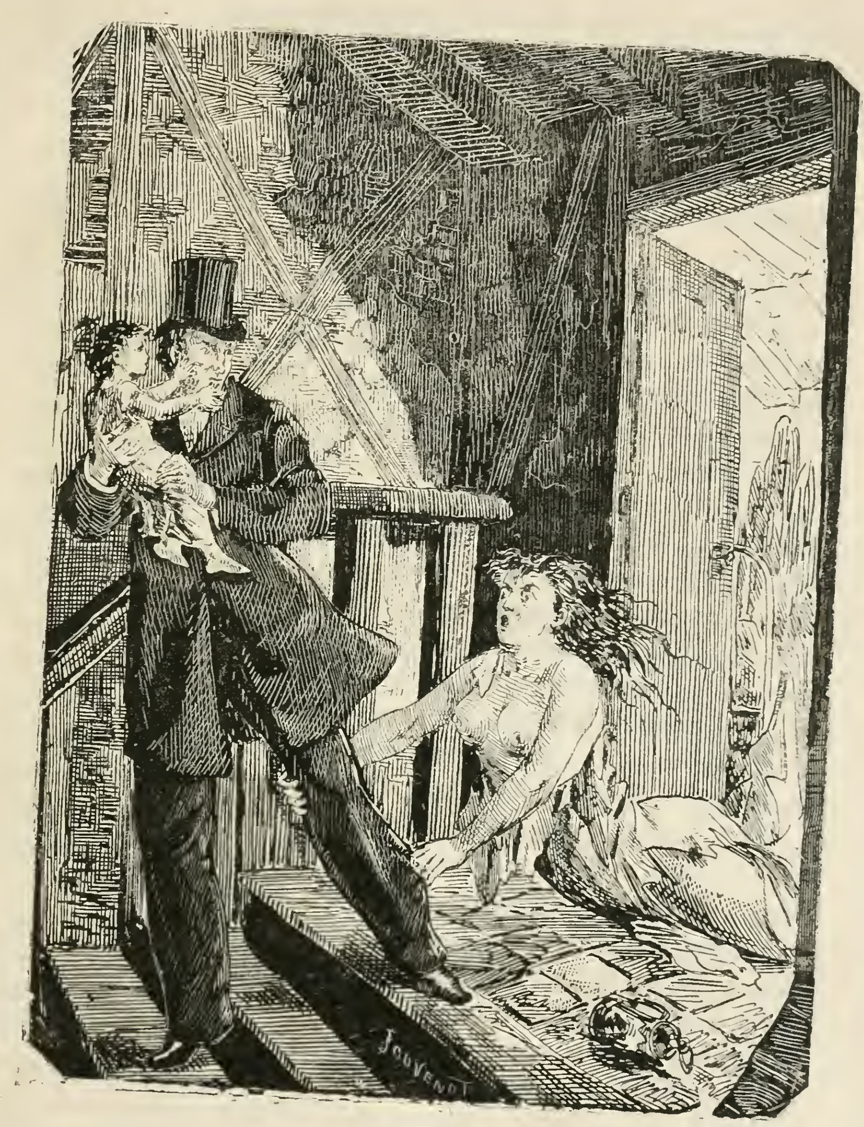
Elle s'était redressée, effrayante, ses pieds nus sur le carreau glacé, tout son jeune corps exposé aux morsures de la bise qui entrait, maintenant, comme chez elle, par la porte restée ouverte, et mordait à même toute cette chair délicate de jeune femme, avec une sorte de joie raffinée.

Mais Andrée ne sentait rien.

— Pas même que je tue votre amant? — répliqua M. Dalifroy. — Vous connaissez nos conventions. — Pas de bruit... pas de résistance! — ou je reprends tout mon droit.

La mère éclata d'un rire farouche.

— Eh bien! tuez-le! Tuez-moi! — Tuez Inès... J'aime mieux cela... Du moins, nous ne souffrirons plus... Et la mort nous réunira pour toujours, sans que nous ayons à trembler... sous vos menaces... Ah! oui! tuez-nous!



— Infâme! Voleur! Assassin! — Rends-moi ma fille... Inès...

— Je ne tuerais que lui, vous le savez bien.

— Ne serait-ce pas la même chose? — Je ne vis que pour lui... lui mort, je mourrais! — Ou je me tuerais moi-même!

— Tueriez-vous aussi votre fille?

Elle eut un frisson et ses yeux devinrent hagards.

— Vous ne répondez pas ? — fit-il. — Je vois avec plaisir que vous n'en êtes pas encore arrivée à l'infanticide. — Allons, madame, en voilà assez... Vous comprenez que cette enfant m'appartient, et que rien ne peut m'empêcher de la prendre.

Il saisit la mère par un bras, et voulut l'arracher d'auprès du berceau.

Elle se cramponna après lui.

— Monsieur, — dit-elle, — ce ne peut être qu'une abominable plaisanterie... Non, vous ne ferez pas cela... C'est impossible! Il y a des bornes... même à la vengeance!

N'avez-vous donc pas été assez infâme avec moi ?

Que vous avais-je fait, pour que vous vinssiez me prendre, jeune fille ignorante, dans mon couvent? — Je ne vous connaissais pas... Je ne vous avais fait aucun mal... Et vous savez quelle a été votre conduite envers moi... comment vous me traitiez... avec quel dédain, avec quel mépris... vous m'aviez condamnée à n'être qu'une chose, un objet inerte, dans votre ménage... Je vous faisais riche par ma dot... et vous faisiez de moi la plus misérable des créatures et la plus avilie des épouses...

Quand j'ai su la vérité... quand j'ai su que vous étiez l'amant d'Athénaïs... de cette femme que je respectais comme une mère... vous ai-je gêné ? — Vous ai-je dit un mot? — Je vous ai laissé ignorer que je possédais votre secret... Je me suis retirée de vous... il est vrai... mais vous n'y teniez guère, n'est-ce pas ?

Ah ! j'ai pris un amant, direz-vous! — C'est vrai ! — Mon cœur et ma chair s'étaient révoltés... J'étais jeune... J'avais à peine vingt ans... J'avais besoin de vivre, moi aussi; d'être femme, moi aussi ; d'aimer, moi aussi.

Est-ce que vous n'aimez pas, vous ? — Est-ce que vos amours n'étaient pas adultères, à vous aussi ? — Est-ce que vous croyez que j'avais la force et le courage de ce long suicide que vous trouviez si naturel de m'imposer ? — Est-ce que vous croyez que cela était possible? — Est-ce que vous ne comprenez pas que cela était contre nature? — Etais-je une statue?

Si vous aviez été pour moi un mari... un mari quelconque... même infidèle... Si vous m'aviez aimée, ne fût-ce qu'une heure,

au début, ou seulement estimée, ou seulement traitée en créature intelligente et sensible... je ne vous aurais pas trompé... je vous le jure...

J'étais honnête... Le vice me répugne...

Je me serais contentée de peu...

La maternité m'eût donné le reste... Mais rien! rien que l'insulte voulue, que l'outrage calculé!...

Je ne devais pas vous tromper, néanmoins, direz-vous encore... vous ridiculiser... vous mentir... Ah! monsieur, si le mariage n'était pas une prison fermée... d'où l'on ne peut jamais sortir, la tête haute, par la grande porte... croyez-vous que j'aurais fait ce que j'ai fait? — Non... mais vous savez bien... qu'une fois qu'une jeune fille a dit : « Oui » — sans savoir à quoi elle s'engage, sans connaître l'homme à qui on la livre... sans prévoir les suites de son action... il n'y a plus pour elle de ressources ni de moyens de revenir sur ses pas...

Et, d'ailleurs, ne vous êtes-vous pas assez vengé? Eussé-je commis tous les crimes, l'expiation n'est-elle pas suffisante? — N'y avez-vous pas ajouté tous les raffinements déjà? Ne m'avez-pas avilie, encore, d'autre sorte... Rappelez-vous à quel degré d'abaissement vous m'avez contrainte, un jour, dans votre cabinet... lorsque j'allais vous demander grâce... pour lui... puis vous m'avez jetée à la rue comme une fille de ruisseau...

Elle s'arrêta, le sang remontait à son visage.

— Oh! cela... c'était infâme de votre part... mais je l'avais mérité... car j'avais été lâche... non pour moi... mais pour lui... car, en bonne justice, si l'un de nous deux devait se traîner aux pieds de l'autre, implorer un pardon... c'est vous, ce n'est pas moi...

J'ai aimé... J'aime!... Je n'en rougis pas!... Vous êtes là, devant moi, riche, honoré, heureux... Lui, il est là-bas, dans la nuit, dans le froid, pauvre, méprisé, écrasé. Et pourtant l'honnête homme et le grand cœur — c'est lui... le misérable, c'est vous!... Oui, vous! vous! — Ah! j'en ai assez, à la fin!... Et il faut que mon cœur s'ouvre... que je me redresse... que chacun se remette à sa place... que j'arrache de votre visage son masque de fausses vertus et d'hypocrisies, que je vous dise ce que je

sens !... Je vous méprise... vous me faites horreur ! C'est moi, moi, la femme adultère, qui vous juge et vous maudis, vous, vous, le mari !

L'exaltation s'emparait d'elle.

La fièvre brillait dans ses yeux.

Sa tête s'égarait sous le choc de tant de coups répétés et si atroces.

— Madame, — reprit M. Dalifroy, sans s'animer, — maintenant que vous avez fini de parler, veuillez me lâcher le bras et vous retirer. — Je ne suis pas venu pour discuter avec vous... Je suis venu, armé de la loi, pour faire triompher mon droit. — Je vous laisse votre amant, vous le savez bien, et je vous le laisserai... jusqu'au bout. — Mais vos enfants sont à moi. — Je ne supporterai pas qu'ils restent entre vos mains et les siennes. — Allons, écartez-vous !

— Non ! — Je suis la mère. — Inès n'est pas à vous. — Vous me tuerez avant d'y toucher.

— Madame !

— Vous m'avez déjà pris Emma. — Vous étiez son père... J'ai subi ce déchirement. — Maurice est le père d'Inès... Vous ne la lui volerez pas !

Il la repoussa brutalement, si brutalement, que la pauvre femme, épuisée par tant de privations, brisée par cette lutte au-dessus de ses forces, torturée d'une angoisse inexprimable, tomba sur les genoux.

La figure de M. Dalifroy était si froidement résolue, on y lisait si bien une décision que rien n'avait ébranlée, que la terreur reprit le dessus chez Andrée.

Son exaltation factice avait disparu et la laissait plus faible.

Elle était malade, d'ailleurs, usée par de longues souffrances physiques et morales... Elle nourrissait.

Son courage l'abandonna, elle eut recours à la prière, comme il arrive à tous les désespérés qui sentent qu'ils ne peuvent plus compter sur eux-mêmes et que la puissance de lutter les quitte.

— Pourquoi me prendre ma fille ? — balbutia-t-elle. — Vous ne l'aimez pas... vous ne pouvez même que la haïr... Que voulez-vous en faire ?

— Cela me regarde!

— Mais elle sera un embarras, une gêne pour vous... Voyons, monsieur, je vous en conjure, par ce qu'il y a de plus sacré au monde...

Il secoua la tête.

— Vous dites que c'est la loi... Y a-t-il donc une loi si abominable qu'elle permette qu'on arrache l'enfant qu'elle nourrit à la mère ?... Non... cela ne peut être... Et puis, enfin, elle a un père... Il l'a reconnue... Elle est à lui... Ah! vous ne saviez pas cela!

Elle eut un éclair de joie et d'espoir.

— Je le sais parfaitement. Mais il n'avait pas le droit de la reconnaître... Cette reconnaissance est nulle, illégale... Je n'ai qu'à faire constater que vous êtes sa mère... Or, encore une fois, les enfants d'une femme mariée sont les enfants de son mari, à moins qu'il ne les renie... et je ne la renie pas! — ricana-t-il d'un air atroce.

— Grâce...

— Assez!

— Eh bien, emmenez-moi avec elle... alors... Je consentirai à tout... Elle a besoin de mon lait... Laissez-moi la suivre comme nourrice... comme vous voudrez... mais je ne l'abandonnerai pas... Non! non! Vous la haïssez... si vous la prenez... c'est pour la perdre... pour continuer sur elle la vengeance commencée contre ses parents...

Il eut un sourire.

Elle bondit encore une fois sur ses pieds...

— Ah! Je comprends! — hurla-t-elle. — Infâme! — infâme! — Venez donc la prendre, si vous l'osez, si vous le pouvez!

Elle se rejeta sur le berceau.

Inès s'était réveillée.

Elle pleurait.

Andrée voulut la saisir, la serrer contre sa poitrine se disant :

« Il ne l'arrachera pas de mes bras... Il faudrait me tuer pour cela! »

Mais Marc Dalifroy avait prévu, compris le mouvement!

Il s'élança violemment entre le berceau de l'enfant et sa

femme, saisit le bras qu'elle étendait, tremblante, épuisée, vers sa fille, et la rejeta en arrière.

Le pied lui glissa, ses forces la trahirent de nouveau. Elle tomba à la renverse et sa tête alla porter contre un des montants du lit de fer.

Elle poussa un cri de douleur et de désespoir, essaya de se relever... — mais elle ne le pouvait : elle se traînait, échevelée, ensanglantée, sa chemise en lambeaux, sur le carreau glacé, aveuglée, folle, ne comprenant plus rien, ne sentant qu'une affreuse douleur morale et physique à la fois.

M. Dalifroy n'avait pas perdu une minute.

Se penchant sur le berceau, il avait saisi la petite fille, qui criait et pleurait aussi, se débattait comme par instinct.

Il la serra d'un bras contre son paletot, et voulut se diriger vers la porte.

Andrée avait rampé, pour ainsi dire, jusqu'à lui.

Elle le tenait par le bas de la jambe...

Disant d'une voix à peine distincte:

— Infâme! Voleur! Assassin! — Rends-moi ma fille... Inès..

Cette étreinte le retint une demi-minute.

Mais elle se desserrait peu à peu.

Il donna une secousse.

Andrée le lâcha, et il s'élança hors de la pièce emportant: « L'enfant de l'amant! »

XXVIII

CE QU'ON RETROUVE CHEZ SOI, APRÈS SIX HEURRS D'ABSENCE

La lanterne sourde avait échappé à M. Dalifroy, pendant cette courte lutte, grâce à la précipitation qu'il avait mise à s'emparer de la petite Inès.

Elle était là, couchée sur le côté, qui j·tait une lumière vacillante, dont les reflets allaient éclairer le corps étendu d'Andrée, sans mouvement à présent.

La pauvre femme avait perdu connaissance.

Pas complètement, cependant, car sa poitrine se soulevait haletante, ses lèvres s'agitaient convulsives, émettant de temps en temps des sons rauques et indistincts, et quelques larmes chaudes s'échappaient sous ses paupières closes, mais nul autre mouvement, nul autre indice de la vie: — juste ce qu'il en fallait pour exprimer une souffrance.

Pendant ce temps, M. Dalifroy avait gagné l'escalier, qu'il descendait à tâtons, dans l'obscurité, afin de regagner la grande route et la voiture qui l'attendait.

La petite Inès continuait ses cris, frappée par le froid qui fouaillait ses membres demi-nus, arrachée à la tiédeur du berceau, meurtrie par la brutalité de ce contact contre le paletot de M. Dalifroy, qui ressemblait si peu aux caresses légères dont Andrée l'entourait chaque fois qu'elle s'approchait d'elle ou qu'elle la touchait.

C'était sa rude vie qui commençait!

Ses cris qui se perdaient peu à peu dans l'éloignement, répondaient seuls aux hoquets convulsifs, aux râlements sourds de la pauvre femme étendue sur la pierre ; — et, ce dialogue inarticulé, lugubre, était le dernier échange entre la mère et la fille!

En peu d'instants, M. Dalifroy eut atteint la voiture, dont la portière s'ouvrit à son approche.

— Tenez, prenez! — dit-il d'une voix basse, en portant en avant l'enfant qu'il avait tenue serrée jusqu'alors contre sa poitrine.

Deux mains reçurent le fardeau, les deux mains de madame Moulinet.

M. Dalifroy s'installa sur la banquette à ses côtés, et le cocher prévenu, évidemment, sachant d'avance ce qu'il avait à faire, tourna la tête de son cheval vers la ville, et reprit, pour s'éloigner, le chemin qu'il avait suivi pour venir.

A onze heures moins le quart, il déposait M. Dalifroy, madame Moulinet et l'enfant à la gare du chemin de fer.

Inès ne pleurait plus.

Chaudement emmaillotée dans une couverture préparée d'avance et apportée exprès, elle avait fini par se rendormir aux durs cahots du fiacre, après avoir bu un peu de lait tiède et sucré, à l'aide d'un biberon dont s'était munie madame Moulinet.

— Nous voici arrivés, — dit alors M. Dalifroy à sa compagne. Vous connaissez mes volontés, vous avez reçu mes ordres. — Ici, nous nous séparons. — Dans une demi-heure, vous prendrez le train qui remonte vers X***. — Moi je prends celui de Paris. — Adieu !

Et, sans attendre de réponse, sans jeter un regard à l'innocente petite créature qu'il venait d'arracher à sa mère et de voler à son père, — au nom de la loi protectrice de la famille, — il tourna le dos à la femme qu'il avait emmenée et entra dans la salle d'attente des premières.

A onze heures précises, il montait en wagon.

Il n'avait pas perdu son temps, et tout avait marché à son gré, avec une régularité méthodique.

Cette même nuit, à l'heure où M. Dalifroy rentrait à son hôtel de la rue de Turenne, c'est-à-dire vers les trois heures du matin, le pas d'un homme résonnait, de nouveau, sur la croûte de terre durcie par la gelée de la grande route, se dirigeant vers la masure où venait de se passer le drame que nous avons raconté dans le chapitre précédent.

Cet homme était à pied, et nulle voiture ne l'attendait.

Il marchait le dos voûté, la tête penchée, la poitrine rentrée, les mains dans ses poches, offrant le moins de surface possible aux âpretés du vent d'est, qui recommençait à souffler avec plus de violence.

Maigre, efflanqué, grelottant, il avait la démarche fatiguée... et pourtant, il se pressait.

Parfois même, il essayait de courir, soit pour se réchauffer, soit qu'il eût hâte d'arriver ; mais il devait bien vite reprendre



Andrée, Andrée ! réponds-moi... Reviens à toi. Il est impossible que tu sois morte ! (Page 332.)

une allure plus calme, la course le faisant haleter sans lui procurer aucun surcroit de chaleur.

Sa main dans la poche de son pantalon presque à jour, sous lequel sa peau bleuissait, semblait palper quelque chose avec satisfaction.

C'était un peu de monnaie, neuf francs, en une pièce de cinq francs, deux pièces de vingt sous, une pièce de cinquante centimes.. le reste en billon.

Il avait obtenu qu'on lui payât sa semaine, tout de suite au lieu de le faire attendre, jusqu'au soir du lendemain, un samedi, on se le rappelle.

Ce peu d'argent, en sa possession, lui causait visiblement une sorte de joie, car il le serrait, le palpait de ses doigts maigres, le comptait et le recomptait au toucher.

Enfin il arriva devant sa maison.

Elle était plongée dans une complète obscurité.

Cependant, son œil dirigé vers la fenêtre du premier, qu'il connaissait trop bien, pour ne pas la distinguer, même dans les ténèbres, devint humide, et ses lèvres murmurèrent :

— Tout ce que j'aime est là !

Comme si la fatigue l'avait abandonné au seuil de la maison ; comme si le froid avait cessé d'engourdir ses muscles et d'ankiloser ses articulations, il grimpa légèrement l'escalier de bois, en évitant de faire trop de bruit.

Arrivé en haut, il trouva la première porte ouverte.

Cela ne l'étonna pas trop.

Il pouvait avoir oublié de la fermer en partant, ou le vent qui faisait rage, cette nuit-là, pouvait l'avoir rouverte.

La serrure était si mauvaise.

Il traversa la pièce d'entrée et trouva la seconde porte ouverte.

Pour le coup, il fut surpris, plus que surpris... profondément inquiet, et son cœur se serra.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Était-il possible qu'Andrée dormit si profondément qu'elle ne s'en fût pas aperçue ?

Le vent gémissait là dedans, aussi à l'aise que sur la grande route...

Mais il y avait de quoi tuer Andrée et Inès !

Il avait peur.

Il s'avança à tâtons.

Un silence de mort régnait autour de lui.

Bien qu'il tendit l'oreille, qu'il retint sa respiration, nul bruit annonçant la présence d'un être vivant n'arrivait jusqu'à lui.

Et, pourtant, il connaissait bien le murmure doux du souffle de la jeune femme, quand il rentrait au milieu de son sommeil.

Que de fois il l'avait écouté, pendant plusieurs minutes, sans oser bouger, de peur de l'éveiller, heureux de se dire :

« Elle est là ! elle est à moi ! — Quand elle m'entendra, quand j'aurai allumé la bougie, la première chose que je verrai, ce sera son sourire ! »

Ce sourire de la femme aimante et aimée qui, pour lui, parfois, effaçait le souvenir de ses plus atroces angoisses et le reposait de toutes ses fatigues !

— Andrée ! fit-il à voix basse.

Pas de réponse.

— Andrée ! Andrée ! — répéta-t-il plus haut, le front baigné d'une sueur froide.

Même silence.

Le cœur serré comme dans un étau, la gorge brusquement séchée, d'une main tremblante, il fouilla dans sa poche, en tira une allumette, la frotta, et apercevant la bougie sur la table, il parvint à faire de la lumière.

Alors il regarda.

D'abord il ne vit rien.

Sa vue était fort trouble... puis son regard s'était porté vers le lit.

Vide !

Il ne voulut pas en croire ses yeux, et s'élança du côté de la couche pour s'assurer mieux...

Mais son pied rencontra un obstacle.

Ainsi arrêté, il se pencha.

C'était le corps d'Andrée, — d'Andrée semblable à une morte, qui n'avait même plus ce râle que nous avons signalé au moment où M. Dalifroy s'était enfui avec l'enfant.

Maurice poussa un cri et se jeta sur ce corps, le tâtant de ses mains glacées.

Le corps était plus froid que ses mains.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

— Elle est morte, — pensa-t-il. — Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Il lui sembla qu'il allait mourir aussi, — et certainement son cœur cessa de battre dans sa poitrine pendant quelques secondes.

Mais cela ne dura pas.

Il se redressa, saisit le corps de la jeune femme dans ses bras, la porta sur le lit, l'y étendit, couvrant ce corps de tout ce qu'il trouvait sous sa main, du drap, de la robe de laine noire, puis de sa propre redingote, ne sachant ce qu'il faisait, agissant sous l'impulsion du pur instinct.

Alors il s'étendit à côté d'elle, pleurant, presque fou, ne songeant qu'à une chose, c'est qu'elle était froide et qu'il voulait la réchauffer.:. lui soufflant au visage son haleine tiède, lui serrant les mains, collant ses lèvres sur ses lèvres, l'appelant en disant :

— Andrée, Andrée! réponds moi... Reviens à toi. Il est impossible que tu sois morte!

Il ne pensait pas même à regarder du côté du berceau.

Il ne voyait pas à la tête de la jeune femme la blessure ouverte par sa chute.

Il n'avait point l'idée d'aller chercher du secours.

D'ailleurs où aller?

La maison était isolée... Point de voisins, à qui s'adresser... Il était quatre heures du matin... On était en plein hiver.

Il eût fallu courir la ville pour chercher un médecin... mais cela aurait pris plus d'une heure... et il ne pouvait la laisser ainsi seule.

Jamais situation plus atroce s'était-elle présentée pour un homme?

Tout en essayant de la réchauffer, tout en la tâtant pour chercher un signe de vie, découvrir un retour de chaleur, il voulut coller sa tête contre la poitrine, afin d'interroger le cœur.

Mais alors il sentit les seins de la jeune femme gonflés et plus durs que la pierre.

Cela acheva de l'effrayer...

Elle nourrissait .. Il avait fallu quelque bouleversement, quelque commotion violente, pour produire ce phénomène.

Cependant, il ne se décourageait pas.

Enfin, au bout d'une demi-heure, il crut sentir une légère tiédeur aux lèvres, et comme une détente de la raideur cadavérique... puis un mouvement...

Il eut une joie folle.

Mais peut-être se trompait-il !

Peut-être prenait-il son désir pour une rèalité.

Non ! il ne se trompait pas ! — La vie revenait... lentement, mais elle revenait.

Cela fut bien long.

Quand Andrée rouvrit enfin les yeux, il commençait à faire jour. — Une lumière pâle et grise, plus triste que la franche obscurité, se levait dans le ciel sombre, couvert de cette teinte un peu roussâtre qui annonce la neige.

En voyant ses prunelles noires, qu'il avait cru ne plus revoir, Maurice partit en sanglots.

— Andrée! Andrée ! — C'est moi ! C'est Maurice ! — balbutia-t-il d'ue voix étranglée. — Regarde-moi.. Ne me reconnais-tu pas ?

La jeune femme fixait sur lui ses grands yeux encore vagues et obscurcis.

Tout à coup, elle tressaillit, fit un mouvement brusque.

— Là ! là ! — dit-elle d'une voix faible et agitée en même temps.

Et elle essayait de montrer le berceau.

Maurice comprit le geste, en suivit la direction.

Le berceau était vide.

Il avait oublié sa fille.

Il se redressa effaré !

— Inès ! — dit-il... — Où est-elle ?

— Il l'a prise !

— Qui ? — Qui a pris notre enfant ?

— Lui ! lui ! mon mari !

Et elle retomba sur le lit, les yeux renversés, montrant le blanc. — Ses dents claquaient, d'affreux frissons secouaient tout son corps.

Maintenant le froid et la pâleur avaient disparu — Son corps brûlait. — Son visage s'empourprait... ses lèvres sèches commençaient à se fendiller...

— A boire ! murmura-t-elle.

Maurice ne disait plus rien.

Il regardait tour à tour sa femme agonisant et le berceau vide.

Sa main s'était levée et il avait prononcé un serment silencieux, comme si aucune parole, aucun son humain n'eût pu rendre ce qu'il éprouvait.

— A boire ! répéta Andrée.

— Oui, oui, ma chérie ! — fit-il enfin.

Il alla, livide et trébuchant, jusqu'à la cheminée, prit la carafe, emplit à demi un verre et revint près de la jeune femme.

Mais, avant d'aller à elle, il avait vu sa figure dans la petite glace de treize sous, et c'était à peine s'il s'était reconnu : — ses cheveux, depuis le moment de sa rentrée, avaient blanchi ainsi que sa barbe devenue grisonnante.

Il se fit l'effet d'un vieillard.

— Tiens, bois ! — dit-il lentement.

La malheureuse avala une gorgée, puis se tordit avec douleur. — Cette eau glacée lui faisait mal.

Son souffle sortait en sifflant. — Elle étouffait.

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria-t-il tout à coup, comme s'il sortait d'un rêve. — Un médecin avant tout, il faut un médecin... Il faut la sauver... la guérir... Après... nous verrons !

— Oui, oui, un médecin ! — soupira-t-elle par un dernier effort.

Il se pencha vers elle.

— Attends-moi ! — Je cours et je reviens ! — Oh ! Andrée, ne meurs pas. — Reste là... ne bouge pas... Le temps d'aller... Attends ! Attends !

Il posa un baiser désespéré sur le front brûlant de sa maîtresse, et tel qu'il était, en manches de chemise, tête nue, comme un fou, il s'élança hors de la pièce répétant à la façon d'un monomane :

— Un médecin... oui, un médecin... d'abord... Ne bouge pas... Attends ! Attends !

XXIX

LA BOURSE OU LA VIE

Maurice Aubin avait subi, depuis deux ans, trop de coups répétés, pour que cette dernière catastrophe, s'ajoutant à toutes celles qui l'avaient précédée, ne brisât pas son cerveau surmené.

Cet homme avait horriblement souffert, et, à certains égards, peut-être, plus qu'Andrée elle-même.

Il avait vu son avenir, ses plus légitimes ambitions, s'engloutir lentement, mais sûrement.

Il avait vu, peu à peu, tout ce qui fait l'existence de l'homme, lui échapper, en le déchirant, comme si on lui avait arraché autant de lambeaux de chair.

La misère était venue, atroce ; mais, avec la misère, toutes les humiliations et toutes les hontes.

Se sentir quelqu'un ! — se sentir une intelligence, une valeur morale, et déchoir jour par jour, heure par heure, minute par minute, au milieu d'une lutte impuissante et obscure, c'est là une des tortures les plus insupportables et les plus raffinées.

Petit à petit, il s'était resserré sur lui-même, comme ces régiments décimés par le feu, qui finissent par ne plus former qu'un

peloton, puis qu'une poignée de combattants désespérés, sachant qu'ils vont mourir, et n'ayant qu'une idée : vendre chèrement la vie qu'ils ne peuvent sauver.

Il s'était donc concentré sur deux sentiments uniques : — son amour pour Andrée et son amour pour sa fille, pour Inès : deux amours qui ne faisaient guère qu'un seul et même amour.

Peu à peu le reste avait disparu.

De ses rêves de gloire et de supériorité, il avait fait litière ; — de ses désirs de bien-être aussi.

Qu'Andrée lui restât, que leur enfant fût auprès de lui ; et, pourvu qu'il pût leur apporter, chaque jour, le pain nécessaire à leur existence, il s'enfermait dans une sorte de résignation farouche, s'interdisant de regarder au-delà, — ou même d'en avoir la simple pensée.

Lui, il n'existait plus, pour ainsi dire, à ses propres yeux : — elles, — la mère et le bébé au berceau, — c'était désormais tout son horizon.

Et voilà qu'on lui volait sa fille !

Et voilà qu'il trouvait sa femme agonisante, terrassée par quelque maladie foudroyante.

C'en était trop !

Le dernier ressort se brisa.

Près de la jeune femme, il avait pleuré comme un enfant, répétant machinalement les mêmes mots, subissant une impulsion que sa volonté ni sa raison ne dirigeaient plus.

Il fallait un médecin, il fallait la sauver.

Il partit là-dessus, tel qu'il était, à demi vêtu, ne songeant point qu'il la laissait, seule, en proie à la fièvre, peut-être au délire ; ne se demandant pas comment il trouverait un médecin, et le médecin trouvé, comment il se procurerait les remèdes, les mille choses nécessaires, pendant une maladie longue et dangereuse.

Une fois sur la route, son maigre corps fouetté par la bise et la neige qui commençait à tomber et s'accumulait sur sa chemise, aux épaules, près du cou, aux avant-bras, sur sa tête nue aussi, il marcha droit devant lui, avec l'allure d'un animal



Il saisit une longue bourse qui etait pleine et s'enfuit. (Page 312.)

affolé, poursuivi par les chasseurs, et qui entend sur ses talons les aboiements de la meute déchaînée.

Il allait, il allait toujours, continuant de répéter sans cesse, avec la monotonie de l'idée fixe :

« Un médecin, il faut un médecin ! »

Mais la route était longue jusqu'à la ville, et, malgré la fièvre qui le dévorait, le froid fit son office, en calmant un peu l'agitation de son sang et la surexcitation de ses nerfs.

Tout à coup, il s'arrêta.

— Et de l'argent? — se dit-il.

Il fouilla dans sa poche, et en ramena les neuf francs qu'il avait reçus, quelques heures auparavant, et qu'il rapportait intacts chez lui.

Neuf francs!

Pendant cinq minutes, il les compta et les recompta, l'air hébété, avec une attention stupide, comme si, à force de compter, il pouvait augmenter la somme.

Neuf francs! — pas même de quoi payer la première visite et le dérangement du médecin.

Alors, seulement, il comprit la réalité exacte, qu'il n'avait pas même entrevue, d'abord assommé et anéanti par l'horreur de son désespoir.

Le bon sens lui revenait.

La vérité lui apparut.

Cette vérité, c'était qu'il n'avait point les moyens de soigner Andrée... qu'elle allait mourir de froid, si elle ne mourait de sa maladie, là-bas, toute seule, dans cet épouvantable chenil, où il l'avait laissée.

Comment la soigner sans travailler?

Comment travailler en la soignant?

Et, d'ailleurs, était-ce avec ce qu'il gagnait, à peine suffisant à les empêcher de crever tout à fait de faim, qu'il pouvait faire face aux frais d'une maladie?

La tête, un instant, lui tourna.

Il avait le vertige.

Il la voyait se débattant dans son lit, dévorée par la soif, en proie au délire, l'appelant en vain, n'ayant qu'un peu d'eau glacée pour se désaltérer...

Trois fois, il retourna sur ses pas pour courir près d'elle.

Trois fois, il s'arrêta.

Non, c'était impossible! — Il ne pouvait revenir à son chevet...

sans lui apporter quelques secours... les mains vides... ainsi qu'un lâche ou qu'un impuissant... pour pleurer à ses côtés, entendre ses plaintes... se tordre les mains, et assister inerte à son agonie.

Et c'était un homme, — M. Dalifroy, — qui était l'auteur de tout, dont la vengeance, savamment combinée et poursuivie avec une froide férocité, les avait réduits à une semblable extrémité.

Oh ! cet homme... il le punirait !

Avec quelle joie, il le tuerait, ce voleur d'enfant, qui, après lui avoir pris son pain, lui prenait la vie d'Andrée, les caresses innocentes d'Inès, de sa fille.

Pour un moment, cette idée de punir, de se venger à son tour, lui et les siens, de briser le couteau qui le faisait saigner depuis si longtemps, domina sur tout le reste, — l'effaça.

D'un bond insensé, il reprit sa course, se disant qu'il le poursuivait, qu'il allait l'atteindre, l'étrangler de ses mains.

Puis, il s'arrêta de nouveau.

Cela était fou. — M. Dalifroy était à Paris, hors de sa portée, et ce n'était pas en le tuant qu'il guérirait Andrée.

— Si elle meurt, — pensa-t-il, n'ayant plus rien à perdre, plus rien à espérer... alors, oui, je le frapperai ce misérable.... mais, d'abord, il faut sauver Andrée.

Il continuait de marcher vers la ville.

Déjà il avait rencontré quelques rares passants qui, le regardant avec étonnement ou avec terreur, s'éloignaient de lui.

Les uns le prenaient pour un fou, — et ils ne se trompaient guère ; — les autres pour un ivrogne.

— Que je suis bête ! — se dit-il tout-à-coup.—Je mendierai... je tendrai la main. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? — Parce que cela me coûtait trop ! Qu'importe ?

Je vais entrer dans une maison... Je raconterai mon histoire... Je trouverai un bon cœur... Avec cinq cents francs je pourrais lui donner tout ce dont elle a besoin... du feu... des remèdes... des visites de médecin... rester près d'elle... Oui, c'est cela !... c'est bien simple !

Sa raison s'égarait de plus en plus...

Justement, il passait devant une maison d'aspect propret, et qui annonçait un certain bien-être.

Non loin, on apercevait le commencement du faubourg de la ville.

Sur le pas de la porte, une jeune femme accompagnait un homme qui s'apprêtait à partir pour ses occupations de la journée.

Il s'approcha, l'air honteux, la rougeur au front.

— Monsieur, — dit-il, — d'une voix saccadée, — ma femme se meurt... j'ai besoin d'argent...

La femme, en l'apercevant tel qu'il était, à moitié nu dans la neige, les cheveux collés au visage par l'humidité, les joues caves, les yeux injectés, poussa un cri de terreur et fit le mouvement de rentrer.

L'homme se retourna et le regarda avec colère.

— Allez-vous-en! — lui dit-il brutalement. — Je n'ai rien pour vous!

— Monsieur, répéta Maurice, — écoutez-moi...

— Ah! c'est insupportable! — Comprend-on que la police laisse errer de pareils vagabonds!

— Monsieur! — dit encore Maurice, passant sans le savoir de la prière à la menace, ou en ayant l'air, tant il souffrait, tant il savait peu ce qu'il disait et ce qu'il faisait.

— Prends garde! — Viens! Rentre! — s'écria la jeune femme l'air effrayé.

Elle tira son mari avec force.

Il avait peur aussi, évidemment, car il se laissa faire, et la porte de la maison se referma violemment devant Maurice, qui resta, là, immobile et comme changé en statue.

— Ah! c'est ainsi! — dit-il enfin, en grinçant des dents, les poings serrés, effrayant, et complètement hors de lui.

Il s'éloigna lentement, avec un aspect de bête fauve, le dos courbé, le regard fuyant, la tête penchée.

Le sang bruissait à ses oreilles; il voyait rouge, et murmurait d'une voix sourde :

— Ah! c'est ainsi!... On m'a pris ma vie, on m'a pris mon enfant... Andrée m'attend... Elle se meurt... Je veux de l'argent, j'en aurai!

Il avait gagné le milieu de la route, et marchait devant lui, sans rien voir, sans rien entendre.

Tout à coup quelque chose d'énorme se dressa devant lui... Il sentit quelque chose de chaud et d'humide qui lui brûlait le visage.

— Gare donc, animal! — cria une voix, et un coup de fouet cingla ses chairs sous sa mince chemise.

C'était une voiture qui allait l'écraser, et dont le cheval, arrivé sur lui, lui soufflait son haleine dans la figure.

Sous la douleur, sous l'insulte, devant le danger, il vit clair.

Au lieu de se jeter de côté, il se jeta aux naseaux du cheval, se laissant traîner par lui, pendant quelques mètres, ivre, fou furieux.

— Lâcheras-tu, coquin, animal! — répétait une voix menaçante et grossière, et les coups de fouets pleuvaient sur ses membres amaigris.

Mais Maurice ne sentait plus rien, au plutôt, ne sentait de la douleur que ce qu'il en faut pour exaspérer l'exaltation.

Cramponné au cheval, il le serrait avec une force surhumaine.

Le cheval, enfin s'arrêta.

— Attends! attends! bandit! coquin! — hurla la voix, et, au même instant, un homme en blouse, un de ces propriétaires paysans qui ont champs au soleil, bois taillis sur la hauteur, vigne sur le coteau, blés dans la plaine, cheval, voiture, paletot sous la blouse — et rouleaux d'or dans une ceinture de cuir, se jetant en bas du véhicule, s'avança sur lui, le manche de son fouet levé.

Maurice abandonna le cheval pour se jeter sur celui qui l'attaquait.

Il y eut une lutte formidable entre ce solide gars de la campagne, et ce fou, affamé et désespéré, que la congestion cérébrale rendait terrible.

Enfin le fou l'emporta.

L'homme resta étendu sur la route, à demi-étranglé, aux trois quarts assommé.

Maurice, sans s'en inquiéter, avec la lucidité de ces crises, bien qu'il ne se rendît plus compte de ses actions, depuis longtemps, le fouilla, saisit une longue bourse qui était pleine et s'enfuit.

Mais la lutte se passait aux portes de la ville.

Elle avait eu des témoins.

Maurice, qui ne se dirigeait plus, et fuyait droit devant lui, ne tarda pas à être happé au collet.

Trois ou quatre personnes se jetèrent sur lui.

Il en terrassa deux, se défendit comme une bête fauve, jusqu'au moment où, accablé par le nombre de ceux qui survenaient, il tomba enfin sans connaissance.

XXX

LE VICE EST PUNI

Pendant trois mois, Maurice ne manqua de rien.

Logé, chauffé, éclairé, vêtu, nourri, soigné, — il était comme un coq en pâte.

Depuis bien longtemps il n'avait connu un pareil bien-être.

C'est qu'il était en prison et allait passer en cour d'assises.

Son affaire, l'*affaire Maurice Aubin*, avait fait grand bruit.

Une attaque sur une grande route, aux portes de la ville !

Depuis l'époque des *Chauffeurs* et des *Compagnons de Jéhu*, on n'avait rien vu de pareil dans le pays.

Toutes les histoires de brigands, à commencer par Mandrin et à finir par Cartouche, revenaient sur l'eau.

Les commères, le soir, étaient intarissables.

Le journal de la localité, *la Vigie de**** — pauvre vigie qui ne voyait jamais venir l'abonné ni l'acheteur — avait monté de cinq cents exemplaires, tirage fabuleux, qui faisait faire des rêves dorés au rédacteur en chef, bohème parisien décavé qu'on avait expédié à *** pour y publier, chaque jour, une tartine politique, dont le quarteron lui était payé deux cent cinquante francs par mois, — le journal ne paraissant pas le dimanche.

Déjà, il entrevoyait un mariage possible avec la fille de l'imprimeur.

Mais il n'était pas le plus heureux, pourtant.

Il y avait le juge d'instruction, qui espérait la croix.

Il y avait le substitut du procureur, — qui espérait de l'avancement.

Il y avait le président du tribunal,—qui méditait son résumé impartial, et préparait ses phrases à la Joseph Prudhomme, lors de l'interrogatoire de l'accusé.

Il y avait le commissaire de police, — qui avait tenu le coupable au poste, et l'avait interrogé, le premier, une heure durant, dans son propre cabinet.

Il y avait les agents — qui l'avaient conduit à la prison et dont le journal avait cité les noms, en les appelant :

« Ces hommes humblement dévoués, dont le courage n'est au-dessous d'aucun devoir ! »

Il y avait le brigadier de gendarmerie, — qui sentait rehausser son importance et celle de ses subordonnés de toute la terreur inspirée à la contrée, par cette audacieuse attaque ! à main armée ! ! sur une grande route ! ! ! en plein jour ! ! ! !

Il y avait les jurés, — que leurs femmes regardaient d'un œil plus tendre, reconnaissant pour la première fois que leurs maris comptaient pour quelque chose et pouvaient remplir une mission sociale.

Il y avait les trois principaux médecins de la ville, — qui se demandaient avec anxiété lequel d'entre eux serait commis pour étudier l'état mental de l'accusé, ce dernier ayant donné, pendant les premiers jours de son arrestation, de tels signes de

délire et d'exaltation, qu'il était impossible de ne pas le soumettre à un examen médical — pour la forme.

Ces trois disciples d'Esculape avaient déjà chacun son rapport tout prêt ; — bien qu'ils n'eussent point vu encore le sujet.

Mais, comme chacun d'eux était décidé à le déclarer parfaitement responsable, afin de ne point peiner le parquet, — chacun d'eux sachant qu'un médecin qui prouverait que l'accusé n'a pas son libre arbitre perdrait à tout jamais la confiance de la magistrature, et ne serait plus jamais appelé à bénéficier de la réclame que lui procure ladite confiance, auprès de la clientèle, — l'inspection de l'accusé n'était qu'une formalité secondaire.

Il y avait l'avocat, — qui serait chargé de défendre l'inculpé, et qui comptait bien parler seize heures de suite, dût chaque heure de plaidoirie rapporter un an de plus de prison à son client.

Il y avait enfin les *reporters* affamés venus de Paris, — pour faire de la *copie*, au compte de divers organes de la capitale.

Pendant les trois mois que dura l'instruction de cette affaire, nous l'avons dit, Maurice Aubin ne manqua de rien.

On le mit au début, à l'infirmerie, la justice paternelle ayant craint un instant qu'il ne lui « passât », comme on dit, « entre les mains » — vu son état de maigreur et d'épuisement, joint à une surexcitation cérébrale qui faisait appréhender qu'il ne devînt si absolument fou, qu'il n'y eût plus eu moyen de le condamner.

Bien qu'il ne pût être condamné à mort, l'homme qu'il avait attaqué et à moitié assommé en ayant été quitte pour garder la chambre huit jours, — il fut aussi bien soigné, et remis sur pied avec autant de sollicitude que si l'échafaud l'avait attendu.

Quand ses forces lui furent revenues ; quand la fièvre à laquelle il avait cédé et qui l'avait rendu fou pour plusieurs semaines fut complètement disparue, on commit le docteur Z... pour constater son état mental.

Le docteur Z... vint le voir, à la prison, pendant plusieurs jours, l'interrogea, causa avec lui, et fit son rapport.



Les commères avaient remis le soin de leurs propres affaires à un autre moment. (Page 352.)

Ce rapport, naturellement, déclarait qu'il n'avait jamais vu un homme plus rassis, jouissant mieux de toutes ses facultés intellectuelles, et doué d'une intelligence mieux pondérée.

Seulement, à certains signes, qui ne trompent point les hommes de l'art, notamment les aliénistes expérimentés, —

comme était le docteur Z..., — il était facile de reconnaître que l'accusé avait un esprit de perversité très caractérisé.

« Cet esprit de perversité n'est point la folie, — continuait-il, — loin de là ! Il n'est pas rare de le rencontrer chez les grands criminels, ce qui, pour l'honneur de l'humanité, ne diminue en rien leur responsabilité.

» Cet esprit de perversité, qu'on remarque fréquemment chez les hommes fort bien doués du côté des facultés cérébrales, se manifeste par une propension à la ruse, par un désir coupable de tromper et d'égarer la justice. »

Suivant le docteur Z..., c'était le cas de Maurice Aubin.

La crise d'exaltation qui avait accompagné la perpétration du crime commis par l'accusé n'avait été qu'une comédie, habilement jouée, dans le but d'échapper à la juste vindicte des lois, ou de diminuer la gravité de sa situation, en faisant supposer qu'il ne jouissait pas de l'intégrité de son libre-arbitre, au moment où il avait tenté d'assassiner un malheureux pour lui prendre son argent.

Cette comédie, l'accusé avait essayé de la reprendre plusieurs fois avec le docteur Z..., soit qu'il affectât de tomber dans des accès de sombre mutisme, — soit qu'il affectât de parler comme un véritable monomane, avec une insistance et une exaltation, qui auraient pu tromper un homme moins savant que le docteur Z..., de la concubine avec laquelle ledit Maurice Aubin vivait au moment de son arrestation.

Il y avait là un parti-pris de faire croire à une idée fixe ou d'attendrir les personnes impressionnables que le docteur avait deviné et déjoué au premier regard, etc., etc., etc.

« En somme, — concluait le rapport, — le nommé Maurice Aubin jouit de tout son bon sens, et en a toujours joui. — La surexcitation nerveuse des premiers jours, qui aurait pu en faire douter, n'était qu'une surexcitation feinte, ou tout au plus passagère, qui se remarque souvent chez les criminels les plus endurcis, après l'accomplissement de leur forfait, et la responsabilité de l'accusé est pleine et entière. »

Devant la cour, le docteur Z... reproduisit, en termes élé-

gants, les conclusions de son rapport, — qui produisirent un grand effet sur l'auditoire et lui valurent les compliments du président.

Celui-ci remercia, au nom de la morale et de la société, le le docteur Z..., d'avoir fait justice de ces théories malsaines qui veulent présenter les criminels comme de simples malades.

— Ainsi, — s'écria le président avec force, — il est prouvé, une fois de plus, pour l'honneur et la dignité de l'espèce humaine, que les crimes les plus abominables et les plus monstrueux sont toujours le résultat de la perversité et de la pure scélératesse; — que la responsabilité y reste intacte et complète. — Je ne connais point de théorie plus consolante, plus réconfortante, plus utile à la société, et qui fasse plus d'honneur à l'humanité, dont le libre-arbitre est le plus bel apanage. »

Maurice Aubin, devant le tribunal, resta farouche, presque taciturne.

Il ne nia rien, répondant par monosyllabes aux questions du président.

Sa réponse la plus fréquente fut celle-ci :

— Je ne me rappelle pas.

Et cela était vrai.

Depuis l'instant où il s'était éloigné de la maison d'où il avait été si brutalement repoussé par l'homme dont il avait imploré la charité, — jusqu'au moment où il s'était retrouvé couché dans l'infirmerie d'une prison, il ne se rappelait rien, et n'eût pu dire ce qu'il avait fait.

— Toujours le même système ! — répliquait le président avec une ironie dédaigneuse. — Heureusement que la lumineuse déposition de l'éminent docteur Z... en a fait justice.

Maurice Aubin n'insistait pas, n'essayait pas de se défendre, n'invoquait aucun des moyens qui eussent pu expliquer son crime ou en diminuer la gravité.

Pâle, l'œil fixe et sombre, les lèvres contractées, c'est à peine s'il semblait écouter ce qu'on disait autour de lui.

Pas une fois le nom d'Andrée ne sortit de ses lèvres.

Et, quand on lui parla de sa concubine, quand on lui demanda

où il l'avait connue, qui elle était, ce qu'était devenu leur enfant, — il resta absolument muet.

Cependant, à ces questions, plus de pâleur envahissait son front, son regard devenait sauvage ou sa paupière se gonflait sous une larme quil s'efforçait de cacher, et ses ongles s'enfonçaient dans la paume de ses mains qu'ils déchiraient et ensanglantaient.

Son attitude était celle d'un homme qui s'abandonne, qui accomplit un suicide moral, — ou celle d'un homme qui a pris une résolution terrible et définitive, — dont il garde le secret.

Le substitut avait beau jeu, avec ce criminel endurci, qui ne manifestait aucun repentir.

Il s'en donna à cœur joie.

L'avocat fut non moins prolixe, — plaidant non pour l'accusé, dont il s'inquiétait autant que d'une guigne, — mais pour les *reporters* dont il voyait la plume courir, essayant de suivre les flots de son éloquence.

Enfin les jurés se retirèrent, puis revinrent, et Maurice Aubin fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Et Andrée ?

Andrée avait déjà fait sa peine, depuis longtemps.

Une heure après le départ de Maurice, au moment où il arrêtait la voiture sur la route et volait pour lui procurer les soins et les remèdes qui pouvaient la sauver — en proie à un accès de fièvre chaude, elle s'était précipitée par la fenêtre, et des passants avaient ramassé son cadavre glacé.

Son corps avait été soumis à l'autopsie.

On avait constaté qne le lait lui était remonté au cerveau, — et elle avait été enterrée dans la fosse commune, — sans qu'on sût ni d'où elle venait, ni quel était son nom véritable, Maurice Aubin ayant refusé de répondre à ce sujet, et n'ayant jamais fait allusion à M. Dalifroy, à partir de l'instant de son arrestation.

Inès enlevée, Andrée morte, Maurice Aubin au bagne.

Le vice était puni !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA FILLE-MÈRE

INÈS

I

SUR LE PALIER

— Mais vous ne comprenez donc pas, madame Pivin, qu'aller chercher le commissaire de police, attendre son arrivée, c'est perdre une bonne demi-heure, au moins, et que, pendant ce temps, la malheureuse sera peut être morte !... Il y a des cas où les minutes son comptées. .

— Pour ça, il a raison, — dit brusquement un vieil ouvrier, à la figure ravagée, aux cheveux grisonnants. — Allons, cama-

rade, si vous en êtes, j'en suis... Un bon coup de main, et la porte sera enfoncée, comme rien du tout !

— Je m'y oppose ! — s'écria madame Pivin, qui n'était autre que la concierge de la maison... — Ah ! mais non ! comme vous y allez... Enfoncer la porte !... dégrader l'immeuble ! Qui est-ce qui payera les dégâts ?... C'est-y vous père Ruchon ? — C'est-y vous, monsieur Garros ?

— Qu'y a-t-il donc? — demanda tout à coup une voix jeune, avec un léger accent étranger, qui fit retourner toutes les têtes.

— Ah ! ah ! — murmurèrent plusieurs des personnes présentes,.. — c'est M. Ivan... l'étudiant en médecine...

— Ce qu'il y a ? — répliqua madame Pivin, toute hérissée à l'idée qu'on menaçait de brutaliser la porte de l'immeuble dont la surveillance lui était confiée. — C'est que la locataire de c'te chambre n'est point sortie depuis trois jours...

— Et en passant, — interrompit vivement celui qu'on appelait M. Garros, — j'ai entendu un faible gémissement... Il y a là quelqu'un de malade... de mourant, peut-être... La porte est fermée... On ne peut l'ouvrir... Tenez, écoutez vous-même, monsieur.

L'étudiant en médecine s'approcha de la porte, colla son oreille contre le trou de la serrure, et écouta attentivement, pendant que les personnes groupées sur le carré faisaient silence et retenaient leur respiration pour quelques secondes.

Cette scène se passait au sixième étage, — l'étage des mansardes, — d'une vieille maison de la vieille rue de l'Ecole-de-Médecine.

C'était une de ces maisons, comme il y en avait tant, autrefois, dans l'ancien Paris, à escalier de pierre étroit et obscur, éclairé par des demi-fenêtres couvertes de poussières et de toiles d'araignées, ouvrant sur une sorte de cour carrée, semblable à un puits, dont elle avait l'humidité sinistre, avec de mauvaises odeurs en plus.

Près de ces fenêtres, à chaque étage, bâillait la cuvette d'un *plomb*, sorte de bouche d'égout à domicile, qui empestait l'atmosphère raréfiée.

La lumière presque absente aux étages inférieurs, augmentait au fur et à mesure qu'on montait ; et, au sixième étage, le mur de la cour s'arrêtant, un pan de ciel, large comme un mouchoir de poche, envoyait un peu d'air et de clarté, à travers les tuyaux de cheminées perchés sur les toits des habitations voisines.

Cette maison avait une nombreuse population de locataires.

Dans le bas, c'étaient des négociants, ou de ces petits patrons qui fabriquent l'article Paris, avec le concours de deux ou trois ouvriers.

Un peu plus haut, c'est-à-dire au cinquième étage, il y avait des chambres séparées, occupées, soit par des étudiants pauvres, soit par des employés de magasins, qui ne rentraient que tard, le soir, et partaient dès le matin.

Enfin, tout en haut, s'étendaient des mansardes louées aux plus malheureux des habitants de cette maison, où personne n'était riche.

C'était là qu'un certain nombre de commères, et que trois hommes : — le vieil ouvrier, M. Garros, l'étudiant en médecine, — s'étaient réunis devant une petite porte hermétiquement close, et discutaient entre eux, au sujet de la personne qui y demeurait.

M. Garros, âgé d'une cinquantaine d'années, vêtu proprement, mais pauvrement, venait d'avertir madame Pivin qu'en passant il avait entendu un faible gémissement provenant d'une des chambres qui donnaient sur le long corrridor qu'on traversait pour gagner l'escalier.

— C'est chez mademoiselle Inès, avait répondu la vieille portière.

— Cette jeune personne, que je rencontrais quelquefois dans l'escalier, avec un petit enfant dans les bras ?

— Tout juste !

— Il y a plusieurs jours que je ne l'ai vue...

— Moi, non plus... En effet, v'là ben trois jours qu'elle n'a pas passé devant ma loge.

— Et elle s'appelle Inès ?

— Oui !

— Elle est évidemment malade. — Il faut vous en assurer...

— Inès ! — murmura-t-il encore à demi voix, avec une émotion visible, — paraissant vivement frappé de ce nom, assez rare, en effet, en notre pays.

— Mais elle a un autre nom, n'est-ce pas ? — reprit-il à haute voix.

— Ah ! j'sais pas ! — Elle ne l'a pas dit... C'est quéqu'enfant trouvée... je suppose... qui n'a pas plus de père connu que son propre enfant ! — répondit madame Pivin avec un accent assez méprisant.

— En tout cas, venez ! — fit l'homme avec énergie. — Je vous affirme qu'elle est malade... très malade... Elle nourrit, de plus... Et on n'entendait pas les cris de l'enfant !

... Il sera arrivé quelque malheur.

Madame Pivin n'avait pas osé résister à cette injonction.

D'ailleurs, la curiosité la poussait.

Elle avait mis un écriteau sale, contre le vasistas de sa loge portant cette mention :

La concierge est dans l'escalier

Et elle était montée, suivant M. Garros, qui gravissait les marches quatre à quatre, en proie à une extrême agitation.

En route, Mme Pivin avait rencontré deux ou trois femmes de la maison, sortant pour aller aux provisions du matin.

Elle leur avait raconté l'événement.

Les commères avaient remis le soin de leurs propres affaires à un autre moment, et s'étaient jointes à la concierge, avides de savoir ce qui se passait et de repaître leurs yeux d'un spectacle peut-être dramatique, qui ne leur coûterait rien.

Pendant ce temps, M. Garros était déjà près de la porte.

Il frappait, et écoutait s'il entendrait une réponse, s'il percevrait un mouvement à l'intérieur de la chambre.

— Eh bien ? — fit Mme Pivin, en soufflant, pour avoir gravi les cent vingt marches qui séparaient la loge de la porte de Mlle Inès.



Elle regarda autour d'elle, elle était seule. (Page 257.)

– Eh bien !... j'entends toujours le même souffle plaintif, irrégulier... mais plus faible que tout à l'heure.

— Attendez je vais l'appeler ! — dit la vieille femme.

— Mam'zelle Inès ! Mam'zelle Inès !

— C'est la petite qui a un enfant ! — murmuraient les autres femmes.

— Elle est jolie !

— Elle a l'air très doux !

— Mais très misérable !

— Une fille qui a *fauté* !...

— Et que son amant aura abandonnée...

— Oh ! c'est toujours comme ça !

— Pas effrontée, par exemple...

— Oh ! non, plutôt l'air un peu pincé... Elle ne parlait jamais à personne.

— Il n'y a pas plus de quinze jours qu'elle est ici.

— Elle paraissait si triste... si triste...

— Elle aurait essayé de se périr que ça ne m'étonnerait pas.

Au bruit des appels de Mme Pivin et des coups de poing de M. Garros, le rassemblement s'était augmenté de quelques nouveaux voisins, sortis de l'étage même des mansardes.

C'est alors qu'avait commencé la discussion au sujet du commissaire de police.

— Evidemment, — s'était écrié M. Garros, — la personne qui est là est fort malade, hors d'état de se lever, même de répondre... Il faut lui porter secours.

— C'est bientôt dit, — avait grommelé Mme Pivin ; — mais je n'ai pas de double clef... et la porte est fermé en dedans... D'ailleurs, on n'entre pas comme ça. Il faut prévenir la police, allez chercher le commissaire.

Cette opinion, nous devons le reconnaître, obtint, tout d'abord, l'acquiescemeut général.

En pareil cas, le préjugé populaire veut qu'on laisse mourir les gens plutôt que d'agir sans la présence de l'autorité.

On aurait pu les sauver, peut-être, si on n'avait pas entendu l'intervention de la force publique ; — mais on les aurait sauvés... irrégulièrement.

Tandis que, s'ils meurent en attendant M. le commissaire, ils sont morts, pour ainsi dire, légalement, suivant toutes les règles tutélaires de l'administration française, — et ils auraient tort de se plaindre.

De fait, les morts étant muets, il est sans exemple qu'un seul

se soit jamais plaint d'avoir péri victime du formalisme, qui est le plus bel ornement de notre pays.

Malheureusement, M. Garros paraissait n'avoir aucun respect des formes.

Sa protestation indignée avait trouvé de l'écho près du vieil ouvrier survenu pendant la contestation, et il allait encore trouver un appui sérieux chez le jeune étudiant en médecine qui écoutait à la porte.

Ce dernier, en effet, se redressa en disant :

— La personne qui est là a besoin de secours immédiats. — Le faible gémissement que j'entends est un râle d'agonie... Il n'y a pas une minute à perdre.

— Enfonçons la porte ! — s'écria résolument M. Garros.

— Allons-y ! — ajouta l'ouvrier.

Et les deux hommes, aidés du jeune étudiant, commencèrent à ébranler la porte, en y appuyant leurs épaules et en se raidissant sur leurs jambes.

— Mais attendez donc ! — glapissait désespérément Mme Pivin. — Le poste de police est tout à côté... J'y cours ! Ne faites pas de dégâts.

Tout en disant :

— J'y cours !

La vieille femme ne bougeait pas, retenue sur place par son indignation et sa curiosité.

La porte n'était pas fort solide, et la serrure n'était pas fermée à clef.

Aussi, après deux ou trois vigoureuses poussées, l'obstacle céda-t-il brusquement.

Le pène sauta, et la porte, s'ouvrant au large, alla frapper contre le mur.

On pouvait entrer, maintenant.

C'est ce que firent aussitôt les trois hommes suivis de la foule qui s'était amassée sur le palier.

Mais la chambre était si petite qu'elle ne pouvait contenir tant de visiteurs.

La moitié durent rester au dehors, se hissant sur leurs pointes,

se pressant, s'empilant, dardant des regards avides à l'intérieur, où les attendait un spectacle que nous allons décrire en peu de mots.

II

APRÈS LA MÈRE, LA FILLE !

La chambre, ou, plutôt la mansarde, était petite, avons-nous dit ; — si petite, en effet, qu'un lit de sangle, une chaise de paille et une table carrée de bois blanc, suffisaient à la remplir tout entière.

Elle était lambrissée, ce qui diminuait encore de près de moitié la surface exiguë de ce réduit, éclairé seulement, dans le haut, par une de ces fenêtres à tabatière, qu'on ouvre et qu'on ferme à l'aide d'une corde passée dans une poulie.

Sur les murs, point de papier, mais simplement le plâtre ; et, comme la pièce avait été recrépie, peu de temps auparavant, rien n'adoucissait la crudité des tons blancs, qui fatiguaient la vue, dès qu'on entrait, et faisaient presque cligner les yeux.

Cette mansarde ressemblait assez exactement à une cellule de Mazas.

Elle n'était pas plus grande, elle était aussi nue, et la fenêtre à tabatière qui interdisait toute communication avec le monde extérieur, achevait de compléter la ressemblance.

C'était moins une chambre qu'une prison.

N'oublions pas que la propreté reluisante qui régnait là dedans ne contribuait pas peu à faire songer à l'une de ces cages inventées par la philanthropie moderne pour abrutir ou rendre fous ceux qu'on y renferme.

D'ailleurs, cette propreté ne provenait pas seulement du caractère et des soins de la locataire.

Comment la pièce n'eût-elle pas été propre ?

Rien n'y pouvait traîner... rien n'avait pu y faire tache.

Point de robes ou de vêtements, ou de linges quelconques, pendus aux murs, ou jetés en désordre sur les meubles.

Nulle apparence de vaisselle, assiette au poêlon.

Absence totale de ces traces que laisse, — si méticuleux qu'on soit, — la confection de la cuisine la plus simple et la plus frugale qu'on puisse rêver.

En dehors du lit, de la chaise et de la table, — le néant absolu ; — sauf un verre et un pot de terre brune contenant ou ayant contenu de l'eau, placés tous les deux sur une petite table.

Le lit lui-même n'offrait aucun détail irrégulier, comme il arrive d'un lit pas fait ou mal fait.

C'était une sangle, une simple sangle.

Point de matelas, — mais seulement son enveloppe vide et pliée ; — point d'oreiller ; — point de drap.

On eût aperçu, du premier coup d'œil, une épingle tombée en un coin quelconque.

Sur ce lit, situé sous la fenêtre tabatière, qui lui versait sa lumière crue, encore réfractée par les blancheurs des murs, reposaient deux corps étendus, mais non l'un à côté de l'autre.

Ces deux corps, c'étaient celui d'une jeune femme, ou mieux d'une jeune fille, car elle en avait tous les aspects, — bien qu'elle fût mère, — et celui d'un bébé de quelques mois.

La mère, couchée sur le dos, tenait serré contre sa poitrine maigre, le pauvre petit être immobile.

Elle était vêtue d'une robe noire, qui se plaquait sur ses membres grêles, de telle sorte que l'on constatait immédiatement l'absence de tout autre vêtement de dessous, tel que le plus mince jupon.

Le haut du corsage dégrafé laissait voir la poitrine émaciée et un sein contre lequel s'appuyaient encore les lèvres raidies de l'enfant.

Mais ce sein blanc, qui eût dû être tout gonflé de lait, disait, au premier regard, que l'enfant n'avait pu y trouver sa nourriture, et racontait le drame de la faim, — le bébé ayant tété, tiré, pressuré, jusqu'à ce que le sang vînt à sa bouche.

La tête de la jeune femme était nue ; ses cheveux à demi défaits, noir comme de l'encre, faisaient ombre autour de son visage allongé, dont la paleur ressortait avec plus de violence par le contraste.

Elle avait les yeux fermés.

C'est à peine si elle respirait encore, bien qu'un faible gémissement, et qui diminuait à chaque minute, — ce gémissement qui avait attiré l'attention de M. Garros, — sortît encore de ses lèvres pâles et entr'ouvertes.

Sa maigreur était effrayante, ainsi que celle du petit garçon, sous l'enveloppe de laine qui couvrait soigneusement ses membres, où les os perçaient évidemment la peau.

Ceux qui venaient d'entrer s'arrêtèrent d'abord à ce spectacle.

Cela ne ressemblait pas au drame ordinaire de la misère.

Ces deux corps immobiles, étendus sur cette sangle, au milieu de cette lumière luisante et blanche, paraissaient de cire ; et cette propreté froide, fille du dénûment absolu, ne racontant pas même une ruine successive, donnait à l'ensemble un de ces aspects inattendus, qui frappent et saisissent même les esprits les plus grossiers, sans qu'ils se rendent compte de la cause de leur impression.

Avant la pitié, avant l'horreur, les assistants ressentirent une sorte de respect.

Ils retenaient leur respiration, évitaient de faire du bruit, marchaient sur la pointe du pied, regardant silencieux.

Le vieil ouvrier avait, d'un mouvement instinctif, ôté sa casquette et la tenait à la main.

Ce groupe, ainsi éclairé, faisait penser à quelque sainte martyre des premiers temps de l'Eglise, comme en représentent les tableaux religieux.

On cherchait le nimbe.

Ce n'était pourtant qu'une fille-mère, en train de mourir de faim, auprès de son enfant mort faute du lait nourricier que le sein de la jeune femme n'avait pu fournir, ayant manqué elle-même d'aliments, depuis plusieurs jours.

Ce fut l'étudiant en médecine, Ivan Danilow, qui revint le premier à lui,

Il s'élança vers la couche et saisit l'enfant.

Il fallut quelques efforts pour l'arracher des bras contractés de la mère.

Ivan l'inspecta, le tâta rapidement.

— Il est mort ! — dit-il, — mort de faim ! Pour lui, il n'y a plus rien à faire.

— N... de D... ! — murmura le vieil ouvrier ; — si ça ne fait pas pitié !

Et il serra les poings.

— Le pauvre petit être ! — s'écrièrent deux ou trois femmes !

L'une d'elles essuya ses yeux.

— Prenez-le, ôtez-le ! — ajouta Ivan d'un ton d'autorité.

Et il tendit le corps à la personne la plus rapprochée de lui, laquelle était une des femmes qui venaient de parler.

Elle le prit et le posa sur une table.

Ce corps était si léger, si raide, si glacé, — que cela lui avait causé un peu d'horreur et qu'elle avait eu un frisson.

Il se forma aussitôt un petit groupe autour de ce cadavre lilliputien, et, le charme étant rompu, les exclamations banales, les commentaires ordinaires commencèrent à délier les langues.

— Et la mère ? la mère ? — avait dit M. Garros, d'une voix sourde.

— Elle n'est pas morte ! — répliqua l'étudiant, en la considérant et en appuyant son oreille sur le cœur et sur les lèvres.

Celui qu'on appelait M. Garros, paraissait de beaucoup le plus ému de tous les assistants, et son émotion avait quelque chose de tout spécial.

Visiblement, ce spectacle affreux et touchant remuait, au fond de ses entrailles, cette sympathie naturelle que l'homme éprouve toujours, plus ou moins, à la vue des souffrances de

ses semblables ; mais il s'y mêlait aussi une autre sensation plus profonde et plus personnelle.

Depuis qu'on avait prononcé devant lui le nom d'Inès, son visage sombre et labouré exprimait une inquiétude et une curiosité pleine d'angoisse qui eussent frappé ceux qui l'entouraient si chacun n'avait été absorbé par la contemplation des deux victimes.

— Pourrait-on la sauver ? — demanda-t-il cependant d'une voix tremblante.

— Je ne sais trop, — répliqua l'étudiant. Elle est bien bas. — Mais, en ne perdant pas une minute... peut-être y a-t-il encore quelque espoir.

— Que faut-il ? — Que faut-il ? — demandèrent avec empressement deux ou trois femmes.

— Du vin sucré étendu d'eau, — répondit Daniloff. — Je vais essayer de lui en faire avaler une cuillerée...

— Attendez ! J'y cours ! — s'écria une jeune voisine. — J'ai justement du bordeaux à la maison, là, en bas. Le temps d'aller et de remonter.

— C'est bien ! Faites vite, madame. Je préparerai cela moi-même.

La jeune femme s'élança hors de la pièce.

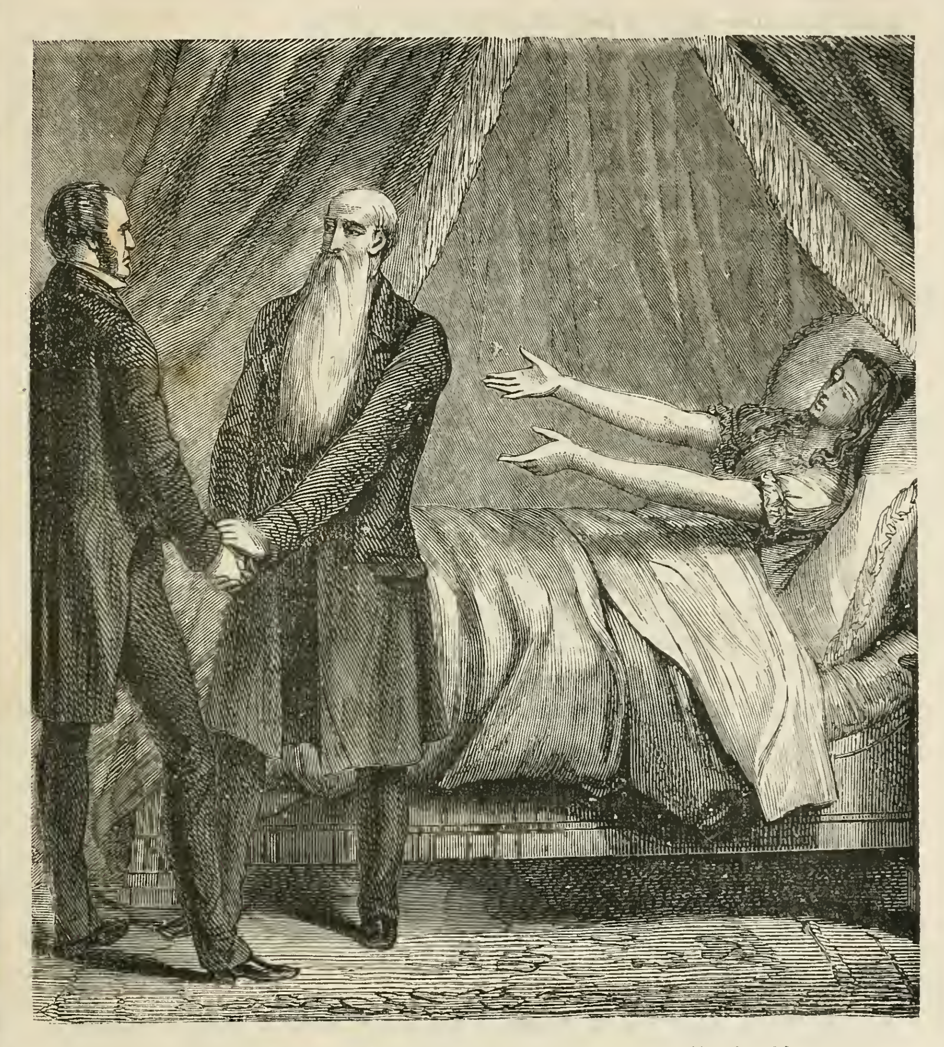
— Il faudrait aussi des couvertures pour ramener de la chaleur... Et des frictions. La malheureuse est glacée.

Deux autres femmes se détachèrent du groupe avec empressement, déclarant qu'elles allaient chercher ce qui était nécessaire.

Il ne resta plus dans la pièce que les trois hommes et une femme qui se mit à la disposition de l'étudiant, pour l'aider, s'il le désirait ; — ce qu'il accepta, plutôt afin de reconnaître sa bonne volonté, que parce qu'il avait réellement besoin d'elle.

Pendant ce temps, M. Garros s'était encore rapproché du corps d'Inès.

Il la regardait, maintenant, la tête penchée en avant, les yeux grands ouverts, comme fasciné par quelque spectacle étrange et



Quand elle revint à elle, elle se trouva couchée dans un lit bien blanc.

nouveau, qui le bouleversait jusque dans ses fibres les plus intimes.

Rien n'était changé pourtant dans le spectacle auquel il assistait, depuis son entrée dans la mansarde.

Le lit était toujours à la même place.

Inès y occupait toujours la même posture.

Elle n'avait pas fait un seul mouvement; son souffle léger n'avait augmenté, ni diminué.

Que s'était-il donc passé qui fût de nature à expliquer la stupeur et le bouleversement de cet homme?

Ceci seulement :

En inspectant la malheureuse, l'étudiant avait quelque peu dérangé et entr'ouvert un côté du corsage qui cachait le sein droit.

Il apparaissait, à présent, dégagé de l'étoffe, et, sur ce sein, à sa naissance, on apercevait un petit signe noir, un grain de beauté.

Ce signe, M. Garros n'en pouvait détacher son regard, et l'on voyait sa poitrine se gonfler sous l'effort de quelque émotion intérieure qu'il s'efforçait de contenir.

En ce moment, une voix s'écria :

— Le commissaire de police arrive!

M. Garros tressaillit, se retourna vivement, et se trouva en face de Mme Pivin, tout essouflée.

La vieille concierge, fidèle à ses principes, après avoir satisfait sa première curiosité, en constatant *de visu* la situation,—s'était retirée en silence, sans que personne fît attention à elle, pour aller prévenir l'autorité !

Elle était là, haletante, avons-nous dit, mais triomphante, en femme qui a la conscience d'un devoir accompli.

M. Garros la regarda un instant, hésitant, devenu brusquement très pâle.

Puis, en homme qui prend une résolution pénible, mais nécessaire, baissant la tête, marchant doucement pour ne point faire de bruit, il gagna la porte et disparut.

III

LA RESSOURCE D'INÈS

Le commissaire de police arriva, quelques minutes après, accompagné d'un médecin à qui Ivan Danilow donna les premiers renseignements et expliqua la véritable situation.

Le diagnostic du docteur, d'ailleurs, fut identique à celui de l'étudiant, — c'est-à-dire qu'il affirma la mort de l'enfant, remontant, selon toute probabilité, à la veille au soir, — mort qu'il attribua également à l'inanition.

Quant à la mère, il ne fut guère plus optimiste que le jeune homme, et déclara que son état lui paraissait, selon toute probabilité, désespéré.

Cependant, on pouvait et on devait essayer de la sauver.

Pendant ce temps, puisqu'il y avait décès, bien qu'il ne s'agit pas d'un crime, le commissaire dressait son procès-verbal, en interrogeant ceux qui, les premiers, étaient entrés dans la chambre et avaient constaté la position de l'enfant sur le corps de la mère.

Mais le principal témoin, celui qui avait parlé d'enfoncer la porte, à la grande indignation de Mme Pivin, celui qui avait pénétré avant tout le monde, près des deux victimes, n'était plus là, et il fut impossible de le retrouver.

Chose plus singulière, lorsque Inès eût été transportée à l'hôpital pour y recevoir les soins que réclamait son état, il ne reparut pas davantage.

Mme Pivin ne le revit plus.

Il avait abandonné son logement avec les pauvres meubles et les misérables effets qui s'y trouvaient.

Le tout ne valait pas grand'chose, à la vérité, puisqu'il habitait au sixième étage, dans une mansarde à peu près semblable à celle d'Inès, et presque aussi nue.

Mais cette disparition et cet abandon n'en étaient pas moins extraordinaires, car ce sont, en général, les plus pauvres qui tiennent le plus aux quelques objets qu'ils possèdent, — et cela se comprend, du reste.

Inès avait été transportée à l'hôpital où Ivan Danilow remplissait les fonctions d'externe, — de telle sorte qu'il suivit toutes les phases de sa renaissance à la vie.

Il fallut six longues semaines, pour que la jeunesse et la vigueur de son sang reprissent le dessus; et encore, au bout de ces six semaines, quand vint le jour où elle dut quitter l'hospice pour faire place à une autre, plus malade, était-elle bien faible, bien pâle.

A la voir ainsi, il était évident qu'avant la crise qui avait manqué de lui enlever la vie, elle avait longtemps souffert, et moralement autant que physiquement.

Cependant, sa beauté avait résisté à tout, et sa maigreur, comme sa pâleur, ne faisaient que lui ajouter un je ne sais quoi d'idéal, d'éthéré, qui la rendait plus touchante.

Les visiteurs qui venaient à l'hospice, aux jours de réception, ne pouvaient s'empêcher de la remarquer, de s'intéresser à elle.

On avait essayé de la faire parler, de l'interroger, de l'amener à raconter son histoire.

On avait échoué !

Elle répondait avec douceur qu'elle ne répondrait pas, et force avait été d'en prendre son parti.

On ne saurait rien de son passé.

Elle ne se plaignait point, d'ailleurs... ne récriminait contre rien, et si, par hasard, on avait surpris des larmes dans ses yeux noirs, c'est qu'elle pensait à son enfant mort sur son sein tari.

Ivan Danilow, lui-même, bien qu'il lui témoignât une sympathie aussi profonde que respectueuse, et bien qu'elle parût sensible à ses soins et à ses attentions, et l'accueillît avec un sentiment visible d'affection sincère, — Ivan Danilow lui-même

n'avait pas été plus heureux que les autres, et n'avait rien obtenu de sa confiance.

La veille du jour où elle devait partir, il s'était approché d'elle, et lui avait dit :

— Vous sortez demain, mademoiselle. —Qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous devenir, sans ressource ?

— J'ai une ressource ! — lui avait-elle répondu avec un triste sourire.

— Vous comptez sans doute travailler ?

— Oui...

— Mais vos forces vous trahiront, et vous ne trouverez pas de l'ouvrage immédiatement. — Comment ferez-vous, les premiers jours ?

— Oh ! soyez sans inquiétude.

— Avez-vous quelque endroit où vous réfugier ?

— Certainement.

— Oh ! tant mieux ! — Mais vous êtes sûre d'y être bien accueillie ?

— Sûre, oui, très sûre !

— Pardonnez-moi, si je suis indiscret... Mais alors pourquoi n'y êtes-vous pas allé tout d'abord, au lieu d'attendre que la faim vous terrassât ?

— Je ne pouvais y avoir recours.... avec mon pauvre bébé.

Sa voix tremblait et elle essuya une larme.

— Et pouvez-vous me dire où vous comptez aller ? — fit-il encore, avec un tel accent de respect et de dévouement, que sa question n'en gardait rien de choquant ou même d'indiscret.

— Non, fit-elle doucement..— Ne m'interrogez pas, monsieur Danilow ; je ne puis ni veux répondre.

— Même à moi ? — reprit-il en insistant avec un ton de reproche soumis et désolé.

— Même à vous ! — Et ce n'est pas de l'ingratitude, croyez-le. Non... je ne suis pas ingrate... Ce que vous avez été pour moi... m'a profondément touchée... et... si je mourrais demain... eh bien, votre souvenir, avec celui de mon enfant, est le dernier qui hanterait mon esprit... Je suis même heureuse... ah ! ah ! bien

heureuse ! que vous me donniez l'occasion... de vous remercier...

— Vous n'avez pas à me remercier ! — interrompit-il un peu vivement. — Je n'ai rien fait pour vous... vous ne m'avez permis de rien faire... je vous ai soignée... il est vrai... c'est mon métier... et, de ce côté, vous ne me devez rien... pas même un merci... je le répète.

— Monsieur Danilow, ce n'est pas de cela non plus que je vous remercie... bien que cela mérite ausi un remerciement, quoi que vous en disiez... non... mais de ceci :

J'étais une pauvre fille... une fille-mère... Je suis jeune et jolie... malgré tout... Vous m'avez, en somme, sauvé la vie, puisque ce sont vos soins qui, les premiers, m'ont arraché à la mort... Je suis misérable, sans famille, sans un appui, sans une protection... Beaucoup auraient pu établir là-dessus des espérances, ou des prétentions... et vous m'avez toujours parlé, et vous m'avez traitée toujours... avec un saint respect, comme si j'eusse été votre sœur, la jeune fille la plus immaculée... Oh ! cela, voyez-vous, m'a été au cœur... cela, je ne l'oublierai pas ! C'est d'estime que j'avais besoin... Vous m'avez relevée à mes propres yeux...

Elle lui prit les deux mains, et les serra avec force.

— Merci ! — ajouta-t-elle d'un accent particulier, qui remua Ivan Danilow jusqu'au fond du cœr.

— Mademoiselle, — dit-il en balbutiant et devenu très rouge, — on ne pouvait vous confondre avec les autres... avec personne... Puis, d'ailleurs, j'ai des idées, des opinions, des convictions, un *credo* moral, qui me mettent au-dessus de tous les préjugés que je méprise.. et ne m'auraient pas permis de vous juger... pour votre malheur, — ainsi que le fait la société actuelle,

Ces paroles furent prononcées avec une sorte d'exaltation mystique, qui parut étonner la jeune femme.

— Soit ! — répliqua-t-elle lentement, — je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire... mais peu importe... Ce que vous avez été pour moi, ce que vous êtes encore, en cet instant, je vous le répète, je ne l'oublierai jamais.

— Et je ne puis rien d'autre pour vous? — ajouta-t-il tristement.

— Non !

— Je ne puis vous rendre aucun service?

— Aucun.

Il y eut un court silence.

Il la regardait.

Elle ne regardait rien, où plutôt son regard, perdu dans le vague, annonçait qu'elle regardait en dedans d'elle-même, un avenir connu d'elle seule.

— Quand partez-vous? — fit-il enfin.

— Demain, vous le savez.

— Sans doute ; mais le matin, ou le soir ?

— Est-ce que j'ai le choix.

— Oui, vous pouvez rester jusqu'à quatre heures.

— Oh! alors ! — s'écria-t-elle vivement, — Je ne partirai qu'au dernier moment.

Alors, je vous verrai encore.

— Certainement.

Il se retira.

Le lendemain, il la revit à la visite du matin.

Ils n'échangèrent aucune parole.

Il y avait là le médecin, l'infirmier, les élèves.

Dans la journée, il ne reparut pas.

Inès l'attendit avec une sorte d'agitation fébrile, mais ne le fit point demander, et n'interrogea personne pour savoir où il était.

Quand le moment de partir fut venu, elle jeta un dernier regard interrogateur autour d'elle ; puis, ne le voyant pas, elle eut un triste sourire et retint une larme en murmurant :

— Peut-être est-ce mieux ainsi !

On était au mois de mars, — mois capricieux, qui mêle beaucoup des brutalités de l'hiver à quelques-uns des sourires du printemps.

A cette époque, les jours ne sont pas bien longs.

La nuit vient vite, et, la nuit venue, le froid embusqué dans

l'ombre reparaît et se venge des défaites que lui a infligées le soleil, à midi, — quand il paraît.

Inès, en sortant de l'hospice, munie du petit secours en argent qu'on lui avait remis, avant de la renvoyer, avait marché devant elle, d'abord, d'un pas rapide, puis, plus lent.

Savait-elle où elle allait, ainsi qu'elle l'avait dit à Ivan Danilow ?

Peut-être ; — mais, à coup sûr, on ne l'y attendait pas à heure fixe, ou on ne l'y attendait qu'à une heure tardive, — car sa marche dégénéra bientôt en une sorte de flânerie étrange.

Elle parcourait les rues les plus populeuses, les plus affairées, les plus bruyantes, les boulevards les plus encombrés, cherchant les lieux les plus éclairés et les plus animés, comme si elle avait dessein de se griser de vie, de lumière, de tapage, de joie.

Elle marcha de la sorte assez longtemps, — s'arrêtant parfois, car ses forces menaçaient de la trahir, et elle était visiblement lassée.

Tout à coup, neuf heures sonnèrent.

Elle tressaillit, s'arrêta sur place ; puis, brusquement, reprit sa course, avec hâte, paraissant ne plus sentir sa fatigue, en femme qui sait décidément où elle va.

Cette fois, elle s'éloigna des centres agités, et gagna les petites rues étroites et sombres qui la ramenaient du côté de la Seine, où elle arriva en un quart d'heure.

Il ventait fort.

Le ciel était noir.

Sur les quais les passants devenaient rares.

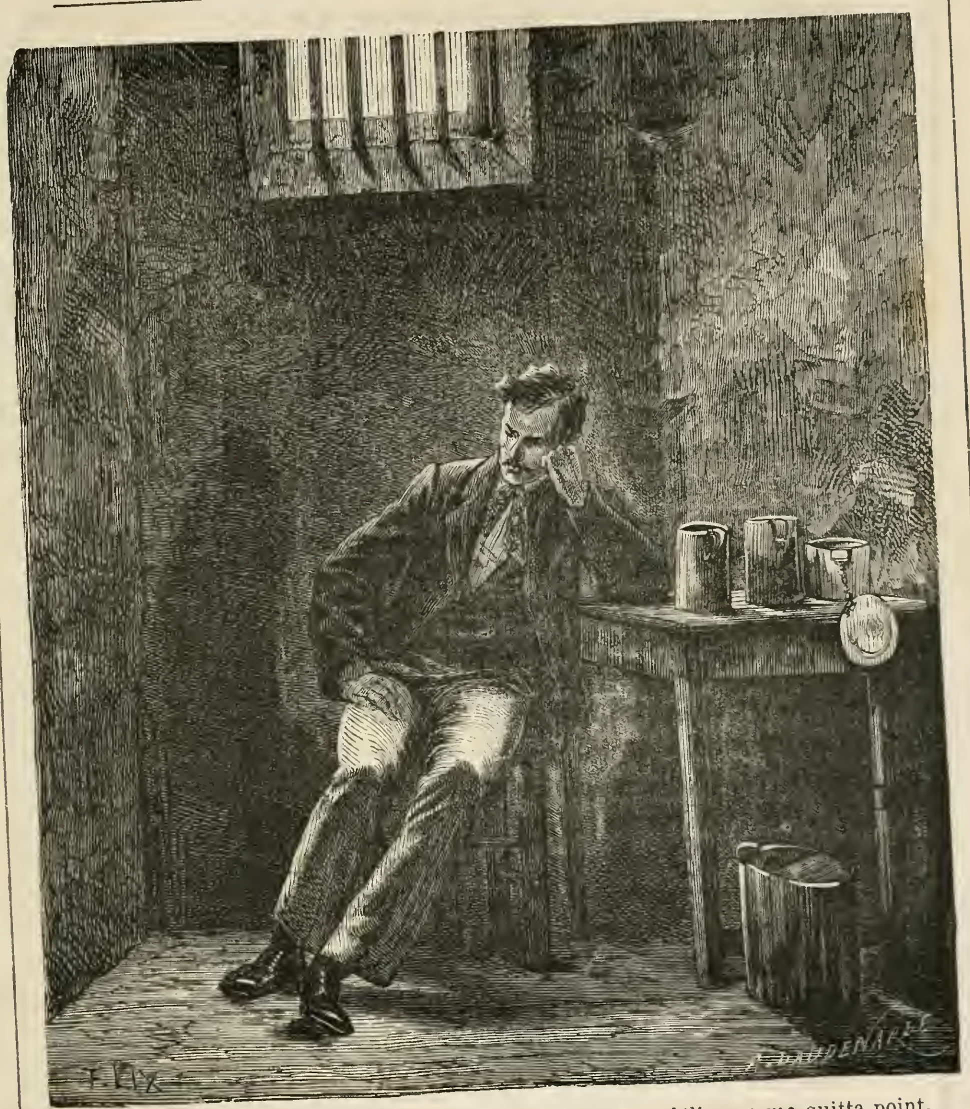
En sortant de la cour du Louvre elle remonta le quai pour s'engager sur le pont des Arts, où elle fut interpellée par une voix plaintive.

Elle s'arrêta et se retourna.

C'était une pauvre femme, avec un petit enfant souffreteux sur les bras, qui implorait la charité.

— C'est à vous, cet enfant ? — demanda Inès.

— Oui, ma bonne dame.



Pendant les premiers jours de mon emprisonnement, le délire ne me quitta point.

— Quel âge a-t-il ?

— Six mois !

— Pourquoi mendiez-vous ? Est-ce que vous êtes seule ?

— Mon mari est malade. — Voilà trois mois qu'il ne travaille plus... Nous avons tout mis au mont-de-piété...

— Et vous nourrissez ?

— Je n'ai pas mangé depuis ce matin.

Cela n'était peut-être pas vrai, mais Inès ne s'en inquiéta pas.

— Voulez-vous que j'embrasse votre bébé ? — fit-elle.

— Oh ! oui, ma bonne dame, tant que vous voudrez !

— C'est un garçon, n'est-ce pas ?

Elle se pencha, prit le petit garçon dans ses bras, regarda son visage chiffonné et violacé par le froid, et déposa un baiser fiévreux, puis le rendit à sa mère.

Alors, fouillant dans sa poche, elle en sortit intacte la somme qu'on lui avait remise à l'hospice, et la mettant dans la main de la mendiante, stupéfaite de cette générosité, elle murmura :

— Prenez. — Adieu !

En quelques pas, elle eut gagné le milieu du pont.

Elle regarda autour d'elle.

Elle était seule.

Il faisait sombre.

Son inspection terminée, et rassurée, ou satisfaite par cet aspect de solitude, elle se courba, saisit le bas de sa robe et en déchira l'ourlet.

Ceci fait, elle rapprocha ses deux jambes, et avec le morceau d'étoffe arrachée, elle entoura la jupe, à la hauteur des jarrets et la noua fortement, puis plaçant sa main sur ses yeux pour ne pas voir l'eau noire, qui courait avec un clapotement sinistre, elle prit son élan.

Mais elle retomba à terre sans franchir la balustrade.

Une main s'était posée de chaque côté sur son épaule, et ces deux mains, d'un poids inégal, la retenaient sur place.

IV

MES DEUX SAUVEURS

Elle poussa un cri, écarta ses mains posées sur ses yeux et regarda.

Deux hommes l'avaient saisie, retenue, au moment où elle prenait son élan, et l'un deux, à présent, passait le bras autour de sa taille pour la soutenir, car ses jambes tremblantes et, d'ailleurs, liées l'une à l'autre, ne lui faisaient plus qu'un appui insuffisant.

Sans ce secours, elle fût tombée.

D'abord, elle ne comprit pas.

Elle eut peur.

On ne se décide pas au suicide, on ne court pas devant la mort, quand on est jeune et femme, à l'aurore de la vie, sans une sorte de délire peut être inconscient, mais profond.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! — balbutia-t-elle.

Sa vue était trouble.

Un sentiment la dominait, à cet instant :

C'est que, sans cet obstacle, ce serait fini ; quelle serait déjà au fond de l'eau noire et glacée ; tandis qu'il lui faudrait recommencer cet effort, repasser par cette agonie du désespoir qui précède les résolutions suprêmes.

L'idée de mourir, entrée dans son cerveau, ne la quittait pas.

Seulement, elle éprouvait ce qu'éprouverait le condamné à mort qui, amené devant l'échafaud, après avoir fait appel à toute son énergie pour ne point faiblir, apprendrait que son exécution est remise au lendemain.

Elle eût voulu fuir, se débarrasser de cette double étreinte qui la condamnait à vivre.

Ses forces épuisées refusaient de la servir, et elle s'affaissait de plus en plus sur elle-même.

En ce moment la lune, cachée sous de lourds nuages, apparut brusquement, et jeta un de ses rayons sur le groupe.

A cette lumière blanche, Inès reconnut l'un de ceux qui étaient à ses côtés.

— Ivan ! — murmura-t-elle.

— Oui, mademoiselle ! — répliqua-t-il d'une voix tremblante. — Oh ! c'est mal ce que vous vouliez faire là.— Je m'en suis douté !... Je vous ai suivie !... C'est mal, c'est bien mal, tant qu'un être ici-bas s'intéresse à vous !

Inès ne répondit rien.

Peut-être même n'entendit-elle pas.

Sa jeune tête s'était inclinée sur l'épaule de l'étudiant. — Ses grands yeux noirs s'étaient fermés.

Elle avait perdu connaissance.

Quand elle revint à elle, elle se trouva couchée dans un lit bien blanc, bien chaud, qui lui parut bon, où ses membres brisés s'étendaient avec une sorte de jouissance calme et profonde.

Elle ne connaissait rien de ce qui l'entourait.

La chambre, quoique petite, était proprette, avec un air gai.

Des rideaux clairs entouraient le lit.

D'autres rideaux, clairs aussi, se drapaient à l'unique fenêtre de la pièce.

Les meubles en acajou reluisaient aux reflets d'une lampe posée à quelque distance sur la cheminée, où brillait et pétillait gaiement un feu de bois bien sec.

Un tapis couvrait le parquet.

Tout cela n'était point riche, tant s'en faut, et un regard un peu exercé eût reconnu, du premier coup, le clinquant d'une chambre garnie; mais, pour Inès, qui sortait de l'hôpital, après avoir habité la mansarde où la faim l'avait terrassée et lui avait enlevé son enfant, c'était du luxe, à coup sûr du confortable, et sa première impression fut une impression de bien-être.

Elle ne se rappelait plus nettement les événements accomplis.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle était là.

Un étonnement sans violence remplissait son esprit, avec cet arrière sentiment de désespoir vague, qui reste dans le cerveau, après les commotions cruelles et terribles, alors que la pensée n'est pas encore revenue.

Cependant, elle se redressa sur un coude et pencha la tête en avant, pour voir au delà des rideaux du lit, qui, à demi fermés, lui cachaient une partie de la pièce et notamment la cheminée.

Elle aperçut alors, aux deux côtés de cette cheminée, deux hommes, assis, silencieux, qui ne regardaient point de son côté et paraissaient plongés dans leurs réflexions.

L'un deux lui était bien connu : — c'était Ivan Danilow, et sa vue lui rappela instantanément tout ce qui s'était passé !

Elle le voyait de profil.

Il avait croisé les jambes, et ses mains unies s'appuyaient à l'un de ses genoux.

Ses yeux bruns, si doux et un peu enfoncés, exprimaient une sorte d'exaltation mystique, estompée par un sentiment de douleur résignée.

On voyait que sa pensée était loin, perdue dans quelque rêve intime et mystérieux.

Pendant une minute, Inès regarda cette tête sans régularité, peut-être sans beauté, au sens banal du mot, mais où la bonté, le courage et l'intelligence avaient mis leur cachet, sur le front élevé, dans le regard profond, au coin de la lèvre un peu triste.

Elle poussa un léger soupir, — si léger, que c'est à peine si elle l'entendit elle-même, et que ceux qui étaient là ne l'entendirent point ; puis elle détourna les yeux et les reporta vers le compagnon d'Ivan, qui occupait l'autre coin de la cheminée.

Celui-là, elle ne le connaissait pas, ou, du moins, elle ne le reconnut pas.

Il lui tournait presque le dos.

De plus, il avait caché son visage dans ses mains appuyées au marbre de la cheminée.

Son corps et ses cheveux, c'était tout ce qu'elle voyait distinctement.

Il paraissait âgé.

Les cheveux coupés presque ras, étaient plus que grisonnants.

Ses membres maigres, son dos un peu voûté, son attitude, un je ne sais quoi qui ne peut s'analyser ni se rendre par des mots, tout révélait une vie pénible, la ruine d'une existence brisée par les coups du sort.

Cet homme avait souffert horriblement et n'avait point cessé de souffrir.

Cela sautait aux yeux.

Son costume était fort pauvre, quoique fort propre.

C'était presque celui d'un ouvrier, et cependant on devinait

que l'homme qui le portait n'appartenait point à la classe du peuple.

Inès saisit toutes ces nuances.

Mais elle ne le connaissait pas. — Il ne lui disait rien, il ne lui rappelait rien.

Ses yeux se détournèrent de lui et se reportèrent sur Ivan, qui, au même instant, relevait la tête et regardait de son côté.

Leurs deux regards se croisèrent et restèrent une seconde fixés l'un sur l'autre, sans qu'ils fissent un mouvement.

Puis il quitta sa chaise et s'avança doucement vers elle.

L'homme âgé, à ce mouvement, se redressa brusquement, et tourna son visage du côté de la jeune fille.

Ce visage ravagé, labouré, où toutes les douleurs avaient, pour ainsi dire, creusé leur marque ineffaçable, donna un frisson à Inès.

Il lui parut qu'elle l'avait vu déjà, mais sans se rappeler en quelle circonstance.

D'ailleurs, Ivan était près d'elle, il lui avait pris la main pour lui tâter le pouls, il lui adressait la parole, et elle oublia l'autre.

Il s'était levé aussi, pourtant, et il avait fait un pas vers le lit; puis, avec un geste brusque, il avait rétrogradé, en homme qui craint d'être indiscret, et s'était replacé près de la cheminée, sans se rasseoir, mais en tournant complètement le dos.

— Où suis-je donc ? — demanda Inès d'une voix faible.

— Chez vous, mademoiselle, — répondit Ivan. — Vous voilà remise. — Mais recouchez-vous, ne vous agitez pas.

— Chez moi ! — répliqua-t-elle, en obéissant à l'impulsion de l'étudiant, et en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

— Sans doute. — Nous avons loué cette chambre meublée... pour vous.

Elle rougit faiblement.

— Vous savez bien que je n'ai point d'argent...

— Elle est payée pour un mois d'avance.

— Vous n'êtes pas riche, non plus, monsieur Danilow, et je ne puis ni ne dois accepter...

Il devint pâle.

— Vous refusez, même cela, de moi ? — lui dit-il. — Il le fallait, cependant... Je ne pouvais pas vous laisser dans la rue.

— Il fallait me laisser mourir !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne puis vivre !

— Qui vous en empêche ?

— Tout !

— Vous êtes donc absolument seule ?

— Absolument !

— La ressource dont vous me parliez, avant de quitter l'hôpital, — c'était le suicide ?

— Oui.

— Vous avez essayé de me tromper... Vous avez repoussé l'appui que je vous offrais... l'appui d'un ami et d'un honnête homme...

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent d'amertume.

Inès saisit, dans ses deux mains, la main du jeune homme restée sur le lit.

— Je le sais ! — fit-elle avec élan.

— Alors, pourquoi tout refuser de moi ? — Est-ce que cela vous humilie ? — Est-ce que vous ne comprenez pas que c'est souvent celui qui reçoit, qui oblige ? Est-ce par orgueil, par amour-propre ?

— Ni par orgueil, ni par amour-propre, ni par ingratitude, monsieur Ivan, — je vous le jure. — Mais je voulais mourir... je le dois !...

— Est-ce la misère qui vous y contraint ?

Elle se tut.

— Est-ce votre isolement ? — Est-ce le désespoir de la mort de votre enfant ? — Est-ce un autre regret... une autre douleur ?

Inès l'écoutait, hésitante et rougissante.

Une larme vint à ses paupières.

— C'est tout cela, — fit-elle enfin lentement. — C'est surtout ceci, que je suis perdue ?

— Perdue !

— Que voulez-vous que devienne une fille séduite, abandonnée, sans famille, sans ressources ?

— On travaille, mademoiselle.

— Pour qui ? — Quand j'avais mon enfant... j'ai cherché... j'ai essayé... je n'ai rien trouvé... ou ce que j'ai trouvé ne me donnait pas même du pain... On ne m'a d'ailleurs appris aucun métier, dont je puisse me servir utilement.

Maintenant que mon enfant est mort, pour qui essaierais-je de lutter ?

Pour moi ?

Cela n'en vaut pas la peine.

J'ai trop souffert... Je ne crois plus à rien... Je n'espère plus rien...

Vivre pour vivre... sans autre but... sans autre espérance... à quoi bon ?

— Vous êtes si jeune.— La vie commence à peine pour vous... Ne dites pas qu'elle n'a plus de but ! qu'elle n'a plus d'espoir !

— Ecoutez-moi, monsieur Ivan... Je ne suis ni une lâche, ni une folle. — Je vois clair. — Que voulez-vous que je devienne ? Je suis jeune, je suis, hélas ! jolie...

Quel sort m'attend ?

J'ai eu un enfant... Un homme... le père... m'a abandonnée, après m'avoir prise...

Que voulez-vous que je fasse ?

Je ne suis plus une honnête fille aux yeux du monde... Par un effort surhumain, je pourrais peut-être parvenir à gagner mon pain de chaque jour... misérablement... et encore comment ? — Personne ne me connaît... Je ne suis pas habile ouvrière... je vous l'ai dit...

Il faudra donc recommencer la lutte que j'ai entreprise pendant six mois... quand j'avais mon enfant, — pour aboutir, un peu plus tôt, un peu plus tard, au même résultat... pour avoir froid l'hiver, pour avoir faim en toute saison... non... non...

Qui peut me répondre qu'un jour je ne cèderais pas aux conseils de la faim et de la lassitude ?...



Il n'y a pas une place de son corps que sa mère n'ait couverte de ses baisers.

Qui peut me dire qu'après m'être usée dans cette lutte sans résultat, il me resterait encore l'énergie de mourir ou de résister... à toutes les tentations ?

Voyez-vous, monsieur Ivan, quoique bien jeune, j'ai vu la vie de près... Pour une fille comme moi... il n'y a que le sui-

cide... ou la prostitution... sous une forme quelconque, à une heure quelconque...

Me reprochez-vous de préférer l'un à l'autre ?...

— Il peut y avoir l'amour d'un honnête homme! — dit-il tout bas.

Inès tressaillit.

— Je n'en veux pas.

— Est-ce que vous aimez toujours le père de votre enfant?

— Non ! — fit-elle sourdement.

— Alors, vous pouvez aimer encore.

— Je n'en suis plus digne ! — L'amour d'un honnête homme exige l'amour d'une honnête femme... Et, si, lui, il est assez généreux pour oublier, pardonner, ou fermer les yeux... c'est elle qui doit refuser !

— Je crois que vous vous trompez ! — Et je pourrais vous le démontrer... mais, il faudrait du temps... Il me faudrait votre confiance et votre estime complète...

— Oh ! monsieur Ivan... ne doutez pas...

— Il faudrait que nous eussions le loisir de causer ensemble... que vous sachiez ce que je suis... ce que je pense... Nous vivons chacun dans un monde moral différent. Vos idées et les miennes n'ont aucun rapport... vous ne me comprenez pas... vous ne pouvez me comprendre... J'appartiens à une foi qui vous est inconnue... Vous m'avez quelque reconnaissance, peut-être, de la sympathie que je vous montre... vous me savez gré... du respect dont je vous entoure... vous me l'avez dit... et je le crois...

Vous en ignorez les motifs et les raisons. Vous n'y voyez que de la générosité... vous pensez... que je suis un peu meilleur ou un peu plus délicat que ne le sont tous les autres jeunes gens de mon âge... Nous ne parlons pas la même langue... Voilà pourquoi je n'ai pas votre confiance absolue, voilà pourquoi vous m'opposez votre chute, votre faute, choses qui n'existent point à mes yeux.

Ce que je suis pour vous, ce que fais pour vous, je le serais... je le ferais... pour toute autre créature dans votre situation...

indépendamment du sentiment de sympathie particulière... personnelle... que je puis avoir pour vous, au fond du cœur... et dont je vous parle... parce que vous ne comprendriez pas du tout sans cela...

— En effet, — balbutia-t-elle, — je ne vous comprends guère...

Je le sais... et il n'en peut être autrement.

— Il y eut un silence.

— Mademoiselle, — reprit-il plus lentement, avec un regard d'apôtre et quelque chose de solennel et de mystique qui la frappa et l'émut dans ses fibres les plus profondes, — voulez-m'accorder une grâce?

— Oh! oui! — fit-elle avec un élan mêlé de respect, qu'elle ne lui avait pas encore montré.

— Eh bien! donnez-moi votre parole de vivre un mois... et je vous donne ma parole, moi, que si, au bout de ce temps, vous voulez encore mourir... je vous dirai :

« Faites, vous avez raison! »

Elle le regarda avec quelque hésitation, où se lisait une certaine défiance.

Il eut un sourire triste.

— Je ne serai pas seul auprès de vous. — Je ne viendrai vous voir qu'autant que vous le permettrez.,. je n'y resterai que ce que vous le voudrez bien, et un tiers vous sera garant de la pureté de mes intentions.

Elle se redressa légèrement, l'interrogeant de ses grands yeux noirs pleins de surprise et d'arrière pensées.

— Ce tiers, — poursuivit-il, — c'est un homme âgé... qui pourrait être votre père... et dont la présence doit suffire à vous rassurer...

Il s'éloigna d'un pas, se retourna vers l'autre personnage, resté debout près de la cheminée, et lui dit :

— Monsieur Garros, veuillez vous approcher.

V

MONSIEUR GARROS

Garros, — c'était l'homme, on se le rappelle, qui avait, le premier, prévenu le concierge de la maison habitée par Inès, que sa locataire se mourait; — c'était l'homme qui avait, le premier, proposé d'enfoncer la porte de la chambre; — c'était l'homme qui avait paru si violemment surpris et frappé de l'existence du grain de beauté visible à la naissance d'un des seins de la jeune fille; — c'était l'homme, enfin, qui, à l'annonce de l'arrivée du commissaire de police, s'était enfui et n'était plus revenu dans sa demeure de la rue de l'École-de-Médecine.

Il s'approcha lentement du lit.

Il était fort pâle, et ses yeux caves brillaient, comme il arrive en un accès de fièvre.

Inès le regardait s'approcher avec une curiosité mêlée de surprise, qu'elle ne songeait même pas à dissimuler.

Cependant, bien que son visage ravagé et l'expression amère de sa bouche pussent le rendre peu sympathique, au premier abord, le regard de la jeune fille se chargeait d'une sorte de bienveillance au fur et à mesure qu'il était plus près d'elle et qu'elle le voyait mieux.

C'est que ceux qui ont beaucoup souffert devinent et comprennent la souffrance, et qu'elle établit entre eux la confraternité subite du malheur.

— Mademoiselle, — lui dit-il d'une voix qui n'avait rien de la rudesse que sa figure semblait annoncer à des yeux indifférents, je vois que vous ne me reconnaissez pas, quoique cette fois ne soit pas la première où nous nous rencontrons.

— En effet, monsieur, dit-elle. — Et, pourtant, il me semble aussi que vous ne m'êtes pas absolument étranger.

— J'habitais dans la même maison que vous, — reprit-il, — au même étage, une mansarde voisine de la vôtre, et je vous ai recontrée plusieurs fois, lorsque vous descendiez, ou lorsque vous remontiez l'escalier, avec votre enfant dans les bras,

— C'est vrai... je me le rappelle, à présent.

— Lors de ces rapides et fugitives rencontres, vous m'aviez frappé. Je m'étais senti pour vous une vive et profonde sympathie. Vous aviez l'air si malheureux et en même temps si distingué ; vous étiez si différente des autres filles dans votre position, si au-dessus d'elles... que mon cœur était allé tout de suite à vous... Mais je n'osais vous parler... car vous étiez fière... et votre attitude empêchait toute familiarité, même paternelle...

Il poussa un soupir et passa la main sur son front dévasté.

— Un autre sentiment, — reprit-il d'une voix plus rauque,— m'atirait vers vous... votre âge : vous devez avoir dix-sept ou dix-huit ans, n'est-ce pas ?

— Dix-sept ans et demi.

— C'est cela.— Or, j'ai perdu, il y a longtemps, bien longtemps... un enfant... une fille... qui avait alors l'âge de votre bébé... environ cinq ou six mois.

— Je vous plains, monsieur. — Je sais ce que c'est que ces douleurs-là.

— Oui... vous le savez... mais le vôtre est mort... Le mien.... ma fille, m'a été volée... Et j'ignore ce qu'elle est devenue... Et je la cherche... et je la chercherai, tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, tant que je me sentirai, devant moi... un jour à vivre...

— Ma fille,—ajouta-t-il sourdement,—doit avoir votre âge... et je me figure qu'elle doit vous ressembler... si elle existe encore.

Sa voix s'arrêta dans sa gorge desséchée...

Une larme vint aux yeux d'Inès qui, d'un mouvement instinctif, sans savoir même ce qu'elle faisait, lui tendit sa petite main blanche et fluette.

Au contact de cette main, il tressaillit, secoua la tête pour en chasser quelque vision lugubre ou importune, et reprit plus rapidement :

— Ceci vous explique, en dehors de toute autre autre circonstance, l'intérêt que vous m'avez inspiré, dès que je vous vis... Lorsque je surpris le drame affreux dont vous avez failli être victime ; lorsque je vous aperçus sur votre grabat, mourante de faim, avec votre enfant mort entre vos bras, — moi qui ai connu toutes les douleurs, subi toutes les tortures morales et physiques, je fus pris aux entrailles par une pitié passionnée... et alors même que d'autres faits... ne m'auraient pas poussé à me rapprocher de vous... je m'y serais intéressé assez pour ne plus vous abandonner.

Inès le regarda avec un surcroît d'étonnement.

De quels autres *faits* voulait-il donc parler ?

M. Garros comprit l'interrogation muette de ces beaux yeux noirs fixés sur lui, car il se hâta d'ajouter, en forme de commentaire :

— M. Danilow les connaît. — Je les lui ai expliqués, pendant votre évanouissement, et je vous les expliquerai tout à l'heure... mais, avant de penser à moi, — je dois penser à vous et à lui.

Il se recueillit une minute.

Ivan l'écoutait, immobile et les paupières baissées, dans une attitude qui lui était familière : l'attitude d'un homme habitué à poursuivre en dedans de lui quelque vision obstinée.

Inès écoutait aussi, sans interrompre, même pour interroger, dominée par l'étrangeté de la situation et le type, comme l'accent, tout nouveau de ces deux hommes, d'âge si différent, d'aspect encore plus différent, qui l'un et l'autre, néanmoins, lui paraissaient unis par une sorte de confraternité indéfinissable.

— M. Danilow vient de vous dire qu'il me prenait pour garant de la pureté de ses intentions... que je serais en tiers entre vous deux. — Je sais ce qu'il veut, ce qu'il rêve.

Il veut vous sauver !

Il rêve de vous réconcilier avec la vie.

Ce but est noble et grand.

Bien que j'aie vu M. Danilow, aujourd'hui, pour la seconde fois, je le sens, je le sais capable d'y réussir, digne de l'entreprendre.

Inès rougit légèrement, et regarda de côté Ivan, qui ne la regardait pas.

— Moi aussi, — poursuivit l'homme âgé, — je m'étais juré de vous sauver... de veiller sur vous. — Il y avait un peu d'égoïsme dans mon fait, plus que dans le sien. — J'y apportais comme un intérêt personnel... Vous saurez tout à l'heure lequel... Mais, enfin, mus par une idée analogue, nous vous avons suivie tous les deux, à la sortie de l'hospice, et, sans nous être vus, ni entendus, nous nous sommes retrouvés, à vos côtés... nous vous avons empêchée ensemble d'accomplir votre résolution de quitter violemment la vie.

Maintenant, mademoiselle, regardez-moi. — Je suis vieux. — J'ai cinquante-cinq ans... La vie, une vie abominable, m'a brisé, usé plus que la marche du temps. — Ce que vous avez souffert, — vous qui êtes encore une enfant, pendant quelques mois, si horrible que ce soit, n'est rien, en regard de ce que j'ai souffert pendant plus de vingt ans... de vingt ans, auprès desquels les supplices de l'enfer, s'il existait, ne seraient rien.

Je suis arrivé à l'âge où l'on ne recommence pas son existence; où les longs espoirs ne sont pas seuls interdits; où tout espoir, tout avenir, si court qu'il soit, n'a plus de sens.

On a brisé ma vie, comme la vôtre l'a été... et plus cruellement cent fois.

On a brisé mon cœur, comme le vôtre l'a été, et sans qu'une fibre échappât à l'atteinte du malheur, aux morsures de la souffrance.

Je suis perdu, autrement et mille fois plus que vous...

Et pourtant je vis !

Et pourtant je ne me suis pas tué... je ne me tuerai pas !

Vous pouvez donc croire un homme qui a l'âge d'être votre père; qui a trop pleuré, pour ne pas comprendre tous les désespoirs.

Eh bien ! cet homme vous dit ceci :

« Ecoutez M. Danilow, ayez confiance en lui, acceptez ce qu'il vous offre.

» Moi je vous jure de veiller sur vous, comme si vous étiez ma fille ! »

Il se tut, attendant une réponse.

La réponse ne vint pas.

Ivan, étonné de ce silence, releva la tête et regarda la jeune fille, au moment où Garros, mû par le même sentiment, se penchait en avant, afin d'interroger le visage de celle à qui il venait de parler.

Inès ne répondait pas, — parce qu'elle pleurait, parce que les sanglots l'étouffaient et lui coupaient la parole.

C'était la première fois, depuis qu'on l'avait enlevée mourante de sa mansarde, qu'elle pleurait ainsi.

Parfois, une larme mouillait ses yeux, mais elle était bien vite refoulée, et quoique l'on ne pût dire qu'elle eût l'air dur ou peu sensible, il y avait toujours eu chez elle une certaine raideur, en tout cas, fort peu d'expansion.

A présent, elle pleurait ; à présent, elle sanglotait, comme une enfant.

Evidemment une grande détente se produisait en elle.

— Inès ! — s'écria tout à coup Ivan, en s'élançant vers elle, — pourquoi pleurez-vous ? — Qu'avez-vous ?

L'homme le retint, en le saisissant au poignet.

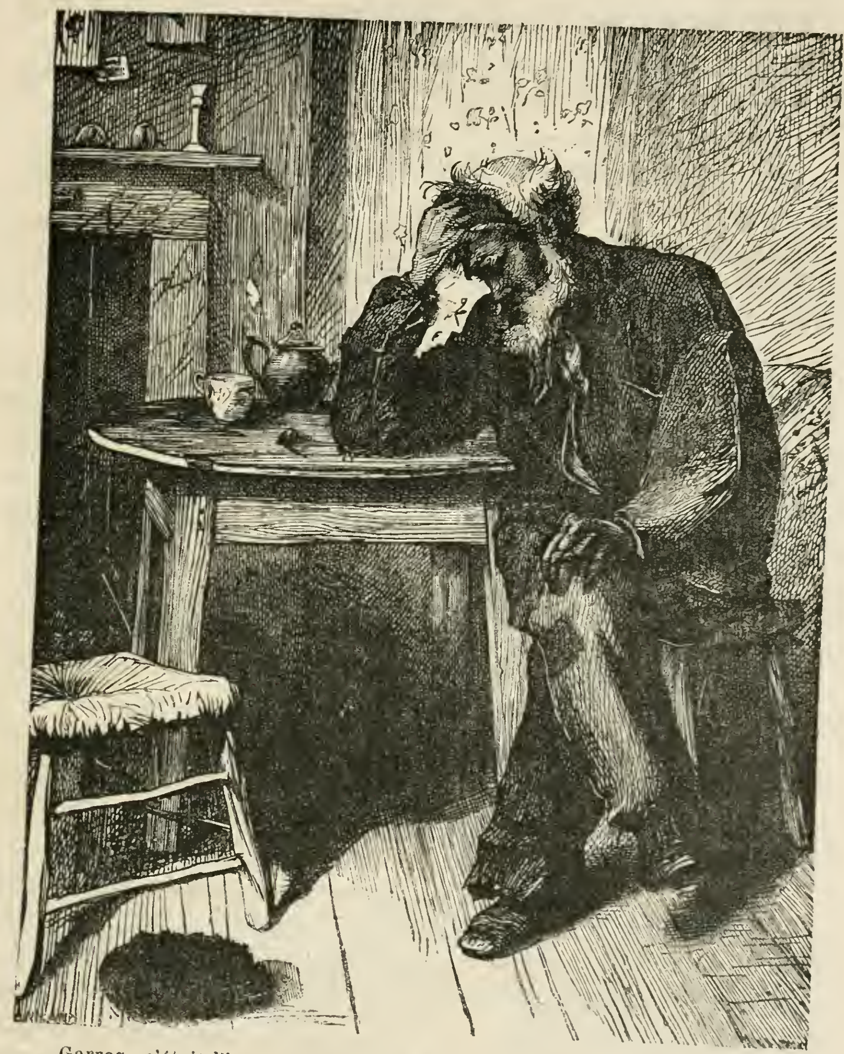
— Laissez-la pleurer, — dit-il lentement. — Heureux ceux qui pleurent, qui peuvent encore pleurer !

Tous deux restèrent un instant silencieux, la regardant.

Ivan n'osait la toucher, et l'on voyait qu'il eût voulu l'entourer de ses bras, boire ses larmes sur ses paupières, lui dire ces doux mots de consolation qu'on retrouve également, et presque semblables, sur les lèvres d'un amant et sur celles d'une mère.

L'inconnu, qu'on appelait M. Garros, regardait, lui, ces larmes presque avec envie.

Enfin, voyant que la crise se calmait, il se baissa vers le lit,



Garros, c'était l'homme qui, à l'annonce de l'arrivée du commissaire s'était enfui.

prit les deux mains de la jeune fille, dans les siennes, en lui disant seulement :

— Mon enfant!

Elle tourna aussitôt vers lui son visage, rajeuni encore par les pleurs, et murmura :

— Oh! merci! oui... oui... je crois en vous!... je crois en lui... Que vous ai-je fait pour que vous soyez si bons pour moi tous les deux?

— Elle est sauvée! — murmura M. Garros à l'oreille d'Ivan.

— C'est à vous que je le dois! répondit le jeune homme d'un ton profond. — Je ne l'oublierai pas.

Et l'étudiant s'éloigna pour gagner l'autre extrémité de la chambre, comme s'il ne se fût plus cru le droit de cette sorte d'intimité que créait sa présence, auprès d'elle, — du moment où elle était réconciliée avec l'existence.

M. Garros. voyant ce geste, prit une chaise, s'assit contre le lit et se recueillit visiblement, avant d'entamer un autre sujet qui lui tenait bien fort au cœur, à en juger par la pâleur dont se couvrit son visage, et la palpitation qu'on devinait aux soulèvements de sa poitrine et l'intermittence de sa respiration.

VI

LES AUTRES FAITS

— Mademoiselle, — dit-il enfin, — je vois à présent que vous êtes en état de m'écouter et de comprendre tout l'intérêt que j'attache aux paroles que je vais prononcer, aux questions que je vais vous adresser.

— Je devrais peut-être, — ajouta-t-il avec hésitation, — remettre à un autre jour ces questions... car vous êtes évidemment fatiguée, brisée par tant d'émotions successives; mais je ne m'en sens pas le courage, ni la force.

Pardonnez donc à mon égoïsme, s'il y a de l'égoïsme dans ma conduite envers vous, en ce moment.

Mais, voyez-vous, il y a vingt ans, vingt siècles! — que j'attends l'heure qui vient de sonner.

Il y a vingt ans, il y a vingt siècles, que je compte les minutes où je pourrai poser à une jeune fille de votre âge les questions que je vais vous poser, — et il me serait impossible d'attendre davantage, — bien que je n'espère rien, en réalité, de l'entretien que nous allons avoir ensemble.

— Ne craignez point de me lasser, monsieur, — répondit Inès.— Je me sens beaucoup mieux que je n'ai été encore depuis longtemps...

En disant ces mots, ses yeux tout chargés de reconnaissance et de confiance, après s'être portés sur le visage de l'homme qui lui parlait, cherchèrent celui d'Ivan.

Mais il s'était éloigné ; il se tenait, à son tour, debout devant la cheminée, tournant le dos à la jeune fille, presque dans la même posture que M. Garros, quelques instants auparavant.

Elle ramena donc son regard sur ce dernier et ajouta :

— D'ailleurs, je n'ai rien à vous refuser... et je serais une ingrate, si je n'étais heureuse de vous rendre le service, quel qu'il soit, que vous semblez attendre de moi.

— Je vous l'ai dit, mademoiselle, — répliqua aussitôt le vieillard, — outre l'intérêt que votre distinction et votre situation m'inspiraient, j'avais d'autres raisons encore pour ne pas vous perdre de vue.

Et ce sont ces raisons qu'il me reste à vous faire connaître.

Il se recueillit pendant quelques secondes, et reprit :

— Je vous ai raconté, tout à l'heure, qu'à l'âge de cinq mois environ, ma fille m'avait été enlevée... et que, depuis, je n'avais pu savoir ce qu'elle était devenue, n'ayant pu même m'en informer.

Pourquoi ?

C'est ce que je ne confierais qu'à ma fille elle-même, si je la retrouvais.

Mais cela importe peu.

L'important est ceci :

Vous avez l'âge qu'aurait ma fille, si elle vit toujours.

D'autres faits encore...

Mais à quoi bon en parler... si votre réponse à ma première question détruit tout mon espoir?

— Quelle est cette question, monsieur?

— Connaissez-vous votre famille ? — Ou, plutôt, avez-vous connu votre père et votre mère ?

Vivent-ils toujours?

Vous ont-ils élevée ?

Inès, depuis une minute, paraissait assez émue et regardait son interlocuteur avec une anxieuse curiosité.

Au moment de répondre, elle devint fort rouge, puis très-pâle.

M. Garros qui ne la quittait pas des yeux, remarqua ces signes d'émotion, et se hâta d'ajouter :

— Ne voyez rien de blessant dans ma question, je vous en conjure.

— Elle ne me blesse pas, monsieur, — répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

— Alors ?

— Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère, ayant été élevée, loin d'eux, par des étrangers... et j'ignore ce qu'ils sont devenus.

M. Garros se leva brusquement.

Un tremblement nerveux secouait tout son corps.

— Ma fille, — dit-il, — s'appelait Inès, comme vous. Ma fille avait, comme vous, un léger signe noir à la poitrine... Et, quand j'entendis votre nom... quand j'aperçus, par hasard, ce signe... j'eus un éblouissement.

Inès s'était levée sur son séant.

— Comment vous appelez-vous ? — fit-elle violemment

M. Garros baissa la voix.

— Aubin, — dit-il, — Maurice Aubin !

— C'est mon nom ! — balbutia-t-elle. — Je m'appelle, du moins on me l'a dit... Inès Aubin...

Maurice, puisque c'était lui, poussa un cri sourd et chancela.

A ce cri, Ivan se retourna, et croyant qu'il allait tomber, il s'élança vers lui et le soutint.

Inès paraissait bouleversée.

Elle regardait cet homme qui pouvait être son père, avec une fixité et une stupeur étranges, ayant presque l'air de ne pas comprendre et de se demander si elle ne rêvait pas.

Ce fut Maurice qui reprit la parole le premier.

— Ainsi, vous vous appelez Inès Aubin,et vous n'avez jamais connu vos parents ?

— Non, jamais, — fit-elle avec précipitation. — J'ai été élevée par une horrible femme... me croyant orpheline... ou plutôt supposant que j'étais une enfant trouvée... Et ce n'est que par hasard que j'ai su que ce nom d'Aubin était le mien... Je sais aussi que je n'avais que quelques mois, lorsque cette femme me prit avec elle.

— C'est cela ! C'est bien cela ! — répétait Maurice.

— Où êtes-vous née ?

— Je l'ignore... On ne me l'a jamais dit... on m'a toujours caché tout ce qui regardait ma naissance et l'histoire de mon père et de ma mère... Je n'ai jamais su même s'ils vivaient... ni ce qu'ils faisaient... c'est-à-dire...

Inès s'arrêta brusquement.

— Achevez ! — s'écria Maurice. — Qui vous arrête ?

— C'est que, — reprit Inès, la rougeur au front, avec un accent de fierté indignée, — c'est que l'on m'insultait, enfant, au sujet de mes parents, de ma mère surtout.

— Les misérables ! interrompit le malheureux père.

— Il y avait un mystère autour de ma naissance, — continua-t-elle. — J'aurais été un enfant...

— Un enfant de l'amour, n'est-ce pas ?

— Oui, — fit-elle d'un ton bref.

— Et vous n'avez jamais entendu prononcer le nom de votre mère ?...

— Son petit nom seulement.

— Et c'était ?...

— Andrée.

— Plus de doute ! — s'écria Maurice. — Ma fille ! mon enfant ! Retrouvée !

Des sanglots arrêtèrent sa voix, et il retomba sans force sur la chaise qui se trouvait près de lui.

Ivan avait écouté toute cette scène sans prononcer une parole; mais il était visible qu'il partageait, au moins en partie, l'angoisse des deux personnages qu'elle concernait.

Lorsque Maurice se fut écroulé, pour ainsi dire, sur lui-même, foudroyé par un sentiment qui n'était point encore de la joie, ou que sa violence rendait d'abord douloureux, le jeune homme se retourna vers Inès.

Elle était à demi-relevée et comme suspendue aux lèvres de cet homme qui se disait son père, un peu hésitante, pourtant : poussée vers lui par une sympathie qu'elle avait ressentie, avant de connaître les liens qui semblaient l'unir à lui, et retenue par l'étrangeté, ainsi que par l'imprévu de cette révélation.

Un instant, il les regarda tous les deux; — l'homme âgé sanglotant comme un enfant, défaillant sous la commotion qui le secouait et le brisait; elle, bouleversée et comme prise de vertige.

— Inès, — dit-il enfin, — je ne connais cet homme, qui doit vous toucher de près, que depuis quelques heures. — Je ne sais rien de sa vie, rien de son passé. — Mais je sens qu'il a horriblement souffert, qu'il est honnête et bon, et que toute jeune fille pourrait être fier de l'appeler :

Mon père.

Dites-lui un mot.

— Mon père! — murmura Inès, en lui tendant les bras, et laissant aussi couler ses larmes.

— Inès! mon enfant! — s'écria Maurice, se redressant galvanisé par cette appellation, et il saisit la jeune fille et la serra contre sa poitrine.

Mais l'étreinte ne fut pas longue.

Il se recula presque aussitôt.

Son visage était changé.

Toute faiblesse en avait disparu; il n'exprimait plus qu'une mâle énergie et un noble enthousiasme.

Ses larmes s'étaient séchées brusquement.

— Inès, — reprit-il, — vous êtes ma fille... cela est certain... je le sens, je le vois, tous les faits le démontrent, d'ailleurs. — Mais vous ne pouvez éprouver ce que j'éprouve...

Pour vous, je suis un étranger.

Vous ignorez qui je suis... d'où je viens... ce que je vaux... Je vous dirai ma vie... Vous apprendrez à me connaître... à connaître votre mère... et, alors, vous m'aimerez peut-être... Vous n'avez... vous ne pouvez avoir que de la surprise..., Moi, c'est différent... Depuis vingt ans, je cherche mon enfant... la fille d'Andrée. Sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Depuis vingt ans, je ne vis que soutenu par l'espoir de vous retrouver... et de punir le misérable qui a fait de moi l'homme le plus torturé, de votre mère une martyre... de vous, une orpheline...

Ma fille! La fille d'Andrée!... Ah! vous ne pouvez comprendre... ce que c'est pour moi!

Il se laissa tomber à genoux, lui prit les deux mains :

— Laisse-moi te regarder, Inès .. Oui, oui... C'est mon enfant vivante... Ils ont tué la mère... Ils ont fait pire au père... mais te voilà sauvée par moi... belle! oh! oui, bien belle! Noble et fière... comme elle... comme Andrée.

Regarde-moi bien en face... Tu as ses yeux noirs... Tu as son regard... mais j'aurais dû te reconnaître... Je t'avais reconnue! Je ne voulais pas le croire... Je ne voulais pas me l'avouer. C'était trop de bonheur... J'ai trop souffert... J'ai trop désespéré... Je ne vois pas le bonheur du premier coup... quand il est là, devant moi... qui me crève la vue, pourtant!... Inès! Inès! Tiens, ma pauvre adorée, il n'y a pas une place de ton corps que ta mère n'ait couverte de ses baisers... Il me semble que je les vois encore sur tes lèvres, sur tes joues, sur tes yeux, que je les bois sur tes mains!

Il porta ces mains fluettes de jeune fille à sa bouche avec transport.

— Andrée! — balbutia-t-il, — elle est retrouvée!... Ta fille est là... Je la vois... je la touche... elle est sauvée... c'est la moitié de toi-même qui me revient.

Oh! je la rendrai heureuse, je te le jure...
Je la vengerai... en te vengeant!...
Pourvu que je n'aille pas mourir, à présent!
On dit que le bonheur tue!

Et, en effet, sa tête se pencha, et il resta muet, affaissé.

— Ivan! — cria Inès avec effroi, — secourez-le!

Le jeune Russe se pencha en avant, et, saisissant Maurice Aubin, il le releva et le considéra, un instant, avec le regard du médecin et l'angoisse de l'ami.

VII

PÈRE ET FILLE

— Eh bien? fit Inès,

— Ce n'est rien! — repondit Ivan après un rapide examen. — Pas même de l'évanouissement. — Un simple saisissement L'excès de l'émotion... de la joie...

Tenez... c'est déjà passé.

En effet, Maurice revenait à lui.

Ivan l'avait fait asseoir sur un fauteuil, près du lit.

— Merci! dit-il au jeune homme. — Rassurez-vous, rassure-toi, Inès. — Non, je ne succomberai pas... devant le bonheur, après avoir tenu tête à l'orage, après avoir résisté à toutes les tortures. — Non, il ne sera pas dit que je serai plus faible, aujourd'hui que je ne le fus jadis.

Il se releva d'un bond et se tint ferme et droit devant les deux jeunes gens.

— Regardez, maintenant! — Je suis fort et je le serai jusqu'au bout!

Il tendait ses deux mains à Ivan et à sa fille.

L'étudiant serra celle qu'il tenait, en se retournant vers Inès et en lui disant doucement :



Elle s'était jetée par la fenêtre dans un accès de fièvre chaude.

— N'avais-je pas raison de vous prier de vivre, mademoiselle ? — Vous n'êtes plus seule. — Et vous aurez, désormais, quelqu'un à aimer, à consoler !

Inès avait porté la main de son père à ses lèvres.

Elle ne répondit rien, et resta ainsi, la tête penchée, comme si elle voulait cacher son visage.

Sa posture avait quelque chose d'une suppliante.

On eût dit qu'elle demandait grâce, ou, tout au moins, pardon.

Cela frappa Maurice qui ne la quittait pas des yeux.

Cet homme avait si violemment et si exclusivement vécu par le sentiment, qu'on eût dit qu'aucune nuance d'un sentiment quelconque, si légère qu'elle fût, ne pouvait lui échapper.

— Qu'as-tu, mon enfant? — demanda-t-il d'une voix pleine de douceur et de passion paternelle à la fois, qui alla au cœur de la jeune fille.

— Qu'as-tu — reprit-il.

Pourquoi baisses-tu la tête ?

Pourquoi sembles-tu vouloir me cacher ton visage, que j'ai vu si peu encore ?

Elle eut une courte hésitation, puis, redressant son front qui rougissait, elle répondit presque bas :

— Je pensais, mon père, que ce n'est pas ainsi que vous eussiez dû retrouver votre fille.

— Que veux-tu dire ?

— La joie et la surprise de retrouver celle que vous pleuriez depuis tant d'années vous ont fait oublier le reste...

— Le reste ? — répéta Maurice étonné.

— Votre fille est une fille-mère ! — balbutia-t-elle. — Ce n'est pas celle que vous rêviez de serrer dans vos bras !

Un nuage passa sur le font de Maurice.

Mais, voyant le regard d'Inès fixée sur lui, il l'en chassa, et sourit avec une expression de bonté qui, pour une seconde, lui redonna quelque chose de la beauté de sa jeunesse, alors qu'il était aimé d'Andrée, et que le malheur ne l'avait pas foudroyé.

— Inès, — dit-il lentement, tu me raconteras ta vie, comme je te raconterai la mienne. — Je ne la connais pas ; — mais je sais une chose, c'est que tu es la fille d'Andrée. Et que la fille d'Andrée, ne peut être qu'une honnête femme.

Je sais encore ceci, c'est que tu as été enlevée par un misérable, quand tu étais au berceau ; — c'est que ce monstre a dû rêver de te perdre et aura fait tout ce qui dépendait de lui pour cela !

Je sais aussi qu'à te voir, tu inspires la sympathie et le respect : que tu as voulu te tuer ; que tu as manqué de mourir de faim... que ton enfant est mort sur ton sein tari !

Je sais que tu es belle, que tu es jeune, que tu étais seule, abandonnée...

Et je n'irai pas te reprocher tes malheurs !

Tu as succombé, je te plaindrai... je te consolerai...

Si tu as été trahie par quelque lâche, qui a abusé de ta faiblesse et de ton isolement, eh bien, je te vengerai !

Il lui reprit les deux mains, les serrant dans les siennes avec une ardeur pleine de tendresse et d'indulgence.

— Non, continua-t-il, — ne crois pas que tu as retrouvé ton père pour rougir devant lui... et je ne crois pas qu'il rougisse de toi... quoi que tu aies fait, quoi que tu aies subi.

Il craignait bien pire !...

Il a vu de trop près la vie, il en a trop subi lui-même tous les assauts, pour être sévère envers ceux qui ont péché, ou que la tempête a courbés.

Qui a donc le droit ici bas d'être sévère et dur ?

Qui donc a le droit de repousser du pied ceux qui ont succombé ?

Qui donc a le droit, devant une faute commise, ou une erreur, ou même un crime, de dire, follement orgueilleux, ou niaisement ignorant de soi-même et des imperfections de la nature humaine :

« A la place de ce malheureux, à la place de ce coupable, je n'eusse point fait ce qu'il a fait. »

— Vous êtes bon ! — murmura-t-elle.

— Je suis juste. — D'ailleurs, il suffit de te regarder, Inès, pour t'estimer, pour être fier de t'appeler : — ma fille !

Il s'était encore rapproché d'elle ; il l'avait prise dans ses bras ; elle appuyait sa tête sur son épaule, se laissant aller, pour la première fois de sa vie, à la douceur de ces caresses paternelles et de cette pleine confiance qu'elle n'avait jamais connues.

— Vois-tu, — poursuivit-il encore plus bas, plus tendrement, comme un écho lointain de doute et de timidité ; — avant de

t'accuser, apprends à quelles circonstances tu dois l'existence... Peut-être est-ce toi qui auras à me pardonner...

A vous ?

— Oui, à moi ! — Nous oublions toujours, quand nous disposons de nous-mêmes, que nous disposons aussi des autres... Nous sommes jeunes, nous aimons... mais des êtres sortent de cet amour... des êtres à qui nos passions, même les meilleures, les plus nobles, les plus désintéressées en apparence, préparent à l'avance, dans la vie, un chemin dangereux, terrible. — Avant de t'accuser, sache, pauvre enfant, si tu n'es pas simplement la victime de la vie que t'ont faite, — sans le vouloir, sans le prévoir, — tes parents, trop malheureux eux-mêmes pour avoir eu le droit de te léguer leur malheur.

Si tes parents avaient été riches, dans une position régulière, ordinaire, tu aurais grandi près d'eux. — Ta mère.., et quelle mère... Andrée !... eût veillé sur toi... On eût écarté toutes les épines de ta route.—On te l'eût faite facile, agréable, sans péril.

Tu n'aurais pas eu à lutter... Tu aurais été une de ces jeunes filles, droites et fières comme des lis, qui ne regardent même pas la pauvre fleur du buisson, cueillie et jetée dans le ruisseau par quelque main indigne ou brutale.

Tu n'aurais eu que de l'horreur ou du mépris pour celle qui eût été dans la position où tu te trouves aujourd'hui.

Et pourtant, le beau mérite d'être immaculée, quand aucun souffle impur n'a pu venir jusqu'à vous !

Toi, tu as été jetée dans le monde, sans appui... que dis-je ? entourée d'ennemis tout-puissants et sans pitié.

Est-ce ta faute ?

— Non. — C'est la mienne !

Tous tes malheurs viennent de ceux qui t'ont précédée et qui t'ont donné la vie, sans pouvoir l'assurer, sans pouvoir la protéger... de ceux qui n'avaient que le sang de leur cœur à t'offrir, et qui ont cru que cela suffirait !

Rassure-toi, Inès.

Je ne te jugerai pas, je ne te condamnerai pas, mon enfant

chérie, quoi que tu aies fait, ou, plutôt, quoiqu'on t'ai fait ; — car tu es trop jeune pour n'être pas simplement une victime.

C'est moi seul que j'accuserai, — coupable innocent, auquel aucun sacrifice n'aurait coûté pour te faire la plus heureuse parmi les heureuses.

Il s'arrêta pour l'embrasser au front.

— Le drame qui a manqué de terminer ton existence, — reprit-il, — n'est que la suite et la conséquence du drame qui a présidé à ta naissance.

Si tu as été séduite ; si la faim, un beau jour, t'a terrassée ; — si ton enfant est mort ; — si tu as voulu te suicider ; — si tu crois avoir à rougir devant ton père ; — tout cela, Inès, dépend d'événements accomplis, il y a vingt ans, alors que tu n'étais pas encore au monde.

Tu as cru que tu dirigeais ta vie, que tu te la faisais toi-même, que tu en étais la maîtresse, ou, tout au moins, le principal personnage, — et tu n'y étais, pour ainsi dire, pour rien. — Comme une feuille arrachée à l'arbre de la forêt, tu flottais, inconsciente, au gré de la tempête qui avait renversé ceux dont le sang coulait dans tes veines.

A présent que je suis près de toi, que tu es près de moi, tout cela va changer.

Nous marcherons la main dans la main, et bien que je ne t'apporte que les ruines désolées d'une existence atroce et terrible, tu trouveras à mes côtés un bras pour soutenir tes défaillances, un cœur pour t'aimer, une conscience pour te guider, des lèvres pour te bénir.

— Ah ! je sens que je vous aimerai ! — dit Inès avec élan. — Vous me parlerez de ma mère, n'est-ce pas ?

— D'Andrée, oh ! oui... la plus honnête femme qui ait existé, — ajouta-t-il avec force, — quoi qu'on ait pu te dire d'elle, et la plus torturée aussi !

Il s'arrêta, ému au souvenir du passé, pâle et tremblant, ainsi qu'il lui arrivait chaque fois qu'il pensait à la morte.

— Monsieur, — dit alors Ivan, qui avait tout écouté dans un silence recueilli, — Inès est fatiguée. — Il faut la laisser reposer.

— C'est vrai ! je suis un égoïste. — Pardonne-moi, ma fille !

— Vous vous êtes reconnus, — continua le jeune homme ; — maintenant, il faut songer à l'avenir.

— Et nous avons à causer ensemble, — ajouta le père, en s'éloignant à regret de sa fille.

Deux jours après, Inès quittait la chambre où elle était revenue à elle, après sa tentative de suicide, et s'installait avec Maurice Aubin dans la petite maison, près de la porte de Neuilly, où nous avons pénétré derrière Ivan, dans la première partie de ce récit, après le meurtre d'Emile Rouget par la fille d'Andrée et de Maurice.

Cette maison isolée, pauvre et plus que pauvrement meublée, avait été louée pour un an par Maurice Aubin, sous le faux nom de M. Garros.

Il en avait payé d'avance le loyer, avec l'aide d'Ivan.

Celui-ci connaissait à présent l'histoire de cet homme qui l'avait aidé à sauver la jeune fille au moment où elle allait demander un dernier refuge à la mort.

Tous deux s'étaient unis énergiquement, portés l'un vers l'autre par une sympathie profonde, et, pour ainsi dire, violente, née de la conformité, non pas des natures, mais des sentiments et des façons de voir.

Le malheur avait amené Maurice Aubin au monde moral, où la réflexion, l'étude, la philosophie, et certaines idées propres à sa race faisaient vivre le jeune étudiant russe.

Un autre sentiment encore le rapprochait du père.

Ce sentiment, c'était cet amour respectueux, résolu, plein d'abnégation et d'idéalisme mystique, qu'il avait voué à Inès, dès le premier jour de leur rencontre.

Il se trouva donc, en moins de quarante-huit heures, qu'il faisait partie intégrante de cette nouvelle famille, de l'aveu enthousiaste de Maurice, et de l'aveu tacite d'Inès.

Aussi, était-il là, tout naturellement, le soir, ou après leur installation, Inès se sentant forte et parfaitement rétablie, le père dut raconter son existence à sa fille, et la fille raconter

les événements de son enfance et de sa jeunesse que nous ignorons encore.

VIII

VINGT ANS !

Maurice ne voulut rien cacher à sa fille.

La vie de cet homme, la vie d'Andrée étaient de celles qui n'ont pas de sens et que l'on ne comprendrait point, si l'on n'en connaissait pas les plus intimes détails.

D'ailleurs, qu'avait-il à cacher à Inès, et pourquoi lui eût-il caché quelque chose ?

Inès, malgré sa jeunesse extrême, était mère.

Inès avait dejà ressenti les passions, et appris les devoirs de la femme.

Elle savait la vie.

On pouvait tout lui dire, et, le pouvant, on le devait.

Il lui raconta donc toute l'histoire d'Andrée, avant l'époque où elle avait rencontré, puis aimé Maurice.

Il lui raconta son mariage ; son existence auprès de M. Dalifroy ; ses déceptions et ses douleurs de jeune femme, méprisée, sacrifiée par son mari ; — les relations de ce dernier avec Athénaïs ; — la naissance d'Emma, — cette sœur utérine d'Inès, qu'Inès n'avait jamais connue, dont elle ignorait même le nom, ainsi qu'elle ignorait le nom de M. Dalifroy et jusqu'à son existence.

Il lui raconta comment celle qui devait être un jour sa mère découvrit la trahison dont elle était victime et apprit, du même coup, qu'elle était trompée et qu'il y avait autre chose que les devoirs fades ou répugnants de l'épouse sans amour, près de

l'époux qui n'aime point, et qui use simplement d'un droit égoïste et sans délicatesse,

Inès écoutait tout cela, silencieuse, avec plus d'étonnement peut-être que d'indignation.

A son âge, on sent et l'on comprend mieux la passion farouche et nette que certaines meurtrissures sourdes du cœur.

Cependant l'étouffement moral et intellectuel dont avait souffert sa mère, pendant cette période de son existence, la touchait vivement, ayant subi elle-même, dans d'autres conditions une compression analogue.

Mais quand Maurice entra en scène lui-même, et, avec lui, l'amour, Inès fut remuée jusque dans les entrailles.

Elle avait aimé... ou cru aimer... et, à son âge, tout ce qui touche ces sentiments trouve de l'écho dans l'âme.

Maurice lui raconta donc, avec une éloquence émue, comment leurs deux cœurs étaient allés l'un à l'autre dès la première rencontre.

Puis il reproduisit, dans tous ses détails, l'heure fatale où M. Dalifroy écclairé, guidé par les conseils de madame de Séverin, les avait surpris, et de quelle sorte il avait chassé la femme adultère, en la condamnant à vivre avec son amant.

Ivan, qui avait déjà entendu ce récit des lèvres de Maurice Aubin, l'écoutait, cependant, avec une attention passionnée, comme s'il lui eût été nouveau.

Mais il s'interdisait toute parole, même le geste le plus indifférent, ne voulant point agir sur les impressions de la jeune fille, les influencer en quoi que ce soit.

C'était à elle, à elle seule, de sentir et de prononcer ensuite, suivant les impulsions de sa nature et de sa conscience.

Enfin, Maurice en vint à l'existence, d'abord de bonheur, ensuite d'affreuses tortures, qui fut le lot des deux amants.

Il décrivit, sans pitié, longuement, en détail, cette lente chute dans la misère ; cet ensevelissement graduel dans le désespoir ; la naissance d'Inès, au milieu de cette pauvreté et de ce drame sombre, dont le dénouement ne pouvait être qu'atroce.



Je suis fière d'être ta fille, d'être la fille d'André.

Il n'oublia rien, — pas même le sacrifice d'André, lorsqu'elle alla trouver son mari.

Inès était devenue pâle, en entendant cette partie du récit.

Ses yeux s'étaient allumés, son sein se soulevait avec force.

L'indignation et la pitié entraient en elle, et tout son jeune

Paris. — Imprimerie centrale de Journaux (Société anonyme), rue des Jeuneurs, 14. — DEVILLAIRE, Ad.-dél.

visage, illuminé d'une passion intense, disait éloquemment ce qu'elle ressentait.

Lorsque Maurice eut, à son tour, raconté comment M. Dalifroy avait pénétré, par une nuit d'hiver, dans la chambre d'Andrée, pour lui enlever sa fille ; lorsqu'il lui eut raconté comment il avait trouvé la pauvre femme, mourante, étendue près du berceau de son enfant disparue, — Inès jeta un cri, et se précipitant dans les bras de son père, elle lui dit avec des sanglots :

O ma mère! ma pauvre mère! — Oui, c'était une sainte et ce fut une martyre. — Nous la vengerons, n'est-ce pas?

— Merci ! répondit Maurice en la serrant avec force contre sa poitrine. — Merci pour elle, mon enfant! — Il me semble que je te retrouve pour la seconde fois, et que tu deviens plus réellement la chair de ma chair! — Tu es bien la fille d'Andrée... Oui, nous la vengerons.

— Justice sera faite, — ajouta Ivan, avec cet enthousiasme un peu sombre qui lui était habituel.

Alors, Maurice reprenant sa lugubre histoire, raconta l'acte de folie qu'il avait commis, son arrestation, sa condamnation.

Ici, nous devons lui rendre la parole et l'écouter lui-même.

— Pendant les premiers jours de mon emprisonnement, dit-il d'une voix tremblante, — le délire ne me quitta point. — Je vivais dans une sorte de fièvre, terrassé par la réalité, sans la comprendre.

Enfin, je revins à moi, la raison dissipa les ténèbres du cauchemar, et je me rappelai tout.

Mon premier cri fut pour demander ce qu'était devenue Andrée.

C'est alors que j'appris sa mort... que j'appris qu'une heure environ après mon départ elle s'était jetée par la fenêtre dans un accès de fièvre chaude.

Cette nouvelle épouvantable aurait dû me tuer.

Il n'en fut rien.

C'en était trop.

Il y a un degré de douleur tellement au-dessus des forces de la nature humaine, qu'elle y devient presque insensible.

On a vu des malheureux rire au milieu des tortures, quand elles devenaient trop atroces et crier :

Encore! encore! au bourreau qui tenaillait leurs chairs.

J'avais souffert tout ce qu'on peut souffrir.

Les nerfs étaient brisés...

La nouvelle de cette mort n'ajouta rien, sur le moment, pour ainsi dire, à la quantité des maux sous lesquels j'étais englouti.

Ce n'est que plus tard, petit à petit, à la longue, que mes autres tortures s'étant adoucies par l'habitude que j'en prenais, — car on s'accoutume à tout, et si une agonie durait des siècles, on finirait par ne presque plus s'apercevoir de ses angoisses, — ce ne fut que plus tard que ce coup suprême me devint le coup douloureux par excellence, celui auquel le temps n'enlevait rien de son atrocité,

Aujourd'hui, la mort d'Andrée m'est plus cruelle qu'il y a vingt ans, plus nouvelle, plus pressante que le premier jour.

Un sanglot éteignit sa voix dans sa gorge, et deux larmes brûlantes baignèrent ses joues creuses.

— Pauvre père! — murmura Inès, en se serrant davantage contre lui, comme pour lui apporter un peu de la force et de la douceur de sa jeunesse.

Ce mot, ce geste, lui rendirent son courage, il reprit :

— Tout d'abord, ce qui me frappa le plus, c'est qu'Andrée morte ne souffrirait plus; que je n'avais plus, étant seul au monde, aucun ménagement à garder; que je pouvais me consacrer exclusiuement à la vengeance, sans crainte que cette veangeance me séparât d'elle, puisque l'éternelle séparation était venue.

Je fis donc un double serment :

Celui de punir son meurtrier;

Celui de retrouver ma fille, l'enfant que le même monstre m'avait enlevée.

Il regarda un instant en silence.

— Je t'ai retrouvée, — fit-il; — mais elle n'est pas vengée!

— Elle le sera? — répliqua Inès avec exaltation.

Ivan inclina la tête en signe d'acquiescement, mais pour lui-même, sans s'inquiéter des autres.

— J'aurais pu, — continua Maurice, — frapper immédiatement M. Dalifroy, en révélant toute la vérité. — Je ne le fis pas. — une sorte de pudeur farouche me retint. — Le secret d'Andrée était à moi, à moi seul. — C'était quelque chose d'elle qui me restait. — Je ne voulais pas que l'on connût l'histoire de nos amours... Il me semblait que c'eût été une sorte de profanation...

Puis, j'étais las de la lutte...

J'avais besoin de me concentrer, de me retrouver.

Enfin, — il se leva brusquement, — j'avais la haine des hommes et de la société à cet instant. — Je les méprisais pour leur dureté, leur indifférence, la petitesse de leurs idées, l'odieux de leurs préjugés, la férocité de leur égoïsme.

Je faisais dans mon désespoir, deux parts de l'univers :

Moi, d'un côté, moi seul ; — le reste, de l'autre.

Je me regardais comme la victime et comme l'ennemi du genre humain...

Je voulus me venger seul, à ma façon, sans avoir recours à aucun de ces êtres qui ne m'inspiraient que haine farouche et mépris ardent.

Il me plaisait aussi d'être victime jusqu'au bout, de vider le calice jusqu'à la lie, d'aider les juges à être infâmes, en les laissant dans l'ignorance, en ne faisant rien pour dessiller leurs yeux, pour éclairer leur conscience.

Il s'arrêta encore, et regardant cette fois, Ivan, non sa fille, il ajouta :

— Il faut avoir souffert tout ce que j'avais souffert, avoir subi toutes les douleurs jusqu'à la folie furieuse, pour comprendre cet état mental particulier et cette volupté du désespoir...

— Je comprends, — fit doucement Ivan. — C'est l'exaspération du sentiment de la justice. — Il y a des cas, où la victime seule a le droit de punir, comme elle l'entend, — et le devoir de mettre elle-même le pied sur la tête des tortionnaires. — Il y a des cas, où il est naturel de rompre avec le pacte social qui n'a

pas su vous protéger, et de se relever en se protégeant seul contre tous. A votre place, Maurice, j'aurais senti, agi, comme vous avez senti, agi en cette circonstance.

— Je gardai donc, reprit lentement le père d'Inès, — mon secret et celui d'Andrée.

Je ne prononçai pas le nom de M. Dalifroy, me disant :

— « Je veux vivre pour punir ! »

Je sentais en moi, désormais, la force de tout supporter, de tout endurer.

Je sentais que je vivrais... et j'ai vécu.

J'ai vécu, pendant seize ans, au bagne, silencieux, résigné en apparence, sur deux rêves :

Retrouver Inês ; — venger Andrée, en frappant M. Dalifroy.

Ce que ces années furent longues, furent atroces... je ne puis le dire... et cela ne saurait se deviner... Il faut avoir passé par cette longue agonie, monotone dans son renouvellement quotidien, pour le comprendre.

Je comptais les minutes, les heures, les jours, les semaines, puis les années, les effaçant de mon esprit, les voyant tomber goutte à goutte dans le néant, avec une volupté farouche, répétant sans cesse :

« J'approche du but ! j'approche de la délivrance ! »

Je ne parlais à personne.

Je passai pour une brute ou pour un monomane ...

Mes compagnons, après m'avoir persécuté, avaient fini par ne plus s'occuper de moi.

Enfin, au bout de seize ans, on me fit remise de la fin de ma peine, — quatre années, — et je fus rendu à la vie commune, à la liberté relative...

Car le jugement portait la surveillance perpétuelle.

On me fixa Tours pour résidence.

Mais, c'est à Paris que vivait M. Dalifroy....

C'était lui que je voulais frapper !

C'était par lui que j'espérais retrouver ma fille, si elle vivait encore.

Je rompis mon ban.

Je vins à Paris, et c'est pour cela, Inès, que j'ai dû fuir, lorsque le commissaire de police vint pour constater la mort de ton enfant; — c'est pour cela que je dois me cacher, porter un faux nom.

Il se tut un instant; puis regardant sa fille le front incliné;

— Et maintenant, mon enfant, que tu sais tout, c'est à toi de me dire si tu me pardonnes de t'avoir donné l'existence.

IX

MADAME MOULINET

— Oh! mon père, — s'écria Inès avec un élan de tendresse passionnée, fouettée par la violence des plus nobles indignations, — que dis-tu là? — Je suis fière d'être ta fille, la fille d'Andrée.

Je ne connais pas de plus grands cœurs que le tien et le sien!

Mes douleurs, mes souffrances, les angoisses de mon enfance et les désespoirs de ma jeunesse, qu'est-ce à côté de votre long calvaire à tous les deux?

— Chère, chère enfant, — balbutiait Maurice, vraiment heureux pour la première fois, depuis tant d'années, — merci de ton affection, merci de ton indignation! — Tu ne sauras jamais le bien que cela me fait!

Quand je songeais à toi, que je ne connaissais point, pendant ces sombres années, dans mes nuits d'insomnie, je me demandais souvent avec effroi ce que tu serais, si j'arrivais un jour à te retrouver!...

J'avais des terreurs affreuses à l'idée que l'instant de notre

réunion serait peut-être l'instant aussi d'une séparation plus profonde et plus atroce : — la séparation des esprits et des cœurs !

— Etait-ce possible ?

— Oui, mon enfant ! — Cela était même probable. — Tu avais été élevée, tu avais grandi loin de moi...

J'ignorais en quelles conditions et entre quelles mains !

On pouvait t'avoir viciée, corrompue, empoisonnée, perdue de toutes les façons !

Quelle nature, prise dès le berceau, résiste toujours à l'action de l'éducation, à l'influence des milieux ?

On pouvait t'avoir inspiré la haine et le mépris de ceux à qui tu devais la vie... On pouvait avoir étouffé en toi tous les nobles instincts... On pouvait avoir éteint ton intelligence, glacé ton âme...

Il n'en est !...

Oh ! je suis heureux, bien heureux, aussi heureux, aussi consolé qu'il est permis de l'être à ce débris que tu vois devant toi ! — Aussi heureux, aussi consolé qu'il est permis de l'être à celui qui pleure et qui pleurera toujours Andrée !

Inès lui rendait ses caresses, et l'on voyait qu'elle ne cédait pas seulement, comme au premier jour, à la tradition de la tendresse filiale, mais qu'elle y apportait maintenant une affection réelle, un enthousiasme sincère et personnel, et qu'elle y trouvait autant de douceur que Maurice lui-même.

Ce fut Ivan qui eut le courage de les arracher à ces effusions qui leur faisaient oublier la réalité et ses urgentes nécessités.

— Rien ne vous séparera plus, désormais, dit-il lentement, — et chaque jour sera une joie de plus, en augmentant la profondeur de votre intimité et la conformité de vos sentiments et de vos sensations.

Mais nous ne savons encore rien de l'existence d'Inès : M. Dalifroy est toujours impuni et triomphant, et il y a un autre ou d'autres coupables... dont nous ignorons même les noms !

En parlant ainsi, il pensait, sans doute, à celui qui avait séduit et abandonné Inès, à ceux qui avaient la première responsabilité de la première faute de la jeune fille.

Le père et la fille tressaillirent.

Ils desserèrent leur étreinte.

— Vous avez raison, fit Inès, — avec un soupir. — J'ai ma confession à vous faire, ma vie à vous raconter. Il faut que mon père apprenne que je suis digne de lui et de ma mère...

Il faut que vous appreniez vous-même, Ivan, si je mérite la sympathie, l'estime, le respect généreux que vous m'avez toujours témoignés.

En prononçant ces paroles, Inès avait légèrement rougi.

— Parle, mon enfant, — parle sans crainte, — répondit doucement Maurice.— Devant nous, tu peux tout dire, penser haut.

D'abord, je suis certain qu'il n'y a rien dans ton existence, si courte et déjà si éprouvée, dont tu aies à rougir personnellement.

Ensuite des deux hommes qui t'écoutent, l'un a trop souffert, a trop succombé lui-même, a vu de trop près toutes les tentations au mal, pour n'avoir pas toutes les indulgences et tous les pardons ; l'autre, quoique jeune, ayant tout au plus l'âge d'être ton frère aîné, est un cœur d'élite, une âme supérieure, un cerveau qui a, depuis longtemps, rompu avec tous les préjugés odieux ou étroits.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre de ceux qui confondent les victimes avec les coupables, et fusses-tu coupable en réalité, que nous te tendrions encore nos mains en te disant :

« Relève-toi, pauvre créature vaincue ! »

Les deux hommes se rapprochèrent de la jeune fille, s'assirent en face d'elle, silencieux et recueillis, et elle commença en ces termes :

— C'est dans le département de la Meurthe, à Dieuze, petite ville de 4,000 âmes, que je fus élevée, dit Inès.

— C'est là que se passa toute ma première enfance et la plus grande partie de ma jeunesse.



Je la vois encore avec ses petits yeux ronds et verts bordés de rouge.

La femme qui prenait soin de moi, qui remplaçait ma pauvre mère, que je ne connaissais pas même de nom, s'appelait madame Moulinet.

C'était une horrible mégère, ivrogne et brutale, adonnée aussi à d'autres vices plus honteux.

Était-elle veuve? Je n'en sais rien.

Personne n'avait connu M. Moulinet, bien qu'elle prétendit avoir été mariée, dans son jeune temps, et avoir perdu son mari, après deux ou trois ans de ménage.

Quoi qu'il en soit, aussi loin que je puisse me rappeler, c'était une femme de quarante à quarante-cinq ans, qui n'avait jamais été belle et qui, en vieillissant, était devenue repoussante.

Je la vois encore, avec ses petits yeux ronds et verts, bordés de rouge, semblables à ceux d'un oiseau de proie; son nez bourgeonné et toujours enflammé par l'abus des boissons alcooliques, ainsi que par l'usage excessif du tabac à priser; ses grosses lèvres, son menton large, ses pommettes saillantes, son front plat, entouré, vers le haut, de cheveux gris, semblables à des crins; son teint couperosé, son expression vulgaire.

J'entends sa voix cassée, habituée aux mots ignobles; son rire, qui me faisait mal et me soulevait le cœur, même à l'époque où les enfants, sans idées, n'ont que des sensations.

Nous habitions, à l'extrémité de la rue des Moulins, non loin de la Saline, une petite maison, vieille et d'aspect dégradé, entourée d'un jardin, maison qui aurait pu, cependant, être assez commode et même agréable, sans la saleté qui la déparait et la faisait répugnante.

Je ne sais à quoi cela tient, — ajouta Inés interrompant son récit, en forme de parenthèse, — mais j'ai toujours eu la passion de la propreté, le goût de l'ordre et du luxe, dans une certaine mesure, poussés à l'extrême.

Dès le plus bas âge, je ne pouvais me voir les mains sales ou le visage barbouillé, comme l'ont la plupart des enfants, comme l'avaient les compagnons que je fréquentais, sans éprouver une véritable horreur qui allait jusqu'aux larmes.

J'étais « dégoûtée », comme on dit vulgairement; et ce fut là, peut-être, la première souffrance de mes jeunes années.

Cette délicatesse irritait et choquait Mme Moulinet au suprême degré.

Elle la prenait, sans doute, pour une satire de ses propres habitudes.

Toujours est-il qu'elle me la reprochait dans les termes les plus violents et les plus grossiers, s'écriant à la journée :

— Voyez-vous cette fille de... *pas grand'chose* qui se donne des airs de princesse ! Si ça ne fait pas pitié !

Elle employait d'autres mots... plus nets et plus expressifs, — balbutia la jeune fille en rougissant jusqu'à la racine des cheveux, — et ces mots infâmes, que je voudrais ne pas savoir, sont ceux qui frappèrent peut-être les premiers mes oreilles, qui s'y gravèrent le plus longtemps, qui me firent connaître, tout d'abord, que j'avais une mère quelque part... dont j'étais séparée.

— Infamie ! — murmura Maurice en serrant les poings.

— J'étais battue pour m'être lavée ou nettoyée, — poursuivit Inès, — comme d'autres enfants le sont pour s'être salis.

Du reste, battue, je l'étais toujours, tous les jours, pour tout, pour rien, sans rime ni raison, pour le plaisir de me battre.

Je m'y étais pour ainsi dire habituée, et je m'y prêtais, sans résistance, pendant mes premières années, comme à une chose naturelle, normale, régulière, qui doit être, qui fait partie de l'existence, ainsi que le dormir et le manger.

C'est à peine si je pleurais !

Les enfants qui pleurent espèrent quelque chose de leurs larmes ou protestent par elles.

Moi, je n'espérais rien, et je ne protestais pas.

Je me serais déshabillée moi-même pour me livrer aux coups de la mégère, quand elle était ivre, — ce qui lui arrivait la plupart du temps.

C'est à peine si cela me faisait mal, et alors même que la douleur eût dû m'arracher des cris, je ne sais trop quel sentiment instinctif de haine ou de fierté m'empêchait de montrer ce que j'éprouvais.

Si c'eût été ma vraie mère, si je l'eusse aimée, oui, j'aurais pleuré...

J'aurais essayé de la toucher, comme font tous les enfants en pareil cas ; ou, moins écrasée, moins abaissée, j'aurais eu des idées de révolte et de résistance.

Mais je haïssais cette femme, — bien que je n'eusse point connu d'autre être s'occupant de moi, depuis que j'avais conscience de moi-même ; — et je ne crois pas que cette haine ait eu de commencement, tant je la retrouve vivace, jusque dans mes plus lointains et mes plus confus souvenirs.

La misérable, je l'ai déjà dit, à sa passion pour le vin et toutes les liqueurs fortes, joignait des vices plus honteux.

Elle avait des amants.

Je ne l'ai compris que plus tard ; je n'ai su que plus tard m'expliquer les scènes auxquelles j'assistais.

Oui, vieille et laide, comme elle était, répugnante et repoussante à tous égards, elle trouvait des hommes, jeunes presque toujours, souvent d'aspect relativement élégant.

J'ai su depuis pourquoi.

Elle avait de l'argent... de l'argent qu'on lui donnait pour m'élever...

Cela lui échappa une fois, dans son ivresse, — quoiqu'elle fût très discrète, même à ses plus mauvais moments, sur tout ce qui me concernait.

Avec cet argent, elle n'achetait que de la boisson... et plus elle vieillissait et enlaidissait, plus ceux dont elle s'entourait étaient jeunes...

Mais je n'ai pas besoin d'insister sur ces détails honteux, et qui me soulèvent le cœur.

Qu'il vous suffise de savoir que c'est là-dedans que j'ai été élevée jusqu'à l'âge de quinze ans, et que ces ignominies furent le milieu où je poussai, où je devins, enfin, jeune fille.

Je n'y reviendrai plus.

X

SANS MÈRE

— Telle fut donc, — poursuivit Inès, — ma première, mon unique éducation.

Quant à l'instruction, je n'en reçus pas.

On ne m'envoyait point à l'école ; — à douze ans, je ne savais ni lire ni écrire.

On ne m'apprenait non plus aucun métier, et c'est là une des causes de la misère horrible dans laquelle je tombai, quand je fus venue à Paris ; — misère qui tua mon enfant et qui faillit causer ma propre mort.

Malgré la meilleure volonté, quels que fussent mon courage et mon désir de travailler... je ne savais pas, ou je savais si peu, j'étais si malhabile ouvrière, que je ne pouvais parvenir à gagner même le petit morceau de pain quotidien, dont j'avais besoin pour ne pas mourir de faim.

Ma vie se passait à être le souffre-douleur et la domestique de cette horrible créature.

Elle m'imposait tous les travaux grossiers de la maison, bien souvent au-dessus de mes forces, — et si je sais coudre, c'est parce qu'elle avait besoin que je lui raccommodasse les robes qu'elle déchirait, lorqu'elle était ivre.

Je lavais aussi le linge.

Jamais une distraction. — Jamais un plaisir. — Jamais un joujou, — même le plus vulgaire et le moins coûteux.

Le dimanche, je restais seule à la maison, enfermée, quand il

faisait beau et qu'elle sortait avec quelqu'un de ses amants, pour des parties au dehors.

Elle emportait la clef, et, qu'il fit froid ou chaud, je passais là, dans la solitude, sans feu, l'hiver, sans mouvement au grand air, l'été, la journée entière, quelquefois la nuit.

Il lui arriva même de m'oublier, et de rester jusqu'à deux ou trois jours sans rentrer.

C'était abominable ! — Je n'avais pas toujours à manger en pareil cas.

J'avais peur, la nuit, seule dans cette maison vide qui me paraissait immense.

Une fois qu'il y avait des rats... je m'évanouis de terreur.

Une autre fois, ce fut la faim qui me fit perdre connaissance.

J'aurais pu appeler, crier...

Peut-être quelque voisine eût-elle eu la charité de venir à mon secours, de faire ouvrir la porte, de me passer des aliments ou de me prendre chez elle pour réchauffer mes membres glacés...

Je ne le fis jamais !

Etait-ce timidité ?

Etait-ce orgueil ?

Etait-ce simple résignation stupide de l'animal maltraité, qui n'a aucune idée de résistance ou de défense, et qui se laisse torturer par un maître lâche et féroce, sans concevoir qu'il puisse s'échapper, ou du moins le tenter ?

C'était un peu de tout cela.

C'était surtout ceci :

Madame Moulinet était connue dans ce petit pays, ou tout le monde se connaît.

Elle y était connue, par conséquent méprisée, honnie, chassée de la société de tous les honnêtes gens, même les plus misérables. La réprobation et le dégoût qu'elle inspirait se reportaient sur tout ce qui l'entourait.

J'en étais victime moi-même, pauvre innocente, bien irresponsable, pourtant, de la situation infâme qui m'était faite.

On savait aussi que je n'étais point sa fille, et, comme jamais

une honnête femme, une mère, n'eût pu avoir l'idée de lui confier son enfant, on avait cherché à savoir qui j'étais, d'où je venais, et, sans connaître la vérité exactement, on disait que je n'avais point de parents... réguliers...

J'étais trop jeune alors pour comprendre cela.

Mais, dans les petits pays, il n'y a rien qu'on fasse sentir si durement à un être en bas âge que l'irrégularité de sa naissance ; il n'y a rien qui éloigne davantage de lui, qui lui ferme davantage tout intérêt à son endroit.

Si jeune que je fusse, j'avais bien senti cette réprobation, cette espèce d'ostracisme qui pesait sur moi.

Les enfants du quartier me fuyaient ou m'insultaient.

Quand les mères, par hasard, les surprenaient à jouer avec moi, elles les grondaient ou leur donnaient le fouet, suivant leur tempérament.

J'étais comme une sorte de pestiférée.

Telle était la cause principale de mon silence et de ma résignation.

Il ne me venait même pas à l'idée que je pusse demander aide, protection ou secours, à qui que ce fût.

Cependant, en grandissant, mon esprit se développait.

Je l'avais fort éveillé.

Toujours renfermée en moi-même, je réfléchissais, je comparais... je finissais par juger ma situation.

Puis comme on ne se gênait pour rien devant moi, comme on y disait, comme on y faisait tout, de même que si je n'eusse pas existé, j'apprenais la vie : — une vie abominable, ignoble, — de bonne heure.

Je ne tardai donc pas à m'apercevoir que j'étais plus malheureuse que les autres enfants, et qu'il me manquait quelque chose qu'ils possédaient.

On m'appelait toujours Inès.

Or, j'avais remarqué que les autres avaient deux noms, et je savais aussi que je ne m'appelais pas Inès Moulinet.

Je le savais, parce qu'une fois l'épicière, dont la boutique était en face de notre demeure, et chez laquelle madame Mou-

linet m'envoyait souvent lui acheter la goutte, m'avait demandé, un jour, devant un tas de commères réunies là, comment je m'appelais.

— Inès, — avais-je répondu.

— Ce n'est pas un nom chrétien, — s'était écriée l'une d'elles en ricanant. — C'est un nom de saltimbanque.

— Inès qui ? — avait repris l'épicière, en clignant de l'œil, pour avertir l'auditoire de bien écouter ma réponse.

— Inès... Moulinet, — répliquai-je, ne sachant que dire et ne voulant pas paraître avoir moins de noms que les autres.

On éclata de rire autour de moi.

Je devins toute rouge et j'eus envie de pleurer.

— Qu'est-ce que je vous disais ? — reprit triomphalement l'épicière. — La mère Moulinet n'a jamais eu d'enfant !... C'est quelque enfant trouvée... quelque petite bâtarde... Elle n'a pas de nom !

Cette scène était restée gravée dans mon esprit, et ce problème de savoir si je n'avais pas un nom de famille me préoccupait, sans que je comprisse au juste ce que c'était qu'un nom de famille.

Cela me préoccupait tellement qu'un beau jour, surmontant ma timidité et mes terreurs, voyant madame Moulinet de bonne humeur et disposée à parler, après avoir bu plus que de coutume, je me hasardai à lui dire :

— Est-ce vrai que je n'ai pas de nom ?

Elle me regarda avec étonnement, puis se mit à rire aussi, en s'écriant :

— Est-elle bête, cette petite brute ! — Tu sais bien que tu t'appelles Inès !

— Inès qui ? — fis-je encore, enhardie par ce commencement de réponse et répétant textuellement la question qui m'avait été posée.

Elle devint plus sérieuse, mais l'ivresse la travaillait outre mesure, sans doute, et lui donnait envie de parler, car elle ajouta :

— Pourquoi demandes-tu ça ?



La rosée mouillait mes pieds.... mais je n'y faisais pas attention.

— Parce qu'on dit que je n'ai pas de nom.

Elle se remit à rire aux larmes, brusquement, comme font les ivrognes qui passent sans transition d'une impression à une autre.

— Ah ! pas de nom ! — répétait-elle. — Tu n'en as que trop... autant que de pères.

— Tu t'appelles Inès *Aubin*... et puis encore Inès Da...

Elle s'arrêta tout à coup, devint pâle, puis furieuse.

Alors, se jetant sur moi avec rage :

— Ah ! petite coquine, tu veux me tirer les vers du nez, tu veux me faire jaser... tu veux me faire perdre mon pain... J'ai juré que tu ne saurais jamais rien... ou alors, bernique... on me coupera les vivres .. Attends, attends un peu... Je vas t'apprendre à te taire...

Et elle me battit comme plâtre.

Bien qu'elle fût brutale et méchante à l'ordinaire, qu'elle eût plaisir à me voir souffrir, elle n'y avait jamais mis un pareil acharnement.

— En as-tu assez ? — hurlait-elle.

— Oui ! oui ! — balbutiai-je effrayée, domptée par la douleur.

— Non ! Voilà qui t'apprendra à faire la questionneuse.

Quand elle s'arrêta, j'étais à moitié assommée et presque sans connaissance.

Elle me mit le poing sous le nez, en ajoutant :

— Si jamais tu répètes ce nom, si tu te rappelles seulement, je te tuerai !

Je l'aurais peut-être oublié... Mais cette horrible correction et ces menaces affreuses, comme l'épouvantable colère de la mégère, le gravèrent dans mon esprit.

C'est ainsi que j'appris ce nom d'Aubin, que je sus que je m'appelais, sans doute, Inès Aubin.

Cela me fit réfléchir davantage, sans m'éclairer, ni résoudre le problème qui me préoccupait.

Pourquoi disait-elle que j'avais plusieurs noms : « autant que de pères » ?

Cela n'avait pas de sens pour moi.

Aussi, je finis par ne plus penser à cette partie de sa réponse, — qui ne me revint que plus tard à l'esprit, — et par me cramponner uniquement à cette idée :

« Aubin ! je m'appelle Inès Aubin. »

Quand je répétais ce mot, afin de bien le graver dans ma mémoire, j'éprouvais, néanmoins, une sorte de fierté enfantine.

Moi aussi, j'avais donc un nom de famille, comme tout le monde !

Bien qu'il me fût interdit de le dire à personne, cela me faisait plaisir, cela me relevait à mes propres yeux.

On m'avait trop fait sentir que le contraire était une honte et un motif de mépris, pour que je ne regardasse pas comme une sorte de triomphe cette certitude que j'avais payée si cher.

Quant à une indiscrétion de ma part, Mme Moulinet pouvait être rassurée.

Je croyais, en effet, qu'elle me tuerait, si jamais les deux syllabes, Aubin, sortaient de mes lèvres, et elle m'avait trop cruellement battue pour les avoir seulement entendues.

Je n'avais nulle envie de recommencer...

Aussi, je ne l'ai jamais dit ce nom, à personne, en aucune circonstance de ma vie.. enfant, par peur... jeune fille, pour d'autres raisons... ne sachant à qui je le devais, et ne voulant pas le compromettre dans la triste situation où je me trouvais.

Tu es le premier, le seul, mon père, à qui je l'ai confié, il y a trois jours.

Elle tendit ses mains à Maurice.

— J'avais douze ans, — poursuivit-elle, — lorsque la scène que je viens de raconter se produisit, — et, pendant près d'une semaine, je gardai le lit, avec la fièvre, par suite des coups que j'avais reçus.

XI

LA JEUNE FILLE

— Je viens de dire que j'avais alors douze a s.

Ce fut, chez moi, une époque de transformation morale.

Pour la première fois, à la suite de cette correction cruelle, j'éprouvai une sorte de sentiment de révolte.

Etait-ce bien de la révolte?

Je ne le crois pas... mais c'en était le commencement.

En tout cas, l'idée me vint d'échapper aux mauvais traitements dont j'étais l'objet, et de chercher une autre existence moins misérable et moins torturée.

Je n'allais pas jusqu'à rêver des caresses ou des tendresses... que je n'avais jamais connues...

Je ne me rappelle pas, pendant toute mon enfance, avoir reçu un seul baiser, ni senti une main s'approcher de moi autrement que pour me frapper.

Non, je ne rêvais ni caresses ni tendresses.

Je voulais seulement n'être plus battue...

J'avais bien vu, il est vrai, quelquefois, dans la rue, une mère tenir son enfant dans ses bras, lui embrasser les joues et les lèvres...

Mais cela ne me faisait pas même envie, à proprement parler, et il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'on pût m'en faire autant.

Cela était trop loin de moi pour que j'y songeasse même.

On ne désire que les choses qu'on a l'espoir de posséder un jour, ou, du moins, qui ne sont pas absolument en dehors de notre portée.

Si les petits enfants, dit-on, demandent la lune à leur nourrice, c'est qu'ils croient qu'elle est là, près d'eux, et qu'ils n'ont point idée de la distance.

Pendant plusieurs mois, ce désir de ne plus être battue, de ne plus être enfermée seule pendant de longues journées et quelquefois des nuits entières, d'avoir de l'espace et de la liberté devant moi, de ne plus trembler sans cesse, de ne plus voir cette femme qui faisait de moi une sorte de chien maltraité, grandit dans mon cerveau.

Bientôt, elle s'en empara, et je ne pensai plus à autre chose.

Mais comment faire?

Fuir, quitter la maison, m'en aller droit devant moi, le plus loin possible : — Voilà le plan que je conçus.

Où irais-je?

Je n'en savais rien.

C'est à peine si j'y pensais.

— A coup sûr, je n'irais demander asile à personne.

Je savais que partout on me chasserait, et je regardais le monde comme peuplé d'ennemis qui ne me voulaient que du mal.

D'ailleurs, j'avais trop de fierté, ou, si l'on veut, trop d'orgueil pour cela.

J'ai toujours été ainsi faite. Même tout enfant, j'aimais mieux être battue que de m'exposer à un affront, à une humiliation, et je retenais mes cris, sous les coups, pour que les voisins n'entendissent pas que je souffrais...

— Plus tard, — ajouta Inès d'une voix tremblante et la pâleur au front, — j'ai prié, supplié, je me suis humiliée, agenouillée... et l'on m'a repoussée...

Mais c'est que... j'aimais... c'est que j'étais mère !

Elle resta un instant silencieuse.

— Où en étais-je ? — fit-elle avec effort. — Ah ! je me rappelle : au moment où je résolus de fuir.

C'était pendant l'hiver que cette idée m'était venue.

L'hiver est froid, il est long, en Lorraine.

La neige couvrait le sol et les bois environnants.

Dieuze est entouré par de grands bois, qui vont presque jusqu'aux portes de Nancy, situé à une dizaine de lieues, et qui font à la petite ville comme une couronne de verdure.

Bien que je sortisse peu, comme les bois sont là, de tous côtés, je le savais... je les avais vus.

J'avais aussi entendu parler d'enfants perdus et qu'on y avait cherchés longtemps sans les retrouver.

— Je m'y cacherai, — pensais-je, et on ne pourra pas me reprendre.

Seulement j'avais grand peur des loups, qui les parcourent pendant les fortes gelées, lorsqu'ils ont faim ; et si ignorante que je fusse, je sentais que si je m'échappais au cœur de l'hiver, j'y mourrais de faim et de froid.

Je résolus donc d'attendre le beau temps, le soleil la chaleur, la pousse des feuilles.

Je me disais qu'alors je trouverais des fruits pour me nourrir et de l'eau pour boire dans les ruisseaux qui courent, avec un joli bruit, sur les cailloux blancs.

J'avais, une fois, mangé des mûres, qui m'avaient paru si bonnes ! — puis des prunelles, ou prunes sauvages, un peu amères, un peu acides, il est vrai, mais qui m'avaient plu, néanmoins, par leur saveur fraîche et nouvelle pour moi.

Enfin, le mois d'avril vint.

Le printemps éclata.

De tous côtés, l'air se chargeait de bonnes senteurs ; le ciel riant semblait m'inviter à mettre mon projet à exécution.

Je respirais avec ivresse, cette atmosphère tiède et parfumée, et j'écoutais le chant des oiseaux.

« Ils m'appellent ! » — me disais-je.

« Oui, je vais aller vous rejoindre ! répondais-je. — Je serai libre comme vous ! »

« Pendant huit jours, je cachai une partie du pain qu'on me donnait.

Je le mettais dans un petit sac de toile que j'avais cousu sans qu'on s'en aperçût.

J'y avais serré aussi un peigne et un morceau de savon que j'avais volé à la cuisine, pendant que j'y étais seule.

Vous savez que j'avais la plus grande préoccupation des soins de ma personne.

Je crois même que c'était déjà un peu de coquetterie.

En tous cas, j'ai toujours eu des goûts de raffinement, un amour du brillant et une finesse de sensation... que je m'explique, à présent que je sais quel sang coule dans mes veines.

Un beau matin, enfin, qu'il faisait un temps magnifique, je partis.

Cela m'était d'autant plus facile que je me levais toujours la première à la maison.

Madame Moulinet aimait à faire la grasse matinée, surtout quand elle avait bu la veille.

Or, c'était un lundi.

Elle s'était enivrée pendant toute la journée du dimanche... et je savais que j'avais plusieurs heures à ma disposition, avant qu'on ne constatât ma disparition.

Je savais aussi que cette femme, malade des suites de sa débauche, s'en prendrait à moi et que je serais battue toute la journée, si je restais là.

Je pris mon petit sac, plein de vieilles croûtes de pain, où se trouvaient aussi, entourés soigneusement de papier épais, mon peigne et mon morceau de savon.

Je me glissai sans bruit hors de la maison, et je me trouvai dans la rue, puis, bientôt en pleine campagne.

Alors j'aperçus la lisière d'un bois.

Je m'y dirigeai rapidement.

On eût dit que j'avais des ailes.

Jamais je n'avais marché si légèrement. L'air pur et frais remplissait mes poumons.

Je l'aspirais avec volupé.

Il était encore de très bonne heure... C'est à peine si le soleil se levait.

La rosée mouillait mes pieds... mais je n'y faisais pas attention.

Un grand calme, un grand silence, m'entouraient, interrompus seulement par le gazouillement de quelque oiseau matinal comme moi, fuyant comme moi l'approche des hommes, ivre comme moi de grand air, d'espace et de liberté.

Le bois où j'allais entrer jetait de larges ombres sur la plaine que je traversais.

Le soleil empourprait de légers nuages, à l'horizon, et jetait sa lumière rose sur la cime des arbres.

C'est à peine, si, au loin, se détachait crûment la silhouette sombre de quelque paysan courbé vers la terre.

Des chiens aboyaient à grande distance.

Des coqs jetaient dans l'air leur note aigüe et perçante, se répondant, semblant se provoquer ; quelques petits insectes couraient sur les touffes d'herbe.

J'entrai ou plutôt je me précipitai dans le bois.

J'étais comme ivre.

Je me rappelle encore qu'un cercle me serrait les tempes et que ma vue devenait un peu trouble.

Cela grise, le matin, la campagne, quand on n'est pas habitué à en respirer les puissantes émanations.

Moi, je n'avais presque jamais quitté la maison, et surtout la cuisine, où je passais les trois quarts de la journée.

Je marchais précipitamment comme si on m'avait poursuivie, et le cœur me battait bien fort.

Quand je me trouvai sous le couvert du bois, je me retournai pour la première fois.

Je ne vis plus les maisons de la ville...

Les arbres m'entouraient de tous les côtés.

J'étais seule ! absolument seule.

Il me sembla que le monde avait disparu, que je ne le reverrais plus jamais... ce monde dont je ne connaissais que les aspects durs ou infâmes ; où je sentais que pas un cœur ne battait pour moi ; où je sentais que nul ne m'eût tendu une main secourable, ou seulement sympathique.

Je tombai à genoux.

Des larmes jaillirent de mes yeux, et je pleurai longuement, lentement, — ne sachant ce que j'éprouvais au juste ; mais plutôt heureuse, quoique vaguement effrayée.

Un rouge-gorge vint se placer sur un arbre auprès de moi.

Il sautillait de branche en branche, me regardant de ses petits yeux noirs et brillants.

Il me sembla qu'il s'intéressait à moi, qu'il m'offrait son amitié, qu'il me comprenait.

Je me levai ; il s'éloigna un peu, sans cesser d'être en vue, et jeta ses notes claires à travers le silence.

« — Oui, oui, — lui dis-je. — Je vais avec toi ! — Moi aussi, je suis un petit oiseau. »

~~~~~~
~~~~~~



La naissance d'Inès au milieu de ce drame sombre

XII

OU LA DESTINÉE SE DÉCIDE

Je continuai de m'avancer sous bois.

J'avais aperçu une grande route qui le traversait. — Je m'en

éloignai hâtivement, gagnant le couvert, m'enfonçant à travers le taillis, recherchant les endroits les plus sauvages, les plus écartés du passage probable des hommes.

Je marchai ainsi assez longtemps.

La fatigue commençait à me gagner.

Tout à coup, je me trouvai dans une petite clairière, entourée et comme fermée par des grands arbres bien touffus.

En face de moi, se dressait une sorte de petite colline, semée de quelques bouleaux au tronc blanc.

L'herbe était épaisse et extrêmement verte.

Un ruisseau coulait à travers.

Le soleil était déja haut, et ses bons rayons me réchauffaient.

Je m'arrêtai, l'oreille tendue, regardant autour de moi, comme un animal sauvage.

Aucun bruit, aucune apparence d'être vivant !

Point de sentier battu aboutissant à la prairie.

Je poussai un grand soupir, et me laissai tomber, lasse et heureuse à la fois, sur le tapis d'herbe, auprès du ruisseau, à l'ombre d'un orme, dont les rameaux touffus s'étendaient au-dessus de ma tête.

J'éprouvais une sorte de joie aiguë, j'étais dans une éspèce de délire.

Ce grand silence de la forêt, ce murmure de l'eau qui courait à mes pieds, cet éblouissement de lumière printanière, ces bonnes odeurs de feuilles vertes, — tout cela m'enivrait et me faisait du bien.

Je n'entendais... je n'entendrais plus jamais... du moins je le croyais, dans ma candeur enfantine, — cette voix, cassée par la boisson, de madame Moulinet, qui ne résonnait à mes oreilles que pour m'injurier, me menacer, me crier :

— Attends... Je vais à toi !

Ou :

— Viens ici, que je te règle ton compte !

C'était son expression, lorsqu'elle m'appelait pour me battre.

Et j'y allais, pâle, silencieuse, tremblante, résignée comme le

chien, sachant bien qu'il était inutile de fuir, puisque je n'avais de refuge à espérer nulle part, de protection à implorer de personne.

Je ne la voyais plus... je ne la verrais plus jamais, avec sa figure bestiale, ses yeux injectés, ses pommettes couperosées, son nez barbouillé de tabac, ses grosses mains rouges, osseuses, courtes, larges, dures comme du bois, dont tout mon corps avait si souvent reçu les empreintes cuisantes.

Mes idées, à cet instant, n'allaient pas plus loin.

Petit à petit, cette somnolence qu'on gagne au grand air des bois, s'empara de moi... et je m'endormis.

Quand je me réveillai, le soleil s'inclinait sur l'horizon, — et j'avais grand'faim.

J'ouvris mon sac... j'en tirai un morceau de pain... mais il était bien dur...

Je choisis le plus tendre, celui de la veille, sans réfléchir que le lendemain ceux qui avaient déjà plusieurs jours, seraient encore plus durs.

J'y mordis à belles dents et je le croquai d'un excellent appétit.

J'avais soif.

Je me penchai sur le ruisseau, et je dus boire, en puisant l'eau dans le creux de ma main.

L'eau était fraîche et bonne.

Ce fut pourtant ma première déception, et je regrettai de n'avoir pas apporté un verre.

Cela me déplaisait de boire dans ma main et de me mouiller ainsi tout le visage.

Je m'essuyai avec mon mouchoir, et je l'étendis au soleil pour le sécher.

Tout alla bien, néanmoins, jusqu'aux approches de la nuit.

Mais alors cette grande mélancolie du jour qui finit, de la lumière qui s'éteint, dans les bois; cette solitude solennelle; ces ombres qui s'allongeaient sur le sol et déformaient les objets, leur donnant des aspects fantastiques; ce silence qui semblait s'augmenter avec l'obscurité, — tout cela m'attrista d'abord, puis me fit peur.

Les oiseaux de jour s'étaient tus.

D'autres jetaient des notes isolées, lugubres, qui ressemblaient à des appels mystérieux et menaçants.

Des arbres craquaient ; — des feuilles ou des branches tombaient ; — le vent qui s'était levé, vers le soir, passait avec un triste gémissement au-dessus de ma tête, après être sorti des profondeurs sonores et colossales de la forêt inconnue.

Un animal, que je ne vis pas, me frôla, en bondissant.

Il me sembla que des yeux ronds me regardaient...

Le souvenir des loups revint à mon imagination surexcitée...

Je grelottais de froid et de terreur. Mes dents claquaient.

Je n'osais me bouger, regarder ni à droite ni à gauche, ni derrière moi surtout!

Je fixais obstinément un trou au milieu de l'obscurité, en face de moi... d'où je m'attendais à voir sortir d'horribles apparitions.

Cela me donnait le vertige.

Ma tête s'égarait.

Je regrettai la maison, madame Moulinet, ses coups et ses injures.

Brusquement, je cachai ma tête dans ma robe, bouchant mes yeux de mes deux poings fermés, pour ne point voir l'obscurité.

Et je restai ainsi, je ne sais combien de temps.

Tout à coup, je sentis la présence d'un être vivant près de moi.

Je poussai un cri affreux, je me redressai, car je m'étais pelotonnée sur mes talons, j'ouvris les yeux.

J'aperçus une forme indistincte qui fuyait, et qui me parut gigantesque.

C'etait sans doute quelque chevreuil.

Je m'élançai devant moi, courant comme une folle; je me heurtai contre un obstacle, un tronc d'arbre, dont les branches me firent l'effet de bras tendus pour me saisir.

Je poussai encore un cri et je m'évanouis.

La fraîcheur qui précède le lever du soleil, me tira de mon évanouissement.

Il faisait nuit encore, mais elle était moins épaisse.

Le jour qui allait venir jetait ses blancheurs sur toute une partie du ciel.

Le froid m'avait calmée... j'étais, du reste, encore tout engourdie.

Je restai sur place, immobile, hébétée, ayant peur, mais sans violence.

Enfin le jour parut, et mes frayeurs de la nuit disparurent comme par enchantement.

Par exemple, j'étais brisée, courbaturée, toute grelottante, presque incapable de me mouvoir.

J'eus cependant la force, malgré les douleurs que je ressentais dans tous les membres, de me traîner à un endroit où le soleil dardait ses rayons.

Cela me réchauffa petit à petit.

Alors je sentis la faim.

J'avais perdu mon sac...

Mon sac qui contenait ma provision de croûtes de pain dur ! — Mon unique ressource contre la famine, car ce n'était point encore la saison des fruits, même sauvages, et j'avais constaté que les *mûres* manqueraient à mon menu quotidien.

J'essayai de le chercher... je ne le retrouvai pas.

J'avais bien soif aussi.

Le ruisseau n'était pas loin. — Je m'en approchai et bus.

Cela me soulagea.

Mais j'étais dégoûtée de cette liberté des bois que j'avais rêvée, et l'idée de passer une seconde nuit dans de semblables conditions me paraissait insupportable.

Il me semblait que j'en serais morte.

Longtemps, j'hésitai ; longtemps je luttai contre moi-même.

Retourner chez madame Moulinet pour y être battue, pour y recommencer cette existence dont la nausée m'avait fait fuir... C'était horrible !...

Et pourtant, demeurer là, avec la faim, avec la peur... sans abri pendant la nuit !...

Non, c'était impossible.

Je restai ainsi indécise, désespérée, affamée, en proie à une véritable agonie morale et physique, jusqu'au moment où je m'aperçus que le soleil s'inclinait de nouveau sur l'horizon, comme la veille.

Alors, la peur l'emporta sur tout!

Je me levai, je retrouvai des forces.

Je voulus reprendre le chemin que j'avais suivi, revenir à la ville.

Mais je ne connaissais pas ce chemin...

Je n'y avais fait nulle attention...

Je m'égarai...

Je ne savais où j'étais.

Le bois me paraissait immense.

Des arbres, puis des arbres, encore des arbres, toujours des arbres!

De temps en temps, un sentier.

Mais où allait-il?

Je le suivais quelque temps; puis, me figurant qu'il m'enfonçait davantage à travers la forêt, je revenais sur mes pas, et la même sensation m'arrêtait, me faisait changer de direction.

Enfin, je me trouvai sur la lisière d'une grande route.

Elle devait mener quelque part.

Mais de quel côté tourner?

Aussi loin que s'étendait mon regard, la route s'étendait aussi, monotone et solitaire, et encore bien au-delà de mon regard, à en juger par le silence et l'aspect sauvage du pays.

J'étais à bout de forces.

Mes jambes refusaient de me porter.

Je me laissai tomber, assise sur la terre, et je poussai de grands cris.

La nuit venait pourtant, à pas rapides, ramenant ma fièvre, mon désespoir, avec son cortège de sons inconnus, de menaces stupéfiantes, de formes fantastiques.

Tout à coup un bruit frappa mon oreille... Une légère lueur vint à mes yeux.

C'était une voiture qui s'avançait au trop de deux chevaux.

— Au secours! au secours! — hurlai-je.

Et, retrouvant des jambes, je m'élançai au milieu de la route, à la tête des chevaux qui se cabrèrent et se jetèrent de côté.

— Qu'est-ce donc? — s'écria une voix de femme.

La voiture s'arrêta.

Le cocher descendit et me ramassa, car j'étais tombée par terre.

Au même instant, une tête était apparue à la portière de la voiture.

— Qu'est-ce donc? — répéta la même voix de femme.

— C'est une petite fille qui a manqué d'être écrasée par les chevaux qui l'ont renversée, — répondit le cocher.

— Une petite fille! — s'écria la dame.

Elle ouvrit la portière et descendit sur la route.

— Qui êtes-vous, mon enfant? — me demanda-t-elle. — Et comment êtes-vous là, à pareille heure, toute seule?

— Je suis perdue! — balbutiai-je. — J'ai peur! Emmenez-moi!

— Pauvre enfant! — dit encore la dame. — D'où venez-vous? — Où sont vos parents?

— A Dieuze! — répliquai-je.

— C'est de ce côté que je vais! — fit-elle. — Mais je demeure assez loin encore de la ville.

— Jean, ajouta-t-elle, à son cocher, — mettez-là dans la voiture. — En arrivant, après m'avoir déposée chez moi, vous la reconduirez chez elle. — Je vais l'interroger pendant la route.

On me mit dans la voiture.

Elle était douce et tiède.

J'eus un éclair de joie.

La dame se plaça à mes côtés le cocher fit claquer son fouet, les chevaux repartirent.

Je sentis que la dame inconnue me pressait les mains.

— Dieu! comme elle a froid! — dit celle qui venait de me recueillir. — Voyons, comment vous appelez-vous? — Comment s'appellent vos parents? — Où demeurent-ils, au juste? — Comment étiez-vous toute seule, en plein bois, si loin de la ville, à pareille heure?

XIII

LA PROTECTRICE

Je lui répondis que je m'appellais Inès, que je demeurais chez madame Moulinet, qui m'avait élevée, et qui habitait rue des Moulins, à Dieuze, non loin de la saline.

Cette femme qui m'interrogeait, et dont je voyais fort mal les traits, n'était plus de la première jeunesse, mais elle était richement mise, couverte d'étoffes douces dont le contact m'inspirait du respect et me causait du plaisir.

Elle avait aussi une voix charmante, qui résonnait à mon oreille comme une musique délicieuse.

Son haleine et ses cheveux sentaient bon, quand elle se penchait vers moi.

Elle portait, à la mode de l'époque, des manches ouvertes et un peu courtes, d'où je voyais sortir ses poignets ronds et ses avant-bras d'une blancheur laiteuse.

La soirée était belle, et il faisait chaud dans la voiture.

Elle avait quitté ses gants, et je sentais ses mains, douces comme du satin, quand elle me touchait ou me tâtait.

C'était une impression nouvelle pour moi, — qui me ravissait.

Je ne connaissais point le monde riche, comme il faut, bien élevé.

Quelle différence avec madame Moulinet !

Quelle différence avec les pauvres femmes du peuple dont j'avais subi seulement le contact jusqu'alors ; — ces pauvres femmes aux mains rugueuses, aux poignets rouges, à la voix criarde ou brutale, aux façons rudes.

Cette dame ne sentait pas la boisson comme madame Mouli-



Voyez-vous, cette fille de pas grand'chose, qui se donne des airs de princesse

net, et son moindre attouchement m'attendrissait à la façon d'une caresse.

— Oh ! pourquoi ne suis-je pas chez-elle ? — pensai-je. — Pourquoi n'est-ce pas elle qui m'a élevée ? — J'aurais été si heureuse !

Puis, elle me parlait avec bonté; elle semblait s'intéresser à moi

Elle avait pris, dans un coin de sa voiture, que j'ai su depuis être une calèche, un pardessus souple et chaud, ouaté, garni de satin qu'elle avait posé sur moi pour me réchauffer...

Tout cela m'amollit, me détentit.

Tout mon cœur alla vers elle.

Ma timidité, ma fierté sauvage d'être souffrant, écrasé, qui se resserre sur lui-même et se durcit au contact des âpretés de la vie, — disparurent.

Des larmes coulèrent de mes yeux. J'eus un mouvement d'expansion : — le premier de mon existence, — et poussée par ses questions, encouragée par sa sympathie, je lui racontai la vérité, — c'est-à-dire ce que j'en savais.

Je lui dis que j'étais battue par madame Moulinet, et plus malheureuse que les pierres, chez elle.

Je lui dis comment j'y vivais, et comment elle vivait, buvant à la journée et me maltraitant, quand elle avait bu.

Je lui dis que je m'étais enfuie, lasse de souffrir, avec l'idée de vivre dans les bois, en compagnie des oiseaux, libre et indépendante comme eux.

— Pauvre petite ! — s'écria-t-elle de temps en temps.

Elle me demanda si je savais lire.

Je lui répondis que non, qu'on ne m'avait jamais envoyée à l'école.

Elle me demanda si j'avais appris, du moins, à travailler d'un travail quelconque.

Je lui répondis, ce qui était vrai, que je passais mon existence à servir de domestique à madame Moulinet, et que je cousais un peu parce que c'était moi qui faisais les raccommodages grossiers de la maison.

Souvent aussi on me faisait savonner le linge sale.

Mais je ne repassais point.

Cette conversation, qui fut longue, car elle m'interrompait, me posait mille questions, revenait sur les questions qu'elle m'avait déjà posées, ne se termina qu'au moment où nous arrivâmes chez elle.

Elle m'avait dit son nom.

Elle s'appelait madame Lemeunier.

Veuve avec deux enfants, un grand garçon qui terminait ses études au lycée de Nancy et une petite fille plus jeune que moi de deux ans, elle habitait, l'été, une belle propriété aux portes de Dieuze, — c'est-à-dire environ à un kilomètre de la ville.

Elle était riche.

Je sus tout cela un peu plus tard.

La voiture s'arrêta devant une grille qui s'ouvrit, puis s'engagea dans une allée sablée, et enfin vint se ranger devant un perron.

Des domestiques accoururent.

Mme Lemeunier descendit, et je descendis avec elle.

— Ma chère enfant, m'avait-elle dit, — je vais, ce soir, faire prévenir Mme Moulinet, que vous êtes retrouvée, et la prier de passer chez moi, demain. Pour aujourd'hui, je vous garde. Vous êtes fatiguée, vous avez faim, vous avez un peu de fièvre; vous passerez la nuit chez moi.

Je lui baisai avec transport ses mains douces et blanches, bien que j'eusse le cœur gros, à l'idée que, le lendemain, je retournerois dans mon enfer.

J'avais espéré un instant qu'elle me garderait près d'elle.

C'était trop beau, et je ne devais pas avoir tant de bonheur.

Elle me conduisit dans sa chambre, où, malgré la saison, elle fit allumer un feu de bois sec, pour me réchauffer, car c'était vrai que je grelottais.

On m'apporta un bol de bouillon, qui me parut ce que j'avais bu de meilleur au monde.

Sa chambre était si belle, pour moi, qui ne connaissaits rien de beau, que cela me fit l'effet d'un rêve.

Des glaces, des tapis, des tentures partout, et des meubles de formes inconnues, dont j'ignorais l'usage et jusqu'à l'existence, et des étoffes de soie aux reflets chatoyants...

Je serais restée là, toute une nuit, à regarder, à jouir par la vue, par tous les sens à la fois, malgré mon extrême lassitude.

Mais Mme Lemeunier, dès que je fus réchauffée et un peu

réconfortée, me fit emmener par une femme de chambre qui me produisit aussi l'effet d'une grande dame.

On me conduisit dans une petite pièce, toute proprette et toute blanche.

On me déshabilla, on me coucha dans un lit aux draps fins, et je m'endormis d'un sommeil de plomb.

Lorsque je me réveillai, il faisait grand jour; un soleil éblouissant entrait par la fenêtre entr'ouverte.

Une atmosphère de richesse et de bonheur m'entourait, entrait dans mes poumons, comme, deux jours auparavant, l'air des bois sauvages.

Mais cela me parut plus doux.

Je ne savais plus bien où j'étais; tout ce qui s'était passé, depuis quarante-huit heures, me faisait l'effet d'un rêve étrange et compliqué.

Mme Lemeunier était auprès de mon lit qui me regardait.

C'est à peine si je la reconnus.

La veille, je l'avais mal vue.

J'étais trop troublée trop émue.

Ce matin-là, je pus enfin la considérer à mon aise.

C'était une femme de quarante ans, fort bien conservée. Elle avait les cheveux et les yeux châtain-clair; les traits délicats, bien qu'elle fût forte et grande, mais ses formes étaient d'une rare élégance.

Elle avait dû être fort belle et elle l'était encore; — assez même, — ce que j'appris plus tard, — pour qu'on la courtisât, et qu'elle n'eût qu'à dire oui, pour trouver un second mari.

Un long peignoir, surchargé de dentelles, la couvrait, et des bagues de prix brillaient à ses doigts potelés.

Quand elle vit que j'étais bien éveillée, elle se pencha vers moi et m'embrassa sur le front en me disant :

— Eh bien, ma petite Inès, comment avez-vous dormi ?

Je lui répondis que je n'avais jamais si bien dormi de ma vie, — ce qui était vrai.

— C'est qu'elle est vraiment jolie ! — murmura-t-elle en m'étudiant.

Je devins rouge de plaisir.

C'était la première fois que l'on me disait cela, qu'un mot de compliment venait jusqu'à moi, qu'on n'avait pas l'air de me regarder comme le dernier des êtres...

Cela me réchauffa le cœur et me rendit toute fière.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous donner, — et une bonne aussi, — s'empressa-t-elle d'ajouter, en apercevant mon air inquiet.

Mme Lemeunier ajouta :

— J'ai vu Mme Moulinet, ce matin. — Car il était midi. — Elle est venue..t Je l'avais fait avertir, hier au soir...

En parlant de Mme Moulinet, j'avais surpris une expression de dégoût sur ses lèvres et une expression de pitié dans ses yeux.

Le dégoût, c'était pour cette créature.

La pitié, c'était pour moi.

Je ne m'y trompai pas.

— J'avais, — reprit-elle, — le désir de vous garder près de moi. — Vous auriez tenu compagnie à ma fille Henriette. — Je vous aurais fait apprendre à lire et à écrire; puis, on vous aurait enseigné un métier.

J'ouvrais de grands yeux, le cœur me battait de toute sa force.

— Cela ne se peut, continua-t-elle ; — Mme Moulinet s'y refuse absolument.

J'eus envie de pleurer, et quelque effort que je fisse pour contenir mon chagrin, afin de ne point affliger cette dame si bonne, la seule bonne créature que j'eusse rencontrée jusqu'alors, deux grosses larmes coulèrent le long de mes joues.

Qu'avait dit Mme Moulinet à Mme Lemennier? — Je ne l'ai jamais su.

Mais le motif pour lequel elle voulait me garder près d'elle était facile à deviner.

Elle tenait à la pension qu'on lui payait pour mon entretien, et qu'elle eût perdue, sans doute, si j'avais quitté sa maison.

Peut-être aussi avait-elle d'autres raisons.

Du moins, je me le dis, depuis que je connais ma naissance.

Mais c'est ainsi que je m'expliquai son refus sur le moment, d'après ce qui lui avait échappé quelquefois dans l'ivresse.

— Consolez-vous, cependant, ma petite Inès, — se hâta-t-elle d'ajouter. — J'ai obtenu deux concessions qui vous feront plaisir.

D'abord vous ne serez plus battue !

On me l'a promis, car j'ai menacé de porter plainte, si l'on vous maltraitait encore.

Cette promesse, qui aurait dû me ravir, me laissa froide, indifférente.

Ah ! que m'importait, du moment que je retournais près de l'horrible mégère !

J'eusse préféré cent fois être battue jusqu'au sang par madame Lemeunier et rester près d'elle, que de recevoir les plus tendres caresses de madame Moulinet.

— Ensuite, poursuivit-elle, — vous viendrez me voir une fois par semaine ; vous passerez tous les dimanches chez moi. Vous ferez connaissance avec Henriette... et je m'occuperai de vous.. dans la mesure du possible.

Cette dernière promesse sécha mes larmes.

Je crus que le paradis s'ouvrait.

On me leva, on m'habilla.

Je descendis à la salle à manger, où je trouvai Henriette, adorable petite fille de dix ans, dont le riche costume me bouleversa.

Je n'osais ni l'approcher, ni la toucher, ni lui parler, tant elle me paraissait belle et délicate.

J'avais peur de la salir, ou de la casser.

Cependant, sur un signe de sa mère, elle vint à moi et m'embrassa joyeusement.

Un quart d'heure après, la connaissance était faite, et nous riions ensemble, comme deux gamines que nous étions.

Je déjeunai près d'elle, avec madame Lemeunier.

Elle avait obtenu un sursis.

Madame Moulinet, qui était partie, ne devait venir me reprendre qu'à quatre heures.

Après le déjeuner, j'allai jouer dans le jardin avec Henriette.

Elle avait dix ans, — ai-je dit, — et elle était charmante, déjà brune de cheveux, comme un petit corbeau, avec des yeux noirs comme du charbon, le nez un peu long, une bouche rouge comme une cerise mûre; — en somme, le type du Midi, qu'elle devait à son père, et à qui elle ressemblait.

Avec cela bavarde, sautillante, gaie, bruyante, de bonne humeur, et pleine brusquement, sans transition, de chatteries inattendues.

Ah! cette journée fut la plus heureuse de mon existence.

Elle reste dans mon esprit comme un lever de soleil par une chaude et lumineuse matinée de juillet.

A quatre heures, tout s'éteignit.

Mme Moulinet vint me chercher.

XIV

TRANSFORMATION

Jamais elle ne m'avait causé une pareille horreur.

A toute celle qu'elle m'inspirait d'instinct, depuis que j'avais le sentiment et la connaissance, s'ajoutait maintenant toute celle que j'avais acquise en quelques heures par la comparaison avec d'autres façons et un autre monde.

J'étais malheureuse, autrefois.

Mais je n'avais pas vu le bonheur... je ne l'avais pas touché du doigt.

Aujourd'hui, après avoir passé une journée en la compagnie

d'Henriette, sous l'œil de sa mère, je me disais que ce paradis existait; que j'aurais pu être Henriette, au lieu d'être Inès; avoir une mère semblable à Mme Lemeunier, au lieu d'être le souffre-douleur et la domestique de Mme Moulinet.

Je m'attendais, d'ailleurs, malgré les assurances de Mme Lemeunier, à être battue comme plâtre, en rentrant à la maison, pour ma tentative de fuite et l'inquiétude et la rage que cette fuite avait dû causer à celle qui veillait sur mon enfance.

Ma surprise fut donc grande, lorsque je constatai que Mme Moulinet avait complètement changé ses façons, dans la mesure, s'entend, où cela lui était possible.

D'abord, elle n'était point ivre quand elle vint me chercher; elle s'était mise avec quelque prétention et affectait de reproduire les manières de la haute société.

Elle fut obséquieuse et plate devant Mme Lemeunier, me saisit dans ses bras et me couvrit de baisers, en me serrant contre sa poitrine protégée par un corset dont le busc me meurtrissait de façon à faire craquer mes os; m'appelant sa chère enfant! sa chère Inès! déclarant que mon départ l'avait rendue folle de douleur; jouant, en un mot, aussi bien qu'elle pouvait la jouer, la comédie de la tendresse et du sentiment.

Elle essaya même de pleurer.

Jamais, je crois, je ne l'avais vue si laide.

Quand elle me lâcha, j'essuyai vivement la trace de ses baisers qui me répugnaient et m'enlevaient la douceur restée des baisers d'Henriette et de sa mère.

Enfin elle m'emmena.

Je ne comprenais rien.

Mais j'étais payée pour être défiante, et je me disais :

« Elle se rattrapera, dès que nous serons seules! »

Pendant la route, qui dura une bonne demi-heure, elle ne m'ouvrit pas la bouche.

Elle me tenait par la main et me forçait à faire de grands pas.

Je n'étais guère rassurée.

Arrivée chez nous, elle ferma les portes derrière elle, et se



Pauvre enfant. D'où venez-vous ! Où sont vos parents.

plantant devant moi, les yeux furibonds, le visage enflammé de colère, grinçant des dents, elle me dit :

— Ah! petite malheureuse! petite coquine! tu t'*ensauves*, tu vas courir les champs; tu vas te plaindre aux passants... tu vas raconter que je te bats, que je te maltraite, que je t'exploite..

au risque de me faire perdre mon pain... d'éveiller l'attention, de faire demander qui tu es... et si on le savait... bernique... plus de monacos pour la mère Moulinet... Ah! gueuse!... Si je ne me retenais... je te briserais...

Elle me mettait sous le nez son poing fermé.

— Je suis obligée de me contenir... de faire le chien couchant... mais tu ne perdras rien pour attendre, va!...

Cette belle dame. . ne sera pas toujours là... je te revaudrai ça!...

Elle s'animait, se grisait de ses paroles.

Je vis que, malgré tous ses efforts, la fureur allait l'emporter... qu'elle allait se jeter sur moi.

— Je ne veux plus être battue! — m'écriai-je, exaspérée à mon tour et sentant par son impuissante fureur que j'étais soutenue, protégée. — Je crierai... Je le dirai à tout le monde... à cette dame surtout!

Elle me regarda une minute en silence; — puis se calma subitement.

Ma menace produisait son effet.

— C'est bien! — repé'a-t-elle entre ses dents déchaussées, jaunes et longues... — Je te revaudrai ça!

Mais, en réalité, de ce jour, elle ne me battit plus et je fus un peu moins martyrisée.

La vie me parut relativement douce.

Tous les dimanches, j'allais chez madame Lemeunier.

J'y passais la journée. — Je jouais avec Henriette qui m'avait prise en affection.

Sa mère était toujours bonne pour moi.

Elle me donnait quelquefois une poupée ou quelque autre objet enfantin dont sa fille ne voulait plus et qui me rendait heureuse comme le plus beau et le plus riche des cadeaux.

Elle me fit faire aussi une robe plus propre que celles que j'avais portées jusqu'alors, afin que je ne fusse pas humiliée chez elle; — m'acheta des bottines moins grossières que les souliers auxquels j'étais habituée, me fit mettre de petits cols brodés qui me causaient un véritable ravissement.

Pendant six jours de la semaine, je vivais sur le souvenir et sur l'espoir du septième.

Il n'y avait plus que le dimanche qui comptait dans mon existence.

C'est à cette époque que j'appris à lire et à écrire.

L'envie m'en vint en voyant les livres et les cahiers d'Henriette qui lisait déjà très bien et qui commençait à écrire.

C'était une charmante enfant, je l'ai dit.

Quand elle comprit que j'ignorais, à mon âge, ce qu'elle avait appris au sien, elle commença par en rire ; puis, voyant que je rougissais et que j'avais envie de pleurer, honteuse de mon ignorance, elle me dit, un dimanche :

Veux-tu que je t'apprenne à lire? — Je serai ta petite maîtresse !

Et ce fut cette gamine de dix ans qui m'enseigna, à moi qui avais douze ans, mes lettres.

Elle y apportait un sérieux et une autorité maternelle qui eussent été risibles si cela n'avait pas été si touchant.

Elle m'avait fait promettre de n'en rien dire à sa maman, pour lui en réserver la surprise.

Il fallait voir comme je m'appliquais, comme j'étais soumise, quand elle s'impatientait ou me grondait, me menaçant de me mettre en pénitence, si je ne savais pas mieux ma leçon.

Elle me prêtait quelques-uns de ses alphabets, que j'emportais et que j'étudiais en cachette, quand madame Moulinet s'absentait ou cuvait sa boisson.

Cela dura six mois, — tout l'été !

Lorsque l'hiver vint, je savais lire couramment, et je commençais à écrire assez lisiblement.

J'avais dépassé ma petite maitresse, ainsi que cela devait être, eu égard à la différence d'âge.

Au mois de septembre, le fils de madame Lemeunier, âgé de quinze ans, était venu passer ses vacances à la villa du *Chêne*.

On appelait de ce nom la campagne de madame Lemeunier,

et je crois que cela tenait à la présence d'un chêne énorme qui se dressait devant la porte d'entrée.

Armand Lemeunier était un grand garçon assez ordinaire, bien inférieur à sa sœur, bruyant, polisson, qui mettait le désordre partout, et que sa mère adorait.

Il ne fit guère attention à moi que pour me taquiner un peu.

Puis il repartit au mois d'octobre.

Madame Lemeunier ne quitta la campagne qu'elle aimait et qui convenait à sa santé, pour retourner à Nancy, que vers le milieu de décembre, et elle revint dès le mois de mars.

Pendant son absence, il me parut que le ciel se fermait sur moi.

Cependant, je n'eus pas trop à souffrir du côté de madame Moulinet.

A force d'ivrognerie et d'autres excès, — elle avait usé sa santé.

Au mois de novembre, une première attaque de paralysie la cloua pour longtemps dans son lit, puis dans son fauteuil.

Je dus lui servir de garde-malade, mais elle était impuissante, et j'y gagnai plus de tranquillité et d'indépendance, malgré un surcroît de fatigue.

Au printemps, elle se remit un peu; mais elle ne marchait qu'avec une canne, tout mouvement lui était pénible, — et je bénéficiais amplement de cette nouvelle situation.

Sa tyrannie avait pris fin, forcément.

Elle avait besoin de moi.

Cela l'adoucissait quelque peu.

Cette nouvelle existence dura trois ans.

Pendant trois années, je continuai d'aller toutes les semaines, à la belle saison, chez madame Lemeunier, à rester la petite amie d'Henriette qui atteignait ses treize ans.

Je devenais peu à peu une jeune fille.

L'enfant avait disparu.

Si rares et si courts que fussent ces moments de soleil, ils avaient suffi à me transformer.

Je voyais une vie délicate et intelligente.

J'y prenais une faible part, et de loin ; mais, certes, j'étais tout autre que je n'eusse été, si j'avais continué de vivre exclusivement auprès de 'a femme qui m'avait élevée.

Je lisais, depuis que je savais lire.

D'abord, j'avais lu les livres d'enfant d'Henriette ; puis madame Lemeunier m'avait prêté quelques ouvrages plus sérieux.

Mon intelligence s'était développée avec mon corps.

Ce fut à cette époque que le frère d'Henriette, M. Armand, termina ses études.

Il venait d'avoir dix-huit ans.

Il se croyait un homme, et était devenu très prétentieux et très soigné de sa personne.

A la fin de l'année scolaire, au mois de septembre, il vint comme d'habitude ; mais il ne devait plus retourner au lycée.

Cette fois aussi, il ne vint pas seul.

Il amenait avec lui, un camarade, plus âgé de trois ou quatre ans environ, dont je lui avais souvent entendu parler, ainsi qu'à madame Lemeunier, qui le connaissait et le recevait, quand elle était à Nancy.

Ce jeune homme, qui faisait son droit, arrivait pour l'ouverture de la chasse, qui est abondante et magnifique dans ce pays boisé.

M. Armand était aux anges.

Il avait un permis de chasse ; on lui avait acheté un fusil.

Il ne se sentait plus de joie.

Son ami paraissait beaucoup plus calme, beaucoup plus posé, et exerçait évidemment une certaine influence sur lui

La diligence les avait descendus tous les deux à Dieuze, où attendait la voiture de madame Lemeunier, la veille au soir, un samedi.

Le lendemain, quand j'arrivai chez ma protectrice, on me présenta M. Emile Rouget.

XV

LA PREMIÈRE DÉCLARATION

Depuis quelques instants l'accent d'Inès avait changé.

Il devenait plus lent, plus hésitant, évidemment plus embarrassé.

En prononçant le nom d'Emile Rouget, sa voix faiblit, et une grande pâleur envahit son charmant visage, qui, jusque-là, s'était animé sous le contre-coup de ses souvenirs d'enfance.

Elle s'arrêta et comprima sa poitrine de ses deux mains.

— Père, — reprit-elle, en s'adressant plus directement à Maurice Aubin, — me voici parvenue à l'endroit le plus pénible de mon long récit.

Jusqu'à présent, j'ai parlé de mon enfance.

Elle a été atroce... mais je n'étais que victime, et je n'y entrais pour aucune part de responsabilité...

Jeune fille, mon existence a été plus abominable encore... Mais je me sens coupable à mon tour... bien que je ne croie pas qu'aucune pauvre créature, abandonnée comme moi, eût résisté mieux que je ne l'ai fait. — Tu me jugeras.

— Vous me jugerez aussi, monsieur Ivan, — ajouta-t-elle brusquement en se tournant vers le jeune Russe, en même temps qu'un flot de sang rouge remontait à ses joues décolorées.

Elle se tut encore une seconde.

— Je vous dirai tout. — Je ne cacherai rien... Et tout ce que je dirai sera exactement vrai. Seulement, ne me demandez pas de longs détails et laissez-moi passer rapidement, le plus rapidement possible... sur certains points.

Elle se recueillit pendant quelques instants, et reprit son récit où elle l'avait interrompu.

Donc, on me présenta M. Emile Rouget... que je voyais pour la première fois.

C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, blond, aux traits réguliers, aux yeux gris clair, à l'aspect un peu froid, je l'ai déjà dit, aux manières réservées et discrètes.

Son aspect et son regard m'embarrassèrent vivement et d'une façon que je n'avais point ressentie jusqu'alors.

Le fils de madame Lemeunier ne m'avait jamais produit cet effet, soit parce qu'il était le frère d'Henriette et que je le regardais aussi comme une sorte de camarade ; soit parce que je l'avais connu encore enfant ; soit parce qu'il ne faisait aucune attention à moi et continuait de me traiter en gamine.

Le regard d'Emile Rouget, en m'apercevant, avait été tout différent.

C'avait été le regard d'un homme sur une femme, et ce fut la première fois que je me sentis femme en face d'un homme.

Du reste, je dois ajouter que cette impression fort vague, que je n'ai analy-ée, comprise, que plus tard, ne me fut pas agréable, et qu'Emile Rouget me déplut d'abord un peu, au lieu de m'être sympathique et de m'attirer.

Nous étions au commencement du mois de septembre.

Il suivait, je l'ai dit, les cours de la faculté de droit, se destinant à être avocat.

Armand Lemeunier se destinait à la carrière d'ingénieur.

Tous deux ne devaient reprendre leurs études que vers le milieu ou la fin de novembre.

Ils avaient donc près de trois mois à rester à la villa du Chêne.

Ce fut à ce moment qu'un grand événement se produisit dans mon existence.

Madame Moulinet eut une seconde attaque de paralysie, et mourut, après une courte agnie de quelques heures, sans avoir pu prononcer une parole.

J'étais seule, cette fois, bien seule — et de plus, sans asile.

En effet, la maison n'apparieneit pas à la vieille femme.

On ne lui connaissait pas d'héritiers, et, quand elle fut morte, une nuée de créanciers s'abattit sur le peu qu'elle avait laissé.

La malheureuse, — paraît-il, — surtout à la fin de sa vie, donnait tout ce qu'elle avait à des êtres immondes... auxquels j'ai fait allusion, au commencement de mon récit... et qui lui coûtaient d'autant plus cher... qu'elle était plus vieille et plus infirme...

Elle s'était laissé dépouiller de tout... s'était endettée de tous côtés...

Bref, le peu qu'elle laissait fut saisi... c'est-à-dire les meubles et ses effets, car il n'y avait pas cent francs d'argent à la maison.

On mit les scellés... et je me trouvai dans la rue.

Je m'y serais trouvée, pour mieux dire, si je n'avais été recueillie par l'excellente madame Lemeunier, dont je n'oublierai jamais les bontés, dussé-je vivre mille ans.

Ce fut à cet occasion que, pour la seconde fois, cette femme d'une si rare discrétion m'interrogea sur ma naissance, car elle ne me connaissait que sous le nom d'Inès, le seul que je portasse et que j'aie porté jusqu'à présent.

Je ne pus rien lui dire, ne sachant rien.

Madame Moulinet étant morte brusquement, d'une atteinte de paralysie qui lui ôtait l'usage de la parole, n'aurait pu, l'eût-elle voulu même, à cet instant suprême, me révéler ce que j'avais besoin de savoir sur mon origine.

Avais-je des parents?

Quels étaient-ils ?

Vivaient-ils encore ?

Qui avait payé les frais de mon enfance?

Autant de problèmes non résolus, et peut-être impossibles à résoudre.

Madame Lemeunier me promit de s'en occuper sans bruit ; de faire discrètement toutes les démarches nécessaires pour obtenir quelques renseignements.

Mais elle remit ses démarches à son retour à Nancy, ayant



Une atmosphère de richesse, de bonheur m'entourait.

constaté que personne, à Dieuze, où j'avais été élevée, n'en savais plus que moi et qu'elle-même.

En attendant, elle me prit chez elle.

— Ma chère enfant, — me dit-elle, — je vous aime beau-

coup. — Je me suis occupée de vous depuis trois ans... Je ne puis vous abandonner ainsi.

Vous allez rester chez moi jusqu'à mon retour à la ville, où je vous emmènerai. Là je vous mettrai en apprentissage, dans quelque maison convenable, afin que vous appreniez un métier qui vous permette de vivre. Il n'est que temps.

Je vous crois une brave et honnête fille... J'espère que vous continuerez de l'être... que vous n'oublierez jamais que vous avez été la petite amie de ma fille, et que je n'aurai point à me repentir de ce que je fais pour vous.

Plus tard, je ne vous abandonnerai pas davantage; et, si vous rencontrez un brave jeune homme, laborieux, qui consente à vous épouser, malgré votre fausse position dans la vie... eh bien, je m'occuperai encore de votre petite dot.

Mais n'oubliez pas, ma chère Inès, que votre situation d'enfant sans nom et sans famille légale vous oblige à plus de réserve, à plus de sévérité qu'une autre... envers vous-même, car le monde ne vous serait pas indulgent.

Quand vous le connaîtrez mieux; — quand vous saurez mieux la vie et ses usages, vous comprendrez que ce que j'ai été pour vous était déjà une audace, et qu'il a fallu que je me misse, par sympathie pour vous, au-dessus de bien des préjugés; peu de mères vous eussent accueillie auprès de leur fille et vous eussent permis de fréquenter leurs enfants.

Par exemple, si vous me trompiez, si j'apprenais, un jour, que j'ai mal placé ma confiance, — tout serait fini entre nous.

Je serais impitoyable!

Je lui jurai avec des larmes, en baisant ses mains blanches et aristocratiques, que je me montrerais digne de ses bontés pour moi, et qu'elle n'aurait jamais à se plaindre de la pauvre abandonnée.

J'étais sincère, oh! bien sincère, à ce moment, et je ne prévoyais guère qu'avant peu...

Mais n'anticipons pas.

Me voilà donc chez madame Lemeunier, habitant sa maison,

vivant près d'elle, ne la quittant plus, ainsi que ma chère Henriette, qui s'essayait déjà à faire sa petite demoiselle.

Je me trouvai, de la sorte, en rapports quotidiens, constants, avec Armand et son ami Emile Rouget.

Mais le premier ne parlait que chasse, ne s'occupait que de chasse, ne pensait qu'à la chasse.

Puis, il était de nature fort orgueilleux et très dédaigneux pour ceux qu'il jugeait ses inférieurs.

Il me le faisait sentir en mille détails... et cela m'affligeait et m'humiliait.

Parfois, j'en éprouvais même une sorte de colère, que je me reprochais; car j'étais trop l'obligée de sa mère, et Henriette était trop charmante, trop gentille, quoique devenue un peu plus *fiérette*, à mesure qu'elle grandissait, pour avoir le droit de me blesser.

Je me reprochais ces mauvais sentiments et j'arrivais à les étouffer.

Néanmoins, j'étais moins heureuse que je ne l'aurais cru, que je ne l'avais rêvé.

Depuis que j'étais installée dans la maison, l'humilité de ma condition y était devenue plus marquée.

Les domestiques, les étrangers, les visiteurs, tout le monde me la faisait sentir : — je souffrais dans mon orgueil, dans ma fierté, dans ma vanité, si l'on veut.

Des jeunes filles de mon âge venaient voir Henriette avec leurs mamans, et me tenaient à l'écart, ou me parlaient avec un air de protection, ou de dédain, qui me faisait saigner le cœur.

— Je suis aussi jolie qu'elles, aussi intelligente! — me disais-je quelquefois avec amertume, et un sentiment de révolte s'agitait en moi.

J'en étais arrivée à souffrir presque autant que chez madame Moulinet, quoique sous une autre forme.

Ce n'était plus l'enfant battue, mal nourrie, surmenée de travaux répugnants, qui patissait.

C'était la jeune fille qui était atteinte, frappée moralement

dans cette vanité délicate et susceptible qu'on a à l'âge que j'avais.

Depuis, j'ai appris à être plus humble... bien que je sois restée toujours très sensible du côté de l'estime qu'on peut faire de moi.

Tout le monde, ai-je dit, me faisait sentir mon malheur : — tout le monde, — sauf deux personnes :

Madame Lemeunier et Emile Rouget.

Lui, au contraire, me regardait beaucoup, m'entourait d'attentions discrètes... quand on ne le voyait pas.

Ses yeux me suivaient et me disaient qu'il me trouvait charmante.

Sa bouche ne tarda pas à me le dire.

Un jour qu'une jeune fille m'avait traitée avec quelque mépris affecté, et que, me croyant seule, je ne retenais pas les larmes dont cela avait gonflé mes paupières, il s'approcha vivement de moi, sans que je me fusse aperçue de sa présence.

— Ne pleurez pas, me dit-il tendrement.

Vous êtes cent fois plus jolie et plus spirituelle que cette péronnelle.

Je le regardai avec reconnaissance et avec une douce surprise.

Il me saisit les mains, se pencha à mon oreille et ajouta :

— Vous êtes adorable ! et je vous adore !

Cela me bouleversa ; je ne sais ce que j'aurai répondu, mais du monde vint, il posa son doigt sur ses lèvres et s'éloigna.

Cette petite scène m'avait causé une profonde émotion.

C'était la première fois qu'on me disait, d'une certaine façon, que j'étais jolie... adorable... adorée...

Ces mots caressants, cette voix tendre, restaient en moi, y éveillaient des sensations inconnues, me rendaient folle de joie...

On ne m'y avait pas habituée... je ne les connaissais pas...

D'ailleurs, je n'en comprenais pas la portée dans cette bouche de jeune homme.

J'étais charmée... je ne me défiais de rien.

Je me sentis aussitôt une vive sympathie pour celui qui me procurait cette première et délicieuse sensation du premier compliment glissé à l'oreille d'une jeune fille. J'étais pleine de reconnaissance, je répète ; — désireuse de mériter toujours et de conserver cette sympathie charmante, qui me venait d'une personne étrangère, appartenant à la catégorie de ceux qui, habituellement, me dédaignaient ou me rabaissaient.

A partir de ce jour, je le regardai autrement que les autres.

Je ne fis plus une action, la plus indifférente, je ne fis plus un geste, je ne prononçai plus une parole, sans chercher à lire dans ses yeux ce qu'il en pensait, et si cela lui plaisait.

Ses yeux me répondaient, et il s'établit promptement, ainsi, entre nous, une entente tacite dont je ne devinais nullement le danger et les conséquences prochaines.

XVI

ACCIDENT DE CHASSE

— Au fond, poursuivit Inès, après une courte hésitation, — j'étais extrêmement innocente, extrêmement ignorante de ce qu'on appelle l'amour. — malgré la vie que j'avais menée chez madame Moulinet, et les scènes ignobles souvent auxquelles j'avais assisté ; — peut-être même à cause de cela...

Ce que je voyais chez cette femme était si brutal et si répugnant, ressemblait si peu à l'amour... dont je n'avais jamais jamais entendu parler, que je ne sus point me mettre en garde, ni en prévoir les dangers, lorsqu'il se présenta à moi sous les formes douces et caressantes, discrètes et galantes, qu'il affecte de la part d'un jeune homme s'adressant à une jeune fille qu'il veut séduire.

Depuis que j'étais au monde, d'ailleurs, mon pauvre cœur avait été refoulé ou humilié.

Jamais on ne m'avait dit un mot aimable ou flatteur; jamais on ne m'avait parlé de la grâce ou du charme que je pouvais avoir; jamais une voix tendre ne m'avait dit :

— Tu es jolie... je t'aime!

Ces mots adorables que les mères murmurent dans des baisers à leurs enfants ; — ces mots qui flattent et caressent l'oreille et l'âme, — je ne les avais jamais entendus...

Madame Lemeunier avait été, était bonne pour moi, affable, généreuse, compatissante ; mais je n'étais point sa fille, après tout, et, d'ailleurs, pour ne point éveiller ma vanité et ne point m'accoutumer à des... sucreries... que la vie humble et dure, qui m'était destinée, m'aurait refusées plus tard, elle ne me parlait guère que le langage un peu sévère de la raison.

Pour la première fois, un être venait à moi, un être jeune et séduisant, et sa bouche me faisait entendre les paroles qui font plaisir à toutes les femmes, — même les plus gâtées par les succès de la coquetterie.

Il me parlait de ma beauté.

Il éveillait en moi tous les échos de tendresse, il m'entourait d'hommages discrets, mais positifs, qui me mettaient sur un piédestal, moi qui n'avait joué que le rôle d'escabeau.

J'avais besoin d'aimer...

J'avais soif de tous ces sentiments, de toutes ces sensations inconnues...

Tout cela éclata en moi, avec une violence brusque, irrésistible, — d'autant plus dangereuse que j'ignorais ce que c'était, et que je n'avais personne à qui me confier, dans cette crise ; nul cœur où verser le trop plein de mon cœur.

Une mère se fut aperçue, peut-être de ce qui se passait en moi.

A ma mère, je l'eusse dit, à coup sûr.

Mais l'eussé-je éprouvé ainsi, si j'avais eu une mère, si mon enfance avait été heureuse, caressée?

Je ne le crois pas.

Ce que je vais dire, paraîtra sans doute ridicule, ou exagéré, ou niais... mais il est certain que j'allais à lui candidement, comme je fusse allée à ma mère, ne comprenant pas la différence qu'il y avait ; n'écoutant que cette impulsion vague, mal définie et formidable, qui, confondant les sentiments de l'enfant et de l'orpheline refoulée avec les sentiments de la jeune fille à peine formée, me poussait vers toute tendresse offerte.

Cependant, cela aurait pu durer longtemps de la sorte.

Je ne rêvais rien d'autre.

J'étais heureuse de cette sympathie, je m'y laissais aller...

J'en prenais le besoin et l'habitude, — d'autant mieux que rien dans ses manières, toujours fort discrètes, n'était de nature à m'effaroucher, à me réveiller du rêve charmant où cela me berçait.

Nous ne pouvions nous voir seuls.

C'est à peine, si, à la dérobée, il me donnait une rapide pression de main, ou me jetait en passant quelque mot aimable, quelque compliment qui me ravissait, quelque protestation dont les termes m'allaient au cœur et se gravaient dans ma mémoire.

C'étaient ses yeux surtout qui me parlaient, et ce langage avait cela de plus particulièrement dangereux que je l'interprétais à ma façon et ne lui faisais dire que ce qui convenait à l'état moral et intellectuel où je me trouvais.

En lui, je ne voyais point l'amant, mais une créature presque céleste, différente de toutes les autres, à qui je prêtais tout ce qu'il y avait de beau et de grand ; que je parais, à loisir, de tous les charmes que mon imagination encore bien enfantine pouvait inventer.

Je croyais l'aimer comme un frère, et je l'adorais comme un Dieu

Cependant, je ne me doutais nullement de la vivacité de mes impressions.

Un fait brutal, un accident me révéla la vérité vraie.

Armand et M. Emile Rouget chassaient beaucoup.

C'était une véritable passion chez le premier, et son ami la partageait jusqu'à un certain point.

Ils y passaient une partie de leurs journées.

Le pays est fort giboyeux, et, dans ces grands bois du département de la Meurthe, il y a même des cerfs et des sangliers en abondance.

Jusqu'alors, madame Lemeunier s'était énergiquement opposée à ce que les jeunes gens prissent part à des chasses dangereuses.

A son fils et à M. Rouget, elle ne permettait de chasser que le lièvre, le faisan ou le perdreau.

C'était un véritable désespoir pour Armand.

Enfin, il insista tant, il pria tant, il promit si formellement d'être sage et prudent, que la mère consentit à le laisser se joindre à une grande battue aux sangliers, qui s'organisait dans le pays, sous la direction du lieutenant de louveterie.

Naturellement, Emile Rouget devait être de la partie.

Ils partirent la veille au soir.

Au moment du départ, profitant de l'instant où madame Lemeunier embrassait son fils et lui faisait ses recommandations, où Henriette se jetait au cou de son frère, comme une petite fille qu'elle était, Emile Rouget s'approcha de moi.

J'étais restée un peu à l'écart, dans la pénombre de la grande salle à manger, faiblement éclairée par une seule lumière.

— Je vais courir un danger, moi aussi, me dit-il vivement en se penchant à mon oreille. Ne me direz-vous pas que vous m'aimez, chère Inès?

— Oh ! si, — balbutiai-je avant de savoir que je parlais, — je vous aime !

Il jeta un rapide regard autour de lui, et voyant que personne ne s'occupait de nous, il se pencha en avant pour m'embrasser.

Je compris le mouvement.

Je m'y prêtai instinctivement, avançant la tête et lui tendant ma joue.

Mais il chercha mes lèvres et y appuya les siennes.

. . . .



Il amenait avec lui un camarade qu'elle recevait quand elle était à Nancy.

— Longtemps,— ajouta faiblement Inès, la rougeur au front, la poitrine oppressée,—longtemps... ce baiser brûla mes lèvres. Il me sembla sur le moment qu'il me faisait mal.

J'avais frémi des pieds à la tête, et mon cœur s'était arrêté.

Je ne savais ce que j'éprouvais.

Il partit presque aussitôt, sans que je m'en aperçusse, pour ainsi dire, et je restai tremblante pendant tout le reste de la soirée, qui heureusement ne fut pas longue ; car, sans sa préoccupation et ses inquiétudes, madame Lemeunier eût certainement remarqué mon trouble.

Enfin on se retira. — Je montai dans ma petite chambre.

Je me mis au lit. — Mais je ne dormis pas.

Le sentiment qui me dominait, à présent, était presque de la terreur.

J'avais peur à l'idée de le revoir, de me retrouver en face de lui.

Je pleurai beaucoup... sans savoir pourquoi.

Le lendemain matin, je me levai triste et un peu fiévreuse.

Cependant, je descendis comme d'habitude, et personne ne parut faire attention à moi.

A midi, l'on se mit à table.

On y parla tout le temps de la chasse, et madame Lemeunier ne cessait de répéter qu'elle ne serait contente qu'alors qu'elle verrait son fils et Emile Rouget, de retour, sains et saufs.

Tout à coup, — on était au dessert, — un grand bruit se fit entendre dans l'avenue, accompagné d'acclamations d'un caractère inquiétant.

Nous nous levons, nous nous précipitons à la fenêtre.

On ramenait un homme sur un brancard.

— Mon fils! mon fils! — s'écria madame Lemeunier. — Il est blessé! il est mort!

Et elle s'élança au dehors, où je la suivis accompagnée d'Henriette.

Lorsque nous arrivâmes près d'elle; elle était déjà dans les bras d'Armand, qui lui disait :

— Rassure-toi, maman. — Je n'ai rien. — C'est ce pauvre Emile. . mais il n'y a pas de danger... Seulement ce sera peut-être long!...

Quelle joie de me fatiguer pour lui, qui m'avait témoigné tant de sympathie, d'affection, disons le mot, de tendresse!... Quelle joie de pouvoir contribuer à le soulager, de lui montrer que je n'étais pas une ingrate et une indifférente.

Quelle joie aussi de m'assurer qu'il n'était pas en danger;— d'assister, jour par jour, aux progrès de sa convalescence.

En effet, la fièvre n'avait point duré. Les blessures n'étaient pas très profondes, et, sa jeunesse aidant, ainsi que sa bonne constitution et les soins attentifs dont il était l'objet incessant, il devint bientôt visible qu'il ne surviendrait aucune complication et qu'il guérirait, sans conserver aucune trace de cet accident qui aurait pu être terrible.

Au début, je restai peu auprès de lui, et presque jamais seule.

Madame Lemeunier, ou Armand, ou Henriette, venaient le voir, causer avec lui, le distraire.

Peu à peu, cependant, Armand se relâcha de son assiduité.

Ses dix-huit ans et son tempérament d'action s'accomodaient mal des longues stations près du lit d'un malade.

La saison était belle, le gibier abondait...

Il reprenait petit à petit ses habitudes vagabondes, retournait à la chasse, quoi que sa mère pût lui dire, et ne faisait plus que de courtes apparitions au chevet d'Emile.

Bientôt, j'y restai complètement seule : — Voici comment.

Une parente de madame Lemeunier, fort âgée, et qui habitait Nancy, tomba gravement malade.

C'était une vieille fille riche, qui avait manifesté l'intention de léguer toute sa fortune à Henriette.

Il fallut que madame Lemeunier se rendît auprès d'elle, et d'autant plus vite que son état était grave et laissait peu d'espoir de la sauver.

Impossible, d'ailleurs, d'abandonner Emile Rouget, qui n'eût pu encore supporter le transport.

Donc il était nécessaire que quelqu'un restât près de lui.

— Je ne serai absente que quelques jours, — me dit ma protectrice. — J'emmène Henriette... Armand restera, — et vous aussi, ma chère enfant.

Emile Rouget a pris l'habitude de vos soins.

La vieille gouvernante d'Henriette, qui est une femme sérieuse, en qui j'ai toute confiance, me remplacera pendant mon absence.

Je reviendrai le plus tôt possible, et dès que notre blessé sera en état de supporter le transport, nous irons nous fixer à Nancy, pour la saison d'hiver.

Alors, il n'y eut plus personne entre lui et moi.

Je passai toutes mes journées dans sa chambre.

La gouvernante m'y tenait compagnie; mais elle s'absentait souvent et pour de longues heures.

Afin de distraire le convalescent, je lui lisais à haute voix, — ce qu'il semblait affectionner.

Lorsque madame Lemeunier fut partie, il m'indiqua certains livres qui lui plaisaient particulièrement.

C'étaient des romans, tout pleins de scènes d'amour et de passion exaltée.

Ils se trouvaient dans une vieille bibliothèque, et provenaient de feu M. Lemeunier.

Là, j'appris tout à coup le langage de l'amour et de la passion.

Cela répondait sans doute à la disposition secrète de mon esprit, — car j'y prenais un plaisir extrême.

Souvent, il m'arrivait de balbutier ou de rougir en lisant certains passages qui faisaient battre mon cœur.

D'autres fois, je m'arrêtais, et je partais tout en larmes.

Je me prenais à vivre de la vie des personnages mis en scène.

Quelques mots, des phrases, m'allaient au cœur, m'effrayaient comme des révélations.

Souvent, il me semblait que c'était de moi-même qu'il était question, — et j'en rêvais toute la nuit.

Cette fréquentation continuelle, la nécessité de lui donner une foule de choses dont il avait besoin, de relever ses oreillers, quand il se plaignait d'avoir la tête trop basse... tout avait fini par amener une grande intimité entre nous, dont l'appareil de la maladie achevait de me voiler les dangers.

XVII

OU LE CHASSEUR SE RATTRAPE SUR UN AUTRE GIBIER

— En effet, — poursuivit Inès, — celui qu'on rapportait, — c'était Emile Rouget.

Peu expérimenté dans cette chasse au sanglier, qui, paraît-il, offre de véritables dangers, il s'était éloigné de ses compagnons ou s'était laissé distancer par son cheval.

Fatigué bientôt de cet exercice violent, auquel il n'était que médiocrement habile et habitué, il avait mis pied à terre, et s'était assis, le dos appuyé à un tronc d'arbre, le fusil chargé entre les jambes.

Tout à coup le sanglier, poursuivi par les chiens, avait débusqué d'un sentier, se dirigeant vers lui.

Emile, enchanté de l'occasion qui se présentait, lui avait tiré ses deux coups de fusil ; mais l'animal atteint, au lieu de fuir ou de tomber, s'était élancé, furieux, sur lui, et le renversant, lui avait labouré la jambe gauche de ses défenses formidables.

Aux cris du blessé, des piqueurs étaient accourus.

On avait tué l'animal, et relevé le chasseur, mais deux larges blessures, ouvertes dans la cuisse, laissaient couler son sang.

Pansé sur le champ, d'une façon sommaire, par un médecin qui faisait partie du nombre des chasseurs, on l'avait ramené chez madame Lemeunier.

Tel fut le récit qu'on fit dès le moment de son arrivée et qu'il confirma par la suite, en me le répétant plus d'une fois.

On le monta dans sa chambre, et on l'y installa dans son lit, car il ne pouvait se tenir debout, et ses blessures, sans être abso-

lument dangereuses, demandaient de longs soins et de grandes précautions.

— Il en a au moins pour six semaines ! — avait dit le médecin, — avant de pouvoir se lever.

Il ne se trompait pas.

Je n'ai point besoin de dire quelle fut mon émotion, quelle fut ma douleur, en voyant rapporter pâle, ensanglanté, celui qui, depuis son arrivée à la villa, occupait tout mon esprit et mon cœur ; — celui qui m'avait fait entendre les premières douces paroles que j'eusse entendues jusqu'alors, en dehors des témoignages de sympathie de madame Lemeunier ; — celui qui, le premier, avait éveillé en moi les sensations et les sentiments de la femme.

Il eut un peu de délire, pendant les premières nuits, causé surtout par la terreur ressentie ; — car, il s'était cru mort, en se voyant renversé, à la merci de cette bête sauvage, exaspérée encore par les aboiements des chiens et les deux balles reçues en plein corps.

Madame Lemeunier voulut, d'abord, le veiller, se reprochant amèrement sa complaisance, et se déclarant responsable de l'accident arrivé à l'ami de son fils.

Armand demanda à la relayer.

Mais, après une nuit passée au chevet du malade, je compris bien qu'il en avait assez, et que tout son beau dévouement amical n'aurait que la durée d'un feu de paille.

Alors, je m'offris timidement, — disant à madame Lemeunier, ce qui était vrai, d'ailleurs, — que c'était une occasion pour moi de reconnaître un peu ses bontés, et de me rendre utile, en la soulageant de cette grosse fatigue.

Elle commença par refuser ; — puis elle céda, et il fut convenu que j'alternerais avec elle au chevet du blessé.

Ah ! — je fus bien heureuse, lorsque, enfin, je me trouvai auprès de lui ; — lorsque j'eus l'autorisation de le soigner, de lui donner ses boissons, d'épier ses désirs pour les satisfaire.

Cela me rehaussait à mes propres yeux, et il me semblait que je payais une dette.

Nos mains se rencontraient, s'unissaient à chaque instant.

Quand il buvait du bouillon ou de la tisane, je lui tenais le bol et il me tenait les doigts.

Lorsque je devais me pencher sur lui, — car il ne faisait rien pour m'aider, — nos figures se touchaient presque.

Plusieurs fois, il m'avait embrassée, ou bien il me tenait serrée contre sa poitrine.

Je ne disais rien et je ne me défendais pas, de peur de lui causer de la peine, d'augmenter sa fièvre, ou de lui faire mal par des secousses et une résistance quelconque.

Maintenant, il se levait, il commençait à marcher en s'appuyant à mon bras ; — mais l'habitude des baisers était prise, et je ne me sentais ni le courage, ni le désir de lui refuser.

Il en était venu à m'appeler Inès, tout court, à me tutoyer, d'abord bas, puis tout haut, quand nous étions seuls.

— C'est toi qui m'as guéri, sauvé, ma petite Inès, — me disait-il. — Ce sont tes jolis yeux qui ont fait ce miracle. Merci ! merci !

Et il y déposait ses lèvres qui me brûlaient.

Moi, j'étais toute fière et profondément heureuse d'avoir pu lui être utile, qu'il me dût la vie, son retour à la santé.

— Je t'adore, — me disait-il encore. — Je ne pourrais vivre sans toi... — Si tu me quittais, j'en mourrais !

Et moi, je le croyais, ou du moins cela me causait tant de plaisir de lui entendre me dire cela, que j'eusse tout fait pour qu'il le répétât.

— M'aimes-tu un peu, aussi, toi ? — ajoutait-il.

— Oh ! de tout mon cœur ! — répondais-je.

— Veux-tu être ma petite femme ? — me demanda-t-il, un jour qu'il avait été plus tendre que d'habitude, et qu'il semblait tout à fait remis, assez du moins pour ne plus garder la chambre.

Mais il se défendait de sortir, — « afin de continuer nos tête-à-tête qui le charmaient », — me murmurait-il à l'oreille.

— Oh ! répliquai-je toute bouleversée... — votre femme...

c'est impossible... je ne suis qu'une pauvre orpheline... sans argent, sans nom... sans famille.

— Enfant!... fit-il en riant.

. . . .

Madame Lemeunier ne revenait pas.

La maladie de sa parente se prolongeait.

Impossible de la quitter. — Ses jours etaient comptés, désormais.

Ma protectrice ne devait-elle pas lui fermer les yeux?

Son absence dura trois semaines.

Elle ne rentra à la ville qu'après la mort de la vieille fille.

Emile était parfaitement rétabli depuis plus de quinze jours.

. . . .

Moi, j'étais perdue!

XVIII

APRÈS LA FAUTE

— Si j'avais été sa fille, madame Lemeunier se fût aperçue du changement opéré en moi.

Je ne saurais dire au juste ce que j'éprouvais.

Cela était à la fois si vague, si violent et si contradictoire, que, même aujourd'hui que je sais tout ce que j'ignorais alors, et que j'essaye d'analyser mes impressions, je ne saurais définir et faire comprendre l'état où je me trouvais.

Je subissais une révolution complète.

Mais ce qui dominait en moi, c'étaient deux sentiments opposés :

Une joie immense d'aimer et d'être aimée, et aussi une honte affreuse en face de madame Lemeunier.



Vous êtes adorable et je vous adore.

Je n'avais pas encore d'inquiétude à l'égard d'Emile Rouget.

Je m'étais donnée à lui, je lui appartenais...

Il me semblait que c'était fini pour la vie, et que rien ne pourrait nous séparer.

S'il m'avait prise, c'est qu'il m'aimait.

J'étais sa propriété.

Je ne songeais pas qu'il pût sentir ou penser autrement que moi ; qu'il pût n'avoir cherché qu'un plaisir passager dans cet acte où j'avais mis ma vie entière.

Mon isolement, ma faiblesse, ma pauvreté, tout ce qui me manquait, tout ce qui me faisait sans défense, — tout cela me rassurait.

« Je n'ai que lui... Il le sait... Donc, il ne m'abandonnera jamais, » — me disais-je dans mon enthousiasme ignorant.

Ou, plutôt, je ne me disais même pas qu'il ne m'abandonnerait pas.

L'idée d'un abandon possible n'entrait pas dans mon esprit.

Cela eût été si lâche et si infâme de séduire une pauvre orpheline, telle que moi, que je n'en avais point la conception.

Mais je sentais bien, d'autre part, que j'avais commis une faute aux yeux du monde ; que j'avais trompé la confiance de madame Lemeunier.

La nécessité où j'étais de m'en cacher à ma protectrice m'était cruelle.

Je suis naturellement franche et sincère, avec une fierté peut-être excessive.

Tromper, mentir, ou me cacher, m'est une chose pénible, — et m'humilie.

Or, Emile m'avait fait jurer de ne parler à personne, et lui-même prenait des précaution si extraordinaires pour ne point laisser deviner nos rapports ; me traitait avec une telle indifférence, une telle froideur devant le monde, que je sentais bien toute l'importance du secret, et que je souffrais quelquefois de cette comédie, qui prenait des allures de vérité réelle.

« Je trompe ma bienfaitrice ! — me disais-je pleine de douleur. — Si elle savait la vérité, elle ne m'estimerait plus, elle me chasserait !

Et je rougissais, non de ce que j'avais fait peut-être, mais de l'idée que j'étais ingrate et fausse avec madame Lemeunier, et que, si elle savait la vérité, je n'aurais plus son estime.

Heureusement, au bout de peu de jours, nous quittâmes la campagne pour venir nous installer à Nancy.

Henriette y était restée. — Sa mère l'avait mise dans un couvent aristocratique, pour y terminer son éducation.

C'était le moment de la réouverture des cours pour Emile.

C'était aussi le moment où Armand devait entrer dans une école spéciale.

Enfin, madame Lemeunier voulait me placer en apprentissage, suivant sa promesse.

Rien ne la retenait donc plus à la campagne, et tout l'appelait à la ville.

Nous partîmes ensemble, elle, Armand, Emile et moi !

Ce ne fut pas sans un affreux serrement de cœur que je quittai cette villa du Chêne, où j'avais goûté les seuls moments heureux de ma triste existence ; — où ma destinée s'était décidée ; où j'étais entrée enfant, maltraitée et désespérée ; — d'où je sortais jeune fille… femme faite… et coupable !

Je savais aussi qu'à Nancy, je ne verrais plus Emile, chaque jour ; — que nous serions séparés ; — que j'allais rentrer dans ma solitude, chez des étrangers.

Il me semblait que je partais pour une longue et terrible absence ; et j'éprouvais comme une sensation de froid au cœur.

Tant que cela fut possible, je regardai tous les objets qui m'étaient si familiers et qui me racontaient tant de choses, — au fur et à mesure que la voiture s'éloignait et nous emportait vers des lieux inconnus de moi.

Au tournant de la route, quand je saluai le dernier arbre ami, quand l'horizon aimé disparut, les sanglots qui m'étouffaient éclatèrent…

A Nancy, madame Lemeunier avait trouvé une maison où me placer.

C'était chez mademoiselle Fanny***, couturière, vieille fille et dévote.

Elle ne travaillait que pour une clientèle austère et très collet-monté, avait une dizaine d'ouvrières, toutes fort laides et plus ou moins bigotes, et quelques apprenties, parmi lesquelles elle

avait consenti à me recevoir, sur la recommandation de madame Lemeunier.

Comme toutes les apprenties de mademoiselle Fanny, — apprenties qu'elle recrutait généralement parmi les orphelines élevées au Sacré-Cœur, — j'étais nourrie et logée chez la patronne.

Madame Lemeunier, en m'y conduisant, me fit ses dernières recommandations.

Elle m'expliqua que j'entrais dans une maison particulièrement recommandable et sévère, qu'elle avait choisie à dessein, par intérêt pour moi ; que je n'y aurai que de bons exemples, et que je n'y serais pas exposée aux inconvénients des ateliers ordinaires de femmes.

Elle me répéta ce qu'elle m'avait déjà dit, — que si j'étais sage et laborieuse, que si je ne trompais pas sa confiance, — elle ne m'abandonnerait pas et assurerait mon avenir.

Puis, elle m'embrassa tendrement et me laissa.

Je devais rester là cinq ans.

Tous les dimanches, après midi, je pourrais aller voir ma protectrice ; mais je devais être rentrée chez mademoiselle Fanny, à six heures au plus tard.

J'étais profondément triste.

Je n'avais pu ni échanger une parole avec Emile, ni même lui serrer la main, au moment où il nous avait quittées pour retourner chez lui.

Je dois dire, ce que j'ai oublié jusqu'à présent, qu'il était lui-même un enfant trouvé, adopté et élevé par de braves gens qui lui avaient tenu lieu de famille et l'avaient aimé comme leur propre fils.

Ils étaient morts tous deux, l'année précédente, lui laissant une petite fortune suffisante à son entretien et aux frais de ses études.

Donc il était parfaitement libre.

Comment nous verrions-nous à présent.

Cela n'était pas facile, — d'autant moins qu'il m'avait fait jurer de ne jamais mettre les pieds chez lui, me déclarant qu'il

lui était impossible de me recevoir sans compromettre et perdre son avenir.

Et, pour rien au monde, je n'eusse voulu lui être une gêne ou nuire à ses intérêts,

Il était convenu qu'il se chargeait de trouver les moyens de régler nos futurs rendez-vous.

Je n'avais qu'à attendre.

En effet, au bout de huit jours, je le rencontrai dans la rue, le premier dimanche où j'allais passer quelques heures de liberté chez madame Lemeunier.

En peu de mots rapides, il m'expliqua que je pouvais me rendre, tous les dimanches, puisque je n'avais que ce jour à ma disposition, rue des···, n° 17, et qu'il m'y attendrait.

C'était à moi de trouver, de mon côté, le moyen de gagner, sans qu'on s'en doutât ou qu'on s'en aperçût, un quart d'heure, une demi-heure, le plus de temps que je pourrais, sur celui que je devais consacrer à mes visites hebdomadaires à ma protectrice.

La rue qu'il m'indiquait était une petite rue, ou plutôt une petite ruelle, peu passagère, et qui n'était pas éloignée de la maison de madame Lemeunier.

Nous étions en hiver, les jours étaient courts.

Il me serait facile, profitant de la nuit qui venait, dès quatre heures, de me glisser là sans être vue.

Ce dimanche même, il m'y attendrait.

Je n'avais rien à lui refuser...

D'abord, je ne compris que la joie de me retrouver avec lui.

Depuis huit jours que je ne l'avais vu, j'avais tant souffert, tant pleuré, la nuit, comme si tout était fini entre nous, pour toujours!

Lorsque j'arrivai chez madame Lemeunier, il y avait du monde, des étrangers...

Ma chère Henriette, au contraire, n'y était pas.

A son couvent, on ne la laissait sortir qu'une fois par mois.

Cela me soulagea presque. Il me semblait que je n'étais plus digne de la fréquenter, et l'idée de sa présence m'embarrassait.

Madame Lemeunier me reçut avec sa bonté ordinaire; mais elle ne s'étonna pas de me voir abréger ma visite, et ne fit rien pour me retenir.

Nous n'étions plus à la campagne.

Elle avait repris ses habitudes de la ville, voyait beaucoup de monde et avait mille préoccupations.

Je ne comptais point dans sa vie.

Puis, au fur et à mesure que j'avais grandi, j'avais senti que les distances sociales, qui n'existent point vis-à-vis des enfants, se marquaient davantage.

Maintenant, après avoir été la compagne et l'amie de sa fille, je n'étais plus qu'une apprentie couturière, une future ouvrière, qu'on protégeait... et j'eusse été mal venue à me trop familiariser...

J'étais trop susceptible et trop fière, de mon côté, pour ne pas comprendre toutes ces nuances.

Ce dimanche-là, elles me sautèrent aux yeux.

J'étais mal à l'aise chez elle, je faisais tache dans son salon.

J'avais hâte de partir, — et je partis le cœur gros.

« Il ne me reste que lui ! » — pensais-je.

Cinq heures venaient de sonner.

Je me dirigeai précipitamment, toute palpitante, craignant d'être vue, suivie ou remarquée, vers la maison où Emile devait m'attendre.

XIX

JOIES ET DÉCHIREMENTS

Il m'avait donné des indications si précises et si claires, que je pénétrai sans hésiter dans la maison portant le n. 17.

C'était une maison assez grande et fort propre, sur le devant,

Derrière s'étendaient deux cours, avec des corps de bâtiments plus humbles.

Je devais gagner la deuxième cour, terminée par une sorte de petit pavillon élevé seulement de trois étages.

Emile m'attendait au second.

En traversant la cour, je levais les yeux, et j'aperçus, à une fenêtre, une légère lueur qui me permit de constater qu'un pan de rideau blanc était relevé.

« Il est là ! — pensais-je. — Il m'attend ! »

Je m'élançai dans l'escalier. — Je gravis deux étages en me cramponant à la rampe.

J'étais aussi émue que si j'allais commettre un crime.

Mes jambes tremblaient sous moi... Le cœur me battait à arrêter la respiration.

Enfin, j'arrivai sur le palier.

Je vis une porte qui s'entr'ouvrait discrètement, comme pour m'inviter à entrer...

Je m'y précipitai : la porte se renferma, et je me trouvai dans les bras d'Emile.

Il n'était que temps!

Je ne pouvais plus me tenir debout.

Il me soutient et me conduisit à un fauteuil où il me fit asseoir.

Je ne pouvais parler ; l'haleine me manquait.

Je restai ainsi près de deux minutes.

Il s'était rapproché de moi, en souriant.

Je cachai ma figure contre sa poitrine, en balbutiant :

« J'ai peur ! J'ai peur ! »

Il me rassura et me réconforta bien vite.

Il n'y avait, — disait-il, — aucun danger.

La maison était habitée, — du moins, les corps de bâtiments donnant sur les cours, — par des jeunes gens, étudiants, employés de commerce.

Emile y avait un ami, — qu'il venait voir assez souvent. —

Sa présence n'y serait donc pas remarquée, — et c'était cet ami qui consentait à lui prêter son petit appartement pour nos rendez-vous.

Quant à moi, on d'y ferait pas non plus grande attention.

Je n'étais pas, je ne serais pas la première jolie fille qui vînt là !

On me confondrait avec les autres... sans s'en inquiéter ; d'autant plus que je ne viendrais qu'à la nuit, pendant tout l'hiver.

Il me dit pas le nom de cet ami, chez qui nous étions, et je ne le lui demandai pas.

Je l'ignore encore.

Je ne l'ai jamais vu, et il est probable qu'il ne me connaît pas plus que je ne le connais.

Toutes les précautions d'Emile étaient admirablement prises pour ne point se compromettre et que l'on ignorât absolument nos rapports.

Qui pouvait, en effet, deviner que je vinsse pour lui, et n'étais-je pas chez un autre ?

Si l'on me rencontrait, on me prendrait pour une grisette... une fille à étudiants !...

Je ne m'inquiétai pas de tout cela.

Que m'importait ? — Je ne pensais pour ainsi dire pas à moi-même ; et quand il me parlait des précautions prises par lui, *pour lui*, quand il m'expliquait qu'il n'y avait aucun risque, *pour lui*, — j'étais assez niaise... pour ne plus voir autre chose et me sentir toute rassurée.

Ce petit logement où nous nous trouvions était très simple, mais propret, et je le vois là, devant mes yeux, comme s'il y était encore.

Il se composait de deux pièces communiquant ensemble, mais ayant chacune sa porte sur le carré ; — ce qui permettait, — s'il survenait quelqu'un à qui l'on fût obligé d'ouvrir, — de s'échapper, sans être vu, au cas, — qui était le nôtre, — où il eût fallu cacher la présence d'une personne.

La première pièce, en venant par l'escalier, était la chambre



On le monta dans sa chambre.

à coucher, meublée d'un lit, d'une table devant la fenêtre faisant face à la porte, d'une commode-toilette à droite, au pied du lit, de deux chaises ordinaires et d'une chaise basse en tapisserie à dos droit.

En face du lit, une cheminée avece une glace.

La seconde pièce, formant salon et cabinet de travail, ne contenait qu'un canapè, une table, deux fauteuils, aux côtés de la cheminée, une petite console en bois doré, à dessus de marbre, près de la porte du carré, un pouff immense, au milieu. — L'étoffe était brune.

Sur la cheminée, des candélabres et un buste de Voltaire.

Sur la table, des livres, des papiers, des photographies.

Partout des rideaux en étoffe algérienne, à raies vives, noires, rouges, jaunes, vertes et brunes.

Aux murs, quelques gravures.

Un peu rassurée et remise de mon émotion, puis confiante, comme je l'étais toujours quand je me trouvais auprès de lui, je parcourus les deux pièces, les regardant et les analysant avec une curiosité enfantine.

Cela n'était point riche, comme chez madame Lemeunier, mais, c'était gai, et cela me parut adorable, parce qu'il y était, et je croyais à son amour.

— C'est un petit paradis ! — m'écriai-je. — Ah ! comme nous serions bien là, tous les deux, si nous y vivions ensemble ! Il ne ne nous faudrait pas un plus grand logement...

« Tu travaillerais là ! »

Je montrais le salon.

« Moi, je resterais là. »

Je montrais la chambre à coucher.

Ce serait un nid !

Un bon feu clair de bois flambant brûlait dans la cheminée de la première pièce,

Il m'en fit approcher.

Je m'y réchauffai doucement.

J'y séchai mes chaussures humides et glacées, car le temps au dehors était froid et brumeux.

Ce fut là que, pendant huit mois, je vis Emile presque tous les dimanches.

Ce qu'il me fallut de ruse et de courage, pour gagner quel-

ques instants qui prolongeassent nos tête-à-tête, est inexprimable.

Quand on ne me voyait pas, je courais comme une folle, me disant :

« Ce sera une minute, deux minutes, trois minutes de plus! »

Lui, au commencement, d'ailleurs, arrivait toujours le premier.

Plus tard, il n'en fut pas toujours de même.

Alors, je l'attendais sur le carré, cachée dans l'encoignure du corridor, dans l'ombre épaisse, — pelotonnée sur moi-même, tremblante, inquiète.

Mais quand j'entendais son pas, j'oubliais tout.

Une ou deux fois même, vers la fin de l'hiver, il ne vint pas du tout; — et je rentrais chez mademoiselle Fanny, bouleversée, triste à en mourir pour huit longs jours.

Cependant ma santé s'altérait.

J'éprouvais des sensations singulières, inconnues, qui ne m'inquiétèrent pas beaucoup, d'abord.

Je les attribuais à mon changement de vie.

Habituée au grand air de la campagne, à une existence, en somme, active et toute de mouvement physique, j'étais, maintenant, renfermée toute la semaine, assise pendant toute la journée, courbée en deux, cousant, la tête penchée.

Cela durait des dix heures, des quatorze heures...

Parfois, il fallait passer une partie de la nuit, car mademoiselle Fanny avait une forte clientèle et prenait souvent plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvait faire.

Dire que cet existence me plaisait, — serait mentir.

J'avais beaucoup de peine à m'y assouplir, et je souffrais physiquement.

Mais, pour rien au monde, je n'aurais voulu m'en plaindre, ni être l'objet d'une plainte de la part de ma patrone.

Je m'y résignais pour satisfaire madame Lemeunier. — C'était une manière de lui prouver mon affection et ma reconnaissance.

Puis, qu'aurai-je fait?

Mademoiselle Fanny était assez satisfaite de moi, au moins de mon zèle et de ma soumission ; — car je ne faisais pas de grands progrès dans ce métier de couturière qui répugnait à mon tempérament.

Cependant, ma santé devenait de plus en plus mauvaise.

J'éprouvais des étouffements. — Des chaleurs me montaient brusquement au visage..., et je voyais trouble.

Par moments, la nourriture m'inspirait de l'horreur... dans d'autres, je ne pouvais me rassasier, ou j'avais envie de mets étranges dont j'avais entendu parler...

J'avais aussi des maux de cœur.

Je m'alourdissais. — Il m'arrivait de m'endormir sur mon ouvrage.

Je m'aperçus un jour en mettant mon corset, que ma taille grossissait.

Enfin, j'étais enceinte... et je dus bien finir par le comprendre, quelle que fût mon ignorance.

Mon premier mouvement fut de la joie.

L'idée d'être mère me ravit... et mère par lui!

Quel lien de plus entre nous deux!

Je me figurais d'avance sa surprise et son attendrissement.

Du reste, je n'étais pas sans tristesse et sans inquiétude depuis quelque temps.

Emile était moins exact à nos rendez-vous.

Quant il venait, il les abrégeait le plus possible, regardant à chaque instant sa montre, pour savoir l'heure, et me renvoyer.

Il craignait toujours que je ne fusse en retard chez ma patronne, et j'avais constaté plusieurs fois que sa montre avançait.

Il était froid, distrait, souvent ennuyé et maussade. — Il me grondait sans motif, ou me parlait durement, devenait exigeant.

Je lui cédais sur tout, et il ne paraissait jamais content.

J'en pleurais, quand j'étais seule, la nuit, dans mon petit lit

d'apprentie. — et je n'osais rien lui dire, rien lui demander, me plaindre de rien.

Pourtant, le premier moment passé, — ma grossesse me fit peur.

Je me sentis moins heureuse.

Comment recevrait-il cette nouvelle ?

Moi, enceinte, quand on le verrait, quand on le saurait, je serais déshonorée..,

Mademoiselle Fanny me chasserait.

Madame Lemeunier me repousserait et me mépriserait.

Que deviendrais-je ?

Il faudrait qu'il s'occupât de moi et de mon enfant...

Nous tomberions à sa charge tous les deux !

Jamais il ne m'avait donné un sou, fait un cadeau, si insignifiant que cela fût,.. et j'avais constaté qu'il tenait à l'argent.

Pendant quinze jours, je ne trouvai pas le courage de lui annoncer la vérité...

Quinze jours d'angoisses affreuses et de cruelle agonie...

Il fallait, néanmoins, s'exécuter.

Rien ne paraissait encore.

Je pourrais le cacher pendant deux mois, peut-être trois... mais ce serait tout.

Il n'était que temps de l'avertir... de savoir ce qu'il y avait à faire, ce qu'il déciderait de moi et de notre enfant.

Un dimanche donc, le printemps était passé depuis longtemps, et nous approchions de la fin de l'été, — je lui révélai la vérité.

Il m'écouta sans dire mot et fit la grimace.

Du reste, il n'en parut pas extrêmement surpris.

On eût dit qu'il s'y attendait.

Je suis convaincue, à présent, qu'il l'avait compris, su, avant moi.

— C'est fort malheureux ! — fit-il enfin, — d'autant plus malheureux que je vais être obligé de partir.

— Partir ! — répétai-je, croyant qu'il s'agissait d'une absence

de quelques jours ou de quelques semaines, qu'il allait à la campagne...

— Oui, je vais à Paris.

— Pour combien de temps?

— Mais pour toujours !

Je le regardai, hébétée, avec de grands yeux qui n'exprimaient que ma surprise.

Mes études sont terminées, ou vont l'être. — Encore un examen à passer... C'est à Paris que m'appelle mon avenir. — C'est là seulement que je pourrai faire ma carrière, comme je l'entends.

— Eh bien, et moi? — lui demandai-je. — Tu m'emmènes, alors?... Je ne puis rester ici... je ne puis vivre sans toi... tu le sais. Et notre enfant?... On me jettera sur le pavé, quand on saura que je suis enceinte.

— Oh ! cela va sans dire ! — s'écria-t-il brusquement. — Mais pas tout de suite... Tu comprends, il faut que je m'installe, que je m'organise... Je te ferai venir...

— Quand?

— Le plus tôt possible...

J'étais toute rassurée et toute heureuse. A Paris, nous serions plus libres... Nous pourrions presque vivre ensemble.

Qui n'a entendu parler de Paris?

Je me figurais que c'était un endroit où l'on vit comme l'on veut; où les lois ordinaires et les préjugés courants n'existent point.

Il abonda dans mon sens, me jura qu'aussitôt installé, c'est-à-dire, au bout de trois semaines, un mois au plus, il m'appellerait auprès de lui.

Il me trouverait une petite chambre, à côté de la sienne. — Je serai chez moi. — Il pourrait y venir, autant qu'il lui plairait. — Je continuerais de travailler, néanmoins, parce qu'à Paris ma grossesse ne me nuirait point.

« On ne fait pas attention à ces choses-là, à Paris ! » — me disait-il.

Je le crus; — je croyais tout ce qu'il me disait.

Seulement, les préparatifs de son départ allaient l'absorber.
— Il ne savait s'il aurait le temps de me revoir avant son départ..

Il fallait redoubler de prudence... pour ne pas me compromettre...

A quoi bon insister, à quoi bon détailler?

Quand je le quittai, j'étais triste, mais convaincue et rassurée, ne doutant ni de sa parole ni de ses promesses.

Du reste, dès son arrivée à Paris, il devait m'écrire, — poste restante, — me donner son adresse, me tenir au courant de tout, et me fixer le jour où j'irais le trouver.

— Surtout que ce soit avant qu'on s'aperçoive de ma grossesse, — le suppliai-je.

— Sois donc tranquille! — me répondit-il. — Adieu!

— Non, au revoir!

— Oui, oui, au revoir.

J'avais aussi obtenu, à force d'insister, qu'il me verrait une dernière fois, avant son départ.

Ce dernier rendez-vous était fixé à trois dimanches de là.

Le jour convenu, en arrivant chez madame Lemeunier, comme d'habitude, j'y appris brusquement qu'il était parti de l'avant-veille.

Je crus que j'allais tomber... puis je me dis que c'était impossible... qu'il avait simulé un faux départ, — et qu'il m'attendait en cachette, 17, rue des ··.

J'abrégai encore ma visite chez ma protectrice. — Je courus comme une folle... au lieu du rendez-vous, où j'arrivai une heure avant l'heure habituelle,

Il n'y était pas!

« Ce n'est pas l'heure », — me dis-je.

Je m'éloignai... Je revins. — Je regardai, si je verrais le coin du rideau relevé...

Rien!

Je montai, néanmoins, je frappai...

J'attendis... J'attendis deux longues heures, ne m'occupant plus d'être vue, remarquée.

Que m'importait?

Je souffrais trop!

Il ne venait pas.

Alors, prenant mon courage à deux mains, j'allai chez lui, où je n'avais jamais mis les pieds.

Je sonnai à une porte.

Ce n'était pas la sienne.

Une voisine ouvrit.

— Qui demandez-vous?

— M. Rouget.

— C'est au-dessus. — Mais il est parti depuis deux jours.

C'était donc vrai!

Etait-ce possible?

Sans un mot d'adieu!...

Ah! peut-être avait-il écrit, poste restante, comme nous en étions convenus.

« C'est cela! pensai-je. — Que je suis niaise de n'y avoir pas songé plus tôt. »

Je courus à la poste.

Il n'y avait rien pour moi!

Je rentrai chez ma patronne, en retard de plusieurs heures.

Elle m'interrogea sévèrement sur la cause de ce retard.

Je balbutiai, essayai de mentir, inventant une fable quelconque.

Elle fit semblant de me croire, mais je vis à sa figure qu'elle était soupçonneuse.

Je me couchai presque aussitôt.

J'étais brisée, rompue, au désespoir, à demi folle... J'eus la fièvre et un peu de délire toute la nuit.

— Il m'écrira de Paris! — me répétais-je pour me calmer, sans y parvenir.



C'est toi qui m'as guéri, ma petite Inès.

XX

TOUT SE DÉCOUVRE !

C'est à ce moment, c'est pendant cette nuit de fièvre et d'an-

goisse, que j'eus la première vision et comme le pressentiment de l'avenir qui m'attendait.

Pour la première fois, je doutai d'Emile.

Ce fut atroce!

Ma position était claire et nette.

Je venais d'avoir seize ans et demi.

J'étais orpheline. — Je n'avais point de métier, aucun moyen de gagner ma vie; car ce que j'avais appris chez mademoiselle Fanny, en une année, était bien peu de chose.

Je pouvais coudre, voilà tout!

Je ne subsistais que par la bonté et la protection de madame Lemeunier.

Avant quatre ans, époque à laquelle finirait mon apprentissage, j'étais incapable de subvenir à mes besoins.

J'étais enceinte de près de six mois.

Mon état allait éclater à tous les yeux, quelques précautions que je prisse.

Si Emile m'abandonnait... j'étais perdue, perdue sans ressource, avec mon enfant, — à moins que je ne devinsse une fille de joie, et que je ne consentisse à vivre de mon corps...

Emile, en effet, m'avait appris beaucoup de choses, et je suis certaine, à présent, qu'il y mettait une intention, une arrière-pensée infâme.

Nos conversations, quand nous étions ensemble, roulaient toujours sur ce qu'on appelle vulgairement « des histoires de femmes ! »

Il me racontait tous les cancans de la ville... que madame une telle et madame une telle avaient des amants ; que toutes les femmes mariées trompaient leurs maris...

Il me citait de pauvres petites ouvrières comme moi qui avaient des entreteneurs et qui roulaient carrosse au lieu de se tuer à un travail ingrat et de consumer leur jeunesse dans la misère...

En un mot, il me tenait au courant de toute la chronique galante, me traitait comme un étudiant traite une grisette quelconque, et paraissait trouver tout naturel, absolument iné-

vitable, qu'une jolie fille sans argent vécût de sa beauté et lui demandât le bien-être et le luxe.

Je l'écoutais, sans le comprendre, c'est-à-dire sans comprendre que cela pût s'appliquer à moi, que cette existence et cet avenir pussent devenir un jour les miens.

Pour la première fois, cette nuit-là, je me demandai avec terreur s'il n'avait pas eu un but en me parlant ainsi; s'il n'avait pas voulu, de la sorte, me préparer aux conséquences inévitables de la faute commise par moi avec lui.

C'était trop abominable, trop lâche...

J'éloignai cette idée.,. Je me la reprochai...

Je lui demandai pardon en moi-même de le calomnier.

Au matin, je m'endormis, et lorsque je me réveillai, j'étais plus calme.

« Il va m'écrire, — me dis-je. — Il y aura une lettre pour moi à la poste. »

Hélas ! les jours, puis les semaines s'écoulèrent. — Rien. — pas un mot de lui!...

Je me sentais devenir folle.

Et, pourtant, j'eus la force de ne pas le compromettre, en demandant de ses nouvelles à madame Lemeunier, qui devait en recevoir, savoir où il était, ce qu'il faisait.

Je lui avais juré que jamais son nom ne sortirait de mes lèvres, que jamais une parole de moi ne ferait soupçonner nos rapports.

Et je serais morte plutôt que de ne pas tenir ce serment.

J'essayais aussi de me leurrer... Je me cramponnais à toutes les branches..

Je m'inventais des raisons, des prétextes, de nature à justifier son silence.

Son installation à Paris, dans cette ville immense, doit lui prendre tout son temps, me disais-je.

Ou bien :

Il cherche un logement et du travail pour moi... Et il ne veut m'écrire que pour m'annoncer la nouvelle de notre réunion prochaine pour me dire :

— Viens, je t'attends !

Mais je n'y croyais pas moi-même, malgré tous mes efforts.

Depuis le jour où j'étais rentrée en retard, ma patronne ne m'avait plus dit un mot.

Elle m'observait en silence avec ses petits yeux malins et durs de dévote et de vieille fille.

Je le sentais. Cela m'inquiétait et je redoublais de précautions.

Ces précautions devenaient chaque jour plus difficiles.

Je groississais à vue d'œil.

La nuit, j'avais dû, en veillant, élargir la ceinture de mes robes.

Mes jours, mes heures de répit étaient comptés... et je n'avais pris aucune résolution...

J'attendais toujours qu'Emile m'écrivît, vînt à mon secours, à mon aide.

Deux ou trois fois, j'avais songé à aller me jeter aux pieds de madame Lemeunier, à tout lui avouer, à me réfugier dans ses bras, comme dans les bras d'une mère.

Mais elle n'étaint point ma mère... J'avais honte. — Je la trompais depuis un an !

D'ailleurs, elle m'eût demandé le nom de mon amant, et j'avais juré de ne pas le dire, et je tiendrais mon serment tant qu'il ne m'aurait pas dit lui-même :

— Je ne t'aime plus, va-t'en ! — Tout est fini entre nous !

Tant qu'il ne m'aurait pas dit cela, lui-même, de vive voix, — qui me prouvait que je ne l'accusais pas à tort ? — que je ne me trompais pas sur les motifs, sur les causes de sa conduite envers moi ?

J'en étais là de mon agonie, quand, un matin, après le déjeuner, mademoiselle Fanny me fit appeler dans le petit salon, à côté de l'atelier, où elle recevait ses clientes.

J'arrivai près d'elle, sans défiance.

Elle s'était placée tout au fond de la pièce, qui était longue, et regarda attentivement, pendant que je marchais pour m'approcher d'elle.

Ce regard était si singulier qu'il m'inquiéta.

— Que me voulez-vous, mademoiselle ? — lui demandai-je, en m'arrêtant brusquement.

— Aprochez-vous, — répondit-elle sèchement.

Je dus encore faire quelques pas, pendant lesquels elle ne me quitta pas des yeux.

Je m'arrêtai de nouveau.

Il y eut une demi-minute de silence.

J'attendais, le cœur me battait bien fort, sans que je susse au juste pourquoi.

Mais tout m'inquiétait à présent.

— Veuillez-vous déshabiller, — reprit-elle brusquement. — Voici une robe commandée pour une jeune fille de votre âge et de votre taille, et je désire vous l'essayer pour corriger les défauts qu'elle pourrait avoir, avant de l'essayer à cette jeune fille elle-même.

Refuser ce qu'elle demandait c'était tout avouer.

Je n'osai. — Puis, à qu'oi bon lutter ?

Je me désabillai donc.

Quand j'eus quitté ma robe, elle s'approcha de moi, me tâta la taille, s'occupa de resserrer mon corset, puis me passa la robe, l'ajusta, tout cela lentement, minutieusement, en promenant ses mains sur moi, sans dire un mot.

Quant à moi, j'eusse été incapable d'ouvrir la bouche.

J'avais la chair de poule, une sueur froide inondait mon visage et mes mains.

Dans ces conditions, ma grossesse éclatait aux jeux.

Quand elle eut fini, la patronne me dit du même ton :

— Rhabillez-vous. — Allez mettre un chapeau. — Nous sortons ensemble.

Une demi-heure après nous pénétrions chez madame Lemeunier.

Je m'y attendais.

Mademoiselle Fanny me laissa dans l'entrée, et après avoir dit deux mots à la domestique qui nous avait ouvert, elle fut introduite dans la chambre de madame Lemeunier.

Je restai seule.

Au bout d'un quart d'heure ma patronne ressortit.

Elle était fort rouge et paraissait très animée.

Jamais son visage, sec et long, ne m'avait paru aussi maussade.

Ses petits yeux brillaient, et sa bouche, entr'ouverte par quelque émotion intérieure, laissait voir de longues dents mal plantées, où l'on constatait de nombreux vides.

Elle s'élança vers moi.

J'étais assise. — A sa vue, je me levai.

Lorsqu'elle fut bien en face de moi, elle se tourna de côté, et, me montrant de son index jaune, tout piqueté par l'usage de l'aiguille, la porte qui venait de lui livrer passage, elle me dit :

— Entrez ! Madame Lemeunier désire vous parler.

Puis, sans ajouter une syllabe, elle ouvrit la porte qui donnait au dehors et sortit.

Je voyais trouble. — Mes jambes tremblaient.

Pourtant je suivis son indication, son ordre.

Traversant la petite pièce d'entrée, je poussai la porte qui menait dans l'appartement intime de madame Lemeunier, et je me trouvai tout à coup devant ma bienfaitrice, — devant le seul être qui m'eût tendu jusqu'alors une main secourable, devant le seul être qui me soutînt dans la vie.

XXI

LE DERNIER BIENFAIT

La pièce où je venais de pénétrer était petite.

Ce n'était point le salon officiel, mais une sorte de cabinet-

boudoir, où madame Lemeunir se retirait généralement, lorsqu'elle restait chez-elle, sans attendre personne.

Elle prenait jour sur la rue par une fenêtre-glace, au-dessus d'une cheminée de marbre blanc toute couverte de bibelots charmants et rares, axquels elle tenait extrêmement, et qu'elle essuyait et rangeait elle-même chaque matin.

Au fond, en face, une chaise longue,

Deux fauteuils bas, quelques sièges de fantaisie, une bibliothèque fermée en bois de rose, complétaient l'ameublement, avec une de ces petites tables chinoises, qui se multiplient et sortent les unes des autres, où l'on prend le thé.

Des teintures jaunes, — madame Lemeunier était très brune, et cette couleur lui seyait à merveille ; — un lourd tapis, chaud et soyeux sous les pieds, achevaient la décoration de ce réduit charmant, où s'ouvraient trois portes : l'une, celle par laquelle j'étais entrée donnant sur le corridor ; — les deux autres communiquant à droite avec le grand salon, à gauche avec la salle-à-manger.

Si j'insiste sur la description de ce boudoir de femme riche, — c'est qu'il était plein de souvenir pour moi, et que c'était la dernière fois, jusqu'à aujourd'hui, que je devais voir quelque chose de doux à l'œil, respirant le bien-être et un parfum d'honnêteté.

Depuis... hélas !

C'est là que, le dimanche, bien souvent, je me réfugiais pour rêver seule, ou éviter le contact un peu humiliant des amis de madame Lemeunier, quand elle avait trop de monde chez elle.

Pas un de ces objets, familiers à ma vue, qui ne me rappelât une sensation, rêve de bonheur, confiance en l'avenir, ou doute, inquiétude ou désespoir.

C'est là que je comptais les minutes qui me séparaient du rendez-vous avec Emile, avec le père de mon enfant !

C'est par là que je passais toujours, quand je partais pour me rendre ruelle des ***, où il m'attendait.

C'est là qu'à certain symptôme qui ne trompe pas, j'avais eu

la révélation absolue, indiscutable, de ma grossesse, — de cette grossesse qui faisait ma honte et mon agonie actuelles.

Lorsque je pénétrai dans le boudoir, madame Lemeunier s'y promenait avec quelque agitation.

En entendant le bruit léger de la porte qui tournait sur ses gonds, elle se retourna brusquement, et me regarda.

Ah ! — ce regard tout chargé de sévérité, d'indignation douloureuse, il me transperça ; — je le sens encore là !

Ce regard disait trop qu'elle savait tout.

D'ailleurs, j'en avais déjà la certitude.

Il me fit mal, il me brisa.

Toute l'horreur de ma conduite à son égard, ou plutôt toute l'horreur que cette conduite devait lui inspirer, m'apparut avec une violence irrésistible.

Je tombai sur mes genoux, dévorée de douleurs et de remords, en m'écriant :

— Madame, ne me maudissez pas... ne me méprisez pas... Toute coupable que je sois, que je paraisse à vos yeux, vous ne saurez jamais combien je vous aime et je vous respecte.

— Relevez-vous, petite malheureuse, — me dit-elle d'une voix sévère.

Mais je restais à genoux, la tête baissée, sanglotant, avec un déchirement affreux.

— Relevez-vous donc, — reprit-elle avec impatience.

Et me prenant par les deux mains, elle me força de quitter mon humble position.

Je tremblais sur mes jambes, je n'osais braver son regard, je ne pouvais parler.

Elle s'en aperçut et me fit asseoir sur un fauteuil.

— Ainsi, c'est vrai ! — s'écria-t-elle alors, en se tenant devant moi. — Vous êtes enceinte. — Votre maîtresse vient de me l'annoncer... Par égard pour moi, qui vous protège, qui vous ai recommandée, qui vous ai placée chez elle, elle n'a pas voulu vous chasser violemment, au su et au vu de ses ouvrières... Elle vous a ramenée, ici, chez moi... sans bruit et sans scandale...



C'était chez Mlle Fanny, couturière, vieille fille et dévote,

Je l'en remercie... Je la remercie de m'avoir évité cette honte, cette humiliation... Cette étrangère qui ne me doit rien, a eu plus d'égards pour moi, plus de respect pour ma considération, pour mon honorabilité, que vous n'en avez eu, vous qui me de-

vez tout... vous que j'ai recueillie... élevée presque comme ma propre fille !

Chacune de sxs paroles me traversait le cœur.

Ses reproches étaient justes.

A cet instant, j'aurais donné ma vie pour ne pas lui causer cette douleur, pour ne pas avoir reconnu si mal les bienfaits dont elle m'avait comblée.....

— Oh ! madame ! madame ! — balbutiais-je en mots entrecoupés par mes pleurs, — je le sais... oui... c'est vrai... je suis bien coupable envers vous... Si vous saviez combien je vous aime pourtant... Pensez de moi tout ce que vous voudrez... mais ne croyez pas que je sois une ingrate... ni une mauvaise fille... Pour vous, j'aurais donné ma vie, je vous le jure ! .

Elle haussa les épaules.

— Et vous n'avez même pu rester honnête fille !

Elle fit deux pas avec colère, en s'éloignant de moi.

C'est donc vrai que mauvais sang ne peut mentir ! — Voilà une petite créature que j'ai prise dans un milieu infâme, plus malheureuse qus les pierres; qui a vécu près de moi, pendant des années; qui a été la compagne, l'amie de ma fille; à qui je n'ai donné que de bons conseils et de bons exemples; — qui aurait dû bénir le ciel du bonheur inespéré qui lui arrivait..... que j'arrachais à la boue, au ruisseau... qui, par reconnaissance au moins, n'ayant pas d'autres moyens de mériter mes bontés, devait rester sage et se conduire honnêtement...

Depuis qu'elle est grande et seule dans la vie, je ne l'ai pas quittée une minute... Je l'ai placée dans la maison la plus décente de Nancy... Elle n'avait pas un instant à elle... Et elle a trouvé le temps de prendre un amant... et elle a seize ans ! — C'est odieux et décourageant !

— Mais voilà ! — ajouta-t-elle, à demi-voix, se parlant à elle-même, plutôt qu'elle ne s'adressait à moi, — c'est une enfant de l'amour... Elle avait ça dans le sang ! — Telle mère, telle fille !

Je me taisais...

Que pouvais-je répondre ?

J'aurais voulu être morte !

Elle revint vers moi.

— Comment cela est-il arrivé ? — reprit-elle plus durement. — Qui est votre amant ? — si ce n'est pas le dernier des êtres, peut-être pourra-t-on obtenir qu'il répare son crime et le vôtre !

Je courbai la tête encore davantage, et je cachai mon visage dans mon mouchoir.

— Vous vous taisez ! — fit-elle avec surprise. — Est-ce que vous ne m'avez pas entendu ?

— Si, madame.

— Eh bien ?

— Ne m'interrogez pas... je vous en conjure...

— Comment ! vous refusez de le nommer ?

— Je ne le puis !

J'avais juré à Emile de me taire en toute circonstance ; d'ailleurs, je savais bien qu'il ne m'eût jamais pardonné une indiscrétion, que tout eût été fini entre nous si j'avais parlé.

Or, à cet instant cruel, j'espérais, je voulais espérer encore en lui.

Madame Lemeunier me saisit les deux mains et me força à relever la tête.

— Ainsi, — s'écria-t-elle, — vous refusez de dire qui... vous refusez de m'aider à réparer la faute que vous avez commise !.. C'est incroyable ! — Qu'est-ce que c'est donc que cet homme-là ? — Est-il si bas, si vil, qu'on ne puisse l'avouer ?... — Est-ce un homme marié... — Est-ce pour de l'argent ?...

Je me jetai de nouveau à ses pieds, embrassant de force ses mains qu'elle essayait de retirer.

— Madame ! — lui disais-je, — ne m'interrogez pas. — Vous me torturez... Je ne puis pas répondre... Je l'ai juré.

Elle me repoussa.

Je restai ployée sur moi-même, les bras pendants.

Je souffrais horriblement.

Je n'avais plus ni force, ni volonté.

Et jamais je n'avais senti aussi profondément combien j'aimais cette noble femme, tout ce que je lui devais.

Elle garda un instant le silence.

— C'est bien ! — reprit-elle enfin, d'un ton indifférent, froidement méprisant. — Je vois qu'il n'y a pas de ressource avec vous. — Vous n'avez pas de cœur ! — Vous êtes gangrenée jusqu'à la moelle !

Elle fit deux tours dans la chambre, puis s'arrêta; mais, cette fois, à distance, comme si mon contact lui était odieux.

— Mademoiselle, — dit elle alors, — puisque vous me refusez votre confiance, puisque vous refusez de m'aider à vous sauver dans la mesure du possible, nous n'avons plus rien à faire ensemble, — et je ne puis plus rien pour vous....

Dans quelques heures, votre honte sera connue...

D'ailleurs, il suffit de vous voir... votre grossesse ne peut plus se dissimuler...

Mademoiselle Fanny, votre patronne, refuse de vous reprendre, de vous garder chez elle...

Je le comprends !

Par respect pour elle-même, pour ses autres ouvrières, pour ses pratiques, elle ne le peut plus... Et cette aventure, quand elle sera connue, lui causera déjà le plus grand tort.

Vous comprenez également qu'aucune maison honnête ne voudra de vous.

Je ne puis plus vous présenter, vous recommander nulle part.

Quant à moi, il m'est impossible de vous recueillir, de continuer à m'occuper de vous...

— Je le sais, madame ! — répondis-je.

— J'ai une fille, Henriette... Il est déjà assez malheureux qu'elle vous ait connue, et on me jettera assez la pierre, dans cette ville de province, pour ce que j'ai fait jusqu'à présent.

Qu'allez-vous devenir ?

Cette question que je me posais à moi-même, depuis le départ de M. Emile Rouget, était terrible et sans réponse.

— Vous ne savez encore aucun métier, — poursuivit-elle ; —

et alors même que vous seriez une bonne ouvrière, vous ne trouveriez ici aucun ouvrage dans la position où vous êtes... Vous n'avez point d'argent... vous n'avez point de famille... point d'abri...

Comprenez-vous, au moins, malheureuse, la situation où vous vous êtes mise ?

— Oui, madame, je le sais, je comprends tout cela. — Je comprends que je ne puis plus remettre les pieds chez vous... que je vous compromettrais... que je vous ai compromise. — Je vais me retirer

Je m'étais relevée, je fis un pas vers la porte.

Mais je m'arrêtai.

— Je vous jure, madame, sur tout ce qu'il peut y avoir de sacré au monde, que je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi... que, jusqu'à mon dernier souffle, je bénirai votre souvenir... et que ma plus cruelle douleur, en ce moment, c'est la douleur que je vous cause...

Je fis encore un pas vers la porte.

— Où allez vous? — me demanda-t-elle d'une voix où l'on sentait une émotion et une pitié qu'elle s'efforçait de cacher.

— Je n'en sais rien.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je n'en sais rien.

— Mais malheureuse, vous allez mourir de faim, vous faire ramasser au coin de quelque borne ! Vous ne pouvez rester à Nancy.

— J'irai à Paris

— Comment?

— A pied ! en mendiant s'il le faut.

— Vous serez morte avant d'arriver, ou arrêtée... et mise en prison ! — s'écria-t-elle. — Attendez !

Elle sortit brusquement, et revint au bout d'une minute.

— Tenez, — me dit-elle. — J'ai trop fait pour vous, pour vous laisser partir ainsi.

Elle me tendit un petit paquet de papier.

— Voici cinq cents francs. — C'est la dernière chose et la

seule que je puisse pour vous, désormais. Avec cela vous pourrez gagner Paris, y vivre en attendant vos couches... Après... ce sera à vous de voir...

— Non, non, madame, — dis-je en repoussant l'argent.

— Mais prenez donc ! — Etes-vous folle ? — S'il vous arrivait malheur immédiatement, je me le reprocherais. — Prenez, je le veux.

Elle me glissa les billets dans la poche de ma robe.

Je saisis sa main, je la portai à mes lèvres.

Elle la retira lentement, en détournant la tête pour cacher une larme que je devinai...

— Que Dieu vous protège ! — murmura-t-elle. — Puissiez-vous éviter l'avenir que je prévois, et qui attend celles qui commencent ainsi que vous.

— Soyez bénie, madame ! — balbutiai-je.

Et je sortis en chancelant, de cette maison où je ne devais plus rentrer, emportant le dernier bienfait de cette noble femme que je ne devais plus revoir.

. . . .

Deux jours après, j'arrivai à Paris.

XXII

A PARIS

Inès s'interrompit quelques instants.

Plus elle s'avançait dans son récit, plus elle paraissait agitée et, en même temps, plus elle montrait de hâte d'en finir.

— Reposez-vous, — lui dit doucement Ivan ; — vous devez être bien fatiguée.

En effet, c'était tout d'une haleine, — pour ainsi dire, — qu'elle avait raconté cette partie de sa vie qui se trouvait mêlée à celle d'Emile Rouget.

— Mon père, — reprit-elle faiblement, — je viens de confesser ma faute, de faire connaître les circonstances dans lesquelles je la commis. — Ce n'est point l'époque la plus dramatique, la plus horrible, au point de vue matériel, de ma courte existence, mais l'époque qu'il me coûtait le plus de retracer devant toi.... devant vous, monsieur Ivan. Maintenant, vous me connaissez... vous savez comment j'ai failli...

Et elle baissa la tête, attendant, anxieuse, ce qu'on allait lui répondre.

Maurice se leva, alla vers elle, la prit dans ses bras, la baisa au front.

— Relève la tête, mon enfant, — lui dit-il d'une voix ferme. — Ce n'est pas à la victime de rougir.

— Merci, père, — fit-elle avec élan, — merci... Tu es plus indulgent pour moi que je ne le fus, que je ne le suis encore.

Ton pardon, néanmoins, me donne la force de continuer.

Il me reste à vous dire l'expiation.

— Veux-tu remettre à demain ? — lui demanda-t-il d'un air où la sollicitude paternelle luttait contre le désir ardent, passionné, de savoir la fin de cette triste odyssée.

— Non, non... — répliqua-t-elle vivement. — J'ai hâte de terminer, de ne plus m'appesantir sur ces affreux souvenirs.....

Hélas ! ils ne hantent que trop mon esprit !

Nous t'écoutons ! — fit Maurice, — et il alla reprendre sa place sur sa chaise, sans s'éloigner de sa fille.

Elle poursuivit :

— J'en étais restée à mon arrivée à Paris.

Le mouvement et le bruit de la grande ville me grisèrent littéralement, pendant les premiers jours que j'employai à me chercher une chambre en rapport avec mes moyens.

J'étais d'abord descendue à un hôtel quelconque ; mais cela coûtait trop cher, et, bien que je ne me fusse jamais vu à la tête d'une somme aussi considérable que les cinq cents francs de

madame Lemeunier, je comprenais que cet argent était ma seule ressource, tant que je n'aurais pas retrouvé Emile, et que je devais le ménager.

En effet, j'étais partie pour Paris, afin de le rejoindre, sans avoir aucune idée de la grandeur de la ville et des difficultés qu'une semblable recherche devait opposer à une jeune fille ignorante et étrangère.

Je m'étais figuré qu'en peu heures, en interrogeant, je saurais sa demeure.

N'en eut-il pas été ainsi à Nancy?

Au bout de deux jours, j'avais compris mon erreur.

Je commençai donc par me retenir une petite chambre garnie à Batignolles, rue Beudant, à raison de vingt-cinq francs par mois.

Je payai le premier mois d'avance.

Ceci fait, je me mis à refléchir plus tranquillement à ma position.

Où était Emile?

Qu'était-il devenu?

Comment le savoir?

A qui m'adresser?

J'eus l'idée d'aller à la Faculté de droit.

Mais là, il était parfaitement inconnu.

A cela, rien d'étonnant, puisqu'il avait terminé ses études, et qu'il était reçu avocat.

Que vous dirais-je?

Pendant deux mois je me livrai à cette folle recherche, à cette recherche insensée, avec un acharnement désespéré.....

Parfois, je me disais qu'il me cherchait peut-être aussi, de son côté, sans savoir ce que j'étais devenue.

Mais hélas! en me disant cela, je me mentais à moi-même,— et je le savais.

Avant de quitter Nancy, en effet, j'étais allée à la poste où j'avais prié, s'il venait quelque lettre, au nom d'Inès, bureau restant, qu'on la renvoyât à Paris.

Et, chaque jour, je passais à la poste.



C'est un petit paradis, m'écriai-je.

Chaque jour je demandais s'il n'y avait point de lettre pour moi...

Chaque jour, l'employé me jetait sa réponse négative, du même ton indifférent, ennuyé.

Rien, toujours rien.

C'était à en perdre la raison.

Etait-il possible qu'il m'eut oubliée, abandonnée, ainsi, lâchement, après m'avoir rendue mère ?

Que lui avais je fait, pour qu'il m'imposât cet abominable supplice de l'abandon, de l'isolement, de la misère effroyable, à seize ans et demi, alors que j'allais accoucher, et qu'il me savait hors d'état de subvenir à mes besoins, à ceux de mon enfant?

Il ne devait pas ignorer, pourtant, que ma grossesse, à présent était visible pour tous, connue de tous, par conséquent!

Il ne devait pas ignorer que cette grossesse me ferait chasser de l'atelier où j'étais en apprentissage....

Il ne devait pas ignorer que cette grossesse me fermerait le cœur et la porte de madame Lemeunier, ma seule protectrice...

Il ne devait pas ignorer que cette grossesse m'empêcherait de trouver un morceau de pain dans cette ville de province où il m'avait laissée...

Il ne devait pas ignorer qu'alors il ne me restait plus qu'à être ramassée au coin d'une borne, pour vagabondage, ou que l'hôpital m'attendait, — si je n'avais pas le courage du suicide !

Pouvais-je l'avoir, ce courage, étant mère?

Il ne devait pas ignorer que, dans cette position désespérée, la prostitution me guettait, comme elle guette toutes les malheureuses filles abandonnées.

La seule chose qu'il dut ignorer, c'était que madame Lemeunier, meilleure et plus sensible qu'il n'était à supposer, m'avait donné ce secours, grâce auquel je subsistais.

Toutes ces idées tournaient dans ma pauvre tête, nuit et jour, et, pourtant, je ne voulais pas le condamner sans l'avoir revu, entendu.

Je me cramponnais désespérément à mille arguties insensées.

Je me disais qu'il était peut-être malade... peut-être mort... ou parti en voyage...

Je ne savais qu'inventer pour ne pas regarder la réalité en face.

Il y a un degré de dureté froide, d'infamie lâche et calculée, qu'on ne peut, qu'on ose concevoir.

Que de fois, pendant cette lente agonie, je me reprochai de ne pas l'avoir nommé à madame Lemeunier... de n'avoir pas tout confié à ma protectrice, — la seule créature réellement bonne et désintéressée que j'eusse encore rencontrée!

Que de fois, je pris la plume, j'écrivis des lettres à cette noble femme pour lui confesser la vérité, pour lui demander l'adresse d'Emile à Paris, — qu'elle connaissait certainement, — ou de ses nouvelles qu'elles quelles fussent.

Mais, chaque fois, au moment d'envoyer la lettre, je me disais :

« Il est trop tard! C'est inutile! Elle ne me répondra pas...

» Puis, s'il est innocent, s'il m'aime toujours, si je suis seulement victime de quelque horrible malentendu, si je le calomnie... de quel droit irais-je lui manquer de parole, révéler son secret et le mien, que je lui ai juré de garder, quoi qu'il arrivât? »

Et je brûlais ma lettre, et je repartais à travers les rues de Paris, comme un chien qui a perdu son maître et qui court, éperdu, regardant les passants...

Et je retournais à la poste, où le même employé, qui me connaissait à présent, sans attendre même ma question, me criait du plus loin qu'il m'apercevait :

« Il n'y a rien pour vous, mademoiselle! »

A toutes ces angoisses, se joignaient les inquiétudes d'argent.

Malgré la plus stricte économie, mon trésor diminuait à vue d'œil.

J'avais déjà donné soixante-quinze francs pour mon loyer, j'avais payé le voyage de Nancy à Paris, et mon hôtel en arrivant.

La robe que j'avais apportée sur moi tombait en lambeaux : — il avait fallu la remplacer.

Dans ces longues courses à travers la grande ville, j'avais usé mes chaussures.

Je me privais de nourriture...

Je vivais avec deux sous de lait et deux sous de pain.

Ce n'était pas assez, eu égard à mon état de grossesse.

Je maigrissais affreusement.

J'avais des tiraillements, des crampes d'estomac, des faiblesses subites.

Je m'étais affaissée deux fois en pleine rue...

Les soirées dans l'isolement, les nuits dans l'insomnie, étaient d'une longueur incommensurable, car je n'allumais pas de lumière, par mesure d'économie.

Mais j'avais acheté aussi de quoi préparer les langes de mon enfant, et je travaillais, le matin, dès le petit jour, jusqu'à midi.

De midi au soir, je faisais mes courses.

Je n'avais pu chercher d'ouvrage.

Puis, quel ouvrage ?

Je ne savais que coudre, et je ne connaissais personne.

D'ailleurs, je ne pensais qu'à mon enfant qui allait venir, et je me disais qu'avant tout, il me fallait retrouver Emile.

Lui retrouvé, je me croyais sauvée, malgré tout. — Car je ne me figurais pas qu'une fois auprès de lui, il pût me repousser, me chasser.

Je souffrais, comme si je l'avais cru, et, pourtant, cela n'entrait point dans ma tête, je vous l'assure.

Tant de fatigues, tant d'émotions, tant de privations, tant de douleurs, épuisèrent enfin mes forces.

Un soir, je tombai sans connaissance à la porte de ma chambre.

Des voisines me ramassèrent.

Quand je revins à moi, on me parla de l'hôpital, on me le conseilla.

Je n'avais plus de volonté, ni de répugnance pour rien.

J'étais brisée.

J'avais soif d'un repos quelconque.

On me transporta à la Maternité, où j'accouchai, au bout de quinze jours, d'un pauvre petit garçon,. maigre et débile, que j'appelai Georges... et que vous avez vu mort!

XXIII

UO L'ON RETROUVE LE PÈRE

— Ma couche fut pénible. — J'étais tellement affaiblie qu'on craignit un instant que je n'eusse pas la force d'accomplir le travail de la nature, et qu'après ma délivrance, je restai longtemps privée de connaissance.

Mais j'avais entendu le premier cri du nouveau-né.

Cela me galvanisa ; cela me rendit le courage, la volonté. Je me sentais pour lui capable de tous les efforts. de tous les sacrifices.

Heureusement j'avais du lait.

Il augmenta par la nourriture qu'on me donnait à l'hospice.

Je pus le nourrir.

On m'avait demandé si mon intention était de m'en charger.

J'avais répondu que oui, étonnée d'une semblable demande...

Depuis j'ai compris qu'elle n'avait rien de naturel.

La situation d'uue fille-mère, sans argent, sans famille, est quelque chose de si abominable, qu'on ne peut réellement lui imposer de garder son enfant, si elle ne se sent pas à la hauteur de tous les héroïsmes.

Cette réponse, la tendresse que je témoignais à mon petit Georges, mon extrême jeunesse aussi, avait bien disposé en ma faveur le médecin en chef.

Il me garda donc le plus longtemps qu'il lui fut possible, — c'est-à-dire un mois environ.

Mais j'étais rétablie, il ne restait aucun prétexte pour me maintenir à l'hôpital.

On me renvoya avec un petit secours, et je me retrouvai sur le pavé.

En effet, je n'avais point conservé ma chambre garnie pendant tout ce temps.

A l'hôpital, j'avais fait connaissance avec une pauvre fille du peuple, également en couches, également mère sans époux, comme moi.

Elle, par exemple, elle avait déclaré qu'elle ne pouvait se charger de son enfant.

Parisienne de naissance, plus âgée que moi et plus expérimentée, elle sortait le même jour que moi.

Elle me conseilla avec beaucoup d'obligeance, s'offrant à me faire trouver un peu d'ouvrage dans la maison pour laquelle elle travaillait elle-même.

J'acceptai avec joie.

Maintenant que j'étais mère, je comprenais que je n'avais pas une minute à perdre et qu'il me fallait, avant tout, nourrir, élever mon pau re bébé.

Ce fut sur son avis anssi que je renonçai à un loyer en garni, — ce qui était trop coûteux.

Pour quatre-vingts francs par an, je trouvai, dans le faubourg du Temple, un cabinet sans cheminée, au sixième étage, au fond d'une cour.

Cela me faisait vingt francs par trimestre. — Je payai le premier d'avance.

J'achetai un lit de sangle, une commode de noyer, une table de bois blanc, deux chaises ; le tout d'occasion, pour une quarantaine de francs.

On m'avait donné cinquante francs à ma sortie de l'hospice. Je n'entamai donc ma réserve que d'une dizaine de francs.

Il me restait, à ce moment, sur les cinq cents francs de ma-

dame Lemeunier, une somme de cent quatre-vingt-dix francs, et j'étais chez moi.

Maintenant il fallait travailler.

Charlotte, c'était le nom de la pauvre fille dont je vous ai parlé, me fit avoir de l'ouvrage, semblable à celui qui l'occupait.

Cet ouvrage consistait à *perler des rabats.*

Vous savez, en effet, que le rabat noir des prêtres est bordé d'un rang de perles blanches.

Il n'y a pas d'ouvrage plus ingrat et plus mal payé, sous prétexte qu'il n'est point difficile et n'exige aucun apprentissage préalable.

Néanmoins, pour aller vite, il y faut une grande habitude, et si l'on va trop vite, à chaque instant, cet ouvrage fait défaut.

Charlotte, qui en avait l'habitude, parvenait à gagner trente sous par jour, l'un dans l'autre.

Avec cela, elle n'eût pu vivre, même seule, comme elle était, — même sans enfant.

Mais elle était assez gentille, de mœurs légéres, et elle comblait les déficits, avec un amant, le père de son enfant l'ayant abandonnée, ainsi qu'il arrive si souvent en pareil cas.

Moi, j'étais peu habile, j'avais mon Georges, et je n'avais pas, je ne voulais pas avoir d'amant.

Je n'avais pas même pas besoin pour cela de lutter ou de me le dire.

J'avais aimé Emile, je m'étais, presque enfant, donnée à lui, sans savoir ce que je faisais.

Il m'avait rendue mère.

Lui seul existait pour moi, et si je ne devais pas le revoir, j'avais mon enfant, pour qui je saurais vivre exclusivement.

Cette existence de la femme vivant de l'homme à qui elle vend sa jeunesse, sa beauté, des plaisirs ; — cette existence que je voyais mener autour de moi, à tant de pauvres filles ; — cette existence, dont je connaissais trop les détails, ayant été élevée ainsi que je l'avais été, me causait une horreur insurmontable.

Elle me paraissait impossible pour moi, et je lui eusse préféré la mort.

Je l'avais prouvé.

Je me mis donc résolument au travail, avec l'espoir de gagner honnêtement ma vie, et celle de mon poupon.

Hélas! — C'est à peine si je parvenais à gagner de dix à douze sous par jonr.

Mon nourrisson me prenait beaucoup de temps. — Je n'allais pas vite, malgré toute ma bonne volonté. — Les jours devenaient plus courts, et, quand je veillais, la dépense d'huile ou de bougie, me dévorait les trois quarts de mon bénéfice.

J'habitais faubourg du Temple.

Le bon marché de la chambre que j'occupais, et le voisinage de Charlotte, m'avaient décidée pour ce quartier.

Mais la maison qui me fournissait de l'ouvrage était située rue Saint-Sulpice.

C'est dans le quartier Saint-Sulpice que sont installées la plupart des industries qui vivent du clergé.

Pour reporter mon ouvrage, j'avais donc à faire une course longue et pénible.

Mais, ce n'était pas tout.

Pour emporter de nouvel ouvrage, il fallait recommencer cette course, une seconde fois, — la maison ayant l'habitude, dans l'intérêt de sa plus grande commodité, de ne jamais donner de travail nouveau, le jour où on livrait le travail terminé.

Ce système amenait une perte de temps considérable pour les ouvrières et diminuait le pauvre bénéfice de la semaine.

D'autre part, si on livrait le vendredi ou le samedi, on était tenu de ne revenir que le lundi suivant,— la maison, — maison pieuse, — fermant le dimanche, et la patronne ne voulant pas mettre ses ouvrières en état de travailler ce jour-là, — jour de repos consacré au Seigneur.

De la sorte, on perdait, au moins, deux jours sur sept, et une semaine représentait une moyenne de cinquante sous à trois francs, — ce qui produisait, l'nn dans l'autre, de dix à douze francs par mois.



Elle fut introduite dans la chambre de Mme Lemeunier

Or, je nourrissais, j'avais gros appétit, et j'étais obligée de manger un peu plus qu'à mon début à Paris, — de manger pour deux.

L'hiver approchait à grand pas.

Les froids allaient venir.

Comment réchauffer mon petit Georges ?

Comment travailler avec des doigts raidis par l'onglée ?

Quelle que fût mon économie, bien que je me refusâsse tout, — même le plus nécessaire, — j'étais obligée d'entamer, chaque jour, mon petit capital.

Quand il serait épuisé... que ferais-je ?

On ne vit pas avec douze francs par mois, lorsqu'il faut se loger, s'éclairer, s'habiller, se nourrir, et qu'on a un enfant par-dessus le marché.

C'est ce que me répétait Charlotte, chaque fois qu'elle venait me voir.

— Tu n'est qu'une sotte, me disait-elle. — Tu t'abîmeras la santé, et tu n'arriveras à rien, ma petite. — C'est très gentil d'être honnête, mais ça ne sert qu'à *crever la faim*, et personne ne vous en sait gré... au contraire !

Va demander du pain à crédit chez le boulanger... et tu verras s'il t'en fera l'avance sur ta vertu...

Moi, qui ai un amant, je ne le paye qu'à la semaine... parce qu'il sait que je ne vis pas de mon travail...

Après tout, tu sais, c'est un préjugé... Ça peut coûter, les premières fois, quand on n'y est pas habituée... puis, on s'y accoutume, et il y a des compensations...On mange son content, on a chaud, on a des robes propres... on fait des parties, on va au restaurant, au théâtre, à la campagne... on n'est pas seule, le jour et la nuit, comme un pauvre chien à l'attache dans sa niche.

Tu verras que tu seras obligée d'y arriver comme les camarades...

Seulement, tu te seras abîmé le tempérament, et la misère t'aura enlaidie.

Vois-tu, la vertu, c'est des blagues... Si ça valait quelque chose, la société aiderait les pauvres filles honnêtes tandis que personne ne s'en occupe.

Crève, si tu veux ! — Voilà tout ce qu'elle fait pour nous autres.

Ce sont les riches, les gens qui ont de l'argent, des familles cossues, qui ont inventé la morale...

Je voudrais bien les voir à notre place, toutes ces belles dames mariées, qui font les chipies en parlant de nous; toutes ces jeunes filles, toutes ces demoiselles élevées dans du coton, qui ont des papas, des mamans, des frères, pour veiller sur elles, et qui ne manquent de rien !

Crois-tu qu'elles ne feraient pas le saut comme nous, si elles étaient dans notre peau ; si elles n'avaient pour vivre que quinze à vingt sous par jour, qu'on gagne en s'échignant le tempérament ?

Des blagues, que j'te dis, des blagues !

Elles prendraient des amants. — Elles en prennent bien tout de même... mais elles n'attendent pas après pour manger, et alors tout le monde trouve ça très chic.

Et puis, vois-tu, j'ai l'idée que si le bon Dieu a fait des jolies filles sans le sou, c'est qu'il a compté que leur gentillesse et leur jeunesse leur serviraient. — Si c'était si mal, ça causerait de la douleur, ou ça révolterait la nature...

C'est mal de tuer quelqu'un, n'est-ce pas ?

C'est un crime ?

Eh ! bien, cela me serait impossible... Je mourrais plutôt que d'assassiner même une mouche... mais quand je prends un amant, rien ne me dit que j'ai tort.

S'il est gentil avec moi, j'y trouve du plaisir, et, après tout, je ne fais que ce que font les plus grandes dames, et les plus honnêtes, quand elles vont avec leur mari.

C'est y notre faute, si nous trouvons tant d'hommes pour coucher avec nous, et pas un pour nous épouser?

Charlotte continuait :

— D'ailleurs, la vie est si courte... Faudra toujours mourir, n'est-il pas vrai? — Quand je serai dans le trou noir, quelle différence y aura-t-il entre moi et la vierge des vierges ?

On n'a que le bon temps qu'on se donne.

La belle avance, lorsque je serai vieille, après avoir pâli toute ma jeunesse de me dire :

« J'ai été honnête ! »

Qu'est-ce que ça m'aura rapporté, et, encore une fois, qui est-ce qui m'en saura gré ?

Va, ma petite, tu n'es qu'une dupe... Tu t'en apercevras, un de ces quatre matins.

— Je ne peux pas ! — lui répondais-je. — J'ai mon enfant... Je ne veux pas qu'il rougisse de moi !... J'aimais son père. — Je lui appartiens... Je suis sûre qu'il n'a pas voulu m'abandonner...

Je le retrouverai... et, s'il ne m'aimait plus, eh bien ! pour son fils, il ferait, au moins, ce qu'il doit.

— Crois ça et bois de l'eau ! — répliquait-elle, en haussant les épaules. — Va aux Enfants-Trouvés, et tu verras comment ces pères-là aiment leurs petits et s'occupent d'eux !

Mon enfant, aussi, avait un père...

Eh bien ! le joli garçon m'a lâchée, quand il a vu que j'étais enceinte ! — C'est tous des pères de carton, que je te dis !

Mais enfin qu'est-ce qu'il faisait ton amant ?

— Il doit être avocat.

— Comment s'appelait-il ?

A elle je n'avais aucune raison pour cacher son nom.

Elle n'était pas de son monde. — Nous étions à Paris, où personne ne se connaît.

Puis, j'étais trop acculée au désespoir et à la misère, je doutais trop de lui, désormais ; je m'étais trop repentie de ma discrétion envers madame Lemeunier, pour ne pas parler, à la fin.

— Il s'appelle Emile Rouget, — répondis-je. — Tu ne le connais pas, n'est-ce pas ? — Te voilà bien avancée !

— Ma foi non ! — mais qui sait ? — Je suis plus futée que toi. — Peut-être que je le retrouverai, moi, cet introuvable.

Je ne fis pas attention à cette promesse en l'air.

Trois jours après, elle arrivait rayonnante dans mon cabinet.

— Ça y est ! me dit-elle en entrant.

Je la regardai avec étonnement.

Je ne comprenais pas. — J'avais même oublié cette partie de notre conversation.

— Quoi? — lui demandai-je.

— J'ai déniché le merle !

— Quel merle ?

— Ton *lâcheur* !

— Que Bis-tu là, Charlotte ? — C'est impossible ! — Ne te moques pas de moi...

J'étais plus pâle qu'une morte, et tout mon corps tremblait.

— C'est Emile Rouget qu'il s'appelle, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Eh bien ! voilà ce que c'est que d'avoir des amants ! — J'ai dit la chose au mien...

— Eh bien ?

— Eh bien, il est allé au Palais de Justice. — Il a consulté le tableau où se trouvent inscrits les noms de tous les avocats, et ton monsieur Emile Rouget, avocat, demeure rue Soufflot, n° 19.

En effet, c'était bien simple !

Si j'eusse été moins ignorante et moins niaisement discrète, j'aurais connu ce moyen d'investigation.

Il était huit heures du soir.

Je me levai de ma ohaise, je pris un chapeau, que je mis à la hâte sur ma tête.

— Garde mon enfant, m'écriai-je, — j'y vais !

Et je partis comme une folle !

XXIV

JEUNE HOMME A MARIER

— Je ne sais combien de temps je mis à me rendre de la rue du Faubourg-du-Temple à la rue Soufflot, ni quel chemin je suivis.

Je ne sais même quel sentiment j'éprouvais en me rendant chez lui, en y courant plutôt.

Je ne sais pas non plus, si je pensais, ni si j'espérais quelque chose.

En tout cas, je ne ressentais point de joie, à proprement parler.

Je me disais seulement :

« Je vais le revoir! »

Et il me semblait que j'étais sauvée, — mon enfant surtout.

Quant à me demander comment il me recevrait, je n'y pensai même pas.

Les mois écoulés depuis notre séparation, depuis son départ de Nancy, depuis mon arrivée à Paris, avaient disparu, n'existaient plus.

Il me sembait que mon existence, interrompue par un long sommeil rempli d'affreux cauchemars, allait reprendre.

Enfin, je me trouvais dans la rue Soufflot.

J'aperçus le n° 19 au-dessus d'une porte.

J'entrai.

—M. Emile Rouget? demandais-je à la concierge

— C'est ici — me répondit-elle. — Au deuxième étage, la porte à droite.

Je gravis l'escalier, je sonnai.. J'entendis un pas.

C'était le sien !

Je le reconnaissais comme si je l'avais entendu la veille.

La porte s'ouvrit.

C'était lui ! — C'était bien lui !

Il tenait une bougie allumée à la main et me regarda à deux reprises, avant de me reconnaître.

Moi j'étais immobile et silencieuse.

Je n'avais pas la force de prononcer une parole.

— Tiens! — C'est toi? — fit-il, l'air surpris, mais sans émotion apparente.

Il hésita une seconde, puis voyant que je ne disais rien :

— Entre donc! — ajouta-t-il.

Il s'effaçait pour me laisser passer.

Je m'élançai dans l'appartement.

Il referma soigneusement la porte, et me rejoignit dans une petite pièce, richement meublée, cabinet de travail évidemment où j'avais pénétré, parce qu'elle se trouvait éclairée et devant moi.

— Tu es donc à Paris? — reprit-il. en posant tranquilement sa bougie sur la cheminée et la soufflant.

Une lampe avec abat-jour, placée sur un bureau de vieux chêne sculpté, éclairait suffisamment la chambre.

Cet accueil me boulversait et me glaçait, avant que j'en comprisse la portée.

Il me semblait, en allant le voir, que je tomberais dans ses bras, et maintenant je restais là, pétrifiée, comme dans un rêve.

Je le regardais, je le reconnaissais bien, et ce n'était pas lui, et il me semblait que ce n'était pas moi.

Cet homme m'avait prise à quinze ans, j'avais bien été sa maîtresse pendant un an, il m'avait rendue mère... Je n'avais vécu que de lui, par lui, pour lui.. Nous nous retrouvions et il me paraissait qu'un abime nous séparait, que nous étions étrangers l'un à l'autre.

En même temps qu'il avait reposé et éteint la bougie, il avait

pris du tabac et une feuille de papier sur la cheminée, et il roulait une cigarette.

— Il y a longtemps que tu es à Paris? — fit-il encore, voyant que je me taisais.

— Ne le savais-tu pas ? — dis-je enfin lentement, le cœur traversé par une douleur aiguë.

Je commençais à voir, à comprendre.

— Non! — mais ça ne m'étonne pas.— C'est toujours là qu'on vient.

— Tu ne t'es pas inquiété de moi, informé, tu ne m'as donc pas cherchée... attendue?..

Il me regarda d'un air inquiet et surpris.

— Je suis Inès, — repris-je.

— Oui, oui, je sais bien.

— Et quand tu est parti, quand tu as quitté Nancy, tu m'avais juré que me ferais revenir auprès de toi, dès que tu serais installé....,

— On dit toujours ces choses-là, au moment de se quitter... mais tu comprends bien que c'était impossible.

— Impossible. — Tu me mentais?

— Allons pas de gros mots, ma chère! — Que diable veux-tu ? — Les amours comme les nôtres ne peuvent pas durer toujours. Tu étais gentille... je ne dis pas non... mais la bagatelle a une fin. — Me voilà avocat... j'ai ma carrière à faire. — j'ai tiré de mon côté, toi, tu as tiré du tien. — Chacun sa vie. — Je suis devenu un homme raisonnable... En arrivant à Paris, je me suis dit :

« Plus de *collage* ! »

— Et je me suis tenu parole...

— J'étais enceinte ! — répliquai-je encore machinalement.

— Enceinte ! — Ah ! oui, tu prétendais l'être, en effet, quand je suis parti. — Eh bien, que voulais-tu que j'y fasse?

— Et je suis mère !

— Ah ! dame ! — quand on fait la noce, — ces choses-là arrivent, à un moment où à l'autre ! — Et il y a longtemps que tu es à Paris ?

Paris. — Imprimerie centrale de Journaux (Société anonyme), rue des Jeûneurs, 14. — Devillaire. Ad.-dél.



Deux jours après j'arrivai à Paris.

— Six mois, six mois de misère et de désespoir, pendant lesquels j'ai cherché un certain Emile Rouget, que jamais, qui m'avait séduite, et qui est le père de mon enfant !

— Il ne fallait pas quitter Nancy, où tu étais très bien.

— Ma grossesse a paru. — Ma patronne m'a chassée ; Mme Lemeunier m'a chassée, et...

Et tu as trouvé *quelqu'un* qui t'a amenée à Paris. — Ma foi ! tu as eu raison. — C'est ce que tu pouvais faire de plus sensé.— Je suis bien aise de t'avoir revue... mais il ne faut pas revenir... Tu comprends, j'ai dit adieu aux folies de jeunesse. — Je veux faire ma carrière... C'est à mon âge qu'on décide de son avenir... Il est probable que je me marierai, un de ces jours... Etj'ai pour système de ne pas recevoir de femmes chez moi.

Son accueil, ses réponses, ses insultes, m'avaient d'abord étourdie.

Tout cela était tombé sur ma tête, comme une cheminée qui m'eût assommée...

Je souffrais, mais le désespoir m'aveuglait...

Tout à coup, je me redressai.

Non pas le sang-froid, mais la faculté de sentir et de parler rentrait en moi.

— Emile, — m'écriai-je violement, — cesse cette plaisanterie — Elle a assez duré, elle est abominable. Je ne suis pas folle, et si tu n'es pas fou toi-même, je n'ai pu entendre, tu n'as pu dire ce qu'il m'a semblé que tu me disais

Encore une fois je suis Inès.

Tu m'as déshonnorée... j'ai été à toi, pendant un an ; je suis mère, je suis sur le pavé, depuis six mois ; je sors de l'hôpital où j'ai accouché ; je te cherche depuis ton départ, comptant sur ta parole, convaincue que tu sauras remplir tes devoirs.

Et c'est ainsi que tu me reçois !

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? — répéta-t-il aigrement.

— Je suis orpheline .. J'étais honnête, quand tu m'as prise... J'étais encore une enfant... Je t'aimais. , Tu me jurais que tu m'aimais,,. Je me suis fiée à toi, tu as brisé ma vie... Tu m'as ôté tous les moyens de gagner honorablement mon pain.

Je suis une fille perdue, aujourd'hui, une fille-mère sans protection, sans abri, sans ressources...

Une créature, une seule, s'intéressait à moi ; Madame Le-

meunier... J'étais comme sa fille adoptive... Grâce à toi, elle m'a retiré son cœur, et son estime...

Me voilà dans la rue, sans un être à qui m'adresser, désespérée, sans pain...

Et c'est ainsi que tu me reçois... Et c'est là ce que tu me dis!...

Que veux-tu que je fasse? Que je mendie, que je me tue, que je me prostitue?

— Il ne fallait pas faire la noce ! — répéta-t-il.

— Voilà la seconde fois que tu me jettes ce mot infâme à la face ! — Tu sais bien que tu mens, — J'étais honnête... Je la suis toujours...

— Ah ! — Elle est bien bonne ! — ricana-t-il. — Une honnête fille ne couche pas avec le premier venu. — Elle reste sage et elle se marie !

— Le premier venu ! — Toi ! Le premier venu ! — balbutiai-je.

— Dame ! Je me plais à croire que j'étais le premier... quoi qu'on ne sache jamais au juste, après tout. — Tu y as mordu assez vite, d'ailleurs... et si ce n'avait pas été moi... ç'aurait été un autre... Je ne t'ai pas prise de force, après tout ! — Si tu y as été, c'est que cela te convenait même beaucoup.

— Je ne savais pas ce que je faisais.

— Ta ! ta ! ta !

— Je t'aimais... je croyais que tu m'aimais... Est-ce que je comprenais?...

— Naturellement... Je te plaisais, comme tu me plaisais... — Si je t'avais dégoûté, ou si tu m'avais fait horreur... nous n'aurions pas été ensemble.... Est-ce que je t'ai promis de t'épouser ?

— Oh ! non !

Eh ! bien, alors? — Tu m'as donné du plaisir... je t'en ai donné... Nous sommes quittes... Un jeune homme a des maîtresses. . s'il fallait qu'il leur fasse un sort à toutes... et qu'il adopte tous les marmots qui viennent, sans qu'on sache d'où, ni de qui, la vie ne serait pas tenable... Les filles qui ont des amants savent bien à quoi cela les expose.

Voyons, sois raisonnable... et n'essaye pas de *me la faire*. —

Je ne suis pas un gobeur, moi, ni un imbécile... C'est bon pour les vieux· — Quittons-nous bons amis, et que ça finisse.

Tout mon être se révoltait, tout mon être saigait.

C'était si abominable, si imprévu pour moi, du moins, dans cette forme, que je n'avais ni présence d'esprit, ni les grands éclats d'indignation et de colère qu'il paraît peut être que j'aurais dû ressentir, manifester...

J'avais surtout le sentiment de ma faiblesse, de mon impuissance, de ma honte.

J'étais écrasée.

Contre cet homme, rien ne me protégeait.

Tout lui donnait raison.

La société entière était pour lui : ses lois, ses mœurs, ses préjugés, ses usages, sa morale.

J'avais assez appris pour savoir que quiconque à qui je me fusse adressée, quiconque à qui j'eusse demandé aide, ou protection, ou justice, m'eût répondu, en haussant les épaules, ou en me faisant des propositions.

« Il ne fallait pas faire la noce ! il fallait rester honnête fille. »

En le retrouvant, je sentais que je ne l'aimais plus.

En l'écoutant, il m'inspirait de l'horreur.

Le supplier, rester, lui répondre seulement, était une humiliation affreuse.

Je me faisais l'effet d'une mendiante, d'une véritable prostituée, en implorant de lui sa pitié, ou des secours matériels.

C'était ignoble. — C'était trop avilissant.

J'aurais dû partir.

J'étais mère ! — J'avais un enfant, un enfant de lui... Je ne savais comment le nourrir,.. ou, plutôt, je savais que je ne pouvais pas le nourrir.

C'était cela qui me clouait sur place, après la première surprise, après le premier déchirement.

Je me redressai.

Monsieur, — lui dis-je, — c'est bien. — Pour moi je ne vous demande rien... et je rougis d'avoir eu l'air de vous demander

quoi que ce soit. — Vous ne m'aimez plus. — Vous ne m'avez jamais aimée. — Vous avez trouvé une pauvre créature ignorante et sans défense. — Vous étiez à la campagne, vous étiez à malade... vous vous ennuyiez... Vous l'avez prise parce qu'elle vous paraissait jolie... vous l'avez gardée, en province, parce qu'elle était discrète et ne vous coûtait rien. — Après, vous l'avez jetée au ruisseau, en l'abandonnant comme on n'abandonnerait pas un chien, qu'on aurait gardé deux jours près de soi.

Cela suffit.

Je ne vous parlerai plus de moi.

Mais, à cette créature, vous avez fait un enfant. — Cet enfant est votre fils. — Il vous appartient comme à moi. — Je ne puis le nourrir... Nourrissez-le.

Il haussa les épaules.

Je m'agenouillai, je lui tendis mes mains jointes, pleurant de honte et de révolte comprimée.

— Pour lui, je vous demande grâce ! — pour lui je vous demande la vie.

— Allons donc! vous êtes folle ! — s'écria-t-il hors de lui. — Est-ce que je le connais, cet enfant? — Est-ce que cela me regarde? — Est-ce que je sais s'il est de moi ? — Faudrait-il pas que je l'adopte, ce petit bâtard ? que je lui donne mon nom?

Eh ! bien, ce serait du propre ! — Et puis, j'irais me marier ensuite, n'est-ce pas ? — Et je le fourrerais dans la corbeille de noce de ma femme ?

— Vous refusez ?

— Parbleu !

— Et si je vous l'apportais ?

— Je vous flanquerais à la porte tous les deux.

Il écumait de rage.

— Et n'allez pas lui parler de moi !

Et qu'il ne vienne pas me relancer plus tard, quand il sera grand !

Il ne recevrait de moi que ma botte... au derrière !

Je me relevai.

Un instant, je le regardai, devenue de pierre, ne souffrant presque plus.

Puis, j'étendis le bras.

— Misérable ! lâche ! — lui dis-je lentement.

Et je sortis.

Mais j'entendis encore sa voix qui grommelait :

— A-t-on jamais vu ? En voilà du toupet !

Que le diable l'emporte, elle et son petit !

XXV

LA FAIM

Quand je sortis de chez lui, je ne savais plus ce que je faisais.

La tête me tournait.

J'allais droit devant moi.

— C'est fini ! bien fini ! — répétais-je d'une voix monotone.

J'éprouvais une sorte de volupté âpre dans la monotomie même de ce refrain, dont chaque mot me brûlait le cœur, avant de monter à mes lèvres.

Ainsi, j'avais été à cet homme... Je lui avais donné tout ce qu'une femme peut donner... non seulement mon corps, mais mon âme ; — non seulement mon honneur, mais mon existence même...

Et il avait pris, il avais volé tout cela, avec l'intention de me jeter à la borne, après, quand il avait fait ce mal volontairement... pour s'amuser.

C'était abominable.

Qui m'eût dit que cet être qui m'avait serrée tant de fois dans

ses bras, sur sa poitrine, où les battements de mon cœur allaient répondre aux battements du sien et se confondre avec eux ; — que cet être qui avait bu tant de baisers sur mes lèvres vierges de tout baiser d'amour ; que cet être, un jour, sans pitié sans mémoire même des heures de plaisir, me chasserait de chez lui, l'insulte à la bouche ; — me jetterait à la rue avec son enfant, disant :

« Vous me gênez ! — Je ne vous connais plus ! »

Me traiterait plus cruellement que si j'avais été la plus infâme des criminelles !

Eh ! bien, soit !

J'étais criminelle ! — criminelle d'avoir cru ! — criminelle de m'être fiée à lui ! — criminelle d'avoir cherché un appui à ma faiblesse.

Mais n'étions-nous pas deux pour ce crime ?

Et l'eussé-je commis, s'il ne m'y avais poussée pour en profiter ?

Pourquoi donc étais-je seule punie, — si ce que nous avions fait était un crime ?

Seule, non pas ! — Mon enfant, cette pauvre créature innocente, qui n'avait pas demandé à naître, était puni avec moi.

Et lui ?...

Lui triomphant, satisfait, impudent, bien vu de tous, il se marierait, il se créerait une famille ; il aurait une autre femme, d'autres enfants ; il jouerait la comédie de l'amour légitime et de la patarnité, devant la société qui applaudirait !...

J'allais toujours devant moi...

Je ne comprenais pas...

Je ne comprends pas encore !

Tout à coup, je m'aperçus que j'étais sur le quai, et j'entendis le clapotement de l'eau sombre contre la pile d'un pont.

— Voilà la délivrance ! me dis-je.

Recommencer la lutte, rentrer dans mon affreuse misère, maintenant que je n'avais plus d'espoir et que tout était bien fini, me paraissait au-dessus de mes forces.

— Que vais-je devenir ? — Vivre en travaillant ?... Cela ne se

peut!... je le sais... je l'ai constaté... pour une pauvre fille dans ma position...

Alors, quoi? — Prendre un amant, — qui me chassera, quand il en aura assez .. comme celui-là. .

Puis un autre, et un autre... et un autre...

La prostitution, en un mot!

Les hommes me semblaient tellement infâmes, après ce que je venais de voir... que la nausée m'en monta aux lèvres... et que cela me parut impossible!

Oh! non, jamais!

Restait le suicide.

L'heure sonna.

Minuit!

Je tressaillis. Il y avait quatre heures que j'avais quitté mon enfant, mon Georges...

Il devait avoir faim!

J'oubliai tout.., Je pris ma course et j'arrivai haletante à mon galetas.

Charlotte m'y attendait, impatiente, inquiète, berçant et dorlotant de son mieux le pauvre petit être qui pleurait

— Enfin, te voilà! — dit-elle, — je te croyais perdue. Il y a bien deux heures que le marmot demande à boire... Mais qu'as-tu donc?

Elle me regardait ébahie, comme si je lui eusse fait peur.

Sans répondre, je me jetai sur une chaise... Et je donnai le seïn à Georges qui le prit avidement.

— J'ai encore du lait! pensais-je. — Mais, pour en avoir, il faut manger... et jusqu'à quand mangerai-je?

— Tu l'as trouvé, et il t'a chassée, — reprit Charlotte. — Cela se voit. — Est-ce que je me trompe?

— Non.

Et je lui racontai tout!

— Je m'y attendais, — fit-elle, quand j'eus terminé mon récit. — Les hommes, tous les mêmes! — Tant qu'on a à leur donner du plaisir et que ce plaisir-là les amuse avec vous... ils prennent... Ayez besoin d'eux, ils vous tournent le dos!



Je pus le nourir.

Ah ! je les connais bien, va ! — Ils n'aiment que les gueuses qui les grugent. — Tu vois si j'avais raison ! — Il ne faut pas s'attacher à eux plus qu'ils ne s'attachent à nous.

Que veulent-ils?

Du plaisir!

En v'là! mais paye... — et comptant encore, — sans ça, bonsoir la compagnie!

Et puis, veux-tu un conseil?... Ne prends jamais un jeune homme. — Le moment vient où il veut se caser dans la vie, faire son chemin, se marier... et alors, ils sont impitoyables.

Surtout, pas d'enfant, ma chère... Ils n'en veulent pas..

Les hommes mariés, à la bonne heure : — ceux-là ne vous quittent pas pour prendre femme, puisqu'ils en ont une...

Elle me parla longtemps ainsi.

Elle aurait pu me parler toute la nuit.

Je ne l'écoutais pas. — Je l'entendais; — mais tout m'était indifférent.

J'étais dans l'engourdissement qui suit les grandes crises et les douleurs atroces.

Que vous dirai-je?

Vous savez en partie le reste, et ce que vous ne savez pas se devine.

Je me remis au travail puisque je ne pouvais mourir, sachant bien qu'il me mènerait aussi à la mort, — mort plus lente et plus affreuse, mais dont je n'aurais pas la responsabilité.

Cette idée souriait presque, par moments, à mon désespoir, à mon découragement.

— J'irai tant qu'il me restera un morceau de pain... je disputerai ma vie, minute par minute, bouchée par bouchée, — non pour moi, — pour mon enfant; — et, quand il n'y aura plus rien, eh bien! nous mourrons ensemble! — je n'aurai rien à me reprocher.

Tant qu'il me resta quelque argent, cela alla à peu près, et le peu que je gagnais le prolongea.

Charlotte, aussi, quoique pas riche, car la brave fille, tout en professant le scepticisme vis-à-vis des hommes et de l'amour, s'attachait à l'amant qu'elle prenait sans s'inquiéter des avantages pécuniaires, et se trouvait pour le moment la maîtresse d'un petit employé fort misérable; — dis-je, m'aidait quelquefois, et se privait même pour cela.

Hélas ! cette seule compagne devait à son tour me manquer.

Son amant reçut un peu d'avancement, mais en province.

Elle le suivit, et la solitude absolue commença pour moi.

Je dus, peu de temps après, quitter mon logis.

Le propriétaire augmentait le prix de ses loyers, et avait taxé mon cabinet sans feu, à raison de cent francs par an.

C était trop.

Je partis... et je m'installai rue de l'École-de-Médecine, où je ne payais que soixante francs.

Mais le déménagement, le versement d'un terme d'avance, avaient épuisé mes dernières ressources.

Je mangeais si peu que mon lait tarissait et que mes forces s'en allaient.

L'ouvrage me manqua aussi pendant quelques jours.

On faisait l'inventaire, et la maison changeait de patron.

Je vendis tout ce que je possédais jusqu'à la chemise que j'avais sur le dos... ne gardant que ma robe...

Je vendis la laine de mon matelas, poignée par poignée...

Puis, je n'eus plus rien à vendre.

J'eus faim.

Je restai trois jours sans manger.

Mon enfant têtait du sang.

Je m'évanouis...

Vous savez le dénouement.

. . . .

Il y eut un long silence.

Elle avait la tête baissée.

Maurice s'était levé et parcourait la chambre, les poings fermés, le regard étincelant, terrible de douleur, de menace et de haine farouche.

Son indignation contre les bourreaux lui faisait oublier presque la victime.

— Voilà ma vie ! — reprit-elle enfin. — J'ai péché... mais je l'ai expié assez pour mériter le pardon. — Je voudrais mériter encore l'estime... et cela ne se peut plus !

Ivan se leva à son tour.

Il était fort pâle, mais ses yeux aussi brillaient, quoique d'un autre éclat que celui qui allumait les prunelles de Maurice Aubin.

Il s'approcha lentement d'Inès, s'agenouilla doucement devant elle, lui prit la main,

Elle le regardait, toute saisie de surprise.

— Inès, — lui dit-il d'une voix ferme, — je vous aime depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois. — Voulez-vous être ma femme ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

L'infanticide

I

UNE AUTRE MÈRE

Six semaines environ, après les scènes que nous venons de raconter, un grave événement, un événement terrible s'accomplissait dans le silence solennel de l'hôtel habité par M. Marc Dalifroy et sa fille.

On était alors, on se le rappelle, au mois de décembre de l'année 1866.

Dans quelques jours devait avoir lieu le bal donné par madame de Séverin, et dont nous avons raconté les péripéties tragiques, au début de la première partie de ce récit (1).

Le temps était froid, pluvieux, sombre, et la nuit, encore hâtée par la brune étendue sur le ciel, avait fait son apparition dés quatre heures du soir.

Emma s'était absentée pour quelques achats destinés à sa toilette de bal, et la vieille Marguerite, au lieu de l'accompagner selon son habitude, était restée à la maison.

Une dame âgée, qui fréquentait le salon du magistrat, et en qui ce dernier avait la plus grande confiance, était venue prendre la jeune fille, et devait la ramener au domicile paternel.

A cinq heures sonnant, en effet, medemoiselle Dalifroy rentrait chez elle.

Elle monta directement à la petite chambre du second que nous connaissons déjà, et se trouva en face de sa gouvernante.

A sa vue, Emma recula d'un pas.

Le visage de Marguerite était tellement décomposé, exprimait une telle terreur, que la jeune fille eut peur, elle aussi.

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda-t-elle.

Qu'est-il arrivé ?

Qu'as-tu ?

Sa voix, en parlant, était devenue tremblante, et ses magnifiques yeux interrogeaient la figure de la vieille femme avec une angoisse indicible,

— Ah ! ma pauvre Emma ! ma chère Emma !... Un grand malheur... le plus grand... j'en suis comme folle...

— Quel malheur ?

— Nous sommes perdus !

— Explique toi donc ! — s'écria Emma, en s'avançant sur elle et en lui saisissant les mains avec violence.

— Il est là !

— Qui ?

— L'enfant !

Emma pâlit.

— Quel enfant ?

— Le tien !

— Ici ! Allons donc, c'est impossible ! En effet, tu es folle !

— Tu mens !

— Hélas ! — Ce n'est que trop vrai !

— Je te dis que c'est impossible ! Il est en nourrice !

— On l'a rapporté.

— Où ?

— Ici !

— Qui ?

— Le père nourricier !

Emma, plus livide qu'une morte, froissait ses mains avec rage.

— Ce n'est pas vrai ! — reprit-elle. — On ignore mon nom et mon adresse. — D'ailleurs, tu ne l'aurais pas reçu... Et je ne le vois pas !

Marguerite s'élança vers la porte qui communiquait avec sa chambre, et l'ouvrit.

Emma l'avait suivie.

Toutes deux pénétrèrent dans la petite pièce qui servait d'appartement personnel à la vieille gouvernante.

Arrivées là, cette dernière étendit la main vers son lit.

Une lumière placée sur la cheminée, à quelque distance, l'éclairait faiblement, et un des rideaux abaissés y jetait de plus son ombre protectrice.

Malgré cela les yeux perçants de mademoiselle Dalifroy distinguèrent aussitôt la forme d'un corps d'enfant, étendu, immobile et muet.

Elle se précipita vers le lit, mais s'arrêta à deux pas, penchant seulement la tête en avant.

L'enfant était chaudement emmailloté et, de plus, le couvre-pied du lit, ramené sur lui, achevait de l'envelopper, de telle sorte qu'on ne voyait guère que son visage.

Il avait les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, et la lumière tamisée qui venait jusqu'à lui faisait paraître son visage d'une pâleur extrême.

Emma le considéra une seconde.

Puis, se retournant vers Marguerite, elle dit à voix basse :

— Mais il est mort !

Son regard n'avait rien eu de maternel en le dévisageant, et son accent, en parlant de sa mort, était un accent de soulagement, presque de triomphe.

— Mort ! — répéta la gouvernante. — Oh ! ciel ! Non ! Il dort !

Emma se rapprocha encore du lit, et colla sa figure presque contre la figure du bébé.

Ce n'était point pour l'embrasser.

Elle sentit la chaleur de la vie, elle entendit le souffle faible, mais régulier de sa respiration.

Tout son corps frémit.

Elle se redressa effrayante, les traits convulsés.

— C'est une trahison ! — balbutia-t-elle d'une voix étouffée par la rage et la terreur. — Misérable, c'est toi !... C'est toi qui l'as ramené...

Ah ! tu veux me perdre !

Elle marchait sur Marguerite, qui recula en joignant les mains.

— Emma, je t'en conjure, calme-toi... Ecoute-moi. — Tu sais que je donnerais mon sang pour toi... Comment peux-tu croire que je veux te perdre ?

— Il est là ! — répéta la jeune fille, les lèvres blanches et les narines gonflées.

Il est là !

Et toi seule savais mon secret, avec Athénaïs... Donc, elle ou toi, l'une ou l'autre, m'a trahie.

Malheur... oh ! oui, malheur à celle-là !

— Ni elle, ni moi, te dis-je. C'est le père Leroux... qui l'a ramené... Sa femme est morte brusquement... Il ne peut le garder...

— Tu mens ! tu mens ! — Il ne sait ni mon nom, ni mon adresse... encore une fois !

— Il les a appris...

— Comment ?

— En me suivant, la dernière fois que j'ai porté le mois de nourice...



Vois-tu, la vertu, c'est des blagues.

— Infamie! infamie!... Je suis perdue!... Que faire? Que faire? — répétait mademoiselle Dalifroy, avec une fureur concentrée plus effroyable que tous les éclats de la colère la plus violente.

Et tu l'as reçu !... Et tu ne l'as pas jeté à la porte... cet homme! — ajouta-t-elle.

— Etait-ce possible? il aurait parlé...

D'ailleurs, j'ai perdu la tête. —Il avait passé, grâce au brouillard, sans être remarqué... Il a déposé l'enfant, en disant qu'il ne pouvait plus s'en charger... et qu'il le porterait chez le commissaire de police, si je ne le prenais pas...

N'était-ce pas ce qu'il fallait éviter à tout prix?

Que pouvais-je faire ?

— Idiote ! — Le prendre, sortir derrière cet homme, et l'exposer n'importe où, sous une porte cochère... au coin d'une borne... que sais-je ?

— — Malheureuse ! — C'est ton enfant.

— Je n'en veux pas !

— Il serait mort de froid !...

— Et tu aimes mieux que je meure de honte, ou que mon père m'enferme dans un couvent, ou qu'il me tue ! car il en est capable... s'il l'apprenait jamais.

— Emma, tu me fais peur !

— Et toi, tu me fais pitié !

Mais tu ne comprends donc rien... Mon père va rentrer... S'il montait !... s'il le trouvait ici !

Est-ce que je peux le garder, cet enfant?

— Non, je sais bien que non...

— Est-ce que je peux le garder dans cette maison, chez moi?.. Est-ce que tu as seulement du lait à lui donner ?... Et, d'ailleurs, est-ce que je le connais ?... Est-ce que j'en veux ?... Je hais son père... Le misérable !

— Demain... cette nuit... je l'emporterai... sans qu'on me voie... je le placerai quelque part... je lui trouverai une nourrice...

— Comment ?

Où ?

Chez qui ?

— Je ne sais... je ferai l'impossible... nous chercherons...

— Oui, et l'on te suivra encore... et l'on saura que mademoi-

selle Dalifroy a un enfant!... Et je tremblerai, nuit et jour... que ce secret ne retombe sur moi, n'éclate, ne me jette dans la boue... Et j'aurai cette menace éternellement suspendue sur ma tête!...

Mais, j'en deviendrais folle...

Non! jamais! — Je ne le veux pas! — Cela ne sera pas! — C'est toi, avec tes niais ries sentimentales, qui est cause de tout...

— Emma... je t'en conjure...

— Tais-toi, tu me fais horreur! Tu me fais plus de mal que la pire des coquines. Je t'avais dit que je ne voulais plus en entendre parler... Je t'avais dit de le mettre aux Enfants-Trouvés... C'est toi qui l'a ramené à Paris...

— Mais c'est ton enfant!

— Qu'est-ce que cela me fait? — Ce n'est pas vrai!

— Je n'ai pas d'enfant.,. S'il était mort ou perdu... qui le saurait!... On ne le saura pas... Il faut qu'on ne le sache pas...

Mademoiselle Dalifroy, avait, en parlant ainsi, une expression de dureté farouche, impitoyable, qui donnait la chair de poule à la vieille Marguerite,

Elle regardait cette jeune fille qu'elle avait élevée, et qu'elle aimait avec l'attachement d'un chien fidèle pour son maître, en proie à la lutte de deux sentiments contraires :

La terreur et la pitié!

Elle ne voulait pas la juger, ne se sentant pas la force de la haïr.

— Prends-le, emporte-le... à tout prix... Tu m'entends!... Je le veux.

— Je vais essayer, — balbutia la pauvre femme, — mais c'est fou... c'est insensé... A présent, les domestiques vont et viennent... on me verra... Puis, où aller? — Je n'ai pas d'argent... En le prenant... je vais le réveiller... on l'entendra.

— Tais-toi! — fit brusquement mademoiselle Dalifroy. — Écoute!

Les deux femmes penchèrent la tête,

On parlait à l'étage inférieur.

C'était la voix de M. Dalifroy, qui disait à quelque serviteur ;

— Mademoiselle Dalifroy est-elle rentrée ?

— Oui, monsieur, mademoiselle est dans sa chambre.

— C'est bien. Je vais y monter.

Marguerite ne respirait plus.

Emma se redressa brusquement.

Elle bondit vers le lit et saisit l'enfant.

II

LE CRIME

Son mouvement avait été si violent, il y avait queique chose de si terrible dans sa résolution, que Marguerite crut que sa jeune maîtresse alleit tuer le pauvre petit être, et laissa échapper une sorte decri de terreur aussitôt étouffé par le regard que lui lança mademoiselle Dalifroy.

Elle resta donc sur place, la bouche à demi ouverte, les mains en avant dans un geste de prière, qui disait clairement ses angoisses et l'horreur qu'elle avait ressentie.

Emma, avons-nous dit, s'était èlancée vers l'enfant qui dormait toujours.

D'une main, elle retira le couvre-pied, et l'on put voir ses petits bras blancs et potelés, assouplis par la tiédeur du sommeil sous les chaudes enveloppes de laine qui protégeaient et cachaient le reste de son corps.

Ce mouvement éveilla le bébé joufflu et qui paraissait admirablement bien portant.

Il ouvrit ses yeux, et croyant, sans doute, que c'était sa mère

nourrice qui s'approchait et se penchait sur lui pour lui offrir le sein il sourit de toute sa bouche aux gencives roses et tendit ses petites mains.

Mais Emma ne vit qu'une chose, c'est qu'il s'éveillait, que sa bouche s'ouvrait, et qu'il allait crier !

Elle ne sentit qu'une chose, c'est que son père était là, à l'étage au-dessous, qu'il pourrait entendre, qu'il allait monter !

Elle saisit l'enfant, lui entourant la tête de son pardessus froid et humide de la brume de décembre, qu'elle n'avait pas pris le temps de quitter, — et, se retournant vers la vieille gouvernante :

— La clef ! — dit-elle d'une voix sèche et sifflante, qui passait avec peine entre ses dents serrées.

— Quelle clef ? balbutia Marguerite, qui avait perdu la tête et tremblait de tout son corps, — plus de l'aspect de la fille, que de la menace du père.

— La clef de l'appartement de ma mère !

— Tu veux...

— Vite ! Je ne puis le laisser ici... Il n'y a pas le choix. Là-bas, on n'y entre jamais.

Le pauvre bébé, saisi par le froid du pardessus, étouffant à moitié, comprimé, effrayé instinctivement peut-être de la violence de cette pression qui ressemblait si peu à celle d'une mère, se débattait faiblement, mais ne poussait pas un cri.

Marguerite fouilla dans sa poche et en tira une clef toute rouillée qu'elle tendit à la jeune fille.

Celle-ci la lui arracha.

— Reste ! dit-elle encore.

— Si mon père monte, occupe-le... dis, fais ce que tu voudras invente... mais empêche-le d'entrer !

Et, sans attendre de réponse, elle se jeta dans le corridor, le traversa, pour ainsi dire, en un bond, ouvrit une porte, — celle qui conduisait à la chambre occupée, autrefois, par Andrée ; — puis retira cette porte sur elle.

Elle se trouva aussitôt dans une obscurité profonde.

Un instant, elle resta immobile, l'oreille tendue, écoutant si son père montait.

L'enfant, à moitié suffoqué, se débattait avec plus de violence contre sa poitrine, où elle le serrait avec une énergie extraordinaire.

N'entendant aucun bruit menaçant, elle desserra son étreinte, comme un peu rassurée, et s'avança à tâtons, à travers la grande pièce d'où tombait sur elle l'air glacé des appartements abandonnés.

Le silence était profond.

La nuit opaque.

Elle entendait sa respiration, le battement de ses artères et le souffle haletant du pauvre petit être, qui était son enfant...

Cela la gênait, cela lui faisait peur,..

Elle avait hâte de s'en débarrasser, de l'éloigner d'elle, de ne plus sentir sa tiédeur, qui, cependant, était impuissante à fondre la glace de son cœur.. et qui l'agaçait, lui causait une irritation nerveuse croissante.

Elle s'avançait donc, dans l'obscurité, essayant de s'orienter, pour trouver le lit, afin d'y déposer son fardeau.

Une table lourde, à angle aigu, l'arrêta en lui meurtrissant les chairs.

Elle poussa un cri étouffé de douleur, mais ne s'arrêta pas.

Ce choc la guidait, en lui disant en quel endroit elle était de la pièce.

D'un mouvement rapide, elle tourna l'obstacle, et, en deux pas, elle eut atteint le lit... ce lit qui avait été celui de sa mère...

Ce lit où elle était née...

Ce lit, où, petit être innocent et sans défense, comme celui qu'elle portait, elle avait tendu ses bras blancs et potelés et souri à Andrée, qui la couvrait de baisers et d'ardentes caresses maternelles, de même que son enfant à elle venait de lui tendre ses mains roses et de lui sourire de ses lèvres imprégnées de lait.

Sur ce lit qui avait reçu les larmes de sa mère ;

Sur ce lit où elle avait joué, où elle avait été aimée;

Sur ce lit que nul n'avait approché, ni touché, depuis le départ de madame Dalifroy;

Sur ce lit que même les bourreaux de sa mère avaient respecté, — par indifférence, tout au moins, — elle jeta son enfant.

Le bébé y resta, d'abord, quelques secondes, étourdi de ce qui lui arrivait, stupéfié par les brusques ténèbres qui avaient succédé à la pleine lumière de la chambre de Marguerite; presque suffoqué, cherchant sa respiration.

Le froid de ces draps trempés de l'humidité de vingt hivers, de la glace de l'abandon, lui causa une nouvelle douleur, et lui rendit le souffle.

Il poussa un premier cri encore faible, à moitié étranglé dans sa gorge resserrée par la terreur.

L'innocent avait sept mois.

Les idées ne sont pas venues, mais les sensations sont déjà plus distinctes qu'aux premiers jours.

Ce qu'il éprouvait eût été de la peur chez un homme.

Ce n'était encore que de la souffrance confuse.

— Tais-toi! malheureux! Tais-toi! — murmura Emma, d'une voix sourde et qui eut donné le frisson à qui l'eût entendue.

Mais l'enfant n'entendait pas.

Il pleurait.

Les forces lui revenaient..

Ses cris d'abord faibles, irréguliers, s'enflaient, se succédaient plus rapprochés... — Tais-toi! — Tais-toi donc! — répétait la voix de mademoiselle Dalifroy, de plus en plus sourde, au fur et à mesure que l'autre voix se faisait plus distincte et plus aiguë.

Elle s'était penchée vers lui.

— Te tairas-tu! — Il va me perdre... On va l'entendre. Ah! maudit!... tu te tairas!

Il venait de pousser un cri plus fort.

Brusquement on cessa de l'entendre,

La mère avait posé sa main sur ses lèvres, et, les comprimant avec une force terrible, arrêtait l'émission du son.

Il se fit un silence horrible.

Ni la mère, ni l'enfant ne respiraient plus.

Elle lui écrasait les lèvres et les narines.

Il se débattait.., agitait ses bras... ses jambes... sa poitrine se soulevait dans des spasmes affreux.

Emma n'avait pas voulu l'étouffer...

Elle n'y avait pas songé...

Elle voulait seulement qu'il se tût.

Mais à présent, sous ces convulsions qui lui annonçaient la mort, elle était prise d'une sorte de vertige, d'un mouvement de fureur bestiale...

Il y avait une lutte.

Elle voulait en triompher, et, dans le crime commencé, elle puisait cette ivresse affreuse qui donne le vouloir d'accomplir le crime tout entier.

Elle subissait cette fatalité que subissent tous les criminels; — cette griserie sauvage qui s'empare d'eux, à la vue de leur forfait, et les fait s'acharner sur leur victime.

Une fois le premier coup porté, la tête s'égare, la raison faiblit.

L'horreur de l'acte accompli crée la peur qui rend fou, qui rend féroce, qui rend forcené.

Et sa main délicate, sa main blanche, aux longs doigt flexibles; sa main de jeune fille aristocratique, devenait de fer, se contractait, se moulait sur le visage tuméfié de l'enfant, ne pouvait plus s'en séparer, s'y enfonçant, s'y crispant avec une sorte de volupté atroce.

Il lui semblait que jamais elle ne pourrait l'en arracher... que c'était fini, qu'elle faisait corps avec ce visage !

Le petit être ne bougeait plus depuis longtemps, restait là, immobile, muet, se glaçant, que la main ne se détachait point et paraissait participer de cette rigidité cadavérique.

Cela était horrible...

Ele le sentait...



Monsieur, lui dis-je, c'est bien. Pour moi, je ne vous demande rien.

Elle ne pouvait faire autrement.

Tout à coup...

Etait-ce une vision ?

Le visage de son enfant lui apparut clairement, les yeux

grands ouverts et convulsés, la peau violette, le cou gonflé et couverts de taches, sur lesquelles se détachait, avec une blancheur de marbre, sa main meurtrière.

Elle poussa un cri, sa main se souleva, et Emma tomba raide, évanouie.

III

APRÈS

Une heure après, mademoiselle Dalifroy rentrait dans sa chambre, où Marguerite, effarée, n'osant faire un mouvement, ni aller au-devant d'elle, se demandait avec des frissons glacés et des claquements de fièvre, ce qui se passait là-bas, — là-bas... où la mère et l'enfant étaient ensemble.

A la vue d'Emma, elle sentit ses cheveux se dresser sur son front.

C'est que la jeune fille était effrayante de pâleur, et si l'on peut s'exprimer ainsi, suait le crime des pieds à la tête.

Ses yeux gris, entourés d'un large cercle brun, brillaient comme ceux des fauves en chasse, ou des fous au moment d'une crise ; ses lèvres décolorées se serraient en une crispation tragique ; sur son front, à la racine de ses cheveux fins qui semblaient raidis, on voyait perler des gouttes de sueur.

Elle marchait d'un pas saccadé, le cou rentré dans les épaules, avec des mouvements d'animal poursuivi et qui écoute si les chiens n'ont pas retrouvé sa trace.

— Qu'as-tu ? — s'écria Marguerite, en s'élançant vers elle, après une seconde d'hésitation.

Emma eut une secousse nerveuse, mais ne répondit pas.

— Que s'est-il passé ? — répéta Marguerite. — Tu es malade — tu me fais peur ?

Emma entr'ouvrit ses lèvres rigides avec un effort pénible, comme pour répondre ; mais le son ne sortait pas de sa gorge, et elle y porta une main convulsive.

— Qu'as-tu fait ? — demanda encore la gouvernante de plus en plus effrayée.

— Mon père... — dit enfin la jeune fille d'une voix basse dont l'intonation ne ressemblait à rien de ce qu'avait entendu jusqu'alors la pauvre veille paysanne.

— Ton père est venu... Oui...

— Eh bien ?

— Je lui ai dit que tu te déshabillais... que tu avais mal à la tête...

— Il n'est pas entré ?

— Non.

Emma poussa un soupir de soulagement.

— Mais il va remonter, après son dîner.

— Quelle heure est-il donc ?

— Sept heures.

— Seulement ! — murmura mademoiselle Dalifroy.

Evidemment, il lui semblait que bien des heures et des heures s'étaient écoulées depuis l'instant où elle avait quitté sa chambre.

— Et l'enfant ? — reprit Marguerite baissant la voix.

— Tais-toi !

Emma eut un frisson et leva la main droite pour la passer sur son front, geste machinal de ceux qui veulent effacer quelque vision importune ; — mais, en faisant ce geste, ses yeux tombèrent sur cette main blanche, et, avec un mouvement d'horreur, elle la cacha précipitamment derrière elle.

— Déshabille-moi. — fit-elle alors. — Mon père va revenir... Il faut qu'il me trouve au lit !

— Emma ! — balbutia Marguerite, en l'aidant à quitter ses vêtements, — tu m'épouvantes...

Qu'est devenu ton enfant ?...

Comment as-tu arrêté ses cris ?...

— Silence ? — ne m'interroge pas... plus tard ! plus tard ! — répondait la jeune fille, en arrachant sa robe et son corset avec une sorte de rage.

Ceci fait, elle se glissa dans son lit, et ramena les rideaux autour d'elle.

On entendait à présent claquer ses dents.

Mais Marguerite, après une courte hésitation, entr'ouvrit les rideaux, et, penchant sa tête ravagée par l'angoisse, jusqu'à l'oreille de mademoiselle Dalifroy, elle lui redit, d'une voix suppliante :

— Emma, l'enfant ne peut rester ainsi seul, dans cet appartement glacé... Il mourrait de froid. — Il doit avoir faim.

J'ai pu me procurer du lait tiède et sucré à la cuisine.

J'ai dit que c'était pour toi.

Je vais y aller... Donne-moi la clef...

— Reste ! — fit la mère.

Elle saisit le bras de Marguerite et lui enfonça ses doigts crispés dans les chairs.

On eût dit une tenaille.

— Tu me fais mal ! — balbutia la gouvernante.

Oh ! mon Dieu, que s'est-il donc passé ?

Ne peux-tu me répondre un mot qui me rassure ?...

Tout à coup l'étreinte se desserra et Marguerite se tut.

On venait d'entendre un pas qui se rapprochait.

— Mon père !... les rideaux !... fit Emma.

La vieille gouvernante comprit.

Elle s'éloigna du lit, referma les rideaux, — et alla s'asseoir sur une chaise basse, près de la cheminée.

En effet, c'était M. Dalifroy qui venait prendre des nouvelles de sa fille.

— Comment va mademoiselle Dalifroy ! — dit-il en entrant, de sa voix sèche et froide.

— Pas trop bien ! — répliqua Marguerite, en faisant effort

pour contenir le tremblement qui la secouait, et en cachant le plus possible son visage décomposé.

Je crois qu'elle dort.

— Voyons ! — fit le père.

Il s'approcha lentement du lit, en écarta les rideaux, et aperçut sa fille les yeux fermés.

— En effet, — reprit-il, après l'avoir considérée un instant en silence, — elle a mauvaise mine.

Est-ce que vous dormez, Emma ?

— Non, mon père ? murmura-t-elle faiblement, en ent'rouvrant les yeux.

— Où souffrez-vous ?

— A la tête. — Des douleurs horribles.

— Cela vous a pris bien brusquement.

— Oui... comme un coup de foudre... en rentrant.

— Voulez-vous voir un médecin ?

— Non ! non ! — C'est inutile, — répondit-elle vivement. — Ce n'est que de la névralgie... vous savez que j'y suis sujette.

— Je crois, — fit Marguerite, en intervenant, — qu'elle n'a besoin que d'un peu de repos.

— Le moindre effort... la parole... la lumière... tout me fait mal, — ajouta Emma.

— C'est bien. — Je vous laisse, ma fille. — J'ai à travailler. Si vous vous sentiez plus mal, faites-moi prévenir...

— Marguerite veillera, — répliqua mademoiselle Dalifroy. — Mais je suis sûre qu'il n'y paraîtra plus, demain...

— Vous avez pourtant un peu de fièvre, — insista M. Dalifroy, en lui tâtant les mains. — Nous verrons, demain.

— Oui, oui, demain.

Je crois que je vais dormir.,. c'est le seul remède.

M. Dalifroy déposa un baiser sur le front glacé de sa fille, et se retira après avoir fait quelques recommandations à la vieille femme de confiance.

Dès que les deux femmes furent seules, de nouveau, Marguerite courut au lit.

— Emma, ma chère fille, — s'écria-t-elle, — le voilà parti !

— Il ne reviendra pas ce soir... Nul ne nous dérangera à présent... Rien à craindre. Mais il faut que tu me répondes. — Je mourrais d'inquiétude et de désespoir... dans cette incertitude...

Ton enfant... où est-il ?

— Quel enfant ? — répliqua la jeune fille d'un air farouche.

— Comment ! tu le sais bien. — Cesse de m'épouvanter ainsi... J'ai là du lait bien chaud, bien sucré... Il faut qu'il boive... Il faut que je le voie... que je lui donne les soins qu'il réclame... Puis que nous cherchions ensemble un moyen de le sortir d'ici.

Tu ne réponds pas ?

La clef doit être dans la poche de ta robe.

Marguerite, en parlant ainsi, s'éloigna du lit, et se dirigea vers un fauteuil, où la robe avait été jetée, et montrait les formes du corps qu'elle moulait quelques instants auparavant.

Mais Marguerite n'avait pu encore y porter la main, qu'elle se sentit saisir aux épaules, et qu'elle fut rejetée au loin, avec une force terrible.

Entre elle et le fauteuil, se dressait mademoiselle Dalifroy, nue, sous sa chemise blanche, d'où sortaient ses bras et ses épaules plus blancs que l'étoffe de batiste.

Ses cheveux dénoués entouraient son visage et son cou ; ses yeux lançaient des éclairs ; un peu d'écume frangeait ses lèvres minces.

— Malheureuse ! — lui dit la jeune fille les dents serrées. — Tu ne comprends donc rien !

Profitant de la stupeur de la gouvernante, elle plongea sa main dans la poche de la robe, en retira la clef, qu'elle serra dans ses doigts, en ajoutant :

— Tu n'iras pas là-bas ! — Non ! tu n'iras pas !

— Emma ! — Tu me rendras folle... Que me caches-tu ? — Qu'en as-tu fait ? — Il ne peut passer la nuit ainsi... Il criera... On entendra... Il faut l'emporter...

— Il ne criera pas...

— Mais...

— Et c'est moi qui l'emporterai...

— Toi... Où ? — Quand?...

Tout de suite, alors... mais pour cela il faut l'aller chercher... Allons-y ensemble.

— C'est inutile!

— Inutile!

— Cela ne presse pas. — Nous avons le temps!

— Le temps! — répéta la vieille femme en joignant les mains. — Mon Dieu! mon Dieu! elle est folle!

— Non! — fit la jeune fille. — Je ne suis pas folle! J'ai cru le devenir... Je crois même que je l'ai été... Mais c'est passé...

— Eh bien?

— Regarde-moi donc! — Est-ce que tu ne vois pas qu'il est mort?

IV

L'AVEU

— Mort! — répéta la vieille femme avec stupeur.

Mais non, c'est impossible, — il se portait admirablement bien... Je n'avais jamais vu un plus bel enfant!

Il me rappelait mon pauvre petit garçon... que j'ai perdu à deux ans...

Tu sais, celui que j'avais quitté pour te nourrir, pour te soigner... Et que tu m'as remplacé, presque, car je t'ai aimée... je t'aime comme si tu étais ma propre fille!...

Je l'avais juré à ta mère, d'ailleurs...

Mort! mort! — Voyons, cela n'est pas! Tu as la fièvre... le délire... Toutes ces émotions sont au-dessus de tes forces...

La peur de ton père égare ta raison... mais rassure-toi... calme-toi... Nous sommes seules.

La nuit est à nous...

Je vais rester près de lui... Et, demain, je trouverai bien moyen de l'emporter sans être vue...

Je le mènerai aux environs de Paris... chez quelque brave femme de la campagne... qui aura du bon lait...

Mais qu'as-tu ? — Tu ne m'écoutes pas.

Pourquoi ce ricanement sinistre qui me fait mal ?

Emma, reviens à toi !

— Assez ! — fit violemment mademoiselle Daiifroy. — Je te dis qu'il est mort ! — Ne me force donc pas à le redire cent fois !

— Mais on ne meurt pas ainsi ! — quand on n'est pas malade... en quelques minutes, sans raison .. naturellement.

Tu ne connais pas les enfants... c'est le seul que tu aies eu, et tu ne l'as pas soigné, élevé... Tu ne l'as, pour ainsi dire, jamais vu... Il aura eu une crise... comme ils en ont... ces chers petits êtres... une convulsion... Que sais-je ?

Tu as pris peur... mais il en pourrait mourir... Il faut y courir !

— Ah ! la misérable ! — balbutia la jeune fille en tordant ses mains. — Elle est sans pitié... Il lui faut des détails !.. dussé-je en mourir moi-même.

Elle s'avança sur la vieille gouvernante, lui prit les deux poignets, et collant presque son visage contre le visage ridé de celle qui lui avait servi de mère ;

— Je l'ai étouffé... entends-tu, étouffé...

Marguerite se détacha de l'étreinte et recula avec une expression d'horreur indicible.

— Ah ! tu comprends ! Tu me crois, enfin ! — s'écria Emma.

Est-ce que tu ne le voyais pas sur moi ?

Est-ce que ces choses ne se voient pas ?

Elle éclata d'un rire sourd, qui soulevait sa poitrine comme une convulsion.

— Oh ! — murmura la vieille femme. — Toi !



Il s'approcha lentement d'Inès, s'agenouilla devant elle.

Elle joignit les mains pour une sorte d'invocation instinctive, plus brisée de douleur et d'horreur que d'indignation.

Cela dépassait toutes les conceptions de son esprit, et son cœur qui ne savait qu'aimer celle qu'elle avait élevée, avec

quelque chose de l'attachement bestial de l'animal pour son maître, saignait en elle, oubliant de se révolter,

— Oui, moi ! moi ! — C'est horrible, n'est-ce pas ? Oh ! bien horrible ! Je n'y peux rien.

Je ne le voulais pas, non... Je ne l'ai pas fait exprès... Je ne l'ai pas prémédité...

Mais il allait crier...

Il criait !...

Je lui disais :

— Tais-toi ! tais-toi !

Et ses cris augmentaient. — Et on allait les entendre... Et mon père allait monter !...

Alors, je n'ai vu qu'une chose.., une seule :

C'est que j'étais perdue !

Dans une hallucination atroce... je me suis vue déshonorée, montrée au doigt, méprisée et bafouée du monde, jetée à la rue, au ruisseau, à la borne,.. Que sais-je ? — Sans asile, sans ressources...

A moins que mon père ne me tuât !

Je le sentais, là, derrière moi, le bras levé.

Ses yeux d'acier me brûlaient... ses lèvres minces, montrant ses dents, en un rictus menaçant, me faisaient peur... J'entendais sa voix sifflante, scandant les mots d'une malédiction effroyable, m'appelant :

Infâme et prostituée !

Et je sais, comme tu le sais toi-même, qu'il serait sans pitié...

Toucher à sa considération, à son honorabilité... il n'y a pas de crime qu'il ne commettrait pour punir un semblable crime !..

Tu le connais aussi bien que moi !

Est-ce que je mens ?

Marguerite se taisait, prise de vertige.

— Et ce petit malheureux, — poursuivit Emma, — criait, criait toujours, davantage, de plus en plus fort...

Et il me semblait que sa voix devait être entendue de Paris entier.

Elle pénétrait dans mes oreilles en les déchirant. Elle me traversait comme autant de coup de poignard... Elle m'emplissait... me rendait folle.

Je croyais qu'il le faisait exprès...

J'avais beau lui dire de se taire... il redoublait.

Alors, je le pris pour un ennemi qui voulait me perdre... Je ne sus plus que c'était mon enfant, ni même un enfant...

Il s'appelait le danger !

Il s'appelait la honte !

Il s'appelait le désespoir !

Je lui appliquai ma main sur la bouche.

Il se débattit !..

Ce n'est pas un assassinat, c'est une lutte effroyable...

Il défendait sa vie ; moi, la mienne.

J'étais devenue une sorte de bête fauve...

Plus rien d'humain en moi, que la peur atroce, la volonté impitoyable de vaincre cet adversaire sans pitié.

Je ne m'appartenais plus...

Je le sentais mourir... Je le sentais râler.

Ses forces diminuaient, les miennes augmentaient...

Plus je lui faisais de mal... plus je le haïssais... et plus j'en avais peur ?

Oh ! oui, à ce moment-là, je voulais sa mort !..

Après ce que j'avais commencé, je ne pouvais plus le revoir... jamais ! jamais !

Son regard m'aurait tuée...

Il fallait que lui ou moi disparût de ce monde...

Je ne sais combien cela dura !

Il ne bougeait plus depuis longtemps, que ma main restait collée sur sa bouche sans souffle !

Je ne pouvais l'en détacher.

Je me figurais que, si je le lâchais, il se redresserait, qu'il se sauverait, qu'il irait partout, montrant les traces de mon crime, hurlant :

« A l'assassin ! à l'assassin ! »

J'étais bien folle, à cet instant... car...

Elle eut un frisson, pâlit encore sous sa lividité, et baissa la voix :

Tout à coup, une autre hallucination s'empara de moi !

Bien que je fusse dans l'obscurité... un rayon venu je ne sais d'où... de l'enfer... peut-être... s'il existe... illumina son visage.

Je le vis hideux, avec de grands yeux blancs renversés... les traits gonflés... le cou noir... Oh !

Elle plaqua ses deux mains sur ses yeux...

— C'en était trop ! — Je m'évanouis.

Sans cela, je crois que je serais encore attachée à son cadavre !

Marguerite, pendant ce récit, était tombée sur les genoux, courbant la tête comme si elle craignait que la malédiction du ciel ne la frappât, agitant ses lèvres blêmes pour quelque prière inconsciente, véritablement foudroyée.

Quand Emma se tut il y eut un long silence entre ces deux femmes.

Mademoiselle Dalifroy restait là, à bout de forces, immobile, presque insensible, les yeux grands ouverts suivant la vision dont le souvenir rendait grumeleuse sa peau fine et douce de fille aristocratique.

Ce fut Marguerite qui reprit la parole la première. — Malheureuse ! — lui dit-elle sans colère, avec des larmes dans la voix et une sorte de stupeur candide, où se peignait l'inocence de son cœur peu fait pour comprendre ces violences et ces actes farouches enfantés par l'égoïsme et l'orgueil ; — malheureuse ! c'était ton fils ! — le fruit de tes entrailles... Faut-il donc que j'aie consacré ma vie à t'aimer pour te voir en arriver là ?

Non, je ne te comprends pas !

J'ai été mère... et j'aurais donné ma vie pour ce pauvre petit être... que la misère m'avait forcé d'abandonner aux soins d'une autre...

Puis quand je t'ai nourrie, quand je t'ai vu pousser, grandir, c'est sur toi que mon affection maternelle s'est reportée...

Ta mère était si malheureuse... ton père si dur et si impitoyable... qu'il m'a semblé que tu avais besoin de moi... et que moi seule, je pourrais te rendre bonne, assurer ton bonheur...

Je t'ai aimée pour deux: pour elle, la morte! — et pour moi..,

Mais j'aurais donné ma vie, je la donnerais encore pour te sauver... Aucun martyre ne me paraîtrait trop affreux...

Souffrir pour son enfant... mais c'est encore de la joie!...

Eh bien, tu eusses été déshonorée... Tu aurais perdu ta position dans le monde, l'estime de ceux que tu connaissais.

Il serait là, lui, et son sourire eût suffi à te consoler!...

Etait-ce sa faute à lui, s'il était né?

Il n'y avait que toi de coupable... Et cela te faisait de plus grands devoirs.

Oh! c'est bien abominable... Un être faible... un être sans défense! — Le sang de ton sang! — Des baisers auraient éteint ses pleurs. Il se fût endormi dans tes bras.

Et puis, pour l'avoir, tu as dû aimer...

— Aimer! — ricana Emma Dalifroy, en sortant brusquement de sa torpeur.

— Aimer! — répéta-t-elle encore d'un accent étrange, qui glaça la parole sur les lèvres de Marguerite. — Ah! c'est vrai... Tu ne sais rien!

Eh bien, apprends tout!

V

LA FAUTE DE MARGUERITE

Ce cri étonna Marguerite, même au milieu de sa stupeur et de son horreur; — même après ce qu'elle venait d'entendre, d'apprendre.

— Tiens, ma pauvre Marguerite, — reprit Emma, en haussant ses épaules rondes et blanches, dont la grâce printanière constrastait si violemment avec l'atrocité de ses aveux, — tu me fais pitié !

Tu m'as servi de seconde mère, de mère véritable pour mieux dire. — Tu m'as suivie, veillée, depuis le jour de ma naissance, et tu ne me connais pas encore, et tu ignores tout de moi et de ma vie...

—Ce n'est pourtant pas faute de t'avoir adorée... d'avoir prié le bon Dieu pour toi... Ah ! si les prières d'une pauvre paysanne comme moi avaient été exaucées, tu aurais été la meilleure et la plus heureuse des jeunes filles !

— Au lieu de prier, il fallait regarder, — répondit durement mademoiselle Dalifroy.

Ce n'est pas dans le ciel que je vivais, c'est sur la terre.

Mais, dès ma première enfance, j'ai vu que tu ne savais rien, que tu avais une nature de dupe et de mouton... et je n'ai jamais eu confiance en ce que tu me disais ; je n'ai jamais cru un mot de ce que tu me contais...

— Est-ce possible ? — Je croyais, cependant, que tu avais pour moi quelque affection...

— Certes... autant qu'on peut en avoir en pareille circons-

tance... Tu es même le seul être pour qui j'en aie eue, pour qui j'en ai encore, à l'heure actuelle... mais tu n'as jamais compté dans mon existence... et tu n'as jamais exercé sur moi la moindre influence...

Te voyant si simple.,. et si bonasse... toute petite fille, je m'amusais à te faire toute espèce d'histoires et de mensonges... que tu croyais comme paroles d'évangile...

Je jouais toute espèce de comédies de gamine... et tu les prenais au sérieux.

Cela m'amusait, mais cela m'apprenait aussi à ne pas faire grand cas de ta portée d'esprit... cela m'accoutumait à ne pas compter sur toi... et à ne pas compter avec toi...

Aussi, tu n'as jamais lu en moi, et tu m'as toujours ignorée...

Maintenant, Marguerite pleurait lentement.

— C'est donc vrai ! — disait-elle, — que j'étais au-dessous du devoir que je m'étais juré, que j'avais juré à ta mère, de remplir jusqu'au bout ! — J'y ai mis tout mon dévouement... cela ne suffisait pas !

Et l'honnête femme, dans sa simplicité de brave cœur, était prête à s'accuser, à se rendre responsable des crimes accomplis, heureuse encore, si, par là, elle pouvait excuser, trouver moins coupable, celle qui la flagellait ainsi.

— Mais toi, du moins, — reprit Emma, tu ne m'as point fait de mal volontairement.

L'auteur de tout, — c'est Athénaïs !

— Madame de Séverin ! — s'écria la vieille gouvernante.

— Est-ce que cela t'étonne? — Est-ce que tu ne la connais pas, non plus celle-là !

— Oh ! si! si ! — fit Marguerite.— C'est une mauvaise femme je l'ai toujours haïe.. Et j'ai fait ce que j'ai pu pour te mettre en garde contre elle.. bien que je ne pusse deviner... qu'elle oserait perdre l'enfant.. après avoir..

Marguerite n'acheva pas sa phrase.

Il eut fallu parler de choses qu'elle avait toujours tues devant la jeune fille, ainsi qu'on va le voir.

— Mais, — poursuivit-elle, — pour te la fair hair comme elle

le mérite, il eut fallu te dire.. ce que je ne me croyais pas le droit d'apprendre à une enfant, à une fillette de ton âge...

— Il eut fallu me dire qu'elle avait été, qu'elle était la maîtresse de mon père! ricana mademoiselle Dalifroy.

— Comment, tu sais!..

— Je sais tout... tout ce que tu m'as caché.

Je sais aussi l'histoire de ma mère, dont tu me parlais toujours, comme d'une sainte.. et qui s'est enfuie avec un amant, en m'abandonnant!

— Oh! malheureuse! ne parle pas ainsi... Qui t'a dit...

— Athénaïs!

— Elle a osé, l'infâme! Mais elle a dû mentir... Elle a menti. sans cela tu aurais d'autres sentiments pour elle, et tu jugerais autrement la conduite de ta pauvre mère...

Ah! je vois, maintenant, combien j'ai péché par excès de scrupules et de délicatesse!

Je craignais de déflorer ton imagination, de briser ton cœur.

Si coupable que fut ton père, si odieuse qu'eût été sa conduite je ne voulais pas t'ôter le respect filial envers lui...

Je me disais qu'il n'est pas bon que les enfants apprennent trop tôt à juger ceux qui doivent représenter pour eux l'autorité la justice et l'honneur... ceux devant qui ils doivent craindre de rougir.. ceux qu'ils doivent estimer, sous peine d'apprendre le mépris de tout et de tous!

Je ne voulais point te raconter la faute de ta mère.. avant l'âge où tu pourrais comprendre ses excuses; j'avais peur que cela n'appesantit ton esprit sur des passions et des vices qu'une jeune fille doit ignorer.

J'aurais craint que tu ne l'aimasses moins; ou que, méprisant ton père, et aimant ta mère, quoique coupable, — tu en vinsses à ne plus savoir où était le bien et le mal, le vice et la vertu, et à te croire autorisée par l'exemple des tiens. à n'être plus assez sévère envers toi-même.

Et pendant que je poussais jusqu'à l'excès le respect de ta pureté, une autre te faisait tout savoir, t'expliquait tout.. à son



C'est le père Leroux qui l'a ramené.

avantage.. à son point de vue, salissait ton imagination, corrompait et desséchait ton cœur?

Une autre?..

Et quelle autre!.. une femme vicieuse, perfide!

Ah ! je comprends tout maintenant ; je comprends? Je me suis conduite comme une brute !

Et la vieille Marguerite se frappait la poitrine avec rage, sanglotant, se reprochant ses délicatesses et son manque de prévision, ainsi que des crimes.

Et puis, — ajouta-t-elle, j'avais peur, si je te parlais, que tu ne commisses une indiscrétion.. que tu ne montrasses trop de haine ou trop d'antipathie contre cette femme.

On aurait su que cela venait de moi, et M. Dalifroy m'aurait chassée.

C'est que j'avais juré, vois-tu, de rester près de toi... juré, à ta mère, de ne te quitter jamais.

Oui, oui, tu as eu raison de me mépriser, Emma, de douter de mon intelligence... Je mérite tes sévérités... car je n'ai rien su faire pour toi de ce que je voulais... Je n'ai pas su te protéger... te sauver.

Que ta mère me pardonne!

Pendant que la pauvre femme parlait, le regard d'Emma s'était quelque peu adouci.

Elle alla vers Marguerite et la releva.

— Voyons, calme-toi, — lui dit-elle plus doucement. — Le moment n'est pas aux lamentations.

Tu as fait pour le mieux, je n'en doute pas.

Mais eusses-tu agi d'autre sorte que le résultat eût été le même. — Ça n'aurait pas empêché Athénaïs de parler... et cela ne m'aurait pas empêchée de la croire plutôt que toi.

C'est une femme du monde, intelligente, expérimentée, qui sait la vie, et qui voit clair. — Sa propre existence, que je sais sur le bout du doigt, et qu'elle a menée avec une si merveilleuse habileté et un succès si extraordinaire, prouve qu'elle est dans le vrai.

Toi, ma pauvre Marguerite, tu sors de ton village... et tu en sortiras toujours. — Tu es incapable de juger et de comprendre certaines choses.

Comment veux-tu que je croie ce que tu me dirais de ma mère,

que tu as à peine connue, quand je constate que tu ne me connais point, après m'avoir élevée ?

Laissons cela, te dis-je.

Athénaïs est une coquine, oui, je le sais; mais parce qu'elle m'a exploitée...

Dans la vie, c'est au plus malin, après tout !

J'ai voulu jouer ce jeu... je m'y suis brûlé les ailes... Cela ne prouve pas que le jeu soit mauvais... Cela prouve que je n'ai pas eu de chance.

Ah ! si j'en réchappe, cette fois-ci, — quelle revanche !

Elle fit deux tours dans la chambre d'un air sombre, les sourcils froncés, la bouche tirée par un sourire d'amère provocation ; puis, elle revint vers la vieille gouvernante, qui sanglotait toujours.

— Il y a du vrai, — reprit-elle, — dans ce que tu me dis, pourtant.— Il est certain que si je n'avais pas connu Athénaïs; il est certain que si j'avais eu foi aux vertus de mon père, et à l'honneur de ma mère ; il est certain que si j'avais gardé l'ignorance et le respect dans lesquels on élève la plupart des jeunes filles... mes sentiments et ma vie eussent été différents.

J'aurais été une dupe honnête... une niaise quelconque... jusqu'au jour, plus tardif, où la vie m'aurait dessillé les yeux.

J'aurais été mariée, alors, sans doute, et je n'aurais pas connu l'affreuse angoisse, l'horrible désespoir... qui m'ont conduite à l'abîme... il y a une heure !

Je n'aurais pas eu à commettre... l'acte affreux. . que je viens d'accomplir... et qui me perdra !...

Je n'en aurais pas eu besoin !

Combien de milliers de femmes ont fait pire... font pire que j'ai fait... sans que cela les compromette... Au contraire... elles en vivent.

Mais une fille chez son père ! .

Et chez un père tel que le mien !...

Je n'y peux plus rien... Cela me tuera... peut-être... mais tu ne dois pas me comprendre... avant de savoir ma véritable histoire.

— Cela me soulagera de parler... — ajouta-t-elle avec un frisson.

Si cela pouvait me faire oublier le présent !

VI

LA FILLE DU MAGISTRAT

Emma se rapprocha encore de Marguerite, la prit par la main, la conduisit près de la cheminée et la fit asseoir.

La brave femme la laissait faire, à présent, machinalement, brisée par la douleur, écrasée par le sentiment exagéré de sa responsabilité, se demandant presque si elle n'était pas en proie à quelque horrible cauchemar, tant les événements auxquels elle assistait, tant les idées qu'elle entendait exprimer par la jeune fille lui paraissaient hors nature et la transportaient dans un monde étranger.

Elle était prête à tout écouter, sinon à tout comprendre, et se sentait tellement dépaysée, qu'elle n'essayait même plus de protester.

Mlle Dalifroy saisit un léger peignoir, qui se trouvait à sa portée, le jeta sur ses épaules frissonnantes de la fièvre dont elle était dévorée, et vint s'asseoir aux côtés de sa vieille nourrice.

— Je n'espère pas, — dit-elle d'une voix assez calme et dont le calme contrastait avec la décomposition de ses traits et la pâleur de son visage, — je n'espère pas que tu comprennes bien ce que je vais te dire. — Mais j'ai besoin de parler.

Il me semble, si je me taisais, que je deviendrais folle... Mes oreilles sont pleines du dernier cri... de celui qui est... là-bas...

muet à jamais... mes yeux sont brûlés du regard de ces yeux morts... que j'ai entrevus...

Il me faut le bruit de ma parole...

Il me faut évoquer d'autres visions...

Elle reprit fortement haleine et continua :

— Je vais te dire ce que je ne dirais à personne... c'est une sorte de confession suprême.

Je me sens perdue... Je lutterai jusqu'au bout... mais c'est fini... j'en ai la conviction.

Après tout, tu es le seul être honnête et bon que j'aie rencontré.

Je sais que tu m'aimes, et si ton intelligence n'est pas à la hauteur de ton cœur... peu m'importe!

Je ne demande pas à être comprise ou approuvée... ou blâmée...

Je demande à être écoutée, rien de plus.

Tu m'as élevée, et tu ne m'as pas connue.

Ou, plutôt, tu as cru m'élever.

C'est une autre qui m'a faite ce que je suis... qui m'a appris la vie... Tu ne pouvais me l'apprendre, toi, puisque tu l'ignorais... puisque tu l'ignores.

Tu mourras ignorante.

Cette autre, je te l'ai déjà nommée : — C'est Athénaïs.

J'ai passé mes premières années près de toi.

Ensuite, j'ai été au couvent.

Toi, tu me caressais, tu cédais à tous mes caprices... Tu me parlais de ma mère, en me disant que c'était une sainte... le modèle de toutes les vertus et de tous les dévouements.

Je te croyais, naturellement.

Je croyais qu'elle était morte en Italie, pendant un voyage.

Tu m'avais montré son portrait. — Elle était jolie, et j'aimais sa figure, sa belle toilette de bal qui montrait ses épaules rondes et ses bras nus, plus blancs que du lait.

Cela amusait mes yeux, et, toute petite, je rêvais d'être aussi jolie, et de m'habiller ainsi, quand je serais grande.

Tu me parlais aussi de mon père, — qui me faisait peur et me glaçait, quand il posait ses lèvres sur mon front.

Tu me disais que c'était un homme sévère, qu'il fallait aimer et respecter.

Je voyais que tous ceux qui l'approchaient étaient humbles avec lui, s'inclinaient devant lui.

Si petite que je fusse, — j'entendais chanter ses louanges autour de moi.

Les mots d'honorabilité, de vertu, d'austérité, frappaient perpétuellement mes oreilles.

Je sentais qu'il était influent et puissant, que l'approbation et l'estime du monde s'attachaient à lui.

Je savais vaguement qu'il remplissait des fonctions redoutables... qu'il était magistrat... que c'était lui qui jugeait les coupables, qui faisait punir ceux qui commettaient de mauvaises actions...

Je ne puis dire que je l'aimais, néanmoins ; — mais il me produisait l'effet d'une espèce d'être supérieur ; et, quand je commettais un acte douteux, quand j'éternuais de travers, je me disais avec effroi :

— Si papa le savait, qu'en penserait-il ?

Ton approbation ou tes reproches ne comptaient pas à mes yeux.

Je ne m'occupais que du juge !

Dans mon imagination enfantine, toute farcie d'idées religieuses et de récits de la Bible, mon père me faisait l'effet de Jéhovah, pesant dans ses balances les actions humaines, triant les hommes, mettant d'un côté les méchants, de l'autre les bons, distribuant les supplices et les récompenses, lisant dans les cœurs, — absolument parfait, impeccable, au-dessus de tous les autres êtres sujets à des péchés quelconques.

C'était à ce point que, lorsque je songeais au *jugement dernier*, à cet instant suprême où le Créateur prononcerait définitivement sur les créatures, c'était toujours sous la figure de M. Dalifroy que je voyais Dieu le père, avec des favoris grisonnants

une cravate blanche et cet air solennel qui lui est particulier et qu'il ne quitte jamais.

Quant à ma mère, je la comparais à la vierge Marie, — ce type de toutes les puretés et de toutes les vertus trempées de larmes.

Cette double vision a pesé sur toute mon enfance première et l'a dominée.

Je la gardais pour moi, et n'en parlais à personne, — pas même à toi.

— C'est vrai ! — interrompit Marguerite avec quelque surprise.

— Je suis ainsi faite, — poursuivit Emma. — Je n'ai point d'expansion. — Je n'aime pas à dire ce que je ressens, — et j'ai toujours eu l'instinct de me cacher des autres.

Je vivais donc ainsi, poursuivie par l'idée que mon père et ma mère étaient des êtres absolument supérieurs, et qu'un jour je serais, comme eux, une créature au-dessus des autres.

Les mots de vertu, de sainteté, n'avaient point de sens pour moi ; mais ils me grisaient.

J'en étais arrivée à mépriser mes petites camarades ; et, quand je jouais avec une fillette de mon âge, sans en rien montrer, je me disais tout le temps :

« Toi, tu n'as pas comme moi, pour parents, la *Sainte Vierge* et *Dieu le père* ! »

J'en étais venue ainsi à un degré de vanité inexprimable que ton admiration pour moi et tes gâteries souvent ridicules exagéraient encore.

Lorsque je fus un peu plus grande, on me mit au couvent.

Cela ne fit qu'aggraver mon état d'esprit.

On me bourra d'idées religieuses.

On continua de me parler de vertu, de sainteté ; de m'expliquer que le seul moyen d'*arriver* et de mériter les faveurs célestes et terrestres, c'était de vivre de la façon la plus austère et la plus conforme à l'idéal chrétien.

On ne cessait de me répéter que la Providence veillait sur les bons et frappait les méchants... de telle sorte que je croyais

très fermement que les pécheurs, que ceux qui commettaient des actes répréhensibles étaient immédiatement foudroyés par la colère divine, ou périssaient misérablement, après avoir beaucoup souffert ici-bas.

Je croyais surtout à la conscience, aux remords ; je me figurais que ceux qui transgressaient, si peu que ce fût, les lois morales qu'on m'enseignait, étaient accablés de regrets, et passaient leur existence à se frapper la poitrine, à sangloter sur leurs crimes, ne pouvant plus goûter un instant de repos ou de satisfaction.

Quand j'entendais parler d'un coupable ou d'un criminel quelconque, j'évoquais aussitôt la figure de Caïn, marqué du signe fatal, et fuyant, sans trouver un asile, sans rencontrer un être qui voulût lui tendre la main, courbé sous la réprobation universelle !

Je pensais aussi à l'histoire d'Adam et d'Ève, après qu'ils eurent mordu au fruit défendu.

Immédiatement, ils avaient rougi... ils avaient été honteux... Ils avaient essayé de se cacher... mais Dieu les voyait !...

J'avais acquis, de la sorte, une véritable exaltation religieuse, et je devenais, chaque jour, plus orgueilleuse, plus fière de descendre de parents tels que les miens, que je continuais à considérer comme des êtres absolument au-dessus de l'humanité.

Dans mon raisonnement enfantin, je me disais : puisque le Seigneur punit les fautes des parents sur leurs enfants jusqu'à la septième génération, et même au delà; puisque nous expions tous la curiosité coupable d'Ève et d'Adam, il doit récompenser les vertus des parents dans leur progéniture également.

Je ne puis donc manquer d'être la petite personne la plus heureuse et la plus bénie de la terre.

Cela doit t'étonner, n'est-ce pas, ma pauvre Marguerite ? — mais j'étais en train de devenir une sorte de petite sainte Thérèse, et j'édifiais tout le couvent par ma sagesse, mon exaltation religieuse.



Il s'approcha du lit, en écarta les rideaux et aperçut sa fille les yeux fermés.

Ma morgue, je la gardais pour moi.

Cela aurait pu durer longtemps ainsi, — et je ne sais ce qu'il serait advenu de moi, — si j'avais conservé ces idées, si j'avais continué de vivre exclusivement dans ce milieu.

C'est que j'ai une nature qui se porte violemment d'un seul côté à la fois.

Quand je m'aperçus que j'étais une dupe ; que tout cela était mensonge ; que la vie démontrait le contraire ; que personne ne s'occupait d'appliquer ces principes ; qu'on s'en moquait, et que cela réussissait, je n'eus plus que du mépris et de la colère pour les idées et les sentiments que j'avais le plus chéris.

Pour que cela durât, pour que je restasse la niaise, — la *gobeuse* que j'étais, — il aurait fallu que je ne sortisse pas du couvent, ou que je ne visse, en dehors des bonnes sœurs et de la mère supérieure, que toi, Marguerite, qui croyais à tout cela, qui y crois encore, sans raisonner.

Car, je dois te rendre cette justice, que tu es la seule personne sincère, qui conforme ses actes à ses opinions, que j'aie rencontrée.

Heureusement, malheureusement, peut-être... mais peu importe, — ce qui est fait est fait... et rien ne saurait l'empêcher ; — quelqu'un se chargea de porter la lumière dans mon esprit perdu de mysticisme, et de me montrer le mensonge et les erreurs de cette éducation absurde et fausse...

Ce quelqu'un ce fut Athénaïs.

Elle souffla sur toute cette fantasmagorie, et opéra ma transformation complète.

Voici comment.

VII

FIAT LUX !

— Aux vacances, — poursuivit Emma, — je quittais le couvent pour quelques semaines, que je venais passer chez mon père, auprès de toi.

Pendant le courant de l'année, à certains jours, on nous permettait de recevoir quelques visites au parloir.

Mon père venait m'y voir assez régulièrement.

Quand ses occupations le retenaient, c'était toi qui le remplaçais.

D'autres fois, Mme de Séverin vous remplaçait l'un et l'autre.

Généralement, elle accompagnait M. Dalifroy.

Cette femme m'était fort sympathique.

J'étais habituée, dès ma plus tendre enfance, à la voir à la maison, avant que j'entrasse au couvent.

Elle me caressait beaucoup, me flattait, me disait que j'étais charmante, jolie comme un cœur ; — faisait, en un mot, tout ce qu'il fallait pour me plaire, en donnant pâture à ma petite vanité et à ma gourmandise.

Tu te rappelles qu'elle avait toujours ses poches bourrées de friandises pour moi, et qu'au jour de l'an, c'était toujours son cadeau qui était le plus riche et le plus beau.

Il avait encore ce mérite, que c'était celui qui répondait le mieux à mes secrets désirs, et qui me causait, par conséquent, le plus de joie.

Athénaïs est fort insinuante.

Elle a quelque chose de la couleuvre, par ses façons douces et sa souplesse : elle s'enroule, pour ainsi dire, autour de vous.

Quand on s'en aperçoit, on est lié.

Elle me séduisait aussi par ses toilettes, ses manières du grand monde, et je ne sais quoi de tiède et d'élégamment vicieux qui se dégage de toute sa personne.

En somme, en dehors de mes rêves, elle était le seul être vivant qui m'allât et me charmât.

Ma mère n'était qu'une figure poétique.

Mon père, que j'admirais à l'état de Jéhovah, me faisait froid à l'état d'homme.

Toi, je t'aimais bien, comme on aime un bon chien à qui on tire les oreilles pour le faire un peu crier, parce que cela amuse, — férocité d'enfant ; — mais, dès le berceau, il y avait un abîme entre nous, et je n'eusse jamais songé à te parler de rien, à m'appuyer sur toi, ni à me fier en toi.

Plus je grandissais, plus ces divers sentiments se développaient en moi, plus Athénaïs prenait d'influence et finissait par effacer toutes mes autres affections pour les morts et pour les vivants.

Lorsque j'eus quinze ans, tu sais qu'on dut me retirer du couvent.

J'étais devenue pâle, malingre, *anémique*, comme on dit aujourd'hui.

Le médecin avait ordonné pour moi le repos et l'air de la campagne.

Mon père ne pouvait quitter Paris.

Athénaïs offrit de m'emmener avec elle à sa campagne, où elle avait pris l'habitude de passer une partie de l'été, dans le Limousin.

La chose fut décidée, et je partis au mois de juin.

Tu m'accompagnais.

M. Dalitroy devait venir nous rejoindre, ou plutôt nous chercher, vers le milieu du mois de septembre, n'étant pas libre avant cette époque.

A ce moment elle était déjà veuve, et elle n'a jamais cessé d'être mondaine, n'ayant jamais cessé d'être fort agréable, bien qu'elle approchât de la quarantaine; mais elle est de cette race de blondes potelées qui se conservent admirablement et remplacent la fleur de la jeunesse par l'opulence des chairs et toutes ces grâces acquises, qui, pour être artificielles, n'en sont pas moins séduisantes.

Moi, je ne connaissais rien de cette vie mondaine, bruyante, agitée, élégante, qui est son élément.

Ce n'est pas dans cet hôtel sombre de la rue de Turenne que j'aurais pu en acquérir la plus faible idée.

Les réceptions hebdomadaires de mon père ne respirent que l'ennui.

Ce ne sont point des soirées : — ce sont des offices. — On ne s'y distrait point : — on y pontifie.

Athénaïs traîne le plaisir partout derrière elle.

On m'envoyait chercher le repos et l'air fortifiant des grands châtaigniers dans le Limousin, et c'est l'agitation du monde, c'est la vie enfiévrée que je trouvai.

Pour la première fois de ma vie, j'y connus cette existence animée, ces réunions d'hommes et de femmes, de jeunes filles et de jeunes gens, ces soirées où l'on fait de la musique, où l'on danse, où l'on joue à une foule de jeux prétendus innocents que j'ignorais profondément.

C'était juste le contraire de ce que j'ai vu.

Athénaïs trônait là et édifiait toutes ces femmes de province par son luxe de bon goût et ses façons de Parisienne expérimentée.

Cela me parut charmant.

Cela m'enivra.

Je mordis à belles dents à cette vie si nouvelle, et qui répondait si exactement à tous mes besoins... que j'ignorais.

Ce fut, en moi, une éclosion ; non, mieux que cela : une explosion de ma vraie nature, qui faisait éclater de toutes parts la nature fausse que je devais à mon éducation.

D'abord, j'avais été un peu étonnée.

Je le fus encore, pendant quelque temps, même après avoir été conquise, après m'être grisée dans ce tourbillon qui brouillait toutes mes idées.

On ne m'avait parlé que de vie austère et de devoirs.

Le monde m'avait toujours paru sous la double forme du couvent ou du cabinet du juge d'instruction.

Je n'étais pas loin de regarder le plaisir comme une espèce de crime.

Mais, en voyant tous ces gens y goûter, sans apparence du plus petit remords, j'en conclus qu'ils ne faisaient rien de mal en s'amusant et que cela devait être absolument permis.

C'est ainsi, premièrement, que le doute pénétra en moi et que je me demandai, assez vaguement, pour commencer, si tout ce que j'avais cru jusqu'alors était bien vrai, et si tout ce que j'avais pensé était bien exact.

Athénaïs, d'ailleurs, ne cessait de me dire :

— Amuse-toi bien, ma petite Emma. — Cela te guérira.

Puis elle me regardait et m'embrassait en disant :

— Pauvre enfant ! — On aurait fini par te tuer tout à fait ! Tu n'as pas été heureuse ! — Profite de ce que tu es avec moi ! — Tu retourneras assez tôt dans ta prison.

D'autres fois, en redoublant de caresses et en prenant des airs attendris, elle s'écriait :

— La chère petite ! C'est qu'elle serait charmante, si ses yeux étaient plus vifs, ses manières moins gauches et moins raides.

Ou bien :

— Tu as l'air d'une religieuse. — On dirait que tu n'as pas appris à vivre ! — Quand tu seras éveillée, tu seras adorable.... Déjà tous les jeunes gens qui viennent ici raffolent de toi...

Sais-tu que tu viens d'avoir quinze ans ? — J'étais déjà une femme à ton âge.

Voilà ce que c'est que d'être élevée par une vieille paysanne qui ne sait rien, un magistrat qui ne sait que le code, et des religieuses qui ne savent que leur chapelet... Tu es jolie comme un amour... tu seras riche... Tu dois briller dans le monde...

et les seules choses qu'on ne t'ait pas apprises... ce sont celles qui feront ta vie et pour lesquelles tu es née !

Tout cela me bouleversait, m'humiliait et me flattait à la fois.

J'étais, d'ailleurs, assez intelligente pour comprendre combien mes idées étaient différentes de celles qui avaient cours chez Athénaïs, et pour constater ma gaucherie, mon ignorance de certains usages.

Athénaïs, que j'aimais et qui me fascinait, avait tellement l'air de me plaindre, de me regarder comme une victime, disait si souvent, à ses amies et à ses amis, en parlant de moi :

— La pauvre petite!

Que moi, qui n'ai aucune disposition pour jouer les victimes innocentes et persécutées, je me figurai bien vite que j'avais été très malheureuse, et que je pris presque instantanément l'horreur profonde de l'existence que j'avais connue et que j'avais menée jusqu'alors.

Il n'y eut pas de transition, pour ainsi dire.

Une seule chose me gênait et me préoccupait : — c'était de mettre d'accord mes besoins nouveaux avec mes anciennes théories.

J'ai l'esprit fort logique, et j'aime à me rendre compte de mes actes et de mes sentiments.

Or, il y avait là un problème qui me gênait.

J'étais double, à cet instant.

Tout mon tempérament, toute ma nature se révoltait contre les préjugés de mon éducation ; mais ces préjugés restaient, de telle sorte qu'il se produisait dans ma tête un chaos dont je ne pouvais me dépêtrer.

Cette lutte, tu le devines bien, ne devait pas durer longtemps.

Athénaïs, qui m'observait beaucoup, sans en avoir l'air, et qui lisait en moi beaucoup mieux que moi-même, avec une rare habileté, une extrême prudence et une finesse extraordinaire, se chargeait, chaque jour, sans que je m'en aperçusse, pour ainsi dire, de répondre à des questions qui brûlaient mes lèvres et que je n'avais pas même la peine de poser.

Peu à peu, il s'établit une intimité profonde entre nous.

Habituée à être dirigée, conseillée, soit par mon confesseur, soit par la mère supérieure du couvent, j'avais besoin, à cette époque, de demander la direction de mes sentiments et de mes idées à quelqu'un qui ne fût pas moi-même.

Mme de Séverin prenait ce rôle d'une façon si charmante que j'y trouvais un véritable plaisir.

Puis, tout ce qu'elle me disait répondait à mes instincts, à mes désirs secrets, les éveillait et les satisfaisait à la fois.

Bientôt, elle affecta de ne plus me traiter en petite fille, d'être émerveillée de ma raison, de la justesse de mon jugement, de me dire que j'étais une femme, et qu'elle devait me parler comme à une femme; que ce serait pitié de ne pas éclairer, de ne pas développer une nature aussi bien douée que la mienne.

Un jour, enfin, elle me prit dans ses bras, et me dit:

— Ma chère, je t'aime comme si tu étais ma propre fille! Il t'a manqué une mère. — Je t'en servirai. — Il ne faut pas que tu subisses les conséquences des sottises des autres, que tu sois punie pour leurs sottises, et que ta vie soit manquée, faute d'une direction intelligente.

Ton père, qui a le mépris des femmes, qui les regarde comme vouées à un esclavage perpétuel, t'élève de telle sorte que tu ne serais dans la vie qu'une dupe et qu'une exploitée.

Je veux faire de toi une triomphatrice et t'armer pour la lutte. — Car la vie est un combat, et c'est au plus malin que reste la victoire.

— Oui, oui, — m'écriai-je, — parlez-moi, guidez-moi. — Je sens bien que j'ignore tout et que la vie que j'ai menée jusqu'à présent me serait, désormais, insupportable! — Je voudrais être une femme comme vous!

A ce moment, il y avait deux mois que j'étais chez Mme de Séverin, et une révolution considérable s'était opérée dans toute ma personne.

Je n'étais plus aussi fière d'être la fille de mon père.

Sans le juger, sans cesser de le respecter, sans cesser d'adorer ma mère comme une sainte, ils me paraissaient tous deux, lui



Mademoiselle Dalifroy.

surtout, que je connaissais, — un peu moins élevés au-dessus de l'humanité.

Depuis que je voyais du monde, d'autres parents, d'autres jeunes filles, et une autre manière de vivre, je faisais des com-

paraisons qui n'étaient pas toujours à l'avantage de M. Dalifroy.

Le respect était entamé ; — l'affection n'avait jamais existé.

Un mot devait suffire à renverser tout l'échafaudage sur lequel reposait mon existence.

J'avais vécu l'esprit tendu vers un seul point, comme l'aiguille aimantée vers le pôle nord.

Qu'on déplaçât ce pôle, et j'allais opérer une conversion complète, lui tourner le dos, et sauter du nord au sud.

Je n'étais pas née pour être dupe.

Je l'étais.

Que je l'apprisse, — et tout était dit.

VIII

LE MONDE TEL QU'IL EST

— Je l'appris, — et ce fut fini ! — ricana Mlle Dalifroy avec un air de bravade ironique, — après un court silence.

Les voiles tombèrent et je vis le monde tel qu'il est.

Mes illusions sottes s'émiettèrent sous les coups de marteau de la réalité et s'envolèrent au vent, en si fine poussière, qu'on n'en saurait plus retrouver la trace.

J'appris que j'avais vécu dans un rêve, dans une sorte d'hallucination ridicule, que tout ce que j'avais cru n'était que mensonge.

J'appris que j'étais en train de devenir la plus niaise des dupes, et que j'avais passé mon enfance dans une fantasmagorie aussi fausse qu'un conte de fées.

J'appris que mon père, le « Jéhovah » de mes premières années, le distributeur des peines et des récompenses ; — cet homme austère, solennel, qui traversait la vie, entouré de l'estime, de la considération et du respect du monde, était un simple mortel, assez farceur, ayant eu des maîtresses, — notamment Athénaïs, elle-même ; — en ayant encore, sans doute, et qui trompait le public avec une perfection rare d'hypocrisie ; — aussi sévère pour les autres qu'il était indulgent pour lui-même ; aussi impitoyable et aussi raide pour les faibles et les maladroits, livrés à ses enquêtes de juge d'instruction, qu'il était tendre pour ses passions et souple envers les puissants dont il croyait avoir besoin.

J'appris que ma mère, — la *sainte Vierge* de mes rêves, — était adultère de son côté, comme il l'était du sien ; avait des amants, s'était enfuie avec l'un d'eux, m'abandonnant, tout enfant, sans s'inquiéter de moi, plus que d'une guigne.

— C'est faux ! — C'est une infamie ! — s'écria Marguerite ne pouvant plus contenir sa douleur et son indignation.

Emma haussa les épaules.

— C'est faux? — répliqua-t-elle. — Tu me soutiendras qu'elle n'avait pas d'amant ? — qu'elle ne s'est pas enfuie avec lui, quand j'avais à peine dix-huit mois ?

Marguerite s'était levée.

— Veux-tu, — poursuivit Emma, — que je te dise son nom ? — Il s'appelait Maurice Aubin... Il était professeur... pauvre... Athénaïs l'avait présenté à mon père pour qu'il le protégeât...

Veux-tu que je te le décrive? — Que je te dise sa taille, la couleur de ses cheveux... l'histoire de sa famille... la façon dont mon père le surprit, dans la propre chambre de ma mère... cette chambre sacrée dont tu me parlais toujours avec un saint recueillement, où tu me menais en cachette pour me montrer le portrait de ma mère, me faire joindre les mains devant elle, et la prier de veiller, du haut du ciel, sur sa fille à demi orpheline ?

— Ah ! malheureuse ! — balbutiait Marguerite, — quel mal on t'a fait !

— Tu vois que je suis bien renseignée, ma pauvre Marguerite ! M'a-t-on menti ?

Non, si ce n'est toi !

— Les faits sont vrais, — reprit la vieille nourrice, avec un amer découragement et une sorte de terreur, — mais...

— Cela me suffit, interrompit Emma. — Les faits sont vrais.., pour le reste, tu me permettras aussi de croire Mme de Séverin et ce que je sais de la vie... plutôt que toi, qui m'as abusée et trompée autant que tu l'as pu, et qui, d'ailleurs, ne sait rien que ton catéchisme et tes rêveries de vieille paysanne, dupe de tout et de toi-même ?

Marguerite se laissa retomber sur sa chaise, en cachant sa figure dans ses mains.

Elle sentait l'inutilité de lutter, son impuissance à guérir cette gangrène morale qui s'étalait sous ses yeux.

Le mal était fait.

Il était trop tard pour y porter remède, et ce n'était pas elle qui en eût été capable.

Son cœur protestait. — Son esprit n'était point de taille à terrasser un pareil adversaire.

— Tu te tais ? — Tu as raison, — reprit Emma. — Je ne t'accuse pas, du reste. — Je sais que tu croyais bien faire. — Mais il fallait s'attendre à ce que je visse clair un jour ou l'autre.

En perdant le respect de mon père et de ma mère, je me sentis, — poursuivit-elle, — comme soulagée d'un poids immense, et il me sembla que je me redressais.

J'étais lasse d'agenouillement !

Je m'étais emprisonnée dans un idéal absurde ! — Il tomba, à la façon du mur d'une prison.

Je me sentais libre. — Plus de liens, plus de joug !

Chacun, dans la vie, cherchait le bonheur et le plaisir, le prenait où il pouvait, ainsi qu'il pouvait. — Le tout était de concéder à l'opinion publique certaines apparences auxquelles elle tient.

Elle ne demande pas même à être trompée... Elle ne demande qu'à en avoir l'air.

Est-ce qu'Athénaïs, riche, honorée, flattée, bien vue, enviée, influente, charmante, Athénaïs que j'admirais et que j'adorais à présent, n'avait pas conquis tout cela, par le plaisir et la quantité de ruse exigée dans le monde ?

Pauvre, ayant épousé un soldat pauvre et peu intelligent, elle avait fait la carrière brillante de ce triste mari et sa propre fortune, en prenant des amants...

C'était ce qu'on appelle le vice, la débauche, dans ton langage et dans celui du couvent, qui l'avait mise au pinacle, qui en avait fait une des reines de la société parisienne.

N'avait-elle, n'a-t-elle pas un des salons les plus courus et les plus importants de Paris ?

N'y voit-on pas les hommes les mieux placés et les plus sérieux, les femmes les plus à la mode et les plus comme il faut ?

Sa vie pourtant n'a été qu'une vie de plaisir et de caprices écoutés, ou habilement calculés.

Crois-tu qu'on l'ignore ?

Non. — On le sait.

Mais elle est fine... On ne l'a jamais prise la main dans le sac... On peut paraître l'ignorer... Ses amants sont restés ses amis... Elle a aidé plus d'uue femme qu'on cite pour sa tenue et sa *respectability* à faire *cascader sa vertu*, — comme on dit dans la *Belle-Hélène*.

Et tu vois le résultat !

Ces honnêtes mères de famille que je rencontrais chez elle, à la campagne, quelquefois entourées de leurs enfants ; ces maris parfaifs qui les accompagnaient ; — tout cela avait eu ses petites aventures, — même quelques jeunes filles à marier.

Nul de ces criminels n'avait de remords, ne portait le signe fatal de la réprobation divine.

Ils vivaient fort bien, très heureux, considérés.

Emma sourit orgueilleusement.

— J'avais compris la vie !

Elle se résume ainsi :

Fais tout ce que tu voudras... et ne te fais pas pincer !

Elle s'arrêta dans un ricanement lugubre.

— Eh bien, tu te trompes ! Eh bien, on t'a menti ! — s'écria enfin Marguerite, en se redressant pour la seconde fois. — Je n'ai pas le langage habile de cette femme, de cette Mme de Séverin, qui a empoisonné ton jeune cœur et fasciné ton esprit. — Je n'ai pas reçu son éducation... Je ne puis répondre, ainsi qu'il faudrait, aux horribles choses que tu me contes... Il est possible que dans son monde, dans un certain monde riche et que je ne connais pas, on vive ainsi, en se moquant de tout, avec un masque sur le visage... mais, puisqu'on se cache, c'est que c'est mal !

Tu me fais peur, et je te plains !

Es-tu heureuse, depuis que tu penses ainsi, et que tu agis de cette sorte ?... Car je croyais, bêtement, que tu avais été victime de quelque séduction de jeune fille, où l'on succombe par amour, ignorance et faiblesse... et maintenant j'ai terreur que cela ne soit pas même cela !...

Mais, quoi qu'il en soit, regarde-toi !

Tu as suivi les conseils de cette femme, de cette coquine. Tu n'as pas vingt ans, — et te voilà, là, devant moi, pâle, brûlée de fièvre, n'osant rester seule en face de toi-même, te grisant de tes paroles pour oublier la réalité, tremblante, désespérée... avec un crime sur la conscience !

Et quel crime !

Ne sachant ce qu'il adviendra de toi, demain... menacée des catastrophes les plus épouvantables...

Ah ! ma pauvre Emma, je n'ai la force ni de te maudire, ni de te juger même.

Puis, à quoi cela servirait-il ?

Mais, crois-tu, dis-moi, que tu ne serais pas plus heureuse, si, ayant conservé ce que tu appelles tes illusions et les mensonges dans lesquels je t'avais bercée, tu dormais là, dans ce lit, innocente et la conscience tranquille, ainsi qu'une jeune fille dans sa famille ?

Si tu rêvais de quelque fiancé qui t'aimerait et que tu aimerais... Au lieu d'avoir, devant les yeux, le fantôme de ton enfant... et de craindre la malédiction paternelle et la cour d'assises !

— Tais-toi ! — fit Emma d'une voix sourde. — Tais-toi ! — Je n'ai rien oublié... La vie est une loterie... Tout le monde ne gagne pas... J'ai perdu !... Je le sais !... — Ce n'est point ma faute... C'est la faute d'Athénaïs... qui m'a trompée, jouée...

Et puis, je ne savais pas...

Sans cela je me serais défiée...

Mais je pouvais gagner... et, alors, le monde serait à mes pieds.

— Dis-moi donc, au moins, ce qui t'est arrivé !

— M'y voici :

IX

LE BEAU RÊVE D'EMMA

Emma parcourut deux ou trois fois la petite pièce où se trouvaient les deux femmes.

Les heures tombaient lentement sans qu'elles s'en aperçussent ni l'une ni l'autre.

Onze heures, puis minuit, avaient sonné depuis longtemps.

Maintenant, les aiguilles de la pendule, sur la cheminée, se dirigeaient vers le chiffre III.

Le feu, peu à peu, s'était éteint.

Le froid emplissait graduellement l'appartement.

Un froid de décembre, humide, sombre.

Le brouillard, que l'appel d'air de la cheminée chaude n'entraînait plus au dehors, que la flamme gaie du bois ne traversait plus de ses rayons vifs, entrait par mille fissures invisibles, chargeait l'atmosphère, l'épaississait, se massait silencieusement, éteignant le reflet même de l'unique bougie qui achevait de se consumer dans une lumière roussâtre et comme enveloppée d'un crêpe funèbre.

C'était lugubre et glacial.

Les deux femmes grelottaient sans s'en apercevoir.

Emma s'arrêta brusquement en face de la vieille Marguerite et reprit :

— J'ai fait un beau rêve! — Le réveil a été terrible, atroce, infâme !

Tu sais — poursuivit-elle plus lentement — qu'après avoir passé la fin de l'été et tout l'automne à la campagne, chez Mme de Séverin, je ne retournai plus au couvent.

Le grand air, le changement de vie m'avaient fait le plus grand bien..

J'étais devenue forte et vigoureuse.

J'avais embelli.

Sur les conseils d'Athénaïs, mon père consentit à me faire terminer mon éducation chez lui.

Elle m'avait promis de le lui demander et de l'obtenir.

Elle l'obtint.

Il était temps — disait-elle — de m'apprendre le monde où, par ma fortune et ma naissance, j'étais destinée à vivre, avant longtemps.

En effet, j'apprenais le monde, et de ce côté, j'avais accompli des progrès surprenants.

Une fois à Paris, ce fut donc, malgré les professeurs qu'on me donnait chez moi, Mme de Séverin qui fut ma véritable institutrice.

Elle avait une élève fort intelligente et fort docile, je t'assure.

J'allais souvent chez elle.



Malheureuse ! c'était ton fils !

Elle venait à chaque instant chez mon père.
Nous ne nous quittions plus pour ainsi dire.
Chez elle, je voyais beaucoup de personnes de toutes sortes.
Tu sais qu'elle reçoit presque continuellement, et qu'elle est

fort courue de la société parisienne où elle brille par son élégance, et que son salon est l'un de ceux où l'on tient le plus à honneur d'être reçu, parce qu'elle a trouvé moyen, avec sa rare habileté, de le rendre amusant, tout en le laissant sérieux et de bon ton.

C'est un tour de force dont peu de femmes sont capables.

Je m'y plaisais extrêmement, et je ne tardai pas à y plaire moi-même aux habitués d'Athénaïs.

J'étais devenue tout à fait jeune fille.

Je m'étais assouplie.

Je suis fine et j'ai l'air grave... qui fait supposer, comme on dit, — Emma ricana,— une âme fière et sensible, un cœur passionné sous une enveloppe de glace.

Les hommes adorent cela.

Tous rêvent d'animer la statue, d'en faire jaillir l'étincelle qui est censée brûler en dedans.

J'étais toute jeune.

Je suis jolie et j'ai l'air suprêmement distingué, même un peu dédaigneux.

Il n'en faut pas plus pour faire tourner toutes ces têtes vides d'hommes !

La nature m'avait armée pour ces sortes de luttes, et Athénaïs m'avait merveilleusement enseigné le maniement de ces armes délicates et perfides de la rouerie féminine.

Je fus donc courtisée.

Cela m'amusait, — et d'autant plus, que nul ne me plaisait; — que mon cœur restait parfaitement calme, et qu'à ce joli jeu, où je conservais tout mon sang-froid, je sentais que j'avais les atouts en mains.

Au besoin, j'eusse fait sauter la coupe, — pour retourner le roi.

Ce ne fut pas un roi, — reprit-elle avec un sourire de triomphe, — mais un prince... un prince allemand !

Inutile de te dire son nom.

Il n'était plus tout jeune. — Il pouvait avoir quarante ans. —

Mais il était suprêmement comme il faut, avait grand air et tout le monde, s'inclinant devant lui, en parlait avec admiration, l'adulait et l'encensait.

C'était le grand ornement du salon de Mme de Séverin.

Un prince, un prince authentique, avec une véritable principauté, que tout le monde connaît... tu comprends l'effet que cela produisait !

Toutes les femmes se le disputaient ; les plus sévères et les plus austères s'adoucissaient pour lui, lui faisaient des avances plus ou moins détournées, suivant le caractère et le tempérament de chacune.

Rien de cette comédie ne m'échappait... et nous en faisions des gorges chaudes avec Athénaïs...

Ajoute à cela qu'il dépensait beaucoup, qu'il était généreux. plus que cela, follement prodigue !

Il n'en faut pas tant pour amollir toutes les vertus et les rendre plus malléables que de la cire.

Lui, se laissait courtiser, était aimable et galant pour toutes, mais semblait ne s'attacher à personne, bien qu'il eût eu quelques aventures galantes des plus retentissantes.

Je m'aperçus vite qu'il me remarquait et me préférait à toutes les autres.

Cela me suffit.

Je jetai sur lui mon dévolu ; — et, encouragée par Athénaïs, qui me parlait de l'effet que j'avais produit sur lui, et dont elle était confidente, — je me dis que jamais je ne trouverais un parti plus brillant.

Princesse !... comprends-tu ?

Il y avait de quoi en perdre la tête !

Je me lançai donc avec rage dans ce rêve doré, dans ce rêve enivrant.

Athénaïs m'assurait qu'il était éperdument épris de moi.

Elle me ménageait des rendez-vous avec lui, où nous nous rencontrions... par hasard.

J'étais censée tout ignorer.

Un beau jour, il me fit sa déclaration en régle, — et je vis bien qu'il jouait franc jeu, qu'il était véritablement épris.

Je crus en devenir folle de joie.

Je ne rêvais plus que couronne et millions !

Guidée par Mme de Séverin, et par ma propre ambition, je fis tout ce qu'il fallait pour l'emflammer de plus en plus, sans rien lui céder...

Ce que je voulais, — c'était le mariage ; — c'était la situation effective avec tous ses avantages.

Et d'un homme vraiment amoureux on peut tout espérer, tout obtenir.

Cela dura trois mois de coquetterie réglée, de passion attisée, chez lui, de la façon la plus correcte et la plus séduisante à la fois !

Ah ! je t'assure que j'étais fière de moi, — et que jamais passion du cœur ne vaudra, en émotions charmantes et en triomphes intimes, cette passion d'ambition, où j'admirais ma propre habileté ; où j'avais mis aussi tout ce que j'ai d'ardeur, de volonté, de désirs...

Il ne m'avait, d'abord, parlé que de son amour.

Voyant qu'il n'obtenait rien ainsi, — il finit par me parler de mariage.

Ce jour-là, je faillis m'évanouir de joie.

Il crut que c'était d'amour, et ma sincère émotion me servit admirablement.

Enfin, que te dirais-je ?

Tous ces détails t'ennuieraient, ne t'apprendraient rien.

Tu n'y comprendrais même pas grand'chose.

J'acceptai, comme de juste, de devenir sa femme.

D'ailleurs, à ce jeu, je m'étais quelque peu échauffée.

A force de jouer la grande passion, je ne sais plus trop ce que j'éprouvais.

J'avais des moments de sincérité.

Je ne sais si l'homme me plaisait beaucoup ; — mais cet homme était prince, plus riche qu'un nabab, et le prince m'enivrait.

C'est alors qu'il m'expliqua qu'il ne pouvait demander ma main ouvertement à mon père, ni avouer ses projets, à cause de sa haute position.

Il fallait qu'il attendît la mort de sa mère, — entichée de préjugés gothiques, — et qui était, du reste, fort âgée...

Athénaïs, de son côté, me fit tout un cours de politique monarchique et d'équilibre européen, auquel je ne compris rien.

Toujours est-il qu'on me fit accepter cette idée, qu'il ne pouvait tout de suite m'épouser régulièrement, officiellement; qu'il faudrait attendre quelques mois, peut-être un an ou deux.

Mais il m'engageait sa parole de gentilhomme, sa parole de prince!...

Et il m'offrait de faire bénir secrètement notre union par un pasteur protestant, — car il appartenait à la religion réformée.

Il m'assurait que cela se passait ainsi souvent dans son pays.

Je résistai d'abord...

J'avais de la méfiance... comme on dit.

Cela ne me paraissait pas clair...

Ah! pourquoi n'ai-je pas écouté mon secret instinct?

Elle se tordit les mains dans un spasme de rage, puis reprit:

— Cependant j'avais peur, si je laissais échapper cette occasion, de ne plus la retrouver.

J'avais peur de le lasser, de le dégoûter par ma résistance.

Il se déclarait blessé de mon manque de confiance.

Beaucoup de femmes charmantes l'entouraient, qui n'eussent pas demandé mieux que d'accepter... moins qu'il ne m'offrait...

Je craignis que mes refus ne le poussassent à adresser ses hommages ailleurs...

Je pensai, puisqu'il m'aimait, que ce serait un moyen de l'attacher à moi définitivement.

De mon ancienne éducation religieuse, des anciennes théories apprises au couvent, il m'était resté cette impression que le mariage religieux était le seul véritable mariage.

Qu'il fût protestant ou catholique, il m'importait peu.

Que ce fût un pasteur ou un prêtre qui bénît notre union, c'é-

tait toujours une église quelconque et l'intervention de la religion.

Je cédai !

Emma respira fortement.

— Un beau soir, chez Athénaïs, dans son petit boudoir, un homme rasé, avec une cravate blanche, une longue redingote noire, boutonnée jusqu'au menton, l'air onctueux et la voix nasillarde, nous lut un passage de la Bible, et nous déclara unis devant Dieu.

J'étais ivre de joie.

Je me crus princesse !

Pendant six mois, nous nous voyions, presque chaque jour, chez Athénaïs, comme mari et femme.

Il était charmant et paraissait toujours fort amoureux.

La voix d'Emma redevenait saccadée et sèche.

— Je devins enceinte, — ajouta-t-elle sourdement.

Je le lui dis.

Huit jours après, il partait, obligé, m'affirmait-il, — de retourner dans sa principauté, pour y tout préparer, afin de rendre possible notre mariage public, et de me faire reconnaître pour sa femme légitime.

Je ne l'ai plus revu !

Le misérable était déjà marié en Allemagne !

Le pasteur qui nous avait unis était payé par lui pour se prêter, le cas échéant, à ces infâmes comédies.

Athénaïs le savait.

Elle avait reçu cent mille francs pour sa complaisance, — et elle avait calculé de plus qu'obligée de cacher ma honte ; livrée, désormais, à sa discrétion, je garderais immuablement tous les secrets de son existence surpris par moi, ou confiés par elle.

J'avais été jouée...

J'étais perdue !

X

L'AMOUR D'IVAN

Nous avons laissé Inès au moment où Ivan, après avoir écouté le récit de sa triste existence, s'était approché d'elle et lui avait dit :

— Inès, je vous aime ! — Voulez-vous être ma femme ?

En entendant ces paroles, la jeune fille était, d'abord, restée muette de surprise, pendant qu'un flot de sang montait à ses joues et chassait la pâleur qu'y avait plaquée le souvenir du drame de misère et de désespoir dont elle avait été la victime et l'héroïne.

Qu'eût-elle répondu sur le premier moment ?

C'est ce que personne ne sut, car Maurice Aubin, aux paroles d'Ivan, s'était brusquement retourné vers ce dernier.

— Est-ce sérieux ? — semblait dire son regard.

Mais il ne posa pas la question.

L'aspect de l'étudiant russe, sa pose inclinée aux genoux d'Inès, l'expression d'enthousiasme résolu et de volonté réfléchie dont ses yeux étaient chargés, ne pouvaient laisser aucun doute sur la nature de ses sentiments.

Aussi Maurice, oubliant tout à coup ses colères et ses haines, s'élança vers lui, lui saisit les deux mains et le força à se relever, en lui disant :

— Ivan, merci ! Oh ! merci !

— Vous venez de faire pour elle, — ajouta-t-il en montrant Inès, dont le regard rayonnait aussi, à présent qu'elle avait

eu le temps de comprendre le caractère et la portée de l'acte accompli par Danilow, — vous venez de faire pour elle plus que son père, plus que sa mère, si elle vivait encore, plus que personne au monde n'eût pu faire.

La voix du père tremblait, et une larme même apparut au coin de sa paupière.

— D'un mot, — poursuivit-il plus lentement, — vous venez de la relever. — Elle se croyait dans la boue, vous la mettez sur un autel...

Oui, oui, merci, Ivan Danilow! — merci pour elle! merci pour moi! merci pour Andrée!

Que je pardonne à mon enfant abandonnée, livrée à elle-même, sans un appui, sans un conseil, — séduite par un lâche, par un misérable!... Que je lui garde mon estime, après sa faute, rachetée, d'ailleurs, par l'héroïsme avec lequel elle en a subi les conséquences, sans faiblir, à travers les plus horribles souffrances que puisse connaître un cœur de femme et de mère, — elle devait s'y attendre, et il n'y avait là rien que de logique et de naturel.

Elle est ma fille: — mon pardon lui eût prouvé, surtout, que j'aimais le sang de mon sang, le sang de sa mère coulant dans ses veines.

Puis, qui serait indulgent, en pareil cas, si ce n'est un père?

Elle se serait dit aussi que j'avais tant souffert, tant succombé moi-même, que je n'avais ni la possibilité, ni le droit d'être bien sévère.

Elle se serait dit qu'après l'avoir pleurée, cherchée, pendant vingt ans, j'étais trop heureux de lui ouvrir les bras, de l'appeler ma fille! pour conserver la netteté et l'impartialité de mon jugement.

Elle se serait dit que, brisé par une longue vie épouvantable, j'avais trop besoin d'affection, j'avais trop soif de vivre aux côtés d'un être aimé, pour avoir la force et le courage des sévérités nécessaires.

Elle se serait dit que je prenais une part des responsabilités de sa chute; — et mon pardon, et mes baisers de père, et ma



C'était toujours son cadeau qui était le plus riche et le plus beau.

bénédiction, ne l'eussent rassurée qu'à demi, consolée qu'à demi, guérie qu'à demi.

Toujours sa plaie aurait saigné par quelque fissure mal cicatrisée.

Toujours elle eût pensé qu'elle était, en un point, flétrie à jamais.

Toujours elle se fût crue diminuée.

Toujours elle se fût considérée comme une coupable, digne d'indulgence, peut-être, mais qui expie!

Peut-être sa conscience eût-elle fini par se rassurer.

Peut-être eût-elle compris qu'elle n'était qu'une victime, et eût-elle retrouvé la paix de son cœur, vis-à-vis d'elle-même...

Mais elle eût conservé cette idée, cette douleur, cette angoisse, — la pire pour quelques natures, — que le monde la rejetait loin de lui; — que les meilleurs la plaindraient; mais qu'un honnête homme hésiterait à lui donner son nom, à l'élever jusqu'à lui!

J'ignore, Ivan, ce qu'elle vous répondra.

J'ignore ce qu'elle décidera.

Inès est libre.

Je ne l'ai point retrouvée pour peser sur elle, lui faire sentir un joug, — même celui de l'amour paternel.

Mais, quelle que soit sa décision; qu'elle accepte ou qu'elle refuse ce que vous venez de lui offrir; qu'elle vous aime comme une épouse ou qu'elle vous aime comme une sœur, vous lui avez fait, je le répète, le plus grand bien qu'un être ici-bas pût lui faire; vous lui avez apporté la plus grande joie qu'elle pût goûter, désormais, dans sa position.

Vous, Ivan, vous êtes un ami; — oh! oui, un bien cher ami; — mais vous êtes un étranger, en ce sens qu'aucun lien ne vous unit à nous, que votre amitié est fille du libre choix, non de la nature.

Vous n'avez avec nous aucune solidarité que celle que vous nouez volontairement avec nos malheurs et nos ruines.

Vous êtes donc, vis-à-vis de nous, — vis-à-vis d'elle comme vis-à-vis de moi, — un représentant de ce monde qui nous a flagellés jusqu'à présent, dont les duretés, les préjugés, les férocités et les hypocrisies pèsent si lourdement sur ses frêles épaules de jeune fille, après avoir brisé les miennes.

Vous êtes un homme, un jeune homme.

Vous êtes intelligent, instruit ; l'avenir vous appartient, et il sera brillant, s'il est mesuré à vos capacités.

Vous pourriez aimer n'importe quelle jeune fille ; et celle-là que vous auriez choisie, honorée de votre amour, pourrait, devrait en être fière, quelle qu'elle fût.

Eh ! bien, celle à laquelle vous allez, celle à laquelle vous offrez votre cœur, votre nom, votre honneur et votre dignité; celle que vous jugez digne d'être la mère de vos enfants ; de les élever, d'en faire d'honnêtes gens, dont vous soyez heureux, un jour, de revendiquer la paternité, c'est celle-là même qui se croyait perdue à jamais, avilie à jamais !

Vous allez à elle, — vous la prenez par la main, vous lui dites :

— Lève le front haut, Inès. — Tu es pure, tu es digne d'estime et d'amour.

Le passé n'existe plus.

Il n'y a que le présent et l'avenir !

Je te confie ma vie, comme à la meilleure, comme à la plus digne !

Pendant que Maurice Aubin parlait ainsi, avec une sorte d'éloquence mystique, Inès, après l'avoir écouté, d'abord, avait fini par cacher son visage dans ses mains, à travers lesquelles on voyait sourdre et tomber goutte à goutte les larmes qu'elle n'avait plus l'énergie de contenir.

Ivan n'avait pas fait un geste.

Toujours un peu pâle de la pâleur qui lui était montée au front, lorsqu'il avait fait sa demande à Inès, il laissait parler le père, sans essayer de l'interrompre.

Lorsque ce dernier se tut, il prit la parole à son tour, d'une voix grave et douce.

— Maurice Aubin, — dit-il, — c'est à moi de vous remercier de la foi sans hésitation que vous avez eue en moi et de la noble façon dont vous avez accueilli un acte si simple et si naturel.

— Seulement, — ajouta-t-il, en se retournant du côté d'Inès, qui arrêta ses sanglots pour le mieux entendre, — je ne voudrais pas qu'Inès vît trop de générosité ou supposât un sentiment qui

ressemblât, en quoi que ce soit, à de la pitié, dans la demande que je lui ai adressée tout à l'heure.

— Non, Inès, — reprit-il avec une douceur infinie, — non, ne le croyez pas.

Ainsi que je vous l'ai dit, je vous ai aimée, dès que je vous vis. — Seulement, je n'aurais pas osé vous exprimer cet amour de longtemps, peut-être, sans les circonstances qui m'ont initié si intimement à tous les secrets de votre existence.

Maintenant que je vous connais, maintenant que je connais votre père, je n'ai pour vous, comme pour lui, qu'une estime et une admiration profondes, sans aucune arrière-pensée.

Pas une minute, pas une seconde, je ne me suis figuré que je me penchais jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à moi.

Si vous acceptez ma main, si vous ne repoussez pas mon nom, si vous ne refusez pas mon amour, — c'est moi qui serai votre obligé, et c'est moi qui me jugerai grandi et honoré.

Du fond de mon cœur, je vous le dis, Inès, et vous pouvez me croire, car je n'ai jamais menti, et si je viens à vous, ainsi que l'a constaté votre père, c'est bien librement, — du fond de mon cœur, je vous le dis, Inès, je ne connais pas une femme plus pure et plus courageuse que vous.

Je n'en connais pas une dont un honnête homme puisse être plus fier de faire sa compagne.

Ce que vous appelez votre faute n'existe pas à mes yeux.

Sur ces questions, j'ai des idées particulières, spéciales, que je vous expliquerai un jour.

Vous avez aimé...

Inès fit un geste de protestation instinctive.

— Ou cru aimer, — ajouta-t-il vivement. — Qu'y a-t-il là qui puisse vous diminuer à mes yeux ? — Aimer est un besoin naturel de la femme, comme de l'homme.

Puis-je exiger qu'avant de m'avoir connu, si vous devez m'aimer plus tard, votre cœur n'ait ni vécu, ni battu ?

Autant vaudrait dire que si le hasard ne nous avait pas réunis, nous aurions dû mourir tous les deux sans aimer, — ce qui serait absurde.

Vous avez cédé à cet amour ; vous avez cru à de fausses promesses...

Eh ! bien, depuis quand est-ce celui qu'on trompe qui doit être frappé et flétri ?

Et pourquoi y aurait-il exception pour les seules choses du cœur ?

Et pourquoi ce que l'on pardonne à l'homme, ne serait-il pas pardonné à la femme ?

Avant de vous connaître, avant de vous aimer, Inès, j'ai été jeune, j'ai eu des entraînements.

Je les ai suivis... avec moins d'excuses que vous.

Pour moi, qui crois à l'égalité des droits pour tous, je ne saurais vous juger autrement que je me juge moi-même, et vous condamner, alors que je m'absous.

Si un crime a été commis, il n'y a qu'un criminel : — celui qui vous a prise innocente, qui a abusé de votre ignorance ; — qui a su qu'il vous perdait, pour satisfaire un caprice ; — celui qui vous a abandonnée à la misère, à toutes les tentations de la faim, de la honte et du désespoir, après vous avoir séduite et rendue mère.

Celui-là est infâme !

Celui-là n'a point d'excuse et ne mérite point de pardon !

Mais vous qui avez aimé, vous qui avez cru, vous qui vous êtes donnée loyalement, naïvement, non par calcul ; — vous qui avez ensuite lutté contre la vie affreuse qui vous était faite, sans faillir ; — vous qui n'êtes point tombée de chute en chute de l'amour qui tue à la débauche qui fait vivre ; — je vous admire, et je n'ai rien à vous reprocher...

Je n'ai même rien à regretter que vos douleurs, — pour vous, non pour moi : — car elles vous ont trempée pour les luttes à venir.

Elles ont fait de vous une femme qui sait, qui comprend, qui juge, et qui se possède intégralement.

Maintenant, Inès, croyez-vous qu'un jour, vous m'aimerez,

vous m'estimerez assez, vous aurez assez confiance en moi, pour accepter de porter mon nom ?

Inés leva sur lui ses yeux humides.

XI

REVIREMENT

A cet instant, le visage de la jeune fille rayonnait d'une joie intérieure, adoucie par une profonde reconnaissance.

Il s'y mêlait aussi quelque chose de plus tendre, peut-être, mais qui n'osait se manifester, et qu'il eût fallu deviner.

Elle aussi, depuis qu'elle connaissait Ivan, elle avait été touchée au cœur.

Mais elle ne voulait point se l'avouer.

Elle eût considéré comme une lâcheté, comme une sorte de trahison envers ses devoirs, d'admettre qu'elle pût aimer encore, — et surtout si vite !

Contre un pareil sentiment, elle se raidissait avec violence : — il lui eût semblé que cela la diminuait à ses propres yeux.

Après s'être donnée à Émile Rouget; après avoir été si cruellement trahie, — elle eût jugé indigne d'elle de passer ainsi brusquement à un autre amour; et elle se croyait tombée trop bas pour mériter cet amour qui venait à elle.

Elle se disait que le seul moyen de montrer qu'elle valait mieux que sa faute, — c'était de s'y enfermer et d'en mourir.

Puis, quelle que fût la délicatesse d'Ivan Danilow; — de quelque culte respectueux qu'il parût l'entourer, — tant qu'il n'avait point parlé, — elle pouvait supposer, et elle supposait, natu-

rellement, que si le jeune homme la courtisait, à sa façon, — car elle s'en était aperçue immédiatement, — c'est qu'il la jugeait une femme facile, et voulait en profiter à son tour.

Cette idée l'indignait et l'humiliait, soulevait en elle toute sa fierté et tout son orgueil.

— Quand il apprendra que je suis morte, il comprendra ce que je valais ! — se disait-elle.

Et ce désir de lui laisser un souvenir d'estime et de sympathie entretenait sa volonté de mourir, et donnait à son suicide comme un arrière-goût de coquetterie suprême.

Tout cela changea, quand elle entendit la demande d'Ivan Danilow; quand elle comprit, à n'en pouvoir douter, que c'était son nom qu'il lui offrait; que cet amour qu'il lui avait voué, et qu'elle avait deviné, était un de ces amours sérieux sur lesquels on joue sa vie entière; un de ces amours où l'estime profonde se joint à toute l'ardeur de la passion.

Délivrée de la terreur et des doutes qui l'avaient assiégée jusque-là, Inès sentit tout à coup combien elle l'aimait elle-même.

Cela était si différent de ce qu'elle avait éprouvé pour Émile Rouget, qu'elle n'avait pas même à oublier une affection précédente.

Non, elle n'avait pas aimé jusqu'à présent.

Elle allait aimer, elle aimait pour la première fois !

Elle était bien vierge de cœur.

Hélas ! — Elle seule pouvait le savoir de façon positive.

Et cette découverte, qui la ravissait à certains égards, n'empêchait pas qu'elle n'eût failli matériellement, qu'elle n'eût été mère, qu'elle ne fût une fille déchue aux yeux du monde.

Si lui l'oubliait, elle ne pouvait, elle, l'oublier !

Il lui restait, dans sa joie et dans son relèvement, comme une douleur sourde et comme un regret que rien n'apaiserait ; — du moins le croyait-elle, à cet instant.

— Monsieur Danilow, — balbutia-t-elle, — je ne connais pas de cœur plus noble que le vôtre, d'homme meilleur et qui mérite davantage d'être aimé... — aimé n'est pas assez fort ! —

d'être adoré, ainsi qu'on adore ce qui est grand et ce qui est beau... Mais...

— Mais quoi ? — demanda doucement Ivan.

— Mais, quoique vous en disiez, quoi que vous en pensiez, quoi que vous en croyiez, — car je ne doute pas un instant de votre pleine et absolue sincérité... — vous ne pouvez empêcher que ce qui a été, n'ait été. Le passé, vous pouvez le pardonner, vous... vous pouvez le regarder comme non avenu peut-être... moi, je dois me souvenir...

— Pourquoi ? — demanda encore Danilow.

— Parce que d'autres se souviendraient, alors même que nous oublierions, tous les deux.

— Que nous importent les autres ?

— Je sais, — reprit-elle avec un accent d'enthousiasme, — que votre générosité n'a point de bornes, et je sens que vous êtes assez héroïque pour braver l'opinion du monde. Mais vous méritez... mieux que moi. — Celle qui aura le bonheur de porter votre nom doit tenir la tête haute, et n'avoir jamais à rougir, ni à trembler devant personne.

Or, — elle baissa la voix et devint de nouveau très pâle, — si je devenais votre femme, il y a un homme, que nous pourrions rencontrer, qui aurait le droit de me montrer au doigt, et de dire :

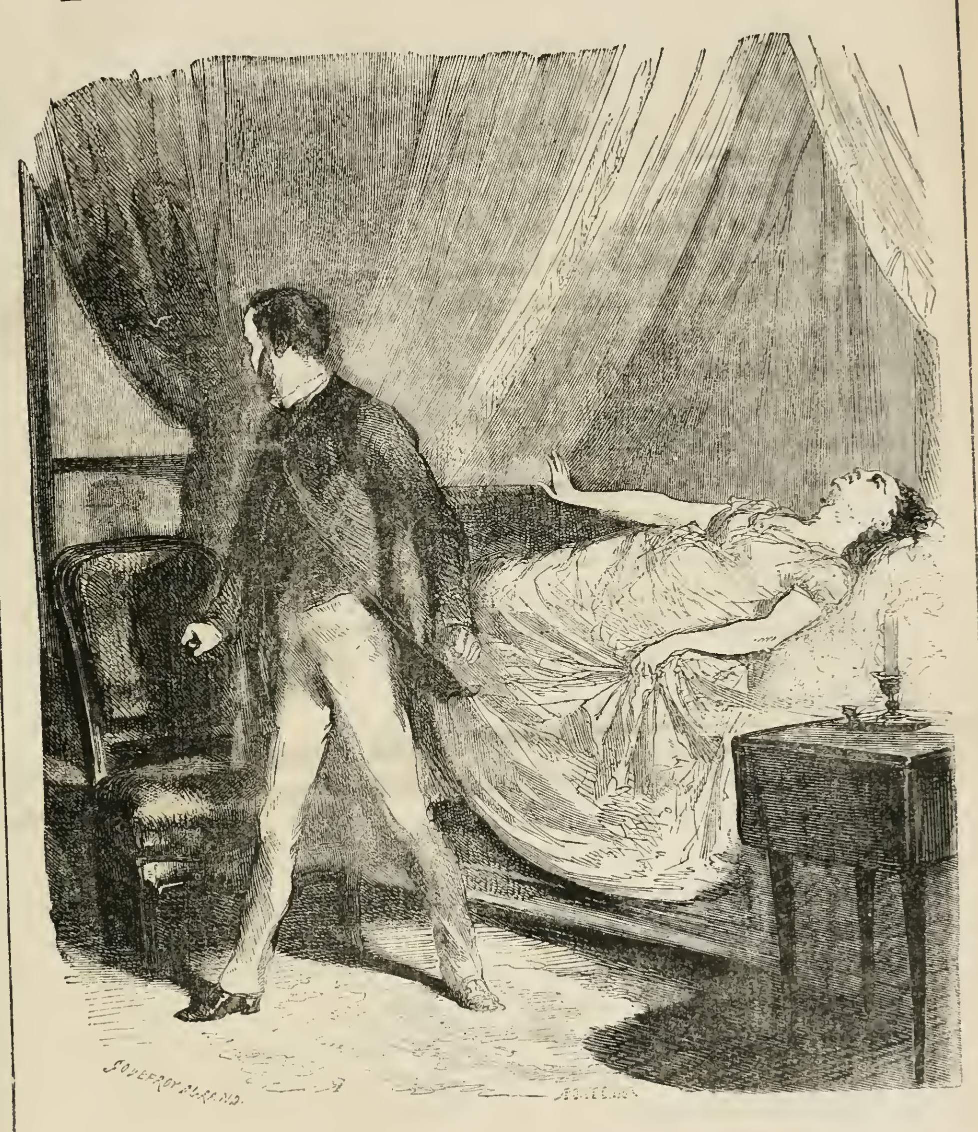
« Vous voyez bien, cette femme... que vous estimez et qui a trouvé un mari... Eh bien ! elle a été ma maîtresse... elle s'est traînée à mes pieds... et je l'ai jetée à la porte, n'en voulant plus! »

Maurice Aubin avait écouté sa fille avec une profonde attention.

Tout à coup sa physionomie changea. Son regard attendri et rayonnant d'enthousiasme se chargea d'une expression de résolution farouche, et ses traits détendus reprirent les plis amers et désespérés qui leur étaient habituels.

— Cet homme, — s'écria-t-il violemment, sans laisser à l'étudiant russe le temps de répondre ; — cet homme, Inès, ne te montrera pas au doigt.

Cet homme ne te fera pas rougir.



La façon dont mon père le surprit dans la propre chambre de ma mère....

Cet homme ne dira pas que tu as été sa maîtresse, que tu l'as supplié, que tu as pleuré à ses genoux, et qu'il t'a rejetée dans la rue !

Il eut un ricanement terrible.

— Non, cet homme ne fera rien de cela ! ne dira rien de cela !

— Qui l'en empêchera ? — demanda Inès effrayée de cette violence.

— Moi ! — Cet homme se taira, car il mourra !

— Mon père...

— Il mourra ! te dis-je !

— Que voulez-vous dire ? demanda à son tour Ivan Dalinow.

Maurice Aubin se rapprocha des deux jeunes gens, leur prit les mains, les unit.

— Écoutez-moi, — fit-il avec cet air d'exaltation sombre qui l'avait quitté un moment, et qui le reprenait, maintenant, plus marqué que jamais. — Vous savez que, dequis vingt ans, je ne vis que pour la vengeance... Non, le mot n'est pas juste. — C'est « Justice ! » qu'il faut dire ; car, punir les infâmes et les criminels, c'est venger la conscience outragée... et qui venge la conscience, — peut s'appeler un justicier !

Je croyais n'avoir qu'un misérable à frapper, au nom d'Andrée et au nom d'Inès.

Il y en a deux :

Marc Dalifroy, pour le passé ;

Émile Rouget, pour le présent.

Celui qui a fait périr la mère !

Celui qui a déshonoré la fille !

Ah ! ce serait trop commode qu'on eût le droit de séduire une enfant, de lui voler sa vie, de la jeter à la misère et au suicide, — et que tout fût dit, sous prétexte que la loi n'a pas prévu le cas, et que la société ne sait point protéger les faibles, — qu'ils s'appellent la vierge séduite et qu'on écrase sous le crime d'autrui, ou l'ouvrier vieillard et sans pain qu'on ramasse et condamne pour vagabondage.

Vraiment ! — poursuivit-il, s'exaltant de plus en plus au bruit de ses propres paroles, et laissant éclater enfin la tempête qui couvait en lui, depuis tant d'années, — j'ai toujours admiré la résignation de ces pères, de ces frères, dont on déshonore les filles ou les sœurs, et qui ne savent pas défendre ou venger les victimes...

Eh ! bien, moi, je ne suis pas de ceux-là.

S'il faut un exemple, — c'est moi qui le donnerai.

Derrière Inès, la fille abandonnée, et qu'on se croyait le droit de briser, parce qu'on supposait que cela était sans danger, — il y a Maurice Aubin.

Et il punira.

Marc Dalifroy ! Émile Rouget !

Ah ! prenez garde à vous !

Je suis là !

J'ai vécu pour cela. — Ma vie, au moins, n'aura pas été inutile. — Assez longtemps, j'ai été victime. — Je serai bourreau à mon tour !

Sa voix s'adoucit brusquement.

— Tenez, Ivan, je vous remercie encore pour cela, — continua-t-il. — Vous venez de me rendre ma liberté. — Je sais qu'Inès, après moi, aura un appui. — Je sais qu'elle est sauvée par vous... que son existence et son bonheur sont assurés.

Le reste ne regarde plus que moi.

Je n'ai plus de ménagements à garder.

Je frapperai l'assassin d'Andrée, celui qui m'a fait connaître toutes les tortures, qui a fait de moi ce que je suis, par qui j'ai vu couler goutte à goutte tout le sang de mon cœur.

Je frapperai Émile Rouget, ce lâche, qui, venant comme le chacal à la suite du lion, s'est jeté sur la victime survivante, et lui a pris son honneur et son existence pour s'en faire quelques quarts d'heure de plaisir infâme !

Inès l'écoutait, bouleversée.

Ivan lui-même, bien qu'il partageât les idées de Maurice Aubin, semblait troublé et mécontent.

— Non, s'écria-t-il à son tour, interrompant résolument le père de celle qu'il aimait. — Non, ce n'est point vous qui frapperez le séducteur. — Je vous laisse M. Dalifroy. — Celui-là vous appartient, n'appartient qu'à vous ! — Mais l'autre m'appartient. — J'aime Inès... c'est à moi de la venger et de punir pour elle.

— Elle est ma fille ! répliqua Maurice. — Et, si vous la ven-

giez, justement parce que vous l'aimez, cet acte n'aurait pas le caractère de haute et solennelle justice qu'il doit avoir.

C'est au père seul qu'il convient d'être juge, en ces circonstances ; — ce n'est pas, ce ne peut être à vous !

Puis, vous seriez arrêté, condamné, et Inès vous perdrait, perdrait le seul appui sur lequel elle puisse compter, sur lequel je doive compter... car, moi, je suis vieux, usé.

Elle ne m'aura pas longtemps près d'elle.

La retrouver a été la dernière joie de ma vie.

Punir, sera ma dernière mission ; et cette mission accomplie, — elle resterait seule... si vous n'étiez pas là !

XII

OU CELLE QU'ON NE SONGEAIT PAS A CONSULTER COMMANDE

Cette discussion aurait pu durer longtemps, si Inès n'y avait mis un terme en priant doucement, mais fermement, les deux hommes de l'ajourner.

— Je suis fatiguée de tant d'émotions, — leur dit-elle, — et nous avons besoin, les uns et les autres, de réfléchir à tête reposée à la situation nouvelle où nous nous trouvons.

Je vous en prie, mon père ; Ivan, je vous en supplie, accordez-moi, accordez-vous quelques jours de calme, et jurez-moi d'attendre que je vous le demande pour reprendre cette conversation.

Jurez-moi, surtout, de ne rien entreprendre, de ne rien décider, sans me consulter, ou sans m'avertir, tout au moins.

Si vous m'aimez, — ajouta-t-elle plus faiblement, — vous ne me refuserez pas la première prière que je vous adresse.

Tous deux, domptés par cette voix de jeune fille, qui leur allait au cœur, à des titres différents, s'inclinèrent aussitôt devant son désir, et, pendant huit jours, il ne fut plus question de rien.

Inès vivait, maintenant, avec Maurice Aubin, dans la petite maison isolée que nous connaissons, près de l'avenue de la Grande-Armée.

Elle ne sortait point, et s'occupait seulement de tenir le ménage de son père, de l'entourer de cette atmosphère tiède de la femme attentionnée et dévouée, qui lui était d'autant plus douce qu'il y était moins accoutumé.

Avec Andrée, il n'avait connu que les emportements de la passion obligée de se cacher à tous les yeux, ou les angoisses de la misère et du désespoir.

Puis, il avait été en prison, au bagne, courbé, flétri.

Pour la première fois de sa vie, il goûtait les douceurs de la vie de famille.

Inès avait-elle compté le lier et l'amollir ainsi ?

Peut-être.

En tout cas, elle n'y réussit qu'à moitié !

Il avait parfois des mouvements d'attendrissement, lorsqu'il se trouvait à ses côtés, et presque d'oubli.

Mais cela ne durait pas.

Elle lisait, dans ses yeux, la préoccupation d'une idée fixe, que rien ne chasserait de son esprit.

Quand elle s'en apercevait ; — quand elle voyait le regard de Maurice Aubin s'allumer de la haine qui brûlait toujours en lui ; — lorsqu'elle voyait se creuser les rides de son front et les plis amers de sa bouche, elle soupirait et détournait le regard, et un peu de pâleur fugitive montait à son joli visage.

Du reste, Maurice sortait assez fréquemment, bien qu'avec prudence et en prenant les plus grandes précautions pour n'être point reconnu.

On se rappelle qu'il avait rompu son ban, qu'il n'habitait

Paris qu'en s'y cachant comme un criminel, et qu'il eût suffi que sa présence y fût signalée pour attirer sur lui les sévérités de la loi.

Lorsqu'il rentrait, il paraissait toujours plus soucieux.

Inès devinait bien qu'il poursuivait un but, et que ses sorties n'avaient point pour unique motif le désir de prendre l'air.

Néanmoins, elle se gardait de rien dire, observant en silence et taisant ses observations.

Un beau soir, Maurice rentra plus tard que de coutume, avec une expression de triomphe qui frappa vivement sa fille.

Elle en fut toute bouleversée, et ouvrit la bouche pour l'interroger; — puis, elle s'arrêta et fit semblant de ne point s'apercevoir du changement opéré dans les manières de son père.

Ivan, lui, venait aussi, chaque jour, et passait à la maisonnette isolée tout le temps qu'il ne consacrait pas forcément à ses études médicales.

Il n'avait plus dit un mot de son amour et de ses intentions à la jeune fille, qui semblait, de son côté, avoir oublié ce qui s'était dit entre eux.

Elle le recevait avec des façons affectueuses, mais des façons de sœur qui aime bien son frère, — voilà tout.

Sans être froide ni sèche avec lui, elle était fort réservée.

Sans fuir sa présence, ni les tête-à-tête qui naissaient naturellement de leurs fréquents contacts et des absences souvent prolongées de Maurice Aubin, elle ne faisait rien pour les provoquer, et, dès qu'elle se trouvait seule avec l'étudiant russe, elle mettait la conversation sur des questions qui n'avaient aucun rapport avec leurs sentiments et leur situation réciproques.

Elle l'interrogeait beaucoup, se faisait expliquer certaines idées, certaines théories, qu'elle avait entrevues dans les discours précédents du jeune homme, et l'écoutait attentivement, de l'air d'une élève soumise qui désire apprendre.

Ivan se prêtait à ce manège, sans une observation, et se laissait parfois aller à exposer ses principes avec une sorte d'éloquence mystique, qui devait impressionner vivement celle à la-

quelle il s'adressait, et dont l'esprit ouvert, mais presque vierge d'études et d'idées raisonnées, s'imprégnait sans résistance de ces principes si nouveaux.

Cependant Danilow, sans en rien montrer, souffrait quelque peu de cette attitude d'Inès.

Sa délicatesse ne lui permettait point de l'interroger, ni de chercher à la faire sortir de sa réserve ; mais cette réserve l'étonnait et l'inquiétait, et bientôt sa tristesse, quelque effort qu'il fît pour la dissimuler, devint si visible, qu'Inès comprit qu'il ne lui serait plus possible de paraître ne point s'en apercevoir.

Aussi, un jour qu'ils se trouvaient seuls, comme à l'habitude, — c'était le lendemain du jour où Maurice était rentré triomphant, — et la semaine de répit qu'elle avait réclamée était écoulée, — Inès, après avoir regardé Ivan, un instant, en silence, lui dit :

— Monsieur Danilow, ma conduite a dû vous sembler singulière ; — et je vois qu'elle vous afflige. — Je vous dois une explication. — Je vais vous la donner.

— Je ne vous interroge pas, — fit-il doucement.

— Non, mais j'ai le devoir de parler.

Elle paraissait fort émue.

— Ce que je vais vous dire, vous causera peut-être une vive douleur... mais j'ai pris une résolution immuable... et je vous supplie de la respecter, car rien ne m'en fera changer.

Ivan pâlit.

— Je n'ai rien à vous refuser, — répondit-il.

— Cela ne me suffit pas. — Jurez-moi que vous me laisserez exécuter ce que j'ai résolu, et que vous m'y aiderez même.

Il hésita.

— Me permettrez-vous, au moins, — dit-il enfin, — de vous faire mes observations et de vous donner mes conseils, si je le crois nécessaire ?

— Oui, mais à condition, si je persiste, que vous m'obéirez.

— Je vous le jure, Inès.

— Merci.

Elle se recueillit.

Elle était visiblement embarrassée, et surtout très agitée.

— Ivan, — reprit-elle, la voix tremblante, — vous m'avez dit que vous m'aimiez, et vous m'avez offert votre nom. — Je ne puis accepter ni votre amour ni votre nom.

— Pourquoi ? — lui demanda-t-il en devenant très pâle, mais en homme qui s'attendait à quelque chose d'analogue.

Est-ce que vous ne pourrez jamais m'aimer ?

— Ce n'est pas cela, Ivan. — Je vous aime... Je crois que, comme vous, je vous ai aimé au premier regard.

Sa voix avait faibli encore.

— Je puis vous l'avouer. — Je n'ai aucune raison pour vous le cacher... Vous êtes un homme à qui l'on peut dire... ces choses-là... s'en taire avec vous, ce serait vous méconnaître !

— Alors, je ne comprends pas...

— Vous allez comprendre, — vous, surtout, qui êtes l'homme du devoir, du sacrifice, de la justice.

Depuis que je vous connais, — poursuivit-elle, avec plus de fermeté ; — depuis que nous vivons l'un près de l'autre ; depuis que je sais et que je m'assimile vos idées et vos sentiments — une révolution s'est opérée en moi.

Mon père aussi y a contribué.

Elle se leva :

— Mon bonheur... le vôtre, Ivan, ne pourrait reposer que sur une lâche abstention de ma part. — Je ne pourrais le ramasser que dans le malheur de mon père.

Ivan baissa la tête.

Il comprenait, il devinait ce qu'elle allait dire.

— Pour que nous fussions l'un à l'autre, pour que je devinsse votre femme, il faudrait nous retirer de la lutte, ne penser qu'à nous, laisser mon père agir seul, frapper seul les coupables.

Le détourner de sa vengeance, qui a été le but de sa vie, depuis vingt ans, — c'est impossible.

Vous le connaissez comme moi, et vous savez que nul ne l'arrêtera.

— C'est vrai ! — murmura Ivan avec douleur.



Toutes les femmes se le disputaient

—Il frappera M. Dalifroy, il frappera Émile Rouget !

Or, s'il le fait, dans sa position, ayant le passé qu'il a, sortant du bagne, en lutte avec les lois et la société, c'est pour lui, de nouveau, le bagne, peut-être l'échafaud !

Que dis-je ? — Non. — Je lis dans sa pensée. — Après avoir frappé, — il se tuera !

C'est sa vie qu'il met pour enjeu dans cette partie terrible. — Et il payera comptant.

Est-ce que je me trompe, Ivan ?

Est-ce que j'exagère ?

— Non ! — répliqua-t-il.

— Puis-je consentir, consentiriez-vous à ramasser notre bonheur dans son sang ?

— Je puis frapper pour lui, — dit-il avec exaltation, — et vous conserver votre père. — Si je ne suis pas votre époux, je serai votre vengeur, le vengeur des vôtres... et cela me sera doux encore !

— Ce serait déchirer mon cœur, d'autre sorte, — répondit-elle vivement ; — et je n'en serais pas moins méprisable, pas moins lâche à mes propres yeux.

Il y eut un silence.

— S'il était possible, — reprit-elle en rougissant, — de faire renoncer mon père à ses idées et à ses haines... j'aurais la faiblesse, je vous l'avoue, et j'en suis honteuse, — d'oublier les crimes commis et les criminels, — ma mère morte, mon enfant mort, mon honneur perdu, les tortures de mon père, — et de vous dire :

« Voici ma main ! »

Je vous aime assez pour cela.

Ce serait mal, peut-être... mais je ne suis qu'une jeune fille... et certaines luttes me font peur.

Hélas ! c'est un rêve irréalisable !

Mon père en mourrait, et d'ailleurs je ne puis lui demander ce sacrifice.

Il a assez souffert... il a droit à avoir son jour.

Ivan la regardait avec angoisse.

— Q'avez-vous décidé alors ? — murmura-t-il.

— Ceci :

C'est moi qui agirai !

— Vous!

— Moi, et moi seule. — Moi seule, d'ailleurs, j'en ai le droit et le devoir.

Je suis la fille d'Andrée et de Maurice. — Je suis la mère du pauvre enfant, de mon Georges, mort de faim à mon sein tari.

En agissant, je prends ma part de ce long drame, dont j'ai été l'une des principales victimes, part que je serais lâche de refuser, et je sauverai, de la sorte, mon père.

Elle parlait, maintenant, avec une sombre exaltation qui la faisait presque ressembler à Maurice Aubin et qui prouvait que le même sang coulait dans leurs veines.

— C'est à moi de venger ma mère... c'est à moi de venger mon fils !

C'est à moi de sauver mon père !

Au-dessus du bonheur, il y a le devoir ; au-dessus du devoir, il y a le sacrifice.

Ivan était devenu d'une pâleur mortelle.

— A ma place, agiriez vous autrement que moi ? — lui demanda-t-elle.

Il hésita.

On voyait qu'un combat affreux déchirait son cœur.

— A ma place, ne sentiriez-vous pas de même que moi ?

— Vous êtes une héroïne ! — fit-il enfin.

— Alors, vous m'approuvez ?

— Je vous comprends !

— Je l'espérais.

Elle lui tendit la main.

Il la saisit, et, attirant la jeune fille contre sa poitrine, il posa sur son front un long baiser, le premier qu'ils eussent échangé.

Tous deux frémirent, et tous deux, d'un même mouvement, ils se repoussèrent doucement, laissant seulement leurs mains unies.

— Mais, je veux ma part de vos dangers, Inès, — ajouta-t-il avec force.

Je ne sais au juste comment vous vous y prendrez ! — Je ne sais au juste quels risques vous allez courir ; mais, de ces ris-

ques, je veux ma part; et, quoi qu'il advienne de vous, mon sort sera le vôtre.

— Quoi qu'il arrive, — murmura-t-elle, — nous serons perdus l'un pour l'autre.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y aura un éclat terrible sur moi!

— Que m'importe? — fit-il avec exaltation. — Serment pour serment, Inès! — Soyez aussi forte que je suis fort. — Jurez-moi, — quelles que soient les conséquences des actes que vous voulez accomplir, — que si vous y survivez, vous m'accorderez de partager votre existence. — Moi, je vous promets de vous aider, de vous obéir, en tout, partout et pour tout, pour la réalisation de ce devoir d'abnégation et de sacrifice.

— Vous le voulez, Ivan?

— Inès, voudriez-vous me réduire au désespoir? Faire de moi le plus malheureux des hommes?

— Ce serait de l'ingratitude, — balbutia-t-elle.

— Alors, vous acceptez?

— Je vous aime!

XIII

POURQUOI MAURICE AUBIN TRIOMPHAIT

Le jour où cette explication décisive avait lieu entre les deux jeunes gens, Maurice Aubin s'était absenté plus tôt que d'habitude.

En partant, il avait embrassé sa fille avec une extrême agita-

tion, en lui disant, comme emporté par une impulsion supérieure à sa volonté :

— Avant peu, j'aurai du nouveau à t'annoncer !

C'était cela, en partie, qui avait décidé Inès à aborder le sujet qu'elle venait de traiter avec Ivan, et à lui faire connaître la résolution suprême qu'elle avait adoptée.

Pour en arriver là, la lutte, chez la jeune fille, avait été longue et cruelle.

Sa nature énergique, mais douce et jusqu'alors timide, s'était longtemps révoltée contre les nécessités d'action violente, d'action terrible, qu'elle assumait enfin sur ses frêles épaules.

Elle était bien plus faite pour l'amour que pour la haine.

Cependant, ce qu'on lui avait révélé de la vie de ses parents était si atroce ; le désespoir de son père avait quelque chose de si tragique ; la parole de cet homme brisé prenait de tels accents de réquisitoire impitoyable, que la colère et l'indignation entraient en elle, et la haussaient aux vouloirs farouches de justice sans merci.

Puis, elle aussi, elle avait un véritable assassinat à venger.

L'assassinat de son enfant mort à son sein tari ;—sans compter l'assassinat de son honneur de jeune fille !

D'abord, elle s'était courbée sous les coups qui la frappaient, se sentant bien victime, mais ayant trop de honte de sa faute et trop peu d'espoir de s'en relever, de s'en laver jamais, pour se croire le droit de punir, et songer à autre chose qu'à la mort pour elle-même.

Mais, depuis qu'elle vivait entre ces deux hommes : — Maurice et Ivan ; — depuis que le dernier lui avait tendu la main, donné son cœur, en lui disant :

— Inès, je vous aime et je vous estime ; — voulez-vous être ma femme ?

Elle s'était redressée, elle devenait tout autre ; se sentant moins écrasée, moins avilie, elle se sentait plus forte et plus près des résolutions viriles.

Ces deux hommes, d'ailleurs, l'entouraient d'une sorte

d'atmosphère d'exaltation mystique, qui lui communiquait peu à peu leur fièvre.

C'étaient des révoltés, et ils faisaient entrer dans ses veines un ferment de révolte.

Leurs idées pénétraient en elle, la transformaient.

Maintenant elle voyait et elle jugeait le monde d'une façon différente.

Sa situation lui apparaissait sous un jour nouveau.

Sa faute lui paraissait moins coupable, de son côté, et, par conséquent, plus criminelle du côté de celui qui la lui avait fait commettre.

Cet homme qui l'avait abusée, trompée, volontairement, puis chassée sans pitié, l'insulte et la menace aux lèvres, lui semblait de plus en plus infâme et lâche.

Ce qu'il avait fait, c'était bien pire, — et plus vil, — qu'un meurtre ordinaire.

S'il l'eût poignardée, s'il eût poignardé leur enfant, la société serait intervenue, la loi l'aurait frappé.

Mais son double meurtre, accompli en dehors des brutalités matérielles et des conditions prévues par le Code, n'offrait aucun danger pour lui, et c'était pour cela qu'il l'avait accompli, sciemment, avec préméditation.

Or, où la loi s'arrête, commence le droit personnel.

Des milliers de jeunes filles sont, tous les jours, victimes de pareils crimes, toujours impunis, et tombent de chute en chute, jusqu'à la boue des ruisseaux, quand elles ne se réfugient pas dans le suicide, comme elle avait essayé de le faire.

Des milliers de petits bâtards peuplent les hospices et les maisons d'orphelins, ou les carrefours des grandes villes, jusqu'à ce que la prison, le bagne ou l'échafaud les prenne à son tour, — victimes du même attentat et de la même indifférence sociale.

L'indignation grandissait en elle.

— Non, je ne me courberai pas ! — se dit-elle. — J'ai mon enfant à venger... J'ai son meurtrier à punir... J'ai à protester, à donner un grand exemple à toutes celles qui sont broyées et

râlent sous la même meule d'infamie : la débauche de l'homme protégé par les mœurs, irresponsable devant la loi.

Enfin et surtout elle voyait que son père, elle voyait qu'Ivan, agiraient, si elle n'agissait pas; qu'ils se perdraient en agissant, et elle se dit qu'elle devait sauver ces deux hommes qui l'aimaient.

D'Ivan, elle ne voulait point accepter ce sacrifice.

Quelle gratitude et quelle lâcheté, pour le remercier de son amour et de sa grandeur d'âme, que de le laisser jouer sa vie, dans une cause qui était celle uniquement de la femme aimée.

Quant à son père, — elle eût donné pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Elle se croyait responsable, désormais, de son existence, et, quoique sa fille, apportait à son affection quelque chose, pour ainsi dire, de maternel.

— Je dois, près de lui, remplacer Andrée, — pensait-elle. — Elle est morte pour lui. — Elle me l'eût confié, si j'avais pu recevoir et comprendre ses dernières volontés. — Je me dois de l'empêcher d'accomplir des actes, de commettre des imprudences, pour lesquels on serait sans pitié.

Forçat libéré, on le frappera cruellement, quoi qu'il fasse.

Je ne puis le permettre : il s'est assez sacrifié.

A mon tour de me sacrifier, en tout cas, de le couvrir de ma poitrine, d'agir à sa place.

C'est le devoir, puisque rien ne l'arrêtera !

Il le faut! — Je le veux !

Et pâle, de la pâleur résignée des martyrs, — tremblante dans sa chair de jeune fille, mais inébranlable, et la conscience plus calme, elle signifia ses volontés à Ivan Danilow.

Cet ordre d'idées et de sentiments, cette abnégation, ces exaltations héroïques et un peu en dehors des règles ordinaires de l'humanité, concordaient trop bien avec les impulsions de la nature du jeune Russe, pour qu'il ne comprît pas la résolution d'Inès.

Cette résolution le crucifiait, — et c'est peut-être pour cela qu'il la combattit moins.

Il eût craint que ce fût par égoïsme et par faiblesse envers ses propres désirs de bonheur.

« Je la suivrai, je l'aiderai et je succomberai avec elle, si elle succombe », — se dit-il.

En tout cas, cela lui paraissait grand et généreux.

Il s'inclina, en refoulant son désespoir, et il partagea bientôt l'enthousiasme de la jeune fille.

Pendant toute la journée, ils discutèrent, ils approfondirent la question, s'exaltant mutuellement au bruit de leurs propres paroles, se hissant sur ces hauteurs morales qui donnent le vertige, et d'où l'on ne veut plus descendre, une fois qu'on y a mis un pied chancelant.

Peu à peu, la situation s'élargissait à leurs yeux.

Ils se regardaient comme des justiciers, prenant en main la cause des faibles et des écrasés, se substituant à l'action de la société qui ne sait ni ne veut protéger les exploités et les vaincus, et n'a d'indulgence que pour les hypocrisies triomphantes.

Peut-être avaient-ils raison.

Cependant Maurice Aubin ne rentrait pas.

Le soir vint, puis la nuit.

L'inquiétude dévorait Inès et gagnait Ivan.

Que pouvait-il être advenu ?

Avait-il tenté sans rien dire à personne, de frapper M. Dalifroy.

Avait-il été reconnu par quelque agent, et arrêté comme étant en rupture de ban ?

Était-il mort ?

Toutes les suppositions traversaient le cerveau des deux jeunes gens.

Inès devenait comme folle.

Avait-elle déjà perdu ce père, retrouvé depuis quelques jours seulement, et qu'elle adorait de toutes les adorations qui n'allaient pas à Ivan Danilow ?



J'avais été jouée, j'étais perdue.

Dès le lendemain matin, l'étudiant russe partit en quête de Maurice Aubin.

Mais quelque zèle qu'il apportât à ses recherches, ne pouvant les faire ouvertement et n'osant mettre personne dans le secret

de ses angoisses et des angoisses d'Inès Aubin, — il n'aboutit à rien, ne put rien savoir, retrouver aucune trace du malheureux Maurice.

Trois nuits et deux jours se passèrent ainsi.

Inès n'avait jamais tant souffert !

Enfin, le soir du second jour, au moment où tout espoir paraissait perdu, Maurice rentra.

A sa vue, Inès poussa un grand cri et tomba dans ses bras.

— Père ! — balbutia-t-elle, — que tu m'as rendue malheureuse ! — Te voilà, enfin ! - D'où viens-tu ? — Qu'as-tu fait ?

— Rassure-toi, — s'écria-t-il en embrassant sa fille avec violence. — J'apporte la victoire ! — Je tiens ma vengeance ! — Elle sera terrible.

Alors, devant Inès palpitante, devant Ivan bouleversé, il raconta l'emploi de ses journées depuis plus d'une semaine.

Il avait pu reprendre le logement occupé jadis par lui, quand il était l'amant d'Andrée, — ce logement qu'il avait fait communiquer avec l'appartement de la jeune femme.

Ce logement s'était trouvé vacant et il s'y était installé immédiatement, se disant qu'il pourrait ainsi surveiller M Dalifroy et guetter l'occasion favorable pour le frapper, — sans résoudre encore ni quand ni comment.

Il fallait, d'abord, savoir ce qui se passait chez cet homme, afin de choisir l'heure propice et l'endroit sensible, — car le tuer n'eût été rien.

Ce que voulait Maurice, c'était l'atteindre dans sa réputation, dans sa considération, dans son existence morale, avant tout.

Le reste viendrait plus tard, — s'il y avait lieu !

Ne devait-il pas souffrir un peu de ce qu'il avait fait souffrir aux autres?

C'est ainsi qu'il avait surpris le crime d'Emma, — et c'était la lumière de sa lampe qui, en tombant sur le visage de l'enfant, lui avait fait croire à quelque hallucination atroce.

Mlle Dalifroy évanouie, il s'était approché du lit.

Il avait constaté la mort du pauvre bébé, — et s'était retiré.

On devine le reste.

Il avait attendu, se doutant bien qu'on voudrait faire disparaître le cadavre.

Une nuit, Emma était revenue.

Elle avait pris le corps, elle l'avait emporté.

Il l'avait suivie.

Aucun détail ne lui était échappé.

Il savait le chemin qu'elle avait pris.

Il connaissait la carrière abandonnée de la route de Châtillon, et le terrible secret enfoui dans ses profondeurs.

Nous n'insisterons pas davantage sur cette partie de notre récit.

Le plan dont on a vu l'exécution dans la première partie naquit aussitôt dans le cerveau d'Inès.

Ce plan, il fallait le faire accepter de Maurice Aubin.

La lutte fut longue, acharnée. Il ne voulait point qu'elle agît, qu'elle se compromît.

De sa vie, à lui, il avait fait le sacrifice.

Inès dut se jeter à ses pieds, lui jurer qu'elle ne lui survivrait pas, réclamer sa part du danger, au nom de son propre honneur à elle; revendiquer son devoir et son rôle dans cette longue tragédie, évoquer le souvenir d'Andrée, qui l'eût approuvée; lui faire comprendre qu'elle courait moins de risques que lui; — qu'aux yeux du monde l'action de la fille-mère vengeant son honneur et son enfant, serait un grand exemple; — lui expliquer que M. Dalifroy serait d'autant mieux frappé et plus sûrement que Maurice ne paraîtrait pas; — le supplier de ne pas attirer de scandale et de honte sur la mémoire d'Andrée, qu'il devait laisser en paix et sur laquelle son intervention à lui appellerait l'attention.

Maurice céda.

Il nous reste maintenant à raconter le dénouement du drame, dont on possède tous les éléments et dont on connaît tous les personnages.

XIV

FRAPPÉ A SON TOUR

On se rappelle qu'Inès, après avoir poignardé Émile Rouget, arrêtée, puis mise en présence de M. Marc Dalifroy, chargé de l'instruction de cette affaire criminelle, ne s'était décidée à parler, à révéler sa personnalité qu'alors qu'elle avait su, par l'arrestation prévue et calculée d'Ivan, que le cadavre de l'enfant d'Emma avait été retrouvé, et que cette dernière avait eu le temps de fuir, de se mettre à l'abri de la colère de son père et des premières poursuites de la justice.

On se rappelle qu'à la réponse finale de la jeune fille :

— Je m'appelle Inès, et je suis la fille de Maurice Aubin et d'Andrée Dalifroy, votre femme !

Le magistrat était resté comme foudroyé sur son fauteuil, pâle, sans voix, regardant la prévenue, ainsi qu'il eût regardé la tête de Méduse, ainsi que Macbeth devait regarder le spectre de Banquo !

C'était tout son passé qui se redressait devant lui, prêt à l'écraser.

Il ressentit, d'abord, la douleur et la terreur du coup qui l'atteignait, avant d'en analyser les conséquences.

Il eut peur, avant de comprendre exactement sous quel écroulement formidable il était enseveli.

Cette période de torpeur ne dura pas.

C'était un homme positif, habitué à voir clair autour de lui,

à tirer toutes les conséquences possibles d'une situation donnée.

La réalité lui apparut donc promptement.

Cette réalité était effroyable.

Rien de ce qui avait constitué sa vie ne restait debout.

Honneur, considération, avenir, — tout n'était plus que ruine autour de lui.

L'adultère, ignoré de tous, allait éclater.

Qu'Inès dît un mot, et l'on saurait la vie d'Andrée !

On saurait que cet homme austère, qu'on citait partout pour la sévérité incorruptible de ses mœurs, étant marié, avait été l'amant d'une femme mariée, et pratiquait les délits qu'il était chargé de poursuivre... chez les autres.

Mais ce n'était rien encore.

Emma, sa fille, avait eu un enfant et l'avait tué.

Il était le père d'une fille perdue, coupable d'infanticide.

Sa vie, si bien fermée et si correcte jusque-là, aux yeux du monde, craquait, s'ouvrait de toutes parts, et par toutes les ouvertures entraient des flots de honte et de sang.

Le crime et la débauche, assis à son foyer depuis tant d'années, faisaient à présent les honneurs de chez lui, invitaient le public à entrer, pour étaler, devant tous, leurs plaies et montrer leur œuvre infâme.

Un moment il crut que son cerveau allait éclater.

Inès le regardait de ses grands yeux noirs, droite et implacable.

Et ce regard le brûlait et l'exaspérait à la fois.

Son premier mouvement avait été presque de se jeter sur elle, de la serrer à la gorge, pour arrêter au passage les paroles révélatrices.

Il ne douta pas une seconde de la vérité des accusations portées par elle avec une netteté si écrasante.

Il comprit que rien ne pourrait le sauver.

Avec son habileté ordinaire, n'avait-il pas réuni toutes les preuves qui pouvaient accabler sa fille, croyant en accabler Inès ?

La cour d'assises attendait Emma.

Et c'était lui qui avait rendu cette conclusion inévitable!

Un grand silence avait suivi la déclaration d'Inès.

Le secrétaire du juge d'instruction était resté, la plume en l'air, stupéfait, lui aussi, regardant alternativement la prévenue et M. Dalifroy, et ce regard, sous la surprise, exprimait une vague satisfaction.

M. Dalifroy n'était point aimé de ses inférieurs.

Avec eux, il était dur, et sa morgue les humiliait incessamment.

Ayant tourné la tête, machinalement, de son côté comme pour chercher un secours ou une marque de sympathie, — il comprit ce regard, et ce lui fut une nouvelle douleur aiguë.

Cet homme qui, loin de le plaindre, éprouvait une joie contenue, mais positive, de sa chute, lui fit l'effet de la société tout entière, le jugeant et le condamnant.

Cela lui rendit tout son orgueil.

Il se raidit et parut retrouver une apparence de sang-froid.

Être humilié devant ce subordonné, se reconnaître vaincu devant lui, — parut insupportable au magistrat.

— Qu'on emmène la prévenue, — balbutia-t-il d'une voix étouffée. — Pour aujourd'hui, l'interrogatoire est terminé.

— Vous voyez, monsieur, qu'il y a un jour pour la *justice vraie!* — dit Inès lentement.

La jeune fille partie, M. Dalifroy se retrouva seul en face de M. Blandineau.

— Vous semblez indisposé, monsieur le juge d'instruction, — lui dit le secrétaire d'un air obséquieux. — La prévenue a évidemment menti... mais...

— Faites-moi grâce de vos commentaires, — répliqua durement M. Dalifroy.

Et, cachant son front dans ses mains, il resta immobile, pendant près d'une demi-heure.

Quand il releva la tête, M. Blandineau, qui n'avait cessé de le guetter du coin de l'œil, — fut effrayé du ravage accompli sur les traits de cet homme d'acier.

Il avait vieilli de vingt ans, et ses yeux brillaient d'un éclat qui annonçait, ou la folie ou les plus terribles résolutions.

On eût dit qu'il agissait dans une sorte d'accès de somnambulisme, tant son corps restait raide, tant son regard était fixe.

D'un pas de statue qui marcherait, il se dirigea vers la porte.

— Monsieur ! — s'écria le secrétaire épouvanté, en faisant le geste de l'arrêter, — où allez-vous ? Que voulez-vous faire?

M. Dalifroy se retourna tout d'une pièce.

— Je rentre chez moi, monsieur ! — répondit-il d'un accent glacial.

Et il sortit.

XV

OU LE PÈRE CHERCHE SA FILLE

A la sortie du Palais de Justice, M. Dalifroy trouva sa voiture qui l'attendait comme à l'habitude.

Il y monta.

— Rue de Turenne ! — dit-il au cocher.

Les chevaux partirent au grand trot.

Quand le magistrat arriva devant sa demeure, la nuit était venue.

On se rappelle que ces événements se passaient au mois de décembre, époque de l'année où les jours sont le plus courts.

Il descendit de son coupé, entra sous la porte cochère, traversa la cour de son pas automatique.

Dans le vestibule, il rencontra le valet de chambre.

— Mademoiselle Dalifroy est-elle chez elle ? — lui demanda-

t-il brusquement d'une voix sourde, mais qui gardait comme l'écho lointain de quelque profonde palpitation.

— Oui, monsieur, — répondit le valet. — Mademoiselle est indisposée. — Elle n'est pas descendue.

Marc Dalifroy poussa une sorte de soupir étouffé.

Si c'était vrai, pourtant !

Si Emma était là !

Inès aurait donc menti en un point, et alors... peut-être... aurait-elle menti sur le reste.

Dire qu'il le croyait, serait faux.

Dire qu'il l'espérait, serait exagéré.

Mais il le désirait tellement, — ce qui le menaçait était tellement effroyable, — qu'il se cramponnait à cette illusion avec la rage du noyé qui saisit le premier objet rencontré par ses mains crispées.

Il se dirigea vers l'escalier, mais sans se presser.

On eût dit qu'il voulait demeurer dans le doute le plus longtemps possible.

Est-ce qu'Emma, coupable, fût restée chez elle ?

L'eût-elle attendu ?

Non, évidemment.

Alors, si elle était là, c'est qu'elle était innocente !

Il arriva ainsi au deuxième étage, et ouvrit la porte de sa fille.

La chambre était vide.

Les rideaux du lit étaient tirés.

Il les écarta d'un geste violent.

Personne dans le lit !

Son cœur se serra d'une façon atroce.

Cependant, il restait un espoir.

Il traversa la petite pièce et ouvrit la porte qui communiquait avec la chambre occupée par Marguerite.

Peut-être Emma y était-elle avec sa nourrice.

En entrant, il aperçut Marguerite agenouillée et qui priait.

Mais Marguerite était seule !



Lève le front haut, Inès, tu es pure, tu es digne d'estime.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, au bruit des pas de M. Dalifroy, elle ne se retourna pas.

La pauvre femme n'entendait rien.

Elle était absorbée dans sa prière, où elle mettait toute son âme et toute sa foi naïve.

Elle priait pour la coupable ; — elle implorait l'indulgence du ciel, sachant qu'il serait inutile d'implorer l'indulgence des hommes.

M. Dalifroy pâlit affreusement sous la pâleur qui ne l'avait pas quitté depuis les premières paroles d'Inès, et s'approchant de Marguerite, il lui posa la main sur l'épaule.

— Où est ma fille ? — dit-il.

Marguerite se releva, presque sous un frémissement, et lui montra son visage résigné.

Elle s'attendait à ce qu'il la tuât.

De sa vie, elle avait fait le sacrifice, décidée à ne point se défendre, à ne pas même chercher une excuse.

Depuis huit jours, elle avait subi son calvaire; elle était prête à subir le crucifiement, en martyre, s'étant condamnée elle-même, plus sévèrement qu'aucun juge ne l'eût fait, pour son impuissance et sa faiblesse envers Emma.

Elle croisa les mains sur sa poitrine.

— Je l'ignore ? — répondit-elle.

M. Dalifroy eut un geste de fureur, et un peu d'écume vint à ses lèvres verdies.

Il jeta autour de lui un regard farouche.

Il aperçut un lourd flambeau de bronze sur la cheminée ; il s'élança pour le saisir, puis revint en le brandissant sur la tête de Marguerite.

— Misérable ! — siffla-t-il entre ses dents serrées, — répondez ! ou...

— Vous pouvez me tuer ! — répliqua la pauvre femme. — Je ne sais rien.

M. Dalifroy parut hésiter, une seconde, puis il rejeta le flambeau loin de lui.

— Oh ! la torture ! la torture ! — balbutia-t-il avec une rage hideuse. — Pourquoi l'a-t-on abolie ? — En te brisant les os, en faisant couler du plomb fondu dans tes veines, on t'arracherait la vérité !...

Il lui prit les deux poignets.

— Depuis quand est-elle partie, au moins ?

— Je l'ignore. — Quand je suis entrée dans sa chambre, ce matin, elle n'y était plus...

C'était la vérité... à peu près.

M. Dalifroy repoussa Marguerite, brutalement.

— Ah ! — dit-il en se frappant le front, — il y a Athénaïs... Elles sont complices... Elle doit savoir... elle... Elle parlera... Elle est lâche, celle-là... puis, je la tiens...

Alors, paraissant oublier Marguerite, il bondit hors de la pièce, descendit l'escalier comme un fou, gagna la rue, où il arrêta la première voiture qu'il rencontra.

Maintenant, sa glace factice fondait.

La fièvre le dévorait ; il n'avait plus la force de la cacher, d'en étouffer les soubresauts.

Il n'avait plus la force ni même la volonté de maintenir sur son visage le masque de rigidité dont il s'était armé jusque-là dans la vie.

Il n'y songeait plus.

L'acteur disparaissait sous la poussée de l'homme affolé.

— Rue des Pyramides, — et vite ! — dit-il au cocher de fiacre.

Le cocher fouetta son cheval, et s'achemina, cahin-caha, au trot saccadé de sa rosse éreintée, vers le domicile de Mme de Séverin.

Ce fut long.

M. Dalifroy ne s'en aperçut pas.

La tempête qui le secouait lui ôtait le sentiment de la durée.

Quand la voiture s'arrêta devant la porte de la veuve du général, il ne s'en aperçut pas davantage.

Il fallut que le cocher descendît de son siège, ouvrît la portière et le hélât.

M. Dalifroy tressaillit, comme un homme qu'on réveille en sursaut, et sauta à bas de la voiture.

Il jeta un louis à ce cocher, et s'élança dans la maison de Mme de Séverin, sans attendre la monnaie.

— Madame est absente, — lui répondit le domestique solennel, que nous connaissons pour l'avoir vu, à titre de témoin,

dans le cabinet du juge d'instruction, au début de la première partie.

— Mais elle va rentrer ! — répliqua M. Dalifroy. — Je l'attendrai.

— Non, monsieur. — Madame est partie en voyage.

— En voyage ?

— Oui, monsieur.

— Vous mentez !

— Je vous assure...

— Depuis quand ?

— Depuis ce matin, à la première heure.

— Où est-elle allée ?

— Dans le Limousin à sa maison de campagne.

Marc Dalifroy eut un geste de fureur, devant lequel le laquais recula effaré, ouvrant de grands yeux, en homme qui n'y comprend rien.

Le magistrat profita de ce mouvement de recul pour pénétrer dans l'appartement, qu'il parcourut, à la façon d'une bête fauve, se jetant dans les pièces dont il voyait la porte devant lui.

On eût dit un fou.

Le domestique le suivait, une lampe à la main, sans trop cacher un air de profonde indignation et de susceptibilité blessée ; — retenu par le respect des convenances ; — étouffant, visiblement avec peine, les observations que lui inspirait cette conduite si dépourvue de *cant*.

Mais M. Dalifroy était un ami de la maison, — un magistrat, — et il se taisait, gardant pour lui ses observations et ses commentaires.

Ce que M. Dalifroy cherchait, ce n'était pas seulement Mme de Séverin ; — c'était surtout sa fille, qu'il se figurait réfugiée chez Athénaïs.

Lorsqu'il eut enfin constaté qu'elles n'y étaient ni l'une ni l'autre, il se retourna brusquement vers le domestique qui éclairait ses recherches, — bien malgré lui, il faut le reconnaître.

— Est-ce que Mme de Séverin est partie seule ? — demanda-t-il tout à coup.

— Si monsieur veut me faire l'honneur de me croire, je lui répondrai que oui, — répliqua le laquais blessé dans sa dignité.

— Et personne n'était venu chez elle, hier soir, cette nuit, ou ce matin ?

— Non, monsieur, à ma connaissance.

M. Dalifroy lui tourna le dos et se dirigea vers la porte de sortie.

— Elles s'entendent ! — murmurait-il entre ses dents qui grinçaient.

Ce départ, cette fuite d'Athénaïs... le prouve encore !

Ah ! Cette Inès... La fille d'Andrée !... La fille de Maurice Aubin !... Elle savait bien tout...

Il s'arrêta dans la rue.

Il ne savait plus ce qu'il faisait, ni ce qu'il voulait.

Ses jambes tremblaient sous lui.

Il lui semblait que tous ceux qui passaient à côté de lui le regardaient d'une façon étrange, le reconnaissaient, s'éloignaient, en disant, avec un sourire narquois :

— Voilà monsieur Dalifroy ! monsieur Dalifroy, le juge d'instruction... Monsieur Dalifroy, le faux vertueux, qui était l'amant de Mme de Séverin, et qui était trompé par sa femme ! — Monsieur Dalifroy, dont la fille a fait un enfant qu'elle a tué...

Il avait presque envie de se cacher !

Il eût voulu fuir au bout du monde, dans quelque endroit sauvage où personne ne le connût, et ne pût lui jeter ses crimes et ses malheurs à la face.

Au moment même où Marc Dalifroy était sorti de chez lui, pour se rendre chez Mme de Séverin, une forme de femme s'était détachée avec précaution de l'encoignure sombre d'une porte cochère, en se glissant le long des murs, et était entrée dans la maison du magistrat.

Elle avait passé devant le concierge, avec une rapidité extrême, avait traversé la cour comme un fantôme, presque sans

bruit, avait gagné l'escalier, monté deux étages, et ouvert la porte de la chambre de Marguerite.

— Emma ! — s'écria la vieille nourrice, avec un accent de surprise et de terreur indicible. — Mais, malheureuse, ton père sort d'ici !

— Je le sais. — Je le guettais !

— Il est chez Mme de Séverin !

— Je m'en doute !

— Tu n'as donc pas fui ?

— Non !

— Il va revenir !... Ah ! Emma ! Emma ! — Tu ne peux rester...

— C'est ce qui te trompe, Marguerite.

Je reste !

XVI

LA RÉSOLUTION SUPRÊME

Marguerite saisit Emma dans ses bras.

— Voyons, mon enfant ! — lui dit-elle, — tu ne comprends donc rien ? — Ton père sait tout... Il te cherche... Il ne te trouvera pas chez Mme de Séverin, et il rentrera ici...

Ah ! si tu l'avais vu... comme moi, là, tout à l'heure... Tu tremblerais...

Il a voulu me tuer !

Que ne l'a-t-il fait ?

Je serais morte avec joie, si ma mort pouvait te racheter !

— Tais-toi, — fit Emma avec une sorte de douceur et de ten-

dresse qui ne lui étaient pas habituelles. — J'ai vu mon père sortir. . J'ai vu son visage... son pas chancelant...

Je le connais trop pour m'y tromper...

Je sais ce que cela veut dire, va !

— Et tu reviens ! — Pourquoi ? — Je te croyais déjà loin... ou cachée en quelque lieu sûr par Athénaïs...

— Athénaïs est une coquine !

— L'apprends-tu seulement ?

— Non. Mais c'est une lâche aussi... et je l'ai appris cette nuit !

— Est-ce qu'elle a refusé de te sauver ?

— Elle a eu peur.

— Explique-toi ! — Oh ! mon Dieu! mon Dieu ! les minutes s'écoulent... et il ne faut pas que M. Daiifroy te rencontre, te retrouve, en ce moment...

— Calme-toi, te dis-je. — Je ne puis ni fuir, ni me cacher.

— Mais pourquoi ?

— Parce que ce serait inutile, et parce que cela ne me convient plus ! — Athénaïs seule pouvait me sauver. — Elle ne l'a pas voulu...

— Infamie !

— Où veux-tu qu'une jeune fille telle que moi trouve un abri sûr ?

Je serais reconnue, arrêtée, avant d'avoir gagné la frontière... et même là, hors de France, n'y a-t-il pas l'extradition pour les crimes comme le mien ?

— Le père de ton enfant !...

— J'y avais pensé, — mais c'est insensé... Il m'a abandonnée. — Il me chasserait, de peur de se compromettre... Songe donc, c'est un homme officiel, un homme public, qui doit éviter le scandale, plus que tout autre.

Elle eut un sourire amer, mais sans violence.

— Fille-mère, — poursuivit-elle, — il m'eût peut-être fait l'aumône d'un asile et d'un morceau de pain... et encore, qui sait ? — Il a trop de torts envers moi... pour n'être pas impitoyable...

Infanticide, — il me chassera !

Non, non, te dis je, Athénaïs seule pouvait me sauver... pour quelque temps !

— Elle a refusé ?

— Parfaitement !

— Qu'a-t-elle dit ?

— Oh ! c'est bien simple !

Elle a dit :

« Je ne veux pas risquer le bagne pour tes crimes. »

— Mes crimes sont les vôtres ! — lui ai-je répondu.

— Ce n'est pas vrai ! — s'est-elle écriée. — Ce n'est pas moi qui t'ai dit de tuer ton enfant !

— C'est par vous que cet enfant est venu !

— Tu n'avais qu'à être honnête fille ! — Est-ce que cela me regarde ?

— Etes-vous honnête femme ?

Alors, elle s'est levée furieuse, hideuse, en balbutiant, les dents serrées :

— Ah ! c'est ainsi ! — Va-t'en ! va-t'en. — Je ne te connais pas, je ne te connais plus... Va-t'en, ou j'appelle et je te fais arrêter moi-même pour prouver que je ne suis pas ta complice !

— Un instant, — poursuivit Emma, en grinçant des dents, — j'ai eu envie de la tuer...

C'était trop infâme, aussi...

Je suis son œuvre... elle le sait...

Après tout, j'étais une fillette innocente et ignorante, quand elle m'a connue... Ce sont ses conseils et ses exemples qui m'ont perdue... Mes crimes, puisque crimes il y a, sont les siens plus que les miens...

Où est la vérité ? — Où est le bien ? — Où est le mal ?

Je n'en sais rien...

Pourquoi ce qui lui a réussi m'a-t-il perdue ?

Et toutes les vertus sont-elles sœurs, comme je le croyais dans mon enfance ?

Est-ce parce qu'elle a passé sa vie à tromper, à mentir, à jouer l'amour avec vingt amants qu'elle n'aimait point, ou en



Inès dut se jeter à ses pieds, lui jurer qu'elle ne lui survivrait pas.

qui elle n'aimait que la faute et la débauche, qu'elle n'a pas même de pitié pour moi, de sympathie et de courage pour celle qu'elle a entraînée jusqu'à l'abîme ?

Je ne vaux rien, oui, je le sens ! — reprit Mlle Dali-

froy à voix basse, et pour ainsi dire comme si elle parlait d'une autre que d'elle-même ; — mais j'ai honte, à présent, d'avoir écouté cette âme vile ; — mais, si bas que je sois tombée, quelque litière que j'aie faite des chosesqu'on respecte.... je suis sûre que si Athénaïs était venue me demander asile et salut, j'aurais tout fait pour lui venir en aide.

— Oh ! rien n'est perdu, ma pauvre Emma, puisque tu te repens ; puisque tu juges enfin la vie que tu t'es faite !... — s'écria Marguerite, en la serrant contre sa poitrine.

— Crois-tu que je me repens ? — demanda Emma, avec une sorte d'indifférence. — C'est possible ! je n'en sais rien. — J'ai le dégoût, voilà tout...

Mais il est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard ! — Que vas-tu faire ?

— Ecoute, — reprit Emma plus doucement, — j'ai voulu te revoir. — Tu es la seule créature vraiment bonne et honnête que j'aie connue... la seule qui m'ait aimée...

J'ai été dure, injuste, ingrate envers toi ! — Pardonne-moi !

— Oh ! mon enfant, c'est à moi de te demander pardon... Si j'avais été à la hauteur de ma tâche... tu n'aurais pas succombé. — Je t'aurais protégée contre tous, contro toi-même !

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle dans un élan d'affection naïve, — est-ce que rien ne peut racheter, ici-bas, le mal accompli ?

— Embrasse-moi, Marguerite !

La vieille nourrice la serra avec emportement dans ses bras tremblants, couvrant le front da la jeune fille de baisers vraiment maternels.

— Merci ! — murmura Mlle Dalifroy. — Cela me fait du bien, après la nuit épouvantable et la journée plus atroce encore que je viens de passer, errant, comme un chien perdu, à travers les rues de Paris, n'osant me présenter nulle part, hésitant, ne sachant que faire...

Enfin, je suis revenue au gîte ! — Je ne le quitterai plus. — J'ai assez de cette lutte affreuse, et, d'ailleurs, inutile.

Il n'y a point de salut pour moi ;

— Qu'as-tu décidé ?

— Donne-moi la clef de l'appartement de ma mère, Marguerite. — C'est là que j'ai commis mon crime ; c'est là que j'ai besoin de me recueillir, avant de prendre une décision définitive.

— Quoi, tu veux ?...

— Mon père va revenir. — Il n'ira me chercher là qu'en dernier lieu. — Cela me donnera en plus les quelques instants dont j'ai besoin... pour... adopter une résolution...

— Emma !

— Tu ne feras rien pour le retenir, s'il veut entrer... làbas !

— Emma, tu me fais peur... Tu me j res que tu ne prémédites aucun acte désespéré ?

— Mais, non, sois tranquille. — Tu comprends bien que n'ayant nul moyen de fuir, d'échapper aux conséquences... de ce que... j'ai fait, — il faut que, tôt ou tard, je me retrouve en face de M. Dalifroy...

Donne-moi la clef... si tu ne veux pas qu'il me surprenne ici.

— Tu as raison. — La voici ! — Mais, s'il entre où tu vas... je serai là avec lui... et je te couvrirai de mon corps.

— Oui, ma bonne Marguerite... Embrasse-moi encore et prie pour moi !

XVII

OU MARC DALIFROY RETROUVE EMMA

Un quart d'heure après que mademoiselle Dalifroy eut quitté Marguerite pour se renfermer dans la chambre qu'avait occupée sa mère, M. Marc Dalifroy rentra à son tour.

Ce n'était plus que l'ombre de lui-même.

Il marchait voûté, d'un pas chancelant.

Toute fureur semblait l'avoir abandonné.

En fait, la fièvre l'avait quitté, et, à la surexcitation du premier moment, succédait cette détente cruelle qui ne laisse plus que la fatigue et le désespoir morne.

Plus il réfléchissait à sa situation, plus elle lui semblait atroce, plus il la trouvait intolérable.

Lorsqu'il était venu chez lui, la première fois, capable de faire un malheur comme on dit, s'il eût rencontré sa fille tout d'abord, — le coup était si nouveau, qu'il en souffrait relativement moins.

Il y avait plus de colère en lui que de douleur profonde et mortelle.

Puis, il lui restait un dernier espoir.

Peut-être allait-il trouver sa fille !

Peut-être était-elle innocente !

Il n'en croyait rien, et, cependant, il y avait en lui une hésitation.

Son esprit reculait devant l'horreur de la réalité.

Quand il était allé chez Athénaïs, il se disait :

« Elles sont complices ! »

Néanmoins, il avait aimé cette femme, autant qu'il pouvait aimer ; — il avait cru à son amour pour lui, en tout cas.

Maintenant, il constatait ce qu'elle valait.

Cette créature avait aidé sa fille à se perdre... l'avait perdue elle-même, sans doute.

Cette femme était de la boue...

C'était de la fange qu'il avait aimé...

Quelle chute !

Quelle humiliation pour sa vanité !

Dans une maîtresse qui vous trahit, ce n'est pas elle seulement qu'on regrette : — c'est aussi, c'est surtout ce qu'on lui a donné de soi-même !

Cet amour vous avait flatté.

Vous aviez cru qu'il avait une valeur.

Vous aviez cru que c'était un diamant précieux : — ce n'était pas même du *stras*.

Le regret d'avoir prodigué le meilleur de votre cœur à ce qui ne valait que le caprice d'un jour, ou d'une heure, vous saisit à la gorge.

Il vous prend comme une honte de cette duperie.

Tous les souvenirs d'ivresse et de bonheur vous deviennent amers.

Vous avez été volé !

Je ne sais plus dans quel conte se trouve l'histoire d'un jeune prince éperdument amoureux ; mais il ne doit voir sa maîtresse que la nuit.

Elle est belle, jeune, adorable, irrésistible.

Une circonstance fait, un beau jour, qu'ils ne peuvent se séparer avant le lever du soleil.

Alors, qu'aperçoit-il à ses côtés ?

Une horrible vieille, âgée de plusieurs siècles, usée par tous les excès, qui le regarde tendrement de ses yeux chassieux.

La jeune maîtresse n'était qu'une sorcière, qui, par son art, lui faisait voir, pendant quelques heures, le contraire de la réalité.

Quelle nausée, alors !

Marc Dalifroy l'éprouvait, à présent.

Athénaïs, telle qu'il la voyait, en ce moment, lui causait une horreur indicible, et lui apportait l'humiliation intime la plus aiguë qu'il eût encore ressentie !

Il était déshonoré, perdu, aux yeux du monde, par la faute et le crime de sa fille ; — il était ravalé et bafoué à ses propres yeux par l'indignité de Mme de Séverin.

Cela l'avait brisé.

Maintenant, il était faible et lâche.

Il ne voulait plus croire à ce qui le frappait.

C'était trop d'écrasement.

A tout prix, il eût voulu se leurrer d'une dernière espérance, d'un dernier mensonge.

Il était dans cette disposition d'esprit, où, sans pouvoir arriver à se tromper soi-même, on se fait mille raisonnements absurdes et insensés ; où l'on en vient presque à supposer qu'un miracle fera que ce qui est ne soit pas.

— Après tout, — se disait-il, — si Athénaïs était vraiment allée à la campagne, pour quelque raison que j'ignore ?

On n'a pas vu ma fille chez elle !

Elle ne sait peut-être rien !...

Et puis, Emma... son absence est inexplicable... certes...

Cependant, cela ne prouve pas qu'elle ait eu un enfant et qu'elle l'ait tué !...

Inès n'a-t-elle pas dit qu'on trouverait, parmi les robes de Mlle Dalifroy, la robe à laquelle manquait le morceau ramassé près de la carrière de la route de Châtillon ?

N'a-t-elle pas dit qu'on verrait, sur l'oreiller du lit d'Andrée, l'empreinte du corps de l'enfant ?

Si ces deux preuves manquaient ?...

Sous l'empire de ces raisonnements dont il sentait toute la faiblesse, toute la niaiserie, Marc Dalifroy, pour la seconde fois, monta chez sa fille.

Ne pouvait-elle pas être revenue, d'ailleurs, aussi ?

Il ne trouva que Marguerite.

— Ouvrez-moi les armoires de mademoisellr Dalifroy, — lui dit-il d'une voix brisée.

La vieille nourrice obéit, sans répondre un mot, ne comprenant pas ce qu'il voulait, pensant seulement que plus elle gagnerait de temps, mieux cela vaudrait.

M. Dalifroy prit une à une toutes les robes d'Emma, les vérifiant avec soin.

Tout à coup, ses dents claquèrent.

Il venait de constater à une robe de laine noire, une déchirure qui correspondait exactement au lambeau recueilli par lui et classé parmi les pièces à conviction.

Lentement, il se retourna vers Marguerite.

— Conduisez-moi dans la chambre de madame Dalifroy, — lui dit-il alors d'une voix sépulcrale.

Prenez une lumière.

Il ne lui restait plus qu'à constater l'empreinte signalée du corps d'un enfant.

Il tremblait si fort qu'il était évident qu'il n'eût pu tenir la lumière lui même.

Marguerite devint blême, mais elle ne pouvait refuser.

Du reste, elle avait promis d'être là pour protéger sa fille d'adoption.

Tous deux sortirent.

Elle marchait devant.

Sur la porte, il y avait la clef laissée par Emma, et que cette dernière n'avait point retirée après s'en être servie.

M. Dalifroy fit un effort, repoussa Marguerite, ouvrit la porte et entra le premier.

Il fit trois pas et s'arrêta en poussant un cri terrible, auquel fit écho le cri déchirant de la vieille nourrice.

En face de lui, brûlait la bougie emportée par Mlle Dalifroy.

Cette bougie était placée sur la table du milieu, de façon à éclairer le portrait d'Andrée, placé entre les deux fenêtres.

Ce portrait n'y était plus.

A sa place, on apercevait, rigide, effroyable dans son immobilité lugubre, le corps d'Emma qui s'était pendue avec le lacet de son corset, attaché au clou destiné à supporter le portrait de sa mère !

M. Dalifroy s'était arrêté, avons-nous dit, la bouche ouverte dans une sorte de spasme, les yeux hagards.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — balbutia-t-il, d'une voix à peine intelligible, — qui me frappe donc ainsi ?

— Moi! — répondit un homme sortant brusquement de l'ombre, et se dressant terrible devant lui.

— Qui, vous?

— Maurice Aubin !

M. Dalifroy recula, la sueur au front, les cheveux hérissés, étendit les bras et tomba sur le parquet.



M. Dalifroy s'était arrêté la bouche ouverte, les yeux hagards.

CONCLUSION

Emma s'était suicidée.

M. Dalifroy ne revint à lui que pour être la proie de crises de

folie furieuse, qui finirent par se calmer, mais en le laissant idiot.

Il habite, à présent qu'il est redevenu inoffensif, une petite maison isolée, à la campagne, n'ayant près de lui, pour le soigner, que la vieille Marguerite, qui a manqué mourir de désespoir, elle aussi, mais qui se croit un devoir suprême vis-à-vis de ce père.

Il lui avait confié sa fille.

A elle de rester près de lui, maintenant que la fille n'est plus là.

C'est une sorte d'expiation qu'elle s'impose, et qui rassure sa conscience, sans adoucir son chagrin.

Ivan a été relâché, faute de preuves.

Devant le jury, Inès a raconté sa vie, la séduction dont elle a été la victime, la conduite infâme d'Emile Rouget, sans parler d'Andrée ni de Maurice Aubin, sans révéler au public rien du passé de M. Dalifroy et de ses propres parents.

On a étouffé du mieux possible l'affaire d'infanticide, pour ne pas compromettre le caractère et la mémoire d'un magistrat, et Inès, à la cour d'assises, n'étant point interrogée à ce sujet, a gardé le silence le plus absolu.

Cela a amené une sorte d'entente tacite entre elle et le ministère public, qui l'a visiblement ménagée.

Sa beauté, sa jeunesse, la dignité de sa tenue, ont achevé de lui gagner les jurés, qui, d'ailleurs, commencent à comprendre qu'il est impossible de frapper la fille séduite qui se fait justice elle-même, en l'absence de la loi, — dont le silence protège le séducteur !

Elle a été acquittée.

Elle vient de partir pour la Russie avec Ivan Danilow.

Maurice Aubin les accompagne...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LE BAL SANGLANT

DEUXIÈME PARTIE

L'ADULTÈRE

TROISIÈME PARTIE

LA FILLE-MÈRE

QUATRIÈME PARTIE

L'INFANTICIDE

FIN DE LA TABLE

